
Annales de la Congregation de la Mission

Vincentian Journals and Publications

1906

Volume 72: 1907

Congregation of the Mission

Follow this and additional works at: <https://via.library.depaul.edu/annales>

 Part of the [History of Religions of Western Origin Commons](#)

Recommended Citation

Volume 72: 1907, Annales de la Congrégation de la Mission (Congregation of the Mission).
<http://via.library.depaul.edu/annales/72>

This Article is brought to you for free and open access by the Vincentian Journals and Publications at Via Sapientiae. It has been accepted for inclusion in Annales de la Congregation de la Mission by an authorized administrator of Via Sapientiae. For more information, please contact digitalservices@depaul.edu.

ANNALES
DE LA CONGRÉGATION
DE LA MISSION



SAINT VINCENT DE PAUL

SAINT VINCENT DE PAUL

ANNALES

DE LA CONGRÉGATION

DE LA MISSION

ou

RECUEIL DE LETTRES ÉDIFIANTES

ÉCRITES PAR LES PRÊTRES DE CETTE CONGRÉGATION

ET PAR LES FILLES DE LA CHARITÉ

PARAISSANT TOUS LES TROIS MOIS

TOME 72 — ANNÉE 1807, N° 1

N° 284



45720

A PARIS, RUE DE SÈVRES, 95

AUTRES ÉDITIONS DES ANNALES

ÉDITION ALLEMANDE

GRAZ (Styrie), Mariengasse, 48.

ÉDITION ANGLAISE

EMMITTIBURG (Maryland, États-Unis),
St-Joseph.

ÉD^{ION} POLONAISE : CRACOVIE (Galicie, Autriche), St-Vincent, faubourg Kleparz.

ÉDITION ESPAGNOLE

MADRID, Barrio de Chamberi.

ÉDITION ITALIENNE

TURIN, via Nizza, 18.

1907

L'ANNÉE 1906

La circulaire de M. le Supérieur général donne le tableau des principaux événements d'un intérêt général pour l'année 1905 :

Je ne vois pas trop, Messieurs et mes chers Frères, quelles nouvelles je puis vous donner que vous ne connaissiez déjà par nos *Annales* ou par les feuilles publiques.

Malgré le malheur des temps, nos trois séminaires internes de Dax, de Panningen et de Paris nous donnent le chiffre de soixante et un séminaristes; le nombre des étudiants des mêmes maisons s'élève à cent six. Les provinces d'Espagne et de Pologne sont les plus favorisées sous ce rapport, elles sont dans une voie de prospérité bien consolante. Dieu veuille préserver la première des périls qui menacent les communautés religieuses en ce pays.

Les autres provinces d'Europe se maintiennent dans une situation fort convenable, travaillant toujours avec fruit aux œuvres de notre Institut.

A toutes, je recommande la sollicitude pour recruter de bonnes vocations, et pour les cultiver avec soin dans une école apostolique, sans pourtant chercher à attirer chez nous d'autres sujets que ceux que Dieu nous destine.

En Italie, je constate l'estime que les évêques et le clergé professent pour nos confrères, et l'influence salutare que les nôtres exercent par les retraites ecclésiastiques, et par la confession tant sur les prêtres que sur les simples clercs.

Le Saint-Père nous fait toujours l'honneur de nous recommander aux évêques pour la formation de leur jeune clergé, et Sa Sainteté a daigné sanctionner de son autorité souveraine quelques traités qui ont été soumis à son approbation, prête à nous accorder cette sanction chaque fois qu'Elle en sera priée.

Nous avons accepté pour la province romaine, sur l'invitation de Sa Sainteté et la demande du cardinal Vincent Vanutelli, le séminaire de Palestrina et, pour la province de France, celui de Piazza-Armerina en Sicile, sur les instances de l'évêque également appuyé par le Saint-Père.

Notre maison internationale d'études est ouverte à tous ceux de nos jeunes prêtres que les Visiteurs voudront bien y envoyer. Il est à désirer que le nombre en soit plus considérable, afin que dans toutes nos provinces on puisse disposer d'hommes instruits qui répondent aux besoins des temps présents et à la demande des évêques. Nous ne devons pas oublier que, d'après nos Constitutions, nous sommes appelés à aider les ecclésiastiques à acquérir non seulement les vertus, mais aussi les sciences nécessaires à leur état.

D'ailleurs, la bonne formation du jeune clergé est plus assurée quand il reçoit des mêmes maîtres l'enseignement et la direction spirituelle. Le grand spectacle que donne aujourd'hui notre clergé français semble bien déposer en faveur de ce système et des méthodes de saint Vincent et de M. Ollier, consacrées par une expérience de plus de deux siècles.

Nos collèges et écoles d'Orient sont toujours, Dieu merci, en pleine prospérité. Le séminaire de Zeitenlik, en particulier, devient de plus en plus, pour les Bulgares de la Macédoine, un centre d'action catholique créé par le zèle des missionnaires. Aux retraites annuelles des papes et des instituteurs, qu'ils appellent au séminaire, se chargeant eux-mêmes des frais de voyage et de nourriture, ils viennent d'ajouter les missions dans les villages. Malheureusement, les ressources font défaut pour entretenir des œuvres si intéressantes et si nécessaires. Dieu veuille susciter des âmes généreuses pour une mission qui était si chère au cœur de mon vénérable prédécesseur, M. Boré.

Nous avons établi à une autre extrémité de l'empire ottoman, à Jérusalem, une école apostolique pour les jeunes

Orientaux qui pourront un jour devenir les apôtres de ces contrées.

En Chine, le sang des martyrs continue de fertiliser le vaste champ que nous a confié le Père de famille. Les catéchumènes affluent dans tous les vicariats, bien que la sécurité soit loin d'être assurée dans tout l'empire. Vous avez pu voir dans nos *Annales*, le grand désastre subi par notre mission de Nan-Tchang dans le Kiang-si septentrional. Le directeur de la mission, M. Lacruche, a été massacré ainsi que cinq Petits-Frères de Marie, et l'un de ses confrères, M. Salavert, déjà malade, est mort sans doute victime de cette catastrophe. Tous les établissements ont été détruits avec les œuvres qui faisaient concevoir les plus belles espérances. Je dois ajouter que le ministre de France à Péking a pris chaudement à cœur les intérêts de cette mission, et obtenu des réparations et des indemnités convenables.

La province de Chine a fait, en outre, une grande perte par la mort de Mgr Bruguière, vicaire apostolique du Tché-Ly méridio-occidental. Par son intelligence, sa prudence et sa bonté, ce regretté prélat a rendu de grands services à la mission de Chine, en particulier lors des événements de 1900. Dans la guerre des Boxeurs, il rencontra des circonstances très difficiles, il se montra à la hauteur des difficultés, comme son collègue de Péking, Mgr Favier, notamment lorsque, avec les chrétiens et les Filles de la Charité, il fut assiégé pendant plusieurs jours dans sa cathédrale.

Les lettres venant de la Perse ou de l'Abyssinie, sont, en ce moment, moins désolantes; mais ces pauvres populations et leurs missionnaires ne peuvent pas ne pas se ressentir et longtemps encore, des privations de l'année dernière.

A Madagascar, notre résidence de Farafangana et celle des sœurs ont couru un grand danger de la part des lépreux. Ces pauvres malheureux, préférant la liberté complète aux soins qu'on leur donne, voulaient se défaire de leurs bien-

fauteurs et bienfaitrices. Leur projet a échoué, mais il est acquis que la vie des nôtres et celle de nos sœurs resterait en danger, si l'administration de la colonie ne prenait des mesures pour nous couvrir contre un nouveau complot.

Je reçois d'excellentes nouvelles des États-Unis du nord de l'Amérique. Dans la province orientale, tous nos grands établissements sont dans l'état le plus florissant. Il m'est particulièrement agréable d'apprendre que les missionnaires-missionnants attachés aux maisons de Germantown et de Niagara, aussi bien que ceux de Springfield, se livrent avec ardeur et grande bénédiction à cette première œuvre de la Compagnie. Il en est de même dans la province occidentale. Je fais des vœux pour que, dans cette province, comme dans la précédente et partout dans la petite Compagnie, on fortifie et on développe cette œuvre, et qu'on lui consacre toujours de bons ouvriers. A Perryville, nous avons eu à déplorer, cette année encore, la mort du visiteur qui venait à peine d'être installé, l'excellent M. Barnwell. Ses obsèques ont pris le caractère d'un deuil public, tant ce digne missionnaire était apprécié de toute la population à cause de ses rares qualités rehaussées par une très aimable modestie jointe à une simplicité du meilleur aloi.

La perte faite par le grand séminaire de Quito par la mort de M. Reul, son très digne supérieur, n'est pas moins sensible. C'était un confrère éminemment vertueux, fort instruit, doué de grandes aptitudes pédagogiques et administratives; il laisse de grands regrets dans tout le clergé de ce diocèse, et parmi tous ceux des nôtres qui ont eu l'avantage de le connaître.

Bien que la Congrégation rencontre des entraves au Mexique, elle y exerce cependant au grand jour toutes nos œuvres avec grande bénédiction. Le visiteur peut aussi s'occuper très activement, dans toute la République, de l'œuvre des Dames de la Charité pour les pauvres malades,

qui est très florissante, et de nombreuses associations d'Enfants de Marie, dont le noyau, remontant à nos sœurs, s'est depuis grandement développé moyennant des concessions spéciales du Saint-Siège.

Nos deux familles de la Havane ont été bien providentiellement protégées dans le cyclone qui a fait tant de ravages aux Antilles. Il en a été de même en Californie et dans le Chili. Là, comme autour du Vésuve, la sainte Vierge s'est souvenue de ses promesses. Elle a couvert de sa puissante protection les enfants de saint Vincent.

C'est pour nous tous un motif de plus d'honorer la sainte Vierge et de répandre sa dévotion autour de nous.

Je n'ai rien à signaler dans les provinces de l'extrême sud de l'Amérique, sinon que les missions s'y établissent et s'y font avec bénédiction.

Pour répondre à la demande du conseil central de la Propagation de la foi, nous avons placé, au Chili, deux confrères destinés soit à organiser l'œuvre de la Propagation de la foi dans chaque diocèse, soit à stimuler le zèle des associés et des directeurs des diverses localités. Nous avons été heureux de rendre ce service à une œuvre qui se montre si bienveillante et si généreuse pour toutes nos missions.

* * *

Voici les noms des missionnaires envoyés de France à nos missions de l'étranger :

Province de Constantinople.

M. Louis Saliba, prêtre.
M. Julien Legouy, prêtre.
M. Henri Lebarque, prêtre.
M. Clément Vidal, prêtre.

Chine.

M. Antoine Cotta, prêtre.
M. Jean Riera, prêtre.
M. Léon Dumortier, prêtre.
M. Bernard Schirm, prêtre.

M. Henri Grapez, prêtre.
M. Ildefonse Lemoine, prêtre.
M. Ernest Monteil, prêtre.
M. Jean Perotti, prêtre.
M. Constant Fiandin, prêtre.
M. Jean Reymers, prêtre.
Fr. Ernest Toth, clerc.
Fr. Georges Marguillard, coadj.

Syrie.

M. Jean-Marie Bonnerue, pr.

M. Vincent Paskès, prêtre.

M. Émile Picot, prêtre.

Fr. Calixte Bès, coadjuteur.

Amérique centrale et Colombie.

M. François Péhau, prêtre.

M. Gaston Balangué, prêtre.

Fr. Louis Rouillé, coadjuteur.

Fr. Ferdinand Metz, coadj.

Fr. Jules Wolck, coadjuteur.

Province du Pacifique.

M. Paul Dupisre, prêtre.

M. André Azemar, prêtre.

Fr. Émile Jacquel, coadjuteur.

Fr. Jean Ollier.

Brésil.

M. Louis Van Gestel, prêtre.

M. Léon Deiber, prêtre.

M. Pierre Girard, prêtre.

M. Jacques Palaysi, prêtre.

Équateur.

M. Léon Scamps, prêtre.

M. André Farget, prêtre.

Madagascar.

M. François Miéville, prêtre.

M. Étienne Canitrot, prêtre.

Fr. Félix Busseron.

LE CATALOGUE DU PERSONNEL. — Désormais, un exemplaire du Catalogue sera envoyé pour chacun des prêtres au lieu d'un ou deux exemplaires seulement qui étaient à l'usage de la Communauté dans diverses maisons. C'est pour répondre à un désir bien légitime : un sentiment fraternel fait que l'on est bien aise de connaître par leurs noms et de suivre dans leurs diverses œuvres ceux qui travaillent dans la même famille que nous et avec un commun dévouement. En rédigeant cette liste de noms, nous nous sommes rappelé parfois l'aimable attention de l'apôtre saint Jean disant à son intermédiaire auprès des fidèles : *saluta amicos nominatim*. Saluez-les de ma part nommément ; c'est dans le même sentiment qu'est adressée à tous cette liste de notre personnel.

NOS CARTES. — Dans ce numéro des *Annales*, on trouvera la carte de l'État du Brésil, le Parana, où se développent depuis quelques années d'intéressantes œuvres de la Congrégation de la Mission et des Filles de la Charité.

De plus, nous avons donné déjà les plans de diverses grandes villes en parlant des œuvres qui nous y intéressent : Lisbonne, Naples, etc., nous donnons dans le présent

numéro des *Annales* le plan de Paris avec les divisions religieuse et civile en paroisses et en arrondissements.

Nous y avons indiqué, par des chiffres romains, les établissements de la Mission existant ou ayant existé : les uns ont été emportés par la grande Révolution au dix-huitième siècle, l'ancien Saint-Lazare (III) et les Bons-Enfants (II). Parmi les autres, on en trouvera qui ont disparu par les récentes suppressions, comme Sainte-Rosalie au boulevard d'Italie, 50 (VII). Les autres chiffres indiquent des établissements ayant pour nous un intérêt actuel ou historique : la maison-mère de la rue de Sèvres, 95 (I) ; l'hôtel des Invalides, où au dix-septième et au dix-huitième siècle les prêtres de la Mission étaient chargés du service de la chapelle et de l'aumônerie (IV) ; le collège des Irlandais (VI). Le numéro VIII indique avenue de Choisy, 91 ; le numéro IX, rue du Cherche-Midi, 88. — Les chiffres arabes indiquent les principaux établissements de Filles de la Charité ayant existé au dix-septième et au dix-huitième siècle ou existant aujourd'hui ; ces chiffres sont expliqués à la suite des cartes.

EUROPE

ESPAGNE

*Lettre de M. Bénigne BLANCO, prêtre de la Mission,
à M. HORCAJADA, de la même Congrégation, à Madrid.*

Ecija, diocèse de Séville, 1906.

Le 14 janvier 1906, à sept heures et demie du soir, M. Rodriguez et votre serviteur, nous quittâmes notre chère maison de Madrid pour prendre le train du chemin de fer qui devait nous conduire à Séville, où nous arrivâmes le lendemain à quatre heures du soir. Après nous être reposés quelques instants, nous fîmes prévenir M. Barthélemy Romero y Gago, vicaire général, de notre arrivée, le priant de nous indiquer le moment où nous pourrions nous présenter pour le saluer; mais ce digne ecclésiastique, très aimable et très attaché à notre Congrégation, nous envoya dire de ne pas nous déranger parce qu'il viendrait chez nous à six heures et demie. En effet, il vint et s'offrit à nous rendre tous les services dont nous aurions besoin.

Comme le 16 était la fête de S. Ém. le cardinal, on préparait au séminaire une séance en son honneur. M. Barthélemy Romero nous invita à y assister, voulant le lendemain nous présenter au cardinal. Nous acceptâmes volontiers. Mais tout cela n'était que des dispositions humaines soumises aux desseins de la Providence.

En effet, le cardinal qui se trouvait fort bien la soirée précédente, et qui reçut les souhaits de bonne fête de la part des séminaristes, le lendemain, se trouvait à l'agonie à onze heures; on dut lui faire une grave opération et, c'est à

force de réactifs, qu'on put lui prolonger la vie de quelques jours.

Ne pouvant pas nous adresser à Son Éminence afin de recevoir sa bénédiction et les ordres relatifs à notre fondation, nous eûmes recours à son coadjuteur, lequel, avec grande amabilité, nous accorda tout ce qui nous était nécessaire. Nous quittâmes donc Séville le 18, et arrivâmes à Ecija à une heure et demie. On nous logea à la maison de la Crèche, où se trouve la sœur Thérèse de la Vida, notre insigne fondatrice et bienfaitrice, qui a donné généreusement à notre Congrégation la plus grande partie de sa fortune pour cette fondation, sans y mettre aucune condition, laissant tout à la disposition des Supérieurs.

Nous restâmes dans cette maison de la Crèche jusqu'à ce que les travaux de notre maison fussent terminés. Le 25, arrivèrent les frères Joseph Salamero et Gervasio Garcia; et, le 28, on bénit la chapelle de notre nouvel établissement, y célébrant le saint sacrifice auquel assistèrent les principales familles de la ville et nos sœurs.

Le 29, nous nous installâmes définitivement formant à nous quatre une petite communauté.

La maison est grande et convenable, mais la moitié est dans un état déplorable et on ne peut pas l'habiter sans l'arranger auparavant. La partie restaurée est très élégamment disposée et bien meublée; mais tout cela a été dirigé par des personnes étrangères à la vie de communauté, et il se trouve qu'en certains points le superflu abonde alors que le nécessaire fait défaut, ce qui nous occasionne des soucis et des dépenses.

Au premier étage, nous avons une jolie petite chapelle très bien ornée; au maître-autel est l'image de saint Vincent et de chaque côté sont les Sacrés Cœurs de Jésus et de Marie. Nous avons aussi un magnifique appartement pour recevoir des évêques; en plus, une bibliothèque et sept grandes chambres bien aérées et bien peintes.

Au rez-de-chaussée, il y a aussi sept chambres, un beau réfectoire, une cuisine, la dépense, un parloir et deux habitations pour la porterie.

Au milieu, il y a une grande cour que nous avons convertie en jardin avec des arbres fruitiers.

A cent pas à côté, se trouve l'église dont nous allons être chargés; nous devons passer la rue pour y aller, cependant nous avons l'espoir de pouvoir éviter cet inconvénient plus tard. L'église est assez grande et belle; elle a vingt-deux autels, mais elle se trouve dans un état misérable; il y a six de ces autels qu'on a dû abattre et relever ensuite, parce qu'ils menaçaient ruine; un autre autel est tombé tout seul avec le rétable. Quant aux linges et aux ornements, il y en a bien quelques-uns, mais il est impossible de s'en servir. Il y a un calice en très mauvais état. Pour les missels, il y en a quatre ou cinq, mais dans un tel état et datant d'une époque si lointaine que ceux-là seuls qui s'occupent des études archéologiques, pourrait-on dire, seraient capables de déterminer la date à laquelle ils appartiennent.

Dans l'inventaire il y a un article qui traite des bijoux; je n'en veux pas faire l'appréciation, je me contente de transcrire textuellement le texte: « Une belle couronne et ses rayons en *zinc*, pour la magnifique Conception du maître-autel; item, deux lustres ou petites lampes en *zinc*. » Heureusement qu'on n'indique pas la couleur, elle n'est pas même digne de l'humble matière dont ces objets sont faits. Les chandeliers sont tous en bois et avec plus de pièces que les carreaux des couvents de Madrid après la représentation d'*Électra*. Enfin, je ne veux pas en dire plus long; je crois en avoir dit assez pour donner une idée de la pauvreté où se trouve l'église dont nous sommes chargés.

Le 25 mars, nous fîmes l'inauguration solennelle à laquelle assista le clergé et plusieurs familles, pas nombreuses parce qu'il pleuvait très fort. Ce jour même, le soir, com-

mença la mission à laquelle prirent part MM. Villazan, Murazabal, Urien et Rodriguez. Les premiers jours, y assistèrent environ trois cents personnes; après, le nombre des assistants augmenta jusqu'à huit cents; pour nous, c'était un auditoire très peu nombreux, mais pour les habitants d'ici, ils nous ont dit que c'était là un grand succès.

Le nombre des communions arriva à deux cents, il y eut des confessions générales et quelques conversions importantes; de manière que la mission n'a pas été trop mauvaise.

Maintenant, nous continuons les travaux du culte, nous faisons ce que nous pouvons, mais les gens ne viennent pas à l'église. Je crois que si nous ne suivons pas la méthode employée aux missions lointaines, d'aller dans les maisons et à la campagne pour chercher les fidèles, nous n'arriverons pas à grand résultat. Que Dieu nous éclaire et qu'il nous fasse la grâce d'allumer dans les âmes le feu divin. De vingt-cinq à trente mille âmes que compte cette ville, au témoignage des curés, le nombre des hommes qui font le devoir pascal n'arrive pas à une centaine, cela, hélas! c'est tout dire.

Benigne-Maria BLANCO.

ECIJA est une ville de la province de Séville (Andalousie), à 80 kilomètres est-nord-est de Séville (Espagne méridionale). C'est un chef-lieu de district, à 55 kilomètres sud-ouest de Cordoue, sur la rive gauche du Genil, tributaire du Guadalquivir. La ville compte 39 000 habitants. — La vallée est encaissée; de là une chaleur excessive en été. D'autre part, la rivière déborde fréquemment et laisse des eaux croupissantes, cause parfois de maladies endémiques. De loin, la ville, entourée de jardins, arrosée par des eaux abondantes, offre un aspect riant. Les rues, suivant la mode des villes arabes, sont étroites et tortueuses. Les minarets maures de ces églises sont des plus curieux. Le théâtre d'Ecija n'a pas de toiture, presque inutile sous ce ciel magnifique. Le cirque de taureaux occupe, dans un faubourg, l'emplacement d'un ancien cirque romain, et peut recevoir jusqu'à dix mille spectateurs. Hors de la ville, le long de la rivière, s'étend une belle promenade, ornée de fontaines. Les campagnes

environnantes produisent en abondance des céréales et des oliviers. Ecija, qui paraît être de fondation grecque, est l'antique *Astigi Colonia* des Romains, l'une des villes les plus importantes de la Bétique.

VALDEMORO

INAUGURATION DE LA CHAPELLE PUBLIQUE DES FILLES DE LA CHARITÉ, MAISON DE SAINT-NICOLAS

27 mars 1906.

Je viens vous donner quelques nouvelles de l'inauguration de la chapelle publique des Filles de la Charité de la maison de Saint-Nicolas à Valdemoro.

Le 14 mars, avec la permission du prélat diocésain, notre aimable supérieur, M. Barona, bénit l'église et ensuite il célébra la sainte messe.

Le 15 était le jour assigné pour l'inauguration solennelle ; jour de religieux souvenirs pour les Filles de la Charité ; c'est, en effet, l'anniversaire de la mort précieuse de la vénérable Louise de Marillac. A la première messe, dite à six heures du matin, se consacrèrent à Dieu par les saints vœux, deux sœurs ; elles sont placées, l'une à l'asile des orphelins de la Garde civile, confié aux Filles de la Charité à Juncarejo, l'autre à l'école de Saint-Nicolas.

A huit heures, eut lieu une messe de communion pour les Enfants de Marie ; alors, se nourrirent du pain des anges plus de six cents associées et beaucoup d'autres personnes.

A dix heures, grand'messe ; l'officiant fut M. Arrambarri, assistant de la maison ; nous eûmes l'assistance des autorités civiles et militaires, et d'un grand nombre de familles, de façon que l'église était comble, bien que ce fût un jour ordinaire.

Partout se traduisait la joie et le contentement. Les Filles de la Charité chantèrent d'une manière très agréable la

messe dite de *Bordese*. Le prédicateur sut captiver l'attention de tous par son discours.

Fasse Notre-Seigneur que cette chapelle, ainsi inaugurée, soit un nouveau moyen d'entretenir la foi et la piété des gens si simples et bienveillants qui nous entourent, et auxquels nous désirons faire tout le bien possible.

Joseph SANCHEZ.

VALDEMORO est une ville située à 25 kilomètres au sud de Madrid, district de Getafe, sur une petite rivière tributaire du Jarama, affluent du Tage. Cette ville est bâtie dans un pays plat et aride ; c'est une station du chemin de fer de Madrid à Séville. La population est de 2 170 habitants. Là se trouve un collège des enfants de troupe de la garde civile espagnole.

ITALIE

Lettre de la sœur MAURICE, visitatrice de la province de Naples, à la très honorée Mère KIEFEFR, à Paris.

Naples, 15 septembre 1906.

L'administration de l'*Albergo*¹ vient de faire des funérailles de ma sœur Pancbœuf, un véritable triomphe.

Malgré la volonté formellement exprimée par la vénérée défunte de n'avoir qu'un enterrement des plus simples, sans autre accompagnement que celui des orphelines et des vieilles femmes, malgré les instances faites par nous, près de l'administration pour que les dernières volontés de la bonne sœur Pancbœuf fussent respectées, nous ne pûmes rien obtenir : « Laissez-nous faire, dit le gouverneur, qui faisait les fonctions de surintendant en l'absence de celui-ci, laissez-nous rendre hommage à la charité, nous voulons qu'elle soit glorifiée dans la personne de cette sainte sœur ; nous ne vous accordons qu'une seule chose : le char des pauvres. »

1. L'*Albergo Reale* ou hôpital royal est un très vaste hôpital de la ville de Naples.

Il fallut céder.

Le jour des funérailles, le drapeau en berne, voilé d'un crêpe noir, fut hissé sur les cinq établissements, dépendants de l'administration de l'*Albergo*.

Un catafalque magnifique (comme s'il se fût agi d'un gouverneur de l'établissement) avait été élevé au milieu de la vaste chapelle. Une forêt de cierges entourait la vénérée défunte qui, le visage découvert, semblait reposer doucement au milieu de sa grande famille.

L'office des morts fut chanté par les chanoines de l'église métropolitaine. Peu avant la messe, à laquelle voulurent assister tous les gouverneurs de l'*Albergo*, les plus jeunes orphelins entrèrent, défilèrent en bon ordre devant la « bonne Mère » à qui chacun fit en passant le salut militaire, puis sur plusieurs rangs, ils l'entourèrent, lui faisant ainsi comme une garde d'honneur.

La messe fut pieusement chantée, partie par les orphelines, partie par les aveugles de l'Institut Saint-Joseph, dépendant de l'*Albergo*.

Quelques paroles émues, prononcées par le recteur de la maison, précédèrent l'absoute donnée avec la plus grande solennité.

Toute la matinée de cinq heures et demie à midi, les messes se succédèrent sans interruption aux différents autels de la chapelle.

Le soir à cinq heures, nous nous réunissions de nouveau près de la Mère et fidèle servante des pauvres. C'était l'heure du dernier sacrifice. Le cœur brisé, nous mîmes dans le cercueil notre bien-aimée sœur Pancbeuf; puis, après avoir jeté une dernière fois l'eau bénite sur sa dépouille mortelle, nous vîmes disparaître à nos regards cette vraie et sainte Fille de la Charité.

On ne pouvait se défendre d'une vive et profonde émotion, en voyant passer sous les majestueux et sombres corridors de l'*Albergo*, le cercueil de celle qui avait été l'âme

de cet immense établissement. Les gouverneurs avaient tenu à honneur de le porter eux-mêmes sur leurs épaules, depuis la chapelle jusqu'au char des pauvres qui stationnait en bas du grandiose perron de l'*Albergo*.

Vous vous souvenez, ma Mère, de cette immense place qui s'étend devant l'*Albergo* ? Elle était littéralement envahie par une foule émue et recueillie, composée, en grande partie, des pauvres convoqués par l'administration ou venus volontairement. Les passants, étonnés que tant de pompe entourât le char des pauvres, murmuraient : mais qui donc est mort !...

Avant de prendre la direction du cimetière, le char funèbre fit lentement le tour de la place afin de permettre au cortège de se déployer (il comptait de sept cents à huit cents personnes). Les sœurs venues de la maison centrale et de toutes les maisons de Naples entouraient le char qui était suivi par les gouverneurs, conduisant le deuil ; après eux venaient les orphelins et les orphelines, les vieillards, hommes et femmes, une importante députation de chacune des cinq succursales de l'*Albergo*, enfin un grand nombre de personnes venues spontanément.

Quand le cortège s'engagea dans la longue et belle route qui conduit au champ des morts, la musique des aveugles commença une belle et touchante marche funèbre.

Les gouverneurs voulurent accompagner la vénérée défunte jusqu'à sa dernière demeure.

Ils ne s'en tinrent pas là. Déjà, la veille, ils avaient déclaré que tous les frais des funérailles de notre chère sœur Pancbœuf seraient au compte de l'administration ; de plus, malgré nos protestations, ils décidèrent de faire faire, en bronze, le buste de celle qu'ils regardaient comme la fondatrice ou tout au moins l'organisatrice des « œuvres féminines » de l'*Albergo* et de le placer, avec une plaque commémorative dans une des salles de l'administration.

M. le surintendant de l'*Albergo* qui se trouvait en Hol-

lande, lors de la mort de notre chère sœur, m'écrivit une lettre pleine de sentiments d'estime et de regrets pour ma sœur Pancbœuf.

Sœur E. MAURICE.

PORTUGAL

UN MONUMENT A LA VIERGE DE LA MÉDAILLE MIRACULEUSE

Santa-Quiteria-Felgueiras, 24 août 1906.

Depuis quelques années, notre vénéré supérieur, M. Leitão, avait la pensée de faire ériger une statue de la sainte Vierge sur le sommet de cette gracieuse montagne où se trouvent les deux collèges dirigés par les enfants de Saint-Vincent, prêtres de la Mission et Filles de la Charité. Et cette pensée est devenue une réalité consolante le 10 juin de cette année.

Au mois de septembre de l'année précédente, on avait déjà fait la cérémonie de la pose de la première pierre.

Pour obtenir les ressources nécessaires à la confection du monument et pour réaliser les fêtes de l'inauguration, on a organisé un comité composé de quelques prêtres de la Mission et d'autres prêtres externes. La colonne est de style dorique, elle a 8 mètres de haut ; elle est bâtie de beau granit qu'on a fait porter d'une distance de 15 kilomètres. La statue, sculptée par un artiste très distingué de Porto a pour matière première une sorte de pierre magnifique que l'on trouve chez nous, entre Coïmbre et Leiria, dont nos Pères construisirent le plus vénérable des monuments du Portugal — le monastère de Notre-Dame *da Batalha* : c'est un calcaire bien plus beau que le marbre. L'expression du visage de la Vierge est ineffable.

*
* *

La veille du grand jour annoncé depuis longtemps, tout était préparé. La statue avait été montée sur son magni-

fique piédestal, au milieu des harmonies du carillon de la chapelle, des acclamations de nos élèves et de beaucoup de monde, et aussi des indispensables fusées qui faisaient retentir les échos de la montagne. Couverte d'un grand voile, la belle Vierge attendait là-haut le moment solennel de son triomphe. Toute la population de la contrée se préparait pour gravir, le jour suivant, la montagne bénie dorénavant consacrée à la Vierge de la sainte médaille.

Le comité avait invité tous les curés de ce canton, composé de vingt-sept paroisses, à venir s'unir avec leurs paroissiens à la grande procession qui devait partir de Felgueiras et se diriger vers la colonne.

Vingt-deux curés répondirent à cet appel. On pouvait donc s'attendre à une affluence de milliers de fidèles à cette imposante solennité.

Mgr l'évêque de Porto avait permis tout ce qu'on pourrait faire pour donner à la cérémonie le plus haut degré de splendeur.

Le grand jour apparut enfin. A huit heures, on organisait une petite procession à la chapelle pour aller se joindre à celle qui devait se former près de l'église de Felgueiras, à 2 kilomètres d'ici. Quand je la nomme petite, c'est par rapport à l'autre, car elle était déjà immense. On y voyait les deux collèges de Santa-Quiteria, les associations d'Enfants de Marie, de Mères chrétiennes, des Anges, les hommes associés de la confrérie de Saint-Joseph. Chaque association portait sa bannière et la statue de son patron sur un brancard.

C'était déjà beau le spectacle de tout ce monde qui défilait en descendant la montagne et chantant des cantiques à la sainte Vierge! On arrive ainsi à Felgueiras. Là on attend que toutes les paroisses se réunissent.

La grande place de Felgueiras regorge de monde; il y a là plusieurs milliers de pèlerins. Le carillon de la montagne et les cloches de la paroisse annoncent le départ de

la grande procession, deux fanfares jouent leurs airs joyeux, les cantiques se succèdent : on défile. Les spectateurs, du haut de la montagne regardent extasiés un spectacle qui les émeut jusqu'aux larmes. Cette masse de fidèles qui marchent priant et chantant, le chapelet à la main, ces nombreux brancards qui se détachent au milieu de la multitude, les différentes bannières flottant à la merci de la brise, puis les fanfares, les cloches, les carillons, les fusées qui, à ce moment, montaient dans les airs, tout cela électrisait les cœurs.

La joie de cette foule lui fait oublier la fatigue ainsi que la poussière et la chaleur.

Pour moi, en simple observateur, de l'une de nos fenêtres du collège, car je me préparais pour le discours inaugural, je ne pouvais pas retenir mes larmes, électrisé jusqu'au fond de l'âme devant cette masse de fidèles qui s'approchaient en chantant.

Et on eut dit que cette procession ne finirait jamais ; elle entoure déjà la colonne et l'extrémité est encore à Felgueiras ! Enfin tous les pèlerins peuvent saluer la belle montagne, d'où règnera désormais, glorieuse, la Vierge Immaculée. La grande esplanade qui sépare l'église de Sainte-Quiterie de la colonne, 200 mètres environ, regorge de monde, attendant l'imposante cérémonie qui va commencer.

Devant la colonne, on a dressé un autel ; c'est là que M. le curé de la paroisse va célébrer le saint sacrifice. Des deux côtés de l'autel, on voit le clergé en grand nombre ; au centre, les élèves du collège, une fanfare pour accompagner les cantiques, ensuite les élèves des Filles de la Charité, puis toutes les associations ; la foule des fidèles occupe le reste de l'esplanade. On calcula qu'il y avait environ 12 000 pèlerins. La statue ayant été bénite et découverte, retentissent des acclamations vibrantes à la Mère de Dieu, à la Vierge Immaculée.

Après, M. le supérieur bénit une riche bannière destinée

à l'association des Enfants de Marie ; M. Machado en qualité de sous-directeur de l'Association, prononce à ce propos une allocution très chaleureuse. Il est presque midi quand la messe commence sous un soleil tropical ; mais l'enthousiasme religieux fait oublier la chaleur.

De magnifiques cantiques se succèdent. La messe finie, le prédicateur monte sur une chaire installée près de la colonne. Il tâche de faire vibrer les cœurs croyants et patriotiques qui saluaient à ce moment la Vierge Immaculée, patronne de la nation portugaise depuis son berceau. A la fin, on entendit de nombreuses acclamations à la Vierge, à l'Église, au pape, au Portugal.

Ensuite, eut lieu la belle cérémonie du couronnement de la statue. La fanfare, les fusées, les cantiques, les acclamations saluèrent encore cet événement.

*
*

La première partie de la fête était terminée. La seconde commença par une belle procession du saint Sacrement sortant de la chapelle et suivant l'allée de la grande esplanade jusqu'à la statue où l'on a donné le salut.

Après cette cérémonie, on n'entendait que des cantiques exécutés par des groupes d'Enfants de Marie et par d'autres personnes qui allaient et revenaient sur l'esplanade. Devant la belle statue, on voyait tour à tour des groupes agenouillés, priant avec ferveur la divine Vierge. Tout cela impressionnait doucement beaucoup de monde.

On a vu de vénérables vieillards émus jusqu'aux larmes de voir cette transformation merveilleuse de la montagne. « Moi, disait un de ces braves gens, qui ai vu cette colline dans son état primitif, une forêt sauvage, quel changement je vois maintenant ! Voilà les collèges, l'église, les associations, et maintenant ce magnifique monument ! »

Mais déjà nous étions au soir ; le soleil allait disparaître

à l'horizon. Plusieurs de nos élèves et d'autres organisateurs de la fête allument les nombreux luminaires déjà artistiquement rangés des deux côtés de la grande avenue de l'esplanade. C'était beau de voir briller plus de deux mille lanternes vénitiennes de couleurs très variées en hommage à la Vierge bénie qui dominait là-haut sur son superbe piédestal.

Vers neuf heures du soir, une marche aux flambeaux s'organise au collège. Professeurs et élèves sortent de la cour centrale, des luminaires à la main, marchent en deux rangs, chantant un cantique à la Vierge; on parcourt l'esplanade jusqu'à la colonne; beaucoup de monde nous suit.

Là, on forma un grand cercle autour de la statue et on exécuta une délicieuse cantate. Tout le monde en fut ravi. On aimait entendre les belles voix de ces jeunes gens, sous le ciel étoilé qui semblait sourire à ces saintes harmonies. M. Sousa, notre grand artiste, avait raison d'être content de la réussite de cette belle cantate.

A cette occasion, on a encore acclamé avec enthousiasme la Vierge immaculée, patronne du Portugal. Après, on suivit le même parcours jusqu'à la maison.

Pendant ce temps, on entendait de beaux airs de la fanfare, laquelle se trouvait installée sur une tribune au milieu de l'esplanade. Enfin, un joli feu d'artifice est venu couronner ces grandioses manifestations à la Vierge immaculée.

La presse du Portugal s'est occupée de ce grand pèlerinage.

Le comité des fêtes avait adressé, au nom de tous les pèlerins une dépêche au Saint-Père le saluant et lui demandant sa bénédiction apostolique. Sa Sainteté daigna répondre aussi par une dépêche bénissant de tout son cœur le clergé et les fidèles qui prirent part à cette fête. Et, par sa grande bienveillance, il accorda trois cents jours d'indulgence,

toties quoties, à tous ceux qui réciteront trois *Ave Maria* devant la statue de la sainte Vierge.

Aussi, voyons-nous avec grande satisfaction que ce pieux monument est devenu un nouveau centre de dévotion pour tous les fidèles de la contrée. Chaque jour, des groupes de pèlerins viennent s'agenouiller devant la belle image de la Vierge qui semble sourire doucement aux prières de ses enfants.

J.-L.-M. GARCIA.

ROUMANIE

*Extraits d'une lettre de M. le prince Vladimir GHICA
à M. le SUPÉRIEUR GÉNÉRAL, à Paris.*

Bozieni (Roumanie), le 2 août 1906.

MON RÉVÉRENDISSIME PÈRE,

Je vous dois le récit de « nos débuts » — récit qu'ont retardé jusqu'à l'heure présente la multiplicité de mes occupations et l'état embryonnaire de l'œuvre, avec ses caractères naturels de changement, de progrès continu, communs à toutes les genèses. Les occupations trop absorbantes, inséparables d'une œuvre à fonder, m'empêchaient de bien voir l'ensemble de celle-ci et m'enlevaient le temps de le décrire ; — l'état signalé plus haut était peu propre à trouver dans un exposé une expression concrète, adéquate et définitive. { Maintenant que l'œuvre est plus « formée », et qu'une villégiature forcée à la campagne me donne à la fois le loisir de songer à elle d'une façon plus spéculative et le recul nécessaire pour vous présenter d'elle un tableau raccourci, je vais vous donner le bref aperçu que vous êtes en droit d'attendre de ma part.

Voici d'abord en quelques mots « l'histoire » de *Bethléem Maria* durant les deux premiers mois de son existence. Elle est comprise entre trois dates, l'arrivée des sœurs, le 20 mai,

la première messe et la première consultation gratuite, les 20 et 21 juin, la fête de saint Vincent, le 19 juillet, qui a précédé de peu de jours mon départ, et où cesse, pour ainsi dire, mon rôle de témoin oculaire, d'ouvrier présent sur le chantier.

Le premier mois a été tout au dégrossissement des besognes les plus indispensables : d'abord une installation rudimentaire, mais laborieuse, à laquelle nous ont précieusement aidés les sœurs de Notre-Dame de Sion : elles ont meublé Bethléem à leur compte au lieu du nôtre, avec une générosité aussi touchante que délicate. Des contributions volontaires en nature, ou en argent, sont venues, de la part d'une foule de personnes, faciliter la tâche, comblant l'une après l'autre une lacune du petit ménage, de la chapelle ou du dispensaire, intéressant chacun des bienfaiteurs à la vie de l'œuvre, l'attachant à elle par les liens très doux d'un service rendu pour l'amour de Dieu. Nous avons vu arriver de la sorte les plus humbles et les plus importants des secours, tous provenus d'un même élan de cœur, jusqu'à une pauvre dame sans fortune qui a tenu à faire cadeau de... deux torchons, et une malade indigente qui a voulu confectionner deux gros bouquets de fleurs en papier pour la chapelle encore presque vide. J'ai pu, à cette occasion, admirer une fois de plus les avantages chrétiens de ces concours universels qui rapprochent étroitement tant d'âmes, les faveurs de Dieu, qui accompagnent ces actions communes, ces réunions de volontés dans le bien, et les bénédictions qui suivent les sacrifices les plus méritoires dans leur humilité.

Le second mois a été le début d'une période d'activité extérieure : la maison à peu près montée, la pharmacie à peu près constituée, la chapelle à peu près garnie, la situation, vis-à-vis des autorités, à peu près assurée, la première messe a eu lieu. Depuis, Notre-Seigneur habite « à demeure », à Bethléem. Le lendemain, à sa suite, il voyait

venir ses pauvres pour l'ouverture des premières consultations gratuites, rendues particulièrement précieuses par les qualités de science, de foi et de charité du docteur qui a bien voulu s'occuper de notre établissement (je reparle plus loin de ce docteur, il mérite, à tous égards, une mention spéciale, et vous aurez, en outre, sous peu, l'occasion de le connaître de près : deux raisons de donner sur lui quelques détails). Ces consultations ont eu un succès au-dessus de toute attente. De sept qu'elles étaient le premier jour, de vingt-huit, le second, elles ont passé, pour la neuvième séance, à cent soixante-sept, et pour la dixième, le jour de saint Vincent, elles ont fait un bond jusqu'à deux cent dix (c'est la limite maximum de ce que, matériellement, nous pouvons soigner de monde dans l'espace d'une matinée). Saint Vincent a tenu à nous faire ce beau cadeau pour sa fête. Nous l'avons reçu comme tel et compris comme une bénédiction de Dieu et une attention spéciale de son serviteur. Espérons que le grand saint nous procurera, en même temps, des cadeaux d'autre sorte, équivalents et parallèles, pour combler les redoutables trous que de si nombreux clients font dans notre budget.

Les visites à domicile, d'autre part, ont fonctionné durant ce mois comme le précédent, apportant aux malheureux beaucoup de consolations, mais moins nombreuses qu'on ne le voudrait, à raison des distances démesurées de notre capitale (ses maisons basses, ses cours et ses jardins lui donnent la superficie de Paris avec une population neuf fois moindre). A ce point de vue, l'institution des Dames de la Charité établie à Bucarest, il y a quelques semaines, sera du plus grand et du plus heureux des secours, partageant avec les sœurs une tâche qu'il est impossible de mener à terme avec trois seules religieuses déjà trop occupées.

Les pauvres assistés jusqu'à présent dépassent le millier.

En ce qui concerne le rayonnement spirituel de l'œuvre, outre tout ce qu'on peut faire dans les visites à domicile

pour la fréquentation des sacrements, le retour à la vie chrétienne, la consolation des âmes, nous avons songé à faire fructifier, autant que possible, les consultations elles-mêmes. A cette fin, nous avons combiné plusieurs dispositions spéciales. A côté de la leçon muette du dévouement chrétien, à côté des grâces invisibles de la présence du Sauveur, au milieu de ses pauvres et de ses serviteurs, les uns s'occupant des autres et tous « réunis en son nom », nous avons tenu à évoquer de manière sensible, par des images nombreuses et des inscriptions tirées de l'Évangile (en roumain), les vérités les plus consolantes de la foi. Le texte des huit béatitudes portées chacune par un ange, sera mis prochainement bien en vue sur les murs du dispensaire. Durant la longue attente des pauvres qui passent l'un après l'autre à la consultation, chacun à son tour (ce tour est souvent tardif... avec deux cents patients et plus) — nous établirons dans l'antichambre un petit service d'allocutions sur le sens, le bon usage, la valeur de la souffrance en union avec Dieu, sur la puissance de la prière pour la guérison du corps et de l'âme, sur la leçon de charité ici donnée par tant d'âmes dévouées, etc., etc... et nous ferons prier ensemble tous ceux qui attendent, en des prières collectives (comme par exemple le chapelet). Le moyen âge avait songé à fournir de quelque chose d'analogue, les antichambres du Vatican, ne fût-ce que pour empêcher les conversations oiseuses et, dans la meilleure hypothèse, d'ingrates pertes de temps. La charge de « Maître des sacrés palais apostoliques » (actuellement pourvue d'autres attributions), est sortie de là. Nous aurons, nous aussi, notre « Maître des petits dispensaires apostoliques »...

Le bien fait à « Bethléem » ne s'étend pas seulement aux pauvres. Nos collaborateurs directs ou indirects se réunissent forcément et souvent, dans la « petite étable » ; ils viennent à l'envi y travailler, par des conspirations bien intentionnées, à l'avancement, un peu de toutes façons, du

règne de Dieu. — Un des bons côtés de l'œuvre a été d'arriver à rendre plus cordiales, plus fraternelles, les relations entre tous les éléments catholiques de la capitale (ecclésiastiques et communautés religieuses aussi bien que laïques de différentes couches sociales).

Le besoin d'un terrain où l'on pût fusionner, sans se taire comme à l'église, se faisait *fortement* sentir. C'est là un côté délicat de la mission de « Bethléem » auquel je tenais beaucoup et que je vois avec plaisir si bien réalisé. Nous voudrions que notre maison justifiât pleinement, *absolument, en toute matière* le titre de « maison de CHARITÉ » que nous avons placé sur son enseigne : de charité, c'est-à-dire d'amour de Dieu et du prochain dans l'acception du mot la plus large, la plus simple en son principe, la plus complexe en son application.

Quoi qu'il en soit, tout à ses débuts qu'il soit, en sa qualité peut-être de première œuvre de bienfaisance catholique, et même de première œuvre purement catholique du pays — ou bien à cause de la qualité de quelques-uns des éléments qu'il renferme — ou bien à cause de la « généalogie spirituelle » dont il témoigne : à son origine rien que des aspirations, des recherches et des nécessités chrétiennes — je pourrais dire en quelque sorte le nom, très noble en Dieu, des préparations providentielles qui ont amené sa venue et constitué sa filiation. On n'y trouve même pas la secrète mésalliance d'une mesure de bonne administration diocésaine, décidée sans choix spécial, de façon artificielle et bureaucratique. Et, en toute occurrence, parce qu'il semble plaire à Dieu, le « Bethléem de Bucarest » est déjà le centre de *vie chrétienne*, le plus actif que nous ayons ici.

J'ai parlé de nos collaborateurs directs et indirects : la liste des uns et des autres serait trop longue à tracer. Pourtant quelques-uns des appuis moraux ou matériels méritent une mention spéciale à raison de leur importance et de la place qu'ils occupent dans les desseins de Dieu.

Parmi les appuis moraux, je citerai tout d'abord notre docteur en chef, le docteur Paulesco, qui a constitué tout le côté médical de l'œuvre ; s'est offert lui-même à conduire tous nos débuts, malgré la distance de plusieurs kilomètres qui le sépare de notre maison ; nous a procuré un personnel gratuit de docteurs adjoints et de préparateurs ; nous a fait bénéficier d'une autorisation déjà accordée à lui-même, rare et précieuse faveur qu'il aurait été difficile d'obtenir pour des religieuses catholiques, et qui assure complètement nos positions vis-à-vis des pouvoirs publics. Il nous prête enfin le concours d'une des âmes les plus sincèrement, les plus efficacement chrétiennes que j'aie rencontrées. J'ajouterai qu'il est la cheville ouvrière du grand projet d'hôpital que nous avons formé, l'un de ses futurs « donateurs » et « fondateurs ». — Et je terminerai cette liste de services rendus, en disant que, tout ceci ne lui suffisant pas, il tient à se mettre à mes côtés l'an prochain, dans un groupement militant que nous sommes en train de former pour la diffusion des idées chrétiennes et la propagation de notre foi par la presse, la parole publique (séries de conférences), l'association. Il est parti pour la France il y a une semaine, afin de chercher durant deux mois quelque repos en la maison de Notre-Dame-du-Perpétuel-Secours (80, rue de Villiers, à Levallois-Perret), où il a pratiqué plusieurs années et où les sœurs le reçoivent avec reconnaissance tous les étés.

Jeune, âgé de trente-quatre ans, ce que ses cheveux prématurément blanchis semblent démentir, il est déjà un savant de premier ordre, à idées neuves et à méthodes nouvelles, en matière de philosophie des sciences surtout. A peine rentré dans le pays on a dû le pourvoir d'une chaire à la Faculté de médecine et lui accorder une position exceptionnelle, à cause de ses incontestables mérites et malgré ses idées fort en désaccord avec le matérialisme agressif de la plupart de ses collègues.

A côté de ce valide appui, je mentionnerai notre archevêque. Conquis par ce que l'œuvre et les ouvrières étaient en réalité, elles n'ont pas de meilleur et de plus intime ami. Heureux des fruits spirituels déjà si abondamment récoltés, il regarde « Bethléem » comme une maison de prédilection. Il y a dit deux fois la messe durant le peu de temps qu'il a passé à Bucarest, avant sa villégiature, au milieu de ses tournées pastorales.

Une mention aussi à la reine Élisabeth. Bien qu'elle ait fondé elle-même une société de Sœurs de charité orthodoxes, c'est-à-dire non catholiques, la reine a reçu avec bienveillance la nouvelle de l'entrée des Sœurs de Saint-Vincent de Paul dans le pays. Je lui ai demandé une audience où elle a bien voulu me promettre sa visite. Elle s'est vu présenter les sœurs à la distribution des prix de Notre-Dame de Sion ; elle s'est entretenue un bon moment avec celles-ci et leur a fait parvenir un petit secours d'argent en promettant mieux et plus. Cet automne nous aurons la visite promise, si Dieu le veut ; j'y tiens beaucoup, en raison de son effet sur les dispositions du gouvernement.

Je dois mentionner encore, après les sœurs de Notre-Dame de Sion, que je ne saurais assez bénir pour leur concours dévoué de toutes les heures et qui se sont conduites en vraies sœurs (est-ce la parenté mystique que crée entre votre famille et la leur la grâce de la Médaille miraculeuse ?) les autres éléments religieux de Bucarest, la communauté des Dames anglaises et le curé de la cathédrale. Je dois dire un mot aussi des dames infirmières, une quinzaine environ, toutes de la meilleure société de Bucarest, très zélées et fidèles à leur poste.

Parmi les secours matériels, à noter ceux fournis par deux « orthodoxes » qui ont donné à l'œuvre, l'un, 1 000 francs, l'autre, 500 francs.

Quelques vocations se dessinent dès maintenant. L'une

d'elles me paraît être de nature à assurer, par son exemple, le recrutement de beaucoup d'autres. La sœur Pucci vous en reparlera bientôt, sans doute.

Les vocations m'amènent à causer de l'avenir. Elles tiennent du présent et du futur, elles me servent de transition pour passer, du coup d'œil rétrospectif que j'ai tâché de vous donner, aux vues que nous avons, avec la grâce de Dieu, sur le vaste domaine du lendemain.

Nous avons des projets et ce sont plutôt de grands projets.

Le premier et le plus modeste est de posséder au plus tôt une aumônerie afin de n'avoir plus la servitude d'une messe cherchée trop souvent au dehors, à des heures relativement tardives et parfois incommodes, qui dérangent la bonne règle de la maison. Ce projet sera, je crois, assez facilement et assez tôt réalisé.

Le second est une utilisation des bâtiments de l'ancien séminaire de Cioplea (jadis résidence de l'évêché catholique, aux portes de Bucarest). Cette maison nous serait fournie par l'archevêque, à condition d'effectuer les réparations (environ 5 000 francs répartissables en deux années). Ces réparations sont urgentes ; le toit disparaît et la maison sans lui risque de n'être bientôt qu'une ruine, fait d'autant plus regrettable qu'il s'y trouve plus de vingt grandes pièces où l'on peut installer plusieurs œuvres. On desservirait là deux gros villages de paysans catholiques, au nombre d'environ 2 500. On peut faire un bien profond dans ce milieu et y recruter même des vocations solides (on en a trouvé d'excellentes pour la prêtrise). La première chose à y installer serait un ouvroir et un dispensaire primitif ; puis, aussitôt que possible, une crèche et un orphelinat. Il y aurait encore de la place pour autre chose. Le bâtiment donne directement dans l'église paroissiale et touche le presbytère. Nous y mettrions, de même qu'à Bucarest, trois sœurs, pour commencer, dont une ou deux gagneraient à savoir

le bulgare. Ces villages, Cioplea et Popesti sont peuplés de catholiques du rite latin immigrés de Bulgarie à la fin du dix-septième siècle. La sœur Pucci a déjà quelques visées sur les meilleurs choix à faire.

Le troisième projet comporterait un petit hôpital modèle, modèle aux yeux de la foi et de la charité comme à ceux de la science, construit pavillon par pavillon, au milieu d'un grand terrain semé d'arbres, procédé conforme, aussi bien aux exigences sanitaires, qu'aux prudences de l'économie. L'œuvre nous doterait ainsi de quelque chose de tout à fait nécessaire en l'absence de tout hôpital catholique et même de tout hôpital compris d'une façon aussi vaguement chrétienne qu'on le veuille.

Nous commencerions par la section des enfants, dont l'hygiène dans les familles est déplorable, dont la mortalité est effrayante et dont les soins exigent moins de frais ainsi qu'un personnel plus restreint.

Tout cela demande beaucoup de fonds que nous n'avons pas. Mais le bon Dieu en a. Tout vient de lui et nous ne travaillons que pour lui. Il trouvera à nous faire donner, par les dispensateurs de ses largesses, ce qui manque à des œuvres que non seulement il doit bénir, mais qu'il inspire lui-même et dont il est l'*Auteur responsable*, lui, le *seul bon*.

Pour subvenir aux dépenses que comporteraient ces projets, les deux derniers surtout, quelques appoints venus du dehors seraient bien souhaitables. Les ressources que nous pouvons réunir dans le pays, en ce moment, ne sont pas énormes et pendant quelque temps encore, il faut, je crois, pour des raisons de nécessité plus impérieuse et pour ne rien froisser des intentions possibles de la Providence, en circonscrire l'emploi éventuel à Bethléem même, dont l'importance et les besoins vont croissant. Jusqu'à nouvel ordre, nous croyons devoir tenir nos modestes fonds prêts à seconder les développements et les améliorations qui sor-

tent de la vie même de l'œuvre déjà existante, de son évolution spontanée sous le souffle de Dieu sans oser les affecter à des plans concertés d'avance et établis à côté d'elle. D'autre part, les deux projets en question sont de la plus grande et la plus sainte importance. Ce sont des « occasions » que Dieu nous fournit et qu'on ne retrouve guère. Pour des motifs divers, ni l'un ni l'autre ne peuvent beaucoup attendre. Pour Cioplea, c'est le cas de le dire « la maison brûle » — dans l'espèce, elle s'écroule sans notre intervention —. Pour l'autre, nous risquons tout d'abord une prompte aliénation du terrain visé et la perspective de voir à notre place de fâcheux rivaux, etc.

Des secours extérieurs et des secours assez prompts, voilà ce qu'il nous faudrait. Ils nous viendront, je l'espère. Nous étions jusqu'ici, comme je vous le disais naguère, un pays plus mal traité que la Chine, puisque à la différence de l'Empire du Milieu, nous ne possédions aucune congrégation de charité et pas une œuvre vraiment catholique. La Chine intéresse beaucoup de bonnes âmes. Que la Roumanie les intéresse aussi !... sans compter que c'est moins loin et qu'on peut facilement « y aller voir ». Tâchons de la rappeler au souvenir du monde catholique.

Que Votre Paternité veuille bien la recommander à quelques-uns de ceux qui ont le souci du règne de Dieu un peu partout sur la terre, et les moyens de l'avancer par des fondations pieuses. Qu'elle leur montre bien dans notre « coin du globe » la place choisie par Dieu pour initier fortement la grande œuvre du vingtième siècle, le retour de l'Orient à l'unité chrétienne. Qu'elle leur dénonce le pays d'Orient où il y a le plus de catholiques, le seul pays latin de l'Orient le plus libre, le plus civilisé, le plus attiré vers Rome et avec cela, le plus complètement, le plus coupablement déshérité peut-être des bienfaits principaux et secondaires de l'Église. Qu'elle mette à la mode, à la sainte mode des bienfaisances ce pauvre et cher pays. Il en vaut la peine.

Que Marie, notre protectrice, dont ce pays fut appelé, jadis, dans nos légendes, le « jardin », nous donne les moyens de le bien cultiver. Que saint Vincent de Paul vienne à la rescousse de la nouvelle conquête de sa famille, qu'il mette en valeur ce « jardin » dont une part lui est confiée désormais ; qu'il nous procure beaucoup de « serres » et « d'espaliers » afin que nous puissions offrir plus aisément et en plus grande abondance, à la sainte Vierge des fleurs et des fruits de sa « propriété ».

Veillez, mon Père, joindre à cette fin, comme à nos autres intentions, vos prières aux nôtres et me croire toujours, etc.

Wladimir J. GHICA.

CHINE. — TABLEAU GÉNÉRAL COMPARATIF DE L'ÉTAT DES MISSIONS

CONFIÉS A LA CONGRÉGATION DES LAZARISTES ET DES RÉSULTATS OBTENUS DE 1894 A 1905

DÉSIGNATION	TCHÉ-KIANG		KIANG-SI SEPT		KIANG-SI OR		KIANG-SI MER		SHANG-HAI KIA-NHING 1902	
	1893-94	1901-06	1893-94	1901-06	1893-94	1901-06	1893-94	1901-06	1893-94	1901-06
PERSONNEL DE VICARIAT										
Superficie approximative du Vicariat (kil. carrés)	92,384	92,384	65,000	65,000	54,000	54,000	65,000	65,000	54,000	54,000
Population { de catholiques	5,000	10,000	300	1,000	500	500	10	10	8	8
de catholiques	9,419	20,725	4,700	10,643	11,080	11,080	4,340	7,925	14,793	14,793
de catholiques	1	1	7	13	10	17	6	14	2	7
de catholiques	6	12	3	3	3	2	1	1	1	14
de catholiques	3	5	5	4	6	7	4	6	4	7
de catholiques	2	6	5	5	5	6	4	6	4	14
de catholiques	32	44	10	25	15	15	6	6	23	32
de catholiques	25	55								
de catholiques	59	927	12	70	35	60	12	33	17	33
de catholiques	92	50	13	31	55	101	5	5	20	20
de catholiques	133	235	86	271	927	202	125	180	17	17
de catholiques	9	14	8	14	12	20	8	17	1	1
de catholiques	10	12	6	10	9	7	7	7	1	1
de catholiques	71	119	22	88	25	42	16	21	2	2
de catholiques	10	203		55	35	61	3	25	3	3
de catholiques	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1
de catholiques	2	10	3	3	1	1	1	1	1	1
de catholiques	19	48		22	31	30	20	30	1	1
de catholiques	7	39			11	17				
de catholiques	3	3								
de catholiques	35	130	15	73	21	47	62	110	62	62
de catholiques	790	1,816	907	715	481	690	120	437	120	437
de catholiques	503	744	56	33	33	33	61	224	61	224
de catholiques	7	12	2	4	4	4	44	65	44	65
de catholiques	850	399	130	1,287	106	346	2	10	2	10
de catholiques	6	10	2	22	10	17	2	7	2	7
de catholiques	200	577	180	381	124	340	29	182	29	182
de catholiques	172,413	213,058	18,325	122,343	2,000	38,540	27,840	60,862	185,147	185,147
de catholiques	2,779	3,748	530	887		185	431	1,040	1,797	1,797
de catholiques	403	384	147	66	1	122	18	75	514	514
de catholiques	20	80	51	87	23	56	3	3	3	3
de catholiques	18	63	10	32	50	28	9	9	9	9
de catholiques	100	102								
de catholiques	2,503	14,946	821	8,100	1,811	4,409	400	2,563	2,563	2,563
de catholiques	477	1,803	138	1,314	258	559	52	546	52	546
de catholiques	418	1,063	204	465	336	646	153	282	153	282
de catholiques	508	805	193	431	5,139	3,745	1,214	1,442	1,214	1,442
de catholiques	4,508	9,350	2,038	5,234	6,275	8,083	2,509	3,368	2,509	3,368
de catholiques	18,171	32,913	4,917	14,659	14,490	19,612	4,132	4,132	4,132	4,132
de catholiques	3,663	7,800	1,344	4,314	5,353	6,407	1,768	1,768	1,768	1,768
de catholiques	25,014	50,610	6,711	21,354	13,420	22,217	6,535	15,404	6,535	15,404
de catholiques	147	194	70	129	292	217	70	111	70	111
de catholiques	10	145	17	96	46	159	13	49	13	49
de catholiques	10	107		112	25	31	4	4	4	4
de catholiques	8	1,503		75	101	8	24	24	24	24
de catholiques	6	8	6	6	8	8	5	5	5	5
de catholiques	250	830	69	487	214	133	150	150	150	150

ARCHICONGRÈS de la Très-Sainte-Trinité, du Saint-Sacrement, du Sacré-Cœur-de-Jésus, du Saint-Cœur-de-Marie, du Saint-Rosaire, de la Sainte-Agnès. — ASSOCIATIONS de la Propagation de la Foi, de la Sainte-Enfance, des Enfants de Marie, de Saint-Joseph (pour les hommes), de Sainte-Anne (pour les femmes). — SCAPULAIRES de la Passion, du Mont-Carmel, de l'Immaculée-Conception, des Sept-Douleurs.

(Voir la suite au feuillet suivant.)



CORRECTION

**THE PREVIOUS DOCUMENT IS BEING
RE-FILMED TO INSURE LEGIBILITY**

CORRECTION

CHINE. — TABLEAU GÉNÉRAL COMPARATIF DE L'ÉTAT DES MISSIONS

CONFIÉES À LA CONGRÉGATION DES LAZARISTES ET DES RÉSULTATS OBTENUS DE 1894 À 1905

DÉSIGNATION	TCHÉ-KIANG		KIANG-SI		KIANG-SI		KIANG-SI		KIANG-SI		KIANG-SI		SHANG-HAI	
	1893-94	1901-05	1893-94	1901-05	1893-94	1901-05	1893-94	1901-05	1893-94	1901-05	1893-94	1901-05	1893-94	1901-05
SURFACÉ approximative du Vicariat (kil. carrés)	92,384	92,384	65,000	65,000	54,000	54,000	51,000	51,000	65,000	65,000	65,000	65,000	1893-94	1901-05
POPULATION { Nombres présumés d'indigènes (millions).	5,000	10,000	300	1,000	500	1,000	500	1,000	10	10	10	10	1893-94	1901-05
de catholiques { d'Européens et schismatiques.	9,419	90,725	4,700	10,043	11,000	14,700	11,000	14,700	4,240	7,225	4,240	7,225	1893-94	1901-05
Missionnaires de la Congrégation de la Mission	12	20	7	13	10	17	10	17	1	1	1	1	1893-94	1901-05
Evêques, Vicaires apostol.	6	12	3	3	3	3	3	3	1	1	1	1	1893-94	1901-05
Prêtres européens	3	5	5	4	5	5	5	5	4	4	4	4	1893-94	1901-05
Etudiants	32	44	10	25	15	15	15	15	6	6	6	6	1893-94	1901-05
Séminaristes	25	55	12	70	35	60	35	60	12	12	12	12	1893-94	1901-05
Frères coadjuteurs	59	927	13	21	35	60	35	60	12	12	12	12	1893-94	1901-05
Hommes. Frères Mariates.	138	255	86	271	237	292	237	292	125	180	125	180	1893-94	1901-05
Communautés religieuses	10	12	8	19	12	29	12	29	8	17	8	17	1893-94	1901-05
Catéchistes	71	119	32	88	25	42	25	42	10	21	10	21	1893-94	1901-05
Endroits où on donne la Mission chaque année	10	12	8	19	12	29	12	29	8	17	8	17	1893-94	1901-05
Résidences (ou stations) des missionnaires	71	119	32	88	25	42	25	42	10	21	10	21	1893-94	1901-05
Eglises	10	12	8	19	12	29	12	29	8	17	8	17	1893-94	1901-05
Chapelles publiques	71	119	32	88	25	42	25	42	10	21	10	21	1893-94	1901-05
Oratoires	10	12	8	19	12	29	12	29	8	17	8	17	1893-94	1901-05
Grands. Nombres de séminaristes.	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1893-94	1901-05
Petite. Nombres de séminaristes.	2	10	2	10	2	10	2	10	2	10	2	10	1893-94	1901-05
Garçons. Nombres d'écoles normales.	10	48	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1893-94	1901-05
Filles. Nombres d'écoles normales.	7	38	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1893-94	1901-05
Garçons. Nombres de collèges.	35	130	15	73	21	47	21	47	62	110	62	110	1893-94	1901-05
Filles. Nombres de collèges.	790	1,316	207	715	481	850	481	850	120	437	120	437	1893-94	1901-05
Garçons. Nombres d'écoles.	15	25	12	13	40	41	40	41	3	21	3	21	1893-94	1901-05
Filles. Nombres d'écoles.	471	1,120	204	603	811	1,137	811	1,137	70	343	70	343	1893-94	1901-05
Garçons. Nombres de fermes ou col.	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1893-94	1901-05
Filles. Nombres de fermes ou col.	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1	1893-94	1901-05
Orphelins	6	8	2	3	7	13	7	13	2	48	2	48	1893-94	1901-05
Enfants rachetés	790	919	453	271	681	582	681	582	61	224	61	224	1893-94	1901-05
Enfants en nourrice	508	744	58	369	262	706	262	706	44	65	44	65	1893-94	1901-05
Enfants confiés à des familles chrétiennes	7	12	9	41	6	17	6	17	2	10	2	10	1893-94	1901-05
Cathéchumènes	850	339	130	1,287	106	346	106	346	70	211	70	211	1893-94	1901-05
Hommes, garçons. Nombres de catéchumènes.	6	10	9	22	10	17	10	17	2	7	2	7	1893-94	1901-05
Femmes, filles. Nombres de catéchumènes.	300	577	120	381	124	340	124	340	90	192	90	192	1893-94	1901-05
Dispensaires	172	413	913,058	18,335	123,343	2,000	38,549	185	431	1,940	27,840	60,862	185,147	1901-05
Hôpitaux	2,779	3,748	530	887	1	1	1	1	1	1	1	1	1,707	1901-05
Hospices	403	394	147	60	4	4	4	4	18	18	18	18	514	1901-05
Léproserie-Lépreux.	30	80	51	87	23	46	23	46	1	1	1	1	1	1901-05
Conversions d'hérétiques ou schismatiques	18	68	10	32	50	93	50	93	9	9	9	9	8	1901-05
Catéchumènes assez bien disposés.	100	103	821	8,100	1,811	4,409	1,811	4,409	400	2,563	400	2,563	137	1901-05
Baptêmes	2,508	14,346	821	8,100	1,811	4,409	1,811	4,409	400	2,563	400	2,563	137	1901-05
Confirmations	477	1,803	138	1,314	258	559	258	559	52	546	52	546	137	1901-05
Confessions	337	272	93	495	336	646	336	646	150	282	150	282	137	1901-05
Communions	5,199	5,633	2,055	4,070	5,130	8,745	5,130	8,745	1,442	1,914	1,442	1,914	44	1901-05
Extrêmes-Onctions	4,568	9,350	2,038	5,233	6,765	7,853	6,765	7,853	2,509	4,132	2,509	4,132	4	1901-05
Marriages	18,171	32,913	4,917	14,659	14,490	19,612	14,490	19,612	6,167	13,200	6,167	13,200	4	1901-05
Retraites ou ex. spirituelles	3,693	7,800	1,344	4,314	5,353	6,407	5,353	6,407	1,708	3,743	1,708	3,743	41	1901-05
Associations	20,014	50,610	6,711	21,354	13,493	22,317	13,493	22,317	6,525	15,404	6,525	15,404	16	1901-05
et confréries	147	194	70	120	93	134	93	134	79	111	79	111	30	1901-05
Associations et confréries	10	145	17	46	25	31	25	31	4	4	4	4	1	1901-05
Associations et confréries	8	1,503	6	112	75	101	75	101	5	24	5	24	1	1901-05
Associations et confréries	250	830	69	487	214	297	214	297	133	150	133	150	1	1901-05

ARCHICONGRÉGATIONS de la Très-Sainte-Trinité, du Saint-Sacrement, du Sacré-Cœur-de-Jésus, du Saint-Cœur-de-Marie, du Saint-Rosaire, de la Sainte-Agnès. — ASSOCIATIONS de la Propagation de la Foi, de la Sainte-Enfance, des Enfants de Marie, de Saint-Joseph (pour les hommes), de Sainte-Anne (pour les femmes). — SOUPELAIRES de la Passion, du Mont-Carmel, de l'Immaculée-Conception, des Sept-Douleurs.

(Voir la suite au feuillet suivant.)

CHINE. — TABLEAU GÉNÉRAL COMPARATIF DE L'ÉTAT DES MISSIONS

ET DES RÉSULTATS OBTENUS DE 1894 A 1905 (suite).

DÉSIGNATION		TCHÉLY SEPTA			TCHÉLY OCCID			TCHÉLY ORA			Totaux généraux de tout le Vicariat		
		1893-94	1900-01	1904-05	1893-94	1900-01	1904-05	1900-01	1904-05	1900-01	1904-05	1893-94	1904-05
PERSONNEL DU VICARIAT													
SUPERFICIE approximative du Vicariat. (kil. carrés).		99,000	70,000	70,000	30,000	30,000	30,000	29,000	29,000	29,000	29,000	405,383	405,383
POPULATION { Nombre présumé d'indigènes. . . (en millions).		3,000	3,000	4,300	"	"	1,000	4,000	4,000	4,000	4,000	8,800	23,300
Population { Nombre présumé d'Européens. . . et schismatiques.		40,391	38,350	73,920	30,063	32,363	39,092	3,000	4,971	3,000	4,971	99,989	171,372
Missionnaires de la Congrégation de la Mission.		24	20	20	12	9	15	4	8	1	6	73	123
Prêtres européens.		13	13	12	11	6	6	"	"	"	"	37	35
Prêtres indigènes.		4	4	4	2	2	2	"	"	"	"	10	12
Prêtres coadjuteurs.		15	18	39	3	9	13	"	"	"	"	30	76
Prêtres séculiers.		45	47	68	"	"	"	"	"	"	"	68	41
Communautés religieuses		14	12	27	"	"	"	"	"	"	"	14	23
Hommes.		30	40	44	9	19	11	"	"	"	"	104	168
Femmes.		40	49	99	48	46	52	8	5	97	171	171	251
Catholiques		"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
Hommes : Maîtres d'école.		141	71	628	106	9	217	10	99	1	95	365	1,273
Femmes : Maîtres d'école.		164	60	470	90	16	145	8	32	340	855	855	2,438
Résidences où on donne la Mission chaque année.		489	517	811	498	462	549	40	80	1,498	2,438	1,498	2,438
Églises (ou Stations) des Missionnaires.		25	39	43	9	9	9	2	6	72	158	72	158
Églises proprement dites.		23	11	37	42	45	49	"	3	89	184	89	184
Chapelles publiques.		165	55	67	174	188	282	15	22	473	901	473	901
Oratoires.		200	60	53	61	46	36	25	"	362	437	362	437
Séminaires		"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
Grands.		15	19	18	6	9	6	"	"	4	4	32	51
Petits.		1	1	1	1	1	1	"	"	4	4	4	4
Écoles normales		38	81	157	30	44	73	"	23	107	383	107	383
Garçons.		14	15	105	5	1	"	"	15	57	216	15	216
Filles.		5	3	6	1	1	1	"	7	9	17	7	17
Collèges		46	35	123	43	8	20	16	16	99	170	99	170
Garçons.		240	200	703	55	"	176	"	"	357	1,122	357	1,122
Filles.		73	60	42	60	6	50	1	14	217	431	217	431
Écoles ordinaires		1,138	1,068	2,873	832	72	861	30	195	8,508	7,256	8,508	7,256
Filles.		1,371	1,374	2,598	800	19	31	180	284	3,796	6,505	3,796	6,505
Femmes		"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"	"
ÉTABLISSEMENTS ET ŒUVRES													
Orphelins		303	68	49	39	21	16	1	2	30	43	30	43
Filles.		9	456	794	694	654	1,066	13	24	3,167	8,933	3,167	8,933
Enfants rachetés.		805	67	"	"	845	1,094	157	36	3,804	3,575	3,804	3,575
Enfants en nourrice.		885	243	"	884	481	537	50	22	1,905	3,467	1,905	3,467
Enfants confiés à des familles chrétiennes.		648	1,844	1,064	380	481	"	"	"	79	582	79	582
Catéchumènes		20	23	478	42	4	2	"	"	2	2	2	2
Hommes, Garçons.		15	30	325	41	4	5	"	"	629	2,303	14	685
Femmes, Filles.		470	1,000	5,351	456	24	266	"	14	76	400	76	400
Dispensaires et visites ext.		114,877	15,718	69,095	21,608	5,419	39,195	300	300	1,399	7,397	1,399	7,397
Hôpitaux		4,695	1,562	1,502	406	433	377	"	"	389,785	996,127	389,785	996,127
Femmes.		381	45	400	288	105	229	"	"	10,400	8,927	10,400	8,927
Hospices		28	20	50	17	19	35	"	"	1,743	1,743	1,743	1,743
Femmes.		48	25	22	26	33	49	"	"	139	311	139	311
Conversions d'hérétiques ou schismatiques.		21	20	30	1,064	1,017	6,830	1,000	1,000	152	270	152	270
Catéchumènes assez bien disposés.		1,285	2,021	13,698	958	1,177	1,545	628	628	1,982	30,063	1,982	30,063
Baptêmes		704	1,221	2,435	63	1,144	1,856	"	"	1,400	747	1,400	747
Confirmations		10,154	3,845	6,669	39,053	8,673	28,192	415	415	82,906	50,897	82,906	50,897
Communion		80	91,939	53,488	20,618	19,092	27,311	1,673	1,673	63,027	111,068	63,027	111,068
Extrêmes-Onctions.		89,968	31,911	104,024	25,670	24,454	54,395	1,903	1,903	108,019	248,760	108,019	248,760
Mariages		22,141	19,140	42,625	12,570	11,916	16,924	1,307	1,307	84,910	81,831	84,910	81,831
Retraites ou Ex. spirituels.		54,461	42,750	189,127	20,933	26,501	62,170	1,993	1,993	133,180	293,602	133,180	293,602
Associations		740	935	630	523	683	58	58	58	2,224	2,224	2,224	2,224
et confréries		282	673	532	213	184	273	7	7	627	1,308	627	1,308
de de veues dans l'année.		104	245	95	95	683	683	"	"	234	2,200	234	2,200
de de veues dans l'année.		229	360	"	360	765	765	"	"	633	2,505	633	2,505
de de veues dans l'année.		10	9	10	11	14	13	"	"	13	52	13	52
de de veues dans l'année.		1,169	319	2,336	1,910	873	1,946	70	70	3,745	6,116	3,745	6,116

I. ARCHICONSÉCRÉS DE LA TRÈS-SAINTE-TRINITÉ, DU SAINT-SACREMENT, DU SACRÉ-CŒUR DE JÉSUS, DU SAINT-CŒUR-DE-MARIE, DU SAINT-ROSAIRE, DE LA SAINTE-AGONIE. — ASSOCIATIONS DE LA PROPAGATION DE LA FOI, DE LA SAINTE-ENFANCE, DES ENFANTS DE MARIE, DU SAINT-JOSEPH POUR LES HOMMES, DE SAINTE-ANNE POUR LES FEMMES. — SCAPULAIRES DE LA PASSION, DU MONT-CARMEL, DE L'IMMACULÉE-CONCEPTION, DES SEPT-DOULEURS.

TABEAU SPÉCIAL DE L'ÉTAT DE L'ŒUVRE DE LA SAINTE-ENFANCE

ET DES RÉSULTATS OBTENUS DE 1894 à 1905

DÉSIGNATION	TCHÉ-KIANG		KIANG-SI SEPTENT		KIANG-SI ORAL		KIANG-SI MÉRID		SHANG-HAI KIA-SHING 1902	
	1893-94	1904-05	1893-94	1904-05	1893-94	1904-01	1894-95	1904-01	1893-04	1904-05
BAPTÊMES d'enfants de parents.	5,109	5,633	2,055	4,079	5,139	3,745	1,441	1,214	44	198
ENFANTS rachetés.	"	30	"	1	7	40	"	"	"	"
ENFANTS ou nourricie.	750	919	453	271	681	582	61	221	"	"
Garçons d'orphelinats.	4	6	1	1	"	2	1	1	"	"
Filles d'orphelinats.	154	133	30	0	5	17	39	38	"	"
Garçons d'orphelinats.	6	8	2	3	7	13	2	3	"	"
Filles d'orphelinats.	708	821	379	562	605	482	110	155	"	"
Garçons d'écoles.	12	86	2	30	34	26	1	15	"	"
Filles d'écoles.	327	1,316	23	510	481	010	20	241	"	"
Garçons d'écoliers.	5	25	13	8	40	32	2	8	"	"
Filles d'écoliers.	177	1,199	204	640	811	854	48	107	"	"
Fermes, Atel. Garçons.	1	8	1	"	"	3	1	1	"	"
Filles d'enfants.	24	115	15	"	"	14	20	21	"	"
Ouvroirs.	6	13	6	6	22	14	2	1	"	"
Filles d'enfants.	563	419	150	353	458	502	30	11	"	"
ENFANTS confiés à des familles chrétiennes dans l'année.	27	72	4	44	4	49	"	4	"	"
dans les années précédentes.	503	666	55	332	302	747	44	65	"	"
TOTAL GÉNÉRAL des enfants appartenant à la Sainte-Enfance.	2,418	2,974	851	2,327	1,557	3,442	238	757	"	"
PHARMACIES.	32	0	4	4	1	4	3	1	"	"

TABEAU SPÉCIAL DE L'ÉTAT DE L'ŒUVRE DE LA SAINTE-ENFANCE

ET DES RÉSULTATS OBTENUS DE 1894 A 1905

DÉSIGNATION	TCHÉ-LY SEPTAL			TCHÉ-LY OCCAL			TCHÉ-LY ORIAL		Totaux généraux de tous les Vicariats
	1893-94	1900-01	1904-05	1893-94	1900-01	1904-05	1900-01	1904-05	
BAPTÊMES d'enfants de païens	10,154	3,845	6,069	39,053	8,673	28,192	35	1,152	50,807
ENFANTS rachetés	3	67	3	3	3	3	1	10	74
ENFANTS en nourrice	835	244	449	984	845	1,094	3	36	3,575
ORPHELINATS. { Garçons.	2	2	1	1	1	1	1	9	12
{ d'orphelinats	224	68	49	38	21	16	1	2	262
{ Filles	7	6	9	4	4	5	1	28	43
{ d'orphelinats	622	456	794	624	654	611	13	24	3,440
{ Garçons.	6	20	905	10	3	19	1	55	385
{ d'écoles	285	450	2,364	170	33	233	30	142	1,906
{ Filles	9	16	135	11	7	21	1	23	352
{ d'écoles	772	325	1,795	188	403	320	26	144	2,900
{ d'écoules	4	1	1	1	1	1	1	8	14
FERMES, ATEL. Garçons.	61	40	15	39	21	16	1	1	150
{ d'enfants	8	6	10	5	8	5	1	1	181
OUVROIRS. Filles	615	152	400	403	314	611	1	1	58
{ d'enfants	33	124	85	58	9	27	1	2	2,219
ENFANTS confiés à des familles chrétiennes dans l'année. d- dans les années précédentes	612	342	1,011	331	472	510	15	14	1,266
TOTAL GÉNÉRAL des enfants appartenant à la Sainte- Enfance	2,578	1,844	6,452	2,394	2,011	2,258	69	302	18,572
PHARMACIES.	7	9	12	5	3	4	1	1	37

ASIE

CHINE

Nous publions ci-dessus un document fort instructif et très consolant. C'est le tableau comparatif du personnel et des œuvres catholiques durant la dernière période de dix ans environ (1894-1905) pour les vicariats apostoliques confiés en Chine aux missionnaires lazaristes. Disons tout de suite qu'ils y sont puissamment secondés par les Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul.

Indiquons d'abord les vicariats confiés aux Lazaristes avec le chef-lieu de la Mission ou résidence épiscopale.

Tché-ly septentrional, résidence principale à Pékin ;		
Tché-ly sud-ouest	—	Tcheng-ting-fou ;
Tché-ly oriental	—	Young-ping-fou ;
Tché-Kiang	—	Ning-Po ;
Kiang-si septentrional	—	Kiou-Kiang ;
Kiang-si méridional	—	Ki-Ngan ;
Kiang-si oriental	—	Fou-Tchéou.

La procure des Lazaristes est à Shang-haï ; ils ont un noviciat et un scolasticat pour Européens et Chinois à Kia-shing.

Les Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul sont en Chine depuis 1848. Elles ont des établissements : dans le TCHÉ-LY, à Pékin (trois maisons), à Tientsin (deux maisons), à Tcheng-ting fou ; — dans le TCHÉ KIANG, à Ning-Po (deux maisons), à Hang-tcheou, aux îles Tchousan, à Tso-foupang ; — dans le KIANG-SI, à Kiou-Kiang (deux maisons), à Nantchang, à Ki-ngan et à Yao-tcheou.

A Shang-haï elles desservent deux hôpitaux et elles ont un noviciat.

Nota. — Dans la statistique qui va suivre, au chiffre des catholiques de Pékin, il faudrait ajouter le nombre de ceux qui furent massacrés, on pourrait dire qui furent martyrs lors de la guerre des Boxeurs en 1900, c'est-à-dire environ 5 800.

Voici maintenant la comparaison dont on peut lire le détail dans les tableaux précédents pour chacun des vicariats des lazaristes, de 1894 à 1905 :

I. Le nombre des catholiques est passé de 99 000 à 171 000. C'est là une belle moisson et un accroissement vraiment inusité.

II. Quant au personnel de la Mission le nombre des prêtres et frères lazaristes européens est passé de 89 à 149 ; celui des lazaristes indigènes était de 37 il n'est que de 35.

Les prêtres séculiers étaient 30, ils sont 76.

Les Trappistes étaient 45, ils sont 68 ; les Frères maristes étaient 14, ils sont 41.

Pour les communautés de femmes : les Filles de la Charité qui étaient 104, il y a dix ans, sont aujourd'hui 168. — De pieuses communautés indigènes prospèrent notablement : c'est ainsi que les Sœurs de Saint-Joseph et les Sœurs de Sainte-Anne ont doublé leur nombre ; les Vierges du Purgatoire qui étaient 365 sont 1273.

III. Un noyau de chrétiens sans église est comme un troupeau sans bercaïl. On a beaucoup bâti depuis dix ans : il y avait 89 églises, il y en a 168 ; il y avait 473 chapelles, il y en a 901 ; il y avait 362 oratoires, il y en a 437.

IV. Mais l'œuvre qui prime le reste et à laquelle il faut, si c'est nécessaire, sacrifier les autres, c'est celle des séminaires pour la formation d'un clergé qui, à son tour, formera un peuple chrétien. N'a-t-on pas dit pour le concile de Trente que ses décrets prescrivant la création de sémi-

naires suffiraient à immortaliser l'œuvre de ce concile. Dans les vicariats énumérés plus haut, il y avait, en 1894, 4 grands séminaires, il y en a 6 aujourd'hui. Les élèves étaient peu nombreux, mais l'avenir s'annonce meilleur, car il n'y avait alors que 4 petits séminaires avec 107 élèves, il y en a aujourd'hui 8 avec 383 élèves.

Les catéchistes sont les auxiliaires nécessaires des prêtres.

Aussi il y a des écoles de catéchistes, souvent très dispendieuses pour la Mission, comme il y a des écoles de prêtres ou séminaires : grâce à Dieu, cette œuvre est très prospère. Il y a dix ans, on avait 349 catéchistes femmes, maîtresses d'école, on en a aujourd'hui 855 ; on avait 365 catéchistes hommes, maîtres d'école, on en a maintenant 1273.

V. La grande préoccupation, en ce moment, pour ceux qui dirigent l'œuvre de l'évangélisation en Chine, c'est la question des écoles et de l'enseignement. La Chine envoie à Paris, à Berlin, à Londres, de nombreux étudiants pour se former et lui rapporter les méthodes et les sciences de l'Europe. Chaque jour, en quelque sorte, apparaissent de nouveaux édits et la Chine renverse brusquement de ses propres mains ses anciennes méthodes : les catholiques vont-ils se trouver tout à coup dans un état d'infériorité en face des Chinois païens ? Nous l'avons dit précédemment, les évêques du nord de la Chine, réunis en 1906 à Pékin, s'en sont montrés très préoccupés. Quoi qu'il en soit, nous constaterons que, pour les vicariats dont nous parlons, durant les dix dernières années, pour l'enseignement ordinaire, le nombre des écoles normales, c'est-à-dire destinées à former des maîtres d'école pour les garçons, est passé de 4 à 6 ; le nombre des écoles normales de filles, de 7 à 9 ; le nombre des collèges de garçons est passé de 10 à 20, celui des collèges de filles est de 42 ; le nombre des écoles ordinaires, en comptant celles qui sont soutenues par la Sainte-Enfance avec celles qui sont soutenues par l'œuvre de la Pro-

pagation de la foi est passé pour les garçons de 272 à 826, et pour les filles de 259 à 536.

V. On a vu, sur le même tableau, le progrès consolant des œuvres de charité, et, à la fin, les féconds résultats de l'œuvre de la Sainte-Enfance.

VI. Ce que nous tenons à constater spécialement, c'est le chiffre des catéchumènes qui, d'un bond merveilleux s'est élevé dans cette période de dix ans, de 8 000 à 57 000.

Ces résultats sont consolants; mais en face des 71 millions d'infidèles qui peuplent le territoire des vicariats que nous avons énumérés, que sont pour des cœurs d'apôtres, les 100 ou 200 000 catholiques pour qui ces œuvres se sont réalisées? Daigne Dieu envoyer encore de nombreux ouvriers pour l'immense moisson qui, sur la terre de Chine, est toujours à recueillir!

KIANG-SI SEPTENTRIONAL

L'AFFAIRE DE NAN-TCHANG

Nous avons publié, au fur et à mesure qu'ils nous parvenaient, des détails sur les événements de Nan-tchang, l'incendie de la mission et le massacre. Aujourd'hui, nous en pouvons donner un récit d'ensemble. Mgr Ferrant, le vicaire apostolique, a écrit à M. le Supérieur général la lettre suivante, et lui a adressé deux rapports que nous allons reproduire :

I

Lettre de Mgr FERRANT.

Kiou-Kiang, 8 septembre 1906.

M. Fatiguet a terminé son récit des circonstances du drame de Nan-tchang. Je vous envoie cette narration. Elle ne contient pas ce qui regarde l'origine des faits; je vous ai envoyé, sur ce sujet, un rapport qu'il faudrait joindre (du moins en résumé) au travail de M. Fatiguet pour avoir un rapport complet. J'espère que vous chargerez quelqu'un

d'unir, pour les compléter, ces deux récits concernant nos douloureuses affaires.

Que de traits édifiants dans la mort, soit de M. Lacruche, soit des Frères Maristes ! Sûrement, aux yeux de Dieu, ils sont de vrais martyrs.

Je vous ai écrit que, depuis fin juillet, M. Braets est allé prendre la succession de l'infortuné M. Lacruche. Il s'est installé au milieu des ruines, en faisant couvrir, à la hâte et provisoirement, quelques chambres du collège, dont les murs, solidement bâtis, étaient restés debout. Le vestibule et le corridor, à l'entrée, sont devenus une chapelle provisoire, où plus d'un millier de chrétiens sont venus célébrer la fête de l'Assomption.

C'est un commencement de résurrection. Mais qu'il faudra de temps et de patience pour relever toutes ces ruines et rétablir nos belles œuvres dans leur ancien état ! Puissions-nous jouir de la tranquillité voulue pour tendre à ce but et pour l'atteindre !

Nous attendons avec impatience les nouvelles recrues, qui ont dû arriver hier à Sanghaï.

II

ORIGINE DES ÉVÉNEMENTS DE NAN-TCHANG

(22-25 février 1906 = 29 de la 1^{re} lune — 3 de la 2^e)

Le suicide du mandarin, sous-préfet de Nan-tchang, nommé Kiang Tchao-t'ang, a été l'occasion du massacre dont nous avons parlé. Ce suicide s'est accompli dans la maison des missionnaires, comme il a été dit ; c'est une manière assez commune, en Chine, de se venger d'un ennemi, et c'est une menace qu'on lui adresse assez souvent, d'aller se donner chez lui la mort. Le gouvernement chinois lui-même a reconnu le fait du suicide, à la suite de l'enquête qu'il a fait faire. Mais c'est une question qu'il est naturel de se poser : Comment ce mandarin a-t-il été amené à agir de la sorte ? Voici, sur ce sujet, quelques fragments du rapport dont nous avons parlé :

1^o Les antécédents du mandarin.

Il s'agit ici : 1^o de sa conduite antérieure ; 2^o de son caractère ; 3^o de ses dettes.

a) *Conduite antérieure.* — Nous voulons parler de la manière dont M. Kiang est arrivé à la magistrature. Voici ce qu'on nous a écrit de Ngan-King (6 mars 1906) : « Votre suicidé est originaire de chez nous. La famille est de *Ta-long-wan*. Ce M. Kiang n'avait, en réalité, que le grade de *Pou-ting*. Son frère à la chinoise avait celui de sous-préfet, mais ce dernier n'avait guère de talent. Ils convinrent donc de se substituer frauduleusement l'un à l'autre. La fraude réussit à faire obtenir à M. Kiang un poste de sous-préfet dans le Kiang-Si. Le frère mourut bientôt, et le sous-préfet supposé voulut en profiter pour se faire porter, avec ce titre, sur les registres de famille. Son neveu, *Kiang-pang-che*, protesta, et, pour obtenir ma protection, vint se faire inscrire comme catéchumène. Je le pris à l'essai, sans consentir à me mêler de sa querelle. Il ne reparut guère plus. »

Le nom de Kiang-Tchao-Tang n'est donc pas le vrai nom du mandarin, mais celui de son frère.

Ce seul fait — substitution de nom, usurpation de charges mandarinales, choses extrêmement graves en Chine — indique un homme qui ne recule pas devant les moyens les plus frauduleux pour atteindre son but.

On sait aussi, c'est chose de notoriété publique, que pour pouvoir acheter un premier poste de sous-préfet, il subtilisa, par un détournement de fonds, la somme de 20 000 taëls à son patron, M. Tsu-Wuen-Hing, grand marchand de sel, une des familles les plus riches de Nan-Chang.

M. Kiang était le premier employé de la maison, gérant la comptabilité. Plus tard, arrivé à la magistrature, M. Kiang maria son fils à la fille de M. Tsu, son ancien patron.

On dit aussi (je donne la chose sous réserve) que M. Kiang n'était pas à son premier coup de tentative ou de simulacre de suicide. Employé chez son patron, quand des créanciers refusaient de payer leurs dettes, il employait, comme moyen efficace et infailible, celui d'aller chez eux, de

menacer, de feindre de se suicider sur place. On payait de suite, et l'habile employé a, dit-on, fait d'excellentes affaires pour son patron, par ce procédé très en usage chez les Chinois.

L'usurpation des charges mandarinales est passible, devant la loi chinoise, de très lourdes peines. L'ambition et la cupidité de M. Kiang n'ayant pas reculé devant cette perspective, pouvaient le conduire aux pires extrémités.

b) Son caractère. — M. Kiang ayant occupé successivement les sous-préfectures de Kiu-Kiang, Nan-Chang, Fu-Chow et Ki-An, les missionnaires des trois vicariats le connaissaient très bien. On l'a toujours considéré comme un homme habile à se servir de tous les moyens, même les moins avouables, pour satisfaire son ambition. Il était insinuant, flatteur avec les missionnaires de tout culte. Il multipliait cadeaux, visites, etc. Sa réputation était devenue proverbiale; dans les trois vicariats, entre missionnaires, on le désignait comme un « fourbe ». M. Kiang était un homme de vie large, dépensant beaucoup, aimant la bonne chère et buvant à l'excès. Il cherchait toutes les occasions de se faire inviter.

Ses visites dans les résidences étaient toujours de plusieurs heures, même sans motif d'affaires importantes. Certains missionnaires en étaient fatigués et s'excusaient poliment de le recevoir si fréquemment. Il ne goûtait pas ces missionnaires-là et leur en voulait. Il me l'a dit à plusieurs reprises. Sa vie était loin d'être édifiante.

A ses débuts, dans le Kiang-Si, il était simple petit employé à *Ou-Tchen*; il gagnait 2 000 sapèques par mois. Déjà, dès cette époque, il avait une conduite scandaleuse, avec une femme, que, plus tard, devenu mandarin, il attira à Chang-Kao et à Nan-Chang.

En 1905, il fut gravement compromis dans une affaire scandaleuse, rapt de femme en faveur d'un fonctionnaire.

Celui-ci fut cassé, mais M. Kiang échappa à la punition, grâce à de hautes protections.

c) *Ses dettes.* — M. Kiang menait grand train et dépensait follement. Il devait, tant au trésor qu'aux particuliers, des sommes considérables, au moins 70 000 taëls, m'a-t-on dit, et ont dit certains mandarins.

Où a passé cet argent ?

Sans doute, M. Kiang s'est ménagé des ressources personnelles, mais surtout, il a été, de la part de sa famille, l'objet d'un chantage effréné. Ses parents faisaient sans cesse la navette, de Ngan-King à son tribunal, et, profitant de l'irrégularité de sa situation mandarinale, lui extorquaient, chaque fois, des sommes considérables, sous peine de révéler sa fraude. Il était contraint, sinon de voler, au moins d'emprunter pour faire face aux exigences des siens et échapper aux pires châtiments. Il était ainsi acculé à une impasse. Par le suicide, il échappait du même coup à des peines infamantes et se donnait une absolution complète, et même une face rayonnante en mourant dans la lutte contre l'étranger.

2° Sa conduite peu avant l'attentat.

a) *Dans son intérieur de famille.* — Plusieurs fois, déjà, M. Kiang avait menacé de se pendre dans son tribunal même. Les membres de sa famille furent, à différentes reprises, très inquiets à ce sujet.

On sait, notamment, que, durant les quelques jours qui précédèrent l'attentat, il pleurait souvent. Le motif est que, grevé de dettes et ayant besoin d'argent, on refusait de lui prêter. Il était averti qu'il était à la veille de perdre son poste de sous-préfet de Nan-Chang. Il désirait un autre poste, surtout celui de *Lin-tchuen* ; mais il lui fallait beaucoup d'argent, parce que certains supérieurs faisaient opposition à sa nomination. Il demanda à son fils marié à la fille de M. Tsu, d'envoyer cette dernière à son père, M. Tsu, emprunter pour lui une somme d'argent qui lui

fut refusée. Il était désespéré, et ses deux femmes se disaient entre elles qu'il songeait à se suicider. (Témoignage de M. Tcheou, beau-père du fils de M. Tsu.)

b) *Son mécontentement pour l'affaire de Sin-Chang.* — Ayant été la cause, en élargissant les coupables, que cette affaire avait échoué pour nous en 1904, je l'avais signalé à maintes reprises au gouverneur, au vice-roi, à M. le consul général, à S. Ex. M. le ministre de France. Il en était extrêmement mécontent, et il cherchait à se disculper par toutes sortes de mensonges.

De notre côté, convaincus que si l'affaire se traitait sans aucune punition des coupables, ce serait une porte ouverte à de nouvelles émeutes, dans ce pays où les meurtres de chrétiens se sont succédé périodiquement et sont restés impunis depuis trente ans, nous persistions à exiger un certain châtiment, sinon pour tous, du moins pour certains meneurs, les plus coupables. M. le ministre de France avait obtenu du Waï-ou-pou la promesse formelle que les coupables seraient châtiés. Le sous-préfet Kiang, compromis et lié par son serment, fait devant les idoles, aux notables de Sin-Chang, cherchait tous les moyens d'épargner le châtiment des coupables.

Vers la mi-février, grâce aux instances de M. Dubail, de nouveaux ordres sont venus de Péking au gouverneur, enjoignant de traiter.

Et alors, M. Kiang aura songé à un moyen extrême d'obtenir ce qu'il désirait. Il y a deux suppositions probables :

On bien ses supérieurs, pressés de traiter, l'ont appelé, lui ont reproché d'avoir fait échouer l'affaire en 1904 et lui ont enjoint de faire de nouvelles démarches auprès des missionnaires, avec menace de le destituer s'il ne réussissait pas. Dans ce cas, le Kiang, sans l'avouer à M. Lacruche, aurait eu un mandat officiel qu'il était résolu de mener à bout, avec l'intention de se venger de la mission catholique, s'il ne pouvait réussir dans ses démarches.

Ou bien les autorités du Kiang-Si, mécontentes de ce sous-préfet, songeaient à déléguer quelque autre mandarin auprès du missionnaire pour traiter. C'était pour M. Kiang une « perte de face », et c'était un danger, de plus grande perte de face, si l'affaire venait à se terminer par le châtiment des coupables. Dans cette hypothèse, à la chinoise, M. Kiang n'avait plus qu'à se donner la mort et, du même coup, il se vengeait de ses supérieurs et de la mission catholique. C'est dans cette situation qu'il aurait tenté un dernier effort auprès du missionnaire, avec l'intention de se suicider dans le cas de non-réussite.

Dans les conversations diverses avec le mandarin, les questions à résoudre furent traitées amicalement et avec bienveillance.

Dans la conversation du 24, on parla aussi du chemin de fer, du collège (école française). Le magistrat annonça qu'on l'avait chargé de construire également un grand collège pour l'enseignement des langues et sciences européennes, qu'on inviterait des professeurs étrangers, qu'il allait bientôt commencer la construction, etc. Et tout cela fut dit on ne peut plus courtoisement et familièrement.

Le lendemain de l'attentat, M. Lacruce dit à M. Rossignol : « Qui eût pu soupçonner que le mandarin voulait se tuer ? De lui-même, il me proposait des conditions excellentes, beaucoup plus favorables que je n'aurais osé l'espérer. Je n'avais pas à le pousser à bout, il était d'une condescendance extrême. J'aurais accepté d'emblée ses conditions. Mais, comme je me défiais de ses avances, surtout parce qu'il refusait de dire si, oui ou non, il avait mission officielle pour traiter, je lui demandai les conditions par écrit. »

De ces diverses preuves, il résulte que dans les trois visites tout s'est passé correctement, amicalement de la part du missionnaire qui n'a usé d'aucune violence. Le mandarin était décidé à se suicider indépendamment de l'affaire de

Sin-Chang, au sujet de laquelle, du reste, il savait que M. Lacruche tiendrait ferme. Si donc il a parlé de cette affaire, c'était dans le but de fournir des pièces pouvant faire soupçonner quelque pression morale de la part du missionnaire.

D'où il résulte que : 1° M. Kiang avait assez d'autres motifs de se suicider, sans qu'il soit besoin de supposer, de la part du missionnaire ou de ses employés, attentat physique ou attentat moral.

Le mandarin était au désespoir, à cause : 1° de ses dettes; 2° de son ambition déçue; 3° de ses démêlés avec ses supérieurs;

2° Le repas et la conversation avec M. Lacruche ont été non une cause, mais une simple *occasion* recherchée par le mandarin pour se suicider avec gloire pour lui-même et détriment pour la mission catholique;

3° Il s'est suicidé dans notre résidence : 1° Pour se venger de la Mission et de l'étranger, parce que, jusque-là, on n'avait pas voulu accéder à sa prière de régler, sans aucune punition des coupables; 2° pour mettre la Mission dans l'impossibilité de régler l'affaire de Sin-Chang; 3° pour se donner de la gloire auprès des notables de Sin-Chang; 4° pour enrayer la prospérité de notre école française.

CONCLUSION. — 1° Le suicide spontané est un fait hors de doute;

2° Il importe de flétrir publiquement et officiellement ce crime, comme il le mérite, pour qu'il ne crée pas un précédent en Chine;

3° Il importe que les magistrats comprennent qu'un missionnaire ne doit pas céder des droits de justice par crainte qu'on vienne se suicider chez lui, autrement c'en est fait de tout droit et de toute justice.

III

LE SUICIDE DU MANDARIN

Le récit en a été donné dans le précédent volume des *Annales* (1906), t. LXXI, p. 394.

IV

LE DRAME DE NAN-TCHANG ; LES MASSACRES •

1° *Les préliminaires.*

Le jeudi 22 février 1906, le suicide du mandarin avait lieu vers les six heures du soir.

Aussitôt M. Lacruche court chez le gouverneur. Chemin faisant, l'idée lui est suggérée de s'arrêter dans la maison d'un chrétien, pour y rédiger le texte d'un télégramme destiné à Mgr Ferrant, ce qui est fait en quelques minutes. Le gouverneur semble admettre les explications du missionnaire et lui promet le concours de l'armée chinoise pour protéger, en cas de danger, les établissements de la mission catholique.

Malgré la rumeur, rapidement propagée, qu'un Européen a assassiné le sous-préfet, aucune alerte ne vient troubler la journée du vendredi 23 février. D'ailleurs, les principaux magistrats ont fait paraître une proclamation, exhortant les habitants à attendre avec calme que la lumière et la justice se fassent, au sujet d'un événement qui a ému la ville tout entière. Par mesure de sécurité, une trentaine de soldats gardent la principale porte des établissements français. Il est bon de noter, en passant, que cette escouade est armée de triques inoffensives et que ce n'est pas une poignée de soldats désarmés qui pourra s'opposer au flot montant des envahisseurs.

Cependant, les magistrats, loin de s'endormir, tenaient conseil et prenaient d'importantes décisions. Car on attribue à cette réunion le projet de convoquer, en assemblée générale, tous les habitants de Nan-tchang; ce qui, malheu-

reusement eut lieu, dans la matinée du dimanche. En tout cas, cette décision ne parvint pas encore à la connaissance du public.

C'était d'un bon augure pour le personnel de la mission et la confiance reentra dans le cœur des missionnaires. Samedi, on espérait encore que cette grave affaire se traiterait en dehors de tout mouvement populaire, lorsque, vers les quatre heures de l'après-midi, s'abattit sur la ville une nuée de colporteurs. Ils distribuaient aux commerçants et aux passants des billets d'invitation à une assemblée fixée pour le lendemain matin dix heures dans la mairie appelée Pé hou Kiou. Mandarins, lettrés, étudiants, commerçants, ouvriers, cultivateurs, tout le monde était appelé à prendre part au meeting général, où devait être portée une sentence contre la mission catholique.

Parmi ces sinistres distributeurs, on voyait des riches et des pauvres, des personnages portés en chaise et d'autres allant à pied. Pas un passant, pas un magasin, pas une maison, qui ne reçoive des cartes jetées en abondance jusque sur le pavé des chemins. Seules, les habitations chrétiennes ne participent pas à la distribution générale.

Il ne pouvait pas y avoir, pour les établissements de la mission, un danger plus sérieux que la convocation en un lieu et à une heure déterminés, des habitants de Nan-tchang, dont le nombre s'élève de deux cent mille à trois cent mille personnes.

Que va faire le gouverneur, en présence d'une situation si grave? Il se contente, dans le courant de la nuit, de convoquer à son palais, quelques notables de la ville, et de les exhorter à prêter leur concours, pour que la réunion du lendemain ne dégénère pas en émeute.

A peine les distributeurs des billets d'invitation au meeting s'étaient-ils répandus par la ville, que les chrétiens et même des païens, amis de la mission, accoururent auprès de M. Lacruche lui conseillant d'aviser à sa propre sécurité,

à celle des frères de l'école française, et en même temps au départ des sœurs chargées des établissements du faubourg.

Que faire? Un télégramme est expédié sur-le-champ à Mgr Ferrant, qui lui-même informe le ministre de France à Pékin du danger que courent les missionnaires de Nantchang. Au reçu de ce télégramme, le représentant de la France s'adresse aux autorités chinoises, qui mandent au gouverneur de prendre des mesures sérieuses pour protéger le personnel et les établissements de la mission catholique. Le gouverneur fait savoir à ses supérieurs qu'il répond du maintien de l'ordre. Cette réponse est transmise au ministre de France, qui la fait parvenir, par voie télégraphique, à M. Lacruche. On était en ce moment au milieu de la nuit.

Le lendemain dimanche, dès le point du jour, les chrétiens accouraient encore auprès du missionnaire, pour lui représenter la gravité du danger et l'inefficacité des mesures prises par le gouverneur.

A tous et à chacun, M. Lacruche montrait le télégramme rassurant reçu de Pékin, pendant la nuit et, tout rassuré, donnait pour motif de sa confiance les promesses positives des autorités chinoises et la responsabilité du gouverneur.

Cependant, pour plus de sûreté, il prit le parti d'écrire à ce haut magistrat une lettre, dans laquelle il attirait son attention sur le meeting annoncé et sur les dangers qui devaient inévitablement en résulter. Cette lettre fut confiée à un homme de bonne volonté, qui se chargea de la remettre au gouverneur et de lui en donner de vive voix le commentaire.

En ce moment, on affichait sur les murs de la ville une proclamation des mandarins locaux, exhortant le peuple à rester en paix. C'était, du reste, la seconde. Mais elle fut bientôt recouverte de placards écrits en lettres de sang et destinés à pousser aux pires excès les habitants de Nantchang.

Le gouverneur fit répondre à M. Lacruche qu'il avait con-

juré tout danger par des instructions précises aux autorités militaires. Aussi le missionnaire, fort de cette dernière assurance, ainsi que des promesses faites au ministre de France, persévéra-t-il dans sa conviction que le peuple n'oserait pas bouger, ou que la force armée comprimerait l'émeute. Ce fut donc en vertu de cette conviction que le prêtre demeura dans sa résidence sans prendre aucune mesure, en vue d'une agression possible et inopinée. Ainsi nous allons voir bientôt qu'au moment où il se détermina à prendre la fuite, il trouva fermée et barricadée par lui-même la porte qui lui aurait ouvert une voie, pour se dérober à ses agresseurs.

La même conviction l'inspire dans les ordres qu'il donne aux autres, soit aux serviteurs de la maison, soit aux frères du collège français, soit aux sœurs du faubourg. Voilà pourquoi les employés de la résidence eurent défense d'emporter leurs effets en dehors de la maison ; les chrétiens reçurent l'ordre de prendre part, comme de coutume, aux offices du dimanche. Aux frères du collège et aux sœurs du faubourg, on conseilla de se tenir tranquilles et de ne pas prêter l'oreille aux vaines rumeurs du dehors.

Les chrétiens se rendirent donc à l'heure ordinaire aux offices du dimanche, mais, d'un commun accord, ils renouvelèrent au prêtre le conseil de se retirer et de se mettre en lieu de sécurité, lui, les autres missionnaires et les Petits-Frères de Marie et les Filles de la Charité. Vain conseil. Tout ce que M. Lacruche consentit à accorder aux chrétiens ce fut d'avancer l'heure de la messe et de supprimer la prédication qui, d'ordinaire, l'accompagne. La messe se dit donc aussitôt. A la place de la prédication, le missionnaire adressa à ses auditeurs quelques mots seulement pour les exhorter à partager sa confiance.

Cependant l'heure du meeting avait sonné et, malgré le mauvais temps, la population courait, en rangs pressés, au lieu du rendez-vous.

C'est un vaste établissement, composé d'une immense

salle, autour de laquelle sont disposées des chambres moins spacieuses, où les notables vont tenir conseil. Le tout se termine par une prairie coupée de monticules et de lacs. On pourrait considérer cet établissement comme la mairie de Nan-tchang et, en même temps, comme le casino de la noblesse. Son nom est *Pé hou Kiou*.

Pour la circonstance, on avait porté un simulacre de réglementation policière. Pour y entrer, ce matin du 25 février, il fallait décliner ses noms, que des scribes notaient aussitôt sur des registres. C'était une file ininterrompue de mandarins, de lettrés, d'étudiants, pour la plupart portés en chaise. Si le nombre des privilégiés, admis dans l'intérieur de la mairie était considérable, que dire de la foule immense, du peuple innombrable, de la cohue sans cesse grossissante, qui assiégeait les portes de Pé-hou Kiou?

Il nous a été impossible jusqu'ici de savoir d'une manière précise ce qui se passa au sein de la bruyante assemblée.

S'il faut en croire ceux qui se disent bien renseignés, l'aréopage ne put s'entendre sur la manière de procéder, les uns opinant qu'il fallait commencer par livrer aux assassins tous les chrétiens de la ville, les autres préconisant comme exorde l'assassinat des Européens.

Cependant, au milieu de ces cris sanguinaires, la voix de quelques notables se fit entendre pour conseiller à l'assemblée de ne pas se porter à des crimes. Ces hommes prudents étaient sans doute ceux que le gouverneur, la nuit précédente, avait fait appeler auprès de lui, pour leur recommander le maintien de la paix publique.

En tout cas, menacés et injuriés par les autres membres de l'assemblée, ils se hâtèrent de quitter *Pé hou Kiou*, déclarant refuser la responsabilité des projets sanguinaires préconisés dans ce meeting.

Massacrer et incendier, telle fut la décision à laquelle s'arrêtèrent les membres de la réunion.

Pendant ce temps, les nouvelles les plus alarmantes étaient apportées à M. Lacruche. Les uns accouraient pour le presser de prendre la fuite; les serviteurs le suppliaient de les laisser partir avec leur modeste bagage; plusieurs lui conseillaient de faire, auprès du gouverneur, une nouvelle démarche. Lui, gardant son sang-froid et hélas! toute son illusion, déclara s'en tenir aux promesses faites par l'autorité publique et resta convaincu que s'il y avait un soulèvement populaire contre la mission, les mandarins sauraient le vaincre.

(A suivre.)

AMÉRIQUE

MEXIQUE

PUEBLA

COMPTE RENDU DE MISSIONS

Puebla, 18 août 1906.

C'est avec plaisir que je vous envoie le résumé fait par M. Roja des travaux que notre maison a opérés pour les pauvres. Veuillez agréer ces récits pour les placer dans les *Annales* comme vous le désirez.

J'ai le plaisir de vous faire connaître, en quelques mots, les travaux faits pour les habitants de la ville de Puebla, dans les principales fonctions de notre vocation, pendant le cours des missions 1905-1906.

Outre quatre séries d'exercices que nous avons données, à savoir : deux à de nombreuses enfants de Marie Immaculée, et à d'autres jeunes filles ; deux aux prêtres du diocèse de Tehuantepec, pour aider notre illustrissime confrère, Mgr l'évêque de ce diocèse, à instruire le clergé que Dieu lui a confié ; nous avons donné encore dix-neuf missions, les unes de quelques jours seulement pour le petit peuple, dans les villages ; les autres d'un mois et plus pour les habitants de la ville. Dans toutes ces missions, le Seigneur a daigné nous donner sa bénédiction.

Le concubinage, l'ignorance religieuse, la négligence à recevoir les sacrements, et même l'erreur en matière de foi, sont les grands maux qui, d'ordinaire, affligent les pauvres habitants de la campagne. Contre ces quatre principaux ennemis, nous dirigeons tous nos efforts, et avec la grâce de Dieu nous avons obtenu les résultats suivants :

349 unions illégitimes rétablies par les liens d'un légitime mariage; ont été préparés à recevoir dignement les sacrements de pénitence et de la communion, 1 110 enfants et 16 014 adultes : plusieurs étaient éloignés des sacrements depuis un certain nombre d'années ou même depuis beaucoup d'années, quelques-uns enfin depuis toute leur vie passée. Nulle part nous n'avons trouvé la fréquentation des sacrements, et cela tient à la négligence et à l'indifférence religieuse des fidèles, mais aussi à la difficulté presque insurmontable dans laquelle se trouvent MM. les curés de veiller, comme il serait à désirer, au bien spirituel des âmes, soit à cause du grand nombre des fidèles confiés à leur zèle, soit à cause de la grande étendue de leur paroisse. Ici se vérifie à la lettre le mot de l'Évangile : *Messis quidem multa*, etc. Il est, par conséquent, difficile, pour ne pas dire impossible, que ces chrétiens se confessent et communient tous les ans.

Nous avons recueilli aussi en grand nombre des revues, des Bibles et d'autres livres protestants; nous les avons jetés au feu, avec la permission des possesseurs. Le résultat en fut que plusieurs protestants ont abjuré leurs erreurs et sont rentrés dans le sein de la véritable Église, après s'être réconciliés avec Dieu par le sacrement de pénitence. Nous avons rencontré beaucoup d'hérétiques dans quelques-uns de ces villages, où l'on avait, avec l'argent américain, ouvert une chapelle et une école appelées « Évangéliques »; mais, pendant la mission, nos ennemis se sont cachés, et les apostats sont rentrés alors dans le bercail du Christ.

Parmi les grands et précieux fruits des missions, il faut nommer aussi la réconciliation des ennemis; les inimitiés et les rancunes anciennes cessèrent, la charité et l'amour du prochain revinrent dans les cœurs. Dans un de ces villages, il y avait un quartier tout à fait séparé des autres, et on ne pouvait y passer sans être

molesté; alors le missionnaire convoqua à une réunion générale les principaux du village, et il leur montra les maux que causaient ces inimitiés et ces haines mutuelles à leurs âmes et même à leurs intérêts matériels; il leur fit comprendre que, comme chrétiens, ils avaient le devoir de s'aimer les uns les autres, il leur fit voir enfin les grands avantages qui sont les fruits de cette union. Le résultat de cette réunion fut parfait : on dressa un acte par lequel on promettait, sur des raisons solides et des bases indestructibles, de vivre toujours unis dans la plus parfaite harmonie.

Nous avons, dans ces missions, éprouvé une fois de plus la protection puissante de la sainte Vierge pour triompher de tous les obstacles que les ennemis de notre salut opposent à la correspondance à la grâce divine. On a répandu avec profusion la Médaille miraculeuse, bénie et indulgenciée, et beaucoup de personnes la portent sur la poitrine, suspendue au cou et se présentent ainsi au confessionnal et à la sainte table. Gloire à Dieu et à son immaculée Mère.

Trois de nos prêtres, avec un frère coadjuteur, s'en vont ainsi, pendant l'espace de neuf mois par an, à travers les campagnes, pour instruire et confesser surtout les pauvres, et partout, grâce à Dieu, ils sont très bien reçus.

Cr. G. TORRES.

ANTILLES

LA HAVANE

*Lettre de la sœur Edwige LAQUIDAIN, vice-visitatrice
de la Havane, à la très honorée Mère KIEFFER.*

Collège de l'Immaculée-Conception (*Ile de Cuba*).

La Havane, le 25 octobre 1906.

Comme nous connaissons votre cœur maternel qui embrasse toutes vos filles dispersées dans le monde entier, en partageant leurs peines et leurs joies, je m'empresse de vous faire part des désastres occasionnés dans une partie de cette île par le passage d'un cyclone, dans la nuit du 17 au 18 octobre.

La fête de sainte Edwige avait ramené bon nombre de nos Sœurs à la maison de l'Immaculée-Conception, et, loin de nous attendre à un semblable malheur, nous avions passé la journée dans la plus cordiale gaieté. Nous ignorions que pour midi l'observatoire des révérends Pères Jésuites avait annoncé un cyclone.

A neuf heures du soir, nous commençâmes à craindre ce qui allait arriver. La violence du vent se faisait déjà sentir ainsi que la force de la pluie; mais de onze heures à minuit, le terrible fléau prit toute son intensité. Nous fîmes descendre les enfants au rez-de-chaussée qui offrait plus de sécurité, pour les mettre à l'abri de la pluie; car les dortoirs étaient inondés malgré que les portes et les fenêtres fussent closes.

La nuit se passa dans l'inquiétude; je pensais à nos sœurs des autres maisons dont quelques-unes sont dans un bien mauvais état, et nous n'attendions du secours que de la divine Providence et de notre Mère Immaculée.

Je me sens émue, ma Très Honorée Mère, lorsque je

considère le soin spécial avec lequel notre Mère du ciel veille sur la double famille de saint Vincent dans cette pauvre île, soit pendant les guerres, soit maintenant, dans cette terrible épreuve. Nous n'avons à déplorer aucune mort, aucune blessure, seulement des dégâts plus ou moins considérables.

Dans bien des maisons, nos sœurs et leurs pauvres ont été bien exposés; à l'école de *la Purísima*, entre autres, elles se virent obligées de réclamer du secours que leurs voisins s'empressèrent de leur prodiguer; le cyclone avait ouvert les fenêtres en faisant rouler les persiennes et voler les vitres autour des sœurs et des enfants qui assurent que, seulement par miracles, elles ont pu échapper saines et sauvées.

A *la Bienfaisance*, où s'abritent neuf cent quatre-vingt-treize personnes, les dégâts sont évalués à 3 000 piastres. La même protection s'est fait sentir dans toutes nos maisons; mais il n'en a pas été ainsi ailleurs. Des maisons entières ont été démolies; les morts, les blessées gisent au milieu des décombres et on ne connaît pas le nombre des personnes qui ont disparu, emportées par le vent ou englouties par la mer. Quelques goëlettes, avec leur chargement, ont été jetées sur la plage, et sur la côte sud (à Batabanó) les désastres furent terribles : une goëlette fut lancée sur une maison qui resta très endommagée et, le matin, on trouva sur terre plusieurs petits bateaux à vapeur qui avaient été les jouets du vent.

La dynamo de l'électricité a été détruite, et La Havane est restée dans la plus complète obscurité; en même temps, la multitude des fils électriques, dont la ville est quasi couverte, tombèrent par terre en causant la mort de plusieurs personnes et faisant comme un réseau qui empêchait toute circulation le lendemain. Chaque jour, on nous rapporte des détails déchirants; les récoltes sont perdues et la ruine est complète.

Je me suis empressée, ma Très Honorée Mère, de vous rassurer par ces quelques détails sur le sort de vos pauvres filles lointaines, qui, sous la garde de Dieu et de notre Mère Immaculée, sont toujours dans cette île comme les enfants d'Israël au milieu de l'Égypte, entourées de fléaux sans qu'aucun ose les atteindre.

Sœur Edwige LAQUIDAIN.

BRÉSIL

NOTICE

SUR LA MAISON DE CORITIBA OU CURITYBA

I

Curityba, 12 janvier 1906.

Il y aura dix ans le 27 de ce mois que les premiers enfants de saint Vincent sont arrivés à Curityba. C'étaient MM. Barthélemy Sipolis, alors Visiteur, qui avait tenu à installer ses confrères à leur nouveau poste, MM. Benjamin Fréchet, premier supérieur, William Vollet et Désiré Deschand.

Le diocèse de Curityba était fondé depuis quatre ans par la Bulle *Ad universas Orbis Ecclesias* du 27 avril 1892, mais son premier pasteur, Mgr Joseph de Carmargo Barros, n'avait été sacré et n'avait pris possession qu'en 1894.

La fondation du séminaire fut, dès le début, la grande préoccupation du zélé et vraiment apostolique prélat, Mgr Carmargo Barros. Il se mit immédiatement en relation avec M. le Visiteur provincial des prêtres de la Mission et fit de telles instances pour avoir quelques-uns d'eux, que, malgré pénurie de sujets, celui-ci dut céder, ne promettant cependant que trois confrères pour commencer.

Les confrères, venus de grandes distances, s'embarquèrent avec le regretté M. Sipolis, à Rio de Janeiro, le jour

de la conversion de saint Paul, 25 janvier 1896. Après une rude et pénible traversée de trente-huit heures, nous étions en vue de Paranagua, principal port de l'État du Paraná et nous débarquions allègrement.

* * *

Paranagua est, comme port, assez mouvementé, tandis que la ville fait plutôt triste impression. Mais à 50 kilomètres nous voyions se dresser l'imposante *serra do mar*, la chaîne de montagnes derrière laquelle s'étend l'immense plateau où se trouve Curityba, et la renommée exaltait le beau chemin de fer qui devait nous y mener, l'amenité du climat où nous allions vivre et la prospérité de l'État malgré sa très faible population.

Le voyage de Paranaguá à Curityba (110 kilomètres) est vraiment l'un des plus beaux que l'on puisse faire. Tous les voyageurs sont unanimes à célébrer la grandeur et la beauté des paysages qui se déroulent aux regards à mesure que la locomotive emporte les voyageurs à 1 000 mètres d'altitude, à travers des précipices qui font penser à la Suisse.

Un dernier et long tunnel et tout est changé : climat, flore, aspect de la nature. A la flore tropicale ont succédé les bois d'innombrables sapins (*araucarias*) semés par-ci par-là dans d'immenses pâturages. On nous montre l'arbre dont les feuilles donnent le *maté* (sorte de thé) qui constitue, avec les sapins et l'élevage, les seules richesses actuellement exploitées de cet État si riche.

Enfin voici Curityba ! A en juger par son étendue on eût dit que la ville avait cinquante mille habitants. Mais l'espace ne manque pas en Amérique et les villes s'étendent toutes beaucoup. Curityba avait alors vingt mille habitants ; en dix ans, elle en a bien dix mille de plus.

C'est une ville d'aspect très agréable, avec de larges rues de 15 et de 20 mètres presque toutes très régulières. Un grand nombre de maisons ont la forme de chalets ou de

cottages. Un simple coup d'œil montre que le tiers au moins des habitants est composé d'Européens de toutes nations. Quelques bons édifices, de grandes maisons commerciales, l'intense mouvement des rues prouvent bien que nous sommes dans une ville de grand avenir.

..

Mais ici finit la poésie. A peine arrivés, nous apprenions que nous devions aller loger à l'hôtel, parce que, à la maison louée pour y commencer le séminaire, il n'y avait même pas un lit et une chaise. Le lendemain nous allions présenter nos hommages à Mgr l'évêque qui nous reçut à bras ouverts. Monseigneur nous chargea de préparer nous-mêmes la maison et de faire les commandes de matériel scolaire et les modifications que nous jugerions nécessaires pour que l'ouverture des classes se fit le plus vite possible.

Pour éviter les dépenses (la bourse de Monseigneur n'était guère garnie et tout provenait d'aumônes), nous laissâmes aussitôt l'hôtel et nous nous installâmes tant bien que mal chez nous, recevant d'un voisin la nourriture, faisant de nos caisses de voyage, table et chaises. Au bout d'un mois, tout était prêt et la rentrée se fit bien modeste, mais encourageante. L'inauguration officielle eut lieu le 19 mars avec grande solennité et saint Joseph devint notre patron principal.

Une trentaine d'enfants se trouva bientôt réunie dans la maison qui, au plus, pouvait en contenir quarante. Bons cœurs et bonnes têtes, ces premiers enfants étaient pour le caractère de vrais petits sauvages, accoutumés à faire toutes leurs volontés. Ils se plièrent cependant à la discipline et aujourd'hui encore, ils nous gardent bon souvenir.

Ils appartenaient aux principales familles de la ville et ne pensaient pas au sacerdoce. Au Paraná les vocations ne devaient pas manquer, surtout, dans les colonies polonaises ou italiennes et les bonnes populations de l'intérieur. Mais

ces braves gens sont pauvres généralement ; il aurait fallu des ressources.

Or, en fait de ressources, le séminaire n'avait que des espérances... et ces espérances ne se réalisèrent jamais. Le Congrès de l'État avait voté (malgré la séparation de l'Église et de l'État) des loteries jusqu'à bénéfice net, en faveur du séminaire, de *mille contos de reis*, c'est-à-dire au change d'alors, d'un million de francs !... C'était trop beau... En trois ans, le séminaire ne reçut que 45 contos ; le gouvernement cassa le privilège de la Compagnie concessionnaire pour abus et fraudes. Pour nous consoler, nous pouvions nous dire que notre droit restait acquis et qu'un jour ou l'autre, il faudrait bien que le gouvernement trouvât le moyen de tenir sa promesse... D'ailleurs, je dois ajouter que depuis 1894 tous les présidents du Paraná se sont montrés favorables à notre œuvre et très en harmonie avec l'autorité diocésaine. Nous sommes dispensés de tout impôt et il ne tiendrait qu'à nous que les examens de nos élèves fussent tenus pour valides devant l'État comme dans plusieurs de nos collèges et séminaires du Brésil.

Dès la deuxième année, apparurent quelques vocations en même temps que plusieurs jeunes gens venaient faire ici leur grand séminaire. Il est facile d'imaginer le grand travail qui surchargeait les trois confrères dans ces conditions. Bientôt, il vint du renfort de Rio, heureusement.

Au bout d'un an à peine de supériorat, M. Fréchet fut rappelé à Rio et M. Vollet lui succéda.

En 1897, Mgr l'évêque, confiant en la Providence, bénit la première pierre de l'édifice destiné au séminaire, et commença à quêter dans tout l'État avec succès. Monseigneur voulut faire grand et beau, construire pour les siècles. Et, en effet, le séminaire, bien qu'encore inachevé aujourd'hui, est le plus grand monument de Curityba. Les plans sont de notre très distingué confrère M. Clavelin. Notre installation s'y fit le 23 juin 1901, et le lendemain eut lieu la bé-

nédiction solennelle et une magnifique fête à laquelle assistèrent, avec Mgr l'évêque, le président et toutes les autorités avec une foule de près de deux mille personnes.

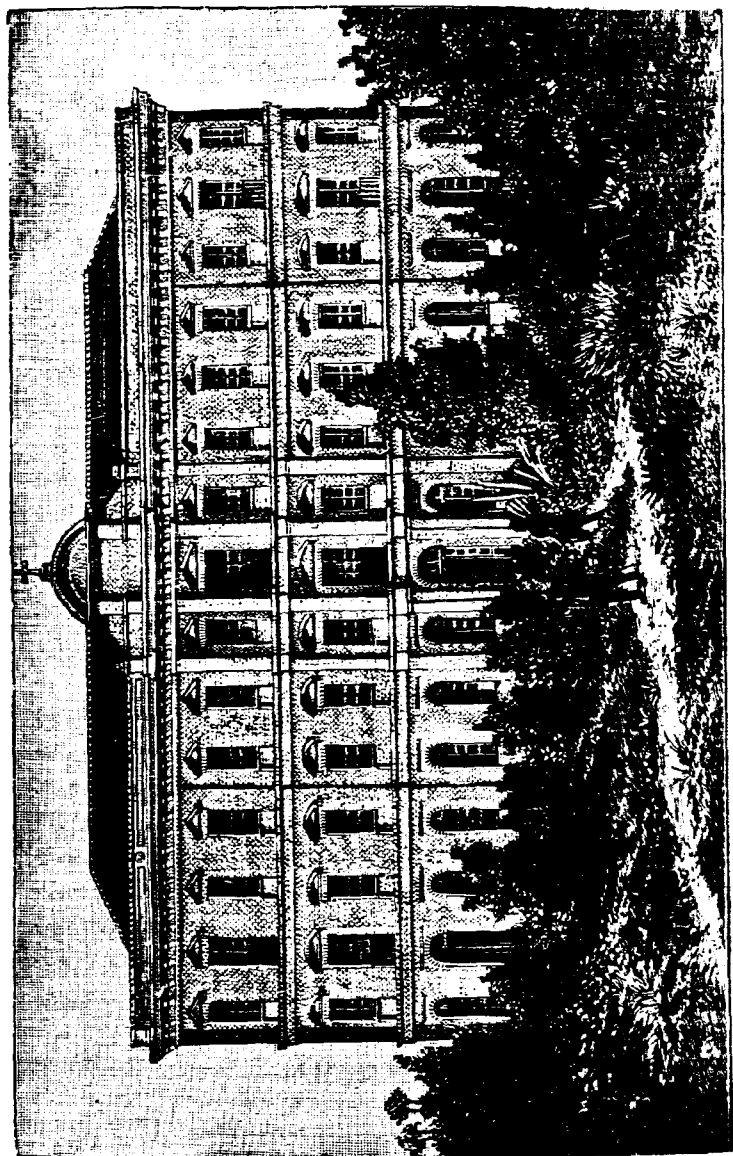
Depuis lors, notre œuvre n'a cessé de se développer, non pas très rapidement, mais régulièrement ; les vocations se multiplièrent. Les sectes avaient, deux ou trois ans durant, dirigé une vraie campagne contre l'œuvre, espérant sans doute la faire succomber. Après notre entrée dans notre établissement définitif, elles perdirent cet espoir et la guerre cessa à peu près.

Mais la maison avait perdu, en 1900, son estimé supérieur, M. Vollet, appelé à diriger nos œuvres de Pétersbourg, et je dus lui succéder dans sa charge.

Dans les premières années, les confrères n'avaient pas pu s'occuper exclusivement du séminaire ; ils avaient dû diriger des associations pieuses, des écoles, aider plusieurs œuvres de charité. Tout était à faire à Curityba, diocèse nouveau et immense, composé des États du Paraná et de Sainte-Catherine, avec sept cent mille à huit cent mille âmes. Au Paraná surtout, il n'y avait que trente à quarante prêtres, presque tous étrangers au pays, aucun religieux, aucune sœur, aucune association de piété et de charité, excepté quelques anciennes confréries dégénérées et pleines de francs-maçons. A Curityba même, à notre arrivée, il y avait deux prêtres!...

Bientôt le zèle apostolique de Mgr l'évêque fit surgir partout l'apostolat de la prière, les conférences de Saint-Vincent-de-Paul, et les associations de Dames de la Charité. Les Franciscains, les Pères du Verbe divin et autres congrégations vinrent s'installer ici et dans l'intérieur. Plusieurs congrégations de sœurs vinrent ouvrir des collèges et diriger des hôpitaux. De nombreuses écoles s'ouvraient pour l'éducation chrétienne d'une jeunesse bien abandonnée.

A toute cette floraison d'œuvres, il manquait des ouvriers et des directeurs. Nous dûmes, avec la bénédiction de



GRAND SÉMINAIRE DE CURITYBA (BRÉSIL, PARANA), 1906

l'obéissance, apporter le contingent de nos faibles efforts et Dieu sembla les bénir.

A mesure que le nombre d'ouvriers évangéliques augmenta, nous pûmes nous restreindre à l'œuvre pour laquelle nous étions venus ici et qui, en se développant, exigeait tout notre dévouement.

Ce fut alors que Dieu lui-même se chargea de développer l'action des enfants de saint Vincent au Paraná.

A l'occasion de sa première visite à cette maison, en 1901, M. Pierre Dehaene, visiteur provincial entra en accord avec Mgr Camargo Barros, au sujet de l'œuvre des missions qui n'existait pas encore dans le diocèse et que Sa Grandeur désirait ardemment fonder. M. le Supérieur général approuva l'accord, et, à la fin de cette même année, deux missionnaires arrivaient à Curityba. Pendant les quatre ans écoulés depuis lors, le bien fait par nos missionnaires a été considérable.

L'année 1904 vint nous priver de l'excellent Mgr Camargo Barros, premier évêque de Curityba, transféré au siège très important de Saint-Paul. Son successeur n'est pas moins bienveillant envers les enfants de saint Vincent de Paul.

Nous avons jusqu'ici présenté six jeunes gens au sacerdoce. Ce sont les premiers qui ont fait sous notre direction ou le grand séminaire ou même le grand et le petit séminaires. Désormais, nous en présenterons quelques-uns tous les ans, car tous les cours sont constitués. Ainsi, sous peu, le diocèse aura son clergé indigène au lieu du clergé cosmopolite qui existe actuellement.

Que Notre-Seigneur bénisse et fasse prospérer de plus en plus nos œuvres qui sont les siennes ! Puissions-nous n'être pas trop au-dessous de la tâche, et faire ici le bien que les confrères défunts ont fait en tant d'autres diocèses du cher Brésil !

Désiré DESCHAND, C. M.

II

*Rapport sur les travaux de missions adressé de Curityba
par M. JEAN QUINTAO, prêtre de la Mission, à M. Ant.
FIAT, Supérieur général.*

Curityba, 7 novembre 1906.

Il y a déjà trois ans que je vous ai fait le rapport de nos deux premières années de mission dans le diocèse de Curityba, lequel comprend les deux États de Paraná et de Santa Catharina.

Dans ces trois dernières années, nous avons continué, selon nos forces et de notre mieux, cette œuvre si importante de notre Compagnie. Et si d'un côté, le résultat apparent n'a pas répondu à la mesure de nos désirs, de l'autre, ceux qui connaissent ce qu'il y avait auparavant, surtout au Paraná, sont obligés de reconnaître que nos travaux n'ont pas été sans fruit pour procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes.

Dès le commencement de 1903, nous sortions pour prêcher quatre missions dans les paroisses voisines de la mer. Ce peuple ne savait même pas ce que c'était qu'une mission et était très ignorant des choses du salut.

Dans ces quatre missions, malgré tous les obstacles que nous avons eu à surmonter, par la grâce de Dieu il y eut près de 1 500 communions, et autant de confirmations, 61 mariages revalidés. Trois associations des Dames de Charité furent fondées. Après ces quatre missions, avec l'approbation des Supérieurs, nous accompagnâmes en sa visite pastorale Mgr de Camargo Barros, évêque de Curityba, pendant près de quatre mois. Comme Monseigneur s'arrêtait en chaque paroisse ou chapelle, de trois à dix jours, nous nous efforcions le plus possible d'y accomplir les travaux d'une mission, tant pour l'horaire que pour les exercices de la mission. Monseigneur nous laissait là-dessus la plus complète liberté et il s'est montré satisfait de

notre bonne volonté et du résultat de nos travaux. Il a régné, parmi la suite de Monseigneur et nous, la plus cordiale entente. Nous avons visité ainsi dix-huit paroisses ou chapelles filiales (de secours).

A la paroisse de Lapa, nous avons prêché pendant dix jours. Il y a eu 536 communions, 6 mariages. Nous y avons fondé une association des Dames de la Charité, laquelle marche bien ; y a été établi cette année un petit hôpital confié aux sœurs de Saint-Joseph. C'est dans cette ville qu'a été assassiné il n'y a que quelques années, le curé M. Francisco Pinto.

A Rio Negro, ville très florissante sur la rive droite du fleuve du même nom, la visite a duré six jours. Communions, 482 ; mariages, 6.

A Lucena, Saint-Stanislas, siège d'une colonie polonaise et à Conceição de Lucena, siège du district civil, nous sommes restés six jours. Il y a eu 816 communions, 14 mariages.

Dans les villes de Palmeira, Panta-Grossa et Tastro, nous avons demeuré dix-huit jours, il y a eu 1311 communions, 14 mariages.

Dans les petites villes de Pirahy, Jaguarihyva, Saint-Joseph de Boa-Vista (de Bellevue), Monseigneur s'est arrêté dix-sept jours, il y a eu près de 700 communions, 14 mariages revalidés.

A la petite ville de Barboras, au village de Jaboticabal, et Maria Ferreira, douze jours ; il y a eu près de 2 000 communions, 65 mariages.

A Ourinho, Platina, Calonia Mineira et Thomarina avec la petite chapelle du Serrado, nous nous sommes arrêtés dix-sept jours. Ce fut à Ourinho, pendant la visite, que nous avons su la mort de notre Très Saint-Père le pape Léon XIII. Monseigneur montant en chaire, la fit connaître au peuple, qui n'a pas pu retenir les larmes et les sanglots.

Suit ici le détail des missions de 1903 et de 1904. Nous citerons ce qui concerne les missions de 1905.

Toute cette année de 1905, depuis le commencement de février jusqu'à la fin d'octobre, nous avons été en visite pastorale avec Mgr Duarte Leopoldo e Silva, qui a succédé à Mgr Camargo en 1904, quand ce dernier a été transféré par le Saint-Siège au diocèse de Saint-Paul.

Mgr Duarte, plein de zèle apostolique, digne émule de son prédécesseur, a tracé tout de suite un large plan pour visiter au plus tôt son grand diocèse. Mais ne trouvant pas facilement des prêtres pour l'aider dans cette difficile besogne, Mgr a obtenu de nos supérieurs la permission de nous emmener dans sa suite. Et je peux garantir à M. le Très Honoré Père que le travail ne nous a pas manqué.

Au mois de mai, nous avons déjà parcouru plus de 30 paroisses ou chapelles, et nous comptons 5 975 confessions, 4 056 communions, 89 mariages, plus de 7 072 confirmations.

Vers la fin de mai, nous avons 7 772 confessions, 4 478 communions, 135 mariages. Terminée la visite dans l'État de Paraná, nous passâmes à l'État de Santa-Catharina où nous sommes restés plus de quatre mois, en commençant le service par l'église paroissiale de la capitale — Notre-Dame de l'Exil (Desterro) ou Florianopolis, ville de 12 000 habitants.

Le peuple de Sainte-Catherine est de beaucoup plus religieux et fervent que celui du Paraná. Mais il faut avouer qu'il y a là plusieurs colonies allemandes, polonaises et italiennes, desservies par de bons prêtres et aussi les Pères franciscains qui y sont en très grand nombre; même ils y ont un noviciat à la paroisse de Rodeio et un grand couvent, qui est la maison du scolasticat, à la ville de Blumenau, où réside le Père provincial.

A notre passage, il y avait vingt prêtres, une douzaine d'étudiants et près de vingt frères laïques.

La langue allemande est parlée presque partout, les Brésiliens même la parlent presque tous. Il y a plusieurs écoles où l'on n'apprend que cette langue. Il y a au Brésil une assez grande prévention contre les religieux allemands à cause de ce qu'on appelle le danger allemand. Quoi qu'il en soit, les Pères franciscains travaillent beaucoup, et à Sainte-Catherine, nous avons remarqué que les plus florissantes paroisses sont celles administrées ou missionnées par ces très dignes religieux.

Le curé de la capitale, M. Topp, prêtre séculier allemand, a fait de la paroisse une paroisse modèle. On y pratique la religion sans respect humain. Les meilleures familles sont très ferventes. L'apostolat de la prière et les conférences de Saint-Vincent y sont en très bon état.

Dans un mois et demi, nous avons visité toute l'île de Sainte-Catherine, six paroisses et quelques chapelles; nous avons confessé 2 186 personnes, nous avons donné la communion à 1 301, nous avons fait 97 mariages.

Au commencement de juillet, Monseigneur a présidé à la retraite ecclésiastique d'une trentaine de curés. Monseigneur lui-même a fait sa retraite à l'édification de tous les prêtres, qui savaient qu'au Paraná, à Curityba, il avait fait sa retraite avec MM. les curés au mois de novembre dernier.

J'ai profité du temps de cette retraite pour donner une petite mission à une quarantaine de criminels, qui étaient à la prison. Le dernier jour, j'ai invité Monseigneur et quelques curés et les autorités civiles et militaires pour la clôture. Monseigneur a célébré le saint sacrifice dans une salle de la prison et a fait une touchante allocution. Les pauvres prisonniers chantaient des pieux cantiques, que je leur avais appris et presque tout le monde pleurait devant un spectacle si beau et si triste à la fois. J'ai obtenu de M. le président de l'État par l'entremise de Monseigneur qu'un des criminels fût dispensé du reste de la peine qu'il devait subir.

Monseigneur m'a remis dans la soirée plus de 300 francs pour être distribués en aumônes à ces pauvres frères.

Après nous avons fait la visite à plus de quarante paroisses ou chapelles, voyageant tantôt sur un petit bateau, tantôt à cheval.

... Je résumerai ici tout le détail de ce que je pourrais dire par ces paroles du *Bulletin ecclésiastique* du mois de novembre de 1905 :

« Le 19 novembre, Monseigneur était de retour à Curitiba, ayant terminé la visite pastorale de cette année.

« Pendant près de neuf mois de labeurs, Monseigneur a parcouru 2 146 kilomètres, sans compter quarante-huit heures de voyage sur mer.

Paroisses, cures ou chapelles visitées . .	103
Confirmations.	34 965
Confessions	29 357
Communions	20 388
Mariages.	644
Baptêmes	1 150

« Pendant toute la visite, Monseigneur a été très efficacement aidé par les P. Daniel Lepich, O. F. M.; Alvès, C. M.; Macagnon, diacre et secrétaire, et Qintão, C. M. »

João Borges QINTAO.

..

Les prêtres de la Mission de la province de Cracovie, eux aussi, et les Filles de la Charité de la même province ont d'intéressantes et importantes œuvres au Paraná, en faveur des émigrés polonais. Elles ont débuté en 1903.

Ce sont les établissements de Thomas Coelho, de Lucena et de Prudentópolis pour les prêtres de la Mission, ainsi que l'établissement d'Abranches où les Filles de la Charité ont des écoles.

Nous avons précédemment donné des renseignements sur

plusieurs d'entre elles. Voyez sur Thomas Coelho, *Annales*, t. LXIX, p. 71; t. LXX, p. 400, et t. LXXI, p. 561; sur Abranches, voyez aussi *Annales*, t. LXX, p. 403.

CHILI

LE TREMBLEMENT DE TERRE AU CHILI

16 août 1906.

On lit dans le *Cosmos* (24 novembre 1906, p. 562) :

Le 16 août 1906, au soir, avant et surtout pendant le tremblement de terre, le ciel offrait l'aspect d'un vaste incendie, de lueurs rougeâtres d'un incendie extraordinaire du sein desquels se détachaient comme d'immenses flammes.

Le ciel tout entier, était sillonné continuellement d'énormes serpents de feu, et, en même temps, de grands éclairs. C'était effrayant. Après la catastrophe, l'horizon avait passé au noir sombre. L'incendie du ciel avait cessé; l'incendie de Valparaiso commençait.

D'après ces constatations, il semblerait que le tremblement de terre du 16 août aurait été accompagné de décharges électriques, de fortes tensions entre le ciel et la terre.

« A la suite du tremblement de terre, la côte du Pacifique, à Valparaiso, s'est élevée de quelques centimètres, et le volcan Chillan s'est ouvert un nouveau cratère à peu de distance de l'ancien. Au moment du tremblement de terre, un navire était au large de Valparaiso; les marins ressentirent un horrible ébranlement qui leur fit croire que le bateau s'échouait. Chauffeurs et marins s'élancèrent sur le pont.

Le tremblement de terre du 16 août est le plus consi-

dérable en durée, en intensité et en étendue, que l'histoire ait enregistré. Durée : 5 minutes. Aire atteinte : onze provinces, c'est-à-dire 120 000 kilomètres carrés, sur 750 000, superficie totale du Chili. »

*Lettre de M. FARGUES, prêtre de la Mission, visiteur, à
M. A. FIAT, Supérieur général.*

Santiago, 25 avril 1906.

C'est donc un *Te Deum* que nous devons entonner au milieu des ruines amoncelées surtout au centre de la ville de Valparaiso et autres lieux circonvoisins ! Nous aurions pu être écrasés et gésir pêle-mêle, sous les décombres, qui aujourd'hui encore, ensevelissent quelques milliers de cadavres, après les travaux de déblayement exécutés cependant depuis plus de dix jours... et nous sommes sauvés !

Vous recevrez d'autre part les détails du lugubre sinistre qui, en nous affolant, nous enlevait la conscience de ce que nous éprouvions. Ce que je veux dire, c'est que nous avons passé quatre minutes, comme les passeront ceux qui seront témoins du cataclysme final, tel que nous le peint le saint Évangile.

Pour votre consolation, vous apprendrez que, dans le cours du tragique événement qui vient de nous désoler, chacun de vos enfants et chacune de vos filles ont été à leur devoir simplement et bravement. La presse a fait l'éloge du dévouement des Filles de la Charité. Quant à mes confrères qui ont joué un rôle plus caché, je publie à leur louange qu'ils ont été à la hauteur de leur tâche. A Valparaiso, MM. Georges et Rigaud, qui se trouvaient dans cette dernière ville pour affaires de la mission qui leur a été récemment confiée, se sont multipliés nuit et jour pour assister corporellement et spirituellement des milliers de moribonds et d'estropiés. A Santiago, les confrères plus spécialement chargés de l'aumônerie des maisons dirigées

par nos chères sœurs, sur mon invitation, sont partis, au milieu de la nuit, à travers les décombres et malgré les tremblements qui se succédaient d'intervalle en intervalle, pour aller porter secours et consolations aux sœurs, à leurs malades, à leurs enfants, qui, sortis de leur dortoir ou de leur salle et entassés dans quelques cours ou corridors, croyaient trouver la mort à chaque nouveau tremblement qui se produisait.

Les autres confrères restés à la maison passèrent le temps de la nuit, les uns à entendre un grand nombre de confessions (car Dieu venait de prêcher à sa façon et avait converti du coup jusqu'aux incrédules), les autres, à garder nos enfants, réfugiés dans les salles du parloir, pour être à même de courir à la rue aux moindres secousses. A quatre heures du matin, nous célébrâmes la sainte messe pour les infortunés de la nuit; vers l'élévation, un nouveau tremblement se produisit, mais nous étions rassurés sur la solidité des murs et du toit de notre chapelle, qui, en réalité, n'a nullement souffert, sauf dans quatre clochetons de la façade que nous avons dû démolir les jours suivants, pour avoir été ébranlés dans leurs bases.

Quant aux ruines matérielles des maisons desservies par les Filles de la Charité, s'il est vrai qu'à Valparaiso, quatre de ces maisons sont à terre, et que les deux autres ont reçu des avaries plus ou moins considérables, ici, à Santiago, les dix maisons sont debout quoique avec des crevasses dont on va examiner la gravité. Au cimetière, les tombeaux des Filles de la Charité, élevés au-dessus du sol sur deux lignes à quarante niches sépulcrales chacune, et fermés en arrière perpendiculairement par les tombeaux des missionnaires, ces tombeaux, dis-je, ont été tristement maltraités par le tremblement de terre. Trois bières apparaissaient au milieu des décombres. On va mettre les quatre-vingts cadavres en lieu provisoire, afin de pouvoir refaire le monument.

M. FARGUES.

Lettre de M. Théobald LALANNE, prêtre de la Mission.

Santiago, 24 août 1906.

Voici quelques détails que M. le Visiteur me prie de vous communiquer sur le tremblement de terre que nous avons éprouvé le 16 août.

A huit heures du soir, nous nous trouvions réunis dans la cour de récréation, lorsque nous sentons le sol s'ébranler sous nos pieds. Les enfants de l'école apostolique sortent épouvantés de la chapelle où ils récitaient leurs prières et se réfugient autour de nous. Cependant les secousses augmentent prodigieusement d'intensité ; on dirait comme des vagues qui passent sous nos pieds, nous soulèvent et nous laissent retomber ; nous nous accrochons les uns aux autres pour n'être pas jetés à terre ; les vitres éclatent, les tuiles commencent à pleuvoir ; les quatre façades de la maison qui nous emprisonnent se balancent devant nous avec des craquements lugubres. De grandes lueurs jaunâtres dans le ciel font croire à l'explosion d'un volcan. Ceux qui ne sont pas tout à fait hébétés, prient et se préparent à la mort qui leur paraît ne pouvoir tarder. En effet, le premier mur qui tombera doit nous écraser infailliblement tant la cour est étroite. Et nous restons cinq longues minutes dans cette situation épouvantable.

Enfin le sol se raffermît suffisamment pour qu'on puisse marcher et nous nous sauvons dans la rue. Des femmes se jettent sur nous en criant : « Père, l'absolution ! c'est la fin du monde. » Nous essayons de les calmer en disant que le danger est passé, lorsque le tremblement de terre recommence avec la même intensité ; mais il ne dure que quelques secondes.

Naturellement, nous ne dormons pas. Bientôt les nouvelles commencent à circuler : quelques maisons sont tombées, il y a des victimes. Certaines, sont littéralement mortes de peur ; des hommes même. Ce qui augmente

l'angoisse, c'est que des émissaires du gouvernement vont à chaque porte transmettre une note de l'Observatoire prédisant pour deux heures du matin un tremblement encore plus violent ; on le croit d'autant mieux qu'il ne se passe pas d'heure sans que nous ressentions d'assez fortes secousses. La ville devient comme une immense maison de fous. Sur l'ordre de M. le Visiteur, les divers aumôniers s'en vont dans leurs maisons respectives pour essayer de mettre un peu de calme et mourir à leur poste si c'était nécessaire.

Heureusement, la prédiction était fausse, et le soleil nous retrouve en vie : le premier moment de stupeur passé, on songea dans la capitale à se procurer des nouvelles de la province. Par malheur, nous étions complètement isolés : les téléphones et les télégraphes étaient détruits, les voies ferrées affaissées ou couvertes d'éboulements de montagne, les tunnels écrasés et les ponts emportés. Au bout d'un jour, arriva du Nord un homme dont les deux filles étaient dans un pensionnat des Sœurs de Charité ; il venait chercher leurs cadavres qu'il croyait ensevelis sous les ruines de Santiago. Il disait avoir fait un voyage fantastique : en partie à pied, en partie à cheval ; il avait même escaladé une locomotive et, le revolver au poing, invité le mécanicien à le conduire aussi loin que possible. Il nous racontait avoir vu sur sa route des choses épouvantables : des villages où plus une maison ne restait debout et où il avait compté jusqu'à soixante cadavres sur le bord de la route.

Cependant nous étions toujours sans nouvelles de Valparaiso et bien inquiets sur le sort des Filles de la Charité, de M. Rigaud qui s'y trouvait sûrement, et de M. Georges, qui était peut-être avec lui. Enfin, après deux jours, commencèrent à arriver des cavaliers exténués sur des chevaux fourbus par une course de 130 kilomètres. Ils venaient nous annoncer la catastrophe : la moitié de la ville détruite, et le nombre des victimes effrayant : dix mille, peut-être.

Notre inquiétude redoublait, les jeunes parlaient de monter à cheval et d'aller voir, coûte que coûte. Enfin, arriva une lettre de M. Rigaud invitant à remercier Dieu pour la protection providentielle accordée à la famille de saint Vincent de Paul. Tous les hôpitaux avaient été renversés ou brûlés, mais sur quatre-vingts sœurs, pas une n'avait été blessée ; jusqu'à présent, nous n'avons pas d'autre détail sur Valparaiso ; je suppose que M. Rigaud vous rendra compte de ce qu'il a vu.

Le calme commence à revenir, mais bien lentement, car les petits tremblements ne discontinuent pas ; il ne se passe pas d'heure sans secousse ou ondulation. Aussi, après neuf heures du soir, peut-on voir ceux d'entre nous qui ont des fentes à leur mur se glisser dans l'ombre des corridors et très prudemment transporter leur matelas chez un confrère hospitalier et dont la chambre soit plus sûre. La prudence d'un chacun est estimée proportionnelle au nombre de nuits qu'il a passées sans se déshabiller ; j'en connais qui ont attendu huit jours avant d'oser coucher dans des draps. Au réfectoire, certains, et non pas des plus lestes, ne s'assoient qu'après avoir tourné sournoisement la poignée de la fenêtre la plus voisine ; on les sent capables de franchir au besoin la fenêtre. Et pourtant, les astronomes et l'administration municipale font de louables efforts pour nous rassurer. Fasse le ciel que nous soyons, en effet, à la fin de l'épreuve. — Théobald LALANNE.

II

Valparaiso fut encore plus éprouvée que Santiago. Voici une notice sur cette ville et les renseignements relatifs au tremblement de terre du 16 août :

« VAL DU PARADIS »

Valparaiso n'évoque pas l'image de son nom : ce n'est point le « Val du Paradis », quelque indolente cité qu'on supposerait, ainsi baptisée, toute de rêve et de volupté.

C'est la ville du travail et des affaires. Elle est agréable, à cause de sa lumière, et son mouvement séduit. Resserrée entre la mer et les roches farouches, étranglée entre les vagues du Pacifique et le granit de la Cordillère, elle a, par son obstination et sa persévérance, conquis sur les forces hostiles un espace relativement important, dont dispose la plus admirable des activités.

Au milieu du seizième siècle, Valparaiso n'était qu'un port désert. Un navire, envoyé du Pérou, y aborda. C'était l'hiver : la chaleur était douce, la végétation abondante. Le conquistador Juan Saavedra, enthousiasmé, baptisa « Val du Paradis » cette terre sans nom. Successivement, quelques pêcheurs y tendirent leurs filets : une certaine animation emplit la rade. « Val du Paradis » fut assez fréquenté pour être classé port de guerre et armé contre les pirates et les corsaires. Au commencement du siècle, Valparaiso, agitée par les convulsions qui secouaient la domination étrangère sur la terre américaine, se vit, par l'Espagne, élevée à la dignité de cité. C'est l'indépendance qu'elle voulait conquérir, totale. Elle l'obtint, mais non sans équivoque ni trouble ; du jour où elle fut assurée, data sa fortune.

Elle est le port principal d'un pays de 753 000 kilomètres carrés qui n'avait pas trois cent cinquante mille habitants au début du siècle et qui en compte aujourd'hui quatre millions.

Le mouvement de ce port est de quatre cent soixante navires.

La physionomie de la ville est nette, précise, géométrique, c'est celle de toutes les villes neuves que l'activité enfanta dans la fièvre : un quai le long de la mer, des rues parallèles, des pentes escaladées à l'aide d'ascenseurs, où la misère du pauvre ; jolie d'aspect, voisine avec les villas du riche, et qui, toutes, ont la joie d'une vue panoramique sur la mer ou les montagnes, également grandioses.

La ville, ardente au travail, occupe encore l'emplacement où les pauvres pêcheurs tendaient leurs filets, où les chasseurs de fauves, devant l'Indien soupçonneux, allumaient leurs foyers. La richesse s'est construite, à proximité, une ville élégante qui compte quinze mille habitants, Vina del Mar. Là, sont de jolis hôtels d'un décor chatoyant aux couleurs vives, entourés de jardins en pleine terre où s'épanouit, avec une merveilleuse et hâtive exubérance, toute la flore de la zone tempérée. Là ce n'étaient que danses, fêtes et musiques. Que reste-t-il à cette heure ?

Dans la ville, point d'édifices superflus, tout de luxe et d'apparat ; le monumental y vise à l'utilité : bourse, poste, arsenaux, chantiers. On n'eut ni le temps ni la place d'employer à Valparaiso le faste inutile des palais.

Il serait peut-être téméraire d'en construire. Le sol du Chili est instable. Les monts gigantesques qui le hérissent et portent jusqu'à 7 000 mètres l'orgueil de leurs sommets sont volcaniques. Ils grondent sans repos. Cependant, la ville aura presque été aussi éprouvée par le feu, qui détruisit, en 1843, le quartier des affaires, et le centre de la ville en 1858, et par l'eau qui rompit les digues, que par les secousses volcaniques si fréquentes, et dont la plus terrible se fit sentir en 1835.

On dit que devant la surprise du désastre, les habitants qui mesurent en ce moment les ruines du tremblement de terre et comptent leurs morts se laissent aller au découragement. Ils en triompheront, si grande que soit la catastrophe. Ils ont la tradition d'un courage que trempent les épreuves.

*Lettre de M. Émile GEORGE, prêtre de la Mission
à M. A. FIAT, Supérieur général.*

Valparaiso, 25 août 1906.

Par un miracle de la protection divine, vos Filles de

Valparaiso n'ont eu aucune mort à déplorer. Au milieu de ce cataclysme, qui a détruit, en moins de dix minutes, une ville des plus considérables du Chili, ensevelissant sous ses ruines plus de six mille victimes, ni les sœurs, ni les malades, ni les enfants n'ont eu à souffrir que les conséquences matérielles de la ruine de leurs établissements. M. Rigaud m'attendait chez les révérends Pères de Picpus, nous devions retourner à Santiago le 17. Parti de la Serena le 15, je m'embarquai à Coquimbo le même jour, vers neuf heures du soir, mais le bateau ne put partir que le 16, à deux heures de l'après-midi.

Vers huit heures du soir, par un temps superbe et une mer relativement calme, nous sentîmes une secousse étrange qui ne nous disait rien de bon. Un passager chilien, fort au courant de ces phénomènes, nous déclara qu'il devait y avoir du nouveau, peut-être très grave, sur la côte.

En effet, le lendemain, vers huit heures, nous étions en vue de Valparaiso. Quel spectacle ! La ville en feu, les maisons écroulées, d'autres éventrées ; on aurait dit une ville bombardée par des milliers de canons.

La veille, à huit heures du soir, de terribles secousses surprirent les habitants au moment où toutes les cuisines étaient allumées pour le repas du soir ; le gaz, l'électricité, les appareils d'éclairage plus modestes, fonctionnaient, quand tout à coup, en moins de dix minutes, les habitants affolés abandonnèrent leurs maisons qui s'écroulaient avec fracas, ensevelissant sous leurs ruines les malheureux qui n'avaient pas le temps d'échapper, et le feu s'allumait de toutes parts, achevant ce que le tremblement avait jeté par terre. C'était effrayant. On ne pouvait s'empêcher de penser à la grande et dernière catastrophe du jugement dernier.

Vos Filles ont été admirables de courage et de sang-froid. Toutes à leurs pauvres, elles ont évité de plus grands malheurs. Je me sens très impuissant à vous dire

tout ce qu'elles ont fait en cette si triste circonstance.
C'est de l'héroïsme chrétien, et du meilleur.

E. GEORGE.

*Lettre de M. RIGAUD, prêtre de la Mission
à M. A. FIAT, Supérieur général.*

3 septembre 1906.

Les dépêches vous ont appris la terrible épreuve qui vient de s'appesantir sur une partie du Chili. D'autres confrères vous donneront des renseignements sur Santiago ; pour mon compte, je me bornerai à quelques détails succincts sur Valparaiso, la ville qui a le plus souffert et où le tremblement a pris les proportions d'une catastrophe, que quelques-uns disent pire que celle de San Francisco. J'ajouterai, pour votre consolation, un mot qui vous dira la protection vraiment providentielle dont les Filles de la Charité et leur personnel ont été l'objet.

Appelé par les exigences de mon nouveau ministère, j'arrivai à Valparaiso le 13 août ; je descendis à la résidence des Pères de Picpus, mise très gracieusement à la disposition des deux missionnaires chargés de l'œuvre de la Propagation de la foi.

Le 16 au soir, je prenais, en compagnie des Pères, un moment de récréation quand, tout à coup, à sept heures cinquante-cinq, des bruits souterrains, semblables à un violent orage mêlé de foudre, se font entendre. Au même moment, le ciel, sillonné d'éclairs, nous apparut tout de feu, la pluie tomba à torrents, et la secousse sismique qui s'était d'abord manifestée par un léger tremblement, prit tout d'un coup des proportions épouvantables ; les oscillations succédaient aux oscillations et n'étaient interrompues que par de violentes trépidations plus terribles encore. Pendant trois minutes, qui parurent trois grandes

heures, la terre s'agita dans de violentes convulsions, avec un mouvement de bas en haut qui gagna bientôt la cité tout entière; l'horreur du spectacle était telle qu'on aurait cru voir les signes précurseurs de la fin des temps.

Quelques minutes à peine nous séparaient de ce premier mouvement sismique, qu'une autre secousse, aussi forte et plus longue que la première, vint achever l'œuvre de ruines déjà bien commencée. Alors on entendit un craquement épouvantable, c'était une partie de la maison et l'église des Pères qui s'effondraient; glacés de terreur, croyant que la terre allait s'ouvrir sous nos pas, tous, Pères, Frères, enfants du collège, nous récitâmes à haute voix l'acte de contrition.

Pendant ce temps, ma pensée s'en fut chez les Filles de la Charité et, après avoir de nouveau recommandé mon âme à Dieu, imploré le secours de Marie Immaculée et la protection de mon ange gardien, je pris la résolution d'aller au secours de nos sœurs, de leurs malades et de leurs enfants.

A huit heures vingt-cinq, une demi-heure après la première manifestation du phénomène, le courant électrique ayant disparu, il faisait nuit noire, et, n'eût été la lumière blafarde des incendies qui commençaient à naître de tous côtés, il m'eût été impossible de réaliser mon projet à cause des décombres des maisons effondrées qui remplissaient les rues et obstruaient le passage. A travers ces ruines qui s'accumulaient à mesure que se renouvelaient de temps en temps les secousses, sans trop penser au danger que je courais, j'arrivai à la place de l'hôpital Saint Jean-de-Dieu. Dieu, quel spectacle! ce n'était que cris et larmes de désespoir; les membres de la même famille se cherchaient sans se trouver; une mère de famille, folle de douleur, se précipite vers moi et, s'accrochant à ma soutane, me dit, avec un accent de suprême angoisse : « Père, où sont mes enfants, dites-le moi? — Consolerez-

vous, lui répondis-je, consolez-vous, mère, ils sont peut-être au ciel qui prient pour nous ! »

En ce moment, la foule remplissait la place, quand elle m'eut aperçu, elle se précipita vers moi pour me demander de rester avec elle pour prier ; deux femmes m'apportent deux petits enfants à baptiser ; je pris, dans le creux de ma main, de l'eau qui coulait dans la rue, et j'administrai le baptême. Comme un certain nombre de personnes me demandaient de les absoudre, j'en ai profité pour adresser à la foule quelques mots pour l'exciter au repentir des fautes passées et aux fermes résolutions pour l'avenir, s'avenir il y avait encore pour elle, et j'ai donné l'absolution générale.

Pendant que je parlais à ce peuple, j'apercevais tout près de là les ruines de l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu ; je précipite mes pas vers la porte d'entrée, obstruée par les décombres, je me demandais comment entrer, quand j'aperçois le vieux sacristain, pâle comme la mort, seul sous le portique à moitié démoli. A peine entré, je rencontrai de nouvelles ruines, celles de la chapelle complètement détruite et, à côté, dans la cour, les sœurs, leurs malades et leurs employés. Sans perdre de temps, j'adresse à tous quelques paroles d'encouragement, j'excite à la contrition, je donne l'absolution générale. Je demande aux sœurs s'il n'y a personne d'enseveli sous les décombres ; elles me répondent que, grâce à Dieu, tout le monde est sauvé.

De ce pas, je cours à l'hôpital Saint-Augustin ; de ce côté, il n'y avait plus une maison debout, les flammes dévoraient tout le quartier ; seules, les rues plus larges et les places publiques offraient une garantie contre les flammes et les éboulements, aussi étaient-elles remplies de monde.

Trois fois, sur mon chemin, j'ai adressé la parole au public, trois fois j'ai donné l'absolution générale. Tout

près de l'hôpital où je me rendais, je vis l'affreux spectacle de sept personnes étendues dans la rue au milieu des décombres; cinq vivaient encore; après m'être approché de chacune d'elles et leur avoir parlé de la miséricorde de Dieu, je leur ai donné l'absolution; quelques minutes après, je repassais par le même chemin, toutes étaient mortes.

Saint-Augustin est un hôpital de femmes; j'ai rencontré, dans la cour, les sœurs, leurs malades et leur personnel. Là, comme à Saint-Jean-de-Dieu, on priait, on pleurait, on se lamentait. J'eus quelque peine à obtenir le calme et à empêcher les cris de toutes sortes qui sortaient de la bouche de toutes ces femmes atterrées. Enfin, je pris la parole pour préparer tout le monde à l'absolution générale; là, comme ailleurs, on récita à haute voix, avec un accent de profonde piété, l'acte de contrition. Le chapelain, qui tremblait plus que la terre encore, me pria de revenir; je le lui promis et partis immédiatement pour l'asile du Salvador, où se trouve ma sœur Sénac.

En chemin, j'ai continué de donner à la foule des absolutions générales et quelques-unes particulières à des hommes qui se confessaient tout en marchant à côté de moi. Le personnel du Salvador était divisé en deux groupes, j'ai pu donner dans les deux cours les mêmes consolations spirituelles.

A la maison de nos Sœurs de *Dolores*, je ne pus parvenir, à cause des ruines amoncelées dans la rue; je finis par trouver les sœurs et leurs enfants sur la place de la *Victoria*, principale place de Valparaiso; elles avaient eu le temps de se sauver, elles et leurs enfants. Là également, j'ai donné absolutions générales et particulières.

Enfin, à cinq heures du matin, j'arrivai à l'asile Sainte-Anne, où j'ai trouvé sœur Pinto avec sœurs et enfants sur la petite place, à côté de l'asile. Pour tranquilliser tout le

monde, là comme ailleurs, j'ai exercé le ministère sacerdotal.

Après m'être un moment reposé de cette nuit passée à travers les rues de la ville, nuit pendant laquelle j'ai eu la consolation de donner onze absolutions générales et dix-huit particulières, à des moribonds ensevelis à moitié dans les décombres, et d'administrer le baptême à quatre nouveau-nés, j'ai fait une nouvelle apparition dans les établissements de nos sœurs. Cette seconde tournée a été un voyage d'actions de grâces à Dieu et de reconnaissance à saint Vincent.

Le lendemain de la catastrophe, M. George arrivait fort à propos de La Serena, pour se dévouer à l'hôpital Saint-Jean-de-Dieu, où il est resté plusieurs jours, donnant les consolations de la religion aux nombreux malades et blessés qui y arrivaient chaque jour.

Les différentes maisons des Filles de la Charité, hôpitaux, asiles, miséricordes, ont souffert matériellement; une grande partie est à refaire. Mais qu'il ne soit arrivé, nulle part, aucun accident de personnes, ni parmi les sœurs, ni parmi les malades, ni parmi les enfants, c'est là qu'on se plaît à reconnaître l'action de la divine Providence et la protection spéciale de saint Vincent.

Après une telle catastrophe, que faire? se dévouer; c'est ce que les sœurs n'ont pas manqué de réaliser. Après avoir passé la nuit à la belle étoile, enveloppées dans une couverture; le jour, elles étaient prêtes à marcher où le dévouement les appelait.

Les journaux donneront des détails, et les lettres privées également. J'ajouterai seulement que les calculs approximatifs nous donnent les chiffres de mille blessés et trois à quatre mille morts, dont un certain nombre sont encore ensevelis sous les décombres.

Nous n'avons maintenant qu'à baiser la main qui nous a frappés et à proclamer infiniment juste le Dieu qui a

permis tout cela. Pour mon compte, je remercie Dieu de m'avoir permis d'exercer, pendant cette nuit à jamais inoubliable du 16 au 17 août, soit dans la rue, soit chez nos sœurs, mon ministère.

Jean RIGAUD.

*Lettre de la sœur MAS, Fille de la Charité,
à la très honorée Mère KIEFEER*

Valparaiso, Hôpital Saint-Augustin, 3 septembre 1906.

Ma sœur supérieure, très occupée, me prie de vous donner quelques détails sur la terrible catastrophe qui a fait de Valparaiso et de notre hôpital Saint-Augustin un monceau de ruines.

C'était le 16 août ; il était environ 7 h. 35 du soir ; ma sœur supérieure et nos sœurs étaient à la chambre de communauté ; votre servante était dans le salon de l'administrateur avec un groupe de chanteuses ; nous repassions avec entrain quelques morceaux pour la fête de saint Augustin, lorsque, en un clin d'œil, je vois disparaître nos jeunes filles. Des cris de terreur se font entendre, la terre manque sous mes pas, les lumières s'éteignent. Inconsciente d'un danger que j'expérimentais pour la première fois, je me demandais encore pourquoi ces cris, pourquoi cette fuite, lorsque je me sens fortement saisie par le bras et une voix désespérée me dit : « Venez vite, la maison s'écroule ; c'est un tremblement de terre. » Une nouvelle secousse, plus violente que la première, ébranle alors la salle, les pans de murs se détachent avec fracas, les statues de saint Vincent et de la sainte Vierge tombent de leur socle, les cloches s'ébranlent et rendent des sons lugubres. Je me précipite dans la cour située en face, et, là, je me trouve avec les malades échappées des salles et les employés de la maison ; je suis entourée, étreinte de toutes parts...

Qui dira ce spectacle ! Sur le sol détrempé par la pluie,

des femmes en chemise s'agenouillent en se frappant la poitrine et en poussant des clameurs; les becs de gaz, violemment agités, oscillent à droite et à gauche; le ciel, d'un rouge presque noir, éclaire des visages livides... c'est un tableau du jugement dernier.

Dans le petit jardin attenant à la chambre de communauté, ma sœur supérieure et nos compagnes groupées autour de la statue de la sainte Vierge attendaient leur heure dernière. La première secousse passée, elles viennent nous rejoindre et notre bonne sœur Peyrard, dominant de sa courageuse énergie les terreurs de cette scène tragique, donne avec précision et calme des ordres pour le sauvetage des malades et des enfants restés dans les salles. On s'empresse d'obéir, mais à peine à l'œuvre, une troisième secousse vient paralyser tous les courages. Les étincelles commencent à jaillir de tous les côtés : Valparaíso est la proie des flammes.

La panique est alors à son comble. On cherche à fuir; nous avons peine à retenir nos malades et nos employés; les cris de terreur redoublent; la situation devient désespérée.

En ce moment une voix puissante, quoique émue se fait entendre : c'est celle de M. Rigaud, un de nos excellents missionnaires, de passage à Valparaíso. Il a vu s'écrouler la maison des Pères français où il logeait; il songe aux Filles de la Charité. Au péril de sa vie, il franchit la distance qui le sépare de l'hôpital Saint-Augustin; il marche sur les ruines fumantes, donne en passant une dernière absolution aux victimes amoncelées dans les rues. Le voici au milieu de nos malades et de nos gens atterrés. Il rappelle les pensées de la foi, prépare à recevoir une absolution générale; un acte de contrition s'échappe de toutes les poitrines, le calme se fait dans cette foule si agitée tout à l'heure.

On se résigne à mourir, mais avant on ira au secours de

ceux qui restent en danger. Ma sœur supérieure organise en ambulance notre chapelle, seule restée debout. Pendant ce temps nous cotons aux salles ; on appelle, on cherche sous les décombres ; les malades sont transportées en lieu sûr ; personne n'a péri, l'action de la Providence est réellement admirable. C'est encore la réalisation de cette parole de saint Vincent à ses premières filles : « Vous verrez tout le monde périr et vous serez sauvées ».

Le sauvetage opéré, on s'enveloppe de couvertures et le reste de la nuit se passe en prières non interrompues et en actes d'abandon à Dieu.

Qui pourra redire ces heures d'angoisse ? Les explosions des barils de poudre nous font tressaillir à chaque instant. Les prisons se sont ouvertes ; les bandits qui s'en sont échappés pillent et incendient : on les exécute sans pitié ; les fusillades se succèdent presque sans interruption. On nous apporte des blessés ; nous n'avons plus de place ; les familles voisines viennent nous demander aide et protection ; la maison est ouverte aux quatre coins. — Que vous dirais-je ?

Les ténèbres de la nuit se dissipent et les premiers rayons du jour viennent éclairer le tableau le plus déchirant que l'on puisse voir. Saint-Augustin n'est plus qu'une ruine. La pharmacie, récemment organisée et placée au-dessus de la grande porte d'entrée, s'est ouverte comme un livre, et de la rue on voit les boccas et les barils renversés, d'où se sont échappés essences et sirops. Les statues de saint Vincent et de saint Augustin sont réduites en poussière. Des deux côtés du jardin, à gauche, les salles de Sainte-Rose et de Sainte-Rite se sont effondrées, et laissent voir, à travers leurs pans de mur écroulés, les ruines intérieures. Au dessous, les salles de *Mercedes* et de Sainte-Philomène sont grandement endommagées et inhabitables. En face, même tableau pour les salles de *Purísima*, de San-Luis et de Sainte-Anne. Sur la rue, la Maternité s'est à peu près

écroulée. La sacristie de notre petite chapelle, comme ambulance, a reçu les cas les plus pressés.

Le pavillon de la cuisine situé entre les salles est endommagé, mais on peut néanmoins y préparer la nourriture de nos pauvres; le lavoir et la salle d'isolement sont restés debout : c'est encore une ressource.

Au matin de la catastrophe, la messe a été célébrée en plein air; puis Notre-Seigneur a été déposé dans la petite chapelle des Enfants de Marie. C'est là que nous faisons nos exercices de communauté. Que vous dirais-je de plus ? Tous ces jours qui ont suivi la catastrophe du 16 août ont été marqués par des émotions diverses qu'il serait trop long de redire, par des travaux forcés que vous devinez, par des fatigues et des privations acceptées sans murmure, et par la courageuse abnégation de notre bonne sœur Peyrard qui s'est dévouée sans relâche et sans compter.

En vous priant de ne point oublier aux pieds de notre Vierge aimée de la rue du Bac, votre famille de Saint-Augustin de Valparaiso, je vous renouvelle l'expression, etc.

Sœur Marie-Thérèse MAS.

DOCUMENTS ET RENSEIGNEMENTS

51. — FACULTÉ ACCORDÉE AUX PRÊTRES DE LA MISSION D'ATTACHER L'INDULGENCE PLÉNIÈRE POUR LES MORIBONDS AUX CRUCIFIX DES FILLES DE LA CHARITÉ. (S. C. des Indulgences, 22 août 1906, pour dix ans.)

Superior Generalis Congregationis Missionis et Filiarum Caritatis S. Vincentii a Paulo, ad pedes S. V. provolutus, exponit quod sequitur: Per rescriptum S. Congregationis Indulgentiarum, d. d. 27 Februarii 1886, obtinuit facultatem, pro se et pro Presbyteris suae Congregationis, benedicendi crucifixos, dictis filiabus Caritatis tradendos, iisque plenariam Indulgentiam adnectendi, lucranda a constitutis in articulo mortis, qui huiusmodi crucifixos a praefatis sororibus porrectos deosculati fuerint, vel etiam tetigerint.

Cum autem terminus praecitati Rescripti, renovati ad decennium, die 4 Augusti 1896 elapsus sit, Orator humillime implorat eiusdem facultatis prorogationem. Et Deus, etc

SSmus Dnus Pius PP. X. in audientia habita die 22 Augusti 1906, ab infrascripto Card. Praefecto S. Congnis Indulgentiis Sacrisque Reliquiis praepositae, benigne annuit pro petita prorogatione ad aliud decennium, a die praesentis computandum, servatis forma et tenore primevae concessionis. Praesenti valituro absque ulla Brevis expeditione. Contrariis quibuscumque non obstantibus.

Datum Romae e Secria eiusdem S. Congregationis, die 22 Augusti 1906.

L. S.

A. Card. TRIPEPI, Praef.

D. PANICI, Archiep. Laodicen. Secrius.

52. — ABYSSINIAE. ASSIGNANTUR LIMITES VICARIATUS APOSTOLICI ABYSSINIAE. (Decret. S. C. de Prop. Fide, 10 septemb. 1906.)

... Quare in Generali Conventu diei 12 Martii 1906, rationibus hinc et inde allatis, ac rerum adiunctis mature perpensis, eadem S. Congregatio, periculo praesertim permota, ne forte discessu Patrum Capulatorum a Civitate Addis-Abeba catholica religio iis in regionibus aliquid detrimenti caperet, decrevit fines utriusque Vicariatus sic esse regundos, ut eadem urbs Vicariatus Apostolico pro populis Gallas, ipsis Fratribus Capulatis concredito, tribueretur.

Itaque hujus Congregationis sententia, Vicariatus Ap. Abyssiniae ad occasum, aquilonem et orientem iis limitibus continetur, qui eum separant a Vicariatu Ap. Africae Centralis (decretis latis die 15 Januarii et die 13 Septembris anni 1894) et a Praefectura Ap. Erythraeae (decreto diei 13 Septembris anni 1894) usque ad occursum fluminis Awache, quod deinde orientales fines Vicariatus Abyssiniae constituit

usque ad locum in quo in illud influit fluvius Kassam. Tandem ad meridiem idem Vicariatus circumscribitur a linea recta, quae procedens a confluyente fluminum Awache et Kassam pergit ad confluentem amnis Sodoballé et fluminis Mougher, a cursu hujus fluminis usque ad locum in quo influit in Nilum coeruleum, et ab hoc postremo flumine usque ad occursum finium occidentalium.

Quam Emorum Patrum sententiam SSmus Dnus Noster Pius, divina providentia, Papa X, in audientia ab infrascripto Secretario eiusdem S. Congregationis pro Negotiis Ritus Orientalis habita die 13 Martii 1906, in omnibus adprobavit ac confirmavit, praesensque Decretum edi jussit.

Datum Romae, ex Aedibus eiusdem S. Congregationis, die 10 Septembris, anno 1906.

L. S.

Fr. H. M. Card. GOTTI, Praefectus.
Hieronimus ROLLERI, Secrius.

53. — INDULT POUR LE VICARIAT DE MADAGASCAR-SUD. JEUNE ET ABSTINENCE. (4 septembre 1906; ex Audientia Sanctissimi).

Est accordée pour ce vicariat apostolique la faculté de reprendre la situation existante en vertu de l'indult précédent, relativement à l'abstinence et au jeûne, lesquels, vu les circonstances, ne sont obligatoires dans ce vicariat que les vendredis de Carême, le Samedi saint et la veille de Noël.

NOS DÉFUNTS

MISSIONNAIRES

39. M. Schlerando (Frédéric), prêtre, décédé le 23 août 1906, à Eornio (Italie); 22 ans d'âge, 7 de vocation.
 40. M. Negro (Jean-Baptiste), prêtre, décédé le 30 août 1906, à Turin (Italie); 59, 36.
 41. Frère Sigalo (Joseph), clerc, décédé le 1^{er} septembre 1906, à Dax (France); 26, 6.
 42. M. Dumond (Gaspard), prêtre, décédé le 28 août 1906, à Smyrne (Turquie d'Asie); 76, 51.
 43. M. Lizarribar (Joseph-Hilarion), prêtre, décédé le 12 septembre 1906, à Madrid (Espagne); 28, 12.
 44. Frère Dominguez (Faustin), clerc, décédé le 19 septembre à Madrid (Espagne); 23, 8.
 45. Frère Arnaiz (Frutos), clerc, décédé le 22 septembre 1906, à Madrid (Espagne), 23, 7.
 46. M. Schiller (François), prêtre, décédé le 15 octobre 1906, à Graz (Autriche); 34, 9.
 47. M. Jobst (Joseph), prêtre, décédé le 16 octobre 1906, à Schwarzach (Autriche); 72, 29.
 48. Mgr Bruguière (Jules), évêque, vicaire apostolique du Tché-ly méridio-occidental, décédé le 19 octobre 1906, à Shanghai (Chine); 56, 34.
 49. M. Healy (Denis), prêtre, décédé le 13 octobre 1906, à Los Angeles (États-Unis), 33, 17.
 50. M. Catheline (Emmanuel), prêtre, décédé en novembre 1906, à Tien-tsin (Chine); 37, 16.
 51. M. Muzzi (Félicien), prêtre, décédé en novembre 1906, en Chine; 45, 24.
-

*Mgr Jules BRUGUIÈRE, lazariste, vicaire apostolique
du Tché-Ly sud-ouest (Chine)*

Le 19 octobre 1906 s'est éteint à Shang-haï, Mgr Bruguière. Depuis trente ans il évangélisait le vicariat du Tché-Ly sud-ouest, en Chine.

Mgr Bruguière était né dans le Rouergue, à Nant (diocèse de Rodez), le 12 août 1850. Il appartenait à une



MGR JULES BRUGUIÈRE, LAZARISTE
VICAIRE APOSTOLIQUE DU TCHÉ-LY SUD-OUEST (1891-1906)

famille très chrétienne qui, à l'époque de la Révolution, avait donné des gages de son attachement à la foi en recevant les prêtres non assermentés et en leur fournissant le moyen de célébrer la sainte messe.

Lors d'une grave maladie, il fut, encore enfant, consacré à la sainte Vierge ; il se le rappelait lorsque, sur le point

de partir pour les missions, sa mère lui exprimait sa douleur naturelle de le voir tant s'éloigner : « Voudriez-vous reprendre, lui dit-il, ce que vous avez donné à la très sainte Vierge ? »

Après de bonnes études à Saint-Geniez-d'Olt et au petit séminaire de Belmont, il entra au grand séminaire de Rodez. Le fond de son caractère était la franchise et la générosité ; aussi il se gagna l'estime de ses maîtres. Il avait su garder d'excellentes relations avec ses camarades d'enfance ; un jour, à l'époque du tirage au sort, ils vinrent lui porter le drapeau, et on le vit, précédant la bande joyeuse, en soutane, s'avancer quelque temps dans la rue le drapeau à la main.

Ce drapeau, il devait le faire flotter sur la terre de Chine pendant les cinq mois de siège qu'il eut à soutenir lors de la révolution des Boxeurs ; c'est sous ses plis qu'il abrita tant de vies et tant d'œuvres qui lui étaient chères.

Entré en 1871 dans la Congrégation des Lazaristes, à Paris, M. Jules Bruguière y termina ses études de théologie, et, en 1876, il partit pour la Chine.

Avec sa vive intelligence et l'entrain de son caractère, il fut un missionnaire modèle, dévoué aux œuvres et aimé de tous. En 1894, il fut sacré évêque et promu vicaire apostolique du vicariat aux œuvres duquel il avait déjà collaboré. Les résidences de missionnaires autour de lui se sont multipliées.

Il dut, lors de la révolution des Boxeurs en 1900, se réfugier dans sa cathédrale ; on y avait réuni des vivres, et il s'y barricada avec les ingénieurs du chemin de fer et le personnel de la mission catholique. Une sœur de Saint-Vincent-de-Paul, une des assiégées, écrivait de Tchengtingfou, le 18 octobre, jour de la délivrance : « Nous venons de voir les braves soldats français. Nous voilà délivrés ! Le drapeau français flotte sur les tours de la cathédrale qui tant de fois a dû être brûlée. Vous comprenez notre joie et

nos actions de grâces envers Dieu. Oh! que de mauvais jours. Nous avons vu le martyr de bien près; notre sacrifice était déjà fait ! »

Le gouvernement français donna, peu après, à Mgr Bruguière la décoration de la Légion d'honneur. Le prélat se mit immédiatement à relever les ruines. Sa santé malheureusement allait s'affaiblissant, et il ne devait pas survivre longtemps à tant de secousses.

De Shang-haï, M. Guillou, procureur des missions des Lazaristes en Chine, écrivait, le 23 octobre 1906 :

« La guérison de Mgr Bruguière que je vous avais annoncée, n'était qu'un arrêt de quelques mois dans sa maladie déclarée très grave dès le début. La fièvre s'y étant ajoutée vers la fin de septembre, les médecins pressèrent Monseigneur de changer d'air et de partir immédiatement pour l'Europe. Mais le voyage (trente-six heures de chemin de fer et trois jours de bateau sur le fleuve Bleu) l'avait beaucoup fatigué. Il fut soigné à l'hôpital général de Shang-haï desservi par les Filles de la Charité. Il y est mort le 19 octobre, trois jours après son arrivée.

« Je l'avais quitté depuis deux jours pour me rendre à Ningpo, où les confrères réunis pour la retraite m'attendaient, lorsque j'eus rappelé par un télégramme m'annonçant sa mort. Ce sont nos confrères, M. Ciceri et M. Bouvier, qui ont assisté à ses derniers moments, sans parler de nos chères sœurs.

« Hier a eu lieu un service solennel auquel ont assisté tout le personnel du consulat général de France et les représentants de toutes les missions à Shang-haï.

« Ce soir, nous allons faire partir le corps pour Tcheng-tingfou, où les chrétiens et les païens le réclament. Mais quelle perte pour cette mission! Comment combler ce vide? »

Le vénéré et regretté prélat n'était âgé que de cinquante-six ans.

NOS CHÈRES SŒURS

- Jeanne Hénault, décédée à la Maison de Charité de Villenoy, (France) ; 35 ans d'âge, 9 de vocation.
- Constance Pancbeuf, Albergo des Pauvres, à Naples ; 79, 58.
- Anne Constant, Hospice de San Salvador, Amérique Centrale ; 61, 31.
- Hortense Lecorne, Hôpital de Senlis, France ; 36, 5.
- Jeanne Bérard, Hôtel-Dieu de Castres, France ; 41, 15.
- Marie Thilloy, Maison de Charité de Clichy, France ; 49, 24.
- Mathilde Fioranelli, Maison centrale de Sienne, Italie ; 40, 12.
- Marie Zgoda, Hôpital Saint-Lazare de Cracovie, Pologne ; 80, 54.
- Pauline Peyre, Maison de l'Immaculée-Conception de Beyrouth, Syrie ; 30, 7.
- Prudence Foulon, Maison de Charité Saint-Joseph Parmentier, à Paris ; 89, 64.
- Sophie Loubet, Maison de Charité de Barcelone, Espagne ; 29, 7.
- Marie Ricart, Maison San Nicolas de Valdemoro, Espagne ; 29, 13.
- Francisca Valverdu, Hôpital d'Alicante, Espagne ; 67, 48.
- Pauline Losiaux, Maison Saint-Laurent à Paris ; 46, 22.
- Elisabeth Antin, Maison Saint-Vincent à l'Hay, France ; 81, 52.
- Philomène Dell'Aira, Maison Centrale de Naples ; 34, 13.
- Sarah Doran, Hôpital Sainte-Marie de Rochester, Etats-Unis ; 38, 12.
- Anna Delobelle, Maison Saint-Étienne-du-Mont, à Paris ; 42, 10.
- Marie Devèze, Hôtel-Dieu de Châlons-sur-Marne, France ; 83, 66.
- Françoise Horen, Hôpital de Casakvar, Hongrie ; 36, 8.
- Simona Artegas, Asile Saint-Vincent-de-Paul de Buenos-Ayres, République Argentine ; 43, 19.
- Marie Conchies, Orphelinat Dehan de Lille-Esquermes, France ; 74, 51.
- Anne Hortman, Asile des Aliénés de Baltimore, Etats-Unis ; 78, 59.
- Thérèse Basso, Hospice des Aliénés de Plaisance, Italie ; 27, 6.
- Catherine Bellino, Maison centrale de Turin ; 32, 6.
- Marie Vidic, Hôpital de Cilli, Autriche ; 38, 7.
- Marie Bachat, Maison de Charité Saint-Etienne à Limoges, France ; 39, 13.

- Maria Deimel, Hôpital de Pinkafo, Hongrie ; 71, 50.
Louise Davanture, Hôpital général de Guatémala, Amérique Centrale ; 70, 40.
Marie Cazes, Hôpital Monney de Châtel-Saint-Denis, Suisse ; 45, 27.
Marie Rollet, Maison de Charité de Denain, France ; 75, 53.
Maria Filgueira, Maison Saint-Nicolas de Valdemore, Espagne ; 59, 31.
Pauline Garcia, Bienfaisance de Santiago, Ile de Cuba ; 24, 7.
Maria Gomar, Maison centrale de Madrid, Espagne ; 48, 29.
Maria Teresa Izacelaya, Maison Saint-Nicolas de Valdemore ; Espagne ; 55, 32.
Maria Concepcion Hermoso, Hôpital d'Arcos de la Frontera, Espagne ; 60, 34.
Marie Cazaux, Maison de Charité de Montolieu, France ; 79, 51.
Thérèse Solinc, Hôpital de Cilli, Autriche ; 21, 5.
Luciana Bonnel, Maison centrale de Buenos-Ayres, République Argentine ; 65, 44.
Marie Veara, Ecole Saint-Patrick de Richmond, Etats-Unis ; 34, 6.
Maria Blasi, Hospice central de Séville, Espagne ; 31, 8.
Serafina Lopez, Maison Saint-Nicolas de Valdemoro ; 27, 2.
Angela Leoz, Hospice de Plasencia, Espagne ; 23, 2.
Marie Delbos, Hospice de Libourne, France ; 61, 37.
Marie Pernot, Maison de Charité de Clichy, 43, 21.
Maddalena Garbarino, Maison centrale de Sienne, Italie ; 77, 53.
Célestine Hubert, Hospice de Blangy, France ; 75, 49.
Ellen Daly, Hôpital Sainte-Marie à Milwaukée, Etats-Unis ; 35, 8.
Marie Blanchat, Hospice de Douera, Algérie ; 70, 46.
Catherine Viviani, Maison centrale de Naples ; 60, 38.
Ernestine Gaillet, Maison de Charité de Clichy ; 74, 50.
Léontine Le Pennec, Maison de Charité de Saint-Georges-de-Lisle, France ; 25, 4.
Marie Evesque, Santa Casa de Rio de Janeiro, Brésil ; 54, 32.
Marie Chapon, Maison principale à Paris ; 71, 54.
Jeanne Grépinet, Maison Saint-Vincent à Lyon ; 40, 18.
Clotilde Ederra, Hôpital Saint-Jean de Burgos, Espagne ; 39, 3.
Maria Sanchez, Hôpital de Valencia, Espagne ; 23, 2.
Antonia Masias, Hôpital d'Arequipa, Pérou ; 72, 57.

- Françoise Aubinais, Maison de Charité de Saint-Georges-de-Lisle ; 28, 5.
- Anne Salpointe, Hospice civil de Mustapha, Algérie ; 69, 50.
- Maria Dobrowolska, Ouvroir de la Sainte-Vierge à Varsovie, Pologne ; 72, 44.
- Anne Michel, Hôtel-Dieu de Vichy, France ; 41, 13.
- Claudine Bartin, Maison Saint-Jacques à Amiens, France ; 69, 48.
- Joséphine Bottin, Hôpital municipal de Catane, Italie ; 44, 23.
- Maria Aureggi, Maison centrale de Sienne ; 88, 65.
- Maria Lamy, Asile d'Arezzo, Italie ; 40, 18.
- Ernestine Brissonnet, Maison de Charité de Nîmes, France ; 78, 54.
- Marie Dalbanne, Maison de l'Œuvre des Dames à Lyon ; 53, 25.
- Caśimira Daleszynska, Hospice de Bialykamien, Pologne ; 24, 2.
- Stanislase Bialik, Maison centrale de Cracovie ; 26, 9.
- Françoise Laurent, Hôpital Saint-Jean-de-Dieu à Valparaiso ; 72, 44.
- Marie Henrion, Hospice des Incurables à Neuilly, France ; 70, 48.
- Anna Lagniaux, Maison de Charité d'Arcueil, France ; 49, 23.
- Marie Bérard, Hôpital de Vichy, France ; 34, 6.
- Marie M^e Kinnon, Hôpital de Los Angeles, Etats-Unis ; 58, 36.
- Antonia Vila ; Collège de l'Immaculée-Conception à Manille, Iles-Philippines ; 60, 39.
- Concepcion Comes, Maison de San-Diego de Valdemoro, Espagne, 70, 49.
- Francisca Muguiri, Hospice de la Coruna, Espagne ; 59, 35.
- Maria Krüger, Collège de San José en Cindad Real, Espagne ; 28, 10.
- Balbine Valverde, Hôpital de Guayaquil, Equateur ; 22, 3.
- Suzanne Bo, Maison de Charité de Château-l'Evêque, France ; 56, 28.
- Marie Marey, Maison de Charité de Château-l'Evêque ; 74, 54.
- Eugénie Séname, Ecole de Corbeeck-Loo, Belgique ; 74, 51.
- Thérèse Robert, Maison centrale de Buenos-Ayres ; 75, 53.
- Marie Lévy, Orphelinat Notre-Dame de Ménilmontant à Paris ; 57, 22.
- Ventura Hidalgo, Maison centrale de Madrid ; 47, 13.
- Léontine Lecourt, Maison Saint-Vincent de l'Hay ; 42, 13.
- Marie Hütter, Hospice de Hartberg, Autriche ; 58, 19.
- Herminie Belletti, Conservatoire de Cagliari, Italie ; 21, 2.
- Victoria Schmid, Hôpital de Saint-Polten, Autriche ; 39, 14.

- Marceline Borucka, Hospice Saint-Léon d'Opatow, Pologne ; 34, 11.
- Marguerite Heaney, Hôtel-Dieu de la Nouvelle-Orléans, Etats-Unis ; 29, 5.
- Marie Mardulier, Maison centrale d'Ans, Belgique, 36, 10.
- Angela Nuin ; Hôpital du Roi à Tolède, Espagne ; 49, 18.
- Anastasie de Morel, Maison de Charité Saint-Vincent-de-Paul à Paris, 78, 56.
- Thérèse Zajc, Hôpital Saint-Roch de Budapest, en Hongrie ; 21, 4.
- Angela Usaola, Hôpital de Segorbe, Espagne ; 62, 41.
- Ricarda Castro, Collège Saint-Ildefonse à Porto-Rico ; Antilles ; 32, 13.
- Maria Escalona, Maison Saint-Nicolas à Valdemoro ; 27, 4.
- Anna Angulo, Bieufaisance de Segovia, Espagne ; 28, 7.
- Marie O'Connor, Maison de Charité de Douvres, Angleterre ; 63, 41.
- Marie Chevelu, Maison centrale de Naples ; 72, 50.
- Jenny Baconel, Maison de Charité de Montolieu ; 65, 38.
- Françoise Portefaix, Hôpital de Bourbon-l'Archambault, France ; 69, 39.
- Mélanie de La Gillardaie, Hôpital général de Montpellier, France ; 81, 54.
- Marie Taugourdeau, Maison principale des Filles de la Charité, Paris ; 20, 2.
- Marie Le Gac, Maison Notre-Dame du Havre, France ; 28, 3.
- Marie Paradis, Maison de Charité de Châtenay, France ; 76, 50.
- Marie Sorbet, Maison-Mère, Paris ; 75, 55.
- Marte Baye, Maison de Charité Saint-Rémy à Reims, France ; 69, 46.
- Marie Kuhl, Maison centrale de Cologne, Nippes, Allemagne ; 76, 54.
- Tommasine Mangianti, Asile de Somma Vesuviana, Italie ; 64, 37.
- Mathilde Veyriès, Hôpital de la Grave à Toulouse, France ; 72, 52.
- Jeanne Reny, Orphelinat de Pont-Saint-Esprit, France ; 90, 68.
- Anne Jurgel, Hospice de Laibach, Autriche ; 37, 17.
- Anne Charlot, Hôpital de Trévoux, France ; 78, 56.
- Anne Renaudot, Maison de Charité Saint-Georges à Paris ; 65, 40.
- Berthe Maurel, Maison de Charité de Montolieu ; 60, 31.
- Marie O'Hara, Maison centrale d'Emmitsburg, Etats-Unis ; 79, 56.

- Anne Dides, Asile Saint-Clément de Rio de Janeiro, Brésil;
74, 51.
Angélique Chmielecka, Hôpital de Neustadt, Pologne; 33, 11.
Marthe Oder, Prison de Vigaun, Autriche; 34, 16.
Jeanne Giviard, Maison de Charité d'Estaimbourg, Belgique;
71, 52.
Luisa Gonzalez, Maison de Saint-Nicolas de Valdemoro,
Espagne, 30, 8.
Asuncion Moreno, Hôpital de Salamanca, Espagne; 36, 10.
Teresa Solergibert, Hôpital de Vich, Espagne; 35, 15.
Maria Alarcon, Maison centrale de Madrid; 33, 12.
Gabriela Oribe, Hôpital militaire de Barcelone, Espagne; 44, 24.
Joaquina Torrens, Maison San Diego de Valdemoro, Espagne;
55, 27.
Maddalena Prete, Maison Saint-Nicolas de Sienne, Italie; 67, 46.
Lydia Miller, Asile des Aliénés de Dearborn, Etats-Unis; 84, 53.
Thérèse Binier, Maison Saint-Pierre à Limoges, France; 82, 62.
Marguerite Rougelot, Miséricorde de Pau, France; 38, 17.
Marie Murat, Maison de Charité de Montolieu, France; 76, 54.
Ellen Mac Mahon, Asile des Aliénés à Baltimore, Etats-Unis;
36, 13.
Philomène Figl, Hôpital de Schwarzach, Autriche; 28, 9.
Barbe Hechenberger, Maison centrale de Salzburg, France;
71, 43.
-

GRACE ATTRIBUÉE

A LA MÉDAILLE MIRACULEUSE

Orphelinat de Mustapha, novembre 1906.

Nous venons d'accompagner, à sa dernière demeure, le bon et regretté docteur C... ; cinq discours ont été prononcés sur sa tombe ; tour à tour, le proviseur du lycée, le docteur Soulié, au nom du corps médical ; un membre de l'hôpital, les vice-présidents de la Confédération des Sociétés bourguignonnes de secours mutuels, ont célébré à l'envi la politesse exquise du regretté défunt, son affabilité sans pareille, son amour du devoir et sa philanthropie ; un seul point est resté dans l'ombre, les miséricordes de Marie à son égard ; je voudrais combler cette lacune.

M. C..., vous le savez comme moi, ne fut jamais un impie ; bien loin de manifester aucune hostilité contre notre sainte religion, il l'entourait au contraire de ses respects et de sa vénération. Les prêtres, les sœurs, du moins pendant ces dernières années, étaient la société où il trouvait le plus de charme ; les pauvres, avaient aussi ses prédilections ; et nonobstant tout cela, ce bon docteur était loin, bien loin de toute pratique religieuse.

Il n'en avait pas toujours été ainsi, paraît-il ; une vénérable sœur, qui l'a bien connu dans ses débuts à l'hôpital, m'assurait tout dernièrement, qu'à cette époque, le jeune médecin était un fervent chrétien, faisant ses délices de la lecture de l'*Imitation*, livre qui ne l'abandonnait jamais.

Mais les temps étaient bien changés, marié à une femme sans piété, emporté par le tourbillon des affaires, peut-être aussi par un trop vif désir des récompenses humaines, l'éclat de cet or s'était obscurci ; cette âme naturellement chrétienne, qui n'avait jamais eu à se reprocher de graves écarts dans la vie, s'était peu à peu endormie dans la plus profonde indifférence, sommeil bien lourd, dont il ne devait pas être facile de la faire sortir.

Depuis longtemps déjà, des âmes pieuses y avaient employé, mais en vain, tous les efforts de leur zèle.

Que faire ? Recourir à la Mère des Miséricordes ; c'était notre seule ressource. A différentes reprises, notre cher docteur fut recommandé aux prières de l'Archiconfrérie de Notre-Dame-des-Victoires, sans qu'aucun indice vint nous faire espérer, que nos désirs fussent sur le point d'être exaucés.

Cependant les seize lustres, que portait ce vénérable vieillard, lui pesaient lourdement sur les épaules. Depuis bientôt deux ans un eczéma, qui le faisait horriblement souffrir, l'avait claquemuré dans ses appartements de la rue d'Isly. Je lui rendais de fréquentes visites, mais il ne

fallait pas songer à poser la grave question ; la conversation était aussitôt très habilement détournée.

Nous en étions là, lorsqu'au printemps dernier, sur la demande de la Confédération des Sociétés bourguignonnes de secours mutuels, qu'il avait fondée et dont il était le président, le gouvernement de la République lui décerna une médaille d'or ; récompense bien flatteuse, qui lui fit un immense plaisir. Il fit part de sa joie à ses amis ; vous étiez du nombre, ma très honorée sœur. Votre réponse, si je m'en souviens bien, ne se fit pas attendre. Vous n'aviez pas de médaille d'or à lui offrir, mais vous étiez heureuse de lui en envoyer une en argent de l'Immaculée-Conception. Celle-là, vous en étiez sûre, devait lui porter bonheur.

Votre confiance en Marie, ne fut point déçue ; la sainte Mère de Dieu allait travailler ce cœur, et bientôt, triomphant de toutes ses résistances, elle allait le jeter repentant aux pieds de son divin Fils.

En attendant, notre cher malade reçut cette médaille avec une vive reconnaissance ; il la fit coudre à la poche de son gilet et, dès ma première visite, il me la montrait avec bonheur.

Chose étrange ! dès ce jour cet homme ne me parut plus le même ; assurément, un changement considérable s'était opéré en lui ; bien loin d'esquiver, comme par le passé, les allusions que, tout naturellement, j'étais amené à lui faire sur la nécessité de rentrer en grâce avec Dieu, il paraissait au contraire les rechercher. Mais étais-je bien sûr de ce changement de dispositions intérieures ? N'y avait-il pas illusion de ma part ? N'était-ce pas prendre mes désirs pour la réalité ? Après l'avoir de nouveau recommandé à Marie Immaculée, je lui envoyais une de ses vieilles connaissances lui proposer les services de M. le curé. « Ce n'est pas la peine, répondit-il, je ferai mes affaires avec M. l'aumônier. »

Le lendemain, je frappais à sa porte de bonne heure,

prétextant un conseil à lui demander. A ma grande joie, les rôles furent très vite intervertis ; je devins conseiller à mon tour ; mon ministère était sollicité avec une profonde et touchante humilité. Je n'oublierai jamais le bonheur de ce beau vieillard au moment où je venais de faire descendre sur lui le pardon du Dieu de miséricordes. La joie la plus pure rayonnait sur ses traits, il me baisait les mains, avec des transports de reconnaissance. Je me retirai tout ému ; le jour suivant, je lui administrai le saint viatique et le sacrement de l'extrême-onction, qu'il reçut avec les sentiments d'une vive piété.

Cependant son retour à Dieu était son secret à lui ; nul dans sa famille n'en avait été instruit. Je profitai d'une indisposition plus prononcée pour lui rappeler le bon exemple qu'il devait aux siens, pour lui offrir de lui porter de nouveau la sainte communion ; les forces diminuaient, les souffrances devenaient plus vives, il était bon de recourir au Dieu de la force et de la consolation. Sans difficulté aucune, il se rendit à tous mes désirs, me remerciant avec effusion de la charité que j'avais, de lui rappeler ainsi ses devoirs.

Quelques jours plus tard, je le trouvais alité. Il avait dû rendre les armes ; ce fut un grand coup pour lui ; il était cependant pleinement résigné. « Nous avons bien fait de prendre nos précautions, me dit-il, je m'asphyxie, je n'en ai plus pour longtemps. » Il disait vrai, la mort approchait à grands pas. Il la voyait venir avec calme, j'étais édifié de sa sérénité. Le lendemain, le trouvant encore plus fatigué ; je lui renouvelai la sainte absolution et lui proposai l'indulgence plénière *in articulo mortis* ; il l'accepta tout de suite, et comme je lui faisais remarquer que cette indulgence, n'est gagnée qu'au moment précis où l'âme se sépare du corps : « Eh bien ! me dit-il attendons ; je n'en suis pas encore là. — Mais, docteur, bien qu'elle ne soit gagnée qu'au dernier moment de la vie, je puis néan-

moins dès maintenant, vous appliquer cette indulgence. — Ah ! tout de suite alors, je suis prêt. »

Deux jours après, il ne lui restait plus que quelques heures à vivre, il priait sans discontinuer. Avait-il encore toute sa connaissance ? La bonne femme qui le veillait, voulut s'en assurer. « M. l'abbé viendra-t-il ce matin ? lui dit-elle. — Oui, il passera avant midi. » |

Il se trompait ; retenu toute la matinée, je ne pus faire ma visite habituelle que vers les deux heures du soir. Il était temps ; l'agonie avait commencé. Les yeux étaient vitrés, la parole avait disparu. Je lui suggérais quelques courtes invocations à la sainte Mère de Dieu ; et lui proposais de lui renouveler encore une fois la sainte absolution ; à l'instant, je le vis se découvrir lui-même, et prendre une attitude respectueuse, il fit ensuite un effort pour me serrer la main ; c'était son dernier adieu. Trois heures plus tard, il avait cessé de vivre.

Vous admirerez, comme moi, ma très honorée sœur, les grandes miséricordes de Marie envers cette pauvre brebis égarée, et, connaissant la part active que vous avez eue dans le retour au Sauveur de cette chère âme qui s'en tenait éloignée depuis de si longues années, vous vous unirez à nous, pour faire monter vers le trône de notre immaculée Mère les accents de notre reconnaissance et de notre amour.

P. MARC.

LA CONGRÉGATION DE LA MISSION
PENDANT LA RÉVOLUTION
ET SOUS L'ADMINISTRATION DES VICAIRES GÉNÉRAUX
(1788-1827)

Presque tous les diocèses de France possèdent un ouvrage spécial consacré à retracer ce qui, durant la période de la Révolution, concerne l'administration du diocèse ou le clergé diocé-



M. GABRIEL PERBOYRE
PRÊTRE DE LA MISSION

sain : terribles épreuves toujours, et parfois héroïques exemples et glorieux souvenirs. Il était convenable que le même travail fût exécuté pour ce qui concerne la Congrégation de la Mission.

Ce travail existait en manuscrit et nous en sommes redevables au missionnaire à qui nous devons aussi ces ouvrages d'un prix

inappréciable pour nous et pleins d'intérêt pour l'histoire générale elle-même, nos *Mémoires* sur les travaux de la Congrégation de la Mission en Pologne, à Madagascar, à Tunis et à Alger. Ce missionnaire est M. Gabriel Perboyre, dont nous avons précédemment loué les qualités d'historien : patience inlassable dans les recherches, clarté et précision dans l'exposition, souci unique d'exprimer exactement les faits, et cela avec un dédain presque excessif de tout ce qui lui paraissait n'être qu'une vaine ornementation, et qui eût ressemblé à quelque recherche purement littéraire. Son style est toujours correct et clair.

M. Gabriel Perboyre (1808-1880) était le cousin du bienheureux Jean-Gabriel Perboyre qui fut martyrisé en Chine. Il a vécu d'assez nombreuses années à la maison-mère à Paris, où, avec le titre d'assistant de la maison, il était chargé de la conduite de cet important établissement.

Comme, il y a quelques années, nous avons publié dans les *Annales* le manuscrit de l'*Histoire de la Congrégation de la Mission* laissé par M. Joseph Lacour, mettant ainsi à la portée de tous ce qui n'était auparavant à la disposition que des rares missionnaires qui, habitant Paris, pouvaient consulter personnellement ce document; ainsi, nous allons donner ici les notes historiques de M. Perboyre sur la période de la Révolution et sur les années qui ont suivi, jusqu'à la restauration de la Congrégation de la Mission par la nomination d'un Supérieur général (1827).

Il y aura donc deux parties : 1^o La Congrégation de la Mission pendant la Révolution; 2^o La Congrégation de la Mission sous les vicaires généraux.

Le manuscrit que nous avons sous les yeux n'est qu'une copie, mais cette copie a été revue par M. Perboyre lui-même, car, çà et là, il y a des retouches de sa main. Nous procéderons comme pour le manuscrit de M. Joseph Lacour. (*Voy. Annal.*, t. LXII, p. 137.)

LA CONGRÉGATION DE LA MISSION PENDANT LA RÉVOLUTION 1788-1800

GÉNÉRALAT DE M. FÉLIX CAYLA DE LA GARDE
Dixième Supérieur général

§ 1. — *Premières années de M. Cayla de la Garde*

L'Esprit-Saint voulant nous donner dans la personne de Moïse le modèle d'un chef accompli, dit qu'« il s'était rendu cher à Dieu et aux hommes, et que sa mémoire serait en bénédiction ». Le précis de la vie de M. Cayla de la Garde prouvera que ce bel éloge peut lui être appliqué à bon droit.

M. Jean-Félix-Joseph Cayla de la Garde naquit à [Rodez], le 19 février 1734, dans le Rouergue, au diocèse de Rodez, dont fut autrefois évêque Mgr Abelly, le premier écrivain de la vie de saint Vincent de Paul et son ami. Il appartenait à une famille distinguée dont il reçut une éducation à la fois soignée et très religieuse. Le jeune Jean-Félix sut apprécier dès ses premières années la tendre sollicitude que lui portaient ses parents et il leur en donna des preuves par sa docilité et sa piété. Envoyé à Cahors pour faire ses études sous la conduite des Pères Jésuites, il donna à ses maîtres toute la satisfaction qu'ils étaient en droit d'attendre, par son application constante à ses devoirs d'écollier et son exactitude à se conformer à leurs sages avis.

Parvenu en philosophie à l'âge de quinze ans, il se présenta au séminaire de Cahors pour être reçu dans la Congrégation de la Mission. M. Jacquier, alors visiteur de la province de Cahors, crut devoir l'éprouver par un délai assez considérable. Sa persévérance triompha des obstacles que la prudence des supérieurs lui opposait. Il fut enfin admis le 18 octobre 1749, à l'âge de seize ans, au séminaire interne

que la Compagnie avait dans cette ville ; il y fit les vœux le 20 octobre 1751. Il mit à profit les deux années qu'il y passa, pour acquérir l'amour et le véritable esprit de sa vocation, se former à la pratique des vertus qui constituent la Congrégation de la Mission, et s'affermir dans cette piété solide et tendre qui, depuis, a constamment fait un des principaux traits de son caractère.

§ 2. — *M. Cayla, directeur de séminaire*

Les succès brillants que M. Cayla eut dans ses études de philosophie et de théologie déterminèrent ses supérieurs à l'appliquer de préférence à l'enseignement. Il professa successivement et toujours avec distinction, dans le séminaire de Cahors, où les étudiants de la Congrégation étaient instruits avec les séminaristes du diocèse, la philosophie et la théologie dogmatique et morale. Des ecclésiastiques qu'il eut pour disciples ne parlaient, encore longtemps après, qu'avec admiration des talents qu'ils lui avaient vu déployer, et avec édification des leçons et des exemples qu'ils avaient reçus de lui. Il fut ensuite employé en qualité de professeur de théologie à Toulouse. Son séjour, pour cette fois, n'y fut pas long : il eut cependant tout le temps nécessaire pour s'y faire connaître et préparer les voies au grand bien que la Providence le destinait à y opérer plus tard.

La suppression de la Compagnie de Jésus avait laissé vacante la direction du séminaire de Rodez. Mgr Grimaldi, évêque de cette ville, proposa à la Congrégation de remplacer ces Pères. M. Jacquier, avec qui fut traitée cette affaire accepta le nouvel établissement. M. Cayla n'avait encore que trente-quatre ans, lorsqu'en 1767, il fut nommé supérieur de ce séminaire dont le nombre des élèves était fort grand. Malgré sa jeunesse il ne tarda pas à justifier le choix de ses supérieurs. Dans le peu d'années qu'il y resta, il sut se concilier l'estime générale, et faire sur le clergé

de ce diocèse une impression qui se perpétua bien des années après son départ.

Les besoins du séminaire de Toulouse demandaient un supérieur d'un mérite et d'une capacité plus qu'ordinaires. Cette ville, l'une des plus considérables de la France, possédait une Université qui attirait dans son sein un nombre considérable d'étudiants; la jeunesse ecclésiastique y était reçue et élevée dans plusieurs séminaires. Celui qui était dirigé par les missionnaires, lesquels étaient obligés de plus à faire des missions, se trouvait chargé de dettes et dans un état de délabrement qui mettait dans l'impossibilité d'y recevoir et d'y élever désormais les étudiants de l'Université.

C'est M. Cayla que M. le Supérieur général jugea capable de rétablir cette maison, et le 8 mars 1778, il l'en nomma supérieur. Se confiant en celui qui l'appelait par la voix de ses supérieurs, M. Cayla sonda, sans s'effrayer, la profondeur de l'abîme qu'il était chargé de combler; il mit la main à l'œuvre, et ses succès dépassèrent bientôt toutes les espérances. Des économies sages et bien entendues furent sa première ressource. La confiance publique dont il ne tarda pas à jouir, ses vertus, ses qualités aimables lui firent trouver des personnes désintéressées, qui lui ouvrirent leur bourse. Ces emprunts avantageux éteignirent des dettes onéreuses et lui fournirent les moyens de réparer les bâtiments. Réduisant ces réparations à l'honnête nécessaire, il mit la maison bientôt à même de recevoir un nombre de jeunes clercs qui, dans l'espace de peu d'années, alla au delà de cent trente; plusieurs diocèses du Languedoc et des provinces voisines confièrent même de préférence leurs sujets au nouveau supérieur de la Mission.

Non content d'avoir rétabli les affaires temporelles de cette grande maison, M. Cayla lui rendit aussi son ancien éclat. Il lui en procura même un nouveau : il crut reconnaître que le plan des études ecclésiastiques de Toulouse était susceptible d'une grande amélioration. Il proposa ses

idées qui, adoptées par l'archevêque et goûtées de tout le monde, ne tardèrent pas à produire les plus heureux effets. Bientôt on vit une noble émulation s'établir, non seulement entre les étudiants de chaque séminaire, mais encore entre les séminaires eux-mêmes. On vit tous les jeunes clercs de Toulouse, excités par l'appât des récompenses encore plus honorables que lucratives, se livrer avec une ardeur toute nouvelle, à l'étude des sciences de leur saint état.

Il s'en fallait bien cependant que les études fixassent toute l'attention de M. Cayla. Il s'appliquait d'abord à inspirer un esprit vraiment ecclésiastique à cette nombreuse jeunesse, l'espérance de plusieurs diocèses. Il sut si bien faire comprendre la nécessité d'unir la pratique de la piété et l'étude que, généralement, ses élèves se portaient aussi volontiers aux exercices religieux qu'à l'étude des sciences. Jamais les talents les plus distingués, ni aucune considération humaine ne purent le déterminer à ouvrir les portes du sanctuaire à des sujets qu'il ne croyait pas faits pour y édifier. Pasteur fidèle et vigilant, il avait jour et nuit les yeux ouverts sur le troupeau qui lui était confié; rarement l'hypocrisie a pu échapper à sa pénétration, et s'il était indulgent pour des fautes échappées à la vivacité de l'âge, il était inexorable pour le vice. Ferme, quand il convenait de l'être, il n'hésita pas à retrancher les membres dont la présence dans la maison pouvait devenir nuisible. Il savait, tantôt par des instructions publiques et pleines d'onction, tantôt par des remontrances particulières, ménagées avec adresse et assaisonnées de tout ce que la douceur a de plus insinuant, inspirer à tous ces jeunes gens l'amour de la vertu, le goût de la piété, et les plier à la régularité. Dire qu'il avait fait aimer et pratiquer les sages réglemens du séminaire, ce serait trop peu dire; il avait su y faire régner la plus consolante ferveur. La vénération, l'attachement que tant d'ecclésiastiques de tout

rang, formés à son école, ont conservé toute leur vie pour lui, les témoignages qu'ils se sont toujours fait gloire de lui en donner, la fermeté qu'ils ont montrée dans des circonstances qui ont occasionné la chute de tant d'autres, sont des preuves évidentes du rare talent qu'il avait de gagner leurs cœurs, et de la pureté ainsi que de la solidité des principes dans lesquels il savait les établir.

Également chéri et respecté de ses confrères qui travaillaient sous ses ordres, il leur donnait l'exemple de la régularité qu'il demandait d'eux. En lui, ils avaient une règle vivante. Il prévenait leurs besoins, allait au-devant de leurs justes désirs; dans leurs doutes et leurs embarras, il était, par ses lumières et sa prudence, leur conseil et leur véritable ressource. S'il ne pouvait pas toujours dissiper leurs peines et leurs afflictions, la bonté de son cœur pouvait du moins les partager. Il était par sa douceur, son honnêteté et sa complaisance, le lien de leur société; et sa vertu, aussi aimable que solide, le rendait encore l'âme de leurs récréations.

Son zèle n'était pas tellement resserré dans le diocèse où il travaillait qu'il ne s'étendit au dehors; devenu une des principales lumières du clergé de Toulouse et de beaucoup d'autres diocèses, il était consulté de toutes parts et jamais il ne refusait son assistance à personne. Qui peut dire le nombre des retraites ecclésiastiques qu'il a données et les succès vraiment étonnants qu'elles ont eus? Le clergé du Languedoc et des provinces adjacentes célébrait à l'envi l'éloquence pleine de force avec laquelle il savait présenter les vérités dont on trouvait la pratique dans ses exemples. A Béziers, spécialement, on ne parlait qu'avec admiration des instructions qu'il avait adressées au clergé et du fruit merveilleux qu'il y avait produit. Aussi Mgr de Nicolai lui fit-il témoigner plusieurs fois dans sa maladie la part qu'il y prenait; et l'affliction du prélat fut extrême à la nouvelle de sa mort.

L'archevêque de Toulouse, était alors le trop fameux ex-cardinal de Loménie. Cet homme, connu par ses scandales, savait, du moins à cette époque, respecter la vertu dans les autres et vouloir en eux l'esprit ecclésiastique. Son diocèse passait, et avec raison, pour être très bien gouverné. Il honorait, il distinguait d'une manière toute spéciale M. Cayla. Celui-ci, par suite de ce respect pour sa personne qu'il avait su se concilier de la part de son évêque, avait la part la plus active dans le gouvernement du diocèse et dans le bien qui s'y opérait. Mais M. Cayla trouva le secret de procurer le bien du troupeau, sans flatter les vices du pasteur. Il a peint lui-même sa conduite et a fait connaître ses principes dans une réponse qu'il fit à un de ses confrères, le seul peut-être qui ait jamais pensé à blâmer ses relations avec Mgr de Loménie : « Sans vous dire, répond M. Cayla, que je lui ai donné ma confiance, je me suis fait un devoir d'accepter la sienne. Plût à Dieu qu'il me l'eût donnée tout entière ! Je ne m'en serais servi que pour le bien. Je le respecte comme archevêque, et je concours au désir qu'il a que son diocèse serve de modèle aux autres. » Il est difficile de réunir des vues plus pures et une plus grande sagesse dans cette circonstance, l'une des plus critiques peut-être, où un homme vertueux puisse se trouver. De tels faits prouvent assez combien M. Cayla était animé de l'esprit du Seigneur, et la suite nous le prouvera encore.

§ 3. — *M. Cayla, substitut d'un assistant de la Congrégation et assistant de la Maison de Saint-Lazare*

Quelque grande que fût la considération dont M. Cayla jouissait dans le midi de la France, il n'était pas encore connu dans la Congrégation comme il le méritait. La province de Cahors ou d'Aquitaine, dans laquelle il avait été reçu et où il était toujours demeuré, avait peu de relations avec Paris, à cause de son éloignement et de la diffi-

culté des voies de communication. Cette province, d'ailleurs ainsi que celle de Lyon, ayant son Séminaire interne et ses études à part, avait, par là même, des rapports moins fréquents avec la maison de Saint-Lazare et des relations moins immédiates avec les cinq autres provinces que Paris fournissait de sujets et de nombreux ouvriers. Par une suite nécessaire, elle avait moins de moyens de faire connaître ses missionnaires.

Une seule circonstance s'était offerte, circonstance où M. Cayla avait paru avec éclat à Saint-Lazare. Député par sa province à l'Assemblée générale de 1766, il avait été nommé secrétaire de cette assemblée. Cette commission et la manière dont il s'en acquitta, firent assez ressortir son mérite pour fixer sur lui les regards et lui concilier l'estime de toute l'assemblée. Les députés étrangers ont redit depuis avec satisfaction que si, dans cette occasion, ils n'eurent pas le loisir de connaître et d'apprécier entièrement M. Cayla, ils surent au moins le distinguer parfaitement et le goûter plus qu'aucun autre député français.

Le moment enfin arriva où il devait être élevé sur le chandelier. Le décès de M. Holleville, mort, le 23 juin 1789, à l'âge de soixante-seize ans, assistant de la Congrégation et de la Maison de Saint-Lazare, laissait cette double place vacante. Les autres assistants généraux désignaient divers sujets pour remplacer le défunt, qui avait emporté les justes regrets de toute la Congrégation. Mais M. Jacquier, qui avait été longtemps visiteur de la province de Cahors, connaissait parfaitement le supérieur du séminaire de Toulouse ; il le proposa donc pour successeur de M. Holleville, le désigna comme substitut de l'assistant général, et le nomma assistant particulier de Saint-Lazare. Ce choix inattendu et digne de la sagesse d'un des plus respectables successeurs de saint Vincent, obtint l'assentiment de tous. Une maladie sérieuse qui, à cette époque, obligea M. Cayla à aller prendre les eaux dans les Pyrénées, ne lui permit

pas de se rendre à Paris, aussitôt que M. Jacquier lui eut fait connaître les réponses favorables, reçues des différentes provinces de la Congrégation; il différa même assez longtemps de se diriger vers Saint-Lazare,

En y arrivant, il trouva la communauté plongée dans l'affliction; M. Jacquier n'était plus : depuis le 6 novembre 1887, il était allé recevoir la récompense de ses travaux à l'âge de quatre-vingt un ans. M. Pertuisot, premier assistant, était vicaire général. La réputation du nouvel assistant l'avait précédé, l'attente générale ne fut pas trompée. Sa piété, sa modestie, sa régularité édifièrent tout le monde; les instructions qu'il était obligé de faire chaque semaine à la communauté, firent sur elle une profonde impression et ne contribuèrent pas peu à essuyer les larmes. La noblesse, la pureté de sa diction était encore ce qu'on y admirait le moins; l'onction toute sainte qui y régnait, le zèle qui en animait le débit, produisaient des effets vraiment salutaires. La politesse simple et franche qui lui étaient comme naturelle; ses manières douces, affables, prévenantes, et en même temps pleines de dignité, achevèrent bientôt de lui gagner tous les cœurs, à très peu d'exceptions près.

L'âge avancé de l'assistant défunt ne lui permettait plus, depuis plusieurs années, d'imprimer une direction ferme aux divers offices de la maison; il en était résulté que quelques chefs préposés aux offices inférieurs avaient contracté une habitude d'indépendance à l'égard de l'assistant de la Maison, indépendance contraire aux usages de la Compagnie et aux prescriptions laissées par saint Vincent. M. Cayla ne tarda pas à reconnaître le principe du mal et s'efforça, comme le devoir l'y obligeait, d'apporter le remède convenable, en procurant l'observance des règles dans ces offices. Malgré sa prudence et les douceurs de ses procédés, il était difficile de ramener dans les limites du devoir tous ceux qui s'en étaient écartés, sans produire en

même temps quelques froissements dans les personnes moins bien intentionnées. Cependant, la modération dont usa le nouvel assistant de Saint-Lazare, et la pureté de ses intentions, basées sur la sagesse des règlements dont il prescrivait l'observance, désarmèrent toute opposition. Son amour pour la régularité fit redouter aux frères coadjuteurs, des modifications peut-être plus importantes et plus restrictives de leur indépendance, si, comme on avait lieu de le présumer, l'autorité du Supérieur général venait à être déposée entre les mains de M. Cayla par l'assemblée générale. On raconte que pour écarter un choix qu'ils appréhendaient, quelques-uns des frères eurent alors recours au seul moyen qui fut à leur disposition, la prière : longtemps avant la tenue de l'assemblée, plusieurs se mirent à faire neuvainé sur neuvainé. Le Seigneur qui avait bien d'autres vues sur la Compagnie et qui savait l'importance qu'il y avait pour elle d'avoir à sa tête dans ces temps critiques, un chef prudent, éclairé et inviolablement attaché aux bons principes, se montra sourd à leurs supplications.

§ 4. — *M. Cayla, élu Supérieur de la Congrégation de la Mission.*

L'assemblée générale commença ses réunions et ses travaux, le 31 mai 1788, et, le 2 juin, M. Cayla réunit le nombre de voix suffisant dès le premier tour de scrutin. La résistance, les larmes de son humilité furent inutiles ; il fut proclamé Supérieur général. Son élection ne changea rien à sa manière d'agir envers les différents ordres de la maison, ni à sa conduite particulière. Tel on l'avait vu assistant, tel on le vit Supérieur général ; il ne connut dans sa nouvelle place que les obligations qu'elle lui imposait. Tous les missionnaires animés de l'esprit de leur état, accueillirent la nouvelle de cette nomination avec la plus vive satisfaction et espérèrent de voir reparaitre les beaux jours de la Compagnie.

M. Cayla était doué par la Providence de qualités assez éminentes pour réaliser de si justes espérances, et il l'aurait fait, si les événements politiques ne fussent venus couvrir de ruines la France entière. Telle était également la persuasion des personnes même étrangères à la Compagnie. L'auteur du livre intitulé *les Délices de la religion* écrivait à cette époque : « La Congrégation de la Mission, toujours éclairée et toujours heureuse dans le choix de ses chefs, vient de donner pour successeur à M. Jacquier un homme qui joint aux plus rares talents et au mérite le plus distingué cette vertu digne des temps apostoliques et cette douce sagesse qui rendent un supérieur le modèle et les délices de tous ceux qui lui sont soumis. »

Le nouveau Supérieur général proposa à l'Assemblée, les moyens que son esprit élevé et son désir du bien avaient conçus pour ranimer la ferveur dans la Compagnie, et la mettre à même de rendre à l'Église les services que le Seigneur est en droit d'en attendre. Tous les membres donnèrent leur assentiment aux mesures de réforme et de rénovation qui lui furent soumises ainsi que l'atteste la circulaire du 8 septembre 1788.

« J'arrive, dit M. Cayla, dans des temps difficiles, je vois d'un côté des besoins immenses, une moisson abondante et peu d'ouvriers. Et, si d'un côté, je suis consolé par la conduite régulière et édifiante d'un grand nombre de missionnaires, il en est plusieurs aussi qui sont le sujet de ma peine et de ma douleur... L'esprit de nouveauté, l'amour des commodités de la vie, font des progrès rapides et étendent de toutes parts leurs ravages.

« A la vue de ce triste spectacle, j'ai cherché à me consoler en répandant ma douleur dans le sein des membres de l'Assemblée, ils ont partagé mon affliction. Je leur dois cette justice qu'ils ont montré le plus grand zèle pour la réforme des abus et que rien n'a échappé à l'activité de leurs recherches et à la sagesse de leurs délibérations.

« Pour établir la réforme sur une base solide, on est remonté à la naissance du mal, on l'a suivi dans sa marche et dans ses progrès. Après cet examen approfondi, on s'est livré à la discussion des moyens les plus propres à en arrêter le cours et à procurer le plus grand bien possible dans les circonstances. Il a été reconnu unanimement que, pour obtenir plus sûrement cet effet, il fallait d'abord s'occuper de notre jeunesse, en portant le plus grand soin dans l'admission des sujets, et dans la manière de les former aux sciences et aux vertus de notre état.

« Afin d'établir l'esprit de subordination, sans lequel il n'y a rien à espérer pour le bon ordre, l'Assemblée a rappelé MM. les Visiteurs à leurs fonctions. Désormais, les visites seront faites exactement tous les deux ans, et les procès-verbaux seront envoyés au Supérieur général.

« Les Supérieurs sont maintenus dans toute l'autorité que leur donne leur place, suivant nos usages. Cependant on les avertit que, s'ils ont l'autorité d'un chef, ils doivent avoir la tendresse d'un père, et qu'ils seraient indignes de leur place s'ils montraient de l'indifférence ou de la dureté pour les besoins de leurs confrères et s'ils ne marchaient à leur tête dans le chemin de la régularité...

« L'Assemblée générale n'a rien négligé pour m'aider à soutenir le poids immense qu'elle m'a imposé; elle m'a donné pour premier assistant M. Pertuisot, qui a si bien rempli cette fonction pendant toute l'administration de mon prédécesseur; pour second assistant, M. Brunet, supérieur de notre maison de Poitiers et visiteur de la province de Poitou; pour troisième, M. Ferris, supérieur de notre maison d'Amiens, et, pour quatrième, M. Sicardi, supérieur de notre maison de Turin. Les suffrages se sont réunis pour me donner M. Pertuisot, en qualité d'admoniteur. »

Dans sa circulaire du 1^{er} janvier 1789, M. le Supérieur général constatait les bons effets de la circulaire précé-

dente et disait : « Que je serais avantageusement dédommagé de mes travaux si cette première année de mon administration devenait l'époque heureuse d'un renouvellement de piété et de ferveur ! Si les maux que j'ai voulu guérir étaient remplacés par les vertus les plus pures ! J'ai cette confiance dans le Seigneur que mes efforts et mes vœux ne seront pas sans quelque fruit. Déjà, ma lettre-circulaire a fait d'heureuses impressions ; on a senti la nécessité d'opposer une barrière impénétrable à cet esprit du siècle, qui, soufflant de toutes parts l'indépendance et le goût d'une fausse liberté, s'efforce de pénétrer dans les asiles de la piété et d'y étendre ses ravages. De tous les cœurs s'élève une voix forte qui réclame en faveur d'une discipline exacte, et je vois s'établir, avec une sainte émulation pour le bien, qui me donne les espérances les plus flatteuses, une véritable obéissance. »

Pour être plus à même d'être utile à la Congrégation, au bien de laquelle M. Cayla se dévouait tout entier, il entreprit la visite des maisons afin de constater leur état, de s'instruire de leurs besoins, d'exciter la ferveur des missionnaires tombés dans quelque relâchement, de fortifier les pusillanimes et d'encourager ceux qui étaient animés d'une bonne volonté. Il dirigea d'abord ses pas vers la province du Poitou, dont il visita plusieurs maisons ; mais les troubles qui survinrent l'obligèrent à rentrer à Paris. La Champagne, jouissant de plus de tranquillité, il fit la visite de quelques maisons de cette province. Il se proposait de parcourir ainsi successivement chaque province, quand ses occupations lui en laisseraient la facilité ; d'ailleurs, sa visite dans le Poitou et la Champagne avait déjà été couronnée d'un succès qui dépassait les espérances. M. Cayla s'y était concilié la vénération, l'attachement, la confiance de tous les missionnaires, et, par là, il s'était acquis sur eux une autorité encore plus puissante que celle qu'il tenait de sa place. Les sentiments qu'il avait laissés

gravés dans leur cœur lui auraient sans doute infiniment facilité l'exécution des projets d'amélioration qu'il méditait.

Il était de retour seulement depuis deux jours de son excursion dans le Poitou, lorsque la maison de Saint-Lazare éprouva l'horrible catastrophe dont nous allons parler.

(A suivre.)

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

288. — *Vida de San Vicente de Paul, fundador y primer Superior general de la Congregación de la Misión, escrita por el R. P. Fr. Juan del Santissimo Sacramento, corregida y anotada por un sacerdote de la sobredicha Congregación.* Cuarta edición. Petit in-4°, Madrid 1906.

C'est grâce aux soins de MM. Ignace Martin et Maurice Horcajada, C. M., que paraît, revue et annotée, la nouvelle édition de la *Vie de saint Vincent de Paul* écrite en espagnol par le Frère Jean du Saint-Sacrement.

289. — *Ver sacrum. Heiliger Frühling, leider eines jungen Priesters*, von Alois Roik, C. M. In-12, Graz, Ulr. Moser, 1906.

L'auteur nous présente un gracieux recueil de poésies qui célèbrent les fêtes de l'année : *Nuit de Noël, Mois de mai, Soleil de la grâce, Autour de Posten soir*, etc. Ces *Poésies d'un jeune prêtre* sont des chants tels qu'ils jaillissent du cœur quand, comme le dit le titre du recueil, on est encore au « printemps de la vie ».

290. — AUX ARCHIVES NATIONALES

Dans le précédent numéro des *Annales* (p. 588), nous avons donné la liste des documents relatifs à la Communauté des Filles de la Charité qui se trouvent aux Archives nationales. Il est une de ces pièces qui peut avoir un intérêt de statistique, nous la transcrivons ici :

LISTE DES MAISONS DES FILLES DE LA CHARITÉ

DANS LE REGISTRE DE 1705 OU 1706

ARCHIVES NATIONALES, L, 1054.

(Les dates qui suivent le nom de la ville, indiquent l'année de la fondation de l'établissement).

Angers, 1^{er} février 1640; en 1705, 23 sœurs. (Postérieurement à 1705, une autre main a changé 23 en 33.)

- Arras, 12 février 1696; 12 sœurs
Autun, 10 août; 4 sœurs. (Postérieurement à 1705, une autre main a ajouté : et 4 à l'hôpital.)
Alençon, 11 août 1676; 18 sœurs.
Agen, 6 août 1696; 5 sœurs.
Aumale, archevêché de Rouen, 20 mars 1690; 4 sœurs.
Amiens, 12 février 1696; 12 sœurs.
Albert, 1^{er} mai 1697.
Alais, 4 mai 1703; 4 sœurs. Cet établissement a été commencé par l'ordre de M. de Basville, intendant de Montpellier, qui y fit conduire 2 de nos sœurs par 300 hommes et 800 qui vinrent au-devant, pour aller servir les pauvres soldats blessés en la guerre des fanatiques.
Brienne, évêché de Troyes, 1652; 2 sœurs.
Bernay, évêché de Lizieux, 1654; 3 sœurs.
Belle-Isle, évêché de Vannes, juin 1660; 14 sœurs.
Bourbon, évêché de Bourges, 15 août 1665; 3 sœurs.
Bruyères-le-Châtel, archevêché de Paris, 6 septembre 1668; 2 sœurs.
Bezons, archevêché de Paris, 14 mars 1675; 2 sœurs.
Bléré, évêché de Tours, 21 avril 1677; 3 sœurs.
Baye, évêché de Châlons, 25 mai 1678; 2 sœurs.
Bénévant, évêché de Limoges, 6 mai 1678; 3 sœurs.
Beauvoir, évêché de Sens, 13 juin 1678; 2 sœurs
Besse, évêché du Mans, 14 avril 1679; 2 sœurs.
Bourgachard, archevêché de Rouen, 24 mai 1683; 3 sœurs.
Blangis, archevêché de Rouen, 18 décembre 1685; 4 sœurs.
Boulogne, 23 septembre 1687; 8 sœurs.
Bourgault, évêché d'Amiens, 1688; 3 sœurs.
Beaune, évêché d'Autun, 15 mai 1690; 2 sœurs.
Bordeaux : 1^o Sainte-Eulalie, 10 octobre 1690; 3 sœurs.
2^o Saint-Remy, 11 août 1700; 3 sœurs.
3^o Saint-Michel, 29 novembre 1700; 3 sœurs.
4^o Hôpital Saint-André, 1706; 24 sœurs. (Une autre main, postérieurement à 1705, a ajouté ce quatrième établissement.)
Bagneux, archevêché de Paris, 22 mars 1691.
Bannost, évêché de Meaux, 2 avril 1691. (Une autre main, postérieurement à 1705, a ajouté, après avoir effacé la maison : on a quitté par défaut de pension.)
Béziers, 19 juin 1692; 5 sœurs.
Bellesme, évêché de Séez, 31 mars 1695; 3 sœurs.
Bar-le-Duc, évêché de Toul, 8 octobre 1696; 3 sœurs. (Une autre main, postérieurement à 1705, a ajouté, après avoir effacé la maison : on a quitté par défaut de pension.)
Béziers, 19 juin 1692, 5 sœurs.
Bellesme, évêché de Séez, 31 mars 1695; 3 sœurs.

Bar-le-Duc, évêché de Toul, 8 octobre 1696; 3 sœurs. (Une autre main postérieurement a ajouté : on a augmenté de la troisième en 1712.)

Bazas, 25 juin 1698; 3 sœurs.

Braye, évêché d'Amiens, 10 avril 1700; 3 sœurs.

Blaizy, évêché de Langres, 29 juillet 1700; 2 sœurs.

Blaye, archevêché de Bordeaux, 27 octobre 1702; 4 sœurs.

Brie, archevêché de Paris, 21 mai 1704; 2 sœurs.

Belesta, évêché de Mirepoix, 2 sœurs. (Maison effacée postérieurement à 1705.)

Cerqueux, évêché de Rouen, 1647; 2 sœurs. (Une main, postérieurement à 1705, a effacé la maison et ajouté : rompu manque de pension.)

Chantilly, évêché de Senlis, 1647; 3 sœurs. (Une autre main, postérieurement, a ajouté : 8 Filles, par contrat, en janvier 1737.)

Châteaudun, évêché de Chartres, 16 juillet 1654; 4 sœurs.

Cahors 1° Saint-Joseph des orphelines, 1657; 3 sœurs.

2° Saint-Projet, hôpital des malades 1672; 4 sœurs.

3° Les orphelines, 8 octobre 1683; 4 sœurs.

4° Saint-Jacques, 24 septembre 1697; 3 sœurs. (Une autre main, postérieurement, a ajouté : on a augmenté d'une quatrième en novembre 1713.)

Coudray, archevêché de Paris, 1661; 2 sœurs. (Une autre main, postérieurement à 1705, a effacé la maison.)

Chartres, 1664; 6 sœurs.

Chauny, évêché de Laon, 6 juin 1668; 3 sœurs.

Chasville, archevêché de Paris, 14 septembre 1670; 2 sœurs.

Chaumont, évêché de Langres, 12 avril 1672; 4 sœurs.

Châteaulavalière, évêché d'Angers, 1672; 2 sœurs.

Clichy, archevêché de Paris 1674; 2 sœurs.

Chassilier, évêché du Mans, 15 juillet 1675; 3 sœurs.

Clermont : 1° Saint-Genest, 1678; 2 sœurs.

2° Saint-Joseph, 3 mars 1700; 3 sœurs.

Coulombe, archevêché de Paris, 19 août 1681; 2 sœurs.

Charenton, archevêché de Paris, 1682; 3 sœurs.

Châlons : 1° La Trinité, 12 janvier 1682; 3 sœurs, dont une est pour Saint-Alpin fondée le 24 septembre 1692.

2° Notre-Dame, 19 février 1684; 3 sœurs.

Choisy, archevêché de Paris, 29 mai 1685; 2 sœurs.

Chollet, évêché de Poitiers, 7 août 1690; 3 sœurs.

Crève-Cœur, évêché de Beauvais, 4 août 1691; 2 sœurs.

Criel, archevêché de Rouen, 6 mars 1685; 4 sœurs.

Culm, royaume de Pologne, 1694; 4 sœurs.

Castelsarrasin, évêché de Montauban, 1^{er} juin 1697; 3 sœurs.

Chastenay, archevêché de Paris, 5 juillet 1698; 2 sœurs.

- Champ-Rosay, archevêché de Paris, 2 avril 1700; 3 sœurs.
Cambrai, 21 juin 1702; 3 sœurs.
Celle-Saint-Sire, évêché de Sens, 23 juillet 1704; 2 sœurs.
Coulombiers, 3 sœurs. (Cette maison a été ajoutée après coup dans le registre.)
Dourdan, évêché de Chartres; 4 sœurs.
Dijon : 1° Notre-Dame; 2 sœurs.
3° Saint-Michel, 26 mai 1698; 2 sœurs.
3° Saint-Pierre, 28 août 1702, 2 sœurs.
4° Saint-Jean. (Maison ajoutée postérieurement à 1705 par une autre main.)
Eu, archevêché de Rouen : 1° Saint-Anne, 2 sœurs.
2° Le Séminaire, 29 mai 1685, 6 sœurs.
Evreux, 1673; 6 sœurs. (Une autre main, postérieurement à 1705, a ajouté : et 4 à la maison de la Providence.
Estoge, évêché de Châlons, 11 septembre 1685; 2 sœurs.
Fontainebleau, évêché de Sens : 1° La Charité, 1647; 5 sœurs.
2° Montpereux, la Sainte-Famille, 1691; 6 sœurs.
Fontenay-aux-Roses, archevêché de Paris, 30 mars 1649; 2 sœurs.
Fronsac, évêché de Bordeaux, 2 novembre 1683; 2 sœurs.
Fresnay, évêché du Mans, 14 mars 1692; 3 sœurs.
Gex, évêché de Genève, vers 1660; 5 sœurs.
Guise, évêché de Laon, 7 août 1676; 6 sœurs.
Grest, archevêché de Paris 1678, 2 sœurs. (Maison effacée par une autre main, postérieurement à 1705.)
Guermade, archevêché de Paris, 31 octobre 1686; 2 sœurs.
Goussainville, archevêché de Paris, 10 novembre 1696; 2 sœurs.
Hennebon, évêché de Vannes, 31 décembre 1652; 4 sœurs.
Houille, archevêché de Paris, vers 1655; 2 sœurs.
Huisseaux, évêché de Blois, vers 1668; 2 sœurs. (Une autre main, postérieurement à 1705, a effacé la maison.)
Hebecourt, archevêché de Rouen, 7 septembre 1689; 2 sœurs.
Hesdin, évêché de Saint-Omer, 16 février 1699; 5 sœurs.
Jouy, archevêché de Paris, 18 juin 1692; 2 sœurs.
Javron, évêché du Mans, 25 février 1695; 3 sœurs.
Liancourt, évêché de Beauvais 1645; 4 sœurs.
La Ferre, évêché de Laon, juillet 1656; 3 sœurs.
La Ferté-Vidame, évêché de Chartres, 25 avril 1663; 2 sœurs.
(Une autre main, postérieurement à 1705, a changé 2 en 3.)
Luçon, 22 juillet 1673; 6 sœurs. (Une autre main, postérieurement à 1705, a ajouté : on a augmenté d'une septième.)
Lezou, évêché de Clermont 1675; 3 sœurs. (Il y avait primitivement 2.)
Louvois, archevêché de Reims, 11 janvier 1676; 2 sœurs.
Lezines, évêché de Langres, 11 janvier 1676; 2 sœurs.

- Lyon : 1° Saint-Pierre-le-Vieux, 6 février 1679 ; 6 sœurs.
 2° Saint-Michel, novembre 1695 ; 3 sœurs.
 3° Saint-Paul, 22 octobre 1798 ; 3 sœurs.
- Leuville, archevêché de Paris, 1681 ; 2 sœurs.
- Lublé, évêché d'Angers, 11 octobre 1683.
- La Valette, évêché de Périgueux, 30 août 1685 ; 2 sœurs.
- La Tremblade, évêché de Saintes, 1685 ; 4 sœurs.
- L'Île d'Oléron, évêché de Saintes, 1686 ; 5 sœurs.
- L'Île de Ré, évêché de La Rochelle, 1686 ; 4 sœurs.
- La Buisnière évêché de Sens, 27 avril 1689 ; 2 sœurs.
- Langres, 7 octobre 1690 ; 11 sœurs.
- L'Île-Marie, évêché de Coutances, 19 septembre 1693 ; 2 sœurs.
- Les Sables-d'Olonne, évêché de Luçon, 30 décembre 1695 ; 3 sœurs.
- La Ferté-Gaucher, évêché de Meaux, 2 août 1697 ; 2 sœurs.
- Longué, évêché d'Angers, 21 juin 1698 ; 3 sœurs.
- Lunel, évêché de Montpellier, 21 novembre 1699 ; 3 sœurs.
- Ludon, archevêché de Bordeaux, 6 juin 1702 ; 2 sœurs.
- La Réole, évêché de Bazas, 8 mai 1703 ; 3 sœurs.
- Les Trois-Moutiers, 2 sœurs. (Cette maison a été ajoutée, postérieurement à 1705, dans le cahier, par une autre main.)
- Montmirail, évêché de Soissons.
- Metz : 1° 1653 ; 3 sœurs.
 2° Saint-Nicolas, 31 mars 1687 ; 16 sœurs. (Une autre main, postérieurement à 1705, a changé le 16 en 18.)
 3° Notre-Dame-du-Bon-Secours, 6 juin 1699 ; 6 sœurs.
- Maison, évêché de Langres, 1663 ; 2 sœurs.
- Melun, évêché de Sens, 9 mars 1666 ; 2 sœurs. (Une autre main, postérieurement à 1708, a ajouté : et 4 à l'hôpital.)
- Montluçon, évêché de Bourges : 1° Notre-Dame, 17 décembre 1667 ; 2 sœurs.
 2° Hôtel-Dieu, 26 avril 1671 ; 3 sœurs. (Une autre main, postérieurement à 1705, a ajouté : et une d'augmentation).
- Montpellier : 1° Saint-Eloy, 9 février 1668 ; 8 sœurs.
 2° Les paroisses, 11 février 1669 ; 5 sœurs.
- Monthéry, archevêché de Paris, 1668 ; 2 sœurs.
- Mauré, évêché de Blois, 9 septembre 1675 ; 3 sœurs.
- Moulins, évêché d'Autun, 9 janvier 1684 ; 6 sœurs.
- Marennes, évêché de Saintes, 1685 ; 4 sœurs.
- Montauban, 13 août 1685 ; 6 sœurs.
- Maran, évêché de La Rochelle, 1686 ; 4 sœurs.
- Monpaon, évêché de Périgueux, 5 mai 1687, 3 sœurs.
- Maintenon, évêché de Chartres, 30 août 1687 ; 2 sœurs. (Maison effacée par une autre main postérieurement à 1705.)
- Mouzon, évêché de Reims, 31 mai 1692 ; 3 sœurs.
- Marly, archevêché de Paris, 29 décembre 1692 ; 2 sœurs.

Meaux : 1^o 30 mai 1695 ; 3 sœurs.

2^o L'Hôpital, 30 septembre 1700 ; 3 sœurs. (Une autre main, postérieurement à 1705, a ajouté : et une d'augmentation.)

Mitry, évêché de Meaux, 7 juillet 1698 ; 2 sœurs.

Meudon, archevêché de Paris, 29 mars 1700 ; 3 sœurs.

Marmande, évêché d'Agen, 22 avril 1704 ; 3 sœurs.

Nanteuil, évêché de Meaux, septembre 1641 ; 2 sœurs.

Narbonne : 1^o Août 1659 ; 3 sœurs.

2^o Hôpital Saint-Paul, 22 septembre 1696 ; 4 sœurs. (Une écriture, postérieurement à 1705, a ajouté : et une d'augmentation.)

Nogent-le-Rotrou, évêché de Chartres, 1^{er} juillet 1672 ; 3 sœurs.

Neubourg, évêché d'Evreux, 24 avril 1698 ; 3 sœurs.

Noisy-le-Grand, archevêché de Paris, 9 avril 1699 ; 2 sœurs.

Nancy, évêché de Toul, 12 janvier 1701 ; 2 sœurs.

Pithiviers, évêché d'Orléans, 29 juillet 1670 ; 3 sœurs.

Petit Saint-Quentin, évêché de Reims, 1^{er} mai 1682 ; 2 sœurs.

(Une autre main, postérieurement à 1705, a ajouté : on a quitté par le défaut de ratification du fondateur.)

Piré, évêché de Rennes, 9 mars 1684 ; 3 sœurs.

Pantin, archevêché de Paris, 8 octobre 1688 ; 2 sœurs.

Ayron, 2 sœurs.

Pau, en Béarn, 1688 ; 3 sœurs. (Une autre main, postérieurement à 1705, a ajouté : et une d'augmentation.)

Pont-à-Mousson, évêché de Toul, 6 février 1690 ; 2 sœurs.

Pont-Saint-Esprit, évêché d'Uzès, 27 novembre 1694 ; 4 sœurs.

Pontchartrain, évêché de Chartres, 8 mai 1698 ; 4 sœurs. (Une autre main, postérieurement à 1705, a ajouté : et une d'augmentation que Mme la chancelière a demandée.)

Péronne, évêché de Noyon, 8 février 1700 ; 2 sœurs.

Plouër, 4 sœurs. (Maison ajoutée par une autre main, postérieurement à 1705.)

Pennautier, 2 sœurs. (Maison ajoutée par une autre main, postérieurement à 1705.)

Richelieu, évêché de Poitiers, 1641 ; 2 sœurs.

Romainville, archevêché de Paris, 1661 ; 2 sœurs.

Rennes, 1672 ; 7 sœurs, dont 2 pour prisonnières, établies le 8 août 1694.

Réveillon, évêché de Troyes, 28 septembre 1677 ; 2 sœurs.

Rochefort, évêché de La Rochelle : 1^o 21 mai 1685 ; 21 sœurs.

2^o Petit Hôpital, 21 février 1690 ; 4 sœurs.

Rosay, évêché de Rouen, 21 avril 1695 ; 3 sœurs.

Riom, évêché de Clermont, 3 juillet 1699 ; 3 sœurs. (Une autre main, postérieurement, a ajouté : et 1 d'augmentation en 1713.)

Rethel, évêché de Reims, 4 avril 1704 ; 3 sœurs. (Une autre

main, postérieurement à 1705, a ajouté et 1 d'augmentation.)
Rethel, les orphelines ; 3 sœurs. (Maison ajoutée par une autre main, postérieurement à 1705.)

Rambervilliers, 3 sœurs. (Maison ajoutée postérieurement à 1705.)

Sedan, évêché de Reims, 1639 ; 8 sœurs.

Saint-Germain-en-Laye, archevêché de Paris : 1^o 1645 ; 14 sœurs.

2^o Petit Hôpital, 1682 ; 4 sœurs.

Saint-Denis, archevêché de Paris, 22 août 1645 ; 4 sœurs. (Postérieurement à 1705, on a ajouté : et une d'augmentation.)

Sainte-Marie-du-Mont, évêché de Coutances, 1650 ; 3 sœurs.

Saint-Fargeau, évêché d'Auxerre, 1654 ; 3 sœurs.

Sainte-Reyne, évêché d'Autun, 1666 ; 5 sœurs.

Seigneley, évêché d'Auxerre, 1668 ; 2 sœurs.

Saint-Méen, évêché de Saint-Malo, 30 août 1670 ; 3 sœurs.

(Postérieurement à 1705, a été ajouté : on a augmenté d'une maîtresse d'école.)

Saint-Flours 6 mars 1681 ; 3 sœurs. (Postérieurement à 1705, a été ajouté : et une d'augmentation.)

Saint-Malo, 15 mai 1681 ; 6 sœurs.

Sezanne, évêché de Troyes, 10 décembre 1681 ; 3 sœurs.

Sceaux, archevêché de Paris, 1682 ; 2 sœurs.

Senlis : 1^o 8 juin 1682 ; 2 sœurs.

2^o L'Hôpital, 9 novembre 1696 ; 3 sœurs. (Postérieurement à 1705, a été ajouté : et 3 à l'Hôtel-Dieu.)

Saint-Quentin, évêché de Noyon, 16 août 1685 ; 4 sœurs.

Soubise, évêché de La Rochelle, 1686 ; 3 sœurs.

Saint-Cloud, archevêché de Paris, 11 avril 1689 ; 3 sœurs.

Saint-Thierry, évêché de Reims, 12 octobre 1689 ; 2 sœurs.

Saint-Chéron, archevêché de Paris, 12 octobre 1689 ; 2 sœurs.

Silly, évêché de Meaux, 12 janvier 1690 ; 2 sœurs.

Sarcelles, archevêché de Paris, 29 juin 1690 ; 2 sœurs.

Saint-Pons, 26 mai 1694 ; 4 sœurs.

Savières, évêché de Troyes, 13 juillet.

Saint-Omer : 1^o La Paroisse, 3 mars 1695 ; 3 sœurs.

2^o Hôpital Saint-Louis, 13 mars 1701 ; 4 sœurs. (Postérieurement à 1705, on a ajouté et 3 d'augmentation.)

Saint-Servan, évêché de Saint-Malo, 25 mai 1698 ; 3 sœurs.

(Postérieurement à 1705, on a ajouté : et une d'augmentation.)

Saujon, évêché de Saintes, 26 juin 1699 ; 2 sœurs.

Saintes, 30 juin 1700 ; 4 sœurs.

Saint-Aignan, archevêché de Bourges, 18 août 1700 ; 6 sœurs.

Saint-Hippolyte, évêché d'Alais, 18 août 1700 ; 2 sœurs.

Saint-Clair, archevêché de Rouen, 30 mai 1704 ; 2 sœurs.

Saint-Souplet, 2 sœurs. (Maison ajoutée par une autre postérieurement à 1705.)

- Surgères, 2 sœurs. (Maison ajoutée par une autre main, postérieurement à 1705.)
- Saint-Saturnin, 2 sœurs. (Maison ajoutée par une autre main, postérieurement à 1705.)
- Thibouville, évêché de Lizieux, 2 septembre 1680; 2 sœurs.
- Thisy, évêché de Mâcon, 25 août 1681; 2 sœurs.
- Trévoux, 20 octobre 1686; 4 sœurs.
- Triel, évêché de Rouen, 16 mai 1688; 2 sœurs.
- Toulouse: 1^o 28 avril 1689, 19 sœurs. (Une autre main, postérieurement, a changé le 19 en 20.)
- 2^o La paroisse Saint-Étienne, 23 octobre 1703; 2 sœurs. (Une autre main, postérieurement, a changé le 2 en 5.)
- Tonnay-Charente, évêché de Saintes, 14 mars 1698; 4 sœurs.
- Tarascon, évêché d'Avignon, 19 août 1699; 6 sœurs.
- Toul. (Maison ajoutée postérieurement à 1705.)
- Varsovie en Pologne: 1^o Les Orphelines, 1653.
- 2^o Saint-Martin, l'Hôpital des malades, 1683.
- 3^o Paroisse Sainte-Croix, 1694.
- Varise, évêché de Chartres, 1653; 2 sœurs.
- Villers-Cotterets, évêché de Soissons, 1663; 3 sœurs.
- Villeneuve-le-Roi, archevêché de Paris, 17 mars 1665; 2 sœurs.
- Villecerf-Saint-Auge, évêché de Sens, 1666; 2 sœurs.
- Vilaines, évêché du Mans, 1668; 3 sœurs.
- Villeneuve-Saint-Georges, archevêché de Paris, 1669; 2 sœurs.
- Vineuil, évêché de Blois, juin 1670; 2 sœurs.
- Versailles, archevêché de Paris: 1^o La Charité, 1670; 14 sœurs.
- 2^o La Paroisse, environ le même temps; 6 sœurs. (Une autre main, postérieurement à 1705, a ajouté: et, au parc, 2 sœurs, et 2 à Sainte-Anne.)
- Vitry-sur-Seine, archevêché de Paris, 16 août 1680; 2 sœurs.
- Villevaudez, archevêché de Paris, 1681; 2 sœurs.
- Vannes, 11 novembre 1682; 4 sœurs. (Une autre main, postérieurement à 1705, a ajouté: et 2 d'augmentation.)
- Vitry-le-François, évêché de Châlons, 6 juillet 1686; 3 sœurs.
- Villacerf, évêché de Troyes, 30 août 1686; 2 sœurs.
- Varèdes, évêché de Meaux, 13 mars 1692; 2 sœurs.
- Verdun, 2 mai 1693; 3 sœurs.
- Vic, évêché de Metz, 5 avril 1696; 3 sœurs.
- Ussel, évêché de Limoges, 31 mai 1696; 3 sœurs.
- Vichy, évêché de Bourges, 25 juillet 1696; 3 sœurs.
- Vincennes, archevêché de Paris, 2 avril 1698; 2 sœurs.
- Varennnes, évêché de Bourges, 11 avril 1679; 3 sœurs. (Une autre main, postérieurement à 1705, a ajouté: et une d'augmentation.)
- Villeneuve-en-Agenois, 3 sœurs. (Maison ajoutée postérieurement à 1705.)

Villeloin, 2 sœurs. (Maison ajoutée postérieurement à 1705.)
Yvry, 2 sœurs. (Maison ajoutée postérieurement à 1705.)

ÉTABLISSEMENTS EN LA VILLE ET FAUBOURG DE PARIS

La Grande Maison devant Saint-Lazare.

Les Invalides, 35 sœurs.

Les Incurables, 32 sœurs. (Une autre main, postérieurement à 1705, a changé 32 en 21.)

Les Petites Maisons, 12 sœurs. (Une autre main, postérieurement à 1705, a changé 12 en 22.)

Les Enfants Trouvés devant l'Hôtel-Dieu, 16 sœurs.

L'Hôtel-Dieu, 3 sœurs.

Bél-Air.

Le Saint-Nom-de-Jésus.

La Petite Maison, 3 sœurs.

Les Galériens, 3 sœurs.

Saint-André, 3 sœurs.

Saint-Barthélemy, 4 sœurs.

Saint-Benoist, 3 sœurs.

Saint-Cosme, 2 sœurs.

Saint-Eustache. (Une autre main, postérieurement à 1705, a changé le 3 en 4.)

Saint-Étienne, 4 sœurs.

Saint-Gervais, 5 sœurs.

Saint-Germain-l'Auxerrois, 5 sœurs.

Saint-Hippolyte, 3 sœurs.

Saint-Jacques la Boucherie, 3 sœurs.

Saint-Jacques du Haut-Pas, 3 sœurs. (Une autre main, postérieurement à 1705, a changé 3 en 4.)

Saint-Leu, 3 sœurs.

Saint-Louis-en-l'Île, 2 sœurs. (Une autre main, postérieurement à 1705, a changé 2 en 4.)

Saint-Médéric, 3 sœurs. (Une autre main, postérieurement à 1705, a changé 3 en 4.)

Saint-Martin, 3 sœurs. (Une autre main, postérieurement à 1705, a changé 3 en 2.)

Saint-Médard, 4 sœurs.

Saint-Jean, 5 sœurs. (Une autre main, postérieurement à 1705, a changé le 5 en 4.)

Saint-Nicolas-des-Champs, 5 sœurs.

Saint-Nicolas du Chardonnet, 2 sœurs. (Une autre main, postérieurement à 1705 ; a changé le 2 en 3.)

Saint-Paul, 6 sœurs. (Une autre main, postérieurement à 1705, a barré le 6 et ajouté un 5.)

Saint-Roch, 3 sœurs. (Une autre main, postérieurement à 1705, a barré le 3 et a ajouté un 5.)

Saint-Sauveur, 3 sœurs.

Saint-Séverin, 2 sœurs. (Une autre main, postérieurement à 1705, a barré la maison.)

Saint-Sulpice, 4 sœurs. (Une autre main, postérieurement à 1705, a changé le 4 en 5.)

La Villeneuve, 3 sœurs. (Une autre main, postérieurement à 1705, a changé le 3 en 4.)

Sainte-Marguerite, 4 sœurs. (Une autre main postérieurement à 1705, a changé le 4 en 5.)

Le Gérant : C. SCHMEYER.

PLAN DE PARIS

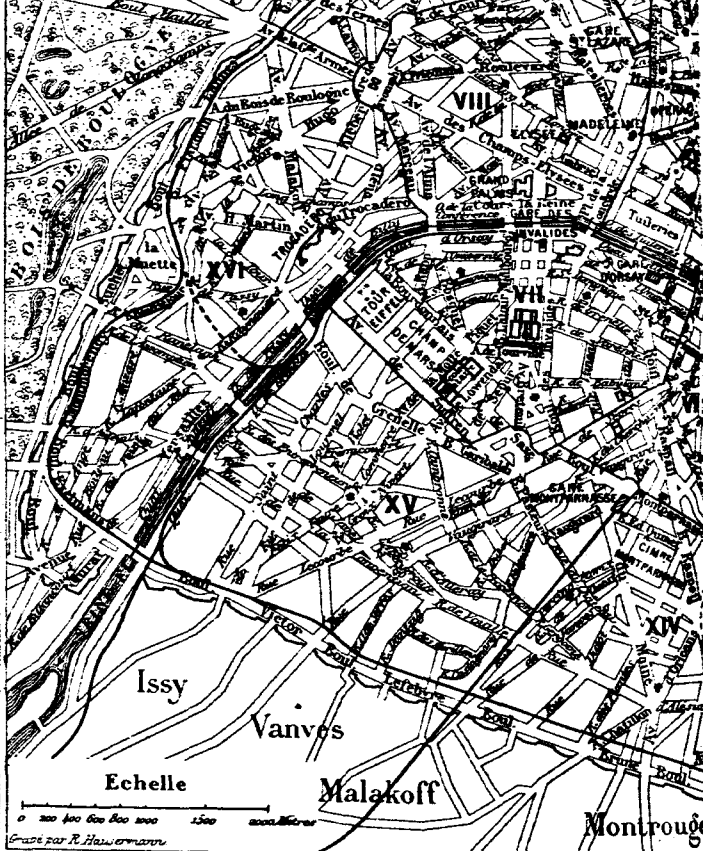
I. — PARIS
DIVISÉ EN ARRONDISSEMENTS
(1906)

PARIS

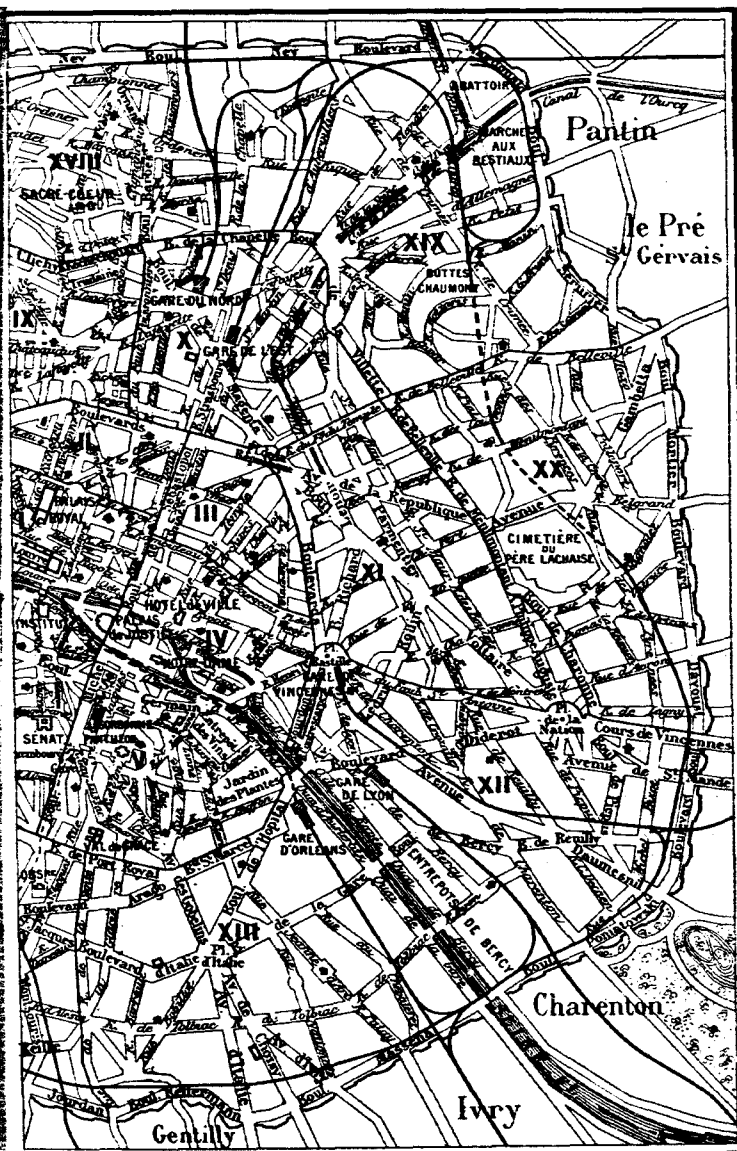
divisé
en arrondissements
1906

Les chiffres romains
indiquent les arrondissements.

Neuilly



Cratée par R. Hauermann



PARIS

PARIS, en latin *Lutetia, Parisii*, sur le fleuve de la Seine et la petite rivière de Bièvre, est la capitale de la France et le chef-lieu du département de la Seine. La population, en 1906, est de 2 600 000 habitants. C'est un archevêché.

HISTOIRE. — Dans l'antiquité, Paris était contenu dans l'île de la Cité où est construite aujourd'hui la cathédrale Notre-Dame. La ville s'étendit graduellement. L'enceinte fortifiée actuelle fut élevée sous Louis-Philippe en 1840; elle donne à la ville un périmètre de 38 kilomètres.

Paris est une ville magnifique. Les places de Paris sont toutes remarquables, mais aucune n'est comparable à celle de la Concorde pour la magnificence, l'étendue et les monuments qui l'entourent ou forment sa perspective. Les boulevards constituent un des traits caractéristiques de Paris : ils sont tous plantés d'arbres, et forment des lignes très heureuses. Les boulevards intérieurs sont bordés d'élégantes constructions et d'une infinité de magasins où se déploient toute la variété et toute la richesse de l'industrie française.

Parmi les monuments, le Louvre, le Luxembourg, Notre-Dame de Paris, la Sainte-Chapelle, les Invalides, l'Arc de triomphe de l'Étoile, tiennent le premier rang.

DIVISIONS. — I. Au point de vue religieux, la ville de Paris, sans la banlieue, est partagée en 71 paroisses, dont la population va de 10 000 âmes pour les paroisses du centre à 90 000 comme à Saint-Ambroise et même à 120 000 comme à Notre-Dame de Clignancourt.

II. Au point de vue de l'administration civile, Paris est partagé en 20 arrondissements : I^{er}, le Louvre; II^e, la Bourse; etc. Et chaque arrondissement est partagé en quatre quartiers.

De chacun des côtés de la Seine, Paris à un aspect particulier. Le côté de la *rive droite* est surtout le quartier des affaires et du plaisir, avec l'Opéra et le plus grand nombre des grands théâtres et des grands magasins. Le côté de la *rive gauche* est plus particulièrement le centre du mouvement scientifique et littéraire : là se trouvent le quartier des Écoles avec la Sorbonne et le Collège de France; l'Académie; là aussi se trouvent les principaux foyers de la vie religieuse, l'archevêché, les séminaires de Saint-Sulpice et des Missions étrangères, etc. Là sont la maison-mère des Lazaristes (rue de Sèvres, 95; VI^e arr.) et celle des Filles de la Charité (rue du Bac, 140; VII^e arr.)

PLAN
DE PARIS

II. — PARIS
DIVISÉ EN PAROISSES
(1906)

SUR CE PLAN DE PARIS divisé en paroisses, les *chiffres romains* indiquent les établissements de la Congrégation de la Mission, existant ou ayant existé ; et les *chiffres arabes* indiquent les maisons des Filles de la Charité, qui, de même, existent actuellement ou ont autrefois existé.

Voir la liste ci-jointe.

PARIS

I. ÉTABLISSEMENTS DES PRÊTRES DE LA MISSION EXISTANT OU AYANT CESSÉ D'EXISTER

Ces établissements sont indiqués sur la carte de Paris divisé en paroisses par des chiffres romains : I. Rue de Sèvres, 95 ; II. Les Bons-Enfants ou Séminaire Saint-Firmin ; III. L'ancien Saint-Lazare ; etc. Voyez ci-dessus *Annales*, tome 72, p. 17.

II. ÉTABLISSEMENTS DES FILLES DE LA CHARITÉ EXISTANT OU AYANT CESSÉ D'EXISTER

Ces établissements sont indiqués sur la carte de Paris divisé en paroisses, par des chiffres arabes ; ces chiffres sont reproduits ci-après devant la mention de chaque maison.

NOTA. — Nous mentionnons toutes les maisons dont nous avons eu connaissance. Evidemment plusieurs ont cessé d'exister, même depuis longtemps. Les maisons qui ont cessé d'exister ont disparu soit par rupture de traité, soit en plus grand nombre, lors de la Révolution de la fin du dix-huitième siècle et lors des suppressions des premières années du vingtième siècle. Pour les maisons récentes nous avons suivi les *Annales des Dames de la Charité* de 1902.

Nous donnerons deux listes des établissements des Filles de la Charité, l'une par arrondissements, l'autre par paroisses.

1^o LISTE PAR ARRONDISSEMENTS

1. La maison-mère des Filles de la Charité, rue du Bac, 140 ; voir VII^e arrondissement.

I^{er} arrondissement. — Louvre

2. Rue du Bouloi, 20 ; paroisse de Saint-Eustache.
3. Rue du Roule, 13 ; paroisse de Saint-Germain-l'Auxerrois.
4. Place du Marché Saint-Honoré, 32 ; paroisse de Saint-Roch.

II^e arrondissement. — Bourse

5. Rue Réaumur, 85 ; paroisse de Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle.

III^e arrondissement. — Temple

6. Rue du Foin, 9 ; paroisse de Saint-Denis-du-Saint-Sacrement.

IV^e arrondissement. — Hôtel de Ville

7. Rue Montgolfier, 22; paroisse de Saint-Nicolas-des-Champs.
8. Rue des Ursins, 15 et 17; paroisse de Notre-Dame de Paris.
9. Rue Vieille-du-Temple, 47; paroisse de Notre-Dame-des-Blancs-Manteaux.
10. Rue Geoffroy-Lasnier, 30; paroisse de Saint-Gervais.
11. Rue Poullietier, 7; paroisse de Saint-Louis-en-l'Île.
12. Rue du Cloître-Saint-Merri, 8; paroisse de Saint-Merri.
13. Rue du Fauconnier, 11; paroisse de Saint-Paul-Saint-Louis.

V^e arrondissement. — Panthéon

14. Rue Saint-Jacques, 279 (Val-de-Grâce); paroisse de Saint-Jacques du-Haut-Pas.
15. Rue du Cardinal-Lemoine, 43; paroisse de Saint-Étienne-du-Mont.
16. Rue Nicole, 9; paroisse de Saint-Jacques-du-Haut-Pas.
17. Rue Geoffroy-Saint-Hilaire, 32; paroisse de Saint-Médard.
18. Rue des Bernardins, 15; paroisse de Saint-Nicolas-du-Chardonnet.
19. Rue de la Parcheminerie, 15; paroisse de Saint-Séverin.
- 20-21. Rue du Cardinal-Lemoine, 69 et 75; paroisse de Saint-Étienne du-Mont.

VI^e arrondissement. — Luxembourg

22. Rue Saint-André-des-Arts, 30; paroisse de Saint-Séverin.
23. Rue du Cherche-Midi, 120; ouvroir Saint-Vincent-de-Paul; paroisse de Saint-François-Xavier.
24. Rue de l'Abbaye, 3; paroisse de Saint-Germain-des-Près.
25. Rue de Vaugirard, 80; paroisse de Saint-Sulpice.
26. Rue d'Assas, 26; paroisse de Saint-Sulpice.
27. Rue de Sévres, 67; Convalescence ou Saint-Louis; paroisse de Saint-François-Xavier.
28. Rue du Vieux-Colombier, 11; maison-mère, après la Révolution; paroisse de Saint-Sulpice.
29. Rue Jacob, 47; Hôpital de la Charité; paroisse de Saint-Germain-des-Près.

VII^e arrondissement. — Palais-Bourbon

1. Rue du Bac, 140; la maison-mère des Filles de la Charité; paroisse de Saint-François-Xavier.
30. Boulevard des Invalides, 6; Hôtel des Invalides; paroisse de Saint-François-Xavier.
31. Rue de l'Université, 159; Les Jeunes Économes; paroisse de Saint-Pierre-du-Gros-Caillou.
32. Rue de Grenelle, 77; paroisse de Sainte-Clotilde.
33. Rue Oudinot, 3; La Providence; paroisse de Saint-François-Xavier.
34. Rue Saint-Dominique, 105; Hospice Le Prince et rue Clerc; paroisse de Saint-Pierre-du-Gros-Caillou.
35. Rue de Grenelle, 182; paroisse de Saint-Pierre-du-Gros-Caillou.
36. Rue Perronet, 9; paroisse de Saint-Thomas-d'Aquin.

- 37. Rue Saint-Dominique, 106; Hôpital militaire du Gros-Caillou; paroisse Saint-Pierre-du-Gros-Caillou.
- 38. Rue de Sèvres, 42; Incurables-femmes ou Laënnec; paroisse de Saint-François-Xavier.
- 39. Rue de la Chaise et rue de Sèvres; Hospice des Petites-Maisons ou des Ménages; paroisse de Saint-Thomas-d'Aquin.

VIII^e arrondissement. — Élysée

- 40. Boulevard de Courcelles, 9, et rue de Monceau, 95; paroisse de Saint-Augustin.
- 41. Rue de la Ville-l'Évêque, 14; paroisse de Sainte-Madeleine.
- 42. Rue de Monceau, 11, 13, 15 bis; paroisse de Saint-Philippe-du-Roule.

IX^e arrondissement. — Opéra

- 43. Rue Latour-d'Auvergne, 18; paroisse de Notre-Dame-de-Lorette
- 44. Rue d'Hauteville, 56; paroisse de Saint-Eugène.

X^e arrondissement. — Entrepôt

- 45. Rue des Récollets, 8; Hôpital militaire Saint-Martin; paroisse de Saint-Laurent.
- 46. Avenue Parmentier, 149; paroisse Saint-Joseph.
- 47. Rue du Canal-Saint-Martin, 10; paroisse Saint-Laurent.
- 48. Rue de Rocroi, 6; paroisse de Saint-Vincent-de-Paul.
- 49. Rue du Faubourg-Saint-Denis, en face Saint-Lazare; paroisse de Saint-Laurent.
- 50. Rue des Récollets, 10; Hospice des Incurables-hommes; paroisse Saint-Laurent.

XI^e arrondissement. — Popincourt

- 51. Rue du Chemin-Vert, 140; paroisse de Saint-Ambroise.
- 52. Rue d'Angoulême, 81; paroisse de Saint-Joseph-Saint-Maur.
- 53. Rue Basfroi, 16; paroisse de Sainte-Marguerite.
- 54. Rue de Charonne; Hospice de Bon-Secours; paroisse de Sainte-Marguerite.

XII^e arrondissement. — Reuilly

- 55. Rue de Charenton, 28; Les Quinze-Vingts; paroisse de Saint-Antoine.
- 56. Rue du Faubourg-Saint-Antoine, 254; paroisse de Saint-Éloi.
- 57. Rue des Meuniers, 63 et 65; paroisse de Notre-Dame-de-Bercy.
- 58. Rue Ruty, 5; paroisse de Notre-Dame-Immaculée-Conception.
- 59. Rue de Reuilly, 77; paroisse de Saint-Éloi.
- 60. Rue de Charenton, 89; Hôpital Sainte-Eugénie; paroisse de Saint-Antoine.

XIII^e arrondissement. — Gobelins

- 61. Place Jeanne-d'Arc, 26; paroisse Notre-Dame-de-la-Gare.
- 62. Rue du Chevaleret, 108; paroisse de Notre-Dame-de-la-Gare.
- 63. Rue du Chevaleret, 119; paroisse de Notre-Dame-de-la-Gare.
- 64. Rue Jenner, 37; paroisse de Saint-Marcel.

- 65. Rue Bobillot, 49; paroisse de Sainte-Anne, Maison-Blanche.
- 66. Rue de la Glacière, 41; paroisse de Saint-Médard de la Glacière.
- 67. Boulevard d'Italie, 46; Sainte-Rosalie; paroisse de Saint-Médard.

XIV^e arrondissement. — Observatoire.

- 68. Avenue d'Orléans, 17; Hôpital La Rochefoucault; paroisse de Saint-Pierre de Montrouge.
- 69. Rue Pierre-Larousse, 5; Hôpital Saint-Joseph; paroisse de Saint-Pierre de Montrouge.
- 70. Rue Denfert-Rochereau, 92; Marie-Thérèse; paroisse de Notre-Dame-des-Champs.
- 71. Boulevard Montparnasse, 92; paroisse de Notre-Dame-des-Champs.
- 72. Rue de la Tombe-Issore, 78; paroisse Saint-Pierre de Montrouge.
- 73. Rue Gassendi, 29 et rue de Liancourt, 31; paroisse Saint-Pierre de Montrouge.
- 74. Rue d'Enfer, aujourd'hui Denfert-Rochereau; Enfants-Trouvés ou Enfants-Assistés; paroisse de Notre-Dame-des-Champs.

XV^e arrondissement. — Vaugirard

- 75. Rue de Sèvres, 151; Hôpital Necker; paroisse de Saint-François-Xavier.
- 76. Rue Dombasle, 30; Hôpital Saint-Michel; paroisse de Saint-Lambert de Vaugirard.
- 77. Rue de Vaugirard, 149; paroisse de Notre-Dame-des-Champs.

XVI^e arrondissement. — Passy

- 78. Rue du Ranelagh, 68; paroisse de Notre-Dame de l'Annonciation de Passy.
- 79. Rue Raynouard, 60; paroisse de Notre-Dame de l'Annonciation de Passy.
- 80. Avenue Victor-Hugo, 154; paroisse de Saint-Honoré de Passy.
- 81. Rue Chardon-Lagache, 1; Maison de retraite; paroisse de Notre-Dame d'Auteuil.

XVII^e arrondissement. — Batignolles-Monceau

- 82. Rue Bayen, 22; paroisse de Saint-Ferdinand des Ternes.
- 83. Avenue de Clichy, 164 bis; paroisse de Saint-Michel des Batignolles.

XVIII^e arrondissement. — Butte Montmartre

- 84. Rue Championnet, 8; paroisse de Notre-Dame de Clignancourt.
- 85. Rue Stephenson, 48; paroisse de Saint-Bernard de la Chapelle.
- 86. Rue Jean-Cottin, 7; paroisse de Saint-Denis de la Chapelle.
- 87. Rue Caulincourt, 33; paroisse de Saint-Pierre de Montmartre.

XIX^e arrondissement. — Buttes-Chaumont

- 88. Rue Botzaris, 36; Hospice Lebaudy; paroisse de Saint-Jean-Baptiste de Belleville.
- 89. Rue Bouret, 20; paroisse de Saint-Georges.
- 90. Rue de Crimée, 160; paroisse de Saint-Jacques et Saint-Christophe.

XX^e arrondissement. — Ménilmontant

- 91. Rue de la Mare, 73; paroisse de Saint-Jean-Baptiste de Belleville.
- 92. Rue de Ménilmontant, 119; paroisse de Notre-Dame-de-la-Croix de Ménilmontant.
- 93. Rue de la Chine, 2; Hôpital Tenon; paroisse de Saint-Germain de Charonne.
- 94. Rue du Jourdain, 7; paroisse de Saint-Baptiste de Belleville.

2^o LISTE PAR PAROISSES

Notre-Dame-de-Paris.

- 8. Maison de Charité, rue des Ursins, 15 et 17 (IV^e arrondissement).

Notre-Dame-d'Auteuil.

- 81. Maison de retraite Chardon-Lagache, rue Chardon-Lagache, 1 (XVI^e).
- 78. Maison de Charité, rue du Ranelagh, 68 (XVI^e).

Notre-Dame-de-l'Annonciation de Passy.

- 79. Maison de Charité, rue Raynouard, 60 (XVI^e).

Notre-Dame de Bercy.

- 57. Maison de Charité, rue des Meuniers, 63 et 65 (XII^e).

Notre-Dame-des-Blancs-Manteaux.

- 9. Maison de Charité, rue Vieille-du-Temple, 47 (IV^e).

Notre-Dame-de-Bonne-Nouvelle.

- 5. Maison de Charité, rue Réaumur, 85 (II^e).

Notre-Dame-des-Champs.

- 74. Enfants-Trouvés ou Enfants-Assistés, rue Denfert-Rochereau (XIV^e).
- 70. Infirmerie Marie-Thérèse, rue Denfert-Rochereau, 92 (XIV^e).
- 71. École Sainte-Marie, boulevard Montparnasse, 92 (XIV^e).
- 77. Maison de Charité, rue de Vaugirard, 149 (XV^e).

Notre-Dame de Clignancourt.

- 81. Maison de Charité, rue Championnet, 8 (XVIII^e).

Notre-Dame-de-la-Croix-de-Ménilmontant.

- 75. Orphelinat, rue de Ménilmontant, 119 (XX^e).

Notre-Dame-de-la-Gare.

- 61. Maison de Charité, place Jeanne-d'Arc, 26 (XIII^e).
- 62. Maison de Charité du Chemin de fer d'Orléans, rue du Chevaleret, 108 (XIII^e).
- 63. Œuvre des Polonais Saint-Casimir, rue du Chevaleret, 119 (XIII^e).

Notre-Dame-de-l'Immaculée-Conception.

- 58. Maison de Charité, rue de Ruty, 5 (XII^e).

Notre-Dame-de-Lorette.

- 43. Maison de Charité, rue de la Tour-d'Auvergne, 18 (IX^e).

Saint-Ambroise.

51. Maison de Charité, rue du Chemin-Vert, 140, et passage René (XI^e).

Sainte-Anne de la Maison-Blanche.

61. Maison de Charité, rue Bobillot, 49 (XIII^e).

Saint-Antoine.

55. Hôpital des Quinze-Vingts, rue de Charenton, 28 (XII^e).

59. Hôpital Sainte-Eugénie, rue de Charenton, 89 (XII^e).

Saint-Augustin.

40. Maison de Charité, boulevard de Courcelles, 9, et rue Monceau, 95 (VIII^e).

Saint-Bernard de la Chapelle.

85. Maison de Charité, rue Stéphenson, 48 (XVIII^e).

Sainte-Clotilde.

32. Maison de Charité, rue de Grenelle, 77 (VII^e).

Saint-Denis de la Chapelle.

85. Maison de Charité, rue Jean-Cottin, 7 (XVII^e).

Saint-Denis-du-Saint-Sacrement.

6. Maison de Charité, rue du Foin, 9 (III^e).

Saint-Éloi.

56. Ouvroir de la ville de Paris, faubourg Saint-Antoine, 254 (XII^e).

59. Providence Sainte-Marie, rue de Reuilly, 77 (XII^e).

Saint-Étienne-du-Mont.

15. Maison de Charité, rue du Cardinal-Lemoine, 43 (V^e).

20. Maison de Charité, rue du Cardinal-Lemoine, 69 et 75 (V^e).

Saint-Eugène.

44. Maison de Charité, rue d'Hauteville, 56 (IX^e).

Saint-Eustache.

2. Maison de Charité, rue du Bouloi, 20 (I^{er}).

Saint-Ferdinand des Ternes.

82. Maison de Charité, rue Bayen, 22 (XVII^e).

Saint-François-Xavier.

1. Maison-mère de la Compagnie des Filles de la Charité, rue du Bac, 140 (VII^e).

30. Infirmerie de l'Hôtel-des-Invalides, boulevard des Invalides, 6 (VII^e).

38. Incurables-femmes, aujourd'hui Hôpital Laënnec, rue de Sèvres, 42 (VII^e).

75. Hôpital Necker, rue de Sèvres, 151 (XV^e).

33. Maison de la Providence, rue Oudinot, 3 (VII^e).

23. Ouvroir Saint-Vincent-de-Paul, rue du Cherche-Midi, 120 (VI^e).

27. Orphelinat Saint-Louis ou Convalescence, rue de Sèvres, 67 (VI^e).

Saint-Georges.

89. Maison de Charité, rue Bouret, 20 (XIX^e).

Saint-Germain-l'Auxerrois.

3. Maison de Charité, rue du Roule, 13 (I^{re}).

Saint-Germain de Charonne.

93. Hôpital Tenon, rue de la Chine, 2 (XX^e).

Saint-Germain-Jes-Prés.

29. Hôpital de la Charité, rue Jacob, 47 (VI^e).
24. Maison de Charité, rue de l'Abbaye, 3 (VI^e).

Saint-Gervais.

10. Maison de la Sainte-Enfance-de-Marie, rue Geoffroy-l'Asnier, 30 (IV^e).

Saint-Honoré de Passy.

80. Maison de Charité, avenue Victor-Hugo, 154 (XVI^e).

Saint-Jacques-du-Haut-Pas.

16. Maison de Charité, rue Nicole, 9 (V^e).
14. Hôpital du Val-de-Grâce, rue Saint-Jacques, 279 (V^e).

Saint-Jacques-Saint-Christophe de la Villette.

90. Maison de Charité, rue de Crimée, 160 (XIX^e).

Saint-Jean-Baptiste-de-Belleville.

88. Hospice Lebaudy, rue Botzaris, 36 (XIX^e).
91. Maison de Charité, rue de la Mare, 73 (XX^e).

Saint-Joseph.

46. Maison de Charité, avenue Parmentier, 149 (X^e).

Saint-Joseph-Saint-Maur.

52. Maison de Charité, rue d'Angoulême, 81 (XI^e).

Saint-Lambert de Vaugirard.

76. Hôpital Saint-Michel, rue Dombasle, 30 (XV^e).

Saint-Laurent.

49. Maison principale de la Compagnie avant la Révolution, rue du Faubourg-Saint-Denis (en face Saint-Lazare) (X^e).
45. Hôpital militaire Saint-Martin, rue des Récollets, 8 (X^e).
50. Hospice Incurables-hommes, rue des Récollets, 10 (X^e).
47. Maison de Charité, rue du Canal-Saint-Martin (X^e).

Saint-Louis-en-l'Île.

11. Maison de Charité, rue Poulletier, 7 (IV^e).

Sainte-Madeleine.

41. Maison de Charité, rue de la Ville-l'Évêque, 14 (VIII^e).

Saint-Marcel.

64. Maison de Charité, rue Jenner, 37 (XIII^e).

Saint-Médard.

17. Maison de Charité, rue Geoffroy-Saint-Hilaire, 32 (V^e).
66. Maison Marie-Joseph, rue de la Glacière, 41 (XIII^e).
67. Maison de Charité, boulevard d'Italie, 46, Sainte-Rosalie (XIII^e).

Sainte-Marguerite.

54. Hospice civil de Bon-Secours, rue de Charonne (XI^e).

55. Maison de Charité, rue Basfroi, 16 (XI^e).

Saint-Merri.

12. Maison de Charité, rue du Cloître-Saint-Merri, 8 (IV^e).

Saint-Michel des Batignolles.

83. Asile de la Compagnie des chemins de fer de l'Ouest, avenue de Clichy, 163 bis (XVII^e).

Saint-Nicolas-des-Champs.

7. Maison de Charité, rue Montgolfier, 22 (III^e).

Saint-Nicolas-du-Chardonnet.

18. Maison de Charité, rue des Bernardins, 15 (V^e).

Saint-Paul.

13. Maison de Charité, rue du Fauconnier, 11 (IV^e).

Saint-Philippe-du-Roule.

42. Maison de Charité, rue de Monceau, 11, 13, 15 bis (VIII^e).

Saint-Pierre-du-Gros-Cailloü.

31. Maison des Jeunes Economes, rue de l'Université, 159 (VII^e).

34. Maison de Charité, rue Saint-Dominique, 105. Orphelinat, rue Clerc. École, rue de Grenelle, 182 (VII^e).

35. Hospice Le Prince, rue Saint-Dominique, 105 (VII^e).

37. Hôpital militaire du Gros-Cailloü, rue Saint-Dominique, 106 (VII^e).

Saint-Pierre de Montmartre.

87. Maison de Charité, rue Caulaincourt, 33 (XVIII^e).

Saint-Pierre du Petit-Montrouge.

68. Hôpital La Rochefoucault, avenue d'Orléans, 17 (XIV^e).

73. École, rue Gassendi, 29, et rue de Liancourt, 31 (XIV^e).

69. Hôpital Saint-Joseph, rue Pierre-Larousse, 5 (XIV^e).

72. Maison de Charité, rue de la Tombe-Issoire (XIV^e).

Saint-Roch.

4. Maison de Charité, place du Marché-Saint-Honoré, 32 (I^e).

Saint-Séverin.

22. Maison de Charité, rue Saint-André-des-Arts, 30.

19. Maison de Charité. Orphelinat Bonar, rue de la Parcheminerie, 15 (V^e).

Saint-Sulpice.

28. Maison principale, après la Révolution, rue du Vieux-Colombier, 11 (VII^e).

25. Maison de Charité, rue de Vaugirard, 80, et rue d'Assas, 26 (VI^e).

Saint-Thomas-d'Aquin.

39. Hospice des Petites-Maisons ou Les Ménages, rue de la Chaise et rue de Sèvres (VII^e).

36. Maison de Charité, rue Perronet, 9 (VI^e).

Saint-Vincent-de-Paul.

49. Maison de Charité, rue de Rocroi, 6 (X^e).

NOTICE HISTORIQUE

SUR LA

MAISON DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

RUE DE SÈVRES, 95, A PARIS

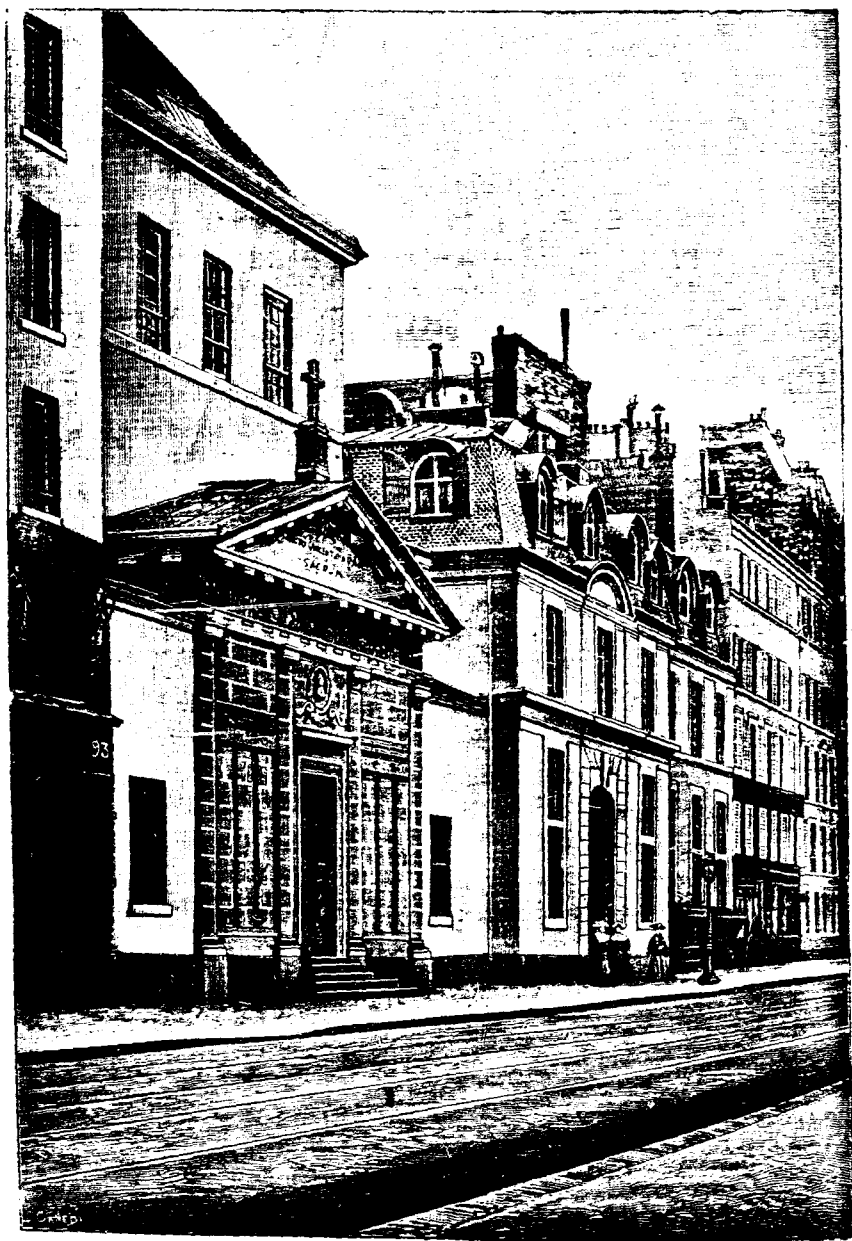
Dans les *Annales*, nous avons, il y a deux ans, puis l'année dernière, publié des notices historiques, l'une sur la première maison où résidèrent saint Vincent et ses compagnons, le *collège des Bons-Enfants*; l'autre, sur la seconde maison où se transporta, en 1632, la communauté des Missionnaires, *Saint-Lazare*. Nous avons promis d'ajouter une autre notice historique, ayant pour objet, en troisième lieu, la maison-mère, à Paris, depuis 1817, *rue de Sèvres, 95* : c'est cette notice que nous donnons aujourd'hui.

I

C'est, on le sait, en 1625 que saint Vincent de Paul était entré au Collège des Bons-Enfants; c'est en 1632 qu'il avait transféré sa communauté à Saint-Lazare, d'où, en 1789, la Révolution la chassa et la dispersa. C'est en 1817 que cette communauté se retrouva dans une nouvelle demeure dont la fécondité ne devait pas être moindre que celle de la première, dans la maison-mère actuelle de la rue de Sèvres, au numéro 95.

Mais par quelle chaîne d'événements, par quelle série de vicissitudes le passé se rattache-t-il au présent? Qu'advint-il depuis le départ de l'ancien Saint-Lazare en 1789 jusqu'à l'entrée dans la maison de la rue de Sèvres en 1817 : c'est ce qu'il y a lieu de rappeler brièvement.

A la suite du pillage de Saint-Lazare, et lorsque la tem-



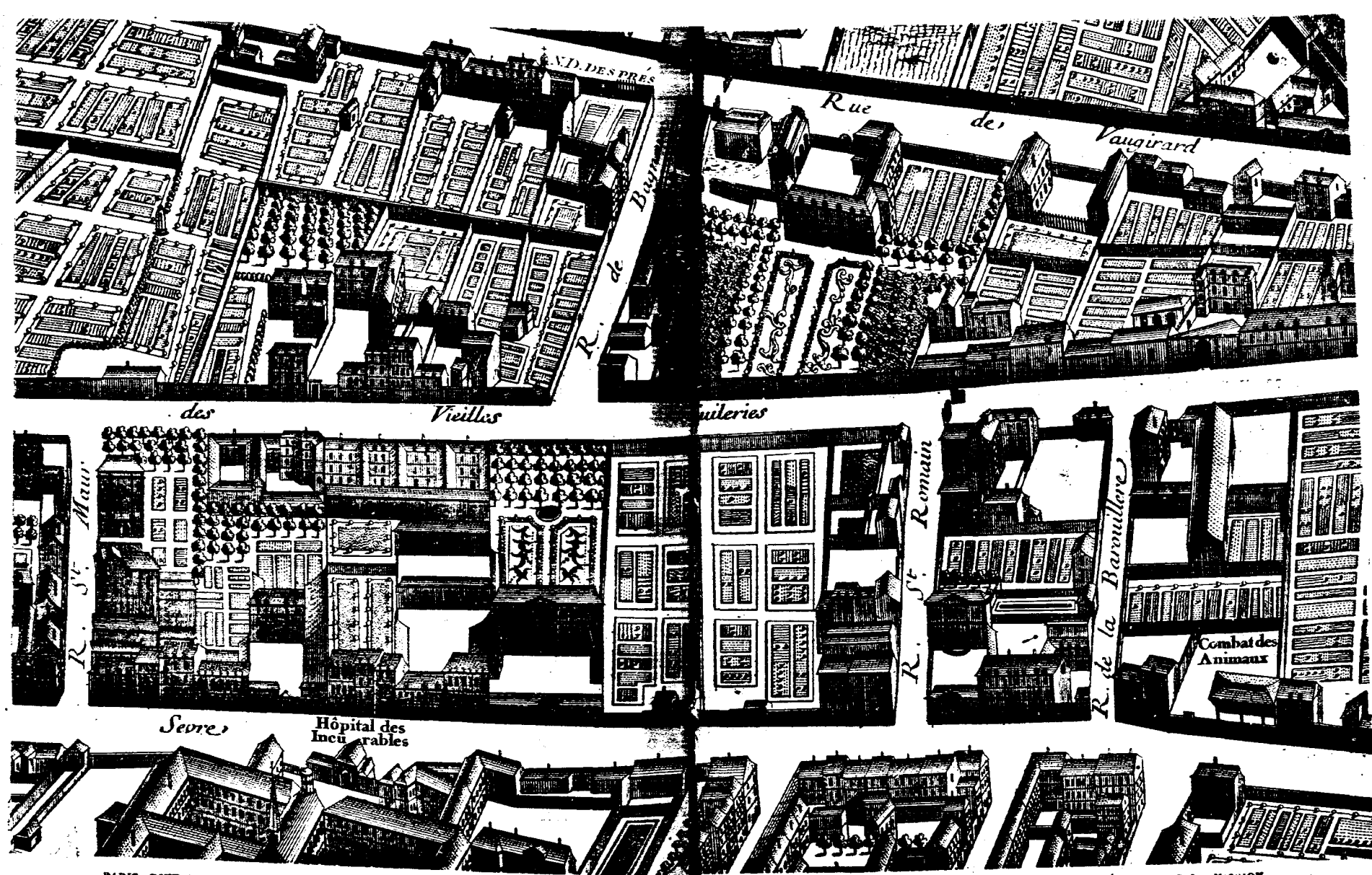
PARIS. — MAISON-MÈRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION (LAZARISTES)
LA CHAPELLE ET L'ENTRÉE, rue de Sèvres, 95.

pête révolutionnaire s'accrut, le Supérieur général dut s'éloigner de Paris. Du nord de la France, il se réfugia dans le Palatinat, et enfin vint à Rome où il mourut en 1800.

A M. Cayla, Supérieur général, succédèrent les vicaires généraux pour la conduite de la Congrégation.

Un décret de Napoléon rétablit, en 1804, la Congrégation de la Mission ; mais pendant la période de l'Empire, notamment pendant l'administration du très digne vicaire général M. Hanon, les difficultés ne cessèrent pas et la famille religieuse de saint Vincent de Paul ne fit que préparer sa véritable réorganisation. M. Hanon mourut en 1816 ; M. Verbert lui succéda. — Dans la *Vie de M. J.-B. Étienne*, Supérieur général (in-8, Paris, 1881), l'auteur, M. Rosset, donne sur le sujet qui nous occupe les renseignements suivants :

« La Congrégation ne possédait encore à Paris (en juillet 1817) aucun local où elle pût convenablement se fixer. On avait loué, en attendant mieux, le premier étage d'une maison située dans la rue du Cherche-Midi. Quelques missionnaires avaient aussi reçu l'hospitalité chez M. Dubois, prêtre de la Mission, qui occupait alors la cure de Sainte-Marguerite, et c'est là que fut reçu M. Grappin, premier missionnaire de la génération nouvelle. M. Verbert, dès qu'il fut nommé vicaire général, songea à faire cesser cet état précaire en obtenant du gouvernement une maison où la Congrégation pût placer son second berceau. La maison de Saint-Lazare n'ayant pas été aliénée, il pouvait, aux termes du Concordat, la revendiquer, et Louis XVIII avait reconnu le droit de la Congrégation à cet égard. Mais, pour diverses raisons que M. Étienne fait connaître dans son *Mémoire sur le rétablissement de la Congrégation*, cette restitution ne put avoir lieu, et M. Verbert dut accepter, en échange, l'ancien hôtel de Lorges, rue de Sèvres, 95, qui fut acquis au compte de l'État pour être affecté au service de la Congrégation de la Mission. On prit posses-



PARIS, RIVE GAUCHE. LA RUE DE SÈVRES ET SES ENVIRONS. — Plan de Turgot, 1730. — L'HOTEL DE LORGES, PLUS TARD MAISON-MÈRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION
 L'hôtel de Lorges est la maison située, rue de Sèvres, devant l'hôpital des Incurables, et en face de la rue de l'autre côté, rue des Vieilles-Taileries (aujourd'hui du Cherche-Midi) débouche la rue de Bagnux.

sion de cette maison le 9 novembre 1817, et une somme de 90 000 francs allouée par le gouvernement fut immédiatement consacrée à faire exécuter les réparations les plus urgentes. L'hôtel de Lorges comprenait : 1° un corps de logis à deux étages, situé entre cour et jardin ; 2° un bâtiment donnant sur la rue de Sèvres, tel qu'il existe aujourd'hui, mais avec un seul étage, et relié, à droite et à gauche, au principal corps de logis par deux petits bâtiments servant d'écurie, de remise et de grenier à foin ; 3° une aile très petite et à un seul étage, située où est aujourd'hui le réfectoire. Le jardin, moins étendu qu'il ne l'est présentement, était borné, à droite en entrant, par un chantier qu'on a acquis plus tard pour y construire l'aile qui fait face au réfectoire ; le parterre en pente douce qui est à l'autre extrémité du jardin, n'en faisait point partie.

« La petite communauté s'installa comme elle put dans ce local étroit, incommode et mal distribué, où l'on avait ménagé, non sans peine, une chapelle, des chambres pour les missionnaires, une salle pour le séminaire interne, un réfectoire, une petite bibliothèque, une infirmerie, etc. L'impossibilité d'adapter cette maison aux besoins d'une communauté fut longtemps un obstacle au rétablissement de la régularité primitive ; mais la privation la plus sensible fut de ne pouvoir disposer d'un lieu convenable pour le saint Sacrement. La seule pièce qu'il avait été possible de convertir en chapelle était un lieu de passage où il eût été inconvenant de conserver la réserve. On y disait seulement la sainte messe, et c'était en même temps la salle d'exercices de la communauté.

« On se figure sans peine le dénuement dans lequel se trouvait cette nouvelle maison-mère de la Congrégation. M. Étienne le peint d'un seul mot : « C'était l'étable de « Bethléem », nous dit-il dans son *Mémoire*. Cependant les Filles de la Charité de Paris et de la province venaient au secours des missionnaires et leur procuraient peu à peu

l'ameublement de première nécessité. Telles furent, en particulier, la sœur Mayran, supérieure de l'hospice des Incurables, et sa compagne la sœur Hinglaise, dont les noms et le dévouement ont été signalés par M. Étienne au respect et à la reconnaissance des générations futures.

« Les Missionnaires eux-mêmes contribuèrent de tout leur pouvoir aux frais d'installation de la maison-mère. Chacun porta à la famille renaissante un peu de mobilier, du linge, des livres, des ornements, des vases sacrés, etc. Plusieurs s'empressaient d'offrir les économies, parfois considérables, qu'ils avaient réalisées durant l'émigration dans la pensée de les consacrer un jour à la restauration de la Compagnie. D'autres, que l'âge et les infirmités avaient empêché de se réunir à leurs confrères, envoyaient du moins leurs modestes épargnes et, par ce tribut volontaire, donnaient la preuve d'un sincère attachement à la Congrégation. » (*Vie de M. Étienne*, p. 16-19.)

II

L'immeuble désigné sous le nom d'hôtel de Lorges, rue de Sèvres, est situé en face de l'hôpital des Incurables, appelé aujourd'hui hôpital Laënnec.

Sur le plan de Jaillot, *Recherches sur Paris*, 1775 (Bibl. nat., impr. Lk⁷ 6030^c, 5^e vol., quartier du Luxembourg), on reconnaît cet immeuble tel qu'il est décrit ci-dessus.

Il faisait partie du même pâté de maisons qu'aujourd'hui et qui se trouve, dans un sens, entre la rue de Sèvres et la rue des Vieilles-Tuilleries (aujourd'hui du Cherche-Midi) et, dans l'autre sens, entre la rue Saint-Maur (aujourd'hui de l'Abbé-Grégoire) et la rue Saint-Romain. Sur le plan de 1775, à l'angle de la rue de Sèvres et de la rue Saint-Maur sont indiquées des « Ecoles de Charité » ; et en se rapprochant, en partie sur l'emplacement du numéro 93 actuel, était une « Cazerne des gardes françaises ».

D'après les descriptions de Paris du dix-huitième siècle,

nous donnons ici quelques indications sur le quartier et sur les rues de Sèvres et du Cherche-Midi : on aime à connaître les origines des endroits que l'on a fréquentés et dont on conserve avec plaisir le souvenir.

La rue de Sèvres et la rue du Cherche-Midi entre lesquelles est située la maison-mère de la Congrégation de la Mission partent l'une et l'autre de la Croix-Rouge, où elles se joignent à angle aigu. Dans le livre intitulé *les Rues et environs de Paris* (in-12, Paris, 1757), attribué à Renou de Chevigné, on constate qu'au milieu du dix-huitième siècle, Paris, moins étendu qu'aujourd'hui, était partagé en vingt quartiers, comme il est aujourd'hui partagé en vingt arrondissements. C'est dans le « quartier du Luxembourg » qu'étaient situés les endroits dont nous parlons, ce quartier étant limité « à l'ouest par les rues de Bussy, de Four et de Sève inclusivement ».

La rue de Sève (ou de Sèvres) allait du carrefour de la Croix-Rouge jusqu'à la barrière de Sèvres, c'est-à-dire à peu près à l'endroit où cette rue est aujourd'hui traversée par le boulevard des Invalides. La rue du Cherche-Midi partant aussi du carrefour de la Croix-Rouge changeait de nom deux fois, en descendant ; à l'endroit où s'ouvre la rue Saint-Placide, elle prenait le nom de rue des Vieilles-Tuilleries qu'elle gardait jusqu'à la rue Saint-Romain ; là, elle prenait le nom de rue du Petit-Vaugirard jusqu'au bout, c'est-à-dire au moulin et chemin de Vaugirard. La grande rue de Vaugirard se développait, elle, plus haut et à peu près parallèlement à la rue du Cherche-Midi, comme aujourd'hui. (*Description de Paris*, t. VII, p. 380 et suiv.)

Parcourons d'abord avec l'auteur de la *Description de Paris*, Piganiol de la Force (in-12, Paris, 1765, t. VII, p. 363), les rues du Cherche-Midi et de Sèvres.

Ces rues, nous l'avons dit, partent du carrefour de la Croix-Rouge « où cinq autres rues viennent aussi aboutir

PARIS

LA MAISON-MÈRE

DE

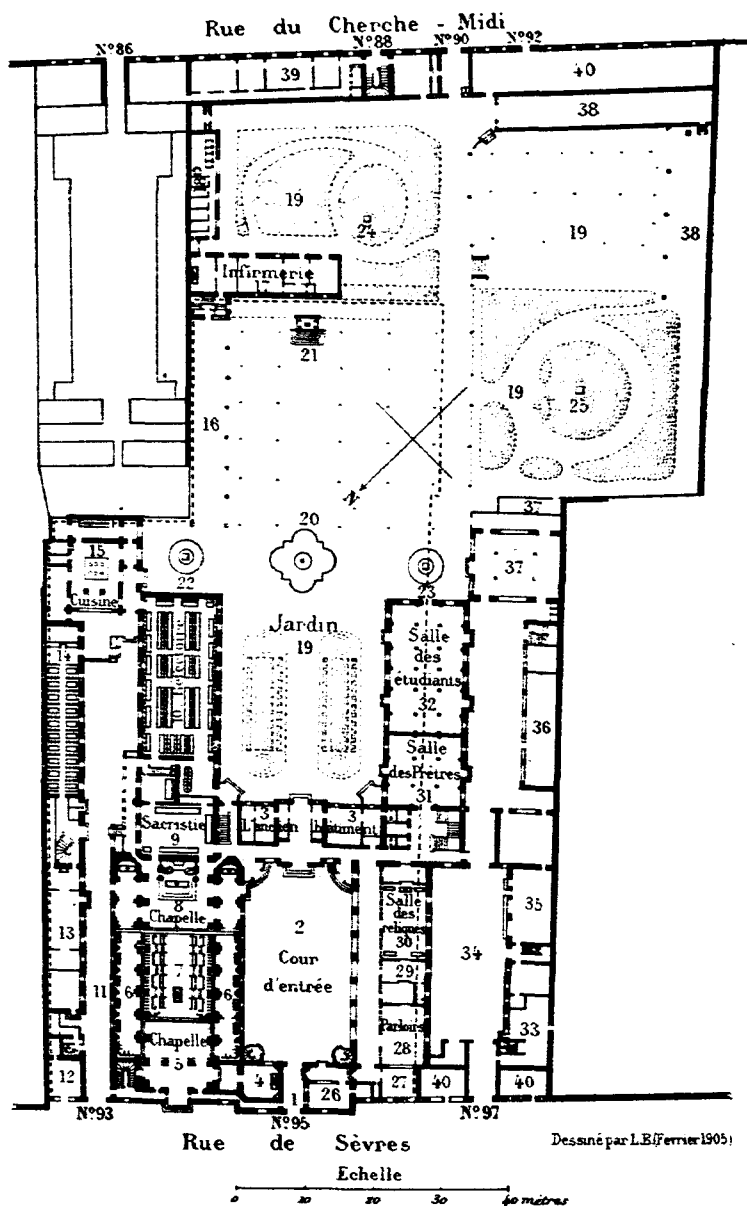
LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

RUE DE SÈVRES, 95

PLAN GÉNÉRAL

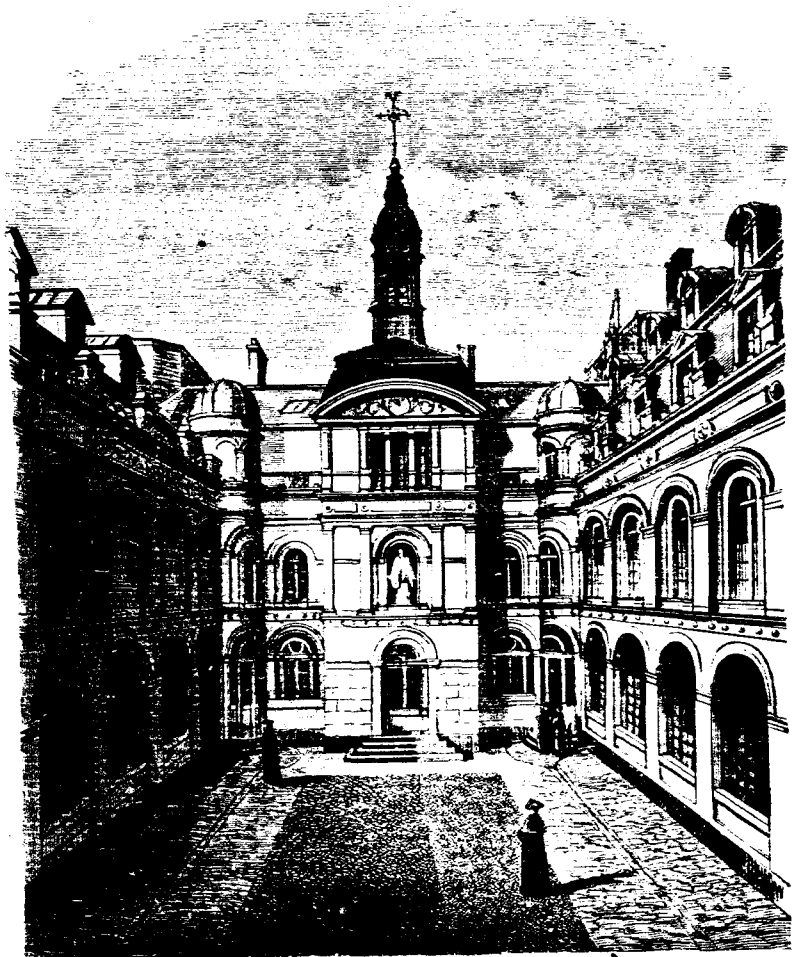
EXPLICATION DU PLAN CI-JOINT

- | | |
|--|---|
| <ol style="list-style-type: none"> 1. Entrée principale. 2. Cour d'entrée. 3. L'ancien corps de bâtiment de l'Hôtel de Lorges. 4. Chapelle de la Passion. 5. Chapelle; partie des fidèles. 6. — bas-côtés, autels latéraux. 7. Chapelle; chœur, stalles du clergé; au milieu, tombeau de M Etienne, supérieur général. 8. Chapelle; le sanctuaire, maître autel, chaise de saint Vincent de Paul. 9. Sacristie. 10. Réfectoire. 11. Cour du 93. 12. Magasin; bureau d'assistance, « Sainte-Famille ». 13. Pharmacie. 14. Petit réfectoire. 15. Cuisine. 16. Galerie couverte. 17. Infirmerie. 18. Bains. 19. Jardin. 20. — Bassin. 21. — Statue de la sainte Vierge. 22. — Statue de saint Joseph. | <ol style="list-style-type: none"> 23. Jardin. Statue de saint Vincent. 24. — Statue du bienheureux François Clet. 25. — Statue du bienheureux J.-Gabriel Perboyre. 26. Habitation du portier. 27. Parloir des externes. 28. — des Sœurs. 29. — de M. le Supérieur général. 30. Salle des reliques. 31. — des prêtres; c'est la salle des assemblées générales. 32. Salle des étudiants. 33. Fourneau économique pour les pauvres. 34. Cour du 97. 35. Menuiserie. 36. Magasins de la menuiserie, etc. 37. Bûcher et serres. 38. Galeries couvertes des séminaristes. 39. Séminaire Saint-Vincent de Paul. 40. Locataires. <p>Le pointillé indique les limites comprenant le n° 93 et le n° 95.</p> |
|--|---|
-



Dessiné par L.B. Ferrer 1905

PLAN DE LA MAISON-MÈRE
DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION (LAZARISTES), A PARIS (1905)



PARIS. — MAISON-MÈRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION
LA COUR D'ENTRÉE

Tiré de l'ouvrage *Saint Vincent de Paul et sa mission sociale*, par Arthur Loth,
publié par D. Dumoulin, à Paris,

ce qui suffit, continue notre auteur, pour faire comprendre que cet endroit serait très propre pour y faire une belle place, si jamais on prenait la résolution d'embellir ce quartier de Paris, comme on en a embelli quelques autres qui n'étaient pas, à beaucoup près, si avantageusement disposés ». L'angle fait par les rues du Cherche-Midi et de Sèvres était occupé par l'église et le couvent des Prémontrés réformés.

La rue du *Cherche-Midi*, s'est appelée plus tard rue du *Chasse-Midi*, puis on est revenu au nom du Cherche-Midi. Cette rue qui faisait partie d'abord de la rue des Vieilles-Tuileries « à cause qu'il y avait des tuileries », fut nommée ensuite, dit la *Description de Paris*, rue du Cherche-Midi « qui, selon *Sauval*, était le nom d'une enseigne qu'il croit y avoir vue, où se voyait peint un cadran et des gens qui y cherchaient midi à quatorze heures. Cette enseigne, ajoute-t-il, a semblé si belle qu'elle a été gravée et mise à des almanachs tant de fois qu'on en a fait un proverbe : « Il cherche midi à quatorze heures. » Nous donnons cette explication pour ce qu'elle vaut. « Cependant, ajoute l'auteur, le nom de Chasse-Midi a aujourd'hui prévalu. » C'était on le voit pour céder encore la place au vocable Cherche-Midi qui est en usage aujourd'hui.

Revenons au carrefour de la Croix-Rouge pour descendre la rue de Sèvres comme nous avons descendu la rue du Cherche-Midi.

« La rue de Sève, dit la *Description de Paris*, autrefois de Sèvre » — aujourd'hui de Sèvres — « a été nommée ainsi à cause du village de Sève, qu'on nommait anciennement de Sèvre, auquel elle conduit » (p. 388). C'est la commune de Sèvres, au bord de la Seine, où est installée la célèbre fabrique de la « porcelaine de Sèvres ». « On ne peut presque point faire un pas dans cette rue, ajoute la description, sans rencontrer quelque couvent ou communauté. »

A droite, en effet, on trouvait d'abord le couvent de l'Abbaye-au-Bois, qu'on démolit en ce moment (1907) pour livrer passage au boulevard Raspail. Il allait jusqu'à la rue de la Chaise. De la rue de la Chaise à la rue du Bac l'emplacement était occupé par l'hospice des Petites-Maisons et par le cimetière Saint-Sulpice. L'hospice des Petites-Maisons fut créé à cette occasion : « Le roi de France Charles VIII, dit la *Description de Paris*, ayant porté ses armes victorieuses dans le royaume de Naples, ses troupes en rapportèrent une maladie qui, à ce qu'on a dit, avait été jusqu'alors inconnue en France ». Le Parlement ordonna la création d'un hospice pour soigner cette maladie et après divers essais, en 1557, fut établi à l'endroit que nous venons d'indiquer l'hôpital des Petites-Maisons. Un médecin y soignait, outre les vérolés, les pauvres infirmes, fous et insensés, et plus tard des vieillards, hommes et femmes, à qui l'on y procurait un refuge. « On le nomme *Hôpital des Petites-Maisons* parce que les cours qui le composent sont presque entièrement entourées de petites maisons fort basses, qui servent de logement, ou à de pauvres veuves de Paris, ou à des vieillards pareillement veufs qui sont à l'aumône du Grand-Bureau des Pauvres, ou à des fous et des insensés » (p. 393).

Cet établissement fut appelé plus tard *les Ménages* à cause des diverses habitations ou petites maisons, dans lesquelles étaient installés plus à leur aise, comme en ménage, des groupes de vieillards et de vieilles femmes. Nous avons mentionné avec quelques détails cette maison parce qu'elle était desservie, pour le soin des infirmeries, par les Filles de la Charité. L'emplacement est aujourd'hui occupé par le square et par les magasins du Bon Marché.

A main droite en descendant, après la rue du Bac se trouvait l'hôpital des Incurables. L'idée en remonte à Marguerite Rouillé femme de Jacques Le Bret, conseiller au Châtelet, qui voulut qu'on l'érigeât sous le titre d'Hôpital

des Pauvres Incurables de Sainte-Marguerite, et laissa ces fonds pour cela (1632). Un prêtre, Jean Joulet, *sieur de Châtillon*, légua dans le même but une partie de ses biens, et, en 1635, les pauvres incurables purent être reçus dans le bâtiment nouvellement construit. Les dons d'un grand nombre de bienfaiteurs, en particulier du cardinal François de La Rochefoucauld permirent d'étendre l'œuvre. « Les malades, est-il dit dans la *Description de Paris*, en 1765, sont servis dans cet hôpital avec beaucoup de charité par des Sœurs grises ou Servantes des pauvres, insituées par saint Vincent de Paul » (p. 411). Elles y ont exercé ce charitable ministère jusqu'à la période de laïcisation des hôpitaux de Paris, vers 1880. L'hôpital des Incurables a reçu au dix-neuvième siècle le vocable d'hôpital Laënnec, du nom d'un célèbre médecin.

Dans la *Nouvelle Description de la Ville de Paris* par Germain Brice (Paris, 1725, p. 414 et suiv.), après ce qui concerne l'hôpital des Incurables établi pour les infirmes de l'un et l'autre sexe affligés de maladies incurables », on lit ces lignes se rapportant à l'immeuble qui devait devenir la maison-mère de la Congrégation de la Mission au dix-neuvième siècle: « La grande maison de l'autre côté de la rue est remarquable par la diversité des appartements hauts et bas qu'elle contient, et par les agréments qu'elle reçoit de l'étendue de son jardin qui pouvait cependant être d'une plus belle distribution. Cette maison, occupée en 1719 par le comte de Roussy, appartient à l'Hôpital des Incurables, ainsi que plusieurs autres du voisinage qui produisent de grands revenus. »

Occupée par le comte de Roussy, elle le fut ensuite par le duc de Lorge. A la date de 1763, en effet, on a un plan de cette maison portant cette mention manuscrite: « Plan de la maison appartenante à l'hôpital des Incurables, size rue de Sèvres, occupée par M. le Duc de Lorge. » (Arch. nat., T. 21, 4-5.)



PARIS. MAISON-MÈRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISÉRICORDIE, RUE DE SÈVRES, 95

Vue prise du côté du jardin : 1. Le corps principal du bâtiment surmonté du clocher; au rez-de-chaussée, salles de réception; au 1^{er} étage, appartements de M. le Supérieur général et secrétaire; au 2^e étage, chambres de professeurs. — 2. Allée du couchant; au rez-de-chaussée, salles des prêtres et des étudiants; au 1^{er} étage, chambres des assistantes; au 2^e, chambre des retraitants; au 3^e, la bibliothèque. — 3. Allée du levant; au rez-de-chaussée, réfectoire; au 1^{er}, salle d'oraison; au 2^e, chambres des étudiants; au 3^e, salle et chapelle du séminaire. — 4. Les tours de Sainte-Clothilde. — 5. Le clocher de l'hôpital Ladnec. — 6. La maison des Filles de la Charité, rue du Bic. — 7. Le clocher du séminaire des missions étrangères.

Et voici un acte (Arch. nat., *ibid.*) relatif audit plan de cet immeuble. Nous le transcrivons sur une photographie de l'original :

« Le présent plan fait double a été signé et paraphé au désir d'un Bail passé devant les No^{res} (Notaires) sous-signés, ce jourd'huy treize may mil sept-cent soixante-trois par MM. les Maîtres Gouverneurs et administrateurs de l'Hôtel-Dieu et de l'Hôpital des Incurables stipulants pour le dit hôpital à très haut et très puissant seigneur, Monseigneur Louis de Durfort, Duc Delorge, Lieutenant général des armées du Roy, M... (?) de Mgr le Dauphin. Commandant pour Sa Majesté en la province de Guienne, Gouverneur des ville et château de Rhedon, baron de Quintin, vicomte de Pommeril, seigneur Davaucourt, l'Héritage et autres lieux, et très haute et très puissante dame, Mme Marie-Marguerite Buteau de Marzan, duchesse de Lorge son Epouse, dame de Madame la Dauphine. Le présent double pour mesd. Seigneur et Dame, duc et duchesse Delorge. »

A Paris, ce treize may 1763.

Le Duc de LORGE.

BUTAULT DE MARSAN duchesse DELORGE.

Signatures des Administrateurs et des Notaires.

Tel était cet immeuble ; comme nous l'avons dit, le gouvernement français qui désirait garder leur ancienne maison de Saint-Lazare, dont il avait fait une prison, l'affecta en compensation au logement des Lazaristes ou prêtres de la Congrégation de la Mission. (Ordonnance royale de Louis XVIII, 3 décembre 1817.)

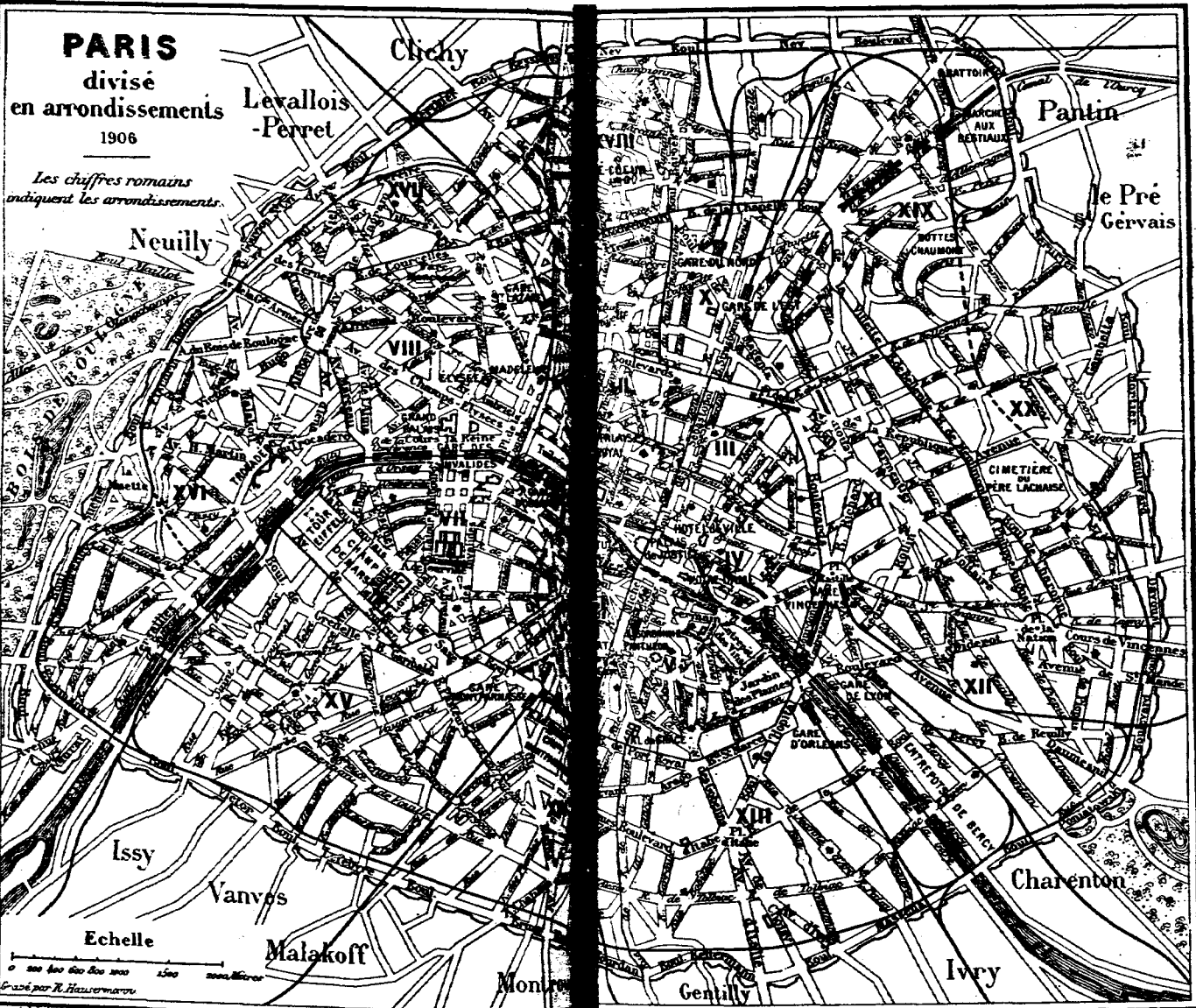
III

A mesure que la Communauté se reformait, soit par le retour de vénérables prêtres qui faisaient partie de la Congrégation avant la Révolution, soit par l'arrivée de nouveaux sujets, il fallait songer à s'installer d'une manière moins imparfaite.

Le manque de chapelle causait, on l'a dit déjà, une des plus notables difficultés. C'est à en installer une qu'on avisa tout d'abord. Grâce à la bienveillance de Mgr Frayssinous, évêque d'Hermopolis, ministre des affaires ecclésiastiques, l'État acquit l'immeuble Thierry, qui porte le n° 93 de la rue de Sèvres (Ordonnance royale du 14 juin 1826), et l'affecta à l'usage de la Congrégation en vue des services qu'elle avait rendus et qu'elle devait rendre encore à la France dans les Missions lointaines étrangères. La première pierre de la chapelle fut posée par M. Boujard, alors vicaire général de la Congrégation. C'est M. de Wailly qui devait l'inaugurer l'année suivante, à titre de nouveau Supérieur général de la Congrégation.

M. Rosset donne dans la *Vie de M. Étienne* les détails suivants (p. 35) : « Le bref pontifical nommant M. de Wailly Supérieur général de la Congrégation de la Mission et de la Compagnie des Filles de la Charité est du 16 janvier 1827 ; mais quelques difficultés imprévues en retardèrent l'exécution et ce fut seulement au mois de juillet que M. de Wailly put entrer en fonctions et adresser sa première circulaire à la Congrégation. Il s'empressa d'organiser le gouvernement de la Compagnie. C'est alors que M. Étienne fut non mé procureur général et en même temps secrétaire général de la Congrégation, double titre qu'il conserva et dont il remplit les fonctions jusqu'à son élection au Généralat en 1843.

« Grâce à l'activité qu'il avait su imprimer aux travaux, la construction de la chapelle était enfin terminée, et le 1^{er} novembre 1827, Mgr de Quélen venait bénir le nouvel édifice où la piété des missionnaires, trop longtemps sans asile, était impatiente d'offrir à Dieu ses actions de grâces et de lui rendre un culte plus solennel et moins indigne de son infinie majesté. *L'Ami de la religion* rendit compte de cette cérémonie en quelques lignes que nous croyons devoir reproduire (numéro du 3 novembre 1827) :



PARIS EN 1906. — LA MAISON-MÈRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION, est marquée dans le 6^e arrondissement, entre la rue de Sévigné et la rue du Cherche-Midi.

« Le jour de la Toussaint, la nouvelle chapelle des prêtres de la Congrégation de la Mission, rue de Sèvres, a été bénite par Mgr l'archevêque. Le prélat est arrivé un peu avant neuf heures et a été reçu par M. le Supérieur général à la tête de sa communauté. On s'est rendu processionnellement à la chapelle qui a été bénite avec toutes les cérémonies accoutumées. Monseigneur a ensuite célébré la messe. Un grand nombre de Filles de la Charité et des fidèles des divers quartiers assistaient à cette cérémonie. La chapelle est simple, mais élégante ; le chœur est assez grand et tel qu'il convient à une communauté. La nef, qui est destinée pour le public, peut encore contenir assez de monde. La chapelle est dédiée sous l'invocation de saint Vincent de Paul dont la chaise doit être placée derrière l'autel. » Pour compléter ce récit, nous ajouterons qu'à l'issue de cette cérémonie le pieux archevêque voulut donner aux enfants de saint Vincent une preuve de son affection en laissant à la sacristie l'aube et l'ornement dont il s'était servi au saint sacrifice. »

A mesure que la famille religieuse se multipliait et que les œuvres se développaient, surtout pour le ministère dans les missions lointaines, en Orient et en Extrême-Orient, il fallait agrandir l'installation. La Congrégation le fit peu à peu, en acquérant de ses deniers, suivant les circonstances, des parcelles de terrain qui lui permettaient d'installer des classes pour les étudiants, une infirmerie pour les vieillards et les malades, etc. Ce fut le résultat des acquisitions qui furent faites : en 1853 du terrain du n° 97 de la rue de Sèvres ; en 1854, de la propriété de Saudrans, rue du Cherche-Midi, 88 ; en 1859, des numéros 92, 94 et 96 de la même rue, mis en vente par l'Assistance publique ; en 1875 du numéro 90, propriété Flamand. Ces acquisitions furent l'objet des décrets d'autorisation aux dates suivantes : 31 octobre 1855 et 10 janvier 1859 ; et 13 novembre 1859 ; 8 mars 1879.

Racontant la vie de M. Étienne, M. Rosset (p. 500) mentionne ces accroissements auxquels la nécessité amena successivement et que M. Étienne sut très heureusement réaliser : « C'est, dit-il, à cette période de la vie de M. Étienne (1869) que se rapporte l'entier achèvement des constructions de la maison-mère, commencées depuis près de quarante ans.

« En 1827, M. Étienne, alors procureur général, avait fait construire le bâtiment qui comprend la chapelle, un certain nombre de chambres pour les étudiants et le dortoir des séminaristes. Vers 1846, il entreprit, du côté du jardin, une construction nouvelle dans laquelle furent ménagés un vaste réfectoire, une salle d'oraison, un grand nombre de chambres et un oratoire particulier pour le séminaire. Ainsi agrandi et transformé, l'ancien hôtel de Lorges put suffire pendant quelques années aux besoins de la communauté.

« Toutefois, une chose chagrinait depuis M. Étienne; la chaise de saint Vincent, élevée immédiatement au-dessus de l'autel principal, était à peu près inabordable, et l'autel lui-même était fort vulgaire. Pour remédier à cet inconvénient, il fit ériger, en 1854, un autel d'une beauté remarquable, derrière lequel deux rampes offrent un accès facile et permettent aux missionnaires de satisfaire leur piété en priant auprès des saintes reliques.

« Cependant le personnel augmentait toujours et la communauté ne tarda pas à se trouver de nouveau à l'étroit. Il devenait évident que l'enceinte primitive devait être élargie pour répondre aux besoins d'une maison-mère. Aussi, en 1857, on fit l'acquisition d'un assez vaste chantier qui bornait le jardin à droite, et sur cet emplacement, M. Étienne fit élever l'aile qui fait face au réfectoire.

« Plus tard, vers 1864, il fit reconstruire l'aile droite de la cour d'entrée et ajouter des bas côtés ¹ à la chapelle

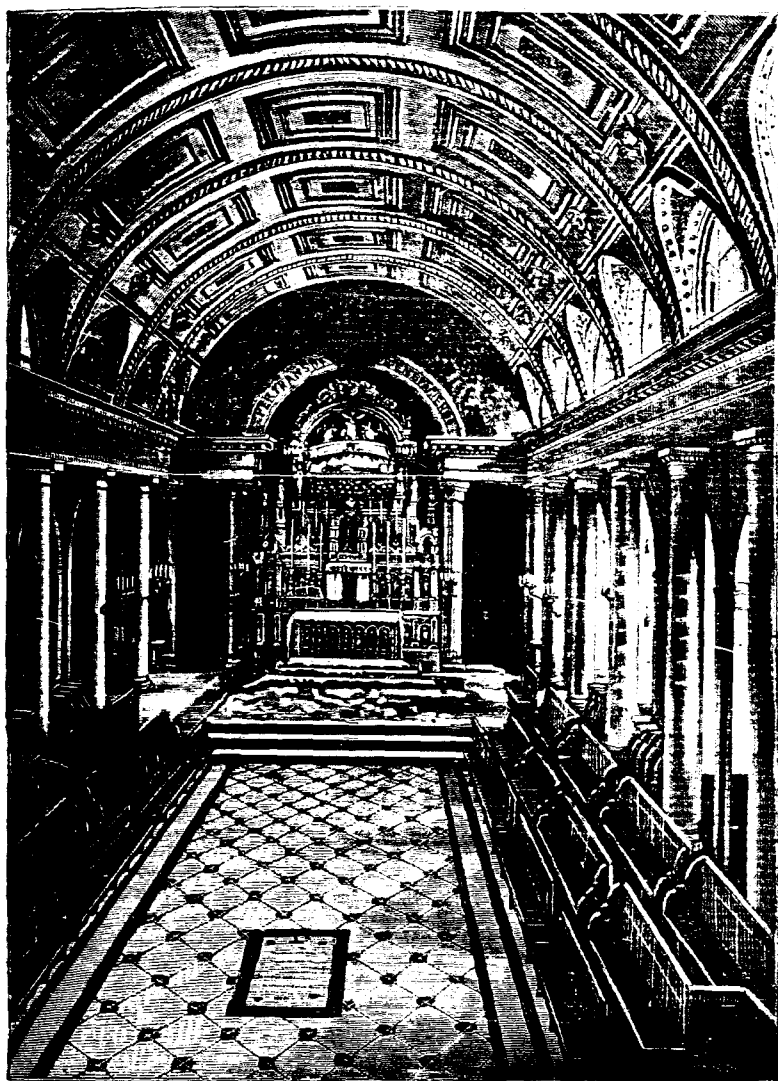
1. Construits en 1859.

devenue trop petite. A cette occasion, on remania la façade du bâtiment principal pour la rattacher symétriquement aux autres constructions, et tous ces travaux furent couronnés par un élégant clocher qui donne à l'édifice entier l'aspect d'une maison religieuse.

« Il ne resta plus à M. Étienne, pour achever cette grande œuvre, qu'à faire construire un local séparé où l'on pût recevoir les retraitants et les missionnaires de passage dans la maison. C'est ce qu'il exécuta, dans le cours de l'année 1869, en faisant élever le bâtiment simple qui forme le n° 93 de la rue de Sèvres. Alors fut entièrement terminée la restauration de la maison-mère.

« Le même homme qui avait rétabli la Congrégation dans son esprit primitif réussissait, après quarante années d'efforts persévérants, à la relever de ses ruines matérielles, et s'acquerrait ainsi un titre de plus à la reconnaissance de tous les missionnaires. Aussi le vénérable M. Vicart put-il dire à M. Étienne, le 1^{er} janvier 1878, en lui offrant les vœux de la communauté : « Nous aimons à vous regarder « comme notre second fondateur, et si jamais ce titre vous « était contesté, si un jour la Compagnie oubliait ce qu'elle « vous doit, les pierres elles-mêmes crieraient et nous accu- « seraient d'ingratitude ». (Rosset, *Vie de M. Étienne*, p. 502.)

Qui énumérera les groupes vaillants d'apôtres sortis de cette maison-mère de la rue de Sèvres, à Paris? A peine y était-on installé que, de là, partirent les hommes apostoliques qui allèrent dans le Levant soutenir les œuvres de Constantinople, de Salonique, de Tripoli de Syrie, d'Antoura, aujourd'hui si florissantes, et plus tard de la Perse; de là partirent les apôtres qui, au prix de leurs sueurs et parfois de leur sang, comme le bienheureux Jean-Gabriel perboyre, allèrent infuser une nouvelle vie à cette grande



PARIS. — MAISON-MÈRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

INTÉRIEUR DE LA CHAPELLE

Au-dessus de l'autel, la châsse où reposent les reliques de saint Vincent de Paul.

mission de Chine, où la Congrégation de la Mission a maintenant sept vicariats apostoliques ; de là sont parties les colonies de missionnaires qui ont fondé les provinces florissantes de l'Amérique du Sud et du Centre-Amérique.

Pendant que l'Espagne envoyait des ouvriers évangéliques au Mexique et à ses colonies des Antilles et des Philippines, l'Irlande aux colons d'Australie, l'Italie et la France envoyaient aux États-Unis de l'Amérique du Nord, l'un, Mgr de Andreis, mort en odeur de sainteté, l'autre, Mgr Odin, le vaillant vicaire apostolique du Texas, puis archevêque de la Nouvelle-Orléans. De la maison-mère de la rue de Sèvres partaient des colonies de missionnaires pour le Brésil en 1852, pour le Chili en 1853, pour le Pérou en 1857, pour Buenos-Aires et l'Argentine en 1859, pour le Guatemala en 1862, pour la Colombie et l'Équateur en 1870. Et, dans ces derniers temps, au loin, Madagascar en Afrique, la Bolivie en Amérique ; plus près de nous, le Portugal, la Belgique, la Hollande, le Danemark n'ont-ils pas reçu de cette même maison-mère et les sujets et des ressources avec lesquels, Dieu aidant, ils organisent eux-mêmes peu à peu leur propre vie ?

Comme autour du souvenir de la maison des Bons-Enfants et de l'ancien Saint-Lazare qui l'ont précédée, rayonne, pour ceux qui l'ont habitée, une auréole sur la maison-mère de la rue de Sèvres : cette auréole est faite de l'affection et de la reconnaissance de ceux qui y ont vécu et qui y ont puisé cette vie apostolique qu'ils ont, on peut bien le dire, portée « jusqu'aux extrémités du monde ».

A. M.

EUROPE

ALLEMAGNE

ORIGINES ET DÉVELOPPEMENTS

DE LA

PROVINCE DE COLOGNE DES FILLES DE LA CHARITÉ

(Suite ; voy. ci-dessus, tome LXIX, p. 153.)

Mulheim, Saint-Charles (1889). — L'année 1889 vit s'ouvrir un nouvel établissement des Filles de Saint-Vincent à Mulheim sur le Rhin, ville située à une demi-lieue au-dessous de Cologne, sur la rive droite du fleuve et particulièrement connue par la procession de la Fête-Dieu célébrée de temps immémorial sur le fleuve dans des bateaux entourés et escortés d'un grand nombre de barques. Ce fut la riche famille de Guilleame qui bâtit pour le bien de ses nombreux ouvriers une Maison de Charité ayant pour but la garde des petits enfants et l'enseignement des ouvrages manuels pour les jeunes filles. — Au mois de juin, les sœurs prirent possession de leur magnifique demeure, après une touchante bénédiction présidée par M. le doyen de Mulheim ; mais ce ne fut que le 7 octobre qu'on leur expédia l'autorisation du gouvernement de commencer les œuvres. Ces œuvres se complétèrent bientôt par l'érection de l'association des Enfants de Marie destinée à devenir une école des vertus chrétiennes et une pépinière de vocations religieuses tant pour la famille de Saint-Vincent que pour d'autres communautés. On donna à la fondation, en souvenir du mari de la pieuse fondatrice, le nom de « Maison Saint-Charles ».

Heinsberg (1891). — Deux années plus tard, la famille de Saint-Vincent étendit ses travaux dans la direction d'Aix-la-Chapelle. L'autorité ecclésiastique et civile de la ville de Heinsberg offrit la direction d'un hospice pour vieillards et enfants jusqu'alors confié aux sœurs de Saint-Charles. Après avoir pris les informations nécessaires dans cette circonstance particulière, on crut devoir accepter, et, le 1^{er} juillet, quatre sœurs, auxquelles on ajouta plus tard une cinquième puis une sixième, prirent possession du nouvel établissement. Un ouvroir externe, les Enfants de Marie et la visite des pauvres à domicile vinrent bientôt s'ajouter aux œuvres de l'hospice. On n'a pas eu à regretter d'avoir accepté ce poste.

Quadrath (1891). — Le 1^{er} mars 1891, on commença une nouvelle maison à Quadrath, petite commune près de Cologne sur le chemin de Durem. Les sœurs, d'abord au nombre de trois, plus tard de quatre, y tiennent un asile d'enfants, un ouvroir externe; elles ont soin de quelques malades ou infirmes ainsi que de plusieurs orphelins, et elles visitent les malades à domicile. La commune étant devenue plus importante par l'établissement de plusieurs entreprises industrielles, on peut espérer que cette petite fondation prendra bientôt plus de développement.

Mulheim, Saint-Joseph (1894). — Le 21 février 1894, on ouvrit à Mulheim une deuxième maison dont l'autorisation gouvernementale avait été déjà donnée en 1893, le 31 octobre. Elle fut offerte aux Filles de la Charité par le président d'un hospice pour les ouvriers catholiques, *Gesellenverein*, œuvre célèbre fondée par un prêtre du diocèse de Cologne, l'abbé Kolping. Cet homme extraordinaire avait exercé lui-même d'abord le métier de cordonnier; mais, voyant la corruption des mœurs et la perte de la foi à laquelle les jeunes ouvriers sont exposés, il résolut de dévouer sa vie en faveur des ouvriers. Quoique déjà d'un âge avancé, il se mit à étudier; il devint prêtre et fonda

l'association célèbre connue sous le nom de *Gesellenverein*, qui est répandue dans le monde entier. C'est à la direction d'un de ces instituts salutaires que les Filles de Saint-Vincent furent appelées, dans le sens qu'on les chargeait du ménage et de la cuisine. Mais en même temps elles purent se vouer à plusieurs autres œuvres de leur vocation. Aussi, bientôt on vit fleurir une école d'asile d'environ deux cents enfants à laquelle plus tard s'ajoutèrent deux filiales également très nombreuses : un ouvroir externe et une belle association d'Enfants de Marie.

Au cours de cette même année, le 3 décembre, fut ouverte la première maison de Dusseldorf dont il a été parlé précédemment (*Annales*, t. LXIII, p. 481). Cette œuvre a pris des développements merveilleux ; elle occupe aujourd'hui vingt sœurs à diverses œuvres.

Thurn (1895). — A environ une heure de chemin de Mulheim est situé le village de Thurn ; cette localité est habitée par un grand nombre d'ouvriers occupés aux nombreuses fabriques établies à Mulheim et aux environs. Un ami des fondateurs de la maison Saint-Charles à Mulheim y avait vu les Filles de Saint-Vincent à l'œuvre, et, tout protestant qu'il était, il résolut de faire à Thurn, où il possédait une riche propriété, une fondation semblable à celle de Saint-Charles et d'y ajouter un asile pour vieillards. Ce fut le 8 octobre de l'année 1895 que les sœurs prirent possession du bel établissement qui ne tardait pas à devenir la bénédiction de la contrée. Une belle école d'asile, une pieuse et nombreuse association d'Enfants de Marie et un grand nombre de pauvres vieillards des deux sexes sont l'objet du dévouement des sœurs. On a déjà dû agrandir l'établissement.

Sulz (1895). — Dans cette même année, on offrit aux sœurs une œuvre très digne d'intérêt, dans un faubourg de Cologne nommé Sulz. Il s'agissait de se charger d'abord de pauvres filles restées arriérées dans le développement de

leur intelligence, pour lesquelles une association de dames avait acquis une petite propriété à Sulz ; on devait y joindre ensuite la visite des pauvres à domicile, une école d'asile et un ouvroir externe. L'association donnant les garanties nécessaires de succès, on accepta les œuvres, et le 17 octobre on put ouvrir l'établissement et commencer toutes les œuvres projetées. Mais bientôt après, des divisions ayant éclaté au sein de l'association fondatrice, on offrit aux sœurs la propriété de l'établissement et l'administration à leurs propres frais. Quoiqu'il y eût encore des dettes sur l'immeuble, on ne crut pas devoir hésiter et on accepta en se confiant à la divine Providence. La confiance ne fut pas trompée : les œuvres se sont développées et bientôt on se vit obligé d'ajouter une bâtisse considérable. Malgré plusieurs épreuves et difficultés, les sœurs, au nombre de huit, y travaillent avec grande bénédiction.

Euskirchen (1896). — Déjà au cours de l'année 1895 on avait proposé aux sœurs d'accepter l'orphelinat de la ville d'Euskirchen, localité sur la route de Cologne à Trèves, non loin des maisons déjà existantes à Commern, Zulpich et Frauenthal ; mais à cause du manque de sujets, on avait dû demander un délai jusqu'à l'année suivante. L'établissement existait déjà sous la direction d'un vieux couple, mais l'état des orphelins était loin d'être satisfaisant et l'administration se félicitait d'avoir obtenu la promesse des Filles de Saint-Vincent de vouloir se charger de cette œuvre. Les sœurs y sont en effet allées au nombre de cinq ; et, non seulement, l'aspect de l'œuvre a changé de face, mais en outre l'administration lui a ajouté deux autres œuvres, savoir, deux écoles d'asile et un ouvroir externe avec école ménagère pour les filles, sans parler d'une belle association d'Enfants de Marie.

Cologne : Saint-Géréon (1896). — Au cours de cette même année, on eut aussi la consolation de reprendre une œuvre que le Ku'turkampf, c'est-à-dire la persécution religieuse

de 1873 et des années suivantes avait arrachée aux sœurs. C'est l'orphelinat de Saint-Géréon dont il s'agit. Nous avons dit (*Annales*, 1902) que le bel orphelinat Saint-Vincent de-Paul (*St.-Vincenzhaus*) de l'*Eintrachtstrasse* dut être changé en hôpital dès le début de la persécution et qu'un prêtre zélé, ami des sœurs, s'en chargea et établit l'œuvre en dernier lieu dans le couvent des Carmélites de la paroisse de Saint-Géréon avec l'intention de la rendre aux sœurs, quand, après la tempête, le calme se serait rétabli. Ce pieux projet fut exécuté au commencement de l'année 1896, et les excellentes Enfants de Marie qui jusqu'alors s'étaient dévouées à la direction de l'œuvre cédèrent, non sans quelque peine, leur place à leurs anciennes maitresses, sous la direction desquelles l'œuvre prit bientôt un nouvel essor. Les Enfants de Marie, dont on avait cru devoir modifier l'institution, reprirent leur ancien titre et leur ancien esprit.

Zons (1896). — La même année vit encore s'ouvrir une petite maison à Zons, ville du moyen âge dont elle conserve encore les dehors par les murs et tours qui en faisaient une de ces « forteresses » dont l'art militaire de notre temps ne peut que sourire. C'est cependant dans une de ces tours qu'on invitait les sœurs à venir s'installer pour établir ainsi que dans un petit bâtiment attenant et une jolie chapelle, leurs œuvres charitables, savoir, visite des pauvres à domicile, asile d'enfants, ouvroir externe, école ménagère, et même encore un asile pour quelques vieillards et orphelins. La maison est située d'une manière très romantique sur les bords du Rhin presque en face de Dusseldorf. Les habitants de Dusseldorf aiment à aller en excursion à Zons, à monter sur la tour antique et à se faire raconter les faits d'armes des citoyens de cette ville qui repoussaient les assiégeants en versant sur leurs têtes du haut de la tour de l'eau bouillante ou en jetant d'énormes pierres.

(A suivre.)

J. SCHREIBER.

AUTRICHE-HONGRIE

BUDAPEST

Nous avons reçu de M. Médits, à qui nous les avions demandés, les intéressants renseignements qui suivent sur l'origine et sur la nature des œuvres de la maison des Missionnaires à Budapest. On y verra comment se réalisent graduellement les desseins de Dieu quand on s'applique à y coopérer.

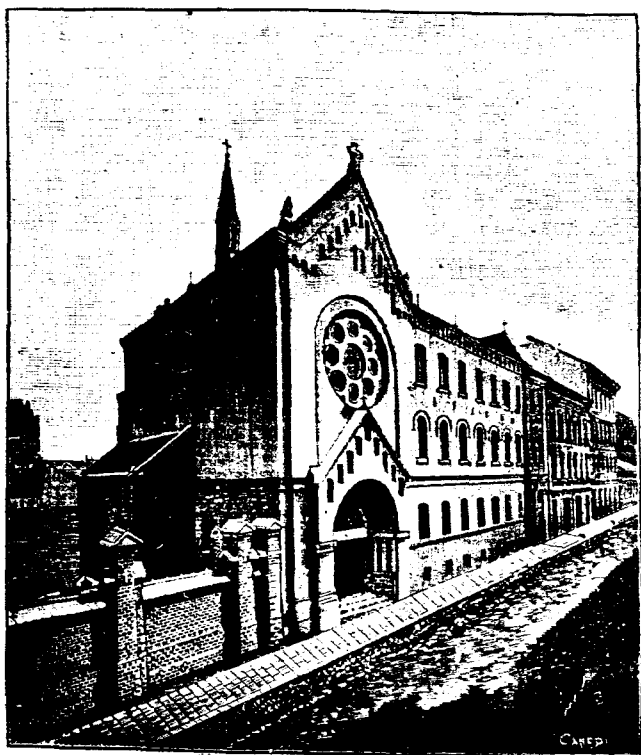
Budapest, le 12 mars 1906.

Voici quelques mots sur l'origine de notre maison de Budapest.

Feu M. Schlick, alors visiteur provincial, jeta avec un grand zèle et une grande prudence les fondements des établissements des enfants de Saint-Vincent en Autriche, et fonda aussi quelques maisons des Filles de la Charité en Hongrie. Il disait de temps à autre, que l'heure viendrait, où la Hongrie serait aussi ouverte pour les fils de Saint-Vincent, et qu'ils y feraient beaucoup de bien sous la bannière de la sainte Vierge, qui est la patronne de la Hongrie. Cette prophétie mit beaucoup de temps à s'accomplir. Plusieurs évêques hongrois firent cependant de grands efforts pour introduire notre Congrégation en Hongrie : ils ne réussirent pas, parce que l'heure de la Providence n'était pas encore venue ! Un de ces évêques avait bâti une maison très bien établie pour les missionnaires et une chapelle, qui est un chef-d'œuvre ; même le prélat avait meublé toutes les chambres. Et nonobstant tout cela, l'introduction des fils de Saint-Vincent ne put pas être réalisée alors en Hongrie...

Omnia tempus habent, disait autrefois Salomon. Pour accélérer ce temps, les Filles de la Charité, dont le nombre grandit de jour en jour, firent monter beaucoup de prières vers le ciel : et Dieu a exaucé ces prières. Il a suscité un instrument très apte, à réaliser l'introduction de notre Congrégation en Hongrie : c'était Mgr Michel Bundala, direc-

teur du Séminaire central à Budapest, prêtre plein de foi et de zèle pour le salut des âmes et rempli de dévouement pour toutes les œuvres de Saint-Vincent. Ce bon prêtre donna non seulement beaucoup de son propre argent pour



BUDAPEST ; IX. GATUTCZA, 6.
Chapelle et maison de la Mission (1903).

nous acheter un grand terrain à Budapest (IX Gatutcza), mais il sut aussi intéresser d'autres personnes influentes, à l'introduction des fils de Saint-Vincent à Budapest.

Le premier coup de pioche pour la construction de la maison fut donné en 1902 ; — cette construction de la

maison et de la chapelle fit des progrès si heureux que Mgr le Dr Kohl, évêque auxiliaire de S. Ém. le cardinal primate Vaszary, put bénir la croix du clocher le 14 septembre 1903, et que le 27 septembre de la même année, le même Mgr Kohl consacra solennellement notre église et bénit toute la maison. — Ainsi le jour anniversaire de la mort de saint Vincent a été le jour de la naissance de notre nouvel établissement à Budapest. La chapelle a été bâtie en style roman et dédiée en l'honneur de saint Vincent de Paul. C'est la première église en Hongrie qui a été placée sous ce vocable.

De toutes les parties de la ville sont venus des fidèles en grand nombre, pour assister à cette solennité. Mgr Kohl a lui-même célébré la sainte messe, après laquelle il a prononcé un éloquent discours où il glorifiait saint Vincent, et où il montra que l'esprit de ce grand saint convient vraiment à notre siècle, et que ses fils peuvent, en suivant la trace de leur père, coopérer grandement à cette régénération sociale. C'est pourquoi Sa Grandeur invita les fidèles à fréquenter ce sanctuaire et à être dociles aux instructions que les missionnaires leur donneront.

A cette consécration, ont encore assisté notre digne visiteur, M. Binner, M. Derler et beaucoup d'autres prêtres de la Mission ; des chanoines, des prêtres séculiers et des religieux en grand nombre. Et quand la fille de l'archiduc Joseph, l'archiduchesse Élisabeth est morte à l'âge de dix-sept ans, l'archiduc Joseph est venu lui-même avec sa famille, pour assister en notre chapelle à la sainte messe et pour y trouver la consolation dans sa grande tristesse.

Voici les divers travaux qui se font chez nous :

1^{re} Notre premier travail, c'est le soin spirituel des Filles de la Charité à Budapest. En cette métropole, les Filles de la Charité ont vingt-quatre maisons, elles sont au nombre de plus de cinq cent trente. Avant que nous venions ici, elles étaient bien abandonnées ; elles ne trouvaient qu'à

peine des confesseurs ; maintenant elles sont dans de meilleures conditions : nous en confessons chaque semaine plus de trois cents, et elles ont chaque dimanche dans une de leurs maisons une conférence.

2° Notre maison est située dans un quartier de pauvres ouvriers, lesquels ont été aussi très abandonnés autrefois. Chaque année viennent aussi de nouveaux ouvriers, à Budapest de toutes les parties de la Hongrie. Nous sommes donc ici, comme dans un centre d'ouvriers, et nous y avons une sorte de mission perpétuelle pour que cette population si digne d'intérêt ne perde pas sa foi et pour que ceux qui l'ont perdue la retrouvent. C'est pourquoi, pour la population ouvrière nous faisons chaque dimanche un sermon, et plusieurs de ceux qui fréquentent notre église se confessent chaque mois. C'est un spectacle touchant quand ces pauvres ouvriers, chantent le *Confiteor* en latin, s'approchent chaque premier dimanche de la table du Seigneur et reçoivent dans leur cœur celui qui est le Père et le Consolateur des pauvres !

3° Pour les autres personnes fidèles nous prêchons chaque dimanche et chaque jour de fête sous forme de catéchisme ; car l'ignorance est la source de bien de péchés.

4° Notre maison sert à donner des retraites. Quatre-vingt douze personnes y ont fait leur retraite depuis octobre 1903 jusqu'à aujourd'hui. Entre elles, étaient trois évêques et plusieurs chanoines, curés, chapelains ; les autres étaient des laïques. Hors de notre maison nous avons prêché jusqu'à trente-cinq retraites.

5° Quand nous en pouvons trouver le temps, nous prêchons aussi des missions ; jusqu'ici nous en avons donné dix-huit.

Malgré tous ces travaux nous tâchons de faire tous nos exercices : méditations, examens, conférences, etc., car sans cela nous nous négligerions nous-mêmes, il nous manquerait la bénédiction d'en haut et nous travaillerions en vain.

Ferdinand MÉDITS.

TRAVAUX APOSTOLIQUES EN POLOGNE

Lettre de M. Joseph BÉRAN, prêtre de la Mission, de la maison de Vienne, Neubau, à M. Joseph BINNER, visiteur de la province d'Autriche-Hongrie.

Cette lettre donne des détails sur des travaux dont il a été fait mention dans le tome précédent des *Annales* (année 1906, p. 510).

Cette fois, je puis vous communiquer des détails sur une excursion en Russie, c'est-à-dire dans la Pologne russe, au pays où plusieurs de nos confrères s'établirent déjà au temps de saint Vincent de Paul, y travaillèrent et y souffrirent également, spécialement au temps de l'invasion russe et à l'occasion des différentes révolutions. Je me rappelle encore le dernier visiteur de l'ancienne province russe-polonaise ; par suite des brutalités des soldats russes, qui le traitèrent en suspect et le firent prisonnier pendant la révolution, en 1863, il perdit la raison et mourut dans une maison d'aliénés.

Mais comment suis-je venu dans la Pologne russe ? Cela se passa ainsi. En Wolhynie, il y a beaucoup des colons tchèques (c'est-à-dire de la Bohême) qui y émigrèrent après l'émeute des Polonais qui a eu lieu entre 1860 et 1870 ; ils vinrent y acheter les terres, que les Polonais qui avaient embrassé la révolution ont perdues. Comme le sol y est très fertile et que les nouveaux habitants travaillaient beaucoup, ils parvinrent à une certaine aisance, ce qu'ils n'auraient jamais atteint, s'ils étaient restés dans leur patrie. Ils communiquèrent cela à leurs parents et amis qui, par suite, furent amenés à la pensée d'émigrer également en Russie, espérant y trouver une fortune analogue ; ils y vinrent ainsi avec toute leur famille. Le gouvernement russe fut surpris ; par cette émigration il craignit une trop grande influence de l'élément catholique. Aux nouveaux arrivés on proposa l'alternative, ou de se convertir à l'orthodoxie, (c'est ainsi qu'on désigne le schisme russe), et alors ils pour-

raient acheter des terres, ou de retourner aussitôt dans leur patrie. Pour ne pas rentrer ruinés, beaucoup choisirent l'apostasie. Ils passèrent au schisme pensant que Dieu ne leur imputerait pas à faute cette démarche, puisqu'ils étaient forcés ; et au fond du cœur ils restèrent catholiques. Il y a peu de temps on proclama, les raisons en sont connues, la liberté religieuse. C'est pourquoi quelques-uns demandèrent aussitôt de retourner au catholicisme ; d'autres hésitent encore, parce qu'ils craignent que, durant les troubles, la liberté religieuse ne soit pas de longue durée et que le retour au catholicisme leur amène des poursuites ou porte préjudice à leur fortune ou même à la liberté. Ce sont ces hésitants que je dus exhorter à faire la démarche décisive à l'égard de leur salut éternel.

Cela se fit à l'occasion de la fête du saint patron de la paroisse pour la fête et l'octave duquel le comte N..., qui a porté un vif intérêt à cette affaire, a obtenu une indulgence plénière de Rome. Le mérite principal en revient au révérend curé, qui se chargea, de concert avec le comte, de procurer un prêtre tchèque. C'est ainsi que je fus amené à rendre visite à mes compatriotes tchèques, et c'est avec grand plaisir que je me préparai au voyage.

Avant tout, il fallait que je me procurasse un passeport. Cela fait, je ne pus recevoir le visa de l'ambassade russe, parce que, me dit-on, ce n'est que le ministre de l'intérieur à Pétersbourg qui a le droit de donner la permission à un prêtre catholique de faire un voyage en Russie. Il fallait donc que je m'adressasse à lui. Je le fis par télégramme avec réponse payée ; mais cette réponse n'est pas encore arrivée aujourd'hui. Je pensai : « Qui ne dit mot, consent. »

A la demande à Z... si je pouvais venir, sans avoir le visa de l'ambassade, je reçus la réponse de venir ; le consul russe me donnera bien le visa. Ainsi je partis, quoique avec la crainte de revenir bredouille. Il y eut en effet des difficultés, mais je passai.

Le comte N... vint au devant de moi jusqu'à R... pour m'accompagner et me présenter au consul. Celui-ci n'étant pas chez lui, son suppléant nous reçut. Il eut de grands scrupules pour donner le visa à mon passe port. Croyait-il qu'un missonnaire soit plus dangereux pour l'État qu'un anarchiste ? Dans tous les cas, le comte savait traiter ces difficultés de la bureaucratie ; l'employé écrivit quelques mots sur le passe port, y posa un grand sceau attestant que je pouvais rester pendant deux mois en Russie. Muni de cette permission, nous étions en règle.

Nous approchant de la frontière, le comte me demanda le contenu de ma valise. Hors du linge, il s'y trouvait encore quatre livres, des sermons manuscrits, quelques images pour les enfants, avec des médailles et chapelets. Pour prévenir les difficultés de la douane, le comte cacha mes sermons et mes images dans sa poche. Alors nous arrivâmes à la frontière. A la station Radziwillow, il fallait quitter le train pour la visite de la douane. Les employés russes avaient un visage sévère. Mais M. le comte est connu de tous ces gens, parce qu'il passe souvent cette frontière pour visiter ses terres, situées à la frontière ; il déclara que j'étais une de ses connaissances, et tout se passa bien.

Dès le jour de mon arrivée, il fallut exercer toutes mes fonctions en assistant à l'enterrement d'un enfant tchèque et y prononcer le discours de circonstance. De cette manière, les tchèques surent que leur compatriote annoncé était enfin arrivé.

La veille de la fête du saint patron de l'endroit, de nombreux pèlerins polonais et tchèques arrivèrent avec leurs prêtres ; mais le gros des tchèques vint le matin de la fête, d'une distance de trois à quatre heures de marche. Comme c'est l'usage, il fallait haranguer chaque procession à l'entrée du village. A M... même, il y a environ trois mille schismatiques, il n'y a que cent catholiques.

Mes premiers mots, dits dans la langue tchèque, firent

allusion au peuple israélite, qui ne pouvait retourner dans sa patrie qu'après une longue et dure oppression, subie parce qu'il servait son Dieu selon la loi de Moïse. Et eux, qui ne peuvent retourner dans leur patrie en Bohême, ont reçu enfin la liberté religieuse pour pouvoir servir maintenant Dieu comme enfants de notre vraie mère spirituelle, l'Église catholique. Ces bonnes gens sanglotèrent et je pleurai avec eux, car je les trouvais *sicut oves non habentes pastorem*. Beaucoup d'entre eux ne savent pas la langue polonaise, dans laquelle se célèbre le culte ; ils ont été ainsi dépourvus de l'instruction religieuse depuis un demi-siècle. Il y avait environ trois mille chrétiens qui se réunirent, assistant aux sermons. Je ne pus prêcher qu'à la fête et à la Pentecôte, puisque ces braves gens ne pouvaient venir plus fréquemment, soit à cause de la grande distance, soit parce que les travaux agricoles les empêchaient. D'ailleurs, le chemin était dans un état désolé, par la pluie continuelle qui régnait alors. C'était donc un grand sacrifice pour beaucoup d'entre eux de venir à l'église dans ces conditions. Quelques-uns me disaient qu'il était à peine possible de venir en voiture. Qu'ils dissent la vérité, j'ai eu l'occasion de m'en convaincre moi-même par le trajet du château à l'église ; aussi je me décidai à accepter l'hospitalité chez M. le curé. Quoique les gens payent pour l'entretien des routes, elles restent dans le même état, parce que, paraît-il, les employés volent tout.

Dans mes sermons, il fallait être très prudent ; car si j'avais directement engagé les gens à se convertir à l'Église catholique, j'eusse couru le risque de ma propre sécurité. Il fut donc convenu que les gens se convertiraient seulement après mon départ, afin que les « orthodoxes » ou schismatiques ne fussent pas trop irrités. Pendant que j'étais présent, trois familles se convertirent et tout un village déclarait faire de même.

Toute la semaine que je passai à M... rien n'arriva d'in-

quêtant, quoique le curé craignit des troubles de la part des « orthodoxes ». Il y eut bien quelque alerte. Avant mon arrivée, le chef de police vint chez le curé lui demander s'il était vrai qu'un prêtre étranger devait venir chez lui. C'était bien le droit du curé de me recevoir, aussi fit-il apporter une bouteille de bon *trantwein*. « Voilà, dit-il, une bouteille de bon wulka, mais tu vas te tenir en paix et avoir soin que tout reste tranquille. Si tout se passe bien, celle-ci ne sera pas la dernière à laquelle tu auras part. » Le chef de police fut charmé du wulka, loua en paroles exaltées la bonté du curé et tout se passa ainsi paisiblement.

En outre de cela, il se trouva que, justement avant mon arrivée, le pope de l'endroit s'appropriä de la caisse de l'église quelques centaines de roubles; c'est pourquoi le maire le chassa de l'église, qu'il ferma à clef; de sorte que les schismatiques n'eurent pas de cérémonies du culte pendant les jours de fête. De cette manière, le pope perdit l'occasion d'exciter les gens contre le prêtre étranger.

Le gratis accepistis, gratis date, il paraît, que le pope de l'endroit ne le connaît guère. Pour toutes ses fonctions, il demande de l'argent, il ne va même pas chez les malades avant qu'on ne lui paye les roubles demandés.

On peut bien s'imaginer ce qu'est la conduite des gens si leur pasteur a une telle manière d'agir. Le vol et l'ivrognerie sont, hélas ! les plaies trop répandues dans cette population. Quant à l'ignorance religieuse, personne ne s'en étonne, car ceux qui sont appelés à instruire et à donner le bon exemple manquent pour la plupart à leur saint devoir.

Un serviteur schismatique du comte me dit un jour vouloir se convertir à la foi catholique. A ma demande, pourquoi il avait ce désir, il me dit : « C'est que nous ne recevons aucune instruction, nous vivons comme des bêtes, sans penser à quoi que ce soit au-dessus des choses de la terre. A l'église, on n'entend jamais parler le pope que pour dire lequel de ses champs doit être labouré premièrement,

où il faut semer, où il faut planter les pommes de terre. A la fin il dit : « Ma femme vous dira de quel côté vous avez « à vous diriger, etc. » A l'église catholique, c'est tout autre. Là, on apprend, ce qu'on peut faire, ce qu'il faut éviter, et comme il faut honorer Dieu. » — Pauvre peuple ! on voit facilement, dans les paroles simples du jeune homme, l'apologie indirecte du célibat du clergé catholique.

Pendant tout mon séjour, il n'y eut aucun trouble. Le comte eut l'amabilité de m'accompagner au retour jusqu'à la frontière autrichienne. Que Dieu lui rende à lui et à sa famille toutes les peines qu'il a eues et l'hospitalité qu'il m'a offerte.

Afin que je ne désapprenne pas que nous vivions sous un régime de terreur, je voyageai avec trois russes, un pape et deux hommes de Moscou. Ils plaisantèrent continuellement et avec un plaisir visible des attentats récemment commis, et ils déclarèrent que cette situation durerait encore longtemps. Ils sont d'avis que c'est le seul moyen de se débarrasser de la tyrannie des employés.

Que Dieu ait pitié de ce pays remué jusque dans ses fondements, et qu'il l'amène à ce qui serait la source du bonheur et d'un repos stable, à la possession de la sainte foi catholique.

IRLANDE

NOTES HISTORIQUES

Comme introduction aux renseignements historiques que nous nous proposons de publier sur les établissements de la Congrégation de la Mission en Irlande, nous donnons l'étude suivante écrite par M. Patrice Boyle, C. M., et qui raconte les origines de l'œuvre.

LES RELATIONS DE SAINT VINCENT DE PAUL AVEC L'IRLANDE.

(Traduit de *The Irish ecclesiastical Record* ; octobre 1903.)

Parmi les saints qui, au dix-septième siècle, firent l'ornement de l'Église, Vincent de Paul tient une place remarquable. Il donna à l'Église deux congrégations, celle des Prêtres de la Mission, et celle des Filles de la Charité. Son nom et celui de « charité » sont synonymes.

Deus quoque dedit... latitudinem cordis, quasi arenam quæ est in littore maris. (III Reg., iv, 29). Sa charité, on peut le dire, embrassait le monde tout entier.

Parmi les nations qui bénéficièrent de son zèle et de sa charité, l'Irlande fut certes une des mieux partagées. On peut voir, dans sa biographie écrite par Abelly, par Collet et par Maynard, ainsi que dans sa propre correspondance et ses conférences toutes les relations qui existèrent entre l'Irlande et ce grand saint. Rassembler ces détails épars, les présenter sous un seul coup d'œil, tel est l'objet de cette étude.

Les relations de saint Vincent avec l'Irlande peuvent se classer sous ces quatre titres :

- 1° Relations de saint Vincent avec les membres irlandais de sa communauté;
- 2° Ce que fit saint Vincent en faveur de l'Irlande, sur le territoire irlandais;
- 3° Ce qu'il fit pour les Irlandais réfugiés en France pendant les jours mauvais que traversa l'Irlande;
- 4° Ce qu'il fit pour les Écossais par l'entremise des prêtres irlandais de sa communauté.

I. — RELATIONS DE SAINT VINCENT AVEC LES MEMBRES IRLANDAIS DE SA COMMUNAUTÉ.

La Congrégation de la Mission fut fondée en 1625 et re-

cut, en 1632, l'approbation solennelle du pape Urbain VIII. Peu de temps après, on trouve des Irlandais dans ses rangs. En 1638, John Skyddie et James Waters, de Cork, entrèrent dans la Congrégation. Ils y furent suivis de Gérald Brin, de Cashel (1639), d'Edmond Barry (1641), de John Ennery de Limerick (1642), de Donat Cruoly, de Cork; de Thaddée Molony, de Limerick; et de Marc Coglée de Lismore (1643). En 1644, Patrick Valois (Walsh?) de Limerick y entra également, puis en 1645, Dermot Duguin, Francis et George White, tous deux de Limerick, et Dermot O'Brien d'Emly; en 1652, Luke Patrick Plunket, de Meath; en 1654, Nicolas Arthur, de Cork, et Pierre Butler de Cashel; en 1656, Philip Dalton de Cashel; en 1657, Patrick Tailler (Taylor) de Dublin; en 1660, John White de Limerick.

Outre ces membres ci-dessus mentionnés, qui devinrent tous prêtres, on trouve également, en 1643, un étudiant ecclésiastique, Thaddée Lye (Lee?), de Tuam; il souffrit le martyre entre les mains des hérétiques d'Irlande (1651) (*Catalogue des Prêtres de la Mission, 1625 à 1789*; Arch. nat., mm. 519 ^a, 519 ^b). Deux Irlandais entrèrent encore dans la Congrégation comme frères laïques (coadjuteurs), Laurence et Gérald Coglée (en 1654 et 1655), tous deux du diocèse de Waterford et Lismore.

Depuis sa fondation, jusqu'à la mort de son instituteur, la Congrégation de la Mission reçut dans son sein quatre cent vingt-six prêtres (*Circul. des Sup. Gén.*, t. I, p. 2). Vingt au moins étaient Irlandais. Ils formaient, par conséquent, une partie assez considérable des forces que saint Vincent employait à la gloire de Dieu. Il serait peut-être intéressant de rechercher quel rang ils occupaient dans la congrégation et l'estime que leur portait le saint fondateur. Les lettres de saint Vincent lui-même (saint Vincent, *Lettres*, t. V, p. 412, 460, 509) nous donnent là-dessus des témoignages irrécusables.

Deux Irlandais, M. Cruoly et M. Ennery remplirent

successivement la charge de professeur de théologie et de directeur des étudiants à la maison-mère de Saint-Lazare, à Paris; M. Watters fut supérieur d'un séminaire confié à la Congrégation; MM. Ennery et Valois comptèrent parmi les premiers professeurs du collège fondé à Gênes. En France même, MM. Brin, Barry, Molony et Cruoly donnèrent des missions. En 1657, trois Irlandais étaient supérieurs locaux à savoir : M. Brin, à Troyes; M. Barry, à Montauban, et M. Cruoly, au Mans. En 1650 et 1656 M. Coglée remplissait les mêmes fonctions à Sedan. Vu leur qualité d'étrangers, et le petit nombre de maisons (vingt-six) que possédait alors la congrégation, la désignation des Irlandais à de tels offices prouve assez leur mérite et l'estime qu'en faisait saint Vincent.

Sur ce point, nous avons encore le témoignage du saint lui-même. Écrivant en 1646 à l'évêque de Limerick, il lui annonça qu'il envoyait en Irlande une troupe de missionnaires, tous Irlandais sauf trois, et il rendait témoignage à leur mérite dans les termes suivants : « Par la grâce divine, tous sont pleins de crainte et d'amour de Dieu et animés de zèle pour le salut des âmes. » (*Lettres de saint Vincent*, t. I, p. 579). Lors de la mort de M. Ennery à Gênes, saint Vincent écrivait de lui, en annonçant cet événement : « M. Ennery, un homme sage, pieux, exemplaire, vient de mourir. » Mais nulle part nous ne trouvons une preuve plus explicite de l'estime qu'avait saint Vincent pour ses sujets irlandais que dans une lettre qu'il écrivit en 1658, deux ans avant sa mort, à M. Jolly, son chargé d'affaires à Rome. Jusqu'alors, la Congrégation n'avait pas obtenu la privilège de promouvoir ses sujets aux ordres sacrés au titre de *Mensæ Communis* ou de vie de communauté. Les irlandais aspirants au sacerdoce ne possédaient ni titre canonique à un bénéfice, ni titre patrimonial; Vincent, demanda donc au Saint-Siège de pouvoir présenter ses sujets aux ordres sans ce titre. La Congrégation de la Propagande ne demandait pas

mieux que d'accorder ce privilège, mais elle y mettait une condition, c'est que les Irlandais ordonnés de cette manière seraient envoyés travailler aux missions dans leur propre pays. Vincent écrivit à son représentant, à Rome, le pressant de s'employer tout entier à faire omettre cette condition. Il écrivit :

« Il serait bien fâcheux si la Compagnie ne pouvait pas disposer pour toutes sortes de lieux, des Hibernois qu'elle reçoit et qu'elle élève avec grande dépense quand ils n'ont point de titre, que sous condition d'aller en leur pays, sous la dépendance seule de ladite sacrée Congrégation et nous ferions mal en ce cas d'en recevoir aucun ; et néanmoins il plaît à Dieu de faire du bien par eux, partout où nous les employons. S'il y a avait lieu d'en opérer autant en Hibernie nous les y enverrions volontiers ; mais pour le présent il y a peu de fruit à faire, et beaucoup de périls à essayer. » (*Lettres*, t. IV, p. 198).

Le privilège tant désiré par le saint fut accordé pour dix ans et plus tard pour un temps indéterminé. C'était en faveur des Irlandais ; ce privilège de présenter aux ordres au titre de *Mensæ Communis* fut le premier accordé à la Compagnie. Ces paroles de saint Vincent montrent tout particulièrement l'estime qu'il professait pour les membres irlandais de sa communauté, qu'il connaissait déjà depuis vingt ans.

II. — MISSIONS DONNÉES EN IRLANDE DU VIVANT DE SAINT VINCENT

La charité de saint Vincent de Paul ne se bornait pas aux Irlandais, membres de sa Congrégation ; elle s'étendait encore au pays qui leur avait donné le jour. Personne plus que lui n'aima la paix et ne redouta les maux de la guerre, cependant, une fois, il demanda l'intervention des armes, ce fut en faveur de l'Irlande. Lui-même raconta ce fait qui dut avoir lieu vers 1641.

« Un jour, dit-il, je fus chargé d'une requête auprès du

cardinal de Richelieu. C'était pour porter secours à la pauvre Irlande. On était au temps où l'Angleterre luttait contre son roi. Lorsque j'eus fait ma demande, le cardinal répondit : « Ah ! Monsieur Vincent, le roi a trop d'affaires en mains pour se charger encore de celle-ci. » « J'insistai alors, en disant que le pape l'aiderait et qu'il offrait cent mille couronnes. — Cent mille couronnes, reprit le cardinal, ce n'est rien pour une armée. Cela demande tant de soldats, tant d'équipements, tant d'armes, sans compter les frais de transport. Une armée est une machine très difficile à manœuvrer¹. » (Abelly, *Vie de saint Vincent*, t. I, p. 154, édit. 1843).

L'intervention de saint Vincent en faveur des intérêts temporels de l'Irlande ne réussit donc pas. Il fut plus heureux pour ce qui concernait les intérêts spirituels.

En 1645, Vincent fut prié par Innocent X d'envoyer des missionnaires en Irlande et les évêques de ce pays lui firent une demande dans le même sens². Aussi fit-il choix de huit missionnaires, et lorsqu'ils furent sur le départ, Vincent les bénit et les exhorta à l'union et à la charité en ces termes :

« Soyez unis ensemble et Dieu vous bénira, mais que ce soit par la charité de Jésus-Christ, car toute autre union qui n'est point cimentée par le sang de ce divin Sauveur ne peut subsister. C'est donc en Jésus-Christ, par Jésus-Christ et pour Jésus-Christ, que vous devez être unis les uns avec les autres. L'esprit de Jésus-Christ est un esprit d'union et de paix : comment pourriez-vous attirer les âmes à Jésus-Christ si vous n'étiez unis entre vous et avec lui-

1. Quoique Richelieu n'envoyât pas de troupes en Irlande il permit à un grand nombre d'Irlandais, simples soldats et officiers alors au service de la France, de retourner dans leur pays (Haverty, *Histoire d'Irlande*, p. 538; A. D. 1642).

« 2. Nous avons ordre de Rome d'envoyer des missionnaires en son pays et nous en sommes pressés du côté de NN. SS. les évêques du pays ». Lettre du 7 avril 1646; *Lettres*, t. I, p. 250.

même? Cela ne se pourrait pas. N'ayez donc qu'un même sentiment et une même volonté; autrement, ce serait faire comme les chevaux qui, étant attelés à une même charrue, tireraient les uns d'un côté, les autres d'un autre, et ainsi ils gâteraient et briseraient tout. Dieu vous appelle pour travailler dans sa vigne, allez-y comme n'y ayant en lui qu'un même cœur et qu'une même intention; et par ce moyen vous en rapporterez du fruit. » (*Vie*, t. II, 186).

En même temps, il annonçait leur départ en ces termes à l'évêque de Limerick :

« Monseigneur, voilà enfin huit missionnaires que j'ai le bonheur d'envoyer en Hibernie : l'un d'eux est Français, les autres sont Hibernois... et un frère, Anglais. Le premier a été chargé de diriger la Compagnie, selon l'avis de feu M. Skyddie, qui me manda avant de mourir qu'il croyait qu'il fallait en user de la sorte; le clerc aura à apprendre le chant. Les uns et les autres craignent et aiment Dieu, et ont du zèle pour le salut du prochain, par la grâce de Notre-Seigneur. Ils s'en vont se jeter à vos pieds, Monseigneur, et s'offrir au service de Votre Seigneurie Illustriissime et de Nosseigneurs les Prélats auxquels ils pourront rendre quelques petits services avec le temps. Nous en retenons ici d'autres que nous vous pourrions envoyer, quand ils seront formés, s'il se trouve le moyen de les faire subsister par l'affectation de quelque bénéfice, sans qu'ils soient à charge aux peuples auxquels ils pourront faire la mission. Et plutôt à Dieu, Monseigneur, que je fusse digne d'être de la partie ! Dieu sait de quel cœur j'irais et de quelle affection je lui offre cette petite troupe, et, à vous, Monseigneur, mon obéissance perpétuelle ! Je vous supplie très humblement, Monseigneur, de l'avoir pour agréable. » (*Lettres*, t. I, p. 579).

En octobre 1646, la petite troupe de missionnaires ¹

1. Lynch, ms., *De Præsulibus Hibernæ*, p. 711.

s'embarqua à Nantes. Elle se composait de MM. Duchesne, Gerald Brin, Edmond Barry, White, Dermot Duggan, et deux ou trois frères coadjuteurs. Le Révérend O'Dwyer, coadjuteur de Limerick, les accompagnait ¹. A leur arrivée en Irlande, ils se partagèrent en deux groupes et commencèrent à donner des missions, principalement dans les diocèses de Cashel et de Limerick.

Deux années durant, ils travaillèrent avec un zèle infatigable. Le nonce Rinuccini, à la vue du bien accompli, leur adressa des éloges. Mais sur ces entrefaites, la guerre s'aggrava et avec elle le danger. Sur les conseils du supérieur d'Irlande, Vincent rappela en France cinq de ses missionnaires. A l'occasion de leur départ, 16 août 1648, l'archevêque de Cashel écrivait à M. Vincent pour le remercier des services rendus à son diocèse : « Le départ de vos missionnaires me donne occasion de vous témoigner mes humbles reconnaissances, accompagnées d'actions de grâces de ce que, par votre grande charité, vous avez daigné secourir le petit troupeau que Dieu m'a commis ; ce qui s'est fait, non seulement dans un temps très propre pour nos besoins, mais aussi dans une occurrence entièrement nécessaire. Aussi est-il véritable que par leurs travaux et emplois, les peuples ont été excités à la dévotion qui s'augmente tous les jours. Et quoique ces bons prêtres aient souffert beaucoup d'incommodités depuis leur arrivée en ce pays, ils n'ont pas laissé pour cela de s'appliquer continuellement aux travaux de leur mission, comme des ouvriers infatigables qui, aidés de la grâce, ont glorieusement augmenté et étendu le culte de la gloire de Dieu. J'espère que ce même Dieu qui est bon et tout-puissant, sera lui-même votre ample récompense et la leur et de mon côté, je le prierai qu'il vous conserve longtemps, vous ayant choisi pour le bien et l'utilité de son Église. »

1. *Saint Vincent de Paul*, par l'abbé Mayard, t. III, p. 37.

Mgr l'évêque de Limerick écrivit aussi en même temps à M. Vincent en ces termes : « Il est juste, Monsieur, que je vous rende des actions de grâces de tout mon cœur, des bienfaits que j'ai reçus de vous par vos prêtres, et que je vous dise le très grand besoin que l'on a de les avoir en ce pays. Je puis vous assurer confidemment que leurs travaux y ont fait plus de fruit et qu'ils ont converti plus d'âmes que tous les autres ecclésiastiques. Et, de plus, par leur exemple et leur bonne conduite, la plupart des nobles de l'un et l'autre sexe sont devenus des modèles de vertu et de dévotion ; ce qui ne paraissait point parmi nous avant l'arrivée de vos Missionnaires en ces quartiers. Il est vrai que les troubles et les armées de ce royaume ont été un grand empêchement à leurs fonctions ; et néanmoins la mémoire des choses qui regardent Dieu et le salut est tellement gravée par leur moyen dans les esprits des habitants des villes et des gens de la campagne, qu'ils bénissent Dieu également dans leurs adversités et dans leurs prospérités. J'espère me sauver moi-même par leur assistance. » (Abelly, *Vie de saint Vincent*, édit. de 1840, t. I, p. 360, 361).

Cinq missionnaires retournèrent donc en France. Trois, à savoir MM. Brin, Barry, et l'autre dont le nom n'est pas rapporté, ainsi qu'un frère coadjuteur, Lye, restèrent en Irlande. Ils continuèrent leurs travaux et donnèrent une mission à Limerick. Elle eut tant de succès que l'évêque en remercia M. Vincent en ces termes : « J'ai souvent écrit à Votre Révérence l'état de vos missionnaires en ce royaume. Il est tel, à dire la vérité comme elle est devant Dieu, que jamais de mémoire d'homme, nous n'avons ouï dire qu'il se soit fait un si grand progrès et avancement en la foi catholique que celui que nous remarquons avoir été fait ces dernières années par leur industrie, par leur piété et par leur assiduité ; et surtout au commencement de la présente année que nous avons ouvert la mission en cette

ville, où il n'y a pas moins de vingt mille communians. Et cela avec tant de fruit et d'applaudissemens de tous les habitants, que je ne doute point que, grâce à Dieu, la plupart n'aient été délivrés des griffes de Satan par le remède qu'on a apporté à tant de confessions invalides, d'ivrogneries, juremens, adultères et autres désordres qui ont été entièrement abolis. Les missionnaires eussent-ils été cent, que la mission eût encore été grande pour si peu d'ouvriers.

« Mon Père, j'avoue hautement que je suis redevable à vos enfans du salut de mon âme. Écrivez-leur quelques paroles de consolation. Je ne sache sous le ciel mission plus utile que celle d'Hibernie. »

En avril 1650, M. Vincent écrivait en ces termes à l'un de ses missionnaires : « Nous avons été grandement édifiés de votre lettre, y voyant deux excellents effets de la grâce de Dieu. Par l'un, vous vous êtes donné à Dieu pour tenir ferme dans le pays où vous êtes, au milieu des dangers, aimant mieux vous exposer à la mort que de manquer d'assister le prochain ; et par l'autre, vous vous appliquez à la conservation de vos confrères, les renvoyant en France pour les éloigner du péril. L'esprit du martyr vous a poussé au premier et la prudence vous a fait faire le second et tous les deux sont tirés sur l'exemple de Notre-Seigneur, lequel au point qu'il allait souffrir les tourmens de sa mort pour le salut des hommes, voulut en garantir ses disciples et les conserver, disant : « Laissez aller ceux-ci, et ne les touchez pas. » C'est ainsi que vous en avez usé, comme un véritable enfant de ce très adorable Père, à qui je rends des grâces infinies d'avoir produit en vous des actes d'une charité souveraine, laquelle est le comble de toutes les vertus.

« Je le prie qu'il vous en remplisse, afin que, l'exerçant en tout et toujours, vous la versiez dans le sein de ceux qui en manquent. Puisque ces autres messieurs qui sont avec

vous sont dans la même disposition de demeurer, quelque danger qu'il y ait de guerre et de contagion, nous estimons qu'il faut les laisser.

« Que savons-nous ce que Dieu en veut faire ? Certainement il ne leur donne pas en vain une résolution si sainte. Mon Dieu que vos jugements sont inscrutables ! Voilà qu'au bout d'une mission des plus fructueuses et peut-être des plus nécessaires que nous ayons encore vue, vous arrêtez comme il semble le cours de vos miséricordes sur cette ville pénitente, pour appesantir davantage votre main sur elle, ajoutant au malheur de la guerre le fléau de la maladie. Mais c'est pour moissonner les âmes bien disposées et assembler le bon grain en vos greniers éternels ; adorons donc les conduites du Seigneur. » (*Lettres*, t. II, p. 235).

Cependant les armées de Cromwell étaient victorieuses, et, en 1651, Ireton mit le siège devant Limerick. Pendant le siège, MM. Brin et Barry continuèrent leurs soins aux pauvres victimes du fléau, ils préparèrent le peuple à mourir et en cas de nécessité au martyre.

Lorsque la ville capitula, les missionnaires sortirent de la place, à la faveur d'un déguisement et mêlés aux soldats de la garnison. Après maints périls et dangers ils revinrent en France sains et saufs. L'autre prêtre, resté en Irlande, y mourut. Le frère Thaddée Lye resté, lui aussi, en Irlande, eut un sort bien différent. Saisi par les hérétiques, il eut les pieds et les mains coupés, la tête écrasée sous les yeux de sa pauvre mère. Ainsi, il eut la gloire de verser son sang pour la foi. (*Lettres*, t. II, p. 401).

Ainsi se termina la mission d'Irlande. Elle ne fut pas infructueuse, car elle contribua pour une large part à maintenir la foi dans un pays en proie à toutes les horreurs de la guerre et de la persécution. Pendant les six années qu'elle avait duré, le cœur de M. Vincent était avec ses missionnaires. Il leur écrivait très souvent pour les encourager, et si l'on excepte, un don fait par la duchesse

d'Aiguillon, ce fut M. Vincent qui supporta tous les frais de cette mission. Il fut toujours disposé à reprendre ce travail, que la guerre avait rendu impossible, et en 1652 nous constatons qu'il accède au désir des deux missionnaires, les PP. Ennery et Valois d'aller reprendre les missions en Irlande. Ce pieux désir ne semble pas s'être réalisé, car nous trouvons un peu plus tard ces deux missionnaires vaquant aux exercices de leur vocation, le premier à Gênes, l'autre en France.

III. — CHARITÉ DE VINCENT POUR LES IRLANDAIS RÉFUGIÉS EN FRANCE.

La charité de M. Vincent, si productive en toutes sortes de biens, sur le sol même de l'Irlande n'était pas moins active envers les Irlandais réfugiés en France. Ils étaient toujours les bienvenus à sa demeure de Saint-Lazare. Au temps où les armées de la confédération de Kilkenny étaient victorieuses et que l'espoir des Irlandais catholiques s'accroissait, il y eut à Saint-Lazare (de Paris) une cérémonie inoubliable¹. Le 7 mai 1645, treize évêques, quinze abbés et trente docteurs en Sorbonne se réunirent à Saint-Lazare et assistèrent à la consécration de deux évêques irlandais, Mgr Francis Kirwan, évêque de Killala, et Mgr Edmond O'Dwyer, coadjuteur de Limerick. Ce fut pour l'Église d'Irlande un jour de promesse, et la charitable hospitalité de M. Vincent s'accrut encore en s'étendant aux nouveaux prélats irlandais et à leurs amis. A un moment donné, il se préparait à leur envoyer un groupe de missionnaires qui les seconderaient dans toutes leurs œuvres et travailleraient ainsi pour la gloire de Dieu. Quelques années plus tard, la fortune de la guerre devenait défavorable à la cause catholique.

Après la capitulation de Limerick, plusieurs Irlandais,

1. Lynch, *Pii Antistitis Icon*, 1^{re} édit., p. 64.

tant laïques qu'ecclésiastiques se réfugièrent en France. A tous, sans distinction, M. Vincent fit éprouver les bienfaits de sa grande charité. Apprenant que plusieurs de ces catholiques irlandais, exilés pour leur foi, vivaient en proie à une grande misère, il leur envoya un de ses prêtres irlandais qui pût les découvrir pour les assister. « N'y aurait-il pas moyen, demandait-il, de les réunir pour les consoler et pour les instruire ? Mais ils ne comprennent pas notre langue, et me paraissent tout à fait abandonnés, c'est ce qui me touche le cœur et excite ma compassion pour eux ! » Le prêtre répondit alors qu'il ne négligerait rien de ce qui serait en son pouvoir « Dieu vous bénisse, dit Vincent, voici dix pistoles. Allez, au nom de Dieu et ménagez-leur toutes les consolations possibles ¹. »

La charité de Vincent envers les Irlandais ne s'arrêta pas à ceux qui s'étaient réfugiés à Paris. Elle s'étendit à tous ces pauvres exilés dispersés dans toute la France. En 1654, Vincent envoya le P. John Ennery comme professeur au séminaire de Troyes ; et, dans une lettre datée du 13 février de cette même année, le saint écrit : « Dieu continue à bénir la maison de Troyes. Il y a vingt-deux séminaristes. Nous y avons envoyé M. Ennery pour leur faire les leçons, ou plutôt la Providence l'a conduit pour une autre bonne œuvre que nous n'avions pas prévue : c'est que l'on y a envoyé en quartier d'hiver deux régiments irlandais, où il y a plus de cent filles ou femmes qui sont de bonne vie et quantité de petits enfants qui ont été chassés de leur pays pour leur religion, tous en grandissime pauvreté. M. Ennery donc est leur curé ; il leur prêche et les instruit, il leur administre les sacrements, donne des habits aux nus, et quelque autre assistance aux plus nécessiteux des aumônes qu'on lui envoie de Paris. » (*Lettres*, t. III, p. 18).

1. 10 pistoles, c'est-à-dire 100 francs ; au prix moderne de l'argent, ce sont à peu près 400 francs.

Tandis que saint Vincent prenait ainsi en compassion les Irlandais exilés et qu'il leur procurait tous les secours, il ne mettait pas moins d'activité à pourvoir aux besoins des ecclésiastiques du même pays, qui s'étaient réfugiés en France. Les prêtres irlandais exilés, qui étaient à Paris, trouvèrent toujours ouvertes les portes de Saint-Lazare. Aux uns, saint Vincent remettait chaque mois un subside, pour les autres il trouvait auprès de personnes charitables de quoi les entretenir. Il s'en trouvait un parmi eux qui était aveugle. Pendant plusieurs années, Vincent pourvut à ses besoins, il loua même un garçon qui devait le guider dans ses promenades et il donna des ordres pour que le prêtre et son guide trouvassent à dîner dans la maison de sa Communauté, aussi souvent qu'il leur plaisait. Il n'est pas jusqu'aux membres de la hiérarchie irlandaise qui n'expérimentèrent, eux aussi, la sollicitude pleine de charité du bon saint Vincent. En 1654, le docteur Barry, évêque de Cork, se réfugia à Nantes où il demeura jusqu'à sa mort, en 1662. Écrivant à M. Cruoly, en 1655, Vincent parle ainsi de ce prélat exilé : « J'ai envoyé quarante couronnes à l'évêque de Cork. On me dit qu'il y a à Nantes vingt-huit ecclésiastiques dont un archevêque et l'évêque de Kildare. Oh ! Monsieur que cela est triste ! » (*Lettres*, t. III, p. 381, 433, 439.)

Dans une lettre datée de 1656, il fait de nouveau mention de Mgr Barry. « Je procurerai tout le soulagement que je pourrai à Mgr l'archevêque (*sic*) de Cork. J'ai ici 100 francs pour lui, que je lui enverrai à la première occasion favorable. »

En 1657, il écrit de nouveau : « J'ai ici 100 couronnes pour l'évêque de Cork. » Écrivant la même année à une sœur de Charité à Nantes, il dit : « Voici une lettre que je vous envoie pour Mgr l'évêque de Cork, dans laquelle il y a une lettre de 100 écus dont quelques personnes de piété lui font présent pour l'aider à subsister. Je vous prie

de lui mettre vous-même entre les mains et quand vous me ferez réponse sur les autres points de m'en faire sur cela.»

Si M. Vincent sympathisait avec toutes les catégories d'Irlandais exilés, il y en avait une qui attirait spécialement son intérêt : celle des ecclésiastiques venus à Paris pour continuer leurs études. Depuis la fin du seizième siècle, il existait dans la capitale un séminaire irlandais. En 1623, les lettres patentes de Louis XIII lui donnèrent l'existence légale et l'année suivante on l'incorporait à l'Université. Dans une grande mesure, les étudiants irlandais vivaient sur la charité du peuple parisien. Leur condition n'échappa nullement à l'œil vigilant de M. Vincent. Francis Kirwan, plus tard évêque de Killala, résidait à Paris vers 1641-1645. M. Vincent, connaissant le mérite de celui-ci, souhaita de le voir nommé supérieur des étudiants irlandais. Ce fait est ainsi rapporté par Lynch dans sa *Vie du docteur Kirwan* :

« Francis, écrit-il, vint s'établir à Paris et devint l'ami intime de trois hommes remarquables pour leur piété extraordinaire : M. Vincent, Le Gauffre ¹, et le baron de Renty. Le premier avait fondé la Congrégation des Missionnaires chargés d'inculquer aux jeunes ecclésiastiques une connaissance exacte des cérémonies, et de les pousser à la méditation des choses du ciel. Ils travaillaient encore d'une manière toute particulière à amener le peuple à la pratique des sacrements de pénitence et d'eucharistie ; à remettre les pécheurs dans l'habitude des bonnes œuvres, et à convertir les hérétiques à la foi catholique...

« Ces trois hommes donnèrent à Francis l'avis de réunir ses compatriotes, étudiants à Paris, en communauté dont il serait le chef et le modèle. Ils ajoutèrent que les moyens

1. C'est Thomas Le Gauffre. Voy. *les Saints Prêtres français du dix-septième siècle*, par G. Letourneau, p. 14, 66. Le Gauffre était supérieur du collège des Trente-Trois, de 1641 à 1645.

de subsistance leur seraient assurés, dans l'espoir de voir sortir de cette communauté des hommes munis d'une science solide qui puissent instruire dans la suite les pauvres ignorants de leur pays et ainsi les écarter des dangers de tomber dans l'hérésie. Mais ces pieux desseins ne devaient pas aboutir. Les Irlandais, résidant à Paris, se réunirent pour discuter ce projet. Et au cours de la discussion, l'un d'eux se répandit en paroles amères contre Francis, lui disant, agressivement, qu'il avait bien l'apparence de la vertu mais qu'il n'en avait pas la réalité; qu'il faisait montre de beaucoup de piété, tandis qu'il n'était pas sincère dans la pratique. Ce qui montre comment il n'est pas de vertu, si modeste qu'elle soit, qui puisse échapper à la morsure des méchants. Francis ne releva pas cette insulte ¹. »

Malgré l'échec de ce projet bienveillant, M. Vincent ne cessa pas de témoigner beaucoup d'intérêt aux étudiants irlandais. Il procura à plusieurs d'entre eux les moyens de continuer leurs études et en recommanda d'autres à la générosité de personnes charitables. Plusieurs fois, il mit à contribution son influence. en vue de leur procurer des emplois ².

Le 9 août 1651, il écrivit en ces termes au Supérieur général de la Congrégation de Sainte Geneviève pour lui recommander un prêtre irlandais, M. Médus (Mède) :

« Mon Révérend Père, votre grande bonté me donne la confiance de vous supplier très humblement d'avoir agréable de recommander à un de vos Pères, qui est chancelier de l'Université et qui a soin de l'examen des maîtres ès arts, M. Médus, prêtre hibernois, bachelier en théologie, à ce qu'il lui fasse la grâce de le recevoir examinateur, préférablement à tout autre. C'est vous demander beaucoup, mon Révérend Père, mais outre qu'il est très homme de bien,

1. *Linch, Pii Antistitis Icon, Life of Dr. Kirwan.* p. 52, 54. Saint-Malo, 1659.

2. *Saint Vincent de Paul*, t. XI, p. 86.

j'en ai été prié par des personnes de singulière vertu et doctrine, qui prendront part à l'obligation qu'il vous aura, et moi je la prendrai toute sur moi pour la reconnaître aux occasions, par mes très humbles services, avec tant d'autres que nous vous avons, vous suppliant, de toute l'étendue de mon cœur, de m'honorer de vos commandements avec la même liberté dont j'ose importuner, qui suis, en Notre-Seigneur, etc. »

Mais rien ne montre plus clairement l'intimité des relations de M. Vincent avec les étudiants irlandais et la salutaire influence qu'il exerçait sur eux, que leur procès occasionné par la question du jansénisme (1651). Grande était à cette époque l'agitation des esprits au sujet des doctrines de Jansénius. M. Nicolas Cornet avait dénoncé comme sujettes à censure cinq propositions de Jansénius. La question fut soumise au Saint-Siège. Opposants et partisans du jansénisme cherchèrent activement des associés dans tout Paris. Les étudiants irlandais entrèrent dans le mouvement et préparèrent une déclaration par laquelle ils s'engageaient à ne jamais soutenir ni enseigner les doctrines jansénistes. Le recteur de l'Université ayant entendu parler de ce projet, leur envoya par un officier de l'Université, l'ordre de ne se prononcer sur aucun sujet de doctrine. Ils n'en tinrent pas compte et vingt-six d'entre eux signèrent une déclaration condamnant le jansénisme; cette déclaration fut remise entre les mains de saint Vincent de Paul qui la publia. Le recteur, estimant que son autorité avait été méprisée, somma les étudiants irlandais, signataires de la déclaration, de se présenter au tribunal de l'Université, et là, il leur fit subir un interrogatoire. Leurs dépositions sont encore conservées dans les registres manuscrits de l'Université ¹.

Nicolas Power, affirma qu'il avait signé la déclaration ;

1. *Registres de la Nation d'Allemagne*. Registre 28. Bibliothèque de l'Université. Paris.

que vingt-six autres l'avaient signée avec lui et que, par l'entremise de Maurice Durcan, chef de la communauté irlandaise, le document avait été remis à Vincent de Paul.

Thomas Medus (Mède) affirma qu'il avait dressé la déclaration, qu'il l'avait d'abord remise à Nicolas Power, puis à Vincent de Paul ; que trois ou quatre copies en avait été faites et signées.

Richard Nugent, docteur en théologie, déclara que les réunions avaient lieu chaque samedi, à deux heures de l'après-midi, au collège des Bons-Enfants : que Maurice Durcan, supérieur de ces assemblées, avait soumis la déclaration à leur signature. Il ajouta que Georges Leblanc (White), bachelier en théologie, de concert avec un membre de la Communauté de Vincent, avaient recueilli des signatures et que le document signé avait été remis à Vincent. D'autres dépositions eurent lieu dans le même sens et tous se déclarèrent prêts à se rétracter s'il y avait eu en cela quelque mal.

Maurice Power déclara que deux jésuites avaient rendu visite à Nicolas Power, au collège de Lisieux, et qu'ils avaient promis aux Irlandais un logement à l'Université, ou au moins dans la capitale, sous condition de signer la déclaration : il ajouta que Nicolas l'avait accepté devant lui, devant Philippe O'Lonergan et Patrice Hefernan.

Dans la crainte que l'acte de ceux qui avaient signé la déclaration portât préjudice à tous les Irlandais de l'Université, Philippe O'Lonergan, Maurice Power, Patrice Hefernan et Corneille Macnamara écrivirent au recteur, doyens et protecteurs de l'Université, désavouant ce qui avait été fait par leurs compatriotes ; le 22 mars, Philippe O'Lonergan écrivait en ces termes au recteur de l'Université, au sujet de cette déclaration :

Revérendissime Recteur, si je vous réponds par lettre et non de vive voix, c'est que le temps me manque. Puisque le temps ne me permet pas de venir vous répondre de vive voix, je vous sou-

metts par lettre tout ce que je sais. Pour satisfaire votre désir, je vous dirai comment j'ai pu affirmer et soutenir que les Irlandais avaient été attirés par l'espoir qu'ils pourraient obtenir des bénéfices, par l'intervention de M. Vincent, pourvu qu'ils signassent la déclaration. Je vous dirai bien simplement que j'ai reçu en une maison proche du collège des Grassins, dans les premiers jours de février, la confiance suivante de M. Power, à savoir que les Irlandais qui refuseraient leur signature à la déclaration n'avaient pas à attendre des bénéfices dans notre pays, mais bien ceux qui la signeraient ; et, ce qui est encore plus important, que ceux-là seuls qui l'auraient signée seraient élus évêques ; que la collation desdits bénéfices est aux mains de M. Vincent et de ses confrères ; que tout espoir d'obtenir quelque bénéfice en Irlande était vain pour tout Irlandais qui n'aurait pas souscrit. Au premier moment de loisir, je vous entretiendrai de tout cela plus longuement et plus librement ; en attendant je m'empresse de vous envoyer cette note.

Je suis, Très Révérend Recteur, votre humble et obéissant serviteur.

Collège de Reims, 22 mars 1651.

P. O'LONERGAN,
docteur en théologie.

Le Conseil du recteur prit tout cela en considération et un décret en résulta qui privait de leurs grades les Irlandais gradés, ayant souscrit la déclaration ; pour ceux qui n'avaient pas encore pris leurs grades, on les expulsait des collèges universitaires ; ils devaient retirer leur signature dans les huit jours s'ils voulaient conserver quelque espoir de prendre leurs grades. Le décret était ainsi conçu :

Décret de l'Université de Paris, contre certains Irlandais.

L'an de Notre-Seigneur, 1651, samedi 4 mars, dans le conseil ordinaire de l'Université, au collège de Navarre, sous la présidence du Recteur, l'excellentissime Recteur affirma qu'ayant été informé que certains Irlandais depuis quelques mois s'étaient rendus fréquemment au Collège des Bons-Enfants sous la présidence d'un des Missionnaires et qu'un certain nombre desdits Irlandais s'étaient assemblés dans la chambre de M. Nicolas Power, Irlandais, bachelier en théologie et professeur de Philosophie au collège de Lisieux, pour décider de certaines questions sur la grâce, lui, le Recteur, leur avait envoyé l'ordre de cesser ces réunions et leurs décisions doctrinales. Ils semblèrent obéir, car ils se dispersèrent immédiatement, mais bientôt ils allaient se voir individuellement et trois ou quatre copies furent secrètement proposées pour signer une déclaration aux fins que

voici :²⁰ — « Vu qu'en ces mauvais temps certains individus, pour la plus grande division des esprits, ont imaginé de nouvelles doctrines ; qu'ils les ont prêchées, imprimées, dites en conversations privées, et, qui pis est, les ont proposées dans leur catéchisme au peuple ignorant et imprévoyant ; vu aussi qu'il est à craindre que quelques Irlandais, qui font leurs études en plus grand nombre à Paris qu'en aucune autre ville du monde, ne soient imbus de ces doctrines, et qu'en retournant en Irlande, notre pays natal, si ferme dans la foi et la religion de nos pères, ils ne cherchent à propager et à inculquer ces doctrines dans l'esprit des imprévoyants et à troubler l'Eglise d'Irlande qui, il y a plus d'un siècle, fut extrêmement affligée par l'oppression et la très violente persécution des hérétiques, et, il y a dix ans, agitée par une guerre cruelle et dangereuse.

« Nous, soussignés, nous proposant, autant qu'il est en nous, de remédier à temps à ce mal, promettons d'adhérer toujours à tous les Conciles œcuméniques et spécialement à celui de Trente, ainsi qu'à tous les décrets et censures des souverains Pontifes et en particulier à ceux que Pie V, Grégoire XIII, Urbain VIII et Innocent X ont lancés contre Baius, Jansénius et leurs sectateurs.

« De plus, nous promettons de ne jamais défendre, de propos délibéré, en particulier ou en public, enseigner, prêcher, encore moins proposer au peuple dans nos catéchismes aucune proposition suspecte d'erreur ou d'hérésie, ou condamnée en quoi que ce soit par un souverain Pontife et en particulier les suivantes : (*Suivent les cinq propositions de Jansénius* 1). »

Chacun de ces Irlandais avait été invité en particulier de souscrire autant que possible la déclaration susdite, et à la fin elle porta vingt-six signatures : parmi eux il n'y avait qu'un docteur en théologie, deux bacheliers, deux maîtres ès arts, les autres n'avaient ni grade, ni rang à l'Université, tandis que quelques-uns avaient à peine commencé leur philosophie.

Le Recteur nommé plus haut fit voir combien il était important que l'Université empêchât ces réunions dans ses collèges, et punit ceux qui, malgré la défense, avaient, sans autorité, osé prononcer sur un point de doctrine ; spécialement sur les propositions contenues dans la Déclaration, et sur lesquelles la Faculté de théologie n'avaient pas encore donné de décision ; quoique plus de dix-huit mois auparavant on les lui eût soumises pour être mise en délibération.

L'Éminentissime Archevêque de Paris et le clergé de France, qui tenaient à ce moment leurs séances dans cette ville, n'avaient pas donné non plus de décision sur ce sujet. Le Recteur fit encore remarquer

1. Originaux en latin, ms. *Registre de l'Université de Paris*, 28. Imprimé du Décret, *Journal de M. de Saint-Amour*, p. 156-159. (Biblioth. de la Sorbonne).

que la Déclaration susdite contenait certaines propositions qui semblaient tout à fait opposées à l'autorité de l'Université de Paris, aux lois et aux privilèges du royaume et de l'Église de France. Enfin le Recteur dit que quatre des souscripteurs avaient reçu l'ordre de se présenter pour être entendus sur toute la question, de livrer aussi toutes les copies de la Déclaration qu'ils avaient signée.

On décida par conséquent qu'avant tout ils seraient entendus. S'étant présentés, on leur lut la Déclaration citée ci-dessus, et ils dirent qu'ils l'avaient signée en particulier, sans auparavant examiner ensemble, qu'ils avaient signé trois ou quatre copies, dont ils ne possédaient plus une seule, qu'ils avaient donné une copie à Vincent de Paul, Supérieur général des Missionnaires et Principal dudit Collège des Bons-Enfants ; qu'ils étaient prêts à retirer leurs signatures si l'Université le jugeait bon : et ils attestèrent avec serment qu'ils disaient et promettaient toutes ces choses avec vérité.

Alors le Recteur montra une pétition qui lui était adressée ainsi qu'aux Doyens, par quelques autres Irlandais, théologiens et licenciés de l'Université, le suppliant que l'acte téméraire d'un petit nombre ne fût pas imputé à toute leur nation, disant que quelques-uns avaient agi par ignorance et que d'autres avaient été persuadés par les ennemis de l'Université, et ils priaient l'Université de vouloir bien prendre les moyens pour combattre le mal causé par un petit nombre d'entre leurs compatriotes : par ces moyens on pratiquerait en même temps la charité envers des frères et on effacerait la tache qui avait été jetée sur eux comme si tous avaient été coupables de la faute que quelques-uns avaient osé commettre contre les lois de l'Église et celle du royaume de France.

Après la lecture de cette pétition, on entendit plusieurs théologiens irlandais ; quelques-uns d'entre eux déclarèrent que deux Pères Jésuites avaient promis d'une manière formelle une maison aux Irlandais s'ils voulaient souscrire la Déclaration ; et, de plus, on leur fit espérer une fondation par une autre personne, et des revenus ou des bénéfices ecclésiastiques par le dit M. Vincent de Paul, Supérieur général des Missionnaires.

Après avoir entendu toutes ces dépositions et considéré l'affaire avec mûre délibération, on décida unanimement que personne de condition privée ne peut décider sur un point de doctrine et que par conséquent ces quelques particuliers sans autorité aucune et la plupart d'entre eux sans compétence et sans grades universitaires, avaient agi d'une manière téméraire et audacieuse s'arrogeant, en dépit de la défense faite par le Recteur de l'Université, le droit de prononcer une décision en fait de doctrine, et de déterminer les questions mentionnées plus haut, sur lesquelles ni la Faculté de Théologie, ni le très illustre Archevêque de Paris, ni le vénérable clergé de France n'avaient donné une décision.

C'est pourquoi l'Université condamne et détruit la Déclaration, et la déclare nulle et sans valeur, en tant qu'elle est opposée à son au-

torité propre, contraire aux coutumes et aux lois du Royaume et de l'Église de France, et elle ordonne de porter au Recteur de l'Université toutes les copies de cette Déclaration qu'on trouvera pour être détruites. Elle prive les gradués de l'Université qui ont signé la Déclaration, de tous les grades, droits et privilèges de l'Université, et les autres du droit d'être admis aux grades, et elle les expulse de tous les collèges, à moins que dans l'espace de huit jours à partir de la notification du présent décret, ils ne révoquent leur signature par écrit devant le Secrétaire de l'Université ; et, ce temps expiré, celui qui résiste perdra tout espoir de pardon.

Elle leur interdit enfin, ainsi qu'à tous les autres de l'Université, de tenter la même chose à l'avenir, sous quelque forme que ce soit, et de leur propre autorité, que s'ils ont l'audace de le faire, l'Université déclare qu'ils sont sans nul doute privés de tous les grades, privilèges et droits à l'Université, et qu'ils sont exclus de tous les collèges.

Le présent décret sera notifié le plus tôt possible à tous les Directeurs de Collège, et à tous ceux qui sont intéressés. Il a été ordonné ainsi par le Recteur.

(Signé) QUINTAN,
secrétaire de l'Université.

Voilà la sentence portée par le tribunal de l'Université, mais l'affaire n'était pas terminée par là. Laissons M. Jourdain ¹, l'historien complet de l'Université, raconter ce qui suivit :

« Le recteur (écrit-il) avait espéré que cette sentence rigoureuse mettrait fin à cette espèce de schisme, et que les Irlandais se soumettraient. Mais ils agissaient comme l'avant-garde d'un parti qui se sentait assez fort pour ne pas craindre un échec, et qui ne laisserait pas se retirer ceux qu'il avait mis en avant.

« Condamnés par le tribunal de la Faculté des arts, qui n'était pas assurément compétente pour prononcer sur des questions de foi, les Irlandais dénoncèrent cet abus de pouvoir au Parlement, et en même temps ils en appelèrent à la Faculté de théologie. Cette dernière, malgré ses divisions, prit une attitude de plus en plus prononcée contre le jansénisme. Elle s'occupa de la cause des Irlandais

1. Jourdain, *Histoire de l'Université de Paris*, t. I, p. 182, 183.

et résolut de leur prêter son concours dans l'épreuve qui avait commencé, et elle censura son vice-doyen, M. Messire, pour avoir voté avec leurs adversaires à la dernière réunion de l'Université.

« L'appel fait par les Irlandais au Parlement eut un succès complet. Par un décret du 14 mars 1651, la Cour ordonna de faire comparaître les partis à la première occasion, et, en attendant, elle suspendit l'exécution du décret porté contre les appelants. » Ainsi finit un incident qui fournit les preuves les plus éclatantes de l'influence que Vincent de Paul exerçait sur les étudiants irlandais à Paris. Par la mission en Irlande, et par sa charité à l'égard des Irlandais en France, Vincent rendit un très grand service à l'Irlande, mais surtout en empêchant les influences des jansénistes sur les prêtres, et par eux, sur le peuple irlandais. Les jansénistes firent tous les efforts pour implanter leurs doctrines hérétiques en Irlande, et on affirme qu'ils essayèrent de gagner des personnes à leur enseignement en leur promettant des sièges en Irlande. Mais les étudiants irlandais à Paris demeuraient fidèles aux principes dont ils avaient été imprégnés au collège des Bons-Enfants en 1651, et lorsqu'ils furent accusés témérairement en 1676 de tendances de jansénisme, les étudiants du Collège irlandais (Lombard) protestèrent qu'ils étaient fermement opposés aux erreurs du jansénisme, et dociles aux décisions du Saint-Siège.

L'Irlande se montra reconnaissante pour les services qu'elle avait reçus de Vincent.

(A suivre.)

Patrice BOYLE:

ASIE

CHINE

TCHÉ-LY SUD-OUEST

LES DERNIERS JOURS DE MGR BRUGUIÈRE, VICAIRE APOSTOLIQUE

Nous avons précédemment donné (voy. ci-dessus, p. 99) quelques renseignements biographiques sur le regretté vicaire apostolique du Tché-ly sud-ouest, Mgr Bruguière. Un autre vicaire apostolique, compatriote et ami du prélat défunt, a donné, sur ses derniers moments, les détails suivants adressés à M. le curé de Nant, diocèse de Rodez, paroisse natale de Mgr Bruguière :

Sur le Yang-Tse-Kiang,
7 novembre 1906, en vue de Nanking.

Respectable Monsieur le Curé,

Le télégraphe a fait parvenir depuis longtemps jusqu'à Nant la triste nouvelle du décès de son cher évêque missionnaire. Je dois m'excuser de venir si tard transmettre par votre entremise quelques détails à son honorable et si chrétienne famille. J'ai dû moi-même subir une opération facile et pas dangereuse, mais qui m'a tenu deux semaines à l'hôpital. Aujourd'hui, je trace ces lignes dans une des cabines que j'occupais, il y a trois semaines, avec Mgr Bruguière, de Kiou-Kiang à Shang-Haï, sur un des magnifiques bateaux d'une Compagnie française qui sillonne pour la première année le Yang-Tse-Kiang (autrement dit *Fleuve Bleu* par les Européens.)

Monseigneur a été très fatigué l'été dernier. Le docteur français le plus en renom à Pékin a prononcé, après examen consciencieux, que le malade était atteint d'un commencement de phtisie et d'une maladie de cœur. Cependant, les

missionnaires et les fidèles de Mgr Bruguière voulaient faire violence au ciel. Ils faisaient neuvaine sur neuvaine pour obtenir la guérison.

Ils crurent un moment être pleinement exaucés. L'appétit, le sommeil reprirent presque subitement ; Monseigneur avait sa gaieté, son entrain ordinaires et répondait lui-même aux affaires courantes. C'était, hélas ! le chant du cygne. Au bout d'un mois, le vénéré malade s'affaissait de nouveau. Ses confrères, dans l'espoir qu'un changement d'air, la diversion aux affaires et le repos pourraient opérer une heureuse réaction, le pressèrent d'entreprendre le voyage de France.

L'ouverture de la ligne du chemin de fer de Pékin à Han-Kéou abrège considérablement le voyage par l'intérieur. De Tcheng-Ting-Fou, il arrivait en trente-six heures à Han-Kéou, et, de Han-Kéou, en dix heures de bateau à Kiou-Kiang, port ouvert de la province du Kiang-Si. Il avait eu la délicate attention de me faire prévenir de son passage à Kiou-Kiang ; car nous ne nous étions pas revus depuis notre première séparation en débarquant à Shanghai (octobre 1877).

Je le rejoignis au bout de deux jours. J'allai lui donner l'accolade sur son lit, et j'eus de la peine à reconnaître mon vieil ami, tellement la maladie avait fait de ravages. Le front légèrement dégarni, les cheveux grisonnants, la barbe noire, les traits tirés, le regard terni, la voix complètement voilée. Il avait de longs et violents accès de fièvre, causait péniblement, toute conversation prolongée le fatiguait. Je n'ai joui de lui que pour m'édifier de son calme et de sa parfaite résignation au sacrifice suprême ! car il ne se faisait pas illusion et il n'a témoigné qu'un seul regret, celui de ne pas mourir au milieu des siens, dans sa résidence de Tcheng-Ting-Fou ! Il entra à l'hôpital le 17 octobre après-midi. J'arrivai le lendemain pendant qu'on lui administrait les derniers sacrements, et pris une chambre

presque contiguë à la sienne. Il conserva jusqu'au dernier souffle la plénitude de ses facultés, mais déjà la parole devenait pénible, embarrassée, et on le comprenait difficilement. Le Frère qu'on avait chargé de l'accompagner et qui ne l'avait pas quitté un seul instant depuis Tcheng-Ting-Fou crut saisir à plusieurs reprises, au milieu des invocations qu'on lui suggérait de temps en temps et qu'il s'efforçait de répéter, cette phrase : « Le pasteur donne sa vie pour ses brebis. »

Le 19, un peu avant neuf heures du soir, j'étais à peine réveillé de mon assoupissement après l'opération (on m'avait chloroformisé), que le missionnaire qui veillait vint m'annoncer : « C'est fini ; Monseigneur vient d'expirer ! »

Ses missionnaires prévenus par télégramme réclament, tant au nom des païens que des chrétiens, le corps du pontife. On fit à la paroisse française des RR. PP. Jésuites à Shang-Haï un service très solennel. Il y avait une assistance de vingt-cinq à trente missionnaires, peut-être quatre-vingts religieuses ou frères. A la suite du consul général français, tout le personnel du consultat en tenue officielle ; à peu près tous les résidents français et bien des étrangers, surtout beaucoup de fidèles indigènes. J'eus le regret de ne pouvoir assister qu'en esprit. La police et les volontaires de la concession avaient été, en tenue officielle, recevoir et saluer le cercueil à l'entrée de la concession française (l'hôpital général est situé sur la concession internationale).

Après l'office, on s'empressa de remplir les formalités requises pour embarquer dès le lendemain le cercueil sur un bateau allant à Tien-Tsin, d'où le chemin de fer l'aura ramené directement à Tcheng-Ting-Fou sans toucher à Pékin.

Il semblait qu'on dût attendre encore de ce zélé pasteur de longs et bons services. Les jugements de Dieu ne sont pas les nôtres ! Il tient à montrer que sa Providence n'a besoin de personne pour accomplir son œuvre ! Aussi bien,

ce n'était pas une figure banale d'évêque missionnaire ; et sous la mitre qu'il portait avec tant de dignité, il avait l'étoffe d'un superbe officier de cavalerie. Cette belle carrure, cette démarche martiale, un front large, une figure épanouie, des yeux francs, jaseurs comme on a dit de Fénelon, et cette voix claironnante attiraient invinciblement et entraînaient amis et inconnus. Il suffisait d'avoir passé une demi-matinée avec Mgr Bruguière pour être son ami.

Je dois ajouter que le devoir a été toujours et en toutes choses le grand mobile de sa conduite. Il a évité le bruit. Je n'ai pas souvenance d'avoir lu une seule de ses lettres livrées à la publicité, sauf quelques rares et brefs renseignements sur son vicariat que nos Supérieurs ont fait insérer dans le recueil des *Annales de la Congrégation*.

Son action s'est concentrée tout entière dans sa mission. Là, elle a été constante, ferme, vigilante, féconde !

C'est surtout lors de la révolte des Boxers en 1900, que Mgr Bruguière se montra, et d'une manière supérieure, homme de décision.

Tcheng-Ting-Fou est le point de jonction des provinces du Chan-si, Chen-si, Honan et même Changtoug avec Pékin. C'était le rendez-vous naturel et sûr, la route presque nécessaire des Boxers. Quelques ingénieurs du chemin de fer qui n'avaient pas eu le temps de gagner Han-Kéou ni Pékin étaient venus demander refuge chez les missionnaires.

Les mandarins, sans hommes, sans armes étaient apeurés, affolés. La ferme attitude et la décision du vicaire apostolique inspira confiance et sauva tout. Sous sa direction, la défense s'organisa avec les infimes éléments dont on disposait. Dès le début, on put résister victorieusement à quelques actes des assaillants. La ville ne fut pas ensuite inquiétée jusqu'à l'arrivée des troupes alliées.

Sitôt que Monseigneur put entrer en relations avec les officiers supérieurs, — il était là dans son élément, — il les

traita magnifiquement et par eux fit respecter les droits de tous, aussi bien des chrétiens que des païens. Le distingué général Bailloud apprécia hautement Mgr Bruguière. A son retour de la campagne de Chine, il pressa vivement le gouvernement de la République d'octroyer la croix de la Légion d'honneur à ce prélat aussi bon patriote que pasteur dévoué et éclairé.

De leur côté, les magistrats de la ville proclamèrent l'évêque leur sauveur ; et ils lui ont gardé depuis sincère reconnaissance. Naguère, quand ils apprirent son voyage en Europe, ils accoururent tous, du plus petit jusqu'au plus élevé, le visiter la veille du départ, se faisant précéder, suivant les usages chinois, de force présents. Et le lendemain, avant le jour, tous se trouvaient en tenue officielle à la gare pour saluer Sa Grandeur. En apprenant sa mort, ils ont fait savoir aux missionnaires qu'ils désiraient comme eux le retour du corps, pour offrir des sacrifices.

Je devais, respectable Monsieur le curé, ce modeste hommage à mon illustre ami.

† C. VIC, C. M.

Vicaire apostolique du Kiang-Si Oriental.

P. S. — Kiou-Kiang, 9 novembre. — J'apprends ici que l'enterrement de Mgr de Bruguière a eu lieu à Tcheng-Ting-Fou le 6 courant, présidé par le vicaire apostolique de Pékin, Mgr Jarlin, et honoré de la présence de M. Bapst, ministre plénipotentiaire de la République française à Pékin.

KIANG-SI SEPTENTRIONAL

Une lettre du vicaire apostolique, Mgr Ferrant, donnait de Kiou-Kiang, à la date du 3 décembre 1906, les intéressants détails qui suivent :

... Je ne vous redirai pas nos luttes, nos épreuves de février et les inquiétudes qui ont suivi pendant plusieurs

mois. Grâce à Dieu, nos douloureuses affaires ont été conclues à la fin de juin : et dès la mi-juillet, nos confrères sont allés réoccuper bravement le poste de Nanchang arrosé du sang de nos martyrs. Ils se sont installés, les vaillants, au milieu des ruines. Ils y ont construit à la hâte une église provisoire, un grand hangar pouvant contenir un millier de personnes. On m'écrit que la « *basilique* » est bondée tous les dimanches, qu'il y a, même *intra-muros*, un mouvement prodigieux de conversions. *Sanguis martyrum semen christianorum.*

Aidez-nous, s'il vous plaît, à remercier Dieu, et à obtenir que cette résurrection des œuvres, commencée, puisse s'achever en paix. Il faudra des années pour tout restaurer ; mais, Dieu merci, le courage de nos missionnaires est à la hauteur de cette tâche laborieuse. Ce qui est le plus à désirer, c'est que la situation générale de la Chine reste calme. Une sorte de mouvement vertigineux agite les esprits et les pousse vers une transformation sociale. Le but est louable, mais la poussée semble bien forte, peut-être précipitée. N'aboutira-t-elle pas à un choc violent qui bouleversera institutions et œuvres ? Notre confiance est en Dieu : les missions sont son œuvre plus que la nôtre. Il saura les garder malgré tout.

Je me permets de recommander spécialement à vos pieux souvenirs une œuvre qui va se fonder incessamment dans notre vicariat. Nous n'avions pas, comme en possèdent la plupart de nos autres missions, d'institut religieux pour les jeunes filles indigènes qui doivent se consacrer à Dieu et s'adonner à des œuvres en rapport avec leur état. C'était une lacune pour ces âmes appelées à une vie plus sainte, et aussi pour notre vicariat, privé du concours précieux de telles auxiliatrices. Il y a environ trois ans, trois jeunes filles de notre mission ont été envoyées à Ning-Po pour se former, à la maison-mère des Vierges du Purgatoire, à l'esprit et aux exercices de la vie religieuse. Elles vont revenir, ces

jours-ci, accompagnées de deux Tchekiagnaises, plus âgées, qui viendront les installer et les diriger encore pendant un an ou deux. La nouvelle société portera le nom de Notre-Dame du Bon-Conseil. Ce seront des religieuses enseignantes, à qui on confiera les écoles de filles et catéchuménats de femmes dans les postes éloignés où les Filles de la Charité ne peuvent pas se rendre. Puisse cette œuvre nouvelle, appelée à rendre de grands services dans les divers postes de notre vicariat, être bénie de Dieu. C'est une œuvre nouvelle, donc une nouvelle charge pour notre budget ! Mais j'ai confiance que la Providence, toujours si bonne, y pourvoira. Aidez-nous, s'il vous plaît, au moins par vos prières.

L'AFFAIRE DE NAN-TCHANG

Nous donnons ici la suite du rapport adressé par Mgr Ferrant sur la douloureuse affaire de Nan-Tchang. Nous en avons décrit les origines, en voilà le développement et les suites.

IV

LE DRAME DE NAN-TCHANG ; LES MASSACRES

(Suite 1)

2° Incendie des établissements de la ville.

Pour se faire une idée de l'immense perte éprouvée par la mission, il faut connaître le nombre et l'importance des bâtiments dont se composait notre résidence.

LA MISSION. — Elle comprenait l'église paroissiale ; l'habitation des missionnaires ; le local destiné aux missionnaires qui venaient faire leur retraite à Nan-Tchang ; c'était un côté de l'immense enclos réservé aux membres de la communauté. A droite de l'église, la partie réservée aux œuvres se composait d'une école de garçons, d'un petit séminaire et du catéchuménat d'hommes.

1. Voyez ci-dessus, page 47.

Tout autour, s'élevaient différents bâtiments qui comprenaient l'imprimerie, le moulin, les chais aux provisions et la procure avec ses dépendances.

LE COLLÈGE. — A quelques pas de notre résidence, on voyait le Collège français, confié aux soins des Petits-Frères de Marie. C'était, sans contredit, au point de vue du succès, comme de celui de la bâtisse, une des maisons d'éducation secondaire les plus prospères du Kiang-Si. Outre le grand bâtiment qui servait à la communauté et aux classes, l'enclos renfermait encore un grand nombre de cellules pour le logement des élèves internes.

Notons, dès maintenant, que les élèves internes et externes ne consentirent plus à rester dans l'établissement, après le drame du jeudi soir. On ne les revit plus. Quoique les Frères soient restés plusieurs heures dans les supplices, exposés à la foule nombreuse, il ne s'en rencontra pas un pour élever la voix en leur faveur.

ATTAQUE DE LA MISSION. — Cependant, la foule a quitté *Pé-hou-Kiou*. Des bandes nombreuses courent vers la résidence des missionnaires. On voit se précipiter, à travers les rues encombrées, des gens avides de carnage et poussant des cris sauvages.

A la tête du bataillon de portefaix, chargés de boîtes de pétrole, s'avance, à cheval, le fils du mandarin suicidé. Un de ses frères dirige l'escouade des assassins. Tout ce triste monde, entraîné par l'appât du pillage ou altéré du sang des Européens, va se heurter à un premier barrage de soldats. Mais ce barrage de soldats sans armes est bien vite culbuté et voilà les premiers rangs de la cohue en face de la porte principale de la résidence. Cette porte tombe bientôt avec fracas. Pour être maîtres de la place, il ne reste plus aux assiégeants qu'à traverser une cour et qu'à passer par des fenêtres ouvertes. A partir de ce moment toutes les parties de la résidence sont envahies en même temps. Telle est la fureur de la populace qu'elle ne laisse

pas aux pillards le temps d'enlever du butin. Le feu semble prendre de tous les côtés à la fois.

Dans l'église, les bancs sont accumulés les uns sur les autres, aspergés de pétrole et livrés aux flammes qui dévorent bientôt l'édifice entier. Il en est ainsi des autres bâtiments : on y accumule les meubles ; on y jette du pétrole et on y met le feu. Les flammes trouvent un aliment facile dans les constructions chinoises, où le bois tient la plus grande place. Les murs creux et en briques mises debout, loin d'isoler les corps de bâtiments, s'écroulent au moindre choc ou sous l'action d'une chaleur un peu intense. Aussi ne faut-il pas s'étonner si, au bout de quatre heures, de ce vaste établissement formant un groupe de maisons, de cet ensemble de constructions, il ne restait plus rien.

Quant aux provisions de riz, elles ne tombèrent pas ce jour-là entre les mains des pillards. Au moment de l'invasion, il y avait autour du moulin quinze cents charges de riz, destinées à nourrir le nombreux personnel des écoles et du collège pendant le reste de l'année. Par quel mystérieux stratagème furent-elles préservées de l'incendie ? On serait porté à croire qu'il y avait connivence entre les incendiaires et les pillards, dans l'espoir de se partager ce riche butin. Ce ne fut que pendant les deux jours suivants, lundi et mardi, qu'on vit disparaître le riz du moulin, après quoi celui-ci devint la proie des flammes.

Les autorités publiques laissèrent jusqu'au bout une liberté entière aux pillards. Mais, dès le troisième jour, quand il n'y eut plus rien à voler, ni à détruire, la force armée vint camper autour des ruines. Il y eut à ce moment des bataillons, l'arme au bras, qui veillèrent sur un champ immense, couvert de tuiles brisées et de briques en morceaux. Puisque nous parlons d'armée, il convient de signaler, au nombre des pillards, des soldats de toutes les casernes. La casaque retournée à l'envers, à cause de la pluie,

ils se distinguèrent par leur grand nombre et par leur activité dans la capture du butin.

ATTAQUE DU COLLÈGE. — Nous avons déjà fait remarquer que ce collège n'était séparé de la résidence des missionnaires que par 500 mètres.

Quand tous les bâtiments de la mission eurent été livrés aux flammes, le bataillon des pétroleurs se dirigea vers l'école française. Mais ici leur travail était plus difficile, car ils ne se trouvaient plus en face de constructions chinoises, que l'on enflamme avec facilité. Le collège, si on en excepte les cellules des élèves et les autres dépendances, était un monument bâti à l'européenne avec des murs solides et des étages élevés.

Cependant, malgré les difficultés et au moyen du pétrole versé sur les meubles et les planchers, les incendiaires finirent par terminer leur terrible besogne. De ce beau bâtiment, il ne reste plus que les murs. Par-ci par-là, quelques poutres carbonisées et s'étendant au-dessus du vide. Les encadrements des portes et des fenêtres, dévorés par les flammes, ont laissé dans les murs des trous béants qui donnent à l'édifice l'aspect d'une forteresse après un siège.

3° Incendie des établissements du faubourg.

Dans le faubourg de Ma-tchang, à un quart d'heure des remparts, la mission possédait d'assez vastes établissements.

LA RÉSIDENCE. — Un missionnaire, à titre de curé et d'aumônier, avait groupé, autour de sa résidence des œuvres importantes : une école pour les chrétiens du voisinage ; un catéchuménat pour les hommes du faubourg ; enfin une procure qui rendait de grands services, en raison de la proximité du fleuve. C'est à lui également que l'église paroissiale avait été confiée. On y venait non seulement du faubourg, mais aussi des campagnes environnantes.

L'ORPHELINAT. — On désignait sous ce nom, toutes les œuvres de charité, auxquelles les Sœurs de Charité ont coutume de se dévouer.

Chaque catégorie d'œuvre avait son habitation spéciale, dont le groupe formait une agglomération considérable : bâtiment du dispensaire, bâtiment de l'hôpital, bâtiment de l'école des filles, bâtiment du catéchuménat de femmes, bâtiment des orphelines. Au centre, s'élevait l'habitation des sœurs. A part les orphelines qui, suivant les coutumes du pays ne quittent la maison que le jour de leur mariage, pour se transporter dans celle de leur nouvel époux, il y avait relativement peu de monde dans l'établissement des Filles de la Charité, au moment du pillage. Cette circonstance, on la devait aux fêtes de la nouvelle année chinoise, qui se prolongent pendant un mois entier. A une autre époque, le personnel de la maison se fût élevé à plusieurs centaines de personnes.

Au nombre des malades, se trouvait, ce jour-là, le missionnaire, M. Salavert, soigné dans une chambre du premier étage. Ce confrère, tout jeune et arrivé depuis peu de temps dans notre mission, donnait déjà de grandes espérances. Sa maladie, quoique grave, ne paraissait pas cependant mortelle. On venait de le transporter de la résidence de la ville, où les événements ne donnaient plus à M. Lacruche le temps de soigner un malade.

Quel était l'état d'esprit des personnes qui habitaient l'établissement des sœurs dans un moment si critique ? Ici encore, c'est M. Lacruche qui va inspirer la confiance. Un mot de lui peut jeter dans les angoisses de la peur tout ce petit troupeau, si faible et si intéressant. Ce mot, il ne le dira pas. Au contraire, à neuf heures du matin, il répond à un message de la sœur Cayrel par ces deux lignes : « Ne craignez rien. On a promis de nous protéger. Livrez-vous à vos occupations ordinaires. »

Quant la résidence de la ville et le collège français

eurent été livrés aux flammes, les incendiaires prirent le chemin du faubourg.

En route, ils passèrent devant un temple protestant, auprès duquel demeurait le ministre avec sa femme et une petite fille. Ceux-ci, malgré le voisinage de la mission catholique, s'étaient persuadés que les émeutiers ne s'attaqueraient qu'aux Français et laisseraient tranquilles les autres résidents étrangers. De fait, dans l'assemblée de Péhou-Kiou, il n'avait été question que des missionnaires et des établissements français. Mais qui peut se charger de régler une émeute ? Dans de telles circonstances, tous les émeutiers sont à craindre parce qu'aucun n'encourt de responsabilité. Pour qu'un Anglais périsse dans un complot dirigé contre des Français, il suffit qu'il compte un ennemi parmi les conjurés.

Le ministre protestant, voyant accourir la foule des émeutiers, les salue, les invite à boire du thé. Poursuivi jusqu'à l'étage de sa maison, il essaye d'arrêter ses assassins, en leur déclarant qu'il est Anglais et non Français, protestant et non catholique. Rien ne les arrête ; le malheureux roule bientôt, inanimé et couvert de sang, sur le plancher de sa chambre.

Sa femme s'était jetée à genoux, sur le seuil de sa maison. Là, elle essayait, elle aussi, d'attendrir ses agresseurs. On l'entendait s'écrier, comme son mari : « Nous ne sommes pas Français, nous n'avons rien de commun avec les catholiques : nous ne sommes nullement compromis dans le meurtre du sous-préfet. » Vaines remarques, inutiles supplications. En un instant, elle est renversée, frappée, piétinée et son cadavre reçoit des outrages qu'une plume honnête ne saurait décrire.

Il restait une petite fille, que l'on dit s'être réfugiée entre les bras de sa mère menacée. Elle fut saisie par les assassins qui la prirent par les pieds et lui fendirent la tête contre le sol.

Cette armée d'assassins, d'incendiaires et de pillards passait, un moment après, devant une autre résidence de missionnaires protestants. Les ministres avaient eu le temps de quitter leur maison et de se réfugier dans une caserne du voisinage. Pour quelle raison cette résidence ne subit-elle pas le sort de la précédente et ne fut-elle pas livrée aux flammes ? On dit que des personnages influents se tenaient devant la porte et détournèrent la foule, en la dirigeant directement vers les établissements catholiques du faubourg.

Il était plus de midi quand les assaillants arrivèrent devant la porte de l'hôpital.

Ici, les incendiaires donnèrent aux pillards le temps de dévaliser la maison. Il serait plus conforme à la vérité de dire que les voleurs étaient en si grand nombre, qu'ils réussirent à soustraire aux flammes tout ce qui leur parut avoir quelque valeur. Une enquête minutieuse a démontré que parmi les nombreux voisins qui entouraient l'établissement des sœurs, on trouverait difficilement trois familles qui n'aient eu leur part du pillage. A titre d'excuse, on pourrait dire que la population du voisinage est des plus pauvres. En tout cas, tout, si peu que ce fût, excita la convoitise des pillards, jusqu'aux vêtements d'une petite orpheline malade, que les sœurs, en quittant l'établissement, avaient laissée dans son lit. Elle fut dépouillée et déposée toute nue sur le plancher.

Par suite du pillage et de l'incendie, au bout de quelques heures, de tous ces corps de bâtiments, qui formaient un ensemble si considérable, il ne restait que des débris et des cendres. Il y eut cependant de la prudence dans l'organisation de ce vandalisme. Car, de peur de communiquer le feu aux propriétés mitoyennes, les vandales s'abstinrent de livrer aux flammes les maisons les plus rapprochées. Mais comme résultat, ce fut identique, car ce qui ne devint pas la proie du feu tomba sous la hache des destructeurs.

(A suivre.)

TCHÉ-KIANG

EXTRAIT DU RAPPORT DE MGR REYNAUD, VICAIRE APOSTOLIQUE
DU TCHÉ-KIANG.

1^{er} septembre 1905

NOTIONS GÉNÉRALES

Le vicariat apostolique du Tché-Kiang comprend toute la province de ce nom, qui est la plus petite des provinces de Chine, renfermant à peu près 4 degrés géographiques du nord au midi et de l'est à l'ouest. Elle est bornée au nord par le Kiang-Nan, au midi par le Fo-kien, à l'est par le Kiang-Nan et le Kiang-si, et à l'ouest par la mer de Chine.

Sa situation fait du Tché-Kiang l'une des importantes provinces de l'empire chinois ; les îles Tchou-San ou Chusan qui en dépendent sont une position stratégique de premier ordre.

Le Tché-Kiang a une superficie de 92 000 kilomètres carrés et une population d'environ 23 millions d'habitants.

La province du Tché-Kiang fut érigée en vicariat apostolique par Innocent XII, en 1696.

Le premier vicaire apostolique fut Mgr d'Alcalá, de l'ordre de Saint-Dominique. Après l'époque des persécutions, les chrétientés en furent administrées soit par les RR. PP. Dominicains du Fo-kien, soit par les Prêtres de la Mission du Kiang-Nan.

En 1839, sur la demande de Mgr Carpina, de l'ordre de Saint-Dominique, vicaire apostolique du Fo-kien, toute la province du Tché-Kiang fut confiée aux Prêtres de la Mission et Mgr Rameaux, membre de ladite congrégation, fut établi vicaire apostolique du Kiang-Si et du Tché-Kiang. En 1846, ces deux provinces furent divisées en deux vicariats apostoliques distincts, selon les limites respectives de la juridiction civile, et Mgr Lavaissière, dont je suis le cinquième successeur, fut nommé vicaire apostolique du Tché-

Kiang. Le tableau comparatif ci-après (Voyez page 216) montre clairement les progrès réalisés.

La province du Tché-Kiang comprend onze préfectures civiles qui forment cinq groupes de deux ou trois préfectures, avec, à la tête de chaque groupe, un tao-tai ou intendant. J'ai suivi cette division pour placer à la tête de chaque groupe, un missionnaire expérimenté qui a des pouvoirs plus étendus, et que j'ai accrédité auprès des fonctionnaires pour traiter les affaires religieuses de son district. C'est lui qui est responsable devant le vicaire apostolique et doit chaque année lui rendre compte de l'état de son district, recourir à lui pour les cas plus difficiles et le mettre au courant des choses plus importantes. Il a sous lui cinq ou six missionnaires qui remplissent les fonctions de curés ou de vicaires, tandis que lui-même représente à peu près un archiprêtre. Cette subordination favorise l'ordre et facilite l'administration du vicariat ¹.

DES MISSIONNAIRES

Les missionnaires européens et chinois sont tous des Prêtres de la Mission, excepté sept prêtres séculiers, dont quatre Européens et trois Chinois, formés par les Prêtres de la Mission.

Nous avons deux séminaires, un grand et un petit. Jusqu'à présent, le grand séminaire était à Ning-Po ; mais le nombre croissant des élèves me force de chercher ailleurs

I. Ces quatre sections correspondant aux limites de la juridiction civile, c'est-à-dire du territoire confié à un *tao-tai* ou intendant sont les suivantes :

I. NING-CHAO-T'AI : c'est-à-dire Ning-po-fou, Chou-shing-fou et T'ai-tcheou-fou.

II. HAN-KIA-HOU : c'est-à-dire Han-tcheou-fou, Kia-shing-fou et Hou-tcheou-fou.

III. KYNG-KIU-YEN : c'est-à-dire Kyng-hoa-fou, Kiu-tcheou-fou et Yen-tcheou-fou.

III. WENG-TCHU : c'est-à-dire Weng-tcheou-fou et Tchu-tcheou-fou.

un local plus spacieux ou plutôt de le construire, si la Providence m'en fournit les moyens. Il comprend 18 théologiens et 8 philosophes. Le petit séminaire, situé dans l'archipel de Tchou-San, au nord et près de la ville de Ting-hai, compte trente latinistes. De plus nous venons de fonder une école préparatoire, où les jeunes candidats étudieront pendant trois ans les livres classiques du pays, apprendront à lire et à écrire le latin, et seront ensuite envoyés au petit séminaire, si on trouve en eux les marques d'une vraie vocation. On pourra ainsi former des cours réguliers pour alimenter le grand séminaire.

Tous les élèves de ces établissements sont séparés des séculiers et vivent en commun sous la surveillance de missionnaires européens, qui s'appliquent à les former à la vertu et à la science, selon l'esprit et les règles du saint concile de Trente. Ils sont entièrement à la charge de la mission.

DES INSTITUTS RÉGULIERS.

Les *Filles de la Charité* de Saint-Vincent-de-Paul ont eu au Tché-Kiang leur premier établissement dans la Chine proprement dite. Elle sont maintenant 40, dont 25 européennes et 15 indigènes. Elles s'occupent sous la direction des missionnaires désignés par le vicaire apostolique, de toutes les œuvres de leur vocation avec un dévouement qui n'est égalé que par leur succès. Par le moyen des écoles et des orphelinats, des catéchuménats, des hôpitaux et des hospices, des dispensaires et des visites à domicile, elles exercent tous les genres de miséricorde envers les pauvres et les ignorants, et font connaître la religion par ses bienfaits.

Elles ont cinq maisons. Voici du reste la liste de leurs œuvres et de leurs résultats :

Hôpitaux d'hommes, 4 ; malades soignés, 3175.

— de femmes, 4 ; malades soignées, 440.

Hospices de vieillards, 3 ; nombre de vieillards, 85.

— de femmes, 3 ; nombre de vieilles, 80.

Orphelinats de garçons, 2 ; nombre d'enfants 82.

— de filles, 4 ; nombre d'enfants, 503.

Écoles de filles, 10 ; nombre d'élèves, 350.

Ouvroirs de filles, 8 ; nombre de filles, 420.

Œuvre des estropiés : garçons, 53 ;

— filles, 49.

Dispensaires 5 ; remèdes distribués, 198 806.

Visites des malades à domicile, 25 125.

Depuis trois ans, nous avons fait appel au dévouement des *Petits-Frères de Marie*. Ils sont cinq et dirigent avec beaucoup de zèle un collège où de jeunes Chinois viennent étudier les langues et les sciences européennes.

Enfin nous avons une communauté indigène de religieuses appelées *Vierges* ou *Filles du Purgatoire* à cause de leur dévotion spéciale pour le soulagement des pauvres âmes du Purgatoire. Elles font les trois vœux simples qu'elles renouvellent chaque année. Elles s'occupent de l'éducation chrétienne des femmes dans les orphelinats, les catéchuménats et les écoles, là où les Filles de la Charité ne sont pas ou ne peuvent pas aller. C'est une petite communauté qui édifie et rend de précieux services. Dieu semble la bénir d'une façon particulière. Elle compte cinquante membres, y compris les novices et dirige quatre maisons. Pour les organiser définitivement, il faudrait leur bâtir une petite maison-mère avec un noviciat. C'est une œuvre qui s'impose, que je désire de tout mon cœur, et que je réaliserai aussitôt que les ressources du vicariat le permettront. En attendant, les Filles de la Charité de Ning-Po, pour leur donner un asile, privent leurs œuvres d'un immeuble nécessaire.

Parmi les *prêtres indigènes* du vicariat, douze sont membres de la Congrégation de la Mission ; de même, quinze Filles de la Charité sont d'origine chinoise, ainsi

que toutes les Vierges du Purgatoire. En général les Chinois sont assez inclinés vers un état régulier et vivent d'une manière conforme à leur vocation. Ils sont très simples et l'observation des règles leur coûte peu.

DES ÉGLISES, CHAPELLES ET PRESBYTÈRES

Nous avons dans le vicariat, 12 grandes églises, 106 chapelles et 178 oratoires. Nous avons aussi, à côté des églises et principales chapelles, 17 résidences fixes avec un ou deux missionnaires. Les chapelles sont des centres très utiles et presque indispensables pour la formation des chrétiens et leur persévérance dans le chemin du devoir. C'est là, en effet, qu'ils se réunissent pour prier en commun, écouter la parole de Dieu, et sanctifier le dimanche sous la surveillance d'un catéchiste qui remplace le missionnaire. Sans ces lieux de réunion et livrés à eux-mêmes, ils oublieraient peu à peu leurs devoirs. Il faudrait donc multiplier partout les chapelles.

Dans les résidences centrales et dans la plupart des stations, le culte catholique peut s'exercer avec une entière liberté. Quant aux nouveaux endroits, il faut quelquefois prendre des précautions à cause de la foule énorme que la curiosité attire, et qui pourrait occasionner du tumulte, surtout dans certaines régions plus reculées où souvent la population est ignorante, grossière et hostile. Mais il nous arrive aussi de rencontrer dans ces nouveaux endroits, des gens simples que les cérémonies touchent et ravissent et qui se tiennent d'une façon tout à fait convenable.

DE L'ÉDUCATION DE LA JEUNESSE

Le vicariat compte 67 écoles avec 1269 élèves, et 22 écoles de filles avec 833 écolières. C'est une œuvre vitale qu'il faudrait développer.

De plus nous avons ouvert 3 collèges sino-européens

pour l'enseignement des langues et sciences d'Europe. Ils sont fréquentés par 150 élèves, dont le nombre promet d'augmenter sensiblement. Comme j'ai eu l'honneur, il y a deux ans, de l'écrire à S. Ém. le Cardinal Préfet de la Propagande, cette œuvre des collèges sino-européens s'impose comme un besoin que nous ne pouvons pas négliger.

La Chine sortant d'une longue léthargie et renonçant à son système de mépris ou du moins d'indifférence pour les choses d'Europe, ouvre partout des écoles pour initier la jeune génération aux progrès modernes. Elle cherche des éducateurs étrangers, car les élèves les préfèrent aux professeurs de leur pays qui n'ont ni le dévouement, ni surtout la science nécessaire. Les protestants n'épargnent ni les hommes, ni l'argent pour accaparer ce mouvement à leur profit. Ils comprennent que par ce moyen ils peuvent s'emparer d'une influence prépondérante dans le pays. De fait, c'est la classe dirigeante, la Chine gouvernementale qui, demain, va sortir de ces collèges. Préparée par des mains protestantes, elle sera favorable au protestantisme, dont elle épousera à son insu, les opinions contre l'Église catholique. Ainsi nous aurons plus tard des magistrats doublement hostiles à notre cause, et comme païens, car la plupart ne se convertiront pas, et comme élèves des ministres protestants. Pour éviter ce danger, et pour nous assurer une influence très précieuse, il serait sage et urgent de répondre à ce mouvement général, qui pousse la jeune Chine vers la civilisation européenne : il faudrait ouvrir des collèges. Directement, peut-être, il nous donneront peu de chrétiens, mais par leur moyen nous formerons de futurs fonctionnaires qui garderont de nous des sentiments d'estime et seront des amis reconnaissants. Ils auront de la religion des idées plus justes qui remplaceront les préjugés séculaires ; ils comprendront mieux que le but de notre mission est de faire du bien, et nous trouverons là un élé-

ment utile et puissant pour la fécondité de notre ministère.

Le vicariat possède 10 grands orphelinats avec 1 080 orphelins ou orphelines, sans compter les plus jeunes, au nombre de 1 102, qui sont en nourrice. Ces établissements sont soutenus par l'œuvre de la Sainte-Enfance.

DE QUELQUES PIEUSES INSTITUTIONS UTILES
A LA DIFFUSION DE LA FOI

Nous avons établi des *catéchuménats* d'hommes et de femmes dans les principaux centres de la mission, cinq pour les hommes et six pour les femmes. C'est une des œuvres les plus importantes pour la formation de chrétiens instruits et fervents. Avant le baptême, nous réunissons pendant quelques mois les catéchumènes qui se préparent à le recevoir. Tous les jours on leur fait plusieurs instructions suivies sur ce qu'ils doivent croire et faire pour devenir de bons chrétiens. A l'abri de toute influence païenne, entourés de bons exemples, plongés pour ainsi dire dans une atmosphère religieuse qui les pénètre et les façonne, ils sont comme dans un moule qui leur imprime les formes de la vie chrétienne.

Tout ce qu'ils voient, tout ce qu'ils entendent, les impressionne, les édifie, les porte vers les choses de la foi et de la piété. Ils comprennent mieux la religion, l'estiment davantage, et la pratiquent avec des convictions plus fortes.

Les catéchuménats sont donc une école de formation vraiment efficace. Ils ont encore cet avantage de diminuer les fatigues du missionnaire, car il lui en coûte beaucoup moins de faire des instructions suivies à un nombreux auditoire, dans un lieu régulier et convenable, que d'avoir à les répéter successivement plusieurs fois à des personnes isolées dans un lieu et des circonstances moins favorables. Voilà pourquoi je recommande aux missionnaires de réunir autant que possible les catéchumènes dans nos résidences avant de les admettre au baptême.

Ils y reviennent encore pour se préparer à leur première communion et à la confirmation. Ils reçoivent ces divers sacrements séparément et après des intervalles; nous les y disposons par des instructions spéciales et une petite retraite de deux ou trois jours. Ils en comprennent mieux les bienfaits, les reçoivent avec plus d'estime et en retiennent plus de fruits. Grâce à ces moyens, nous n'avons pas de déflections à déplorer de la part de ceux que nous admettons au baptême. Ils connaissent mieux ce qu'ils reçoivent, le connaissant, ils l'estiment et ils accomplissent les devoirs qui en découlent.

TABLEAU COMPARATIF
des principaux fruits spirituels au Tché-Kiang
pour les années 1884, 1894, 1904.

I. PERSONNEL	1884	1894	1904
Lazaristes européens	11	13	16
Lazaristes chinois.	4	6	14
Prêtres séculiers	3	2	5
Filles de la Charité	30	34	42
Frères maristes	0	0	5
Vierges du Purgatoire.	0	26	48
Catéchistes, maîtres d'école.	35	78	195
II. ÉTABLISSEMENTS ET ŒUVRES			
Endroits où l'on donne la Mission	84	147	221
Résidences de missionnaires	9	10	17
Grandes églises.	7	10	12
Chapelles de chrétiens	24	30	106
Oratoires ou maisons de réunion pour prier.	16	59	178
Grands séminaristes	7	8	10 1
Petits séminaristes	13	27	29 11
Collèges.	0	1	3
Nombre d'élèves.	0	8	150
Ecoles de garçons.	24	26	77
Nombre d'élèves.	400	541	1 269
Ecoles de filles	8	21	22
Nombre d'élèves.	188	487	833

1. Il faut ajouter pour cette année 1905, aux 10 grands séminaristes marqués ci-dessus, les 8 philosophes qui entrent en théologie, et les 8 latinistes qui vont commencer leur philosophie.

III. FRUITS SPIRITUELS. 1884 1894 1904

Nombre de chrétiens.	6 332	9 912	18 413
Catéchumènes bien disposés	615	1 861	10 664 ¹
Baptêmes d'adultes	420	285	1 931
Confessions annuelles.	3 054	4 580	9 087
Confessions de dévotion.	11 578	20 551	27 046
Communions annuelles.	2 487	3 727	7 186
Communions de dévotion.	17 092	27 470	34 486

PERSE

Le prince Mohamed-Ali-Mirza, fils aîné de S. M. Mouzaffer-Eddine décédé au commencement de janvier 1907, succède à son père. Il s'appellera désormais S. M. Mohamed-Ali-Shah. Comme tous les princes héritiers de Perse, il gouverna la province de Tauris qu'il ne quitta que pour se rendre à Téhéran il y a quelques semaines.

Le souverain défunt avait, en plusieurs circonstances, témoigné sa haute bienveillance à la mission catholique; nous l'avons constaté. En plusieurs circonstances aussi, le nouveau souverain a exprimé les mêmes sentiments.

OURMIAH

*Lettre de M. F. MIRASIS, prêtre de la Mission,
à M. A. FIAT, Supérieur général.*

Ourmiah, le 13 novembre 1906.

Pour bien juger des succès ou des insuccès d'une mission, il faut considérer les difficultés qu'elle rencontre dans son développement. Or, si l'on envisage, à ce point de vue, la mission d'Ourmiah, on peut dire que, malgré les grands obstacles qui l'entourent, elle a eu de bons résultats.

1. Aux 18413 chrétiens de l'année dernière (1904), il faut ajouter 2 000 adultes baptisés cette année: le nombre actuel des chrétiens dépasse donc 20 000.

Parlons d'abord des obstacles : le premier obstacle qui entrave les efforts de notre mission c'est la multiplicité des confessions et sectes religieuses dans la vallée d'Ourmiah, multiplicité à laquelle contribue l'ignorance en matière de religion : presbytériens, anglicans, russes, baptistes, luthériens, nestoriens, arméniens, etc., toutes ces sectes étourdissent le pauvre peuple ; celui-ci ne sait qui croire ou bien il finit par s'imaginer que toutes les religions chrétiennes sont également véritables ; de là, lorsqu'il voit son intérêt temporel dans telle ou telle secte, il l'embrasse volontiers.

Le second obstacle consiste dans les voyages des habitants de ce pays en Europe ou en Amérique. Une fois à l'étranger, nos chrétiens sont éblouis par le nouveau genre de vie auquel ils sont amenés ; et, pour comble de malheur, ils reviennent au foyer domestique, après avoir emprunté à la civilisation européenne ce qu'elle a de défectueux tant pour les mœurs que pour la foi ; de là, dans ces sortes de personnes, une morale qui va de plus en plus en se relâchant, et une indifférence religieuse assez prononcée.

Le troisième obstacle, c'est l'insuffisance de nos ressources par rapport aux écoles. Ce que nous avons suffit à peine pour les écoles de garçons dans les villages ; et les filles restent sans instruction et sans formation chrétiennes. Or, ce sont les filles surtout qui peuvent exercer une action efficace, puisque les hommes étant, pour la plupart du temps, absents par leur émigration à l'étranger, toute la charge de l'éducation des enfants incombe aux mères. Et si les mères ne sont pas instruites, on a des familles catholiques de nom, mais qui nous échappent à la première tentation qui survient.

Le quatrième obstacle, le plus grave peut-être, se trouve dans les vexations exercées contre les chrétiens par les gouverneurs. Pour échapper à cette oppression, les chrétiens cherchent protection auprès des missions ; il s'ensuit que

la mission qui a le plus d'influence auprès des gouverneurs est aussi celle vers laquelle on se tourne davantage. Or, l'influence de la mission française, jadis supérieure à celle des autres missions a un peu diminué par suite de ce qu'on raconte sur ce qui se passe en France.

Le cinquième obstacle c'est la pauvreté qui pèse, depuis quelques années sur les habitants d'Ourmiah ; c'est ce qui fait que, *per fas et nefas*, ils cherchent tous les moyens de pourvoir à leur existence. Ils ne regardent plus où se trouve la vérité, mais ils vont là où quelque intérêt temporel les attend.

Pendant, malgré ces difficultés, notre mission n'est pas restée sans succès. A ne parler que des quatre ans que je viens de passer à Ourmiah, j'ai constaté les progrès suivants ; 1° notre école de la ville a fait des progrès évidents : elle est, sans contredit, la première pour la discipline et, l'enseignement ; c'est ce qu'a déclaré M. Descos, ministre français à Téhéran, dans son passage par Ourmiah, après en avoir visité les principales écoles. Cela est si vrai, que des protestants viennent même étudier chez nous, ce qu'on n'avait jamais vu.

2° Quant aux missions, nos fidèles ont sensiblement augmenté. A Tchaherguchi, nous avons eu des conversions qui nous ont décidés à y faire une chapelle. A Mouradalouvi, des familles entières ont quitté l'orthodoxie russe pour embrasser le catholicisme. Ces exemples ont été heureusement suivis par une douzaine de familles à Alqaï et par une autre douzaine à Zumellan. Le village, Zagnalouvi presque tout entier s'est converti du schisme russe à notre sainte religion.

A mesure que ces conversions se faisaient, nous organisions des missions dans le but de préparer les nouveaux fidèles à la confession et à la communion. Tout en passant sous silence les conversions privées que j'ai constatées, je puis ajouter que sont venues à nous deux autres

paroisses, celle d'Issi-Mouçala et celle d'Alvatch. Voilà l'état de notre mission d'Ourmiah.

Quelles sont maintenant vos occupations, me direz-vous ? Les voici : donner des conférences, deux fois par semaine, à nos élèves ; des conférences aux Enfants de Marie, dont je suis chargé ; donner, dans notre journal, des articles concernant l'exposition de notre foi ; prêcher des missions et faire la classe, à la fin des missions.

Veillez agréer, etc.

F. MIRASIS

Lettre de la sœur LAPERRIÈRE, Fille de la Charité, à la très honorée Mère KIEFFER.

Ourmiah, le 6 décembre 1906.

Laissez-moi profiter de cette occasion où j'ai la joie de vous écrire pour vous redire une fois de plus, ma très honorée Mère, tout le bonheur que je goûte dans notre chère mission, où je m'habitue tous les jours et me familiarise petit à petit avec la langue malgré ses nombreuses difficultés, ce qui momentanément est pour moi un grand obstacle au bien et au zèle que je voudrais exercer auprès des enfants qui me sont confiés ; avec de la patience et de la persévérance j'espère arriver au but de mes désirs. Ma bonne sœur supérieure, pour me consoler, me dit qu'il me faudra plusieurs années avant de parler la langue complètement.

Combien nous avons à remercier le divin Maître, qui nous permet à travers une si grande misère de pouvoir élever quarante orphelines. C'est une peine immense que nous éprouvons chaque jour d'en refuser un grand nombre qui se présentent : si nous pouvions les recevoir, dès demain notre orphelinat renfermerait cent enfants de différentes religions et nous en ferions de bonnes chrétiennes ! Nous espérons des jours meilleurs qui nous permettront de réaliser cet ardent désir de nos cœurs.

A la grande misère occasionnée par la famine, il faut ajouter le pillage des villages par les Kurdes qui dépouillent entièrement les pauvres gens de leurs quelques richesses, et, s'ils cherchent à lutter, ils n'hésitent pas à le tuer.

Il y a quelque temps, on nous conduisait à l'hôpital une pauvre femme arménienne, grièvement blessée au bras par un de ces brigands, parce qu'elle ne leur avait pas ouvert assez vite la porte de sa cabane; ils ont absolument tout emporté, même les vêtements des cinq enfants qui étaient couchés, malgré les réclamations de la pauvre mère qui, elle aussi, a dû se faire prêter des habits pour être conduite à l'hospice et y recevoir les soins nécessaires. Il est probable qu'elle sera infirme toute sa vie, malgré les bons soins du médecin, les os étant fracassés en plusieurs endroits. Le jour de l'Immaculée-Conception, que nous avons célébrée avec beaucoup de solennité, la pauvre femme faisait son abjuration et embrassait avec une grande joie notre sainte religion; son mari a promis d'en faire bientôt autant avec ses cinq enfants, disant que le bon Dieu avait permis ce grand malheur pour les faire sortir de leurs erreurs et les appeler à une religion meilleure. Que de villages et de familles sont ainsi pillés chaque jour ! De nombreuses réclamations ont été faites auprès du gouverneur pour qu'il fasse garder les villages, autrement ces brigands, qui n'ont peur de rien, seraient bientôt maîtres du pays. C'est lamentable et c'est, paraît-il, la première année où ils ont tant d'audace et font tant de ravages; même en plein jour, ils dépouillent les cavaliers et les laissent presque nus sur les routes.

Comme nous avons partagé la joie de notre bonne sœur supérieure quand le jour même de l'Immaculée-Conception elle a reçu, ma très honorée Mère, le don de votre bonté pour nos pauvres affamés; encore ces jours-ci elle nous disait: « Qu'allons-nous faire cet hiver si la divine Providence ne nous vient en aide, j'ai le cœur fendu à la

pensée de renvoyer tous ces pauvres gens, mais que faire ? » Et voilà, ma très honorée Mère, que la Sainte Vierge a entendu notre prière ; quel soulagement pour le cœur si charitable de notre bonne sœur supérieure ! Nous étions aussi heureuses qu'elle, car pour nos pauvres c'est une vraie fortune dont nous ne saurons assez vous témoigner notre reconnaissance. Combien nous sommes touchées de tout l'intérêt que vous portez à notre chère mission si pauvre par suite de ces trois années de famine !

Des familles qui jusqu'ici vivaient dans l'aisance en travaillant la terre se sont vues forcées cette année d'avoir recours à notre charité pour ne pas mourir de faim ; des cultivateurs ayant ensemencé pour des milliers de francs de blé n'en ont pas retiré pour 400 francs, pas seulement pour se nourrir.

Malgré cela, ils espèrent que l'année prochaine la moisson sera meilleure, car, disent-ils, au bout de trois ans l'insecte qui fait tant de ravages, meurt ; et c'est la troisième année. Dieu le veuille ; mais en attendant, il faut vivre !

Votre fille, ma très honorée Mère, se recommande à vos bonnes prières pour faire tout le bien que Notre-Seigneur attend de sa faiblesse.

SŒUR LAPERRIÈRE.

ISPAHAN

Lettre de sœur CHOBLET, Fille de la Charité, à la très honorée Mère KIEFFER.

Djouffa-Ispahan, le 12 décembre 1906.

Je ne veux point entrer dans le détail du bien que notre mission est appelée à faire au milieu de pauvre peuple jusqu'ici complètement négligé pour l'instruction religieuse, M. le supérieur (M. Demuth), qui est à Paris en ce

moment, a dû vous le dire. Mais ce qui vient de se passer ici fortifie encore nos espérances.

La semaine dernière le prince Zelli, sultan, gouverneur d'Ispahan et frère du schah, rencontra notre prêtre catholique arménien et lui dit qu'il voulait venir voir les sœurs pour visiter leur maison, ajoutant que ce serait le jeudi ou le samedi suivant, jour de la fête de l'Immaculée-Conception. Nos bons missionnaires me prévinrent de suite ; mais ni eux ni nous ne pouvions recevoir le prince ; il parle persan et turc, M. le supérieur nous manquait. Je priai donc le prêtre arménien de vouloir bien être notre interprète près de Son Altesse pour lui offrir nos hommages, la remercier et l'assurer que nous serions heureuses de lui faire visiter notre établissement.

Tout s'est bien passé. La visite a été longue et très bienveillante ; au parloir, le prince nous a dit qu'il est content que nous soyons ici, qu'il sait que nous y faisons le bien ; à la chapelle, il s'est prosterné et a prié respectueusement, il a dit ensuite qu'il avait demandé à Dieu pour nous et pour lui ses faveurs. Tous les personnages qui l'accompagnaient ont été également très respectueux. A la pharmacie et au dispensaire, le prince a pris le temps de tout regarder en se faisant expliquer chaque chose et il a été content de nous dire en français que tout était très bien. Aux classes, il a dit aux enfants de bien apprendre tout ce que nous leur enseignons et que cela leur servirait plus tard, que nous étions des femmes du bon Dieu, que nous n'étions venues ici que pour leur faire du bien ; après les avoir examinées, il s'est arrêté en face des plus petites, il a pris par les mains une des plus pauvres et l'a embrassée comme un bon papa. A l'ouvrage, se trouve le catéchisme en images ; il l'a bien regardé, a demandé des explications que nous ne pouvions lui donner dans sa langue ; là, encore en français, il nous a dit : « Très joli, très joli ». A la classe des petites, il a pris un morceau de craie et a écrit en français son nom sur le

tableau avec la date de sa visite. De retour au parloir, il a pris une tasse de café suivant l'usage oriental et n'a cessé de témoigner sa satisfaction.

On dit que cette visite sera un appui pour nos œuvres. Nous en avons remercié notre Immaculée Mère à qui j'avais demandé que le tout soit pour la gloire de son divin Fils.

Nous sommes bien heureuses de nous dévouer avec nos bons missionnaires; aidées de leurs conseils et de leur appui, nous pourrons faire le bien, grâce à vos dons généreux.

J'ai l'honneur d'être, ma très honorée Mère, votre très humble et très obéissante fille,

Sœur CHOBLET.

SYRIE

BROUMANA

*Lettre de M. A. DELPY, prêtre de la Mission
à M. A. MILON, secrétaire général.*

Broumana, près Beyrouth, le 5 janvier 1907.

Dans ma dernière lettre je vous parlais de nos œuvres de Broumana. Outre les missions à la campagne et les retraites ecclésiastiques, j'ajoutais que, lorsque la Providence nous en fournissait l'occasion, nous nous occupons de nos catholiques de Broumana; mais cela d'une façon tout à fait surrogatoire.

Notre congrégation d'hommes et de jeunes gens marchait cahin-caha depuis quelque temps par suite de diverses circonstances. Au beau jour de l'Immaculée-Conception nous avons eu le bonheur de la remettre à flot. Mais hélas! il est à craindre que le démon et les protestants ne viennent encore semer la zizanie. Nous tâcherons cepen-

dant de veiller et, avec la grâce de Dieu, de prévenir les difficultés, autant que faire se pourra.

La congrégation d'Enfants de Marie nous donne la plus grande consolation. Elle se recrute non seulement à Broumana mais encore dans quelques villages environnants.

Nous en avons convoqué les membres pour la retraite générale le lendemain de Noël. C'était l'époque la plus favorable, les filatures, où pour la plupart elles travaillent, chômant ces jours-là. Quant à nous, nous venions de clôturer une mission très consolante.

Les congréganistes d'Arbanié avaient trois heures de chemin à faire pour répondre à notre appel. Toutes, à quelques exceptions près, ont été fidèles au rendez-vous. La distance étant trop considérable pour les renvoyer chaque jour chez elles, nous leur avons loué un petit pied-à-terre à Broumana même ; les Enfants de Marie de Roumi, de Joura et de Ghabé venaient le matin de très bonne heure pour repartir le soir.

Elles commençaient la matinée par l'assistance à la sainte messe où elles chantaient en langue du pays les louanges de Marie ; et dans la journée elles entendaient deux instructions et passaient le reste du temps à s'instruire des vérités chrétiennes, à s'examiner et à purifier leur conscience par une bonne confession.

Qui pourra dire les actes de vertu que leurs anges gardiens ont eu à enregistrer pendant ces jours bénis. Quelques-unes avaient à lutter d'abord avec leurs familles pour pouvoir se rendre aux saints exercices. La contrainte imposée par le règlement semblait aussi leur peser un peu le premier jour ; c'était la première fois de leur vie, pour un grand nombre, qu'elles se voyaient soumises à une règle. Cependant leur générosité et leur esprit de foi eurent bien vite fait de surmonter tout obstacle.

Cette retraite a opéré un bien immense, et sera, je l'es-

père, pour ces jeunes filles, le point de départ d'une vie foncièrement chrétienne.

Les saints exercices se sont clôturés le dimanche par une réception solennelle d'aspirantes.

Les meilleures choses ont une fin ici-bas ; aussi, quand il a fallu rentrer définitivement dans leurs villages, ces jeunes filles ne pouvaient retenir leurs larmes. Nous étions si heureuses, disaient-elles ? Il nous semblait être au ciel ! Pourquoi ces jours de paix se sont-ils si vite écoulés ? Oh ! priez pour nous et obtenez-nous de Marie la persévérance.

Que leur Mère du ciel, la Vierge Immaculée les protège et les garde au milieu des dangers qu'elles peuvent rencontrer dans les filatures où Dieu ne règne pas toujours en maître.

C'était la première fois que ces jeunes filles se réunissaient en si grand nombre pour la retraite. Aussi leurs allées et venues excitaient-elles la curiosité. Nous en avons eu un exemple le dimanche à la messe de communion générale où centdix-sept d'entre elles se sont approchées de la sainte table. Les protestants de Broumana sont venus ce jour-là à l'église où ils ont entendu la sainte messe. Ils ont pu se convaincre que si les enfants de saint Vincent de Paul ne font pas autant de bruit qu'eux, du moins ils cherchent, dans la mesure de leur possible, à faire le bien, à promouvoir la plus grande gloire de Dieu.

Et maintenant nous allons reprendre le travail des missions. Demandez à Notre-Seigneur qu'il donne réussite à nos travaux.

André DELPY

BETHLÉEM

*Extrait d'une lettre de la sœur MAYAUD,
à la très honorée Mère KIEFFER.*

Bethléem, le 25 novembre 1906.

Nous avons beaucoup de malades en ce moment, nos quatre salles sont pleines et nous sommes souvent obligées de refuser les gens faute de place. Assez souvent aussi, nous avons des opérations ; j'ai cru devoir développer un peu ce service qui n'existe en réalité que depuis dix-huit mois. Peu à peu, les Bethléemites prennent l'habitude de venir ici pour les opérations.

Les dispensaires des villages nous occupent aussi beaucoup ; dernièrement, nous nous sommes rendues dans un village assez éloigné où nous n'avions jamais été. Nous sommes parties de bonne heure, ne sachant trop quel chemin nous avions à faire ; le temps était orageux, les ânes agacés, et nous n'avions pas fait la moitié du chemin, qu'une de mes compagnes, était déjà tombée quatre ou cinq fois de son apostolique monture. Ce début promettait ; de plus, nous nous étions égarées et nous errions mélancoliquement par une chaleur écrasante, à travers les rochers et les épines. Deux petits bergers consultés sur la situation du village, indiquent vaguement un point de l'horizon ; plus loin, nous rencontrons un pauvre homme sourd, qui se montre un peu plus précis dans ses explications ; enfin, les bons anges aidant, nous finissons par apercevoir entre deux montagnes, les quelques maisons qui forment le village de Ras-Abou-Ammar, littéralement « la tête du père de l'architecte ». Comment ce joli petit village est-il affublé de ce nom bizarre, je n'ai pu le savoir ; en tous cas, il est fièrement situé sur une éminence à l'extrémité d'une longue coupure entre deux montagnes ; on dirait qu'on a donné

à droite et à gauche, un formidable coup de hache pour ouvrir cette gorge.

Nous nous engageons dans un petit sentier en corniche, qui a à peine un mètre de largeur ; au-dessous, un ravin profond, rempli de citronniers et d'orangers ; une source sortait de la montagne et se déversait dans un petit bassin taillé dans le roc. Un groupe de femmes y lavaient leurs robes bleues, en se servant d'une grosse pierre en guise de savon et de battoir. Enfin, nous faisons notre entrée.

Un cercle se forme autour de nous et l'on nous regarde curieusement. Un homme avisé nous demande si nous ne sommes pas les médecins ; sur notre réponse affirmative, les physionomies changent ; on se précipite sur nos ânes pour les attacher, sur nos besaces pour les porter, sur nos personnes, pour les installer confortablement dans une cour à l'ombre. Deux d'entre nous se détachent pour faire le tour du village et voir les malades qui ne peuvent venir jusqu'à nous ; je reste dans la cour avec une autre sœur et bientôt nous disparaissions sous un flot de femmes, qui arrivent presque toutes avec un enfant à cheval sur l'épaule et tout un cortège de maladies et de misères. Toutes parlent à la fois ; les enfants effrayés par nos cornettes, hurlent en s'accrochant à la tête de leurs mères, tandis que les hommes, assis à quelque distance, nous considèrent gravement en fumant leurs cigarettes.

Pendant près de deux heures, nous soignons ainsi nos pauvres gens, un peu assourdis par leur vacarme. De temps en temps quelque femme m'emmène dans une grotte obscure, prenant un air mystérieux ; c'est pour lui mettre de la teinture d'iode, à l'abri des regards indiscrets. Puis au milieu d'une foule de poupons qu'on nous présente presque dans le costume primitif, nous trouvons deux petits anges qui semblent nous attendre pour partir au ciel. Enfin tout le monde est à peu près satisfait sous le rapport

des médicaments, sous le rapport de la curiosité aussi, je pense, car on nous a bien dévisagées : les fillettes ont examiné un à un les grains de chapelet et se sont arrêtées longuement à la croix. La cornette les intriguait beaucoup ; je les entendais qui chuchotaient derrière nous : « Qu'est-ce que c'est ? du papier ? un parasol ? » et les mains se tendaient timidement pour tâter cet étrange objet.

Cependant la glace était fondue, car lorsque nous remontâmes sur nos ânes, on nous cria : « Allez en paix, que votre chemin soit heureux, vous reviendrez bientôt ? » Un homme nous accompagna jusqu'à la sortie du défilé où nos montures, exaspérées par la chaleur et la foule, menaçaient de nous envoyer rouler au fond du ravin.

J'ai toujours envie de dire avec saint Vincent : « Comme nous avons un bon peuple ! » Pardonnez-moi ces détails, ma très honorée Mère, je suis sur mon sujet favori. Veuillez me croire, etc.

Sœur MAYAUD.

AMÉRIQUE

ÉTATS-UNIS

NOUVELLE-ORLÉANS

*Lettre de M. VAUTIER, prêtre de la Mission,
à M. MILON, secrétaire général à Paris.*

Nouvelle-Orléans, église Saint. Étienne, le 13 novembre 1906.

L'Amérique du Nord paraît être un pays d'avenir pour le catholicisme. La population catholique va en augmentant chaque jour. Il y a maintenant plus de douze millions de catholiques.

La Congrégation de la Mission de Saint-Vincent-de-Paul est prospère aux États-Unis. La province orientale de notre Congrégation comptait, l'année dernière, quatre-vingt-trois confrères répartis en six maisons. Ils desservent quatre paroisses, dirigent deux grands séminaires auxquels sont adjoints deux magnifiques collèges : celui de Brooklyn, et celui de Niagara.

La province occidentale dont je fais partie, avait alors quatre-vingt-quinze confrères répartis en treize établissements dont quelques-uns de grande importance.

Notre Congrégation est chargée de douze paroisses. La raison pour laquelle nous avons accepté toutes ces paroisses, c'est que, à l'origine, les prêtres séculiers faisaient partout défaut, et que le service religieux ne pouvait être assuré que par le clergé régulier. Le nombre des religieux est ici très considérable : il n'est pas de beaucoup inférieur à celui du clergé séculier.

Nous avons deux grands séminaires ; celui de Saint-Louis, très prospère, qui a toujours plus de cent élèves — c'est un séminaire interdiocésain ; — et celui de New-Orléans plus

modeste et d'un moindre nombre d'élèves. La Congrégation possède aussi trois collèges florissants, celui de Chicago, celui de Los Angeles, et celui de Cape-Girardeau. Elle va en ouvrir, dans quelques mois, un nouveau à Dallas, où nous avons déjà deux prêtres résidants. Pour les missions, nous avons deux résidences : Saint-Louis, avec cinq ou six missionnaires, et La Salle avec deux missionnaires (car les autres prêtres sont pour la paroisse). Il faudrait plus de centres de missions, parce que l'Amérique est immense en étendue : il faut quelquefois un temps relativement assez notable pour atteindre le lieu où l'on doit donner une mission.

Un de nos confrères est placé depuis quelques mois à Long-Beach, le long de la côte du golfe du Mexique. Il y donne ses soins aux immigrants; il est ainsi, en quelque sorte, missionnaire.

Les missions françaises n'ont pas ici de représentant; j'ai pu fournir cependant, comme je vous l'ai écrit, quelque travail durant le Carême dernier malgré mes occupations au séminaire; mais si j'étais libre, je pourrais faire davantage, ici, dans la ville de la Nouvelle-Orléans, et surtout à la campagne.

En Louisiane, la plupart des paroisses sont des paroisses françaises. Sur une population de 1 400 000 habitants, il y a 500 000 catholiques, c'est-à-dire plus du tiers. La Louisiane est, en étendue, le quart de la France : les paroisses sont très vastes. Les curés, outre leur paroisse, ont quelquefois deux ou trois stations où ils vont une ou deux fois par mois. Le directoire de 1904 accuse un chiffre de cent soixante-deux prêtres séculiers et d'une centaine de religieux, pour toute cette région. A cause du manque de prêtres, bien des personnes vivent dans l'ignorance, surtout à la campagne; certains n'ont pas fait leur première communion; j'en ai rencontré quelques-uns dans cette situation à l'hôpital de la Charité, à New-Orléans.

Les missions françaises seraient donc bien utiles. D'autres ordres religieux, Rédemptoristes, Jésuites et Bénédictins en donnent pour leur part en français. Vu les circonstances, deux missionnaires français seraient bien à leur place à New-Orléans. Malheureusement, je suis seul et attaché au séminaire. Je puis cependant entendre quelques confessions à la paroisse à titre de Français.

Depuis mon arrivée, j'ai un peu cultivé les langues; sans parler de l'anglais que je pratique journellement, je me suis appliqué à l'allemand, à l'espagnol, à l'italien; la connaissance de quelques langues est toujours d'une grande utilité. Je continue à m'occuper aussi de la langue arabe pour ne pas oublier l'Orient où j'ai passé près d'un an; et je récite chaque jour quelques-unes des prières pour gagner les indulgences, dans l'une de ces langues.

Nos œuvres en Amérique sont prospères : ce n'est pas la perfection, mais il y a de la vie. C'est le cas de redire la parole évangélique : la moisson est grande, et les ouvriers sont trop peu nombreux; et si l'on pouvait, notamment, avoir plus de confrères pour l'œuvre des missions, que de bien l'on ferait aux âmes !

A. VAUTIER.

DERBY (CONNECTICUT)

*Lettre de M. Paul WASZKE, prêtre de la Mission,
à M. A. MILON, secrétaire général, à Paris.*

Derby, Conn.; Saint-Michel's church; 71, Front street; 5 déc. 1906.

Vous m'écrivez qu'une petite notice sur notre établissement vous ferait plaisir. Eh bien, volontiers, je vais satisfaire votre désir.

Il y a trois ans que nous sommes venus de Galicie aux États-Unis pour y travailler aux missions. Alors plusieurs

colonies polonaises dans l'État de Connecticut étaient sans prêtres. Mgr Tierney, évêque de Hartford, ayant appris notre arrivée nous confia tout de suite le soin spirituel des Polonais dans deux paroisses de son diocèse, c'est-à-dire à New-Haven et à Derby. L'un et l'autre endroit se trouvent à 78 lieues à l'est de New-York.

Un confrère et moi, nous demeurons à Derby.

Derby est située près de l'embouchure du House Tonic-River. Une vallée entourée de montagnes en forme un site charmant. Autrefois Derby était un port célèbre pour les navires apportant les richesses des Antilles. Aujourd'hui l'embouchure s'est ensablée et Derby a perdu sa situation commerciale. Le nombre des habitants est d'environ huit mille ; ils travaillent dans les usines de lingerie et de soie, de fe et d'argenterie. La religion catholique est représentée par des Irlandais, des Français, des Allemands, des Italiens et des Polonais. Sauf les derniers, tous les autres fréquentent généralement l'église catholique américaine. Les Polonais appartiennent à notre paroisse. Quoiqu'ils ne soient qu'un millier d'âmes, ils ont commencé cette année au mois de mai à bâtir une église. A présent, l'intérieur de l'église n'est pas encore fini, mais j'espère qu'il sera prêt pour Noël, au moins le soubassement lequel servira pour l'écolé, qui est la chose la plus essentielle pour le progrès de notre sainte religion.

Une population, en effet, qui n'a pas d'écoles propres aux États-Unis, succombera et ne pourra se maintenir. Chacun de nos paroissiens le comprend parfaitement. Bien que nos Polonais soient peut-être les plus pauvres parmi les autres nationalités, ils offrent généreusement ce qu'ils peuvent pour l'école et l'église.

Nos conditions matérielles ne sont pas brillantes, mais elles sont suffisantes pour nous deux. Tantôt c'est mon confrère qui s'adonne aux missions, tantôt moi, qui m'acquitte de ce devoir de notre sainte vocation et le bon Dieu

nous donne sa bénédiction si nécessaire, surtout dans les missions aux États-Unis. Pendant la journée presque, tout le monde travaille dans les fabriques, quoique tous voudraient de tout cœur être présents à la mission. Il s'ensuit alors que nous devons faire le plus grand travail le soir jusqu'à minuit.

Paul WASZKE.

SALVADOR

*Lettre de M. THAUREAUD, prêtre de la Mission,
à M. A. FIAT, Supérieur général.*

San Jacinto, 28 mai 1906

L'hiver, ou plutôt la saison des pluies est venue, et depuis le 12 mai nous voici de retour à San Jacinto, après sept mois et demi d'absence.

Dans l'espoir d'apporter à votre cœur un peu de consolation, je vais vous parler de notre campagne qui vient de se terminer. C'est le 29 septembre de l'année dernière que nous sortîmes de San Jacinto pour San Pedro Normales. L'hiver à peine touchait à sa fin, aussi deux jours après l'ouverture de la mission la pluie tomba sans discontinuer durant trois jours entiers. Qui aurait osé sonner les cloches et appeler les fidèles quatre fois par jour à l'église sous un pareil temps? M. le curé fit sonner quand même; et, chose admirable, quatre fois l'église se remplit de monde; quatre fois par jour plus de mille cinq cents personnes venaient sous la pluie assister aux catéchismes et aux sermons. Ce qui vous étonnera davantage, c'est le grand nombre d'hommes qui se réunissaient sur la place publique, autour du missionnaire pour entendre le catéchisme! M. le curé se donnait le plaisir de les compter, ils étaient au nombre de quatre cent cinquante à cinq cents

et jamais ce chiffre n'a baissé. Jugez de là, mon Père, combien ces habitants du Salvador ont soif de la parole de Dieu, combien grande est leur foi, et comment est inconnu parmi eux le respect humain ; dès le second jour de notre arrivée, cent personnes se confessèrent, et ce fut ainsi chaque jour, jusqu'à la fin de la mission ; ce qui donna un total de deux mille huit cents personnes, dont mille cent trente-six hommes, pour vingt-six jours de travail.

Après cette mission, un monsieur, propriétaire d'une immense partie de la forêt vierge nous appela dans son *hacienda* pour évangéliser les villages perdus au milieu de ces bois à deux ou trois lieues de distance les uns des autres. C'est là que nous imitâmes à la lettre la conduite du bon Pasteur courant après ses brebis égarées ! Le matin, après la sainte messe, les missionnaires montaient à cheval, et à l'aide d'un guide, chacun allait à la recherche d'un village. Quand j'entrai dans le premier hameau je crus être arrivé au centre de l'Afrique, tant les maisons étaient misérables, la chaleur et les moustiques insupportables. Dans chaque habitation, il y avait un malade de la fièvre, lequel en pleurant demandait un remède au missionnaire. Les pilules de quinine que les Filles de la Charité nous avaient données pour nous préserver du paludisme, disparurent comme par enchantement, tant étaient nombreux les malades. Pauvres gens ! ils ne connaissaient pas plus le médecin que le prêtre. Vite, au son d'une clochette, le monde se réunit sous un arbre qui sert à la fois d'église, de chaire et de confessionnal. A midi, tous les missionnaires se trouvaient de nouveau réunis pour le dîner et une courte récréation, après quoi, de nouveau à cheval, autre course à travers la forêt, visite aux malades, catéchisme, confessions et retour avant le coucher du soleil. Il fallait, en effet, éviter la rencontre du tigre bien plus à redouter que celle des troupes desinges qui peuplent ces forêts et

nous donnaient maintes fois occasion d'exercer nos talents de tireurs. C'est ainsi que nous avons pu évangéliser et secourir une foule de pauvres gens complètement abandonnés au physique et au moral !

Malheureusement, les chaleurs de la côte malsaine du Pacifique, la mauvaise eau, et les moustiques venimeux attaquèrent violemment notre santé ! Au milieu de la mission suivante, à San Augustin, M. Conte et moi, tombâmes malades de paludisme, tous les deux à la fois. Nous étions sans remèdes, car nous avions tout donné aux pauvres malades de la forêt. Pour ne pas laisser languir la mission, nous nous levions du lit à tour de rôle pour faire un bout de catéchisme et le sermon du soir. Tant bien que mal nous terminâmes la mission et fûmes rejoindre M. Vaysse et M. Hétuin qui travaillaient à dix lieues de là, à Usulután. Depuis cette époque, les fièvres revinrent quasiment quinze jours. Après une mission que M. Conte prêcha seul dans une ville de quatre mille âmes, où il fit les fonctions à la fois de curé et de missionnaire et bénit soixante-trois mariages de concubinaires, il resta malade plus de deux mois dans la maison d'un paysan du volcan de San Miguel.

Puisque je vous ai parlé de mariages, je voudrais pouvoir vous dire les sacrifices admirables que font ceux qui veulent légitimer leur union en entendant la voix du missionnaire et les remords de leur conscience. La loi civile exige jusqu'à trente, cinquante et soixante francs pour un seul mariage. Où trouver un capital semblable chez des gens qui n'ont pas même de lit pour dormir, ni une chemise de rechange, car ici pas de mariage religieux avant le mariage civil.

« Père, disait l'un d'eux, pour pouvoir sortir du péché et me marier, j'ai vendu ma paire de bœufs. » L'un vendit jusqu'à sa charrue, sa pioche et ses instruments de travail; un autre vendit son coutelas et jusqu'à son lit et préféra cou-

cher par terre que de rester dans le péché. Qui ne se sentirait ému, mon Père, en présence de tant de foi et de religion !

Nous croyons être aux premiers temps de l'Eglise, quand des pauvres gens qui vivent à deux ou trois lieues de la mission, après avoir dépensé leurs petites ressources, viennent en pleurant demander une aumône au missionnaire, « Père, je m'en retourne, je n'ai pu me confesser, il y a trop de monde. Voilà trois jours que j'attends auprès du confessionnal ! » Que de fois de braves femmes passaient le jour auprès du confessionnal ; d'autres se faisaient apporter leur nourriture et dinaient aux portes de l'église.

Pardonnez, mon Père, la longueur de cette lettre, mais je voulais que vous sachiez un peu des choses admirables que voient les missionnaires du Salvador ! Vraiment nous sommes heureux ! car, combien sans doute voudraient avoir les mêmes joies que nous, voir ce que nous voyons et faire ce que nous faisons, en cette république du Salvador ! En sept mois et demi de nos missions, dix-neuf mille cinq cents personnes se sont confessées, et six cents mariages ont été bénits.

Jean THAUREAUD.

*Lettre de M. VAYSSÉ, prêtre de la Mission,
à M. A. FIAT, Supérieur général.*

Cacaopera, 29 décembre 1906.

Les quatre missionnaires de San-Jacinto (Salvador) ont été envoyés à Alegria à trois grands jours de distance de San-Salvador. C'est là qu'ils vont résider.

... Actuellement, nous sommes occupés à évangéliser la partie de la république du San-Salvador la plus négligée et par conséquent la plus ignorante en fait de religion : toute la journée, nous sommes occupés à enseigner le signe de la croix, le *Pater*, l'*Ave Maria*, le *Credo*, les comman-

dements de Dieu et de l'Église, puis à inculquer une toute petite idée sur la Sainte Trinité, l'Incarnation, la Rédemption, les sacrements de Pénitence et de l'Eucharistie. Dès qu'une personne sait suffisamment ce petit programme elle reçoit un petit billet de capacité et peut se confesser; aussi les confessions ne vont pas vite; car il faut instruire: sans l'instruction tout le reste n'est qu'un feu de paille.

La paroisse que nous évangélisons actuellement a 14 lieues du nord au sud, et autant du levant au couchant, et il n'y a qu'un seul prêtre pour une quinzaine de villages; et encore ce prêtre ne fait-il presque rien. Quel malheur d'avoir fermé le grand séminaire de San-Salvador! Bientôt, il n'y aura presque plus de prêtres...

Pour nous, grâces à Dieu, nous allons bien; pour nous aider nous trouvons des catéchistes hommes pour les hommes, et femmes pour des femmes; les autorités civiles sont pleines de bonne volonté pour nous aider en tout.

Mes deux confrères, MM. Hetuin et Conte, sont infatigables; bien souvent, nous devons nous séparer, un dans un village, un autre dans un autre, pour la raison qu'il n'y a pas de quoi manger pour deux ou trois. Mais plus le corps souffre plus le cœur est content. Dans ces parages le pain n'est presque pas connu, donc pas de pain pour les missionnaires.

M. Thureaud a dû rester à Alegria pour surveiller et activer les travaux de construction, afin que notre nouvelle maison d'Alegria soit habitable en juin, quand nous rentrerons des missions. Ce qui est encore pour moi et mes trois confrères une grande consolation, c'est l'esprit de charité et de gaieté qui règne parmi nous.

Je vous parle de nos travaux apostoliques et du bien qui se fait par ici; il m'a semblé que ces nouvelles seront une petite consolation pour votre cœur qui se voit abreuvé tous les jours de tant de tristesses.

Joseph VAYSSE.

BRÉSIL

RAPPORT

SUR L'ASSOCIATION DES ENFANTS DE MARIE

DE RIO DE JANEIRO

Nous empruntons avec plaisir aux *Annales des Enfants de Marie* (année 1906) l'intéressant rapport que M. Dehaene, directeur de l'Association et visiteur des Prêtres de la Mission au Brésil, a présenté à S. Ém. le cardinal archevêque de Rio de Janeiro, le 9 septembre 1906.

Éminence,

À l'époque des croisades, quand s'introduisit l'usage du blason, un gentilhomme illustre par ses hauts faits d'armes, prit pour insigne de noblesse une tour environnée de cœurs avec cette devise : « Les cœurs sont ma force. »

Votre force, Éminence, est dans le Seigneur, comme le proclame hautement la devise sacrée gravée sur vos armes *Dominus fortitudo nostra*. C'est cette force surnaturelle qui vous soutient au milieu des luttes de la vie et qui rend votre carrière aussi riche en vertus que glorieuse en œuvres durables.

Acette devise : « Le Seigneur est ma force », votre Éminence pourrait ajouter celle du gentilhomme des croisades : « Les cœurs sont ma force. »

La sincérité, la vivacité de l'amour que vous consacrent tous les cœurs a éclaté à l'occasion de votre élévation à la pourpre cardinalice. Les manifestations grandioses qui furent faites en votre honneur n'ont point de précédents dans l'histoire du Brésil.

Aujourd'hui, c'est aux prêtres de la Mission et aux Filles de la Charité que revient l'honneur d'offrir à votre Éminence l'hommage de leur respectueuse et filiale affection. Le présent que les enfants de saint Vincent de Paul offrent

à Votre Éminence, leur a coûté cinquante années de travaux et de fatigues ; il est devenu l'un des plus beaux ornements de votre diocèse ; c'est l'Association des Enfants de Marie Immaculée. A vos pieds sont réunis les mille cinq cent dix jeunes filles qui la composent. Leurs cœurs seront votre force, car ce sont des cœurs qui prient, et la prière des cœurs humbles et purs est toujours exaucée. Daigne, Votre Éminence, agréer ces cœurs comme témoignage vivant de notre dévouement pour le diocèse dont vous êtes le digne pasteur, et de notre filiale affection pour votre auguste personne.

Permettez-moi, Éminence, de résumer en quelques mots l'histoire des Associations des Enfants de Marie.

Il existe trois associations d'Enfants de Marie : la Pieuse Union, la Prima-Primaria, les Enfants de Marie Immaculée.

La Pieuse-Union fut fondée à Ravenne, au commencement du douzième siècle, par le bienheureux Pierre de Monestis, chanoine régulier de Saint-Jean-de-Latran.

Les membres de la confrérie portaient comme insigne un ruban bleu et une médaille. L'association fut florissante du vivant de son fondateur et pendant les quelques années qui suivirent sa mort, mais elle ne tarda pas à disparaître.

Vers la fin du seizième siècle, la Pieuse-Union fut restaurée par le bienheureux Pierre Fourier, curé de Matincourt, en France. Ce pieux chanoine l'établit dans sa paroisse où elle mourut avec lui.

En 1864, le curé de Sainte-Agnès à Rome, le chanoine Albert Passeri, ressuscita la Pieuse-Union et la plaça sous le patronage de la Vierge Immaculée et de sainte Agnès. Ainsi rétablie, elle s'est répandue rapidement, et compte aujourd'hui un grand nombre d'associées. En 1866, le Saint-Père l'éleva à la dignité de « Primaria ».

La deuxième association, connue sous le nom de « Prima-Primaria », est celle des Pères Jésuites.

En 1563, le protestantisme répandait ses pernicieuses doctrines. L'ennemi du genre humain inspirait aux hérétiques des blasphèmes contre l'auguste Mère de Dieu sachant que, s'il parvenait à détruire parmi les hommes la dévotion à Marie, il aurait écarté un grand obstacle à ses triomphes. Marie, voyant le péril qui menaçait les générations futures, inspira au R. P. Jean Léon, de l'illustre Compagnie de Jésus, l'idée de former au collège romain une association composée des meilleurs élèves qui prirent le nom d'Enfants de Marie et se placèrent sous la protection de la sainte Vierge. De cette humble semence sortit le bel arbre qui, en peu de temps, étendit ses bras vigoureux par le monde entier. En 1584, Grégoire XIII, par la bulle *Omni-potens* donna l'approbation canonique à l'Association qui prit un tel développement que, cardinaux, évêques, rois voulurent en faire partie. Dans sa bulle d'*Or* (1748), Benoît XIV fait ressortir tous les services qu'elle rend à l'Eglise. En 1884, Léon XIII, dans son bref du 27 mai, en fait le plus bel éloge, à l'occasion du troisième centenaire de sa fondation.

La troisième association est celle des « Enfants de Marie Immaculée ».

En 1830, à la maison-mère des Filles de la Charité de Paris, la sainte Vierge daigna apparaître à une sœur du séminaire, sœur Catherine Labouré.

« Ma fille, lui dit la Reine des cieux, je désire qu'on établisse dans les maisons des Filles de la Charité une association de pieuses jeunes filles en l'honneur de ma Conception immaculée. »

Le P. Étienne, Supérieur général des Prêtres de la Mission et des Filles de la Charité, fit part au Saint-Père du désir exprimé par Marie. En 1847, le Souverain Pontife érigea canoniquement l'association des Enfants de Marie dans la maison-mère des Prêtres de la Mission, permit de l'établir dans toutes les maisons des Filles de la Charité, et

lui accorda les mêmes indulgences qu'à la Prima Primaria des Pères Jésuites.

C'est cette association que fondèrent à Rio de Janeiro les enfants de saint Vincent, en 1852, dès leur arrivée à la capitale.

L'arbre planté à la *Santa Casa*, premier établissement que dirigèrent les Filles de la Charité à Rio de Janeiro, ne tarda pas à croître et à se charger de fruits savoureux ; il étendit ensuite ses rameaux féconds dans les maisons filiales de Saint-Clément, de Sainte-Marie, de Cascadura, de Saint-Corneille ; sous son ombre bienfaisante, il protège aujourd'hui trois cent quatre enfants de Marie contre les ardeurs des passions et les sollicitations du monde.

L'association fut ensuite établie au collège de Matroso. Dans cette bergerie spirituelle, les agneaux du bon Dieu reçoivent en abondance la pâture de la foi et de la piété. Elle offre aujourd'hui à Votre Éminence trois cent soixante-cinq de ses plus chères brebis qui, revêtues des livrées de Marie Immaculée, sont le plus bel ornement de son collège et les auxiliaires les plus actifs de Mgr Bennassi, le vénéré pasteur de la paroisse.

Le Collège de l'*Immaculée-Conception* est un délicieux jardin où coulent les eaux de la grâce et où se respire le parfum de la vertu.

L'association des Enfants de Marie en est le plus riche parterre. Ma sœur S..., de pieuse mémoire, y a cultivé de beaux lis qui charment les yeux par la blancheur de leurs corolles et par l'or de leurs étamines. Ma sœur H..., héritière de la sagesse et de l'habileté du premier jardinier, présente à Votre Éminence un bouquet formé de quatre cent soixante fleurs qui ont été jugées dignes d'être consacrées à Marie Immaculée.

La maison de *Larangeiras* est, pour le Brésil, la maison-mère des Filles de la Charité. Elle est une ruche où les jeunes sœurs amassent en abondance le suc délicieux dont

elles composent le miel de la charité. Cette ruche possède un essaim de cent trois Enfants de Marie, abeilles spirituelles qui butinent le miel de la modestie et se nourrissent du parfum de la piété.

Le *Recueillement de Sainte-Thérèse* est un un écrin qui renferme des pierres précieuses. Dans cet écrin, il y a une riche couronne de quatre-vingt-huit diamants qui ornent l'auguste front de Marie Immaculée. Ce sont les quatre-vingt-huit enfants de Marie dont la vertu a le reflet du brillant le plus pur.

La maison des *Enfants Trouvés* réjouit le ciel par les nombreux anges qui y vivent à l'ombre du sanctuaire. Marie Immaculée y compte aussi des enfants qui imitent les esprits célestes. Elles sont ici présentées, avec le vêtement blanc de l'innocence, les ailes ouvertes de l'obéissance, la harpe de la piété, la beauté ravissante d'une jeunesse sans déclin.

L'association de l'hôpital de la *Santé* a écrit sur ses diplyques les noms de quatre-vingt-sept jeunes filles. Pleines de générosité, elles gravissent, aux époques déterminées par le règlement, la côte escarpée de la Gombôa et vont sur les hauteurs respirer l'air pur de la vertu et se retremper dans l'amour du sacrifice et du devoir.

La plus récente des associations est celle de *Saint-Jean-Baptiste*, mais elle n'est pas la moins fervente. Les soixante-seize jeunes personnes qui la composent ont pris pour modèle le saint précurseur et se distinguent entre toutes par leur ardent amour pour Notre-Seigneur et par leur zèle à le faire connaître au sein de leur famille.

En résumé, quatre mille huit cents Enfants de Marie ont été reçues dans l'Association depuis l'époque de sa fondation; aujourd'hui, mille cinq cent dix fréquentent régulièrement les réunions.

Toutes les sections ont pour directeurs les Prêtres de la Mission, à l'exception de celles du Mattoso et de la Gomboa,

dirigées, la première, par Mgr Bennassi, la seconde, par Mgr Curio.

L'Association des Enfants de Marie Immaculée a été une pépinière de vocations religieuses. Le livre d'or de ses *Annales* enregistre les noms de cent trente-trois jeunes filles, qui, brisant les liens de l'affection filiale, et foulant aux pieds les joies du monde, se sont revêtues des livrées de Jésus crucifié et sont devenues ses heureuses épouses.

Les Dames de la Charité sont pour la plupart d'anciennes Enfants de Marie. Modèles des vertus chrétiennes au foyer domestique, elles élèvent leurs enfants dans les principes de foi et de piété qu'elles ont puisés dans les réunions de l'Association.

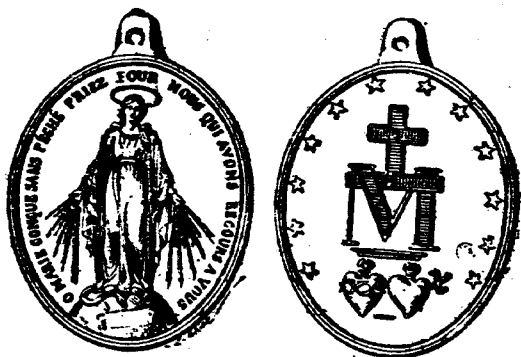
Je ne puis passer sous silence l'Association des Enfants de Marie de Nitheroy. Elle rivalise en ferveur avec celles de Rio de Janeiro. Les trois cent quatre-vingt-seize membres qui la composent forment un bataillon d'avant-garde, une compagnie d'élite fidèle à sa devise : « Dieu et Patrie. » Toujours aux avant-postes dans les combats du Seigneur, ces vaillants soldats honorent la patrie par les vertus qui sont aux nations grandes et fortes. La plupart sont venus à notre appel, afin d'offrir à Votre Éminence leurs respectueux hommages et se fortifier pour de nouvelles luttes et de nouveaux triomphes.

J'espère qu'avec la grâce du Seigneur, toutes ces Enfants de Marie continueront à imiter les vertus de leur Mère céleste, et se rendront de plus en plus dignes de la paternelle bienveillance que Votre Éminence daigne leur témoigner.

Lorsque, en automne, les hirondelles émigrent vers des climats plus chauds, elles se réunissent en troupes, afin de traverser ensemble la mer orageuse. Parmi elles, il y en a qui sont fortes, vigoureuses; d'autres sont petites, faibles, à peine écloses. Celles-ci ne pouvant soutenir un vol prolongé, se reposent de temps en temps sur les ailes étendues des plus

vigoureuses, et reprennent ainsi force et courage. S'aidant les unes les autres, elles arrivent toutes à la plage désirée.

Votre Éminence a sous les yeux mille cinq cent dix gracieuses hirondelles. Un bon nombre sont fortes dans la vertu et peuvent planer sur les hauteurs. D'autres, jeunes filles sans expérience, essayent leur premier vol dans l'atmosphère de la piété. Elles se réunissent pour traverser la mer orageuse du monde; les fortes prêtent aux faibles le secours de leurs ailes. S'aidant les unes les autres, elles arriveront toutes au port désiré, la bienheureuse éternité!



LA MÉDAILLE
DE L'ASSOCIATION DES ENFANTS DE MARIE IMMACULÉE.

Éminence, ainsi vivent les Enfants de Marie. Unies entre elles par les liens de la charité chrétienne, elles aiment leurs maîtresses d'une affection toute filiale; elles entourent leurs directeurs d'un religieux respect. Mais la première place dans leurs cœurs, après Dieu, est pour le vénéré pasteur qui a daigné présider cette réunion générale. En retour de leur respectueuse affection, elles sollicitent de Votre Éminence, une bénédiction paternelle qui sera, pour l'Association, un gage de prospérité toujours croissante.

PARANA

LES COLONIES POLONAISES

Rappelons d'abord quelques renseignements donnés précédemment dans nos Annales.

Le Parana, un des vingt États du Brésil, est situé entre 22° 55' et 27° 59' de latitude méridionale, et entre 4° 44' et 11° 8' de longitude occidentale du méridien de Rio de Janeiro. La superficie de ce vaste État est de 240 000 kilomètres carrés. Une haute chaîne de montagnes le parcourt du nord au sud, et le divise en deux parties bien distinctes : celle de Beira-mar et celle de Serra-acima. La partie qui longe la mer est chaude, insalubre ; on y trouve toutes les productions des pays tropicaux. La seconde est un immense plateau de 500 kilomètres de largeur. Le climat y est délicieux ; c'est un printemps continu. Le sol y est très fertile et est sillonné d'une infinité de cours d'eau, qui deviennent ensuite de grands fleuves. On arrive à ce plateau, qui est à 1000 mètres au-dessus du niveau de la mer par une voie ferrée qui est une merveille de l'art. Elle suit sa marche ascendante à travers les montagnes, les forêts vierges, les abîmes, les précipices, traversant quinze tunnels et plus de cinquante ponts, offrant au regard ravi des panoramas d'une grandiose beauté. C'est l'œuvre de l'ingénieur brésilien Teixeira Soares.

Il y a vingt-cinq ans, le Parana comptait 125 000 habitants ; aujourd'hui, on évalue sa population à 400 000 habitants. Cette augmentation si rapide est due principalement à l'immigration européenne.

Le Parana a fait partie de l'évêché de Saint-Paul jusqu'en 1862, époque de la fondation de l'évêché de Curityba. Le diocèse de Curityba comprend actuellement (1906) les deux États de Parana et de Santa Catharina.



CARTE DES ÉTATS DE PARANA ET DE SANTA-CATHARINA (BRÉSIL) 1906.

Les Prêtres de la Mission ou Lazaristes ont au Parana deux sortes d'œuvres : 1° les Lazaristes de la province du Brésil, français et brésiliens, sont chargés à Curityba de la direction du séminaire depuis 1895 et de missions diocésaines depuis 1901 ; 2° les prêtres de la Mission polonais ont été appelés pour le service religieux des émigrés polonais au Parana en 1903.

Nous avons publié des renseignements historiques sur l'œuvre du séminaire et sur l'œuvre des Missions. (Voyez ci-dessus, p. 64 et 73).

Nous allons donner quelques indications maintenant sur les œuvres religieuses auprès des émigrés polonais au Parana.

Les colonies d'immigrants au Parana sont surtout composées d'Allemands et de Polonais. — D'après une statistique que nous avons sous les yeux, voici des renseignements généraux sur quelques-unes de ces diverses colonies ; pour les autres colonies, les renseignements qu'on pourrait avoir sont sans doute analogues.

Les groupes coloniaux de l'État de Parana sont réunis administrativement autour de certains centres ou municipes. Ces municipes sont Curityba, Saint-José dos Pinhaes, Campo largo, Lapa, etc.

Au municipe de Curityba ressortissent 19 groupes dont celui d'Abranches (Abranszes).

A celui de San Jose dos Pinhaes, 7 groupes dont celui de Thomas Coelho.

Le groupe colonial d'Abranches occupe 82 lots de terrain qui constituent 720 hectares. Abranches est à 6 kilomètres du centre du municipe (Curityba) et à 90 kilomètres du port de mer. La population est de 320 habitants dont 112 Brésiliens et 208 Polonais.

Thomas Coelho est le plus important des neuf groupes de colons ressortissant au municipe de San-José dos Pinhães. Il comprend 270 lots de terrain formant 1 665 hectares. La population est de 1900 habitants dont environ 1300 sont Polonais et les autres Brésiliens.

Lucena, dans le sud, est sur un territoire contesté entre l'État de Parana et l'État de Santa Catharina.

..

Les quelques lettres qui suivent, écrites par les prêtres de la Mission polonais, donneront une idée générale des œuvres. Ces lettres sont traduites des *Annales de la Mission* édition polonaise, année 1906, n° 4.

*Lettre de M. BAYER, prêtre de la Mission,
à M. SLOMINSKI à Cracovie.*

Thomas-Coelho, le 24 juillet 1906.

Dans quinze jours, la nouvelle maison d'Abranches sera achevée et alors nous irons, M. Kandora et moi, à Abranches pour la fête de sainte Anne, le 28 juillet prochain ; M. Kandora restera là comme administrateur temporel jusqu'à l'arrivée d'un autre.

A Prudentopolis, la réception de nos missionnaires a été cordiale de la part de toutes les trois nationalités du lieu, Polonais, Allemands et Brésiliens, témoin la lettre de M. Chylaszek et même la correspondance dans le *Kompass* qui rend très bien l'impression du milieu allemand ici. Nous espérons travailler ici, toujours avec plus de fruits, car une fois qu'on a gagné les cœurs, les esprits sont aussi soumis, et, dès le commencement, nous pouvons compter sur les bonnes dispositions de la population.

Comme je disais dans ma dernière lettre, notre colonie a été honorée par la visite de Mgr Tonti (délégué apostoli-

que au Brésil) résidant à Pétropolis. Cette visite avait été annoncée seulement quelques jours auparavant, de sorte qu'on n'avait que très peu de temps pour faire les préparatifs. Nous n'avions qu'une journée pour orner l'église, mais notre plus grande crainte était de penser que cette nouvelle inattendue ne serait pas répandue assez tôt dans toute la colonie. Deux messagers à cheval partirent en toute hâte pour aller dans chaque localité annoncer l'arrivée de l'illustre hôte. A cette nouvelle, répandue bientôt dans toutes les familles, les hommes se mirent aussitôt en route pour aller à la rencontre de Monseigneur le nonce. La réception fut magnifique.

Lettre de M. CHYLASZEK, prêtre de la Mission, à M. BAYER

Prudentopolis, le 9 juillet 1906.

Depuis quelques jours déjà, nous nous trouvons à Prudentopolis. Notre réception a été très cordiale et très touchante ; M. Lech, de Rio dos Patos, était venu à notre rencontre avec sa voiture et une escorte de cavaliers composée de Polonais, d'Allemands et de Brésiliens. Sur notre passage, on fit éclater des pétards et des bombes, et nous fûmes conduits tout droit au presbytère.

Il y eut grande fête le soir chez M. Szkleniavz et le lendemain dîner chez M. Lech. Les Polonais, ainsi que les Allemands et les Brésiliens, nous reçurent tous très cordialement quand nous sommes allés leur rendre visite, mais surtout les Polonais qui sont enchantés de notre présence parmi eux ; les Allemands aussi nous rappellent leur fraternité (*Bruderschaft*). L'office divin se célèbre chaque jour dans les églises de chaque nationalité. Celle des Allemands est très belle. L'église polonaise est aussi très bien, surtout à l'intérieur, c'est l'œuvre de M. Atanaz à qui revient tout honneur. Nous faisons tout pour préparer l'intérieur à

célébrer l'office divin et nous avons déjà installé un autel provisoire avec tabernacle, candélabres, etc. Nous avons aussi des chaises, une chaire, un confessionnal, une armoire pour les ornements, prie-Dieu, lavabo, etc. Les gens de la paroisse nous viennent offrir généreusement tout ce qui peut nous servir pour l'église.

Au presbytère nous manquons encore de tout, excepté de vivres; mais au moins il ne manque pas de travail. Le dimanche, je célèbre la messe dans l'église polonaise et il y a toujours beaucoup de monde; tous sont dans l'admiration et se promettent un avenir plein de tranquillité et de douce jouissance. Mais un soir, on apprit que je devais partir pour Abranches, alors tout le monde vint m'embrasser en pleurant et avant de me séparer d'eux je leur donnai de bons conseils en les rassurant et leur promettant que je reviendrais bientôt.

*Lettre de M. MIESOPUST, prêtre de la Mission, à
M. LEWANDOWSKI, à Cracovie.*

Prudentopolis, 21 juillet 1906.

Comme le bon Dieu m'a fait passer par des changements ces dernières années ! C'est étonnant ! De Kleparz à Stradom, de Stradom à Kleparz et de là à Lucena au Parana, et maintenant à Prudentopolis, mais je me trouve bien partout. Nous sommes arrivés ici le 5 juillet dernier; le voyage n'étant pas bien long. Nous avons été accompagnés par M. Lech depuis Thomas-Coelho. Nous sommes très heureux d'aller secourir et soutenir nos compatriotes à Prudentopolis. Notre voyage nous a fait connaître un peu le pays; le premier et le second jour, nous n'avons presque rien vu de remarquable, pas un être vivant ne s'est trouvé sur notre passage, partout un pays désert, ça et là une misérable cabane d'indigène, c'était tout. Le troisième

jour, il y avait plus de variété, car on approchait d'une colonie italienne ou polonaise près de Kupim.

Quand nous arrivâmes en vue de Prudentopolis, nous descendîmes de voiture et alors nous fûmes entourés par toute une bande de cavaliers qui étaient venus à notre rencontre près de Rio dos Patos ; ils avaient amené avec eux de petits cabriolets et nous fûmes invités à y prendre place. Après avoir répondu brièvement, à leurs souhaits de bienvenue, nous prîmes donc place dans ces voitures légères, et on se mit en route pour Prudentopolis. Nous avions déjà fait quelques kilomètres, lorsque les acclamations et les détonations d'armes à feu annoncèrent notre arrivée. Nous nous rendîmes tout droit à la maison qui doit nous servir provisoirement d'habitation. Il n'y a pas encore de sœurs ici.

Les deux premières semaines, nous nous sommes occupés à rendre des visites, d'abord aux Polonais, puis aux Allemands et aux Brésiliens. Pour montrer à nos chers compatriotes que nous voulons consoler leurs cœurs et soulager leurs maux, nous faisons tout ce qui est en notre pouvoir. Il nous faut quelquefois, à pied, aller visiter nos paroissiens qui demeurent à une distance de 3 et 5 kilomètres.

Prudentopolis me semble la plus belle ville que j'aie vue jusqu'ici au Parana. L'église aussi y est très belle, quoique à l'intérieur tout ne soit que provisoire ; plus tard il y aura des autels, des bancs, une chaire, etc. Le peuple a fait une cotisation pour l'entretien de l'église et pour pourvoir à nos besoins ; tout est donc bien établi pour le moment.

*Lettre de M. MIESOPUST, prêtre de la Mission,
à M. SLOMINSKI, visiteur à Cracovie.*

Prudentopolis, 21 juillet 1906,

Depuis trois semaines, je suis chez M. Chylaszek, à Prudentopolis. C'est une belle ville, quoique petite, car, en général, ici, dans les plus grandes villes, il n'y a rien de remarquable. Près d'ici, coule la fameuse rivière *Rio dos Patos* (rivière des canards). Les Polonais étaient ravis de nous voir, car il y a déjà maintenant trois ans qu'ils étaient sans prêtre et sans secours spirituel. Ils sont affligés de voir que les autres nationalités déploient tant de zèle pour se procurer les secours nécessaires et même des délassements, comme cabinet de lecture, théâtre, etc., tandis qu'eux sont comme un troupeau sans pasteur. Mais maintenant, leur condition est déjà beaucoup meilleure que par le passé. Le temps est venu de réfuter le bruit qui courait dans le pays, à savoir que les Polonais n'auraient jamais d'église à eux ; or voilà que l'église est debout, grâce à la générosité du peuple. C'est une grande et belle église, qui fait honneur à l'architecte. Celui-ci est un Brésilien qui s'est marié avec une Polonaise, fille d'un officier de la dernière insurrection, M. Rowinski. Il peut être fier de sa construction, car elle fait l'admiration de tout le monde.

Les Allemands et les Brésiliens ont aussi leur église particulière. M. Atanaz, l'architecte de notre église, vient souvent chez nous assister à l'office, mais il faut encore rendre hommage à M. Chylaszek qui a fait le plan d'une grande partie de l'édifice, et surtout des voûtes.

Il est visible que le sacré Cœur de Jésus a voulu avoir ici son sanctuaire ; mais les Polonais ont eu à lutter contre de grandes difficultés. Il s'était déjà passé un certain temps sans qu'ils pussent se réunir pour le culte ; et ils doutaient de leur propre force, car auparavant ils étaient beaucoup

plus nombreux, tandis que maintenant ils ne comptent plus que trois cent cinquante familles.

Cependant, malgré toutes ces difficultés ils réussirent à bâtir leur église, et le sacré Cœur a son sanctuaire. J'y célèbre la sainte messe maintenant, et quelquefois je la dis dans l'église des Allemands. Celle-ci est loin d'être aussi belle que la nôtre ; elle est en bois, tandis que la nôtre, en pierre, se trouve en une position magnifique. Les Allemands, d'ailleurs, ne sont pas très-nombreux ici, ils ne comptent en tout que dix-sept familles, mais il y a encore l'élément brésilien qui est le plus nombreux. Il y en a parmi eux qui donnent bien quelque chose pour notre église, mais on ne peut pas demander beaucoup. D'ailleurs, la plupart sont pauvres et demeurent loin de nous dans les forêts ; ils ne peuvent donc pas donner. Cependant j'ai chaque dimanche sermon en allemand ; je me propose aussi de parler de temps en temps pour les Brésiliens ; mais, pour le moment, cela m'est encore trop difficile.

M. le Supérieur m'avait demandé si nous pourrions faire aussi quelque chose ici pour les Indiens. Je crois toutefois que nous ne pourrions pas satisfaire tout de suite à ce désir. Il est vrai que quelques Indiens viennent chez nous, mais ceux-ci sont déjà complètement convertis, car, avec la foi catholique, ils ont aussi adopté les coutumes des Brésiliens. Dimanche prochain, je donnerai la bénédiction nuptiale à deux Indiens, pour laquelle j'ai obtenu l'autorisation du curé de Guarapuava. Au nord de Prudentópolis, se trouve une ville qui mérite d'être mentionnée. Lorsque, en 1759, fut publié le malheureux décret du ministre portugais Pombal, la vie était florissante dans toutes les possessions portugaises ; l'industrie était bien développée, et le peuple jouissait de l'abondance des productions ; il y avait un bien-être général, et le nom de cette ville en est un témoignage ; elle s'appelle villa Rika ou ville riche, parce que l'opulence y régnait. Il paraît que cette ville est tombée complètement ;

il y a des ruines partout, et on dit que sous ces ruines il y a des trésors ensevelis, entre autre une grosse cloche, etc. La route qui mène à la ville est maintenant couverte de broussailles et, par conséquent, tout à fait impraticable.

Ici, à Prudentopolis, nous jouissons d'une grande influence auprès du peuple qui est très bien disposé. C'est encore le même peuple avec toutes ses bonnes qualités, de vrais Polonais qui ont conservé les traditions de leurs pères; mais, malheureusement, ils sont trop disséminés au milieu des Russiens, et par suite, il est très difficile de les réunir.

Lettre de M. KANDORA, prêtre de la Mission.

Abranches, 18 août 1906.

Notre nouvelle paroisse ici est très étendue et comprend un district très industriel; il y a des carrières, des fours à chaux, et un grand nombre de briqueteries. La position du pays est très belle, et de notre maison on peut jouir du panorama qui s'étend devant nous, car la vue peut se porter très loin; d'ici nous voyons très bien la paroisse voisine, Curityba qui est à 6 kilomètres de chez nous.

D'ici jusqu'à la ville voisine, il n'y a qu'une longue série de colonies dont Abranches est le centre principal. Nous comptons ici 84 familles polonaises dont chacune se compose de 15 membres ou au moins 10 membres; mais il y a aussi des Allemands, des Italiens et des Brésiliens qui viennent tous à notre église. Abranches est entouré d'autres colonies polonaises dans un rayon de 3 milles. La colonie la plus éloignée est celle de Bocaiuba qui compte 20 familles polonaises; un peu plus proche déjà se trouve Casihue avec 10 familles, Petit Lamcuhia avec 80 familles et Grand Lamcuhia avec 112 familles et enfin Pilarsiuho qui compte 35 familles.

Nous exerçons aussi notre ministère, en partie du moins, à San Venancio, à Antonio Prado, et à Gabriela, mais cela seulement nominalement car, de fait, presque tous viennent chez nous. Le peuple est très attaché aux missionnaires et les enfants témoignent leur reconnaissance de toutes les manières. Il y a aussi des écoles ; jusqu'ici je n'en ai visité que deux. Nous allons partout à cheval, surtout pour les grandes distances dans les colonies éloignées. Le travail s'annonce abondant ; déjà, à la fête de l'Assomption, nous avons établi ici l'association des Enfants de Marie. Dans les écoles, nous avons institué aussi l'œuvre de la Sainte-Enfance, et ces œuvres sont soutenues puissamment par le zèle de nos sœurs, les Filles de la Charité, et le peuple de son côté se montre très généreux. La paroisse a une belle église et une cure où tout est installé à la mode des Polonais, car presque tous les objets viennent de notre pays natal.

Plusieurs de nos compatriotes ont déjà gouverné cette paroisse d'Abranches. Depuis 1875-1877, travaillait ici M. Gizynski ; mais les chroniques de la paroisse ne mentionnent que son nom ; après lui, le poste a été occupé par M. Grabouski dont nous lisons quelques lignes dans les registres de la paroisse. Quand M. Grabouski arriva ici, il n'y avait absolument rien de préparé ; tout était à faire. Aussi les fidèles qui étaient sans pasteur faisaient des instances pour avoir un prêtre afin de pouvoir assister à l'office divin le dimanche et les jours de fête. Ils étaient obligés d'avoir recours à un prêtre à qui était confié le soin de tout le district. M. Grabouski avait une tâche ardue, mais il n'hésita pas, car il y allait de la gloire de Dieu et du salut des âmes.

La première chose à faire était d'acheter un terrain pour bâtir un presbytère, car la maison habitée par le missionnaire n'était que provisoire.

Après le départ de M. Grabouski, la paroisse fut gou-

vernée par M. Gurowski, qui s'est maintenant retiré dans un couvent de Bernardins à Tarnovitz. C'est pendant son séjour à Abranches que fut commencée la construction d'une cure, qui est bâtie au milieu d'un grand jardin et environnée de champs et de bois ; c'est une situation pittoresque.

Lorsqu'en 1891, M. Gurowski retourna en Europe, sa place fut occupée par M. Driatkowiec qui resta ici pendant trois ans. C'est de son temps qu'on a commencé à bâtir l'église et cela en très peu de temps. Le 13 janvier 1892, la première pierre fut posée par le vicaire général, Mgr Alberto do Gonçales, et, dès l'année suivante, l'église était achevée complètement. C'est une très belle église et assez grande pour contenir nos fidèles qui viennent en foule assister aux offices.

L'intérieur de l'église était encore entièrement nu ; mais maintenant il y a un maître autel très beau, au-dessus duquel est placée la statue de sainte Anne. Les autels latéraux ne sont que provisoires, il y a aussi dans le chœur deux rangées de bancs. Dernièrement, on a commencé une tour au-dessus du chœur, ce sera notre clocher, mais les cloches doivent encore arriver de l'Europe. Ainsi notre église sera complète. — KANDORA.

Pour les relations avec les maisons du Parana, voici quelques indications sur les adresses télégraphiques :

Pour Curityba : N..., séminaire, Curityba.

Pour les établissements épars dans les colonies polonaises, il n'y a que le télégraphe des municipes auxquelles ces colonies appartiennent : Thomas-Coelho appartient à Araucaria ; Lucena, à Rio-Negro ; Abranches à Curityba. Il faut donc télégraphier : N..., Araucaria (Thomas Coelho), Parana, Brésil, etc.

Prudentopolis a le télégraphe.

DOCUMENTS ET RENSEIGNEMENTS

54. — DÉCRET SUR LA COMMUNION DES MALADES SANS ÊTRE A JEUN. (S. C. du Concile, 7 décembre 1906.)

DECRETUM S. CONCILII
DE S. COMMUNIONE INFIRMIS NON JEJUNIS.

Post editum de frequenti et quotidiana SS. Eucharistiæ sump-tione decretum die 20 mensis Decembris 1905, concessasque a SSmo D. N. Pio PP. X die 30 mensis Maii eiusdem anni indulgentias omnibus Christi fidelibus, qui certas preces devote recitaverint pro quotidianæ Communionis propagatione; post additum præterea de-cretum *Urbis et Orbis*, die 14 mensis Februarii 1906 a S. C. Indul-gentiarum et Reliquiarum, cuius decreti vi possent Christi fideles per quotidianam Communionem lucrari omnes indulgentias, absque onere confessionis hebdomadariæ, vix dicere est, quanta lætitia be-nignæ huiusmodi S. Sedis dispositiones exceptæ sint, præsertim ab Episcopis et moderatoribus religiosorum Ordinum. Excitato inde studio fovendæ pietatis, quæsitum est, si quo forte modo consuli posset ægrotis diuturno morbo laborantibus et eucharistico Pan-chaud semel confortari cupientibus qui naturale ieiunium in sua in-tegritate servare nequeant. Quare supplices ad hoc preces delatæ sunt SSmo D. N. Pio PP. X; qui, re mature perpensa auditoque consilio S. Congregationis Concilii, benigne concessit ut infirmi, qui iam a mense decumberent absque certa spe ut cito convalescant, de confessarii consilio SSmam Eucharistiam sumere possint semel aut bis in hebdomada, si agatur de infirmis qui degunt in piis domibus, ubi SSmum Sacramentum adservatur, aut privilegio fruuntur cele-brationis Missæ in Oratorio domestico; semel vero aut bis in mense pro reliquis, etsi aliquid per modum potus ante sumpserint, ser-vatis de cetero regulis a Rituali Romano et a S. Rituum Congrega-tione ad rem præscriptis. Præsentibus valituris, contrariis quibus-libet non obstantibus.

Datum Romæ, die 7 mensis Decembris 1906.

† VINCENTIUS, Card. Episc. Prænestinus.
Præfectus.

C. DE LAI, *Secretarius.*

TRADUCTION

On ne saurait dire avec quelle satisfaction furent accueil-lies, en particulier par les évêques et les supérieurs des ordres religieux, les dispositions bienveillantes du Saint-Siège, exprimées successivement par le décret du 20 dé-cembre 1905 sur la communion fréquente et quotidienne;

par les concessions des indulgences que S. S. Pie X, en date du 30 mai de la même année, a bien voulu accorder à ceux qui réciteraient pieusement certaines prières pour la propagation de la dévotion à la communion quotidienne ; enfin par le décret *Urbis et Orbis*, du 14 février 1906, par lequel la Sacrée-Congrégation des Indulgences et des Rites déclara que les fidèles, qui font la communion chaque jour, peuvent gagner toutes les indulgences, sans être tenus à la confession hebdomadaire. Le mouvement suscité par ce développement de la piété a fait songer au moyen d'étendre les fruits aux personnes retenues par une longue maladie, et désireuses néanmoins de se reconforter souvent par la réception du Pain eucharistique, sans cependant pouvoir garder, dans son intégrité le jeûne naturel. C'est pourquoi des suppliques furent adressées dans ce sens à Notre Saint-Père le Pape Pie X. Après avoir mûrement examiné ces demandes et consulté la Sacrée Congrégation du Concile, le Souverain Pontife a daigné accorder aux infirmes qui seraient arrêtés déjà depuis un mois, sans espoir certain d'un prochain rétablissement dans leur état, sur le conseil de leur confesseur, la permission de recevoir la sainte Eucharistie, après avoir pris quelque chose par manière de liquide, une ou deux fois par semaine, s'il s'agit de personnes vivant dans des pieuses maisons où le très saint sacrement est conservé, ou qui jouissent du privilège de la sainte messe célébrée dans un oratoire domestique ; et, une ou deux fois par mois, pour tous les autres malades, sans préjudice des règles établies par ailleurs par le Rituel romain et la Sacrée Congrégation des Rites. Ces concessions sont valables pour l'avenir, quelles qu'elles soient les dispositions antérieures contraires.

Donné à Rome, le 7 décembre 1906.

Signé : VINCENT, card., évêque de Préneste,

Préfet.

C. DE LAI, *Secrétaire.*

Après avoir donné le texte de ce décret sur la communion des infirmes sans être à jeun, le savant directeur de l'importante revue *le Canoniste contemporain* ajoute ces explications (n° de janvier 1907, p. 19) :

« Ce décret sur la communion des malades pourrait se passer de commentaires. Précisons cependant pour la pratique, les dispositions et facilités qu'il apporte. Il dispense certains malades et pour un certain nombre de communions du jeûne eucharistique.

« Cette dispense comporte la permission pour le malade, de prendre avant de communier quelque nourriture, mais seulement *per modum potus*, par manière de boisson ; c'est la clause uniformément imposée par les rescrits du Saint-Office. La clause ne limite pas la quantité de nourriture prise par manière de boisson, bien qu'elle suppose une quantité modérée, *aliquid*. Elle signifie qu'on ne doit pas manger, mais seulement boire, bien que la boisson puisse être assez substantielle. Nous avons à ce sujet une réponse formelle du Saint-Office en date du 7 septembre 1897 (*Canoniste*, 1898, p. 389) : « En disant : *per modum potus*, on « entend qu'il est permis de prendre du bouillon, du café ou « autre nourriture liquide, dans laquelle on aura mélangé « quelque autre substance, comme par exemple de la semoule, du pain grillé en miettes, etc., pourvu que le mélange ne perde pas la nature de nourriture liquide. Il n'y a « donc pas lieu de se demander scrupuleusement si on reste « dans les limites de l'autorisation : la ligne de démarcation « est très facile à déterminer. Les potions prescrites par manière de remèdes sont aussi permises, à plus forte raison. »

« Ceux qui peuvent bénéficier de la dispense sont les malades chroniques, assez souffrants pour ne pouvoir sans peine demeurer à jeun, sans cependant être dangereusement malades au point de pouvoir communier en viatique. Car rien n'est modifié aux règles antérieures pour les malades qui peuvent rester à jeun, ni pour ceux qui ont droit au viatique.

« Il sera facile d'apprécier leur état par les deux conditions indiquées : qu'ils soient malades depuis un mois et que leur maladie paraisse pouvoir se prolonger encore quelque temps : *Infirmi qui jam a mense decumberent absque causa spe ut cito convalescant*. Il ne faudrait pas traduire trop littéralement *decumbere* par « garder le lit », comme si on n'était assez malade qu'à la condition de ne pouvoir se lever ; l'expression signifie plutôt « être malade » ou encore « garder la chambre ». De même, il n'est pas nécessaire que pendant ce premier mois de maladie on n'ait pas communiqué à jeun ; il suffit que l'on soit malade depuis un mois. Et quant à la guérison, il suffit qu'elle n'apparaisse pas comme prochaine pour qu'on puisse bénéficier de l'indult. Au surplus, cette guérison n'a pas besoin d'être définitive pour qu'on cesse de se trouver en mesure d'user de l'indult ; il suffit que le malade puisse sans peine garder le jeûne eucharistique et reprendre les communions de dévotion suivant la règle ordinaire.

« La décision à prendre ne relève pas du malade, mais bien du confesseur, qui agira suivant sa conscience et en tenant compte des circonstances individuelles.

« Enfin, le décret fixe le nombre des communions permises avec dispense du jeûne. Si le malade habite une maison ayant chapelle ou oratoire domestique, que le saint Sacrement y soit conservé ou que seule la messe y soit autorisée, on lui permet une ou deux communions par semaine. Pour les autres malades qui habitent plus ou moins loin de l'église, on leur permet la communion une ou deux fois par mois.

« Ces communions ne se distinguent en rien des autres, en ce qui concerne les cérémonies rituelles ; il nous suffira donc de renvoyer au rituel, comme le fait le décret. »

A. BOUDINHON.

55. LE « CHAPELET DU CHEMIN DE LA CROIX DE LA
SERVANTE DE DIEU, LOUISE DU CRUCIFIX ».

Ce sont les indications de la notice que nous avons sous les yeux sur une dévotion qu'on nous prie de mentionner.

En outre du chapelet, qui est une portion du rosaire de saint Dominique, ont été institués, depuis, divers autres chapelets. Il y eut au dix-huitième siècle, le *Chapelet* (secret) *du Saint-Sacrement*, propagé par de célèbres religieuses, (voyez Joseph de Maistre). Une sœur nazaréenne de Turin, Louise Borgiotti, à qui Notre-Seigneur lui-même, dit la notice, donna le nom de Louise du Crucifix, a institué, elle, le *Chapelet du chemin de la croix*.

Aux personnes qui achètent ce chapelet on distribue une notice qui indique la manière de s'en servir.

Des indulgences y sont attachées, et M. Vincent Tasso, assistant de M. le Supérieur général, a obtenu, le 2 novembre 1906, de Sa Sainteté, le Souverain Pontife Pie X, pour tout prêtre de la Congrégation de la Mission, le pouvoir de bénir et indulgencier ce chapelet. — Voici cette pièce, suivant la copie qui nous a été communiquée :

Beatissimo Padre,

Giovanni Vincenzo Tasso, Assistente Generale della Congregazione della Missione, Zelatore dell'Arciconfraternità della santa Agonia di Gesù nell' Orto, stabilita nella Casa Madre di Parigi e in molte Case de' Missionari e delle Figlie della Carità, prostrato al bacio del Sacro Piede, supplica umilissimamente la Santità Vostra di estendere a tutti i Preti della Missione e a tutti i Direttori e Zelatori della Santa Agonia, la facoltà di benedire e indulgenziare la *Corona della Via Crucis della Serva di Dio Luigia Borgiotti, Confondatrice delle Suore Nazarene*, facoltà già concessa dal S. Padre Pio IX al Cardinal De Angelis, e da Vostra Santità Stessa al Cardinal Richelmy e al Superiore della Missione di Torino, nell'Udienza privata accordata a Monsignor Parodi, Arcivescovo di Sassari, il 4 aprile 1906.

Che della grazia, ecc.

Juxta preces in Domino,
Die 29bris 1906.
PIUS PP. X.

56. — FACULTÉ POUR LA CONGRÉGATION DE LA MISSION DE CÉLÉBRER DÈS LE LENDEMAIN CERTAINES FÊTES DOUBLES DE PREMIÈRE ET DE SECONDE CLASSES, EMPÊCHÉES LE JOUR OU ELLES TOMBENT. (S. C. des Rites, 2 mars 1907.)

CONGREGATIONIS MISSIONIS

Ne festa sive officia ritus duplicis primæ vel secundæ classis in kalendario perpetuo ad usum Congregationis Missionis diu nec levi incommodo transferri contingat quoties in propria sede impedita occurrant; Rmus Dnus Antonius Fiat, Superior generalis ejusdem Congregationis a Sanctissimo Domino Nostro Pio X facultatem humillime flagitavit qua ejusmodi officia in primam diem respective insequentem amandare liceat, officio duplici minori adritum simplicem redacto.

Sacra porro Rituum Congregatio, utendo facultatibus sibi specialiter ab eodem Sanctissimo Domino nostro tributis, benigne annuit pro gratia, ad instar particularis Rubricæ reformatæ Breviarii Romani quæ habetur in festo Pretiosissimi Sanguinis D. N. J.-C. Dominica prima julii : servatis rubricis. Contrariis nonobstantibus quibuscumque. — Die 2 martii 1907.

† L. S.

S. Card. CRETONI, Præf.

† D. PANICI, Archiep. Laodicen. Secrius

NOS DÉFUNTS

MISSIONNAIRES

52. Frère Leite (Joachim), coadjuteur, décédé le 2 décembre 1906, à Felgueiras (Portugal); 70 ans d'âge, 39 de vocation.
53. M. Che (Jacques), prêtre, décédé en décembre 1906, au Tché-ly septentrional (Chine); 55, 23.
54. Fr. Aubry (Jacques), coadjuteur, décédé à la maison-mère à Paris, le 22 décembre 1906; 92, 61.
1. M. Alvernhe (Alexis), prêtre, décédé à Beyrouth (Syrie); le 12 décembre 1906; 79, 52.
2. M. Chieco (Pierre), décédé à Oria (Italie), le 24 décembre 1906; 78, 63.

3. Fr. Franco (Jean), coadjuteur, décédé à Savone (Italie), le 19 décembre 1906 ; 71, 53.
4. Fr. Broutin (Jean-Baptiste), coadjuteur, décédé à la maison-mère à Paris, le 18 janvier 1906 ; 79, 10.
5. M. Mirone (Antonin), prêtre, décédé à Catane (Italie), le 19 janvier 1907 ; 72, 14.
6. Fr. Obrador (Jacques), coadjuteur, de la maison de Barcelone (Espagne), le 26 décembre 1906 ; 3 ans de vocation.
7. M. Chen (Noël), prêtre, décédé à Smyrne (Turquie d'Asie), le 20 janvier 1907 ; 78, 47.
8. Fr. Machinena (Sylvestre), coadjuteur, décédé à La Laguna, île de Ténériffe (Espagne), le 31 janvier 1907 ; 27, 6.
9. Fr. Vixes (Pierre), coadjuteur, de la maison de Marseille (France), décédé le 4 février 1907 ; 80, 58.

NOS CHÈRES SŒURS

- Thérèse Loos, décédée à l'Orphelinat de Saint-Michel, France ; âgée de 75 ans, 54 de vocation.
- Sophie Woelfel, Asile des Enfants-Trouvés de Baltimore, États-Unis ; 59, 42.
- Augustine Labo, Hôpital italien de Salonique, Turquie ; 53, 32.
- Françoise Pagès, Maison Principale à Paris ; 74, 52.
- Jeanne Chayla, Maison de Charité de Montolieu, France ; 67, 45.
- Marie Mulé, Hôtel-Dieu de Monaco ; 40, 17.
- Josèphe de Nuchèze, Hôtel-Dieu de Sablé, France ; 26, 5.
- Maria Perez, Maison Santa Isabel de Madrid ; 30, 8.
- Barbe Klasinc, Hôpital Saint-Étienne de Budapest, Hongrie ; 38, 18.
- Francisca Collell, Hôpital de Badajoz, Espagne ; 64, 44.
- Juana Aloy, Asile de Bétera, Espagne ; 34, 12.
- Marie Beaumont, Maison de Charité de Salindres, France ; 80, 60.
- Marie Gros, Maison de Charité de Saint-Michel, Algérie ; 76, 54.
- Céline Cloputre, Maison de Charité de Boghar, Algérie ; 66, 47.
- Marie Dupont, Hospice de Santiago, Chili ; 70, 48.
- Marie Notario, Hôpital de Seregno, Italie ; 41, 13.

- Usébine Courribet, Hôpital de la Charité à Saint-Étienne, France ; 72, 52.
- Jeanne Ehmann, Hôpital Wilhelmine de Vienne, Autriche ; 35, 15.
- Anne Casalis, Collège de l'Immaculée-Conception de Rio de Janeiro ; 73, 55.
- Antoinette Ricci, Maison Saint-Vincent de Nice ; 38, 7.
- Améline Le Doult, Hospice de Malzieuville, France ; 62, 40.
- Marie Schmitt, Maison centrale de Belletanche, Lorraine ; 32, 7.
- Françoise Constet, Maison Saint-Vincent de l'Hay, France ; 70, 51.
- Honorine Malarska, Maison de Charité Saint-Vincent de Varsovie, Pologne ; 25, 6.
- Adèle Denis, Maison de Charité Saint-Nicolas-du-Chardonnet, à Paris ; 67, 45.
- Lucia Tofferle, Hôpital Saint-Roch de Budapest, Hongrie ; 32, 9.
- Marie Chapuy, Hôpital Saint-François de Borgia à Santiago, Chili ; 72, 47.
- Élisabeth Bain, Hôpital de Schwarzach, Autriche ; 83, 56.
- Aliana Colin, Maison de Charité Saint-Seurin à Bordeaux ; 61, 37.
- Maria Cenzano, Hôpital de Falcès, Espagne ; 20, 2.
- Ramona Martinez, Hospice Saint-Louis de Séville, Espagne ; 50, 32.
- Marie Salers, Hospice de Moissac, France ; 61, 39.
- Barbe Berthier, Maison Principale à Paris, France ; 76, 46.
- Sophie Tiberghien, Hospice des Enfants-Trouvés de Pernambuco, Brésil ; 84, 58.
- Marguerite Hauptmann, Collège d'Olinda, Brésil ; 57, 31.
- Jeanne Pallard, Hospice de Marmande, France ; 28, 7.
- Marie Chappard, Maison de Charité Saint-Étienne-du-Mont à Paris ; 49, 22.
- Secondine Grimaldo, Maison Saint-Joseph de Grugliasco, Italie ; 45, 22.
- Geronima Rebagliasi, Maison centrale de Turin, Italie ; 23, 2.
- Marie Brunet, Hôpital de Moulins, France ; 79, 53.
- Élisa Brun, Mission de Mustapha, Algérie ; 33, 13.
- Éléonore Bricout, Asile des Aliénés à Rennes ; 75, 52.
- Marie Méout, Maison de Charité de Saint-Marcel ; 59, 37.
- Céline Dubois, Hospice de Nesles, France ; 76, 53.
- Marie Trisoglio, Hôpital de Mondovì, Italie ; 81, 6 .

- Amandie Boussard, Maison de Charité, paroisse Saint-Thomas d'Aquin à Paris ; 74, 55.
- Jeanne Navarron, Maison Principale à Paris ; 71, 49.
- Élisabeth de Dieudonné, École Saint-Louis à Héverlé, Belgique ; 61, 34.
- Jeanne Dupouy, Maison de Charité d'Arcueil, France ; 73, 49.
- Marie Four, Maison de Charité de Clichy, France ; 63, 39.
- Ambroisine Pénavayre, Hospice de Ponancé, France ; 70, 52.
- Elise Bofer, Maison centrale de Salzburg, Autriche ; 26, 5.
- Anna Lo, Maison Notre-Dame à Ki-Ngan, Chine ; 30, 6.
- Marie Faringo, Maison centrale de Turin ; 29, 7.
- Marie Eardly, Hôpital de Lowell, États-Unis ; 63, 26.
- Marie Ortner, Hôpital Général de Graz, Autriche ; 42, 11.
- Anna Gilgenheimb, École d'Urmeiny, Hongrie ; 68, 39.
- Marie Illendorf, Hôpital d'Erlau, Hongrie ; 50, 37.
- Severa Alvarez, Hôpital Général de Valencia, Espagne ; 56, 35.
- Antonia Pareras, Hôpital de Manresa, Espagne ; 68, 42.
- Francisca Lizaso, Hôpital d'Antequera, Espagne ; 31, 8.
- Josefa Astigarraga, Maison San Diego de Valdemoro, Espagne ; 72, 49.
- Marie Garbas, Hospice des Incurables de Laibach, Autriche ; 27, 4.
- Ursule Koch, Maison centrale de Cologne-Nippes, Allemagne ; 46, 15.
- Marie Chauchard, Hôpital de Copiapo, Chili ; 84, 62.
- Madeleine Gille, Maison Principale de Paris ; 72, 51.
- Catherine Gondaud, Asile Saint-Vincent de la Teppe, France ; 84, 60.
- Cléodine Durcet, Miséricorde d'Hussein-Dey, Algérie ; 73, 55.
- Léonitte Peslot, Maison de Charité de Saint-Dié, France ; 81, 52.
- Marie Weiss, Hôpital de Hartberg, Autriche ; 27, 6.
- Marie Mullin, Hôpital Sainte-Marie de Rochester, États-Unis ; 72, 44.
- Marie Le Gueut, Maison de Charité de Saint-Brieuc ; 74, 52.
- Margarita Merino, Maison Saint-Nicolas de Valdemoro, Espagne ; 32, 6.
- Maria Raoux, Maison Saint-Diego de Valdemoro, Espagne ; 68, 45.
- Maria Mugica, Maison Saint-Diego de Valdemoro, Espagne ; 57, 31.
- Clotilde Moscoso, Maison centrale de Quito, Équateur ; 44, 16.
- Victoire Delbos, Hospice Saint-Mort de Huy, Belgique ; 71, 49.

Barbe Fusek, Asile Saint-Antoine de Vienne, Autriche ; 24, 4.
Catherine Ramolla, Hôpital Wilhelmine de Vienne, Autriche ;
31, 10.

Marie Gondal, Maison de Charité de Bellevue, France ; 78, 58.

Francesca Pasca, Maison Saint-Joseph de Portici, Italie ; 47, 24.

Vincenza Mannato, Maison Mater Dei à Naples, Italie ; 64, 44.

Anne Picard, Maison centrale de Naples, Italie ; 73, 45.

Antoinette Kuster, Prison de Marianostira, Autriche ; 29, 12.

Marie Delorme, Maison de Charité de Bully-Grenay, France ;

27, 4.

Ellen Ryan, Hospice des Enfants-Trouvés à San-Francisco,
États-Unis ; 65, 43.

Marie Tagliabue, Orphelinat de Tours ; 83, 58.

Marie Arnoux, Maison Principale à Paris, 88, 46.

Léonard Gutowska, Providence de Varsovie, Pologne ; 26, 3.

Joséphine Pétioc, Hôpital Saint-Éloi de Montpellier ; 27, 5.

Maria Zanetti, Orphelinat d'Iesi, Italie ; 60, 35.

Marcelline Gitterbe, Maison centrale de Graz, Autriche ; 79, 54.

Rosalie Alzate, Maison centrale de Cali, Colombie ; 27, 9.

Marie Gyesse, Maison de Charité de Rodez ; 24, 4.

Jeanne Bouchard, Hospice d'Avallon, France ; 61, 40.

Gugliehnina Bruschi, Maison centrale de Turin ; 31, 7.

Anne Mac Coy, Maison centrale d'Emmitsburg ; 80, 63.

Marie Leddy, Orphelinat Saint-Vincent de Boston, États-Unis ;
67, 41.

Marie Parisot, Maison de Charité de Gentilly, France ; 53, 28.

Julie Goix, Maison Saint-Vincent de l'Hay, France ; 33, 9.

Thérèse Caraher, Orphelinat de Lanark, Écosse ; 76, 48.

Juana Aburto, Collège de Guanabacoa, Ile de Cuba ; 33, 15.

Maria Mas, Hôpital de Carmona, Espagne ; 70, 49.

Leonor Abaitua, Asile Saint-Jean-Baptiste de Barcelone, Espa-
gne ; 36, 15.

Basilisa Landaburu, Maison centrale de Madrid ; 23, 3.

Maria Rodriguez, Hôpital de Santa-Cruz de la Palma, (Iles
Canaries ; 27, 3.

Carmen Galvet, Hôpital de Jerez, Espagne ; 38, 19.

Petrona Alarcon, Collège de l'Immaculée de Buenos-Ayres ;
62, 27.

Anna Byrne, Maison centrale de Mill-Hill, Angleterre ; 63, 40.

Renée Cocheril, Maison centrale de Naples ; 82, 55.

Maria Azuramendi, Hôpital de Fuenterrabia, Espagne ; 54, 32.

Casilda Riestra, Hospice de Burgos, Espagne ; 71, 54.

- Juana Sanchez, Asile Beneficos de Sancta Cruz de Tenerife, Iles Canaries ; 27, 8.
- Madeleine Winter, Orphelinat de Szegszard, Hongrie ; 30, 10.
- Jeanne Poyet, Miséricorde de Fontenay-le-Comte, France ; 66, 45.
- Maria Torre, Hôpital de Costa-Rica, 52, 29.
- Marguerite Fritz, Maison centrale de Salzburg ; 74, 48.
- Élisabeth Persin, Maison de Charité, Saint-Pierre-Gros-Cailloù à Paris ; 39, 11.
- Olivia Moore, Maison centrale d'Emmitsburg ; 74, 50.
- Marie Schwarz, Hôpital de Knittelfeld, Autriche ; 27, 7.
- Aloisia Krajuc, Hôpital de Ujpest, Hongrie ; 33, 15.
- Marie Léotard, Infirmerie Marie-Thérèse à Paris ; 83, 59.
- Anne Pelletier, Hôpital Saint-Charles à Rochefort, France ; 38, 12.
- Blanche Vassallo, Maison Saint-Joachim à Turin ; 54, 30.
- Marie Guigou, Maison de Charité, paroisse Notre-Dame de l'Annonciation, rue Raynouard à Paris ; 58, 36.
- Louise Poissonnier, Maison de Charité, paroisse Saint-Ferdinand des Ternes, à Paris ; 56, 33.
- Mary Foreshaw, Maison centrale de Mill-Hill ; 37, 11.
- Alphonsine Lamprière, Hôpital général d'Angers ; 23, 1.
- Élisa Lévêque, Hôpital Saint-Joseph à Paris ; 59, 32.
- Dolores Tintoré, Hôpital de Falces, Espagne ; 55, 31.
- Teresa Rovira, Asile de Santa-Cruz de Tenerife, Iles Canaries ; 31, 9.
- Josefa Contreras, Collège de l'Immaculée-Conception à la Havane, Ile de Cuba ; 62, 38.
- Maria Pérez, Hospice des Enfants-Trouvés de Murcia, Espagne ; 26, 1.
- Inès Kormaechea, Maison du fourneau à Séville, Espagne ; 36, 18.
- Marie Sauffrignon, Maison de la Providence à Kosrowa, Perse ; 65, 42.
- Marie Navareta, Hôpital de Riobamba, Équateur ; 20, 3.
- Olympe Josse, Maison de Charité Saint-Vincent à l'Hay ; 68, 45.
- Julienne Balédent, Maison de Charité de Château-l'Évêque, France ; 73, 51.
- Élisabeth Buckley, Hôpital Saint-Vincent à Bridgepost, États-Unis ; 50, 24.
- Maria Kaspriet, Hôpital de Budapest ; 33, 10.
- Tomasa Martinez, Hôpital de Lorca, Espagne ; 64, 38.
- Hélène Chasle, Maison St-Michel de Boulogne, France ; 35, 11.

- Cécile Wisniewska, Hospice de Sadowa Wisznia, Pologne-Autriche ; 46, 26.
- Jeanne Aichinger, Hospice municipal de Graz ; 31, 8.
- Marie Mahéo, Maison Saint-Joseph de Bébeck, Turquie-d'Europe ; 84, 58.
- Marie Larrieu, Hospice de Montauban ; 60, 39.
- Marie Neyme, Hôpital de Carrù, Italie ; 76, 53.
- Catherine Sanmartino, Institut Saint-Vincent de Virle, Italie ; 26, 6.
- Angèle Rossi, Maison centrale de Turin ; 34, 14.
- Christine Holzisauer, Hôpital de Schwarzh, Autriche ; 37, 17.
- Thérèse Wornil, Maison centrale de Salzburg ; 63, 39.
- Marie Cantel, Maison de la Providence Sainte-Marie à Paris ; 76, 55.
- Louise Labbé, Maison de Charité de Bourg-la-Reine, France ; 60, 38.
- Arabella Jordan, Hôpital de Troy, États-Unis ; 69, 46.
- Marie Declareuil, Maison de la Sainte-Famille à Santiago, Chili ; 80, 61.
- Marie Blancheton, Hôpital Saint-Jean de Dieu à Santiago ; 80, 55.
- Françoise Épivent, Maison de Charité de Château-l'Évêque ; 67, 38.
- Rosalie Huet, Maison de Charité de Château-l'Évêque ; 83, 56.
- Marthe Mourath, Orphelinat de la Salute à Naples ; 83, 57.
- Marie Fourestey, Maison de Charité de Château-l'Évêque ; 69, 49.
- Aimée Bouilleau, Maison de Charité, paroisse Saint-Georges à Paris ; 73, 56.
- Eugénie Derelo, Maison de Charité de Montolieu ; 75, 47.
- Aimée Galan, Hôpital de Montauban ; 88, 65.
- Julienne Perouffe, Maison centrale de Naples ; 69, 51.
- Jeanne Fresnais, Maison de Charité Paroisse Notre-Dame au Havre, France ; 77, 56.
- Eugénie Ramelet, Maison de Charité de Sanary, France ; 34, 13.
- Jeanne Barre, Maison des Aliénés de Rennes ; 57, 33.
- Candida Piermattei, Maison de Charité de Naples ; 59, 37.
- Maria Muguruga, Maison centrale de Madrid ; 72, 40.
- Cipriana Jimenez, Hôpital de Barbastro, Espagne ; 24, 4.
- Marie Dupuy, Maison de Charité d'Orsay, France ; 79, 61.
- Elisabeth Sweeney, Asile des Aliénés de Dearborn, États-Unis ; 75, 54.
- Catherine Failey, Hôpital de Montgomery, États-Unis ; 28, 4.

NOTICES

Voici la liste des intéressantes et édifiantes notices des sœurs publiées dans la circulaire de la très honorée Mère Kieffer aux Filles de la Charité, le 1^{er} janvier 1907 :

1906, 7 déc.	Sœur Agnès DERIEUX, à la Maison centrale (Circ. 1906, p. 4-26).	ANS (Belgique).
1905, 25 août.	Sœur Gabrielle IZARD, à l'Hôpital (Circ. p. 26-32).	TERAMO (Italie).
1905, 6 sept.	Sœur Julie BOISSELIER, à l'Hôpital dei Pellegrini (Circ. p. 32-35).	NAPLES (Italie).
1905, 14 juin	Sœur Jeanne SACCAREAU, à l'Orphelinat (Circ. p. 35-38).	MIRABELLA (Italie).
1905, 8 sept.	Sœur Henriette WILSON, à la maison centrale (Circ. 1906, p. 38-41).	EMMITSBURG (États-Unis).
1905, 14 sept.	Sœur Winifred RYAN, à l'Hôpital (Circ. 1906, p. 41-43).	NASHVILLE (États-Unis).
1905, 29 déc.	Sœur Marie CURRAN, à l'École Sainte-Philomène (Circ. 1906, p. 44-47).	SAINT-LOUIS (États-Unis).
1905, 20 sept.	Sœur Caroline de LAVAISSIÈRE, à la Maison de Charité (Circ. 1906, p. 48-50).	OURMIAH (Perse).
1905, 9 oct.	Sœur Baltasara CALVO, à l'Hôpital (Circ. p. 50-54).	JAEN (Espagne).
1905, 3 déc.	Sœur Antonia SALBATÈS, à l'Hôpital (Circ. 1906, p. 54-56).	TORREDEMBARRA (Espagne).
1905, 6 déc.	Sœur Angélique LE BERRE, à la maison de Saint-Louis-en-l'Isle (Circ. 1906, p. 57-61).	PARIS.
1906, 21 janv.	Sœur Camille ANTHOARD, à la maison de St-Pierre du Gros-Caillou (Circ. 1906, p. 62-76).	PARIS.
1905, 26 janv.	Sœur Adélaïde FRATTINI, à la Maison Saint-Vincent (Circ. 1906, p. 76-79).	VHO (Italie).
1906, 27 fév.	Sœur Zoé LACHAUSSÉE, à l'Hôtel-Dieu (Circ. 1906, p. 80-88)	CHALONS-S.-M. (France).

- 1906, 28 fév. Sœur Angéline JUPIN, à la Maison de Charité (Circ. 1906, p. 89-93). LA ROCHELLE (France).
- 1906, 28 mars Sœur Julie CORDIER, à la Maison de Charité (Circ. 1906, p. 93-97). TILLEUR (Belgique).
- 1906, 30 mars Sœur Thérèse HADFIELD, à l'Orphelinat (Circ. 1906, p. 97-105). LEYFIELD (Angleterre).
- 1906, 15 avril Sœur Marcelline BIROT, à la Maison de Charité (Circ. 1906, p. 106-112). SAINT-QUENTIN (France).
- 1906, 2 juill. Sœur Marie BOLLAND, à la Maison Sainte-Madeleine (Circ. 1906, p. 112-117). PARIS.
- 1905, 13 sept. Sœur Hermance de TRÉVERRET, à la Maison Saint-Eugène (Circ. 1906, p. 117-118). PARIS.
- 1905, 15 sept. Sœur Marie MARCOTTE, à la Misér. (C. 1906, p. 118-119). DAMAS (Syrie).
- 1905, 24 déc. Sœur Berthe PRUGNAUD, à l'Hôpital. (Circ. 1906, p. 119-120). LE CAIRE (Égypte).
- 1906, 23 janv. Sœur Élisabeth FAIDIS, à la Misér. (Circ. 1906, p. 120-121). RENNES (France).
- 1906, 28 fév. Sœur Joséphine HERVÉ, à la Miséricorde (C. 1906, p. 121). RENNES (France).
- 1906, 11 mars Sœur Anne BELLOCQ, à l'Hospice (Circ. 1906, p. 121-122). VIC-SUR-SEILLE (Lorr.-Allem).
- 1906, 24 janv. Sœur Marguerite BELLANCA, à l'Hospice municipal (Circ. 1906, p. 122-123). CATANE (Italie).
- 1906, 8 mai Sœur Brigitte RUSSO, à la Maison centrale (C. 1906, p. 123). NAPLES (Italie).
- 1906, 19 mars Sœur Joséphine ROHRMOSER, à l'Asile (Circ. 1906, p. 123). SCHERMBERG (Autriche).
- 1906, 13 fév. Sœur Mélanie DEMAN, à l'Orphelinat Ste-Thérèse (Circ. 1906, p. 123-124). RIO DE JANEIRO (Brésil).
- 1906, 28 juin Sœur Marie AMOUROUX, à la Santa-Casa (C. 1906, p. 124-125). RIO DE JANEIRO (Brésil).
- 1906, 7 juill. Sœur Émilie HIVER, à la Maison Saint-Vincent (C. 1906, p. 125). L'HAY (France).

1906, 21 juill.	Sœur Marie CHAUCHARD, à l'Hôpital (Circ. 1906, p. 125).	COPIAPO (Chili).
1905, 23 déc.	Sœur Anne SUDRE, à l'Orphelinat Sainte-Constance (Circ. 1906, p. 125-126).	METZ (Lorraine).
1906, 8 mai	Sœur Marie-Louise MEURIER, à l'Orph. N.-D.-des-Flots (Circ. 1906, p. 126).	DIEPPE (France).
1906, 8 mai	Sœur Joséphine DU MORLE, à la Maison de Charité (C. 1906, p. 127).	ARCUEIL (France).
1906, 5 sept.	Sœur Léonie LACAUSSE, au Collège (C. 1906, p. 127-128).	ASSOMPTION (Chili).
1906, 10 mars	Sœur Alice CORDONNIER, à la Maison Principale (C. 1906, p. 128-129).	PARIS.

LA CONGRÉGATION DE LA MISSION PENDANT LA RÉVOLUTION

1788-1800

GÉNÉRALAT DE M. FÉLIX CAYALA DE LA GARDE
Dixième Supérieur général. (Suite ¹.)

§ 5. — *Désastre de Saint-Lazare.*

Les révolutionnaires, pour avoir un prétexte de faire armer le peuple de Paris et le porter ensuite à l'attaque de la Bastille, qui devait avoir lieu le 14 juillet, firent sonner le tocsin toute la nuit du dimanche au lundi (du 12 au 13 juillet 1789). Ils dirigèrent d'abord les brigands en grand nombre dont ils disposaient vers les quelques barrières auxquelles ils mirent le feu cette même nuit. Après cette première attaque, ils arrêtaient le pillage des maisons religieuses, et Saint-Lazare fut désignée pour commencer. Afin d'avoir une idée plus exacte de cette dévastation, nous rapporterons les différentes relations qui en ont été faites et qui se complètent les unes les autres ².

I. — On lit dans le procès-verbal, dressé trois jours après ce lamentable événement : « Le lundi 13, M. Rouyer, procureur de la Maison de Saint-Lazare, se trouvant avec le frère Jean Meaufflet, sur les deux heures et demie ou deux heures trois quarts, à l'embrasement d'une croisée sur la rue, vit arriver une vingtaine de personnes avec des torches allumées, au nombre de six ou sept, et les autres armées de haches, de massues et d'armes à feu. Les bri-

1. Voir *Annales*, n° 284, p. 113.

2. Nous sommes obligés de faire un choix dans ces citations dont plusieurs se répètent en grande partie. — Note des *Annales*.

gands forcèrent la porte principale ; à ce premier détachement, vint bientôt s'en adjoindre un autre de vingt-cinq à vingt-six personnes. Entrés dans la cour, ils s'y établirent et firent des décharges de leurs armes à feu.

« Un étudiant, M. Dunault, se présenta le premier à eux et leur demanda ce qu'ils voulaient. Sur leur réponse qu'ils voulaient boire et manger, il leur ouvrit la salle dite de Saint-Denis, et leur fit apporter du pain, du vin, de la viande et des cerises. Environ cinquante-cinq personnes prirent part à cette réfection. Quand ils eurent tout consommé, trois d'entre eux levant le sabre sur M. Dunault, menacèrent de le tuer s'il ne leur faisait pas donner à chacun 20 louis.

« Pendant que les cinquante-cinq brigands étaient dans la salle Saint-Denis, douze ou quinze étaient restés dans la cour d'entrée, sous le commandement d'un chef dont la taille avait au moins 5 pieds 8 pouces ; il avait un habit noir à revers jaune, il était muni d'une arme à feu, dont il faisait des décharges de temps en temps.

« Dans le temps que les premiers se gorgeaient et se soulaient, d'autres brigands en bien plus grand nombre, étaient entrés dans la maison, s'étaient répandus dans les corridors, étaient entrés dans les chambres où ils brisaient les portes, les croisées, cassaient et déchiraient tout ce qui leur tombait sous la main.

« Pendant ce même temps encore, un nombre considérables de jeunes gens de treize, quatorze, quinze ans, portant toutes sortes d'armes, étaient restés à la porte, criant au secours et demandant du renfort. Leurs vociférations attirèrent une grande quantité d'ouvriers, de femmes et d'enfants qui se précipitèrent dans la maison pour tout piller, saccager, détruire et mettre même le feu en plusieurs endroits 1. »

1. Nous ne savons d'où est tiré ce procès-verbal. A cause des noms de personnes, des détails circonstanciés, la pièce paraît authentique.

II. — L'auteur de l'*Histoire de Paris pendant trois mois* (15 mai ann. 1789 et suiv.), le cousin Jacques, rend compte en ces termes du pillage de Saint-Lazare : « Les brigands entrèrent en foule dans cet asile respectable de la religion et de l'humanité, et s'y portèrent à des excès qu'il faut avoir vus pour y croire. Le procureur de la maison vint leur offrir une somme d'argent considérable, s'ils voulaient se retirer : mais ils aimèrent mieux voler qu'accepter ce qu'on leur offrait. Ils forcèrent toutes les caves, pillèrent toutes les chambres, jetèrent les matelas et les lits par les fenêtres, enfoncèrent les armoires, réduisirent en morceaux la bibliothèque et le cabinet de physique.

« Les supérieurs, les prêtres, les étudiants, les novices, les frères, les pensionnaires, les ouvriers de la maison et jusqu'aux fous et aux prisonniers détenus dans la prison de force attendant à la Communauté, tout se dispersa dans les cours. et de là se sauva dans Paris et dans les campagnes, par toutes les issues qui favorisèrent leur fuite.

« Un vieillard à cheveux blancs, courbé sous le poids des années et des austérités tomba sur ses genoux chancelants et conjura les pillards de respecter au moins la jeunesse qu'il avait autour de lui. Il était alors environné d'une grande quantité de jeunes ecclésiastiques que l'on formait dans cette maison à la pratique des vertus de leur état ; il ne fut point écouté, il n'eut que le temps de se cacher hâtivement afin de se soustraire à la fureur sacrilège de ces bandits.

« Le vin fut versé à grands flots au milieu des caves, et l'on trouva le lendemain matin une trentaine d'hommes et de femmes, nageant dans des flots de vin, noyés et déjà morts depuis plusieurs heures, après s'être enivrés. Plusieurs de ces brigands s'empoisonnèrent eux-mêmes en bu-

Mais M. Perboyre ne dit point où il l'a trouvée : c'est ainsi, on le sait, que, il y a soixante ans, presque tout le monde écrivait l'histoire.

vant des liqueurs qu'ils avaient trouvées dans l'apothicairerie.

« On a trouvé dans cette maison, a-t-on dit, une grande quantité de sacs de blé et de farine qu'on a conduit à la halle. — Mais à cette objection, si on peut considérer cette remarque comme telle, je réponds :

« 1° Toutes les voitures qu'on a vues sortir de Saint-Lazare, n'ont pas seulement charrié du blé, mais d'autres effets ¹.

« 2° On a grossi la quantité de blé, comme on a tout grossi aux yeux du public.

« 3° La Maison de Saint-Lazare, de date immémoriale, était dans l'usage de s'approvisionner de grains, ayant tous les jours cinq cents bouches à nourrir, sans parler des aumônes considérables qu'elle faisait au dehors ; de quatre retraites des ordinands qu'elle recevait par année ; de quatre retraites de pauvres qu'on y nourrissait encore gratuitement, en les instruisant ; et de la retraite annuelle des curés de Paris, toutes fondations admirables, qui exigeaient un approvisionnement de vivres bien supérieur à celui des autres communautés.

« 6° La vérité dont j'ai voulu m'éclaircir de point en point, est que la Maison de Saint-Lazare n'avait d'autre blé dans les magasins, lors du pillage, que la quantité nécessaire pour vivre jusqu'à la Toussaint prochaine, et pour faire vivre l'hôpital du Saint-Nom-de-Jésus et la grande maison des sœurs de la Charité, dont Saint-Lazare était le grenier. Il fallait en outre, dans cette maison, trois grosses fournées de pain par semaine, uniquement pour les pauvres.

1. Les voitures chargées de blé sur lesquelles on fit monter, le 13 au matin, M. Brunet et son compagnon, ne sortaient pas de Saint-Lazare ; elles venaient du dehors et étaient destinées pour l'École militaire, quoique les malintentionnés criassent, pendant qu'on les conduisait à la halle, qu'elles venaient de Saint-Lazare. Voir notice de M. Brunet, chap. x.

7° Y eut-il eu d'ailleurs à Saint-Lazare plus de grains qu'on l'assure, était-ce une raison pour réduire en cendre la valeur de plusieurs millions en effets de toute espèce. Les pauvres de ce quartier sont privés pour longtemps des secours abondants qu'il en tiraient, et jamais on ne pourra dédommager cette maison de la perte des livres et des manuscrits précieux de sa bibliothèque, des remèdes anciens et efficaces et des monuments curieux qu'elle conservait dans son cabinet de pharmacie et d'anatomie.

« Tel est le détail véridique du pillage de Saint-Lazare. Le peuple de Paris a fait justice de ce brigandage, dès le lendemain mardi, car on a pendu sur les lieux plusieurs bandits qui avaient occasionné le dégât. »

III. — Pour atténuer la hideuse dévastation de Saint-Lazare, à laquelle les Missionnaires n'avaient pas fourni l'ombre de prétexte, les révolutionnaires cherchèrent à accréditer des bruits calomnieux ; nous croyons devoir mettre ici la déclaration non suspecte du commandant du district des Récollets dont les rédacteurs du *Journal de Paris* certifièrent l'exactitude des faits qu'elle contenait, d'après les certificats qui leur furent mis sous les yeux.

EXTRAIT DU SUPPLÉMENT DU *Journal de Paris*.

Lundi, 5 août 1789.

N° 215.

Aux auteurs du Journal.

Paris, ce 26 Juillet 1789.

Messieurs,

Tout le monde connaît le désastre que vient d'éprouver la maison de Saint-Lazare ; sans pain, sans asile, sans habits, cette vaste et respectable communauté s'est vue dispersée par plus de quatre mille brigands qui non contents de piller on de détruire les provisions de toute espèce, ont

brisé tous les meubles, lits, fenêtres ; emporté ce qui s'y trouvait, de plus précieux ; déchiré les papiers, saccagé les bibliothèques et enfin mis le feu à leur grange, pour parvenir à mettre en cendre la maison et même la ville. Cependant, comme si ces malheurs n'étaient pas suffisants, on répand sur le compte de la maison de Saint-Lazare, les bruits les plus injurieux et les plus injustes.

« Personne ne connaît mieux que moi, Messieurs, l'état de la maison de Saint-Lazare. Au moment de son désastre du 13 juillet, le district de Saint-Lazare, de Saint-Laurent et des Récollets, réunis alors dans l'église des Récollets, m'ayant nommé commandant de la milice bourgeoise, je me suis transporté dans ladite maison de Saint-Lazare, à la tête de la nouvelle légion, où après être parvenu à faire chasser un nombre considérable de scélérats et à établir un peu d'ordre, j'ai fait emporter une multitude de cadavres, noyés dans le vin et empoisonnés par les liqueurs de l'apothicairerie ; et ensuite, sur le bruit public, j'ai visité généralement toute la maison.

« Et c'est pour satisfaire aux principes de la plus rigoureuse justice que j'atteste : 1^o qu'il ne s'est trouvé aucune arme à feu chez Messieurs de Saint-Lazare, excepté un fusil rouillé et le fusil à vent de leur cabinet de physique ; 2^o qu'il n'y a chez eux aucun souterrain où ils puissent cacher du blé ou autres choses ; 3^o que la quantité de blé et de farine trouvée à Saint-Lazare suffisait tout au plus pour leurs besoins personnels pendant trois mois, selon l'état constaté par cinq de messieurs les électeurs, députés de la ville et commissaires au Châtelet et la note que j'ai gardée de tout ce que j'ai fait transporter, sans laisser même un seul sac de farine à la maison, observant que trois cents sacs de farine, portés sur facture n'étaient point complets, vu la précipitation et le désordre avec lesquels on les chargeait, et qu'il n'ont donné que 247 setiers, selon l'ordre suivant :

92 setiers de farine pure.

35 setiers de farine d'orge, seigle et blé, mêlés pour les pauvres.

35 setiers de gruau à remoudre ;

70 sacs de farine non blutée ;

45 sacs de son et recoupe.

247 au total.

« Cette quantité de farine, jointe à 305 setiers de blé, suffit tout au plus pour nourrir, pendant trois mois, une communauté qui consomme par mois 187 sacs et qui, outre les membres qui la composent et les retraites ecclésiastiques qui s'y font, a encore à sa charge tout l'hôpital du Saint-Nom de Jésus. J'atteste 3^e que, au moment où le feu s'est montré dans la maison, c'est-à-dire trois heures du soir, il n'y avait plus qu'un seul prêtre et un frère concentrés dans l'Église pour la défendre des profanations, et que les scélérats, auteurs de l'incendie, ont été rencontrés à deux heures après minuit portant en main des torches allumées, et ce n'est qu'aux soins et à la vigilance de la milice bourgeoise qu'on doit la conservation de tout le quartier Saint-Laurent.

« Je dois en outre rendre ici un témoignage public à l'amour des Prêtres de la Congrégation de la Mission pour leurs concitoyens, dont il ont mérité constamment le respect et l'estime. Toute la paroisse Saint-Laurent sait que tous les jours, depuis le commencement de décembre jusqu'à Pâques, Saint-Lazare a distribué du pain et de la soupe à plus de 800 pauvres, et depuis Pâques jusqu'à la triste époque du 13 juillet, à 200 ou 300. Voilà les hommes que la populace calomnie, mais que Paris et toute la nation révèrent.

« Que ne sont-ils mieux connus ? On saurait que la Communauté de Saint-Lazare, composée de plus de 300 membres, est une école de piété et de science, d'où se répand chaque année dans presque toutes les villes du royaume et dans les pays étrangers, en grand nombre, de jeunes prêtres

consacrés à l'instruction publique, à l'instruction et au soulagement des pauvres ; que la vie qu'on y mène, ne peut être plus frugale et plus laborieuse, l'habit plus simple et plus commun ; que chaque semaine on y reçoit gratuitement un nombre d'artisans de la ville et de la campagne, pour y vaquer à la retraite ; que, tous les jours, deux vieillards pauvres et infirmes de la paroisse Saint-Laurent mangent à côté du Supérieur général, etc. Que ne pourrais-je pas ajouter ici ? Mais leur résignation et leur modeste tranquillité au milieu de l'indigence à laquelle ils sont réduits, en annonçant la solidité de leur vertu et l'esprit de saint Vincent de Paul, leur père aussi calomnié de son temps par les pauvres qu'il nourrissait, met le comble à leur éloge.

« J'espère, Messieurs, que vous voudrez bien insérer dans votre journal une lettre dictée par l'estime, le respect et la justice pour une Congrégation si chère à la France, et qui devient aujourd'hui plus nécessaire que jamais.

« Je joins ici le certificat de Messieurs les Électeurs de la ville et Commissaires du Châtelet, celui du district de Saint-Lazare et des Récollets que je vous prie de lire, pour pouvoir annoncer au public que ma lettre n'est que l'expression des sentiments de tous mes concitoyens et de la plus impartiale vérité.

J'ai l'honneur d'être, etc.

*Signé : « LE COMTE DEVONSHIRE,
Commandant du district des Récollets. »*

Notes des Rédacteurs :

« Les certificats qui ont été mis sous nos yeux attestent les faits contenus dans cette lettre.

« Une note échappée à la destruction d'un grand nombre de papiers, et souillée encore par la boue d'un ruisseau où elle fut ramassée, nous fait connaître le nombre exact des personnes que la maison de Saint-Lazare nourrissait à l'époque du désastre :

Communauté de Saint-Lazare composée de.	320
Pauvres de l'hôpital du Saint-Nom de Jésus.	60
Employés dans les fermes et pauvres avoisinant ces fermes.	190
Communauté des Filles de la Charité ; parce qu'elle avait consommé ses provisions de l'année à cause des pauvres qui ont abondé pendant l'hiver, composée de.	300
En tout.	<u>870</u>

« Ainsi la Maison de Saint-Lazare avait à nourrir journallement 870 personnes, indépendamment des secours en potage et en pain qu'elle fournissait à 700 ou 800 pauvres en hiver, et à 300 ou 400 indigents qu'elle sustentait pendant l'été, comme nous l'apprend une relation.

« La Maison de Saint-Lazare avait en outre à sa charge :

« 1° Deux retraites ecclésiastiques composées chacune ordinairement de cent à cent cinquante prêtres.

« 2° Quatre retraites pour les ordinations qui fournissaient chacune de 50 à 80 ordinands et quelquefois davantage.

« 3° Deux retraites pour les laïques de toutes conditions et dont le nombre dépassait ordinairement 100 et même 150.

« 4° Tous les jours, les frais de plusieurs retraites particulières. »

Quelque douloureux que soient les récits du désastre de Saint-Lazare déjà exposés, nous croyons ne pouvoir nous dispenser d'en mentionner encore deux autres plus complets et qui feront mieux ressortir la haine sauvage et impie de ceux qui dirigèrent la fureur des brigands, leurs séides dans cette inique entreprise. Le premier est tiré des *Tableaux historiques de la Révolution française*, ouvrage qui parut au commencement de nos troubles et qu'on ne saurait accuser d'exagération ; le second est un extrait de la lettre que Lamourette adressa au comte de T... sur cette catastrophe, dégagé par M. Jeauffret, depuis évêque de

Metz, des termes libéraux et du langage sentimental en usage à cette triste époque.

IV. — DOUZIÈME TABLEAU DE LA RÉVOLUTION
Pillage de Saint-Lazare.

« L'événement funeste dont nous allons parler est, de tous les désastres précurseurs de la Révolution, celui qui l'annonce sous les auspices les plus sinistres.

« Le lundi, 13 juillet 1789, à deux heures du matin, pendant qu'à l'extrémité de chaque faubourg, les barrières incendiées fumaient encore, tandis que le plus grand nombre des citoyens, après avoir vu l'incendie éteint, se retireraient chez eux, des brigands (c'était le nom qu'ils se donnaient eux-mêmes) se rassemblèrent derrière le moulin des Dames de Montmartre, et là tinrent conseil pour savoir par où commenceraient leurs forfaits qu'ils appelaient leurs exploits. Les uns voulaient débiter par le prieuré de Saint-Martin, les autres par d'autres maisons religieuses, lorsqu'un d'entre eux demanda la priorité pour la maison de Saint-Lazare ; la priorité, ce fut son terme. Ces misérables se faisaient un jeu d'imiter dans leur conciliabule, les formes usitées dans les assemblées populaires et d'en produire même les expressions. Cette motion contre Saint-Lazare ayant eu la majorité, un des membres fit ajouter par amendement, disait-il, qu'après l'incendie de Saint-Lazare, on procéderait à celui des maisons religieuses et ensuite de toute maison réputée riche, sans en épargner une seule, à moins qu'on ne rencontrât une résistance insurmontable. Cet amendement qu'on avait écouté dans le plus profond silence, fut reçu avec acclamation et décrété unanimement.

« On passa ensuite à la nomination des chefs, entre les mains desquels on jura une obéissance aveugle en tout ce qui serait recommandé pour l'exécution des projets convenus. Il fut assigné à ces chefs une décoration visible, arborée à l'instant : c'était un ruban vert et noir, flottant auprès

de la ganse du chapeau. Toute arme offensive leur fut interdite, et une canne ou un bâton fut dans leurs mains le signe du commandement. Ils devaient de plus s'abstenir de carnages, conditions qu'ils acceptèrent après quelques débats.

« Ayant ainsi tout réglé, la horde se mit en marche, armée de bâtons, de sabres, de masses, de merlins trouvés dans les bureaux des barrières. Ils arrivèrent sans bruit, à trois heures du matin, devant une des portes de Saint-Lazare, où se fit sur-le-champ l'appel nominal qui devait précéder l'expédition. L'appel ne fut pas long; les associés n'étaient alors que quarante-trois, en y comprenant les chefs.

« Le signal étant donné, ils assaillirent la porte, qui ne résista pas longtemps aux coups de haches et de masses; elle fut enfoncée, et déjà les brigands inondaient la cour de la Communauté et criaient d'une voix terrible: du pain, du pain! A ces cris, les Missionnaires s'enfuyaient sans savoir où, laissant leurs effets et leurs hardes à ces misérables qui s'en saisirent et s'en revêtirent sur le champ, mêlant ainsi l'apparence d'une mascarade aux horreurs d'une scène révoltante.

« Cependant, à ces cris: du pain, du pain! le procureur de la maison ordonna que l'on conduisit ces messieurs par la basse-cour dans la cuisine, où l'on dressa en toute hâte des tables aussitôt couvertes de pain, de viande et de vin à discrétion, les Frères s'empressant de servir ces exécrables hôtes.

« Après avoir assouvi leur faim et surtout leur soif, ils demandèrent s'il n'était pas possible de procurer des armes pour défendre la ville contre les ennemis du Tiers-État.

« Les missionnaires de Saint-Lazare répondirent à ces prétendus vengeurs du Tiers-État qu'il n'y avait point d'armes dans la maison et qu'on pouvait s'en assurer par la visite de toutes les chambres. — Eh, bien, de l'argent! — Le supérieur et le procureur, montés sur un banc, leur

répondirent avec un extérieur tranquille : Messieurs, votre volonté sera faite ; et à l'instant on leur fit distribuer 600 livres. Un murmure de mécontentement fit connaître que la somme paraissait modique ; et aussitôt on leur donna une autre somme de 800 livres. Cette seconde distribution parut les calmer ; et pressentant que leur nombre allait s'accroître, ils se hâtèrent d'en faire le partage, avant l'arrivée des survenants.

« Aussitôt après cette seconde distribution, les chefs avaient envoyé quelques-uns de leurs subordonnés parcourir la maison, pour prendre connaissance des lieux et diriger l'attaque ; c'est ce qu'ils appelaient la visite de leurs ingénieurs. Ceux-ci se firent attendre jusqu'à cinq heures et demie, et, pendant ce temps, les cours se remplissaient de monde : hommes, femmes, enfants, qui attendaient six heures, moment où devait commencer l'attaque générale.

« Le signal se donne : aussitôt ils courent aux appartements qui renfermaient les objets les plus précieux, au secrétariat général de la Communauté, à la pharmacie, à la bibliothèque, toutes les deux célèbres, à l'appartement du Supérieur général, où ils trouvent des reliques qu'ils brisent, un coffre-fort qu'ils enfoncent, de l'or qu'ils saisissent, qu'ils se disputent, pour lequel ils se battent. Les cris les imprécations, les hurlements retentissent à travers le bruit des haches, des marteaux, des maillets. Les maîtres des maisons voisines, les habitants du quartier sont saisis d'effroi, tremblants pour eux-mêmes et ne sachant où peut s'arrêter ce désordre affreux. Quelques-uns courent aux casernes des gardes-françaises, rue du faubourg Saint-Denis, pour implorer leur secours. Les soldats répondent : qu'ils ne peuvent se déplacer sans un ordre de leurs chefs. et que, de plus, ils ne se mêlaient point des objets de police.

« Le hasard suspendit un moment ces atrocités. Un gros

détachement de gardes françaises passa devant Saint-Lazare, pour gagner le faubourg Saint-Denis. Les brigands, saisis d'épouvante, le croient commandé contre eux ; ils prennent la fuite et parcourant l'enclos, les uns escaladent les murailles pour se sauver, les autres, plus timides, se cachent dans les blés. On se croyait délivré de ces monstres ; mais, par malheur, un de leurs chefs qui s'était trouvé à la porte de la maison, avait recueilli le refus qu'avaient fait ces nouveaux gardes françaises d'entrer dans l'intérieur, disant comme les autres, que la police ne les regardait pas. Transporté de joie, ce misérable rappelle ses complices, fait des signaux, les rallie malgré leur frayeur, et leur apprend le refus des soldats qui les remplit d'une féroce allégresse. Leur fureur redouble, ils remontent à la bibliothèque, à la salle des tableaux, au réfectoire, aux chambres particulières des Missonnaires, brisent, renversent, jettent tout par les fenêtres, et semblent regretter de n'avoir plus rien à détruire que les murailles.

« Tout à coup, un de leurs chefs représente qu'il faut donner une preuve de leur humanité, et aller délivrer les prisonniers détenus dans la maison de force. On y court, les portes sont enfoncées et deux prisonniers, les seuls qui s'y trouvaient alors, sont conduits en triomphe devant le chef. « Je suis surpris et fâché, dit-il, que vous ne soyez que deux ; allez et profitez de notre bienfaisance. » A ce mot, on se rappelle une autre espèce de détenus, les fous, les aliénés, et l'on s'écrie qu'il faut les délivrer sur-le-champ. L'ordre est donné, il s'exécute. Alors paraissent et défilent l'un après l'autre ces êtres infortunés, que leurs prétendus libérateurs soutiennent sous les bras et qu'ils conduisent dans la rue, en y déposant les hardes et les malles de ces malheureux qu'ils abandonnent à la place publique. Quelques citoyens honnêtes, pénétrés de douleur, se chargèrent d'eux et les firent conduire à l'Hôtel-Dieu, pour leur donner un asile et les secours dus à leur triste état.

« Toutes ces horreurs, commencées dans la nuit, se consumaient en plein jour et, ce qui est inconcevable, aux heures déterminées d'avance par les chefs. On a su depuis, et c'est un de ces traits qui remplissent l'âme d'une douleur profonde, on a su qu'un de ces chefs était un jeune homme autrefois reçu par charité dans la maison de ces Missionnaires et même traité par eux avec une indulgence paternelle. C'était le titre qu'il avait fait valoir auprès de ces brigands pour être nommé par eux *sous-chef* malgré sa jeunesse, et témoigner sa reconnaissance à ses bien-faiteurs.

« Telle fut, dans ce désastre, la pieuse simplicité de ces bons Pères, qu'au milieu de ce tumulte, on en vit quelques-uns, dans une des cours de la maison, montés sur des bancs et prêchant l'amour de Dieu et du prochain au peuple qui s'était rassemblé ; ils ne cessèrent leur sermon que lorsque les cris de joie poussés par les brigands à l'ouverture du coffre-fort, leur eurent enlevé tout leur auditoire et les eurent laissés seuls au milieu de la cour.

« Midi était l'heure destinée au pillage de la chapelle et de l'infirmerie. Les brigands s'y portèrent... Bientôt marchant processionnellement à la suite du ciboire, tenant des cierges allumés, ils sortent et s'avancent vers l'église des Récollets ¹. Ils obligent tous les passants à s'agenouiller, craignant, disaient-ils, d'être accusés d'irréligion. Des coureurs, envoyés en avant, ordonnent aux Récollets de venir à la rencontre des bandits jusqu'à l'entrée de la rue Saint-Laurent. Là, ils remirent le ciboire à l'un des prêtres récollets, et exigèrent impérieusement la bénédiction, disant qu'ils étaient pressés de retourner à leur « ouvrage » qui consistait à réduire en cendres les débris de tous les meubles accumulés dans la cour de Saint-Lazare.

1. Située en haut de la rue du Faubourg-Saint-Martin, où est aujourd'hui l'hôpital militaire.

« A trois heures, on tint conseil. Il fut décidé qu'il fallait conduire les blés à la halle. Il en fut chargé dix-sept voitures de huit sacs chacune, tant en blé qu'en seigle. Leur marche fut un triomphe hideux, assorti à leur lâche et affreuse victoire. Sur ces voitures chargées de grains, ils avaient guindé des squelettes anatomiques ; à côté, ils avaient forcé de s'asseoir de malheureux prêtres de Saint-Lazare, au milieu des cris d'une populace qui, voyant arriver des grains, applaudissait à ses conducteurs. Ainsi, ces monstres bientôt punis, les uns dans l'instant et par eux-mêmes ; les autres, quelques jours après et par la justice, furent reçus comme des bienfaiteurs publics ; et un air de fête, moitié burlesque, moitié féroce, se mêlait à ces odieuses violences.

« Cependant, la punition approchait, et la plupart la portaient déjà dans leur sein ; ils étaient empoisonnés avec des liqueurs qu'ils avaient stupidement bues dans la pharmacie de Saint-Lazare ; à d'autres, l'excès de vin tint lieu de poison ; plusieurs, en tombant et restant couchés à terre furent dépouillés d'abord et enfin assassinés par leurs camarades. Un grand nombre étaient demeurés à Saint-Lazare où, après avoir forcé les caves, ils s'étaient endormis ivres-morts.

« A ce tableau d'horreurs, à cette dégradation de la nature humaine, opposons un acte de courage, un trait d'intrépidité, qui la rehausse dans ce lieu même, où elle se montra si horriblement avilie.

« Tandis que ces scélérats déployaient leur fureur contre eux-mêmes et jonchaient de leurs cadavres la maison de Saint-Lazare et les rues adjacentes, un de leurs chefs se rappelle qu'ils ont oublié le pillage de l'église, échappée comme par miracle à leur sacrilège frénésie ; il les invite à ce nouveau crime, qu'il appelle l'ordre du jour. Ils courent aux portes qu'ils trouvent fermées et qu'ils enfoncent ; ils entrent. Que voient-ils ? Un homme seul, un prêtre, M. Poiret. — Où allez-vous, impies ? leur dit-il d'une voix

ferme et imposante. — Le trésor, le trésor de l'Église ! s'écrie la horde furieuse et menaçante. Lui, tranquille et calme, les regarde ; et, ce qui étonne, il s'en fait écouter. Croirait-on que ces monstres, interdits et découragés, se retirèrent comme saisis de terreur !

« Une dernière délibération décida qu'il fallait détruire la maison de fond en comble ; et pour commencer ils mirent le feu aux écuries. Déjà, la flamme en s'élevant, avait répandu la consternation dans les quartiers voisins. Les pompiers arrivent de toutes parts ; mais, assaillis et maltraités par les brigands, ils se retirent consternés. Heureusement, trois ou quatre cents gardes françaises, mieux instruits du péril et des conséquences, voulurent bien s'élever au-dessus de leur consigne et croire enfin que la police les regardait.

« Quelques décharges de fusils purgèrent le terrain de ces brigands et assurèrent le travail des pompiers qui coupèrent les bâtiments voisins et empêchèrent le progrès des flammes. Un champ de bataille offre un spectacle moins révoltant que l'aspect de l'enceinte et des environs de Saint-Lazare, ruisselants de sang, couverts de mourants, de morts. »

Voici enfin un dernier document :

V. — *Lettre de Lamourette à M. le comte de T...*

« Vous me demandez, mon cher comte, ce que c'est que cette maison de Saint-Lazare, sur laquelle une populace effrénée a exercé, le mois dernier, une si inconcevable fureur et quelles sont les circonstances et les détails de ce désastreux événement.

« Il faut avoir vu de près et fréquenté cette communauté respectable, l'un des plus saints et des plus utiles asiles qui fussent renfermés dans la vaste enceinte de la capitale, pour se former une idée de ses droits à l'estime, au respect et à la reconnaissance de tous les gens de biens.

« Son existence tenait à tous ces monuments publics d'humanité et de bienfaisance que les étrangers eux-mêmes parcouraient avec un si grand intérêt, lorsqu'ils venaient admirer la magnificence et la grandeur de cette cité célèbre, ou plutôt c'est de cette communauté que ressortaient comme une source primitive et toujours subsistante, tous les établissements que saint Vincent de Paul avait conçus et exécutés pour la consolation des malheureux. Cet homme si étonnant par l'immensité, par la solidité et la perpétuité des ressources qu'il a su ménager à toutes les classes des infortunés, cet homme qui, né dans le sein de la pauvreté et n'ayant de son fonds personnel que sa grande âme et son besoin de la répandre sur les misérables, a dilaté plus de cœurs et mis fin à plus de tribulations que s'il eût été le maître d'un empire, cet homme à qui son zèle pour les autres hommes a fait concevoir des projets dont la puissance des rois aurait à peine osé tenter l'accomplissement et par la seule force de la charité, sans nom, sans richesse, sans aucun caractère public, les a suivis et consommés avec une constance victorieuse de toutes les impossibilités humaines. Tel est l'homme incomparable, l'homme immortel qui, vers le milieu du dernier siècle, rassembla, dans la maison de Saint-Lazare, les premiers prêtres avec lesquels il jeta les fondements de cette congrégation si nombreuse et si respectable par la réputation de son fondateur, par l'excellence de ses fonctions, par la sainteté de ses membres, par son incorruptible dévouement à servir et à instruire les pauvres, enfin par une influence sensible sur les mœurs publiques et par conséquent sur le bonheur de la société.

« Le ministère des Missions, si saint dans son objet, si sublime dans sa fin, si universellement utile dans ses effets, était la première fonction des enfants de Saint-Vincent-de-Paul. La maison de Saint-Lazare était l'école où ils se formaient à la science et aux vertus de la vie apostolique. C'est là que des maîtres consommés dans la connais-

sance et la pratique de l'enseignement évangélique, présidaient à l'instruction cléricale de ceux qui devaient porter le nom et les promesses de Jésus-Christ devant les habitants des villages et des hameaux, et c'est de là, comme d'un foyer intarissable de salut et de lumière que des générations de prêtres, animés du zèle le plus pur et revêtus de cette force toute divine que nous donne l'habitude de réfléchir, de nous recueillir et de prier, allaient se répandre au fond des âmes et ouvrir les trésors de la religion à la classe ingénue et laborieuse des artisans et des agriculteurs. Oh ! combien de paroisses rurales furent redevables aux travaux des disciples de saint Vincent de la paix dont elles avaient joui, de l'esprit de probité et de justice qui y régnait et de la sécurité avec laquelle leurs habitants abandonnaient à la foi publique le produit de leur sueurs.

« Il est une autre fonction non moins essentielle au bonheur des peuples, dont les disciples de saint Vincent étaient chargés, c'est celle de former dans les séminaires les pasteurs des peuples, de conduire l'éducation sacerdotale, de créer pour ainsi dire les pères et les sauveurs des hommes et de préparer par l'étude, par la retraite, par l'habitude d'une vie grave et sévère, par une longue expérience des exercices religieux, ces ouvriers incorruptibles, dignes de déployer dans toute sa majesté ce grand don de Dieu, cette religion sainte, ces vérités si riches, cette morale si lumineuse et tous les trésors éternels dont l'Évangile renferme l'inappréciable dépôt. Plusieurs séminaires de France étaient gouvernés par les prêtres de la Mission. Mais ce n'est pas seulement dans l'enceinte de cet Empire, ni même de l'Europe, que ces prêtres bornaient les services qu'ils rendaient à la religion et à la patrie. La plupart des Missions étrangères leur étaient confiées.

« Ils avaient, au moment de la Révolution soixante-dix-neuf maisons en France, vingt-cinq en Pologne, toutes très nombreuses, cinquante-six, tant en Italie qu'en Espagne et

en Portugal, le collège de Mannheim dans le Palatinat; le collège, un séminaire, un pensionnat et l'Université à Heidelberg, le collège et la paroisse de Neustadt.

« En Afrique, ils avaient les Missions d'Alger et de Tunis, où ils se dévouaient au périlleux exercice d'offrir les consolations et les encouragements de la religion à leurs frères chargés de chaînes et où la nécessité de traîner eux-mêmes à côté des infortunés qu'ils évangélisaient les fers de l'esclavage, devint plus d'une fois le prix le plus ordinaire de la tendre charité qui les animait. La maison de Saint-Lazare honorait et possédait dans son temple la dépouille honorable et chérie de plusieurs de ses enfants, qui dans les contrées barbares ou dans d'autres pays infidèles, avaient confessé le nom de Jésus-Christ dans les flots de leur sang ou dans les flammes des bûchers. Les prêtres Lazaristes étaient de plus chargés des missions de l'Égypte et de l'Éthiopie, que le manque de sujets et de ressources pécuniaires ne leur avait pas encore permis d'occuper.

« En Asie, ces mêmes prêtres avaient les missions de Constantinople et des échelles du Levant, toutes les paroisses des îles de France et de Bourbon, une mission à Madagascar et une maison nombreuse à Pékin avec un séminaire dans l'enceinte même du palais impérial où l'on forme des élèves missionnaires de la Congrégation pour les Missions de la Chine. On formait à Paris des élèves français pour la maison de Pékin.

« Louis XVI s'était chargé de fournir tous les ans aux frais de leur instruction; les uns travaillaient à devenir missionnaires astronomes; les autres missionnaires peintres; ceux-là, missionnaires physiciens; ceux-ci missionnaires mathématiciens, tant l'esprit de propagation chrétienne sait se faire tout à tous, lorsqu'il s'agit de gagner des âmes à Jésus-Christ et d'étendre son empire parmi les hommes. Ainsi, dans la maison de Paris, des élèves se disposaient par des études longues et opiniâtres à porter jusque dans

le vaste et antique empire de Jao, la connaissance de la vraie religion, et ils étaient peut-être destinés un jour à siéger en qualité de mandarins dans le conseil suprême de l'empire, lorsque d'autres élèves, leurs confrères et leurs amis, se disposaient par d'autres études plus modestes, à consacrer leur vie, soit au ministère apostolique dans les Missions du Levant ou à celles de l'intérieur, soit dans les hôpitaux, les bagnes ou dans les maisons de force, selon une des fins principales de leur institution, soit enfin au service des paroisses ou des collèges dont leur Congrégation était chargée. La maison de Saint-Lazare était communément composée de 400 individus, dont 200 ecclésiastiques ou prêtres, ou novices, ou jeunes étudiants en philosophie et théologie, 80 laïques, et le reste pensionnaires. L'organisation intérieure subsistait encore telle que saint Vincent de Paul l'avait établie; elle était la résidence du Supérieur général. Lorsqu'on apprend que ce chef de congrégation commandait à des prêtres établis en communauté dans toutes les parties de la France, de l'Italie, de la Pologne, de l'Espagne, du Portugal, etc., en Asie, et en Afrique, on est assez naturellement porté à se figurer qu'un tel homme tenait un grand état dans la capitale et qu'il était un grand seigneur dans la grande maison qu'il habitait. Mais ceux qui venaient pour la première fois visiter cette demeure étaient bien étonnés de n'y rencontrer aucune trace sensible qui leur indiquât l'homme à qui tant d'autres hommes obéissaient, et de voir qu'on ne pouvait le distinguer au milieu de tous les ecclésiastiques dont il était environné, que par l'exemple qu'il donnait de la plus inviolable exactitude à tous les points de la discipline domestique. Comme le plus modeste et le plus petit de ses enfants, il occupait, dans cet immense édifice, une chambre dont les murs retraçaient l'austère dénuement des premiers anachorètes; quelques chaises, telles qu'on les trouve sous les toits de l'extrême médiocrité, un crucifix, l'image de la Mère de Dieu

et celle de saint Vincent de Paul, une couche étroite et austère, tel était son ameublement. On ne vit jamais dans cette grande maison que deux chambres tapissées en papier de très modeste couleur, dont l'une était destinée à recevoir Mgr l'archevêque de Paris, lorsqu'il venait présider la retraite des curés de son diocèse et l'autre, occupée au moment même du pillage par un vénérable vieillard, chevalier de Saint-Louis, qui venait de temps en temps renouveler sa religion dans l'air de sainteté qu'on respirait en ces lieux.

« Le service de table du Supérieur général répondait à la sévère simplicité de son logement; sa nourriture était celle de la communauté, les règles de la plus rigoureuse frugalité étaient observées dans le réfectoire de Saint-Lazare. Le Supérieur général n'y était distingué des autres prêtres que par le religieux et honorable privilège d'y avoir tous les jours à ses côtés deux pauvres, faisant partie d'une petite corporation de vieillards indigents spécialement adoptés par la maison, qui leur faisait parvenir ses secours et ses largesses lorsque leur caducité les empêchait de venir à leur tour prendre leur place auprès du Père commun des malheureux. Le Général de Saint-Lazare n'avait pas de domestiques affectés à sa personne, et depuis quatre heures et demie du matin, où il allait dans le lieu d'oraison, invoquer l'Esprit-Saint sur son édifiante famille, jusqu'à huit heures et demie du soir, où il allait sanctifier avec elle les derniers instants d'une journée passée dans l'accomplissement des plus saints devoirs, il n'aurait même pas eu le temps d'être servi, tant il était assidûment à tout et à la tête de tout.

« Rien n'est si frappant et n'inspire un sentiment de religion plus profond et plus vif, que ce silence grave, que cet ordre admirable d'exercices, que cette harmonieuse uniformité de devoirs, qui distinguaient dans tous les temps la communauté de Saint-Lazare. Depuis quatre heures du matin, jusqu'à neuf heures du soir, tous les membres de cette

immense maison étaient en action, mais dans un si bel ordre, que les étrangers de tout état qui affluaient sans cesse, pour s'y recueillir et s'y édifier, nes'apercevaient pas que cette communauté était si nombreuse.

« Rien de si admirable que la simplicité et l'unité que saint Vincent de Paul avait introduites au milieu des fonctions multipliées et disparates de ses divers disciples.

« Un Supérieur général et quatre conseillers pour le gouvernement de la Congrégation, deux supérieurs particuliers pour le détail intérieur de la discipline, quatre professeurs et un préfet pour les études, deux directeurs pour les novices, un directeur pour les retraites gratuites continuelles pour les étrangers, outre les huit retraites pour les ordinations ecclésiastiques de Paris et la retraite générale pour tous les curés du diocèse, quatre directeurs pour la grande maison, chef-lieu des Filles de la Charité, située vis-à-vis celle de Saint-Lazare, deux directeurs pour une maison de détention, un directeur pour un pensionnat de jeunes gens, un autre directeur pour l'hôpital du Saint-Nom-de-Jésus, à la charge de la maison de Saint-Lazare; une colonie de missionnaires, parcourant tous les jours les campagnes aux frais de la maison, deux procureurs chargés des affaires temporelles, des diacres faisant le catéchisme à plus de 200 pauvres auxquels on distribuait la soupe et du pain, des Frères coadjuteurs qui se chargeaient de tout le détail économique; tels étaient les hommes sur qui se reposaient les soins de la maison chef-lieu de Saint-Lazare ou qui s'en partageaient les différents travaux depuis la mort de saint Vincent de Paul.

« Que ne puis-je maintenant citer le nom de toutes les personnes, sans en excepter celles d'un état éminent qui doivent leur conversion et leur salut au bonheur d'avoir connu cette maison et d'en avoir fréquenté les habitants : elle était ouverte chaque semaine gratuitement à un nombre d'ouvriers, d'artisans, de mendiants même, qui voulaient

se sanctifier par les exercices d'une retraite spirituelle. Oh ! combien d'hommes de ces classes infortunées et laborieuses s'y étaient présentés avec des intentions profanes et souvent corrompues et s'étonnaient de se trouver à la voix de ces hommes politiques chrétiens, hommes religieux et gens de bien ! Combien d'âmes grossières et incultes y ont recueilli les premières idées de probité, et conçu le premier sentiment de la justice et de la vertu ! Ah ! le monde ne sait pas combien la vue d'une société d'hommes modestes, sobres, tranquilles, bons et heureux a d'empire sur les cœurs les plus éloignés de la sagesse !

« Si l'on ajoute que la maison de Saint-Lazare présidait par ses Supérieurs et dirigeait par ses prêtres celle des Filles de la Charité, on aura fait assez entendre que cette maison illustre rendait les plus signalés services à la religion et à la patrie et qu'il n'en restait pas en France, dont les rapports avec le bien général de l'Église et de l'humanité fussent plus étendus. C'était donc sur elle que devaient se porter les premiers coups de l'impiété.

« Les brigands qui vinrent la dévaster de fond en comble, dans la nuit du 12 au 13 juillet 1789, ne furent que les exécuteurs des vœux de quelques impies contre tout institut chrétien dont la fin est celle de glorifier Jésus-Christ par ses œuvres jusqu'aux confins de l'univers. Ce n'est pas qu'on ne puisse rien établir de certain sur les causes immédiates qui conduisirent à la maison de Saint-Lazare cette troupe de brigands qui n'avaient nullement besoin de ce rendez-vous pour remplir tout Paris de terreur et d'alarmes. Mais lorsqu'on compare d'un côté cette destination sans motif pour ceux qui l'ordonnèrent, et de l'autre les divers passages et la correspondance de Voltaire et d'Alembert, qui ne cessent de provoquer une dévastation semblable pour les Missions catholiques, on ne peut s'empêcher de soupçonner dans les premiers moteurs de cet affreux brigandage, le double projet de donner carrière à l'insurrection du

peuple du faubourg, et de satisfaire leur haine personnelle contre la religion en la frappant dans le plus bel établissement qu'elle eût en France.

« Quoi qu'il en soit, au premier signal de l'insurrection, dans la nuit du 12 ou 13 juillet 1789, 200 hommes furieux armés de poignards, de fusils, de lances, de bâtons, accoururent en tumulte devant la principale porte de la maison de Saint-Lazare. La plupart d'entre eux ignoraient eux-mêmes la raison de leur concours en ces lieux et ils demeuraient incertains sur ce qu'ils avaient à faire, lorsque sur les deux heures et demie du matin, à l'ordre de quelques-uns de leurs chefs, voilà que les longues et silencieuses voûtes de cette grande enceinte retentissent, d'une manière horrible, des coups dont on ébranle ces portiques sacrés, du feu roulant de quelques soldats du régiment des gardes françaises et des clameurs des assaillants : voilà ces beaux et antiques linteaux abattus et mis en pièce : les brigands se précipitent en aveugles dans l'intérieur de la maison et s'élancent d'abord vers un bâtiment, situé dans une des arrière-cours où se trouvaient vingt détenus pour cause de folie et quatre enfants de familles respectables, détenus pour cause d'inconduite par l'autorité publique et à la sollicitation de leurs proches. Il fallut fracasser une barrière de fer pour arriver à ce bâtiment ; cet obstacle n'en fut pas un pour ces brigands dont il ne fit qu'irriter le zèle fanatique. « Camarades, la liberté ! » s'écrièrent-ils, en pénétrant dans l'enceinte. Les quatre jeunes gens de famille les entendirent et s'évadèrent. Les vingt aliénés restèrent enfermés jusqu'au soir ; d'autres brigands crurent alors les mieux servir en les mettant hors de leur asile. Ces vingt aliénés et les quatre jeunes gens se dispersèrent les uns, les autres, au milieu de la confusion qui régnait dans la capitale, sans qu'on ait pu jamais avoir aucune indice de leur existence.

« Ce premier attentat consommé, la troupe de brigands revint au bâtiment de la Communauté, se fit conduire au

réfectoire, ordonna qu'on lui servît à manger et à boire, qu'on se préparât à lui livrer l'argent de la maison. On concevait quelque espoir de tranquillité, en voyant que ces hommes pressaient si peu les moments, qu'ils se rassasiaient assez à loisir de ce qui leur avait été présenté et qu'ils acceptaient l'argent qu'on leur distribuait.

Mais toutes les avenues étant restées ouvertes, une populace innombrable vint grossir cette troupe de forcenés, et le brigandage ne connut alors plus de bornes. On n'a pas douté que cette seconde irruption n'ait été combinée ; on entrevit une sorte de commandement et de présidence : on y aperçut des ordonnateurs et des chefs ; une tresse noire les distinguait à la tête et ils paraissaient tirer eux-mêmes leurs ordres du Palais-Royal ; il importe de remarquer cette circonstance, ainsi que celle où commença le pillage des blés et farines de la maison. On n'y songea qu'à dix heures du matin, le lundi 13 juillet, et la maison était à la discrétion des dévastateurs depuis deux heures et demie après minuit. On conclura naturellement que l'objet essentiel et direct de ce déchaînement de fureur n'était pas de punir, comme le répandit une classe instruite ou mal intentionnée, la Maison de Saint-Lazare du recèlement et de l'abondance de ses approvisionnements ; on verra qu'à l'époque de sa dévastation, le public devait être bien éclairé sur l'état des greniers de cette Communauté. Maintenant, poursuivons le récit de cette scène de ténèbres.

« Aussitôt après l'arrivée de ce renfort de brigands, on entendit de toutes parts le fracas d'une destruction générale : vitres, croisées, portes, armoires, tables, chaises, lits, manteaux de cheminée, on voyait tout se réduire en éclats sous le fer implacable de ces forcenés. En même temps, un flux et reflux de voleurs de tout âge et de tout sexe dégarnissaient toute les chambres et emportaient avec une incroyable avidité tous les meubles et effets qui s'offraient à leur vue, pénétraient partout, pillaient tout jusqu'aux objets de la dernière

valeur. Pas la moindre parcelle d'habillements, de linge de corps, de lits, de tables, pas un seul des ustensiles de cuisine et des autres offices domestiques n'échappait à l'insatiable rapacité de cet essaim féroce. C'était peu pour ces misérables de s'approprier ce qui était portatif, il fallait que leur rage de nuire s'exerçât sur le reste et que cette maison devint inhabitable. Ils arrachèrent, brisèrent, mirent en lambeaux, dispersèrent dans les cours les bois de lits, les chaises, les tables, mirent hors de service toutes les paillasses et tous les matelas, dégradèrent tous les lambris, écorèrent jusqu'aux angles et cordons des murs. De plus de mille portes qui fermaient les cellules des dortoirs, de plus de mille cinq cents fenêtres qui en éclairaient l'intérieur, rien ne resta en entier, tout subit les derniers traitements de la fureur.

« Le réfectoire, ce vaisseau immense et superbe, estimé par les connaisseurs pour l'ordonnance de son enceinte et surtout pour la beauté des peintures qui en décoraient les murs, n'offrit plus à l'instant à l'œil du spectateur, que les tables renversées, les vases brisés, des bancs en éclat, des tableaux en lambeaux, et toute la nudité d'un lieu où le fer et la guerre ont déployé toutes leurs horreurs. Mêmes dévastations dans les salles destinées aux exercices de la Communauté et aux retraites des étrangers. Il en existait une remarquable et très connue de la capitale pour la collection qu'elle renfermait de cent soixante portraits de papes, de cardinaux, d'évêques et d'autres personnages illustres dont la mémoire est précieuse à la Congrégation de la Mission. Toute cette collection précieuse devint la proie des haches et des lances et fut changée en un monceau de toiles lacérées, froissées et salies sous les pieds de ces furies déchaînées. La grande bibliothèque de la Communauté, la bibliothèque des clercs-étudiants, celle des supérieurs et professeurs, les deux bibliothèques affectées aux deux pensions établies dans cette maison, furent avec leurs

trumeaux et leurs treillages, bouleversées, déchirées et foulées aux pieds, jetées par les fenêtres et dispersées dans les jardins et dans les cours, réduites enfin à un état de dégradation qui ne laisse pas même l'espoir d'extraire de tant de ruines le moindre assortiment. On détruisit jusqu'aux dernières traces d'un cabinet de physique que la maison avait organisé du produit de ses épargnes annuelles pour l'instruction de ses élèves et qui servait surtout à ceux qu'on préparait pour les missions de Chine, où ils n'étaient reçus qu'à la faveur de l'appareil de géométrie, de dioptrique et d'astronomie, dont il faut qu'ils s'entourent, en abordant ces contrées idolâtres.

« La salle de l'apothicairerie, qui renfermait un fond très riche et des parties précieuses, ne fut bientôt qu'un amas de ruines. Tous les ateliers domestiques furent sapés et dépouillés, et toute cette maison ne présenta plus le lendemain à l'œil de ceux qui la visitèrent, que des murs et des décombres. La perte de la procure générale fut immense, parce qu'elle entraînait les fonds et les titres des diverses maisons de la Congrégation, établie, comme nous l'avons vu dans le monde entier.

« Le pillage de la procure domestique, toujours assez pauvre en fonds d'argent, ne put lui ravir que 5000 ou 6000 livres ; c'est tout ce que renfermait le coffre d'une maison, composée de quatre cents personnes. Mais ceux qui savent combien le régime des dépenses de cette Communauté était austère et économique, comprendront comment elle se soutenait et subsistait avec si peu de moyens pécuniaires.

« Tous les objets de confiance ou de charité, dont le Supérieur général et plusieurs de ses assistants étaient les gardiens ou les dispensateurs, furent enlevés de cette maison, ainsi que le modeste pécule des jeunes élèves. Ce ne furent pas ces pertes qui affligèrent des hommes si exercés aux privations et si libres de tout intérêt terrestre ;

mais ils ne purent se voir enlever sans regrets et sans larmes leurs divers papiers, ces gages chers et sacrés de leur application et de leurs longs travaux, ces trésors apostoliques, fruits de leurs veilles, instruments précieux du salut des pauvres.

« Un autre sacrifice dut remplir leur âme d'oppression. c'est le ravage sacrilège, porté dans la chambre de saint Vincent de Paul, dans ce tabernacle dépositaire de tous les monuments sacrés et chéris de sa pauvreté et de son austérité. Une natte de chaume sur laquelle il était mort ; un misérable chandelier, rongé par la rouille et portant le reste du suif qui éclaira son dernier soupir ; une seule chaise de paille, un chapeau grossier ; des vêtements tissus de ce qui se travaille pour la dernière classe des indigents ; le bâton agreste sur lequel il appuyait, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans, son corps épuisé par les veilles et les austérités ; les bas de serge, les seuls dont il connut l'usage ; des linges encore empreints des plaies vénérables de ses jambes crevassées par la continuité des courses que lui inspirait son zèle pour les malheureux ; un chapelet, un bréviaire : tels sont les restes précieux du mobilier d'un saint qui dût être si cher à tout ce qui possède une âme humaine, que des mains indignes et barbares osèrent lacérer sans pudeur et jeter avec emportement au milieu des décombres et des ruines qui signalaient partout les odieux vestiges de ces aveugles instruments du crime. Mais le tableau de ce dernier attentat n'est pas achevé ; le délire conduisit ces hommes effrénés vers un vestibule où l'on venait de placer la statue de saint Vincent de Paul, modèle de celle que l'on voit aujourd'hui aux Enfants-Trouvés ; ils fracassèrent les mains de cette image sacrée ; ils en mutilèrent le corps ; ils en détachèrent la tête, et après l'avoir promenée au bout d'une pique dans les places et les carrefours de Paris, comme l'ombre d'un homme qui aurait été funeste à son siècle et qui aurait été l'oppresseur de ses contemporains,

ils finirent par le jeter dans le bassin du Palais-Royal.

« Ces malheureux ne trouvant plus rien au dedans de la maison dont la destruction ne fut achevée, se portèrent **dans les** jardins et les parterres, ils en ravagèrent les fruits et en arrachèrent **les** arbres. De là, ils se répandirent dans l'enclos, y égorgèrent les **moutons** qui y paissaient et dégradèrent tout ce qui se trouvait sur **leur** passage et, pour mettre le comble à tant de scènes atroces, ils **mirent** le feu aux engrangements. Une partie de ces constructions furent dévorées par les flammes, et tout le corps de la maison eût été réduit en cendres, si l'incendie n'eût été arrêté par la promptitude des pompiers et par le zèle de la milice bourgeoise qui se créa et s'organisa dans la journée ; l'incendie dura néanmoins jusqu'au 14 juillet dans les granges.

« Au milieu d'une multitude de plus de quatre mille misérables, altérés de pillage, de ruines et de malheurs, tout était à craindre pour les ecclésiastiques de la maison. Il leur fallut prendre la fuite, se disperser, errer dans les plaines. Le Supérieur général et deux de ses assistants s'échappèrent par-dessus les murs de l'enclos, un troisième qui osa passer à travers la foule des malheureux pour aller demander du secours, en fut violemment battu et dangereusement blessé. Les deux procureurs ne purent se sauver, qu'en se coulant périlleusement le long des gouttières de l'église, pour gagner les maisons voisines. Heureusement, la Providence fit trouver un moyen pour transporter un vieillard octogénaire, qui s'était cassé une jambe peu de jours avant cette dévastation. Nous dirons tout à l'heure comment un prêtre paralytique fut porté dans la maison, chef-lieu des Filles de la Charité, par les brigands eux-mêmes que la garde-malade salaria pour ce travail ; deux autres infirmes furent conduits chez les religieux Récollets, qui les accueillirent avec tout l'empressement de la plus tendre charité.

Les autres prêtres, clercs et frères se dispersèrent de tous

les côtés à demi nus, réduits à manquer de tout, à se travestir sous des formes séculières pour se dérober aux outrages, à demander les secours de l'hospitalité ~~aux curés et aux~~ vicaires de la campagne, ~~qui~~ donnèrent tous, en ces tristes circonstances, ~~des~~ preuves bien touchantes de leur humanité ~~et qui~~ pourvurent à tous les besoins avec une libéralité vraiment fraternelle. Nous avons dit que sur les dix heures du matin, les agents en chef de la dévastation s'avisèrent de donner un motif apparent à leur aveugle fureur, en accusant les chefs des Lazaristes d'avoir voulu mettre la famine dans Paris, en accaparant pour leur propre compte des magasins considérables de blé. C'est sur cette vague dénonciation que l'on s'empara d'un prêtre et d'un sous-diacre de la maison, les premiers qui se rencontrèrent sur les pas des brigands. Tous deux, en soutane, furent mis sur la même charrette, assis sur des sacs de blé et conduits à la halle sous l'escorte d'une troupe de bandits, armés de torches allumées et de diverses armes meurtrières, et qui les eussent à la fois immolés ou livrés à d'autres furieux, sans l'adresse d'un officier de garde qui, sous prétexte de les tenir sous sa surveillance, les rendit secrètement à la liberté.

« Cependant les brigands ne s'étaient pas encore complètement familiarisés avec les actes sacrilèges, auxquels on les accoutuma depuis. Ils se présentèrent plusieurs fois à la porte de l'église qu'ils ouvrirent, mais ils n'osèrent y commettre la plus légère indécence. L'église fut le seul endroit qui fut épargné. La prudence toutefois avait fait un devoir de porter à l'église Saint-Laurent les vases sacrés et les hosties consacrées. Le prêtre chargé de cette mission, traversa la foule, sans en éprouver aucune insulte. Il est enfin remarquable que dans les six cents chambres qui furent pillées et dévastées de fond en comble, l'image de Jésus-Christ fut seule respectée au milieu des profanations de tout genre, auxquelles les autres tableaux ou images furent livrés. »

Tels sont les divers récits du pillage de Saint-Lazare que nous avons jugé utile de mettre sous les yeux du lecteur. Ils se complètent l'un l'autre.

Lorsque les brigands entrèrent à Saint-Lazare, M. Cayla avec le procureur général fut un des premiers à se présenter à eux. Mais ses paroles ne produisant aucun effet, et menacé à plusieurs reprises, il dut céder à l'avis que lui donnaient ses confrères, et quitter la maison en escaladant un mur.

M. Brunet n'échappa non plus à la fureur des bandits qu'en recourant au même moyen.

M. Ferris, sorti pour chercher du secours, fut poursuivi, frappé, couvert de sang, et il ne parvint à se dérober à tant de cruautés qu'en se retirant successivement dans plusieurs maisons qui lui accordèrent un asile.

M. Pertuisot, ce vénérable vieillard que nous avons vu précédemment conjurer à genoux cette horde de scélérats d'épargner les jeunes gens qui étaient autour de lui, ne put qu'à grand'peine quitter la maison de Saint-Lazare, en passant au milieu d'eux.

Tous les autres missionnaires, jeunes et vieux, se sauvèrent à moitié vêtus, en passant par-dessus les murs de l'enclos, d'autres en se frayant un passage à travers cette horde impie dont ils essayaient toute sorte d'injures et de mauvais traitements.

Bon nombre d'ecclésiastiques de Paris et de la campagne, ainsi que des bourgeois, s'empressèrent de donner asile aux persécutés de Saint-Lazare. Il y eut cependant pas mal d'étudiants et de séminaristes qui, n'espérant pas de sitôt rentrer à Saint-Lazare, se retirèrent dans leurs familles.

Les pertes que subit la maison furent immenses; au jugement des experts, chargés d'évaluer les dégâts faits aux bâtiments, un million n'aurait pas suffi pour les rétablir en bon état; et dans cette appréciation, n'étaient pas compris

ceux des bibliothèques, de l'apothicairerie, du cabinet de physique et du mobilier des pensionnaires.

M. Jean-Baptiste de Nîmes, qui habitait Saint-Lazare en qualité de pensionnaire, perdit en effets pour plus de 10 000 francs et des titres pour plus de 400 000 francs. Les valeurs en numéraire et en titres, enlevées par les pillards à différentes personnes, furent très considérables.

Lorsque les gardes françaises eurent chassé tous les brigands et les voleurs et enlevé les cadavres, quelques missionnaires essayèrent de rentrer dans la maison ; mais pas une chambre n'était habitable, parce qu'il n'y avait ni fenêtres, ni portes intactes, ni literie, ni mobilier d'aucune sorte. Une quête faite dans les églises de Paris, pour réparer en partie cet immense désastre et qui produisit une centaine de mille francs, mit les Missionnaires à même de faire exécuter les travaux les plus urgents, pour se réunir de nouveau et continuer leur ministère de charité corporelle et spirituelle.

Tous ces désastres ne troublèrent pas la paix de l'âme du Supérieur général. Environné de ruines et de débris, il conserva le même calme, la même sérénité, la même égalité d'âme, que lorsque la maison était entière et florissante. Le 24 juillet, il fit un appel à toute la Compagnie pour solliciter des secours prompts et tels que le réclamait cette épouvantable catastrophe.

« La renommée vous a déjà porté, leur dit-il, la triste nouvelle de nos malheurs, mais le tableau qu'on vous en a fait, quelque exagéré qu'il vous paraisse, est infiniment au-dessous de la réalité. On ne peut imaginer un désastre plus universel et plus affreux.

« Dès le 12 du courant, la fermentation fut très grande à Paris, à l'occasion du renvoi de M. de Necker ; des milliers de brigands profitèrent de la circonstance et, sous prétexte de l'intérêt national, ils ne visèrent qu'à assouvir leur haine contre le clergé, et leur passion pour le pillage.

Dans leur fureur aveugle, ils avaient marqué les barrières et les Communautés qui devaient être la proie des flammes. Vers les huit heures du soir, le feu parut aux barrières. Le tumulte était épouvantable dans Paris, et la nuit fut très inquiétante ; cependant nous ne soupçonnions pas le coup qui nous menaçait. A trois heures du matin, une bande de ces furieux armés de fusils, de sabres, et de torches se porta à Saint Lazare ; les portes furent forcées en moins d'un quart d'heure. Le ravage commença avec une fureur sans exemple et ils se soutinrent jusqu'à cinq heures du soir par la multitude de ces forcenés qui se succédaient par milliers, et que rien n'effrayait, parce que Paris était alors sans troupe et sans défense. Tout a été dévasté dans la maison, il ne reste plus ni portes, ni vitres, ni tables, ni lits ; tous les meubles quelconques ont été pillés ; l'argent de la procure et celui des particuliers a été enlevé. Nous avons perdu la plus grande partie de nos papiers et de nos titres ; la bibliothèque a souffert prodigieusement ; le réfectoire est rempli de décombres ; toutes nos provisions sont disparues ; le vin ruisselait de toutes parts dans les caves et près de cent de ces malheureux s'y sont noyés, après avoir bu avec excès ; quelques-uns ont été empoisonnés à l'apothicairerie dont il ne reste plus que les murs.

« Vers les trois heures de l'après midi, le feu s'est manifesté dans le grenier à foin ; tous les bâtiments auraient été consumés sans le prompt secours des pompiers. Le dommage à cet égard n'a pas été fort considérable.

« L'église a peu souffert et a été respectée.

« D'après cet exposé, jugez, Messieurs et mes très chers frères notre position. Tout Paris est indigné du traitement qu'on nous a fait. Bien des personnes nous ont offert des secours, et nous ne négligerons rien pour en obtenir du gouvernement. Malheureusement, les circonstances ne sont pas favorables, et ce n'est guère que de la générosité de nos maisons que nous pouvons attendre un remède à nos

maux. Cependant nous sommes bien éloignés de vouloir vous imposer des taxes au-dessus de vos forces. Il est juste que vous veniez au secours de la maison qui vous a engendrés à la Congrégation et ce sacrifice ne coûtera certainement pas à votre cœur ; mais les secours doivent être proportionnés aux ressources.

« Voici quel est notre plan dans la situation où nous nous trouvons. La maison de Saint-Lazare ne peut plus être si nombreuse qu'elle était ; il nous est absolument impossible de loger et de nourrir le même nombre de Missionnaires, il faut donc que chaque maison se charge d'un nombre proportionné à ses facultés. Les maisons aisées y ajouteront quelques secours en argent, et par ce moyen, soutenu de la plus grande frugalité, nous pourrons peut-être continuer à exister à Saint-Lazare et nous préparer à reprendre un jour les fonctions propres à cette maison.

« Cependant, Messieurs et très chers frères, instruisonous par ce triste événement de l'instabilité des choses humaines, et ouvrons nos âmes aux sentiments que la religion doit inspirer aux malheureux soumis aux ordres d'une providence miséricordieuse. Supportons avec joie la perte de nos biens et soupirons avec plus d'ardeur vers cette patrie heureuse qui doit finir nos maux et récompenser nos travaux. Multiplions nos peines et nos sacrifices pour la réunion des esprits et des cœurs et n'oublions pas les malheureux qui nous ont dépouillés, afin que le Seigneur daigne les éclairer et les convertir. Ajoutons à nos prières, les privations, le retranchement dans nos habits, dans nos repas, dans nos ameublements. Ces sacrifices si convenables dans l'infortune, deviendront une source de mérites devant le Seigneur et un moyen assuré d'augmenter nos ressources dans ce temps de détresse. Peut-être Dieu a-t-il voulu punir par ce désastre, notre éloignement de la simplicité de nos pères et nous ramener à la modestie convenable à notre état. Tels sont les sentiments que notre saint Fonda-

teur tâchait d'inspirer à ses enfants après un malheur à peu près semblable, qui mit en 1649 la maison de Saint-Lazare à deux doigts de sa perte; nos maux l'emportent de beaucoup sur ceux que saint Vincent éprouva alors. Puissent notre courage, notre confiance en Dieu et une fidélité parfaite à tous nos devoirs nous rapprocher de ce grand saint, notre modèle et notre protecteur.

« CAYLA,
« Supérieur Général ».

Toutes les maisons de la Compagnie montrèrent le plus grand empressement à se conformer aux intentions de leur digne chef, en accueillant cordialement les Missionnaires infirmes qui leur furent envoyés et en faisant parvenir des secours qui mirent Saint-Lazare à même de continuer, autant que pouvaient le permettre les circonstances, une partie des fonctions qui lui étaient propres.

(A suivre.)

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

291. *Cantuale ad usum Domus Parisiensis Congregationis Missionis.*
— Ce petit volume, comme son titre l'indique, a été fait particulièrement pour l'usage de la maison-mère de la Congrégation de la Mission; mais il peut être employé par tous les membres de la double famille de saint Vincent de Paul. Il renferme un grand choix de motets au saint Sacrement, à la très sainte Vierge, à saint Vincent, etc. Il est divisé en trois parties. La première contient plus de cinquante morceaux en plain-chant, tous extraits des différents recueils des Révérends Pères Bénédictins de Solesmes; la seconde renferme près de cinquante chants en musique dont plusieurs sont à deux voix. Les chants dont la musique est vraiment religieuse, sont des meilleurs auteurs anciens et modernes. Un certain nombre en ont été composés par des Prêtres de la Mission. Dans la troisième partie se trouvent des cantiques en français spécialement en usage dans la Congrégation de la Mission et chez les Filles de la Charité.

2. *Supplément au Cantuale.* — Le supplément se compose de plusieurs motets en l'honneur du saint Sacrement, de la très sainte Vierge et de saint Vincent de Paul qu'on chantait autrefois à Saint-Lazare, et dont l'absence dans le Cantuale avait été regrettée.

3. *Cantuale ad usum Domus Parisiensis Congregationis Missionis. Organo vel harmonio comitante.* — Ce cahier, grand in-4, ainsi indiqué, comprend l'accompagnement de la deuxième et de la troisième partie du Cantuale. Ce travail a été fait suivant les principes recommandés par S. S. le pape Pie X dans son *Motu Proprio* sur la musique sacrée.

4. *Supplément au Paroissien romain des Révérends Pères Bénédictins de Solesmes.* — Ce supplément, qui est du même format que le paroissien, renferme toutes les fêtes particulières à la Congrégation de la Mission et aux Filles de la Charité et plusieurs autres que doivent célébrer ceux qui suivent l'Ordo de Rome, mais qui ne se trouvent pas dans le paroissien.

5. *Orationes in Benedictione SS. Sacramenti.* — Sous ce titre, on a réuni sur trois feuilles toutes les oraisons qu'on chante aux saluts du saint Sacrement ainsi que les oraisons des fêtes particulières à la Congrégation de la Mission et aux Filles de la Charité. Ce recueil est très utile à la double famille de Saint-Vincent, car il dispense de livres plus grands et de recherches qu'on est obligé de faire pour trouver ces différentes oraisons.

OBSERVATIONS. — Un peut se procurer tous ces livres à la Procure de Saint-Lazare, à Paris, rue de Sévres 95, à l'Économat des Filles de la Charité, à Paris, rue du Bac, 140, et chez Desclée, à Paris, rue Saint-Sulpice, 28, ou chez le même libraire à Tournai (Belgique) et à Rome. — C. S.

PORTRAITS ET SOUVENIRS HISTORIQUES

DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION

MADAME LA BARONNE DE LUPE, NÉE DE BORDA

FONDATRICE

DE LA MAISON DES PRÊTRES DE LA MISSION, A DAX ¹

Les chevaliers de Borda, pendant plus d'un siècle, occupèrent les charges de maire perpétuel et de président au

1. Cette notice a été écrite d'après les registres des baptêmes de l'église de Dax, les archives municipales et les archives de la maison des Lazaristes à Dax, par M. Alphonse Delanghe, C. M.

présidial de la ville de Dax. Le 5 novembre 1807, François de Borda, qui avait porté les titres de seigneur de Josse, Gourby, Brutaïls et Abbesse, qui avait ensuite courageusement supporté l'exil, et les revers de fortune, venait à Dax, présenter aux fonts baptismaux de l'église Notre-



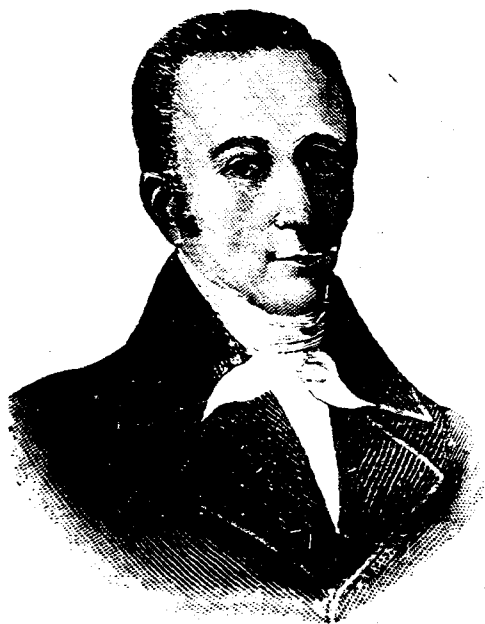
M^{me} la baronne de Luré
1807-1862

Dame, précédemment cathédrale, son enfant née la veille en son domaine du Pouy, dans la banlieue de la ville. C'était une fille qui reçut les noms de Cécile-Charlotte ; elle fut ensuite surnommée Amanda par l'affection des siens. Cette enfant, de grande espérance, faisait la consolation de son digne père et la joie de sa pieuse mère Laure Sallenave. Pour recevoir une éducation plus parfaite, elle fut confiée

aux Ursulines de Pau. Elle profita beaucoup à cette bonne école et garda toute sa vie le meilleur souvenir de ces excellentes religieuses. Même des attraita pour la vie de communauté ne tardèrent pas à se manifester ; mais il fallut attendre longtemps l'heure de la divine Providence. A quinze ans, la jeune fille dut rester à la maison paternelle pour le soulagement et la consolation de sa bonne mère qu'une cruelle maladie conduisait au tombeau le 10 octobre 1823, et que l'archiprêtre de Dax considérait comme un ange de piété qu'il aimait à visiter pour son édification. Dans cette cruelle épreuve, toute l'affection de M. François de Borda se reporta sur sa fille unique. Un jour, c'était à la fin de 1824, il l'appela et lui dit à l'improviste : « Ma fille, vous allez épouser M. le baron Alphonse de Lupé. » C'était un capitaine de trente-deux ans, aux allures toutes militaires, fils de M. le vicomte Urbain de Lupé de Garanné, chevalier de la Légion d'honneur et de l'Ordre royal et militaire de Saint-Louis. La jeune fille obéit. Elle parut dans le monde et dans la meilleure société de Dax avec grande distinction, alliant les qualités de l'esprit et la noblesse du caractère à une respectueuse réserve et à une gravité au-dessus de son âge. Mais toutes les espérances de M. de Borda ne se réalisèrent pas. De ce mariage il ne naquit pas d'enfant... Et les années de la jeune baronne s'écoulaient tranquilles au milieu des relations du monde. Le 22 septembre 1841, la mort arracha à l'affection des siens le père, M. François de Borda, vrai type du gentilhomme, et aimé de tous ceux qui l'entouraient. Sept jours après, le 29 du même mois, frappé à son tour, M. le baron Alphonse de Lupé le suivit brusquement dans la tombe.

Mme de Lupé restait seule, plongée dans un deuil cruel et dans la tristesse la plus profonde. Veuve à trente-quatre ans et héritière de tous les biens de la famille, elle se voua aux œuvres de piété et de charité. Ses premiers soins furent de réaliser le vœu de son vénéré père : fonder un établis-

sement religieux en la propriété du Pouy, y ériger une chapelle où reposeraient les restes mortels de ses parents défunts. Ces pieux désirs furent accomplis, le 21 novembre 1845, jour où M. Étienne, Supérieur général de la Mission, vint bénir cette chapelle de Notre-Dame du Pouy et cette nouvelle maison qui compta d'abord deux missionnaires et



M. François de BORDA
décédé à Dax, le 22 septembre 1841.

deux frères; il y installa le nouveau Supérieur, M. Truquet. Dès ce jour, pour continuer les œuvres de leur saint Instituteur, dans sa patrie même, les enfants de Saint-Vincent-de-Paul furent mis en possession de la propriété du Pouy, de la maison bourgeoise, avec son importante bibliothèque, de l'enclos avec ses jardins, prés, vignes, bois, de la tour dite de Borda et du belvédère ou kiosque de Lupé.

De son côté, la généreuse fondatrice se préparait à embrasser la vie religieuse. Elle dut auparavant régler toutes ses affaires de famille et rétablir sa santé pour lors bien ébranlée. Durant ces années d'attente, elle édifia la ville de Dax par ses grandes vertus. Enrôlée dans la confrérie des Dames de Charité, elle fut des plus zélées pour visiter les pauvres et assister les mourants. Dans sa propre maison, elle faisait de la soupe pour les indigents et la leur distribuait elle-même. Elle organisait des réunions pieuses ; elle travaillait pour fournir des ornements et du linge à l'église. Elle s'associa d'autres dames pieuses pour vaquer ensemble aux exercices de la retraite annuelle et des retraites mensuelles. Elles étaient sept en 1846 ; elles se réunirent vingt-deux en 1848, pendant cinq jours de retraite, avec trois méditations et une grande conférence chaque jour, outre les lectures tirées de Saint-Jure et de Bellécius, au milieu du plus strict silence, sauf une demi-heure après les repas. A toutes ces vraies chrétiennes, la pieuse baronne donnait l'exemple, par sa régularité et sa dévotion. Elle avait pris pour devise : « Jésus-Christ est ma vie : l'écouter, l'imiter et l'aimer, c'est le secret de mon bonheur. » Elle avait écrit une méthode pratique pour l'oraison mentale, des prières pour les principales actions de la journée, des actes de préparation à la mort ; elle notait les pensées qui l'avaient frappée dans les méditations, les résolutions qu'elle avait prises, surtout celles qui favorisaient l'humilité, en conformité avec Notre-Seigneur pauvre, caché, obéissant partout et toujours. Elle avait choisi pour bouquet spirituel ces maximes de sainte Thérèse : « Que rien ne te trouble, que rien ne t'épouvante ; tout passe ; Dieu ne change point. La patience obtient tout. Qui possède Dieu, rien ne lui manque ; Dieu seul suffit. »

Telle était la piété de Mme de Lupé dans le monde. Mais cela ne suffisait pas à son âme insatiable de biens surnaturels. Elle se dépouilla donc de tout son patrimoine et, au

mois de mai 1853, elle prit le chemin de Toulouse. Son but était d'entrer chez les religieuses de la Visitation. Le cocher toulousain se trompa et la conduisit au Refuge ou monastère de Notre-Dame de Charité. Tout lui plut en ce couvent, le parfum de pauvreté, d'austérité et de piété qu'elle respirait produisit en elle une impression profonde. Mais s'étant aperçue de sa méprise, elle se retire alors et se rend chez les Visitandines. Là, rien de ce qu'elle voit et entend ne lui parle au cœur. Elle estime alors qu'il y a eu une disposition particulière de la divine Providence et revient au Refuge où elle est reçue comme postulante. Malgré ses quarante-six ans, sa santé fragile et les habitudes contractées dans le monde, elle y fait son postulat et revêt l'habit religieux, le 9 décembre 1853. Mgr l'archevêque de Toulouse présidait la cérémonie et M. Truquet, lazariste, Supérieur de la Maison de Notre-Dame de Pouy, à Dax, fit ressortir, dans l'éloquent discours qu'il prononça en cette circonstance, toute l'étendue du sacrifice de la généreuse baronne de Lupé, née de Borda et appelée en religion sœur Marie de Saint-Charles. La fervente novice aimait à s'effacer, mais elle frappa ses compagnes par son exquise politesse, par sa piété solide et par son amour du devoir. Elle tomba gravement malade en octobre 1854. Par une permission exceptionnelle de Mgr l'archevêque, elle put, le 28 novembre, après avoir reçu les derniers sacrements, prononcer les vœux sous condition et elle le fit avec le plus grand esprit de foi et d'humilité. Elle guérit toutefois et put reprendre sa vie de dévouement. « Une religieuse, écrivait-elle en octobre 1855, ne doit vouloir que travailler et souffrir... Notre-Seigneur fut très pauvre par affection et par préférence... Nous avons quitté nos biens pour l'imiter. Cela ne suffit pas. Il faut que ce clou vous perce et fasse jaillir le sang. Il faut pour son amour souffrir. Il faut, en un mot, sentir la pauvreté... » Et cette âme loyale pratiquait ce qu'elle écrivait. Elle se prépara avec

grande ferveur et humilité à ses vœux solennels. Elle eut le bonheur de les prononcer le 27 décembre 1855, fête de Saint-Jean-l'Évangéliste, en présence de Mgr Mioland, archevêque de Toulouse.

Sœur Marie de Saint-Charles se montra fidèle à ses résolutions. Elle s'exerça dans les vertus humbles et cachées par amour pour Notre-Seigneur, tout en travaillant selon ses forces à divers emplois de la Communauté, à la sacristie, au secrétariat et à la procure. Ses supérieures rendirent hommage à sa prudence, à sa délicatesse et à sa parfaite discrétion. Bientôt ses forces trahirent sa bonne volonté. Elle dut reprendre le chemin de l'infirmerie. Pendant que l'âme se purifiait, et s'élevait, le corps était terrassé par un terrible mal ; le cancer qui lui dévorait les entrailles finit en 1861 par clouer la pieuse victime sur un lit de souffrances, en proie à de terribles douleurs. Elle recourait à la prière, pratiquait la patience, offrait ses peines pour l'expiation de ses péchés et semblait goûter d'avance les délaissements et l'obscurité du tombeau. Elle eut la consolation de recevoir les derniers sacrements et de communier plusieurs fois avant le jour de la suprême délivrance.

Ce fut le 2 avril 1862 qu'elle quitta cette vallée de larmes pour aller recevoir la récompense de ses œuvres. La cérémonie des funérailles fut très simple. Elle fut enterrée dans le cimetière des religieuses de la Visitation, chez lesquelles elle avait désiré une place en arrivant à Toulouse. Elle ne vint jamais occuper la place qui lui était préparée auprès de ses parents dans la chapelle de Notre-Dame du Pouy à Dax. Mais une plaque de marbre y rappelle son souvenir ; en voici l'inscription : « A la mémoire de très noble et très religieuse dame Cécile-Charlotte de Borda, Veuve de Lupé, qui s'était réservé ici sa demeure dernière. Mais sœur Marie de Saint-Charles voulut reposer parmi ses sœurs en Jésus-Christ du monastère du Refuge à Toulouse. Née le 4 novem-

bre 1807, elle décéda le 2 avril 1862. Elle avait passé huit ans et quatre mois dans le cloître. Elle distribua ses biens aux pauvres. Sa piété demeure à jamais et sa mémoire est en bénédiction. »

Le Gérant : Ch. SCHMEYER.

EUROPE

FRANCE

LA CAUSE DE BÉATIFICATION

DES FILLES DE LA CHARITÉ D'ARRAS (1794)

Les journaux religieux ont publié la dépêche suivante reçue de Rome :

« Rome, 14 mai.

« Ce matin, au Vatican, la Congrégation ordinaire des Rites a décidé l'introduction de la cause de béatification, comme martyres, des Filles de la Charité Marie-Madeleine Fontaine et ses compagnes d'Arras, et des Ursulines de Valenciennes, guilloténées sous la Terreur. Conséquemment, elles peuvent désormais être désignées du titre de Vénérables. »

Les Filles de la Charité d'Arras dont il est ici question sont :

1° La sœur Marie-Madeleine FONTAINE, supérieure; elle naquit à Étrepagny (Eure), en 1723; elle fut employée successivement à Rebetz, puis à Arras.

2° La sœur Thérèse-Madeleine FANTOU, du village de Miniac-Morvan, diocèse de Dol en Bretagne, née en 1747; elle fut placée successivement dans les maisons de Ham, Chauny, Cambrai et Arras.

3° La sœur Jeanne GÉRARD, de la paroisse de Cumières, diocèse de Verdun. Placée à Arras.

4° Sœur Marie-Françoise-Pélagie L'ASNEL, de la ville d'Eu, diocèse de Rouen, née en 1748; elle fut employée successivement à Senlis, Saint-Lazare, Cambrai et Arras.

Les lecteurs des *Annales* seront bien aises, nous le pensons, d'avoir sous les yeux un court résumé de la vie et de la mort de ces vénérables et héroïques servantes de Dieu : nous le leur présentons dans les pages qui suivent.

LA VÉNÉRABLE MARIE-MADELEINE FONTAINE
ET SES COMPAGNES DE LA MAISON D'ARRAS,
FILLES DE LA CHARITÉ DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL,
MISES A MORT POUR LA CAUSE DE LA RELIGION
à Cambrai, le 26 juin 1794.

On était en France au milieu de la formidable tempête de la Révolution. C'est alors que, dans ce chaos, apparaissent ces âmes innocentes, les prêtres immolés, les vierges martyres; au nombre de celles-ci, on compte la sœur Marie-Madeleine Fontaine et ses compagnes de la maison d'Arras, Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul. Elles sacrifièrent leur vie plutôt que de ne pas suivre leur conscience; elles montèrent sur l'échafaud à Cambrai, où elles avaient été transférées, et y moururent, le 26 juin 1794.

Rappelons le cadre historique dans lequel s'accomplirent ces tragiques événements, c'est la Révolution; nous raconterons ensuite la scène du martyre.

I. — LA RÉVOLUTION

C'est à la fin du dix-huitième siècle qu'éclata en France le coup de tonnerre de la Révolution. Nul homme un peu instruit de l'histoire, n'ignore à quel point, dans l'Europe tout entière, le ciel était alors chargé d'orage. Toutes les nations semblaient vouloir contribuer à former et à nourrir la tempête.

Si le trône croule en France et si les autels y sont renversés, qu'on se rappelle ce qu'étaient au dix-huitième siècle, autour de la France, les rois et leurs ministres, et comment ces ministres et ces rois traitaient l'Église et les prêtres. Ne parlons que des nations catholiques : on sait ce que, d'autre part, fut, par exemple, chez les nations protestantes, Frédéric II de Prusse, le correspondant et l'appui de Voltaire. — En Autriche, régnait Joseph II, à la fois im-

pie, et, à cause de ses tracasseries, surnommé « le sacriscrain ». Dans l'Italie, en Toscane, Léopold II, son frère, était aussi son disciple et son émule. On sait ce qu'étaient les ministres des autres rois : à Naples, c'était Tanucci, justement haï du peuple et sectaire impudent en face du pape et de l'Église ; en Espagne, c'était d'Aranda, lequel gouverna jusqu'en 1792 : c'est lui qui voulait, dit un philosophe de son temps, « faire graver sur les frontispices de tous les temples les noms de Luther, de Calvin et de Mahomet avec celui de Jésus-Christ¹ ». On sait ce qu'était, en Portugal, le ministre Pombal ; il frappa la noblesse, et l'histoire raconte comment, en particulier, il traita les religieux de la Compagnie de Jésus : « Ils étaient dix-huit cents en Portugal ; l'exil fut la peine la plus douce ; la prison et la mort furent réservées à un grand nombre, aucun ne fut jugé. Sur cent vingt-cinq jésuites ensevelis par Pombal dans les cachots, près du Tage, il n'en restait que quarante lorsque ce ministre hypocrite et sanguinaire tomba ; les autres avaient été dans la prison, délivrés par la mort². » Tel était l'état de ces nations pendant la seconde moitié du dix-huitième siècle. En France, la situation était semblable : on venait d'avoir pour roi Louis XV qui n'était ni meilleur ni pire que ses « frères » d'Autriche, d'Espagne, de Naples, de Portugal ; on connaît, hélas ! ses mœurs. Il avait eu pour ministre Choiseul qui est à sa place naturelle parmi les Tanucci, les Pombal, les d'Aranda que nous venons de nommer.

Partout donc grondait l'orage ; la seule chose qu'on ignorait, c'était où il éclaterait. Ce fut en France. Là, les idées mûrissent peut-être plus vite qu'ailleurs, soit pour l'apostolat du bien, soit pour celui du mal. Le peuple tira les conclusions du spectacle scandaleux qu'il venait d'avoir

1. Paroles du marquis de Langle, dans son *Voyage en Espagne*. Apud Chantrel, *Histoire moderne*, 2^e partie, p. 275 (1882).

2. *Ibid.*, p. 271.

sous les yeux et des doctrines perverses que le philosophisme régnant dans toute l'Europe avait fait retentir à ses oreilles. Il renversa le trône et bouleversa l'ordre social qui existait : ce fut la Révolution. Et parce que les artisans audacieux de cette œuvre dont le souvenir même fait trembler craignaient que les serviteurs de l'autel ne tentassent de relever le trône ; parce que, aussi, ils étaient pervertis par les doctrines impies des philosophes, bientôt, à la Révolution politique vint s'ajouter la persécution religieuse.

Au milieu des terribles épisodes qui marquent les étapes de ce grandiose et sanguinaire bouleversement, racontons l'un d'eux : le martyre des Filles de la Charité d'Arras¹.

II. — LA PERSÉCUTION. — LES FILLES DE LA CHARITÉ D'ARRAS

C'est en 1656, du vivant même de saint Vincent de Paul, que les Filles de la Charité furent envoyées à Arras. Elles s'établirent dans un local que leur avait offert une demoiselle Deslyons dans la rue appelée encore aujourd'hui « de la Charité ». Les sœurs y demeurèrent pendant plus d'un siècle, se dépensant avec zèle au service des pauvres ; mais en 1778, l'évêque, Mgr de Conzié, désirant donner de l'extension à leurs œuvres, acheta, pour les y établir, un vaste terrain qui longeait la rue des Teinturiers. La nouvelle habitation fut terminée en 1782.

En 1789, la maison d'Arras comptait sept sœurs. La supérieure, sœur Madeleine Fontaine, née à Étrepagny, dans le département de l'Eure, en avril 1723, servait les pauvres depuis plus de quarante ans et jouissait de l'estime et de la vénération de toute la ville. Elle avait comme compagnes les sœurs Marie Lanel, Thérèse Fantou, Jeanne Gé-

1. Les détails historiques qui vont suivre ont été empruntés à l'ouvrage intitulé *les Filles de la Charité d'Arras*, par L. Misermont, prêtre de la Mission, 2^e édition. In-8, Cambrai, Deligne, 1901 ; et à une brochure de même titre, sans date et sans nom d'auteur. In-32, Abbeville, Paillard.

rard, Rose Micheau, Jeanne Fabre et Françoise Coutocheaux¹. Toutes ensemble se livraient aux œuvres chères au cœur de saint Vincent. A l'école gratuite pour les filles, elles ajoutaient la visite des pauvres à domicile et les soins prodigués aux malades qui se présentaient nombreux à leur dispensaire.

Au début de la Révolution les sœurs ne furent pas inquiétées. Une délibération de l'administration du département du Pas-de-Calais, datée du 15 mai 1791, avait même déclaré « qu'elles n'avaient pas à craindre de voir troubler la tranquillité dont elles jouissaient ». On ajoutait, dans le style de cette époque : « Elles doivent, au contraire, tant qu'elles se renfermeront dans la sphère active et pure des bienfaits de la charité chrétienne, compter sur la protection des lois qui leur est assurée... »

Mais le mouvement révolutionnaire s'accroissait : la législation devenait de plus en plus exigeante et redoutable pour tous ceux qui étaient suspectés de vouloir réagir contre l'ordre de choses qui venait d'être établi violemment.

La sœur Fontaine et ses compagnes s'étaient résignées à quitter leur costume et à déposer leur cornette : c'était un sacrifice, sans doute, mais par là elles sauvaient l'essentiel qui était de continuer leur œuvre de charité et de religion auprès des malades et des pauvres.

D'autres difficultés allaient surgir avec la question des serments. Le premier serment, celui de fidélité à la Constitution civile du clergé n'eut pas à les embarrasser : il ne fut d'abord imposé qu'aux ecclésiastiques « fonctionnaires publics ». Rome le condamna par une décision du mois de mars 1791. Ce fut le seul sur lequel le pape prononça. Mais il y eut d'autres formules de serment imposées successivement par les lois, notamment celui qu'on appelait *de li-*

1. Les dernières se retirèrent pendant la Révolution dans leur famille; après la Révolution, on retrouve quelques-unes d'elles dans le personnel de la Communauté.

berté-égalité. Était-il permis de le prêter ? Les fidèles sur ce point s'en remirent à l'appréciation des administrations diocésaines, lesquelles furent diverses dans leurs appréciations, suivant l'interprétation qu'elles donnèrent aux formules discutées. L'évêque d'Arras, lequel avait émigré à Tournai, déclara qu'il regardait ce serment comme illicite; les Filles de la Charité estimèrent naturellement devoir suivre la décision de l'évêque diocésain. Dès lors, leur ligne de conduite était tracée : puisqu'elles regardaient la prestation de ce serment comme défendue par la conscience, elles devaient mourir plutôt que de le prêter; et, on le verra, elles moururent.

III. — LA PRISON

En 1793, arriva à Arras, envoyé par la Convention, un des plus farouches révolutionnaires, Joseph Lebon. Quelques jours seulement après son arrivée, deux commissaires se présentaient, au nom du district et du conseil général de la commune, à la Maison de Charité de la rue des Teinturiers. Ils étaient chargés de s'assurer si les sœurs avaient prêté le serment et de « faire toutes autres réquisitions ».

Les sœurs répondirent avec fermeté qu'elles n'avaient pas prêté le serment et qu'elles étaient décidées à ne pas le prêter : les délais qu'on leur offrait étaient inutiles, car leur conscience leur défendait de se soumettre aux injonctions de la loi. Les commissaires prirent acte de ce refus et procédèrent ensuite dans toute la maison à une perquisition des plus minutieuses. Ils vinrent la renouveler deux jours après, mais les recherches n'amenèrent aucun résultat.

Ces visites et perquisitions inutiles furent bientôt suivies (23 novembre 1793) d'un arrêté d'après lequel la Maison de Charité perdait son nom pour recevoir désormais le nom de Maison de l'Humanité. Elle recevait un directeur, le citoyen Mury, qui bientôt devenait le dénonciateur des Sœurs. Neuf jours à peine s'étaient écoulés depuis son

installation, qu'il obtint un arrêté qui le laissait seul maître de la Maison de l'Humanité. En même temps, un arrêté du District ordonnait l'arrestation des quatre Filles de la Charité. « Considérant, y était-il dit, que les filles ou femmes attachées à la Maison dite de la Charité, aujourd'hui de l'Humanité, s'obstinent à ne pas faire le serment exigé par la loi, le District arrête qu'elles seront privées de pensions ou traitements, exclues des fonctions qu'elles remplissent, et mises en arrestation comme suspectes. »

Elles furent d'abord conduites à l'Abbatiale, prison relativement douce, et bientôt dirigées brutalement vers la prison de la Providence, où les attendaient des privations de toutes sortes.

Mury dénonça les sœurs comme ayant recélé des journaux antipatriotiques et sa fille renouvela cette dénonciation un peu plus tard. Le 4 avril 1794, la sœur Fontaine et ses compagnes furent donc conduites, pour être interrogées devant le tribunal. La sœur Fontaine y répondit que, quant aux journaux et aux différentes publications que l'on prétendait avoir trouvés dans la Maison de Charité, elle n'en avait aucune connaissance : elle ne les avait jamais lus, elle n'en avait jamais entendu parler. Les interrogatoires des sœurs Gérard, Lanel et Fantou furent identiques à celui de la sœur Fontaine, et les réponses furent semblables. Le lendemain, 5 avril, elles furent transférées à la prison des Baudets, où, au milieu des autres prisonniers, elles répandirent la consolation et les encouragements comme elles avaient fait à la prison de la Providence.

IV. — A CAMBRAI. — LE MARTYRE

Lebon ayant été envoyé d'Arras à Cambrai, il réclama pour son nouveau tribunal divers prévenus d'Arras qui lui furent envoyés : de ce nombre étaient les quatre sœurs de Charité, qui faute de place dans la prison de Cambrai

furent enfermées au séminaire de cette ville, où était déjà dressé le tribunal.

Après un court interrogatoire semblable à celui d'Arras, la sentence de mort fut portée. La sœur Madeleine Fontaine, principale accusée, était condamnée la première comme « pieuse contre-révolutionnaire, ayant conservé précieusement et même caché sous un tas de paille une foule de brochures et de journaux respirant le royalisme le plus effréné, *ayant refusé le serment*, ayant même insulté aux commissaires du district, etc... » La même peine était portée contre les sœurs Jeanne Gérard, Marie Lanel et Thérèse-Madeleine Fantou, « complices de la dite Madeleine Fontaine ».

La parole à retenir ici est celle de la sentence où il est dit qu'elles sont condamnées comme « ayant refusé le serment ».

On était au 26 juin 1794. Les sœurs furent immédiatement conduites à l'échafaud dressé sur la place d'Armes de la ville. Là, elles prièrent à genoux attendant le moment de consommer leur sacrifice, puis elles gravirent l'une après l'autre les degrés de l'échafaud, ensanglanté déjà par d'autres victimes. La sœur Fontaine mourut la dernière. Avant de présenter sa tête au bourreau, elle voulut une dernière fois adresser au peuple ses paroles d'espérance et de consolation. On a écrit qu'elle dit à ceux qui étaient près de l'échafaud : « Nous sommes les dernières victimes. Demain la persécution aura cessé, l'échafaud sera détruit et les autels se relèveront. » Ce fut vrai pour Cambrai. Peu de temps après, survint la chute de Robespierre ; elle obligea Lebon à fuir les départements qu'il avait terrorisés.

Les corps des quatre Filles de la Charité furent déposés dans la fosse commune du cimetière de la porte Notre-Dame à Cambrai.

En vue de la cause de béatification, un procès informatif eut lieu par ordre de l'archevêque de Cambrai en 1900

(voir *Annales*, t. LXXIV, p. 364). La cause de béatification vient d'être introduite à Rome, comme nous l'avons dit plus haut ; il y a lieu d'espérer qu'elle aura bientôt une heureuse issue, et que, prochainement, il sera permis de saluer les Vénérables servantes de Dieu du titre de Bienheureuses.

* * *

Lorsque les quatre sœurs de Charité furent près de monter sur l'échafaud et qu'on se préparait à leur lier les mains, elles tenaient leur chapelet. Le bourreau voulait le leur enlever. Un des assistants le prit et le leur plaça à chacune en forme de couronne sur la tête. Touchant symbole : en pensant à ce rosaire, à cette couronne placée sur le front de ces vierges qui allaient mourir pour la religion, il semble que l'on entrevoit l'autre couronne qui les attend quelques instants après, dans l'éternelle vie, et que l'on entend le cantique de leur entrée au ciel : « Venez, épouses du Christ, recevez la couronne que le Seigneur vous a préparée pour l'éternité. *Veni, sponsa Christi, accipe coronam quam tibi Dominus præparavit in æternum.* » A. M.

MONTOLIEU

Une lettre qu'on trouvera à la fin de ces notes et qui nous a été transmise par M. Bélot, l'aumônier dévoué de la maison de retraite des Filles de la Charité à Montolieu, nous a amené à recueillir quelques souvenirs sur cet établissement : nous les donnons ici.

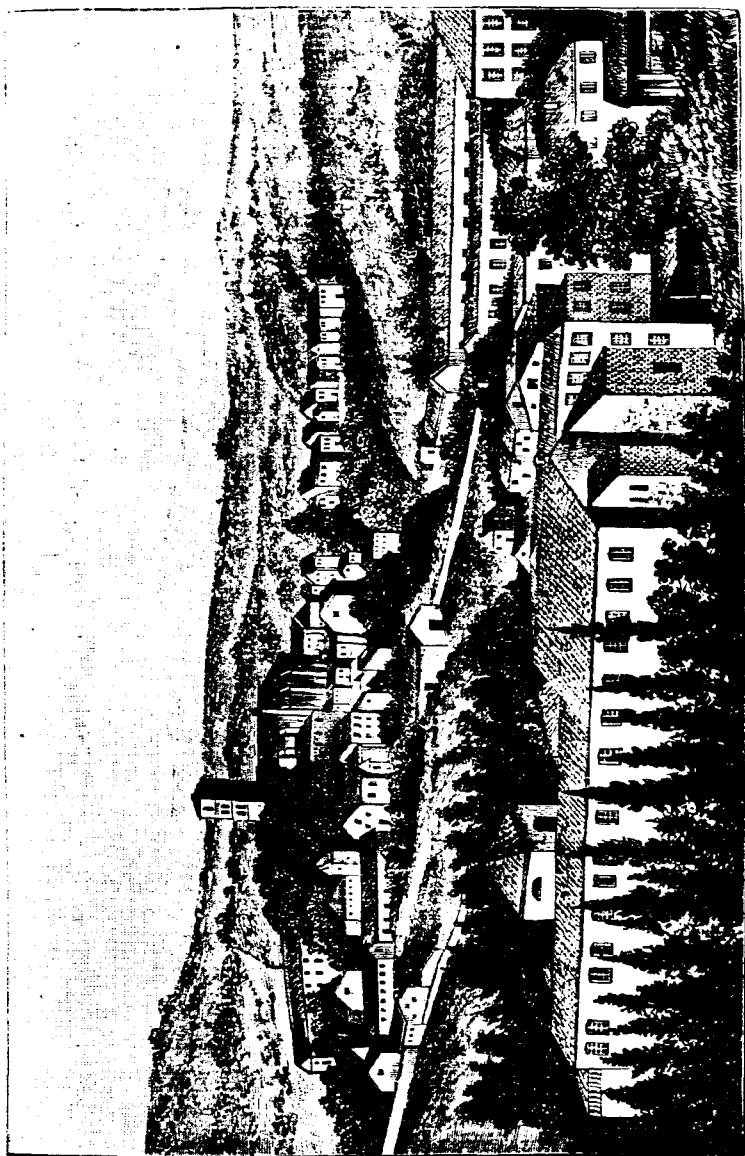
Montolieu est situé dans le sud de la France, dans le département de l'Aude. Cette petite ville s'élève sur un promontoire granitique dans la fourche formée par le confluent de deux rivières, la Rougeanne et la Dure dont la réunion constitue l'Alzau. Montolieu compte aujourd'hui environ 1 500 habitants. La localité est en relation avec le chemin de fer, soit par Carcassonne, soit par la station

plus rapprochée de Pezens qui est à 9 kilomètres. Montolieu a un bureau de postes et le télégraphe.

Dans l'*Histoire du Collège de Montdidier* (2 volumes in-4, Montdidier, 1904), collège qui fut, comme celui de Montolieu dirigé par les Lazaristes au dix-neuvième siècle, et dont on peut dire qu'il lui succéda, on lit ces détails sur Montolieu :

« Sur le versant méridional de la Montagne-Noire, s'étage en amphithéâtre le vieux bourg de Montolieu. La petite cité n'offre rien de bien remarquable ni comme aspect, ni comme position. Le paysage, du côté du Nord surtout, présente même quelque chose d'austère qu'on ne trouve pas sur le versant opposé, généralement plus frais et moins dénudé. Cependant, un gracieux vallon qui s'ouvre au sud de la ville, deux modestes cours d'eau qui descendent des hauteurs du massif et vont se joindre aux portes de Montolieu, un petit mamelon couronné par un sanctuaire, plusieurs collines dont les vignobles n'ont pas complètement disparu, donnent au site un peu de fraîcheur et de charme en lui ôtant ce qu'auraient de trop sévère la vue des gorges de la montagne et un horizon borné. On comprend qu'un emplacement semblable, si bien fait pour la solitude, ait été choisi autrefois pour une maison de prière. Un couvent, en effet, avait été bâti à l'ouverture du vallon, mais, par suite de vicissitudes que nous n'avons pas à rappeler ici, le couvent fit place à un collège qui fut confié à la Congrégation de la Mission.

« Cet établissement, dont le nombre de pensionnaires dépassa deux cents, a joui, jusqu'à sa fermeture, d'une réputation grandement méritée. Tout ce que le Midi comptait alors de grandes familles y envoyait ses enfants. La littérature surtout y était en honneur. Les anciens élèves de Montdidier se rappellent certainement encore avoir lu avec plaisir et profit des recueils imprimés de devoirs littéraires composés par les élèves de Montolieu. Le nombre



MONTOLIEU

En haut, l'église et le clocher. au milieu du bourg; en bas, la maison des Filles de la Charité (1907).

d'hommes distingués qui sortirent de ce collège est considérable. Trois anciens élèves siégeaient encore comme députés, à l'Assemblée nationale de 1871.

« M. Étienne, Supérieur général des Lazaristes estimant toute cette grandeur incompatible avec l'esprit de la Congrégation, en décida la fermeture en juillet 1846.

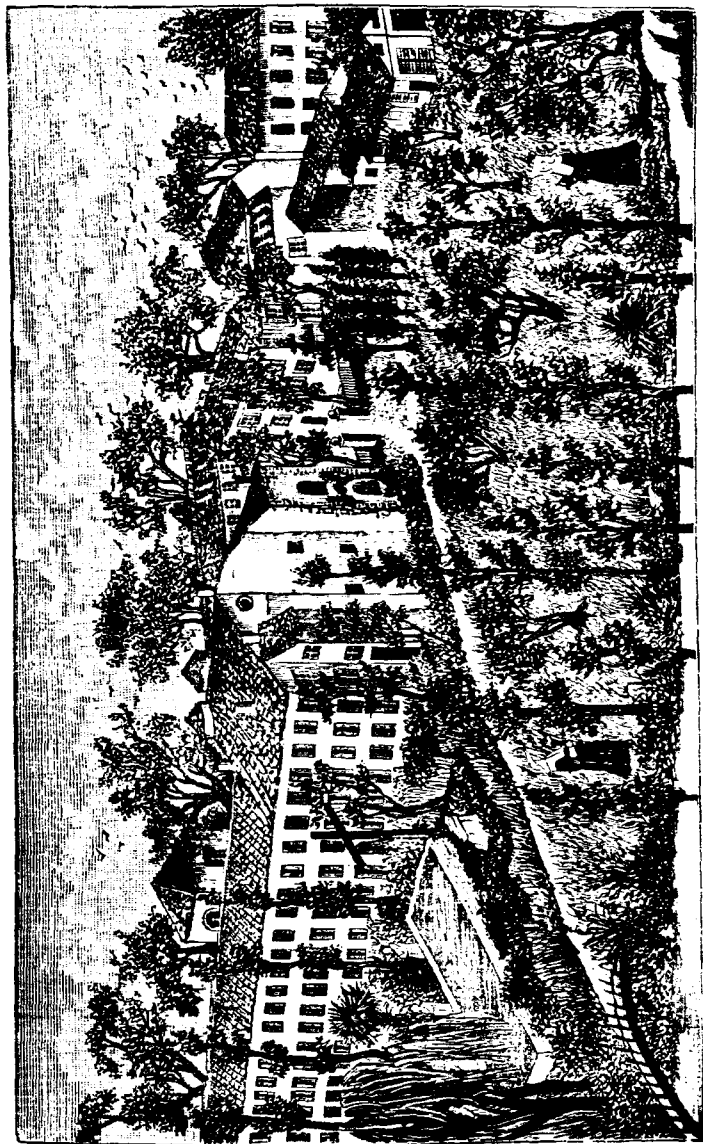
« Montdidier profita de la disparition de Montolieu. Cette maison une fois fermée, en effet, on expédia sur le collège de Montdidier, une partie de la bibliothèque et du cabinet de physique, des costumes richement brodés servant aux représentations et de grands tableaux qui ornent actuellement encore la chapelle du collège. »

L'immeuble de Montolieu fut alors utilisé pendant quelques années, croyons-nous, comme séminaire de philosophie pour les jeunes ecclésiastiques du diocèse de Carcassonne. En 1870, il est devenu une maison de retraite pour l'importante Communauté des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul.

Voici quelques lignes de la lettre d'une des sœurs qui s'y trouvent actuellement :

« En souvenir de son passé si glorieux, notre maison conserve le nom de Collège de Montolieu. Nous en occupons les bâtiments et la propriété qui les entoure. Cette antique demeure a dû subir de nombreuses modifications; les disciples de saint Benoît en avaient fait une abbaye, la Révolution de 93 en fit des ruines, les Missionnaires lazaristes, après la Révolution en firent un superbe collège; elle est devenue après 1870 et elle est aujourd'hui une maison de retraite pour les Filles de la Charité. Si l'âge avancé, des infirmités, ou un défaut de santé nous éloignent des œuvres qui nous furent si chères et pour lesquelles nous avons tout quitté, nous trouvons ici la plus douce compensation.

« La Communauté nous entoure de sa maternelle protection.



MONTOLIEU

VUE INTÉRIEURE DE LA MAISON DES FILLES DE LA CHARITÉ (1907)

« Tous les ans, nous voyons arriver, aux six retraites annuelles qui se donnent ici, nos sœurs des alentours qui viennent prendre part aux exercices spirituels et reprendre des forces nouvelles pour les œuvres dont elles ont la charge et la conduite. Dans la mesure des forces qui nous restent, nous vivons de la vie de communauté : la prière, le travail, le recueillement nous mènent doucement à la fin de notre exil, et, il faut le dire, puisque c'est la vérité, nous ne sommes pas trop pressées d'en voir arriver le terme.

« Sœur EUCHARIS. »

ITALIE

ROME

La très honorée Mère Kieffer, avait chargé deux sœurs de la maison de Paris, la sœur de Montesquiou, économe, et la sœur Hannezo, directrice du noviciat ou séminaire des sœurs à Paris, de la représenter en mettant aux pieds du Saint-Père ses hommages.

La lettre suivante donne le récit de l'accueil plein de bienveillance que le Souverain Pontife a daigné faire aux sœurs.

Lettre de la sœur MONTESQUIOU, Fille de la Charité, à la très honorée Mère KIEFFER, à Paris

Rome, 24 mars 1907; dimanche des Rameaux.

MA BONNE ET VÉNÉRÉE MÈRE,

Il est tard ce soir et cependant je ne puis me décider à clore cette journée, mémorable pour nous, sans vous donner quelques détails sur l'audience que nous avons eue ce matin. Notre dépêche, envoyée au sortir du Vatican, vous a laissé entrevoir notre joie.

Nous sommes arrivées au Vatican, ma sœur directrice et

moi, à dix heures et demie, et, un quart d'heure après, on venait nous chercher pour nous introduire près du Saint-Père. Nos cœurs battaient bien fort. J'ai voulu faire les trois prostrations d'usage, mais dès la seconde, le Saint-Père a paru tout désolé et a dit plusieurs fois : « Debout ! Debout ! » Il nous a donné son anneau à baiser, puis il nous a fait asseoir; j'étais tout à côté de lui et il me regardait avec un air si paternel et bienveillant que ma frayeur s'est évanouie comme un rêve. Je lui ai dit que vous m'envoyiez ma vénérée Mère, pour offrir à Sa Sainteté en même temps que l'hommage filial de la Communauté et de nos Supérieurs, l'obole des Filles de la Charité; que vous auriez ardemment désiré venir vous-même remplir ce devoir si doux, mais que la faiblesse de votre jambe ne vous permettait pas les longs voyages. Sa Sainteté a pris la petite enveloppe d'un air très ému et l'a mise sur son bureau en disant « que le pape était bien reconnaissant, que nous devions plutôt *recevoir* que *donner*, mais que sachant avec quel cœur vous lui faisiez cette offrande, il l'acceptait pour ne pas vous faire de peine ». Il a ajouté : « Vous remercirez votre Mère générale pour moi, et vous lui direz que je la bénis de tout mon cœur et... *sa jambe aussi*, afin qu'elle guérisse tout à fait. »

Enhardie par tant de bonté, j'ai parlé à Sa Sainteté de la joie qu'avait eue notre très honoré Père de le voir et le Saint-Père s'est hâté de dire : « Oh ! le bon Père Fiat ! lui aussi, je le bénis de tout mon cœur. »

Après avoir dit à ma sœur directrice qu'il bénissait les sœurs du séminaire, le Saint-Père a repris vivement : « Êtes-vous encore à la maison-mère ? Ne vous a-t-on pas chassées ? » Sur la réponse négative de ma sœur directrice, il a paru tout heureux, et il a ensuite exprimé le désir que les Filles de la Charité prient beaucoup pour lui; je lui ai répondu que toutes, nous prions chaque jour pour le Saint-Père, et que dans toutes les maisons de la Compa-

gnie, une ou plusieurs sœurs, d'après leur nombre, faisaient chaque matin la sainte communion à son intention. Cela a paru lui faire un grand plaisir et il a répété plusieurs fois avec effusion : « Je suis bien reconnaissant. »

A ce moment, j'ai parlé de la cause de béatification de notre vénérable Mère et j'ai dit à Sa Sainteté que vous m'envoyiez aussi pour lui demander de vouloir bien bénir la cause de notre vénérable fondatrice, Louise de Marillac, qui nous tenait tant à cœur et qui semblait traîner un peu en longueur. Le Saint-Père alors a dit très vivement en italien : « Mais la cause marche, elle avance, les obstacles seront bientôt écartés, j'ai tout lieu de l'espérer ; dites à votre Mère générale qu'elle sera consolée ; Dieu le lui doit, dans des temps d'épreuves comme ceux que nous traversons et votre vénérable Fondatrice sera glorifiée, vous pouvez en être certaines. » Il a dit tout cela avec une autorité et une vivacité qui montraient combien la cause lui paraissait chère et l'importance qu'il semblait y attacher.

Puis le Saint-Père a recommencé à dire avec quelle affection il vous bénissait et vous remerciait, ma mère, qu'il bénissait toutes les sœurs de la maison-mère, les sœurs de France et de Paris en particulier, celles de tout l'univers, nos familles, nos amis, etc., puis se tournant vers ma sœur directrice, il a ajouté avec son bon sourire : « Je bénis aussi le séminaire ! » Il ne paraissait pas pressé du tout et répondait à toutes nos demandes avec une bienveillance et une bonté toutes paternelles.

Nous nous sommes remises à genoux à ses pieds : Sa Sainteté a prononcé sur nous et les objets que nous tenions, les paroles de la bénédiction ; il a posé la main sur nos objets, nous a encore donné son anneau à baiser et nous a congédiées si gracieusement que nous en sommes demeurées tout embaumées. Il semblait nous quitter à regret, nous faisant encore signe de la main et du regard, jusqu'à ce que nous ayons quitté la salle.

Voilà, ma bonne et vénérée Mère, les détails les plus saillants de cette audience qui demeurera à jamais un de nos plus chers souvenirs; je voudrais savoir mieux vous les écrire, mais nous compléterons de vive voix au retour.

Cette après-midi, nous sommes allées à Saint-Jean de Latran où nous sommes arrivées juste comme on commençait le *Magnificat*. C'était pour nous comme le chant de la reconnaissance, dans la mère de toutes les églises, au jour où nous avons eu le bonheur d'avoir notre audience du Saint Père. Nous en avons été tout impressionnées; les chants étaient si beaux et cette église si imposante !

Maintenant on fait naître en nos cœurs une nouvelle espérance : Notre Saint-Père le Pape doit dire le jour de Pâques une messe à laquelle seront admises quelques personnes et peut-être serons-nous de ces heureuses privilégiées. Nous ferions alors la sainte communion de la main du Saint-Père.

Veuillez me croire, etc.

Sœur MONTESQUIOU.

On aura des détails sur le voyage des deux sœurs par les fragments qui suivent de lettres adressées par la sœur Hannezo, directrice du séminaire ou noviciat des sœurs à Paris, à la très honorée Mère Kieffer.

Turin, 19 mars 1907.

De la cordiale réception de Turin je ne vous dirai rien, car vous connaissez et cela suffit.

Nous avons pu faire la sainte communion en arrivant, puis assister à la grand'messe. Après la messe, visite au séminaire des sœurs qui est en fête pour la fête de saint Joseph, solennité de ce jour; excursion dans toutes ses dépendances; et entretien avec notre digne et bonne sœur Lequette, visitatrice. Je passe les attentions dont nous sommes l'objet, je n'en finirais pas !...

Après dîner, visite de cette maison centrale, si simple et si digne, dont le cachet un peu austère recouvre une si large cordialité.

La journée se termine par un pèlerinage à Notre-Dame-de-Consolation, au Saint-Suaire de Turin, — quel reliquaire que cette magnifique église ! — et à la belle chapelle de la Passion où nous introduit M. le directeur.

Rome, 21 mars 1907.

...Enfin, nous sommes à Rome depuis hier soir, mais, comme rien n'est parfait en ce monde, avec le regret de n'y pas trouver à la maison Saint-Vincent notre respectable sœur Guèze ; elle achève sa convalescence à Anzio, avec défense du docteur d'en sortir.

Ce matin, la plupart des sœurs servantes de Rome étaient déjà là pour offrir leurs respects à ma sœur économe, et vous devinez le premier cri du cœur : « Comment va notre très honorée Mère?... Et notre très honoré Père?... et Saint-Lazare?... Et la Communauté?... » Nous répondons ; on bénit Dieu. Tout va bien.

Avant de commencer à vous écrire, ma bonne Mère, je me suis mise à genoux devant la fenêtre ouverte en face de Saint-Pierre et du Vatican, et j'ai dit mon *Credo* en pensant à vous.

Nos sœurs de Gênes, de Pise et de la Spezzia sont venues saluer ma sœur économe au train ; c'était touchant ! Ces dernières avaient amené deux petites orphelines de six ans qui nous ont offert chacune un bouquet et un petit pain, symbole de la charité et de l'hospitalité.

A Rome, notre première visite a été naturellement pour la basilique de Saint-Pierre où nous nous sommes fidèlement acquittées des commissions reçues avant le départ ; *Credo* devant la Confession, baisers au pied du prince des apôtres, usé par les lèvres des fidèles !... Nous avons salué avec joie la statue de marbre de notre bienheureux Père,



SAINT VINCENT DE PAUL

Statue de marbre blanc, à Saint-Pierre de Rome. Sculpture de Bracci, dix-huitième siècle. — Extrait de *Saint Vincent de Paul et sa mission sociale*, par A. Loth, publié par Dumoulin, à Paris.

saint Vincent de Paul, qui fait bonne figure au milieu des fondateurs d'ordres. A Rome, à Saint-Pierre surtout, on se sent « chez soi », et comme imprégné des choses saintes!...

Nous avons déjà vu quelques-uns des éminentissimes cardinaux : le cardinal Merry del Val, qui s'est montré d'une exquise bienveillance; le cardinal Ferrata, ponent de la cause de notre vénérable Mère Louise de Marillac; le cardinal Rampolla — quelle grandeur et quelle douceur d'âme en lui! — Quant au cardinal Vannutelli, qui vous a connu dans l'Amérique du Sud, je me tais par égard pour votre modestie. Eminences et monsignori nous donnent confiance pour la béatification de notre vénérable Mère Louise de Marillac; mais il faut des miracles bien établis; ils nous engagent à en demander et à activer les enquêtes en suspens.

Nous avons eu le regret de ne pas trouver M. Alpi à la maison de Monte-Citorio, mais M. Fontaine était à la maison de San Nicola de Tolentino; il a eu la bonté de nous offrir de nous dire la messe à Sainte-Cécile, aux catacombes et autres saints lieux où nous irons.

Rome, 23 mars 1907.

...Nous avions hâte de voir notre digne sœur Guèze, aussi sommes-nous parties pour Anzio : c'est un pays enchanteur, l'*Antium* des Romains, à 50 kilomètres environ de Rome. Néron y avait un palais dont la mer ronge chaque jour les ruines imposantes, après en avoir recouvert la plus grande partie. Contraste : nos sœurs ont là une petite maison blanche et modeste, où elles font la classe; elles visitent les pauvres. C'est tout près de la mer; des palmiers, des pins, des aloès en forment le cadre, l'air y est pur et délicieux.

Notre respectable sœur économe a dû vous dire que nous avions visité à peu près toutes les maisons de nos sœurs. Par la pensée, vous avez pu nous suivre partout : chez ma sœur Boyer, dans cette grande maison des *Zoccollette* qui

a l'honneur de distribuer les aumônes du Saint-Père ; à *Sainte Marthe du Vatican* où ma sœur Thérèse nous a fait voir la grande hôtellerie des pèlerins, si admirablement tenue et organisée que j'en suis restée ravie ; au *Bambino Gesu*, hôpital peuplé de « petits Jésus » souffrants, mais si bien soignés !... A *Santa Maria in Cappella*, avec son antique et délicieuse chapelle, son jardin d'orangers, ses grandes salles d'infirmes, ses beaux ouvroirs, sur lesquels plane toujours le souvenir de la digne et vénérée sœur Marie Lequette, — la trace des saints ne s'efface pas ! — Puis, nous avons vu la maison *Torlonia* avec ses belles œuvres, ses innombrables petits escaliers et la belle vue sur l'Aventin plein de souvenirs ; les *Petits Estropiés*, un hôpital en miniature d'où nos sœurs voient les fenêtres du Saint-Père. *Saint-Joachim* qui s'achève à l'ombre de l'église offerte à Léon XIII par le monde entier ; *Sainte-Agathe des Goths*, enfin le splendide « palais » de la *Convalescence Cerasi*, qui commence à se peupler ; nous y avons vu la bonne sœur Morchio guérie par faveur, sinon par miracle, de notre vénérable Mère, et qui va bientôt rejoindre ses compagnes.

Nous irons ces jours-ci à la *Grèche Doria*, puis à *Saint-Antoine* et à *Saint-Philippe* où nos sœurs sont installées comme aux premiers temps de la Compagnie dans des maisons de louage. Je ne vous parle pas de *Saint-Vincent* où nous trouvons une si délicate et si large hospitalité : c'est la maison de ma sœur Guèze, c'est tout vous dire !...

Entre les visites aux Éminences et aux maisons de nos sœurs, nous faisons quelques stations, trop courtes hélas ! dans les basiliques et les églises. Je sais, ma bonne Mère, combien vous aimez ces églises de Rome, plus riches encore de souvenirs que de chefs-d'œuvre, avec leurs marbres antiques qui sont comme les trophées de la victoire sur le paganisme : l'abside avec sa mosaïque grandiose, la Confession gardant le corps du martyr, quelquefois, comme à Saint-Clément, le trône de l'évêque et les ambons de marbre.

Il semble que tous les siècles viennent témoigner là de l'unité et de l'immortalité de l'Église !

Rome, 25 mars 1907.

Notre respectable sœur économe vous a écrit hier une longue et intéressante lettre après l'audience du Saint-Père; vous en avez donc les détails. Vous avez vu ces trois cornettes, vos trois filles, à genoux aux pieds du vicaire de Jésus-Christ et baisant son anneau; puis, assises par obéissance en face de lui, près de son grand bureau tout chargé de papiers et de brochures, sous ce regard ferme, sérieux, profond, mais si paternel !... Alors c'est le pasteur, le père, on croit l'avoir toujours connu : « Je bénis votre séminaire », m'a-t-il dit avec une grande bonté, sans que je le lui aie demandé. Nos sœurs directrices et les petites sœurs en seront touchées !

Au moins un mot de nos pèlerinages : je vous ai dit que nous devions faire la sainte communion à la crypte de Sainte-Cécile, nous avons eu ce bonheur. C'est d'une beauté idéale ! la science, l'art, la piété surtout en font une chose exquise qu'on doit au cardinal Rampolla, et que je ne me chargerais pas de décrire ; il y a une âme dans chacune des figures de ces mosaïques !

Après la messe, nous avons visité ce qui reste du palais de Sainte-Cécile et le lieu de son martyre dont on a fait une chapelle; la pierre de l'autel est celle même qui a été consacrée par son sang; on voit encore les grilles et les tuyaux de l'étuve où elle avait été enfermée.

Sainte Cécile évoque le souvenir de sainte Agnès : nous sommes allées aussi à la crypte de l'église bâtie sur le Cirque Agonal où la sainte martyre fut miraculeusement protégée par son ange gardien. Elle a sanctifié ces voûtes infâmes, et maintenant, sa statue de marbre blanc, d'une beauté céleste, semble dire que ceux qui sont au Seigneur n'ont rien à craindre.

Et les Catacombes!... A l'heure où, autrefois, les chrétiens en sortaient, nous y arrivions. Quelle messe! à vingt pieds sous terre! un petit autel avec une croix de bois et deux cierges, comme il y a des siècles; quatre sœurs, un missionnaire et un frère, dans une crypte étroite et sombre, au croisement de plusieurs galeries remplies de la poussière sacrée des martyrs! On ne peut demander là, il me semble, que la foi et l'amour.

Après la messe, chacune une petite torche à la main, nous avons suivi, dans un labyrinthe de chapelles et de couloirs, un Père trappiste qui nous captivait par les plus intéressantes explications; nous nous croyions presque aux premiers siècles de l'ère chrétienne!...

Nous avons encore eu le bonheur de faire la sainte communion à la Confession de Saint-Pierre; il me semblait voir tous les siècles passés et futurs s'incliner devant ce tombeau. Y a-t-il au monde une gloire comparable à celle de l'humble pêcheur de Galilée? Combien le Seigneur honore les siens, et comme on le remercie, là surtout, d'être enfant de l'Église catholique apostolique et romaine!

Naples, 27 mars.

... Sur un bureau du secrétariat, cinq minutes avant de partir pour Portici, en pensant que ma lettre vous arrivera pour Pâques, je viens vous dire : « Alleluia ! »

La journée d'hier, à Naples, a été bien remplie : d'abord, après la messe, visite des infirmeries et d'une partie de cette immense maison centrale où vous êtes encore présente, semble-t-il. Des fenêtres et des terrasses, quelle vue! la-mer, les îles, les côtes lointaines dans une brume ensoleillée; plus près, les jardins de palmiers et d'orangers. Nos sœurs aiment à rappeler votre admiration pour cette splendide nature devant laquelle votre âme s'élevait à Dieu.

Cependant, ma sœur visitatrice qui ne sait qu'imaginer

pour nous faire plaisir, a voulu nous montrer mieux encore ; elle nous a conduites à *San-Martino*, l'ancien couvent bénédictin bâti sur la hauteur. C'est une merveille au point de vue de l'art, et de là, on a sous les yeux un panorama immense et magnifique : la ville de Naples tout entière, le golfe et le Vésuve.

Après le dîner, les sœurs servantes et les sœurs de la maison centrale réunies à la chambre de communauté nous ont accablées de filiales commissions pour vous ; nous tâcherons de ne rien oublier... La visite du séminaire, celle de la belle école normale, dirigée par les sœurs, des classes si nombreuses et du joli petit hôpital des *Bambini*, ont pris le reste de la journée. Nous avons un temps merveilleux ; du soleil, de la fraîcheur, pas une goutte de pluie.

On m'appelle pour aller à Portici, qui est à 6 kilomètres de Naples, au bord du golfe ; ma sœur visitatrice tient à ce que ma sœur économe puisse vous parler de la maison de retraite qui commence à s'y organiser.

Lorette, 28 mars ; jeudi saint.

... C'est hier, à Naples, — allant de Portici à Torre Annunziata et à Bosco-tre-Case voir la lave arrêtée, dit-on, miraculeusement par la sainte Vierge, — que le voyage de Lorette s'est décidé, et nous y sommes. Inutile de vous dire comme nous avons déjà prié pour vous. Arrivées à Lorette dès l'aube, nous attendons à la porte de la sainte maison, avec un groupe de pèlerins, très pauvres et très déguenillés : c'est tout à fait notre place. Enfin, la porte s'ouvre, tout le monde se précipite : une vraie bousculade ! Je cours comme les autres pour ne pas arriver la dernière, et pendant qu'on installe ma sœur économe à la place la plus honorable et la plus incommode tout à la fois, au milieu de la première marche, je me blottis contre le mur béni et je n'en bouge plus ; on ne voudrait jamais sortir de là !... Je vous fais grâce des descriptions, qui ne les a lues ? et

vous, ma mère, vous avez vu de vos yeux!... A midi, toutes les lampes et les ornements sont enlevés, ce qui nous fait mieux jouir encore de la sainte maison où le Verbe s'est fait chair, et la sainte Vierge est revêtue du voile noir très léger dont on fera des reliques le Samedi saint.

... Nous sommes dans une maison qui fait mes délices, bien blanche au dedans et au dehors, mais d'un aspect bien pauvre. Elle est accrochée à une colline sur des terrasses d'où on a une vue magnifique et très étendue : la mer d'un côté, les montagnes couvertes de neige de l'autre; en face, les hauteurs de Castelfidardo; dans le lointain, le clocher de Campocavalla. Le matin, les pauvres y viennent manger la soupe; j'ai même eu le bonheur de les servir; je me se-rais crue au milieu de nos premières sœurs!

Nous partons ce soir et nous serons demain à Rome; on nous fait espérer d'assister à la messe du Saint-Père pour le jour de Pâques.

Rome, 30 mars; samedi saint.

Ces deux journées ne pouvaient être consacrées qu'à de pieuses stations. Nous avons vénéré à *San Pietro in Vincoli* les chaînes du prince des apôtres; à Sainte-Praxède, la colonne de la flagellation; à Sainte-Croix de Jérusalem, les insignes reliques de la passion de Notre-Seigneur, une notable portion de la vraie croix, un des clous, le titre de la croix sur lequel se lit encore une partie de l'inscription; nous avons monté la *Scala Santa* à genoux... Je ne vous parle pas de nos impressions, vous les comprenez...

Le Vendredi saint, nous étions à Saint-Pierre pour la fin des ténèbres et le chant du *Miserere*, c'était splendide! La foule agitée et un peu bruyante est devenue subitement calme et silencieuse; chacun semblait cloué à sa place. Après le dernier verset, un formidable roulement de crécelles, et des flambeaux apparaissent à la tribune de gauche, au-dessus de la confession : c'est l'ostension des grandes reliques. Le prélat les présente trois fois à la foule, et

trois fois donne la bénédiction, cela pour chaque relique; malgré la hauteur de la tribune, on distinguait très bien le contour de la Sainte Face.

Ce matin, nous avons assisté à une partie de l'office à Saint-Pierre, nous avons entendu le *Lumen Christi* et l'*Exultet*.

Encore quelques églises : *Santa Maria in Transtevere*, élevée à la place où jaillit une source d'huile, l'année même de la naissance de Notre-Seigneur; Sainte-Sabine, sur l'Aventin, souvenirs des premiers siècles et de saint Dominique; Saint-Alexis, qui conserve l'escalier du Bienheureux. Nous sommes allées aussi à Saint-Sylvestre voir M. Veneziani qui s'occupe avec zèle de la cause de nos martyres d'Arras. La chapelle est superbe; c'est là que les cardinaux venaient se réunir autrefois avant de se rendre en conclave au Quirinal. Dans la grande basilique de Sainte-Marie-Majeure, nous nous sommes agenouillées devant le reliquaire de la sainte Crèche, et nous avons dit à la sainte Vierge : « Reine du ciel, réjouissez-vous, alleluia! »

Rome, 31 mars; jour de Pâques.

Quelle messe ce matin pour notre fête de Pâques, — c'était celle du Saint-Père, — et comme j'y ai pensé à vous, ma très honorée Mère!... Quelle simplicité en celui qui porte la plus haute dignité du monde! il semble que ce qui l'entoure en reçoive l'empreinte. Le chant, dirigé par le maestro Perosi, sans aucun accompagnement, se composait de morceaux superbes, mais pieux et courts; le silence dominait, religieux et solennel; le recueillement était profond; cependant deux cents personnes remplissaient la chapelle. Nous étions les deux seules cornettes, bien placées au troisième rang, derrière la famille du Saint-Père et quelques grands personnages; toutes nos intentions, vous le pensez, allaient aux deux chères familles de saint Vincent. Nous avons reçu Notre-Seigneur de la main de son Vicaire.

Le cœur rempli des saintes émotions de la matinée nous aurions voulu assister à un salut du saint Sacrement; mais où le chercher?... Nous allons au tombeau du grand apôtre, dans la magnifique basilique de Saint-Paul-hors-les-Murs. La majesté de la campagne romaine et de ses souvenirs porte à la méditation. Nous poussons jusqu'à Saint-Paul-trois-Fontaines, le lieu du martyre; les trappistes ont planté là des eucalyptus et fait une oasis de ce coin de terre où régnait la *malaria*.

Quand nous entrons dans l'église, un nuage d'encens enveloppe le chœur et les *Alleluia* de la prose de Pâques éclatent en pur chant grégorien. Après le salut qui est encore une action de grâces, nous allons boire dans le creux de notre main aux trois sources qui, d'après la tradition, jaillirent miraculeusement sous les trois bonds que fit la tête de saint Paul en tombant sous la hache du licteur.

Rome, 2 avril.

Nous voici à nos derniers jours, il faut se hâter. Comment partir sans être allées au Colisée et au Forum? pour nous ce sont des pèlerinages. Nous commençons par la prison Mamertine. Encore une heureuse circonstance : dans le cachot le plus profond, la prison de saint Pierre, près de la source que l'apôtre fit jaillir miraculeusement pour baptiser ses gardiens, une messe commençait; nous y sommes restées, bien entendu.

De là, au Colisée, où nous allons chercher les traces des martyrs, un gardien complaisant nous montre avec respect le cachot où fut enfermé saint Ignace d'Antioche en attendant les jeux du cirque. Il ne faut pas beaucoup d'imagination, mais seulement un peu de foi, pour reconstituer toutes les scènes des Actes des martyrs, et on aimerait à ne pas rencontrer de touristes sous ces arcades. Au Forum, les souvenirs sacrés et profanes sont un peu mélangés; mais quelle leçon de choses sur la vanité des grandeurs humaines!

Ce matin, nous étions invitées à assister à la messe du cardinal Rampolla à *Santa Maria in Capella* : la pourpre romaine aux pieds de notre vierge puissante... Quelle dignité et quelle piété dans le saint prélat !

Après avoir reçu pieusement sa bénédiction, nous sommes allées au Vatican ; il fallait bien donner un coup d'œil à ces splendeurs religieuses qui sont en même temps des merveilles artistiques : la bibliothèque et la pinacothèque.

Mais, je ne vous ai pas parlé, ma très honorée Mère, de l'église de saint Jean et de saint Paul, les deux officiers de l'empereur décapités dans leur propre maison. Des fouilles récentes, faites par les Passionnistes, ont amené la découverte du palais des deux frères. Combien il est touchant, à tant de siècles de distance, d'entrer dans cette demeure et d'y retrouver l'humble autel érigé par les premiers chrétiens sur le lieu du martyre !

Demain, non sans émotion, nous disons adieu à Rome et nous partons pour Sienne.

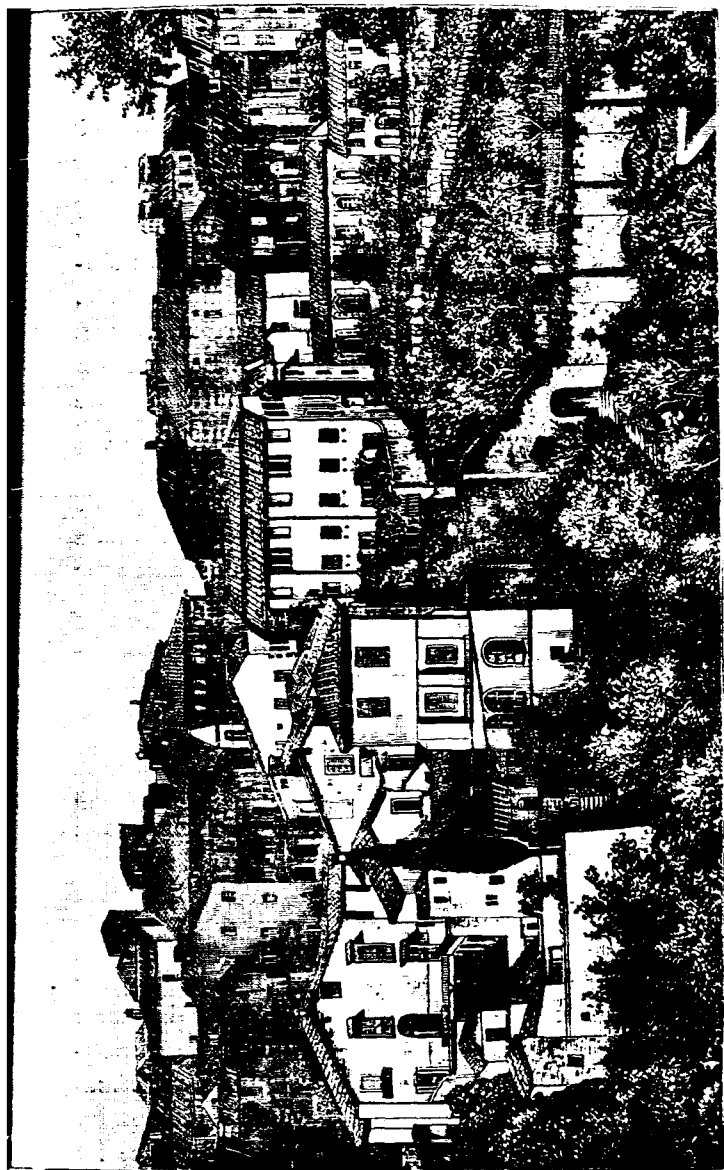
Sienne, 4 avril.

Voici notre dernier arrêt ; vous devinez l'affectueux accueil ; c'est une délicieuse étape !

La maison centrale vous la connaissez, avec son cachet très simple, un peu antique et très pittoresque ; à l'intérieur, des murs tout blancs et un dédale de voûtes et d'escaliers ; au dehors, des petits jardins en terrasses dégringolent la colline en tous sens ; pour cadre, sous le ciel limpide de la Toscane, un vrai fond de tableau des primitifs.

Après la messe dans la belle chapelle gothique aux assises de pierres noires et blanches, les premières heures de la journée sont pour notre bonne et respectable sœur Mauche ; avec elle, nous visitons le séminaire, miniature de celui de Paris, les offices de la maison et les classes externes remplies de petites filles au minois éveillé.

Après le diner, comme partout, nombreuse réunion à la chambre de communauté.



SIENNE

MAISON CENTRALE DES FILLES DE LA CHARITÉ (LES FAÇADES BLANCHES)

Partie de la maison étagée sur les pentes de la colline; la façade est tournée vers la ville, sous le petit clocher de l'établissement.

Nous sortons ensuite pour visiter quelques églises et nous voici en plein moyen âge : les palais, les places, les rues étroites qui descendent à pic, rien n'a changé depuis des siècles.

Assise sur trois collines, Sienne est une cité à part, où sainte Catherine vit encore; l'église Saint-Dominique sur la hauteur est pleine de son souvenir. Plus loin, c'est sa maison, vrai reliquaire! chapelle, la boutique de son père; chapelle, la cuisine où ses parents l'avaient reléguée; chapelle, l'appartement de la famille avec son humble cellule. Le nom de sainte Catherine de Sienne est partout, avec les épithètes : *Sponsa Christi*, *Gloria civitatis*. Le dôme est une merveille remplie de chefs-d'œuvre, le tout à la gloire du Seigneur; vraies jouissances pour l'âme aussi bien que pour les yeux.

Nous rentrons goûter celles de la communauté. Que de fois nous avons chanté l'*Ecce quam bonum* au fond du cœur!... Nous le chanterons bientôt près de vous, ma bonne mère, inutile de vous dire avec quelle joie!

Soeur HANNEZO.

PLAISANCE

RELATION DES FÊTES EN L'HONNEUR DE M. J.-B. MANZI, PRÊTRE
DE LA MISSION, A L'OCCASION DE SA CINQUANTIÈME ANNÉE
D'ENSEIGNEMENT AU COLLÈGE ALBÉRONI DE PLAISANCE.

(Extrait de l'édition italienne des *Annales de la Mission*,
année 1907, p. 129.)

Depuis quelques années, un comité s'était formé pour donner un témoignage d'affection et de reconnaissance à M. Manzi, à l'occasion de sa cinquantième année d'enseignement dans les cours de sciences physiques et mathématiques. Les adhésions et les offrandes ayant été réunies, on décida de faire faire un buste en marbre qui retrace les

traits de ce maître très aimé et qu'on placera au lieu même où il a travaillé pendant tant d'années, c'est-à-dire dans le cabinet de physique; c'est lui-même qui l'a fait bâtir et qui l'a enrichi de magnifiques instruments. On peut dire la même chose de l'Observatoire météorologique où, chaque jour, on observe les phénomènes astronomiques et qui est en relation directe avec l'Office central de Rome. Avec la coopération du célèbre P. Denza, barnabite, on bâtit aussi, à grands frais, l'observatoire qui se trouve dans le jardin, où il y a le méridien et des instruments d'une très grande précision.

On avait confié la tâche d'exécuter le buste au sculpteur, M. Fidèle Toscani, de Plaisance (il est mort l'année passée, encore jeune), qui retraça fidèlement les traits du vénéré maître.

On fixa l'inauguration au 24 janvier, veille de la conversion de saint Paul, qui est une fête de famille pour les enfants de Saint-Vincent-de-Paul et aussi pour les élèves du collège Albéroni. Dès le matin, on vit arriver les anciens élèves, soit ecclésiastiques, soit laïques, au nombre de plus de deux cents; parmi eux, il y en avait qui étaient venus de Milan, d'autres de Florence, de Rome et jusque de Tarente: on remarquait Mgr l'archidiacre et Mgr l'archiprêtre de la cathédrale; de nombreux doyens et curés; le maire et une députation du conseil municipal de San Lazzaro Albéroni, commune sur le territoire de laquelle se trouve le collège, des membres de la Commission administrative du même collège, des représentants de diverses sociétés et d'instituts publics, etc., etc.; enfin plusieurs professeurs du séminaire épiscopal et d'autres encore, presque tous anciens élèves de M. Manzi.

Après le diner, nous allâmes tous au cabinet de physique. « Le buste artistique, qui retrace à la perfection les traits du professeur, écrit un journal de la ville, était placé dans le cabinet où eut lieu l'inauguration. La cérémonie

fut imposante : le vaste et élégant local était bondé de monde. En face de l'entrée, il y a le monument qu'on va inaugurer, couvert d'un voile; tout autour, en cercle, sont assis les autorités, les dignitaires ecclésiastiques, les représentants laïques. Derrière eux, sont groupés laïques et prêtres, collégiens, étudiants et missionnaires. Enfin, entouré de ses collègues et d'amis, le professeur Manzi entre dans la salle où l'accueillent les applaudissements et les vivats. Il s'arrête comme assailli d'un doute, et il recule presque. Il est très pâle, extrêmement ému, et les larmes luisent dans ses yeux. »

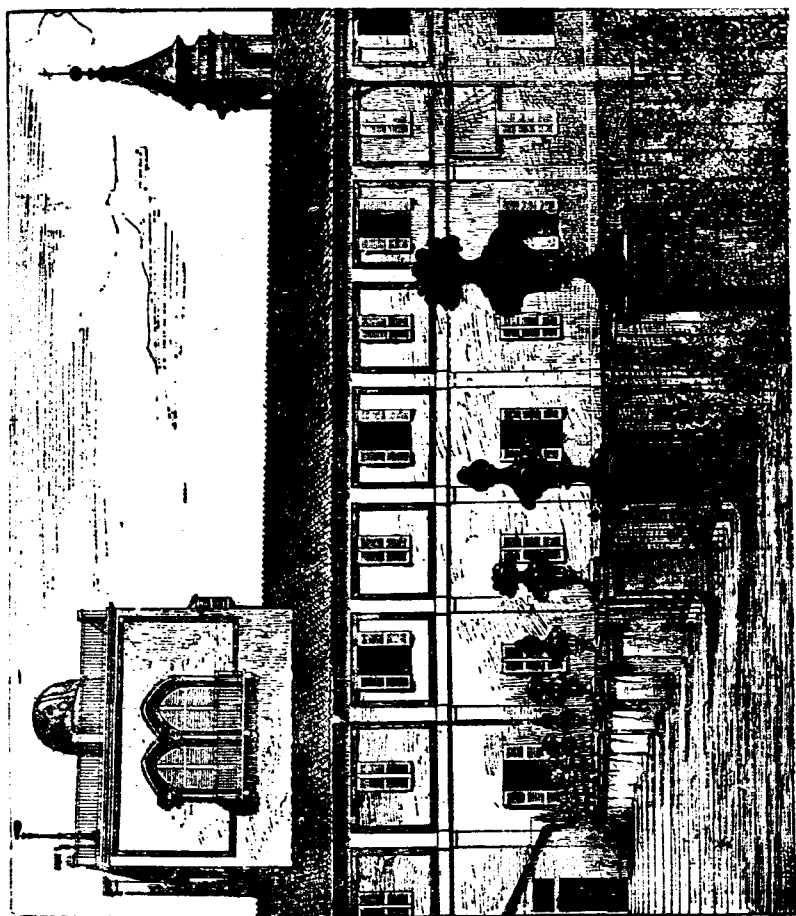
Le prévôt de la basilique de San Savino, don Cassinari, trésorier du Comité, prend la parole le premier, et ayant brièvement constaté l'heureuse circonstance qui réunit cette assistance d'élite, il dit que Sa Grandeur, Mgr G. M. Pellizzari, évêque de Plaisance, n'ayant pas pu assister à cette fête, à cause de graves empêchements, l'a chargé de le représenter, envoyant à M. Manzi une lettre affectueuse que nous publions ici :

« Au très distingué M. le professeur J.-B. Manzi.

« Pendant qu'aujourd'hui les disciples chéris, les collègues et les amis, qui vénèrent en vous un maître savant et un prudent supérieur, vous acclament et vous témoignent leurs sentiments de reconnaissance, je tiens à vous exprimer mon affection et mon estime, et je prie Dieu afin qu'il vous conserve longtemps ici-bas pour la consolation des bons et pour la gloire de la Congrégation de la Mission.

« Je vous souhaite que dans ce collège, où vous avez pendant cinquante ans enseigné par l'exemple et la parole, vous puissiez passer, tranquille et aimé, les dernières années de vie qu'il plaira au Seigneur de vous accorder.

« Fasse Dieu que l'on respecte les droits naturels que vous avez acquis, et ceux de l'Église pour le collège Albéronien, et que cet Institut — qui par son origine, par sa



COLLÈGE ALBERONI, A PLAISANCE (ITALIE)

nature et par son but est tout à fait ecclésiastique — soit reconnu comme tel ; que l'on respecte les titres de sa fondation et que, avec ses prêtres Lazaristes, avec son éducation du jeune clergé, avec les missions si avantageuses pour ce diocèse, avec ses œuvres de bienfaisance, il continue à être la gloire de Plaisance.

« Recevez l'assurance de mon affection et de mon estime.

« 24 janvier 1907.

« † JEAN-MARIE, évêque. »

Cette lettre, où apparaît la noblesse d'âme du prélat, est aussi un titre d'honneur pour M. Manzi ; elle provoqua dans la réunion des applaudissements enthousiastes.

Après avoir lu la lettre, M. Cassinari ôte le voile qui couvrait le buste et « la douce, suave, vénérable figure du bien-aimé professeur apparut pendant qu'éclataient les applaudissements prolongés et les vivats ». Sur le socle du monument, on lit ces paroles :

AU SAVANT MATHÉMATICIEN

AU SUPÉRIEUR QUI A SI BIEN MÉRITÉ DE CETTE MAISON

LE CHEVALIER JEAN-BAPTISTE MANZI

SES NOMBREUX DISCIPLES ET SES AUTRES ADMIRATEURS

EN SA CINQUANTIÈME ANNÉE D'ENSEIGNEMENT (1906).

Suivirent de nombreux discours à la juste louange de M. Manzi, notamment celui du supérieur actuel de l'établissement, M. Ricciardelli.

Puis fut donné lecture du télégramme de félicitation adressé de Paris par M. Fiat, le Supérieur général de la Congrégation de la Mission, à laquelle le vénéré M. Manzi appartient.

Et, comme couronnement, fut lu le texte de la dépêche par laquelle notre Saint-Père le pape Pie X accordait la bénédiction apostolique.

DANEMARK

*Lettre de M. WATTIEZ, prêtre de la Mission,
à M. A. FIAT, Supérieur général.*

Elseneur, 22 avril 1907.

Permettez-moi de venir vous donner quelques nouvelles de la petite mission d'Elseneur. Comme vous le savez, les sœurs qui habitaient jusqu'ici dans une maison louée, ont acheté ici, en décembre dernier, à un prix convenable, une maison assez vaste avec un grand jardin; la semaine dernière, elles sont allées prendre possession de leur nouvelle habitation, qui paraît faite exprès pour elles, et dont elles sont très satisfaites. La maison est en fort bon état, assez spacieuse, ce qui permet aux sœurs de développer leurs œuvres, comme d'établir un ouvroir, de recevoir plus d'enfants dans leur école. Une partie du jardin donne sur la rue : c'est là qu'on pourra bâtir une maison pour les missionnaires, et, plus tard, quand les ressources le permettront, avoir une chapelle entre la maison des sœurs et la maison des missionnaires. En attendant, nous avons une nouvelle chapelle, très convenable, le double de celle où j'ai dit la messe depuis mon arrivée à Elseneur : elle se trouve dans la maison des sœurs, mais on y accède par le jardin, sans avoir besoin d'entrer chez les sœurs.

Nous aimons à voir les desseins de la divine Providence dans cette affaire. La respectable sœur économe, qui était venue à Elseneur avant que les sœurs s'y établissent, avait été frappée par cette maison et ce jardin, trouvant que cela ferait bien l'affaire des sœurs; Mgr de Copenhague ne trouvait pas d'endroit plus favorable pour établir les sœurs à Elseneur. Et voilà qu'au bout de trois ans, les sœurs entrent en possession de cette maison, après des prières adressées à la très sainte Vierge pour l'heureuse issue de cette af-

faire. Le propriétaire consentit de lui-même à vendre, après s'y être refusé longtemps; son fils et lui se sont montrés très obligeants pour les sœurs, au moment où elles sont entrées en possession. Vraiment, que Dieu a été bon pour nous depuis trois ans! Les sœurs ont attiré, il me semble, ces bénédictions divines par leur vie édifiante, leur régularité, leur ferveur et leur charité entre elles; elles sont de plus en plus connues et estimées à Elseneur. Bien des parents voudraient envoyer leurs enfants à leur école, mais il y a la crainte instinctive de l'influence catholique; espérons que ce préjugé tombera peu à peu. Du reste, trois familles protestantes ont depuis peu quitté l'Église de l'État (*Folkekirke*) pour pouvoir envoyer ou laisser leurs enfants à l'école des sœurs.

Mon jeune confrère, M. François Flynn, fait merveille dans la langue danoise qu'il prononce et qu'il parle très bien; je crois qu'il est appelé à rendre d'utiles services à la petite mission danoise. Depuis Pâques, il s'est mis à étudier l'allemand, en vue de se rendre plus utile encore, car l'allemand est la langue la plus parlée ici après le danois.

Auguste WATTIEZ.

IRLANDE

NOTES HISTORIQUES

LES RELATIONS DE SAINT VINCENT DE PAUL

AVEC L'IRLANDE

(Traduit de *The Irish ecclesiastical Record*; octob. 1903)

III. — CHARITÉ DE VINCENT POUR LES IRLANDAIS

RÉFUGIÉS EN FRANCE

(Suite¹)

Quand la cause de béatification de Vincent de Paul fut introduite, l'évêque de Waterford, dans une lettre adressée

1. Voyez ci-dessus, page 173.

à Clément XI, exprima les sentiments des évêques et du peuple d'Irlande en ces termes :

TRÈS SAINT PÈRE,

Tandis que toute l'Europe, prosternée aux pieds de Votre Sainteté, attend la décision du Vatican pour décerner les honneurs suprêmes à Vincent, l'Irlande s'unit à ces sentiments, et demande de concert avec les autres pays cette décision.

Les bienfaits dont elle a été l'objet méritent qu'elle élève sa voix en faveur de son généreux consolateur. Prenant en pitié les maux et les misères dont souffrait l'Eglise en Irlande, Vincent lui fournit à plusieurs reprises une grande quantité d'ornements sacrés et la secourut avec de grandes sommes d'argent. Il envoya encore de courageux athlètes qui combattaient vaillamment les pouvoirs puissants des ténèbres, et par la clarté du flambeau de la foi dissipaient les ténèbres de l'hérésie. Enfin, il nous envoya, à diverses reprises, des hommes vraiment apostoliques, des ouvriers qui ne devaient pas rougir de leur mission, qui prêchaient la parole de Dieu, qui rompaient le pain de vie à ceux qui étaient affamés, qui jetaient les paralytiques dans la piscine, qui soutenaient les esprits chancelants et les fortifiaient dans la foi de Pierre, à la suite des attaques et des tempêtes des hérétiques.

Que dire de plus ! Il semble que Dieu a suscité Vincent de Paul pour relever l'Irlande opprimée et gémissant sous le poids de l'hérésie, de peur que cette bête cruelle ne la dévorât, elle qui fût évangélisée par ses saints, Malo, Columban, Malachie, Virgile, Gall, et les autres, lesquels, autrefois dispersés comme des lumières dans toutes les contrées du continent, y prêchèrent la vraie doctrine de l'Eglise.

Et l'Irlande n'était pas la seule à recevoir les soins de Vincent : l'Ecosse, les Hébrides, les îles Orkney y participèrent aussi. C'est pourquoi, le roi pieux de Grande-Bretagne, ainsi que la reine, sa vénérable mère, étant informés des fruits et des progrès des Missions, n'hésitèrent pas à adresser à Votre Sainteté des lettres de recommandation ou de reconnaissance, ou plutôt puisque le ciel le réclame, des lettres dont ils étaient redevables.

J'ai été moi-même témoin oculaire de tout le bien qui se faisait par Vincent dans notre pays ; alors que j'y étais demeuré caché pendant six ans environ, et cela en dépit des recherches et des pièges de la part des hérétiques ; et maintenant, dans mon exil, j'entends avec grand plaisir que partout on continue encore plus à célébrer ses louanges. La voix unanime du clergé et du peuple entier semble être que Vincent de Paul brille aux rangs des bienheureux, et qu'il a augmenté le nombre des habitants du ciel, et qu'il a offert à l'Agneau la palme de ses mérites, ou plutôt de ses vertus. Nos compatriotes prient le Vicaire du Christ de déclarer Vincent tel sur la terre, que le Christ lui-même l'a placé et proclamé depuis longtemps dans le ciel.

Je m'unis de tout cœur à cette demande, et en même temps je prie humblement Votre Sainteté d'accorder votre paternelle bénédiction à votre tout dévoué et obéissant fils et serviteur en exil, en France, pour la cause de la religion¹.

RICHARD,

Paris, le 4 février 1706. Evêque de Waterford et de Lismore.

1. De la collection des lettres adressées à S. S. Clément XI. Rome, 1709.

IV. — CE QUE VINCENT A FAIT POUR L'ÉCOSSE AU MOYEN
DES PRÊTRES IRLANDAIS DE SA COMMUNAUTÉ.

Quand la mission en Irlande allait s'éteindre, la Sacrée Congrégation de la Propagande demanda à Vincent d'envoyer quelques-uns de ses missionnaires en Écosse. Vincent obéit, et il envoya deux prêtres irlandais de sa communauté. En 1651, M. Dermit-Duggan et M. Francis White partirent pour l'Écosse, déguisés en marchands, et en compagnie de lord Glengarry. A leur arrivée dans le pays ils demeurèrent quelque temps à la résidence de lord Glengarry ; bientôt après, ils commencèrent leur mission difficile.

M. Duggan se rendit aux îles Hébrides ; là, il travailla pendant six ans au milieu de grandes privations, visitant les îles nombreuses, instruisant les ignorants, administrant les sacrements et procurant le retour à l'Église d'un grand nombre d'hérétiques.

Comme la mission était abondante, il écrivit à Vincent pour lui demander du secours.

« Le pays, écrivait-il, est très étendu, et par la grâce de Dieu le peuple est très bien disposé. C'est pourquoi je viens vous demander un bon prêtre irlandais pour nous aider dans cette mission. Mais ce prêtre doit être vertueux, mortifié, détaché de lui-même et de sa propre consolation, parce que il y a dans ce pays beaucoup de souffrance à endurer et partout on en rencontre.

« Ce prêtre doit être encore très patient, doux et modéré en parole et en action, pour gagner ce peuple qui se sent blessé quand il aperçoit le moindre signe d'impatience ou de rudesse. »

M. Duggan continua à travailler malgré les privations et les dangers de toute sorte. Pour se soutenir, écrit-il, il n'avait souvent qu'un repas par jour, et ce repas consistait en un morceau de pain d'avoine ou d'orge, avec du fro-

mage ou du beurre salé. Quelquefois, il restait des journées entières sans manger, surtout quand il fallait passer à travers des montagnes ou des lieux inhabités. Enfin, ses forces s'étant épuisées, il ne pouvait plus se soutenir, et mourut dans l'île de Uist en 1657. Le peuple le pleura longtemps comme un père, et lui dédia une chapelle où reposent ses restes mortels.

M. White exerça son ministère dans les Highlands. En 1655, il fut arrêté pour avoir célébré la messe, et détenu en prison à Aberdeen pendant cinq ou six mois. A la fin, il fut libéré, mais on le menaçait de la potence à bref délai, s'il continuait à prêcher et à baptiser. L'intrépide missionnaire s'en allait content et prêchait dans un autre district. En 1660, M. White vint à Paris, mais retourna de nouveau en Écosse en 1662.

En 1665, M. White fit un nouveau voyage à Paris, mais, revenu en Écosse en 1668, il continua à y travailler jusqu'à sa mort qui arriva en 1679. Dans des rapports officiels adressés à la Propagande, le nom de M. White¹ est souvent mentionné avec éloge, et il y a quelque temps, on conservait encore son portrait avec vénération au château de Invergarry, dans la chambre appelée « chambre de M. White » ; mais ce château fut détruit par les flammes en 1745.

Outre MM. Duggan et White, Vincent envoya encore en Écosse, en 1653, M. Thomas Lumsden, Écossais de naissance. Cet excellent missionnaire n'avait pas moins de zèle que ses confrères ; il visita l'Écosse septentrionale et exerça son ministère dans Murray, Ross, Sutherland et Caithness.

1. « M. François Leblanc-Whyte, Irlandais, âgé de 45 ans environ, s'appliqua à la philosophie et à la théologie dans la Congrégation de la Mission, à Saint-Lazare, à Paris. Il exerça les fonctions de missionnaire dans la Haute-Ecosse pendant quinze ans, supportant courageusement le travail et les souffrances et se montrant plein de zèle pour le salut des âmes. La Haute-Ecosse lui demeure grandement redevable. » Rapport du Dr Winters à la Propagande : Bellesheim, *Catholic Church in Scotland*, t. IV, p. 84. Edit. angl. — Voy. aussi Moran, *Life of Dr Plunket*, 1^{re} éd., p. 178.

Il poussa même jusqu'aux îles Orkneys ; et il travailla beaucoup pour la conservation de la foi parmi le peuple qui avait rarement l'occasion de recevoir les sacrements. A la fin, la persécution devint si violente que M. Lumsden se vit obligé de se écacher, et en 1663, il retourna en France où il passa les dernières années de sa vie. C'est ainsi que Vincent, au moyen des missionnaires irlandais de sa Congrégation, fit naître pour l'Église d'Écosse le devoir de reconnaissance. Quand l'évêque de Waterford proclama la gratitude de l'Irlande à l'occasion de sa béatification, de son côté, Jacques III, de son palais de Saint-Germain, publia la reconnaissance de l'Écosse. Dans une lettre à Clément XI, il dit :

TRÈS SAINT-PÈRE,

Comme les prêtres de la Congrégation de la Mission nous ont prié de vouloir bien seconder par notre recommandation leur demande d'élever aux rangs des bienheureux leur fondateur, le vénérable M. Vincent; nous l'accordons volontiers, non seulement pour la plus grande gloire de Dieu, et la dévotion des fidèles, mais encore pour un motif spécial de notre part. En effet, ce bon M. Vincent exerça la plus grande charité envers nos sujets, quand, au prix de grandes dépenses et non sans risques, il envoya des missionnaires à des moments dangereux pour prêcher la foi dans nos royaumes d'Écosse et d'Irlande. De plus, quand mon père, d'heureuse mémoire, établit le culte public de la religion catholique dans sa chapelle royale à Londres, il emmena avec lui de France, les prêtres de la Congrégation de M. Vincent pour la desservir, et ils s'acquittaient de cette charge avec beaucoup de zèle et d'édification. C'est pourquoi nous prions instamment Votre Sainteté de vouloir bien user de votre pouvoir pour lui décerner l'honneur qu'il a mérité par sa sainteté et par les services qu'il a rendus à l'Église. Nous vous prions donc de mener cette cause à bonne fin, et nous ne cesserons de prier Dieu qu'il daigne vous conserver encore longtemps pour sa propre gloire et pour le bien de son Église.

Le fils très dévoué de Votre Sainteté,

JACQUES, roi.

Donnée à Saint-Germain, le 1^{er} septembre 1706¹.

Vincent alla recevoir sa récompense en 1660.

Après sa mort, on essaya de continuer les missions en Irlande. MM. Brin et Waters retournèrent en Irlande, et les dernières nouvelles que nous ayons de leur mission se

1. Le même jour la reine mère écrivit une lettre semblable à Sa Sainteté.

trouvent dans une lettre de M. Alméras, Supérieur général de la Congrégation, datée de février 1664 :

« MM. Brin et Waters travaillent, chacun de son côté, en divers endroits d'Hibernie, à maintenir les catholiques en la foi et ramener à l'Église ceux qui s'en étaient écartés. M. Waters, en trois lettres qu'il m'a écrites depuis neuf ou dix mois qu'il est en ce pays-là, rapporte plusieurs conversions que Dieu a faites par son entremise, entre autres d'un Anglais assez considérable, qui avait été élevé dans l'hérésie et qui est mort bon catholique. M. Brin, après avoir souffert un mois de prison à son arrivée, et ensuite une maladie qui l'a réduit à l'extrémité, a enfin recouvré, par la grâce de Dieu, la santé et la liberté, pour travailler au salut de ses pauvres compatriotes, comme il fait, avec fruit. »

Après cette date, il n'est plus fait mention des missionnaires de Vincent en Irlande jusqu'au dix-neuvième siècle.

En 1687, les missionnaires furent introduits en Angleterre et placés à la chapelle royale à Londres, par S. M. Jacques II, qui avait appris à les connaître à Versailles, où ils étaient chargés de l'église paroissiale.

Dans une lettre au Supérieur général, datée du 8 mai 1687, le supérieur, M. Le Lasseur, donne un compte rendu intéressant de leur réception et de leur travail en Angleterre¹ :

« Nous avons été accueillis, écrit-il, par Sa Majesté, avec toutes les marques possibles d'affection. Elle nous a déjà parlé à deux reprises, s'informant des travaux de notre Congrégation, et exprimant le plaisir qu'il éprouvait en nous entendant parler de cela. Il n'y eut jamais de prince plus zélé et plus pieux que lui, mais son zèle rencontre de grands obstacles. L'esprit des Anglais est tout à fait opposé à la religion romaine.

« Le roi n'a pas pu obtenir l'adhésion des membres du

1. *Annales de la Congrégation de la Mission*, t. LXIV, p. 424.

Parlement, pour la sanction de la liberté de conscience ; mais il ne l'a pas moins proclamée de sa propre autorité.

« Il y a en ce moment, à Londres, sept ou huit chapelles dans lesquelles la messe est célébrée publiquement ; en plus, la chapelle royale dans laquelle nous célébrons avec toute la solennité possible. Tandis que nous officions à l'autel, assistés par huit enfants de chœur, le chœur royal exécute la partie musicale de l'office. Ni le roi ni la reine ne manquent jamais la grand'messe ou les vêpres, que nous chantons en leur présence chaque dimanche et jour de fête. Il y a aussi des sermons, mais en anglais.

« Dans les chapelles des ambassadeurs d'Espagne et de France, les sermons sont en français. Nous n'avons pas pu obtenir de prêcher à l'occasion dans la première chapelle, et nous ne le pouvons pas non plus dans la dernière. Nous ne sommes pas encore installés au palais royal, parce que les chambres qui nous sont destinées ne seront prêtes que quand nous reviendrons de Windsor, où le roi va passer l'été, et où nous irons avec lui. Nous ne portons pas encore l'habit ecclésiastique dans les rues, mais nous nous conformerons à cela le plus tôt possible, pour y habituer le peuple. Jusqu'à présent, nous avons porté des cravates, maintenant nous commençons à nous montrer avec le col ecclésiastique et une petite perruque, et j'espère que, dans peu de temps, nous observerons toutes les formes prescrites.

« Les Pères Jésuites commencent à recouvrer leur influence et devenir puissants. Un des Pères est confesseur du roi, un autre de la reine, et un troisième est ami intime de sa Majesté. Nous sommes sur un très bon pied avec eux, mais nous ne nous occupons pas de leurs affaires. Quelques nobles ont été convertis dernièrement : d'autres vont à la messe dans une chapelle privée, et cela, *propter metum Judæorum*. Dans quinze jours, les Jésuites vont ouvrir un collège à Londres. Il n'y aura que deux classes pour commencer. »

De mai 1687 jusqu'à novembre 1688, les missionnaires continuèrent à remplir leur charge dans la chapelle royale; quand le roi fut obligé de s'enfuir en France devant le prince d'Orange qui venait d'aborder en Angleterre, ses chapelains durent quitter Londres et chercher un refuge en France.

Bien qu'il n'y eût pas de mission des Lazaristes dans les trois royaumes, pendant le dix-huitième siècle, cependant il y eut quelques Irlandais qui entrèrent dans la Congrégation de la Mission en France; et depuis 1660 jusqu'en 1793, nous trouvons les noms d'environ vingt Irlandais sur le registre des membres de la Congrégation.

Le plus remarquable d'entre eux fut Edouard Ferris, originaire de Kerry. Il était né près de Cralée en 1738. A l'âge de seize ans, il vint en France, et servit dans le régiment de Duclan, de la brigade irlandaise, sous le capitaine Connoway et le colonel major Moor, et y resta jusqu'à ce qu'il obtint le rang de cadet-noble¹. Quittant l'armée, il entra dans la Congrégation de la Mission en 1758, et après avoir fait ses études, il fut ordonné prêtre et employé à la formation des ecclésiastiques. En 1771, il fut nommé supérieur du séminaire de Toul, et obtint à ce moment sans doute, le grade de docteur en théologie à l'Université de Nancy. En 1774, il devint Supérieur du grand séminaire d'Amiens, qu'il gouverna avec succès jusqu'en 1788, lorsqu'il fut élu assistant général de la Congrégation.

Après le sac de Saint-Lazare en 1789, M. Ferris quitta Paris en compagnie du Supérieur général, et finalement il se rendit avec lui à Rome en 1794.

Là, il demeura jusqu'en 1798. Alors, par l'intermédiaire du P. Luke Concannen, il fut présenté à Mgr Troy, archevêque de Dublin, et prié d'accepter une position au collège de Maynooth qui venait d'être fondé. Avec le con-

¹ *Annales de la Congrégation de la Mission*, t. XLV, p. 190.

sement de ses supérieurs, il partit pour l'Irlande avec l'archevêque Troy, et fut nommé doyen à Maynooth, le 17 juin 1798.

En 1801, la chaire de morale étant devenue vacante, M. Ferris fut nommé pour ce poste qu'il occupa jusqu'à sa mort en 1809. Dans sa notice, qui parut au temps de sa mort, son caractère est ainsi décrit¹ : « Son urbanité, sa piété exemplaire, son renoncement de lui-même produisaient un effet plus salutaire encore que les meilleures leçons de morale. Son amabilité naturelle, sa tendresse de cœur et son affabilité le rendirent cher à tous.

« Les étudiants avaient son nom et ses vertus en grande vénération. Il établit au collège de Maynooth une parfaite discipline, et cet établissement, en 1800, passait pour le modèle sous ce rapport, et pour la piété qui y régnait. »

L'année où mourut M. Ferris, naquit celui qui était destiné à rétablir en Irlande l'œuvre des missions, commencée par Vincent de Paul et interrompue à cause des malheurs du temps. Ce fut Thomas Macnamara du diocèse de Meath; il fit ses études au collège de Maynooth, et, comme il l'a raconté lui-même à celui qui écrit ces lignes, à la fin de son cours de théologie, il fut choisi pour remplir la fonction de moniteur dans la petite division du collège. Il pria ses supérieurs de lui donner comme compagnon Jacques Lynch, un étudiant du diocèse de Dublin.

Ces deux jeunes gens allaient être ordonnés prêtres, et tous deux avaient un commun désir, celui de fonder une Compagnie pour donner des missions dans tout le pays. Ils exposèrent leur dessein à leurs supérieurs, en particulier à M. Philippe Dowley, doyen du collège. Celui-ci leur donna son approbation et les encouragea, leur promettant de coopérer à leur œuvre. Alors les deux jeunes

1. *Annales de la Congrégation de la Mission*, t. XLV, p. 190.

prêtres réussirent à s'adjoindre deux ou trois jeunes gens pleins de zèle pour les aider dans leur pieux dessein. Avec l'approbation de Mgr Murray, archevêque de Dublin, ils commencèrent en 1833 par ouvrir une école externe à Dublin pour l'instruction des garçons. Leur but était de se procurer peu à peu des ressources pour commencer l'œuvre des missions. Bientôt après, en 1835, ils achetèrent une propriété à Castleknock, près de Dublin, et ouvrirent un collège. Apprenant qu'il existait déjà dans l'Église une Compagnie dont le but principal était de donner des missions aux pauvres, M. Macnamara et ses associés se mirent en rapports avec le Supérieur général de la Congrégation de la Mission, pour s'unir à la Compagnie. En 1839, M. Philippe Dowley, qui s'était uni à la nouvelle communauté à Castleknock, et en avait été élu supérieur, vint avec quelques autres à Paris pour entrer au noviciat.

Au temps fixé, ils furent admis à faire les vœux de la Congrégation. Un maître de novices fut envoyé en Irlande pour la direction de ceux qui ne pouvaient sans difficulté être envoyés en France.

C'est ainsi que les missionnaires de Saint-Vincent furent établis en Irlande.

En 1838, une autre maison fut ouverte à Dublin. En 1842, l'œuvre des Missions fut commencée, et elle prospéra.

D'autres compagnies suivirent l'exemple donné par les missionnaires de Saint-Vincent, et aujourd'hui, il y a peu de paroisses dans tout le pays qui ne participent aux bienfaits d'une mission.

Le grain de sénévé planté en 1833 s'est développé et est devenu un grand arbre, et en ce moment les prêtres de la Mission irlandais ont sept maisons en Irlande, trois en Angleterre, une en Écosse, une à Paris, et trois en Océanie, avec un personnel d'environ cent dix prêtres, vingt étudiants et quarante frères coadjuteurs. Comme au temps de leur fondateur saint Vincent, ils travaillent encore mainte-

nant, *ad salutem pauperum et cleri disciplinam*, au salut des pauvres et à la formation du clergé.

En 1855, les Filles de Charité, fondées également par saint Vincent furent appelées à fonder une maison à Drogheda.

Bientôt après, elles ouvrirent des maisons à Dublin et à Londres, et aujourd'hui elles sont chargées de cinquante-huit établissements dans les Iles Britanniques, à savoir : douze en Irlande, sept en Écosse, et trente-neuf en Angleterre.

L'histoire des relations de saint Vincent avec l'Irlande mérite une place dans l'histoire de l'Église d'Irlande. Elle montre, de plus, que les desseins des grands hommes, même quand ils paraissent anéantis, ont souvent une vitalité qui les fait renaître en quelque sorte, de la poussière, et produire des fruits abondants.

Patrice BOYLE, C. M.

BULGARIE

*Lettre de la sœur Pucci, Fille de la Charité,
à M. A. FIAT, Supérieur général.*

Bucarest, Str. Popa Tatu, 5 ; 25 janvier 1907.

Sachant tout l'intérêt que vous portez à notre œuvre naissante, je crois vous faire plaisir en venant vous en entretenir quelques instants.

L'almanach de notre cathédrale, vous a déjà donné des renseignements sur la marche de notre dispensaire ; depuis, nous l'avons transféré *Strada Popa Tatu, 5* ; notre local de *Calea Grivita* était devenu insuffisant, et nous étions aussi trop éloignées du centre. Ici l'œuvre peut mieux fonctionner, et nous sommes plus abordables à tout le monde, au monde surtout de nos bonnes Dames bienfaitrices qui continuent à nous être si dévouées.

A ce sujet, je suis heureuse de vous dire que l'Association des Dames de Charité a été établie et marche avec ferveur; soixante-seize dames en font déjà réellement partie, et bientôt elles atteindront la centaine; elles la dépasseront même, car il ne se passe pas de jour que nous ne recevions de nouvelles inscriptions. Ces dames ne se contentent pas de donner leur nom et de verser leur cotisation, mais la plupart sont des membres actifs; elles visitent les pauvres, viennent nous aider au dispensaire, fréquentent les réunions de travail qui ont lieu chez nous tous les mercredis.

S. M. la reine vient de nous donner une nouvelle marque de sa sympathie et protection. A l'occasion des fêtes de la Noël, j'ai installé une assez jolie crèche dans la salle d'attente de nos pauvres. Mlle Exarcho, qui nous est très dévouée et qui est une intime de Sa Majesté, a bien voulu lui parler de notre crèche et du plaisir que Sa Majesté nous ferait en venant la visiter, d'autant plus qu'elle avait déjà promis une visite au dispensaire. Sa Majesté accepta avec plaisir et ce fut dimanche dernier qu'elle nous fit l'honneur de venir à notre « Bethléem »! Quelques dames du corps diplomatique, qui font aussi partie de notre Association, comme Mme Bourgarel, femme du ministre de France; Mme la baronne Beyens, femme du ministre de Belgique; la princesse Ghika, notre présidente; Mme Arian, vice-présidente et notre insigne bienfaitrice, et quelques autres; le prince W. Ghika, le Dr Paulescu, etc., se trouvaient chez nous pour recevoir la reine Élisabeth, qui se rendit exactement chez nous à l'heure indiquée, onze heures du matin. Elle fut d'une bonté et d'une amabilité difficiles à rendre; sa visite fut bien loin d'être une visite d'étiquette et d'une froide formalité; elle prit le plus vif intérêt à tout; en entrant, elle déposa, très discrètement, une riche offrande aux pieds de l'Enfant Jésus; ensuite, elle se montra très satisfaite de notre crèche, en relevant les plus petits détails. Elle demanda de visiter le dispensaire, la petite phar-

macie, la chirurgie et se montra ravie de l'ordre, de la propreté, de l'organisation, etc. Je fus heureuse de lui présenter les dames et les demoiselles qui nous aident dans la préparation et la distribution des médicaments, pansements, etc. Elle eut pour tout et pour tous un sourire, une parole de bienveillance. Elle voulut visiter aussi notre appartement, commençant par notre modeste oratoire ; au dortoir, elle admira la blancheur de nos rideaux et me dit : « Si vous saviez combien j'aimerais à avoir un lit avec des rideaux blancs, mais ce n'est plus la mode. » Elle alla à la cuisine, à notre réfectoire, et partout une parole aimable, dénotant sa grande satisfaction. Elle nous dit aussi : « On m'a raconté qu'une pauvre vieille paralysée, que vous avez visitée, dit ensuite à une de nos dames : « Il y a des anges avec des ailes blanches qui sont venus me visiter. »

Vous voyez combien Dieu se montre bon envers nous.

Agréez l'hommage du respect filial de vos filles de Bucarest, etc.

Sœur Pucci.

31 janvier 1907.

Je tiens à compléter le récit de la visite de S. M. la reine par quelques mots. Le lendemain de l'envoi de ma dernière lettre je recevais la photographie de Sa Majesté avec une carte sur laquelle elle avait écrit :

« Je vous remercie de toute mon âme, ma bien chère sœur, pour votre touchante lettre et pour tout le bien que vous faites ! Dieu bénit votre vie par la paix profonde qu'il vous accorde malgré les ténèbres de la terre ! Il n'y a que de la joie, car pour vous le sacrifice ne compte pas.

« ÉLISABETH. »

Sa Majesté avait déjà dit à la princesse Ghika qu'elle admirait la sérénité et le bonheur des sœurs, ajoutant : « Avec cela, elles ont l'empire sur tout le monde. »

Tout ceci soit pour la plus grande gloire de Dieu, car vraiment c'est lui seul qui tourne les cœurs vers nous.

Sœur Pucci.

POLOGNE

Lettre de la sœur THÈCLE à la très honorée Mère KIEFFER.

Varsovie, Maison centrale, le 19 février 1907.

Sachant que notre chère sœur Sumiviska vous a donné des nouvelles de notre petit séjour à Posen, et que de Varsovie vous avez été tout de suite informée de notre heureuse arrivée, j'ai attendu, ma Mère, quelques jours pour vous parler de notre voyage et vous dire l'impression que nous a faite la maison centrale, connue ici sous le nom d'« Institut Saint-Casimir ».

Pendant tout notre voyage, nous n'avons rencontré nulle part la moindre difficulté; à toutes les stations, on était très poli pour nous. A une station peu éloignée de Berlin, un monsieur s'approche et nous demande d'où nous venons et où nous allons. — Nous lui répondîmes brièvement que nous venions de Paris. — Il s'éloigna, et, revenant un moment après, il nous offrit 25 marks en disant : « Je suis protestant; veuillez ne pas refuser ma petite offrande et, en cas de besoin, écrivez-moi, afin que je puisse vous être utile; et puis mes sœurs, si vous rencontrez quelqu'un des nôtres qui serait dans le besoin, faites-lui la charité. » Pendant tout notre voyage nous avons été toutes très fatiguées. Nos bagages ont été expédiés de Paris directement à Alexandrow.

Nous sommes arrivées à Posen mercredi à quatre heures du matin, le surlendemain de notre départ; la voiture nous attendait à la gare. Ma sœur Sumiviska et ses compagnes nous ont entourées de soins avec une charité fraternelle. Nous nous y sommes reposées trois jours. La régularité qui y règne nous édifiait et nous rappelait la maison-mère. Ce qui nous touchait jusqu'aux larmes c'est la vue de pauvres enfants, garçons et filles qui, le matin, se rendant

avec leurs livres, à l'école viennent faire à l'église de l'hôpital une petite visite pour demander à Dieu la grâce de la persévérance. Le soir, ces chers enfants, en revenant de l'école, s'agenouillent au pied d'une grande croix et chantent un cantique à la sainte Vierge, priant cette Mère miséricordieuse de leur obtenir la force de persévérer dans la foi et dans l'amour de la langue maternelle.

Vendredi soir, nous avons quitté Posen; samedi, à une heure du matin, nous arrivâmes à la frontière du royaume de Pologne à Alexandrow. Notre chère sœur Twarowska nous y attendait. Tous les employés s'y sont montrés très bienveillants; l'un d'eux nous a dit : « Nous vous accueillons les bras ouverts; quel dommage que vous ne soyez en plus grand nombre; nous n'avons pas ici assez de sœurs. » On n'a pas du tout visité nos bagages et nous n'avons rien payé à la douane; notre voyage d'Alexandrow à Varsovie a été gratuit.

À la gare de Varsovie, ma sœur Eugénie nous attendait avec deux voitures; à huit heures, nous étions à la maison centrale, où nous avons trouvé le meilleur accueil de la part de toutes nos sœurs et, en particulier, de la part de notre vénérée sœur Visitatrice, ainsi que des sœurs officières et des secrétaires. M. le directeur est aussi très bon pour nous, très encourageant. Je remercie sans cesse Dieu de la grâce qu'il m'a faite en m'appelant dans notre Communauté qui se montre partout une bonne et vraie mère. Nous sommes heureuses de voir les jeunes sœurs du séminaire qui sont au nombre de quarante; ces chers petits bonnets nous rappellent la maison-mère. — Nos sœurs ont ici en grande vénération une image de la Mère de Dieu qui a été donnée à nos premières sœurs par Louise de Marillac, notre vénérable Mère. Cette image est dans un petit oratoire; une lampe brûle devant elle nuit et jour; nos sœurs aiment à y aller faire une petite prière.

Nous nous reposons un peu de toutes nos fatigues; nous allons voir les maisons de nos sœurs, plus particulièrement les ouvroirs.

Ma sœur Vincent est beaucoup mieux; la semaine prochaine, nous devons partir pour Czastochowa pour une nouvelle fondation : un ouvroir et un asile.

A présent, il ne nous reste qu'à vous exprimer notre reconnaissance, ma très honorée Mère, et à vous remercier de toutes les bontés que vous avez toujours eues pour la petite famille de Juvisy, pour chacune de nous et pour toutes ensemble.

Veillez agréer, etc.

Sœur THÈCLE.

ASIE

CHINE

Par bref du 3 mai 1907, S. S. Pie X a transféré Mgr Auguste Coqset, du vicariat apostolique du Kiang-Si méridional, au vicariat apostolique du Tché-ly sud-ouest vacant par la mort de Mgr Jules Bruguière.

KIANG-SI SEPTENTRIONAL

L'AFFAIRE DE NAN-TCHANG

Voici la suite du rapport adressé par Mgr Ferrant, sur la douloureuse affaire de Nan-Tchang. Nous en avons décrit les origines, et les premiers développements, nous en donnons la continuation et la fin.

IV

LE DRAME DE NAN-TCHANG ; LES MASSACRES

(Suite¹)

4° Massacre de M. Lacruche.

Les deux missionnaires se trouvaient dans leur chambre, attendant l'heure de l'examen particulier, au moment où la foule envahit la résidence. M. Mariin (Joseph-François) fut le premier à percevoir des clameurs, et à entendre des coups frappés contre la porte principale de l'établissement. Il alla aussitôt trouver M. Lacruche, qui n'y prenait pas garde, et attira son attention. Tous les deux firent un moment de silence. Le bruit se rapprochait de plus en plus ; bruit de vitres volant en éclats, clameurs d'une foule envahissante.

1. Voyez ci-dessus, p. 202.

La porte principale venait d'être enfoncée. Entre les assaillants et la chambre des missionnaires, il restait une seconde porte, mais fragile et incapable de résister longtemps. Le temps pressait. Bientôt les missionnaires ne trouveraient plus aucune issue pour leur sécurité.

M. Lacruche avait renfermé dans une petite caisse des documents retirés des archives. Il la confia à un serviteur, chargé de la déposer dans quelque famille hospitalière. Puis, dépouillant une partie de ses habits, pour être plus alerte, il se dirigea, en compagnie de M. Martin, vers le jardin, mettant ainsi un corps de bâtiment entre lui et les assaillants. Là, à travers les fenêtres du réfectoire, il pouvait voir la foule pénétrer dans sa chambre et s'y livrer au pillage.

Mais voici qu'une extrémité du jardin vient à être envahie. M. Martin prend la fuite dans le sens opposé. Plus d'issue. Là encore des envahisseurs qui, à la vue du missionnaire, prennent des pierres, le blessent, le renversent. Il va tomber entre leurs mains, lorsque des soldats s'interposent. Pendant ce temps — et ce fut vite fait — le blessé se relève, fuit vers un angle occupé par un petit chalet et, à l'aide de deux agents de police, escalade le mur de clôture, tombe dans un chemin désert, gagne, à travers des jardins potagers et au pas de course, une porte de la ville, où il est reçu et caché par un poste de police. Nous l'y retrouverons cette nuit.

Revenons à M. Lacruche, pour ne plus le quitter jusqu'après sa mort.

Il est dans le jardin déjà envahi. A travers les fenêtres du réfectoire, il aperçoit les assassins qui le recherchent dans sa propre chambre, et qui se vengent de son absence, en brisant ce qui leur tombe sous la main.

En ce moment suprême, une pensée devait tout naturellement monter à son esprit et attirer son attention : celle de la sainte Réserve, conservée dans l'église paroissiale et dans

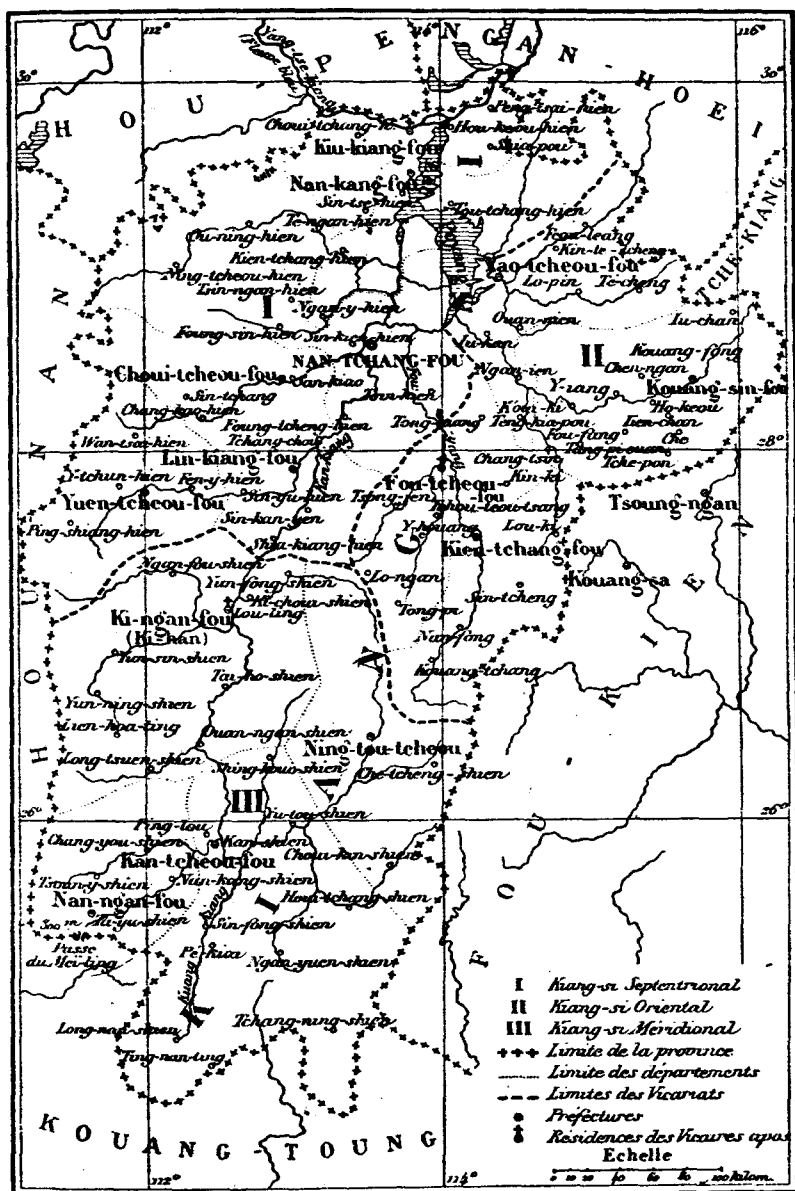
la chapelle du Saint-Sacrement. Hélas ! il ne fallait plus songer à prendre le chemin de l'église, déjà livrée aux flammes et environnée de pillards.

Mais la chapelle du Saint-Sacrement est ici, à deux pas de lui, séparée du jardin par une simple porte. Il veut y pénétrer ; cette porte est fermée ; il presse, elle résiste. Un domestique fait le tour du bâtiment, entre dans la chapelle, ouvre la porte de la sacristie, derrière laquelle se tient le missionnaire et remet entre ses mains la clef du tabernacle.

On aimerait à voir le prêtre s'emparer de la sainte Réserve et la consommer à la hâte, pour la soustraire aux profanations. Malheureusement, le serviteur qui remit à M. Lacruche la clef du tabernacle, ajoute que le missionnaire n'eut pas le temps de monter le marchepied de l'autel. Les vandales étaient déjà parvenus jusque-là. M. Lacruche dut fuir, tenant dans sa main la clef qui fermait le tabernacle.

A la déception cruelle que l'on éprouve, en entendant ce récit, il est bon d'opposer un motif d'espérance et un sujet de grande édification. Des païens, témoins de la mort de M. Lacruche, rapportent que ce missionnaire, un peu avant de mourir, a retiré quelque chose de dessous sa poitrine, et qu'il l'a avalé. Ce quelque chose, qu'ils lui ont vu entre les mains, les uns l'appellent sa montre ; d'autres lui attribuent simplement une forme ronde : enfin, la description donnée par quelques-uns, peut s'appliquer à la lunule de l'ostensoir. Il ne faut pas oublier que les témoins en question sont païens, ignorant, par conséquent, les choses et les mystères de notre sainte religion.

On pourra se demander comment, si M. Lacruche cachait la sainte Réserve sur sa poitrine, il a attendu le suprême moment, celui de la dernière extrémité, pour la consommer. — On peut penser que, jusqu'à la fin, il a cru qu'il réussirait à atteindre le palais du gouverneur. Dans cette illusion, il aurait conservé l'espérance de trouver enfin une place honorable, pour son précieux fardeau. Un autre mo-



CARTE DU KIANG-SI

tif a pu déterminer sa conduite : souffrir en compagnie de Notre-Seigneur, garder sur soi, le Pain des forts au milieu de la lutte ; communier au moment du dernier soupir, quel idéal pour un missionnaire livré entre les mains des ennemis de notre sainte religion !

Au moment où M. Lacruche quitta la chapelle du Saint-Sacrement, un moyen de salut lui restait encore : ouvrir la porte du jardin et se dérober, à travers des chemins tortueux, à la vue de ses persécuteurs. C'est aussi ce qu'il essaya de faire. Par malheur, cette porte était fermée à clef. Par surcroît de malheur, outre la clef, pour ouvrir cette porte, il fallait des hommes vigoureux, capables de soulever d'énormes troncs d'arbres, que l'on avait depuis longtemps accumulés, par crainte des voleurs. Afin de trouver les hommes nécessaires, le missionnaire se dirigea vers le moulin. A peine a-t-il fait quelques pas, qu'il se trouve en présence de nombreux envahisseurs. La foule le voit, lui jette des pierres, le blesse à la tête. Monté dans le moulin, il trouve assez de courage pour se retourner, regarder en face ses agresseurs et essayer de les intimider par des menaces. Mais que peut-il seul contre mille ? La multitude accourt. Lui se cache derrière des chaises à porteurs. Les assassins le découvrent et croient en finir avec leur victime, en l'enfermant dans le moulin, et en le livrant aux flammes. Mais il y avait, dans ce moulin, une porte de derrière. C'est par là que M. Lacruche se soustrait à ce nouveau danger, en se dirigeant vers la porte du jardin, que l'on venait d'ouvrir et de dégager des troncs d'arbres. Hélas ! c'était trop tard. La multitude s'était répandue partout. A la vue du missionnaire, on crie, on s'appelle, on s'excite ; les bras se lèvent, les bâtons et les manches de parapluies tombent sur sa tête et ses épaules. A peine a-t-il fait quelques pas, en dehors du jardin, qu'il se sent cruellement blessé. A partir de ce moment, il devient le prisonnier d'une multitude féroce.

Pendant ce temps, que devenait le personnel de l'établissement ? — En raison des fêtes de la nouvelle année chinoise, les écoliers et les catéchumènes n'étaient pas encore rentrés de leurs vacances. Aussi, le personnel de la maison comprenait peu de monde, au moment où la foule s'y précipita. Ce fut une débâcle et un sauve-qui-peut général. Chacun prit la fuite dans le sens qui lui paraissait le plus prudent.

Nos séminaristes, pris d'une frayeur mortelle, se serrent les uns contre les autres, se pressent autour de leurs professeurs, puis, faisant une brèche au mur mitoyen, passent dans la maison du propriétaire voisin. D'autres en font autant, suivis bientôt par la foule des envahisseurs. La famille, qui devenait subitement l'asile de nos séminaristes, avait pour chef un mandarin militaire. Celui-ci commença par consoler et cacher dans l'intérieur de sa maison tous ces petits fuyards. Mais bientôt, voyant les persécuteurs de M. Lacruche violer son domicile, il divisa par groupes les élèves et les expédia petit à petit dans la campagne. Ces enfants, en fuyant, rencontraient la multitude qui menait M. Lacruche au supplice, au milieu des plus cruels traitements. Chacun d'eux put apercevoir le missionnaire, le visage couvert de sang, le corps chancelant, et gravissant avec peine ce pénible calvaire. A cette vue, les séminaristes, pris d'une frayeur nouvelle, et comme menacés du même supplice, se livraient à une course folle vers les portes de la ville.

Quant aux serviteurs de la Mission, en dehors de deux qui suivirent M. Lacruche, les autres pourvurent eux-mêmes à leur propre sécurité. Connaissant bien la disposition des bâtiments et les chemins du voisinage, ils trouvèrent assez facilement une voie dérobée, qui les conduisit secrètement chez des amis. Cet exode du personnel se fit avec une telle promptitude, que M. Lacruche était encore assiégé dans le moulin quand déjà tout le monde avait

quitté la résidence. Le missionnaire, en passant par la porte du jardin, fut le dernier à partir et put dire comme Notre-Seigneur à son Père : « Je n'ai perdu aucun de ceux que vous m'aviez confiés. »

Il était environ midi.

Arrivé sur le chemin public, M. Lacruche, à peine sorti du jardin, reçut sur l'épaule, un coup de bâton si violent, qu'il s'écria, en se retournant vers son domestique : « Hélas, voici que je n'ai plus la force de marcher ! » En effet, à partir de cet instant, la douleur paralysa ses jambes et ne lui permit d'avancer qu'à petits pas.

En examinant l'itinéraire que suivit le pauvre missionnaire, depuis sa sortie du jardin jusqu'à l'endroit où il tomba, pour ne plus se relever, on doit conclure qu'il se proposait d'atteindre le palais du gouverneur. En d'autres circonstances, c'eût été le meilleur parti. Mais le chemin du palais est le même que celui de *Pé-hou-Kiou* et on était au moment où l'assemblée, ayant terminé ses délibérations, déversait les flots de sa multitude sur la voie qui conduit à la mission catholique. Le missionnaire, sans doute, ne prit pas garde à cette circonstance importante. Plus donc il avançait, plus il voyait croître le nombre de ses agresseurs, au point que sa marche en avant fut enfin impossible. Une idée lui vint à l'esprit : détourner l'attention de ses ennemis et mettre le trouble parmi eux, en leur jetant de la monnaie. Avant de quitter sa chambre, M. Lacruche s'était muni d'une forte somme divisée en nombreux billets de banque, représentant chacun une petite valeur. On le vit donc alors, jeter autour de lui ses billets, pour élargir le cercle d'agresseurs qui l'étreignait et pour gagner du temps et de l'espace, au moyen de l'inattention générale. Moyen ingénieux à l'égard d'un peuple aussi avide d'argent que de sang européen. Combien de billets furent ainsi jetés en pâture ? Nous l'ignorons. Pas assez sans doute, puisque notre martyr, ne pouvant plus avancer, prit le parti de se réfugier dans un

magasin, qui servait de restaurant dans le quartier. La foule s'y précipita après lui et obligea le maître de l'établissement à jeter sur le chemin celui qui était venu lui demander un asile.

Tombé de nouveau entre les mains de ses ennemis, M. Lacruche reçut bientôt un coup si violent qu'il s'affaissa sur le sol. On croyait qu'il allait définitivement succomber, quand de lui-même il se releva, fit quelques pas à gauche du côté d'une maison hospitalière et amie de la Mission. Les portes en étaient fermées, mais, à l'appel du missionnaire, elles s'ouvrirent bientôt et se refermèrent aussitôt, pendant qu'il pénétrait dans l'intérieur, seul et séparé de la foule. Était-ce le salut ?

La maison qui reçut le missionnaire, se compose de cinq vastes bâtiments construits l'un derrière l'autre et séparés par des cours étroites. C'est l'habitation d'une famille riche et respectée. Son chef, dignitaire de l'empire et notable de la cité, avait, quoique païen, lié des relations amicales avec les missionnaires catholiques. Aussi refusa-t-il de prendre part aux conciliabules des jours précédents, qui aboutirent au drame de Nan-Tchang. Cette paisible famille vit donc entrer chez elle un ecclésiastique européen, le visage couvert de sang et les habits en lambeaux. Il traverse, en boitant et sans s'arrêter, les quatre premiers corps de bâtiments. Arrivé sur le ... du cinquième, il s'arrête, s'assoit sur l'une des marches qui précèdent la porte. Là, il enlève ses bottes, croise les jambes, épanche le sang qui coule du front sur ses yeux et essuie contre ses bas, ses mains ensanglantées. On dit qu'à cette vue, les femmes et les filles de la maison s'éloignèrent, douloureusement émues. Pour nous, nous n'avons pu voir, sans nous sentir oppressés par le sentiment d'une profonde douleur, cette pierre, désormais précieuse, cette marche d'escalier qui servit à M. Lacruche de dernier lieu de repos.

Il attend. Dehors, sur le seuil de sa maison, le chef de la

famille parlamente avec la foule qui réclame sa victime. Quel moment d'angoisse pour le missionnaire ! Il entend les cris d'une multitude qui demande sa mort.

Il peut percevoir l'ébranlement des portes qui vont livrer passage à ses assassins. Le maître de la maison promet de l'argent aux agresseurs les plus violents, rien n'est capable de s'opposer au flot envahissant. Bientôt la maison hospitalière est envahie et M. Lacruche devient la proie d'une foule en délire. On l'entraîne au dehors.

Arrivé sur le chemin, il cherche à reprendre la route qui mène au palais du gouverneur. Mais comment avancer au milieu d'une telle cohue. Pour se préserver des coups portés par derrière, il s'adosse à un mur, le corps droit et raide, tournant la face du côté de ses ennemis. C'est alors qu'un coup de pied dans le ventre le fit chanceler. Il tomba cette fois pour ne plus se relever.

Ce fut le moment où des païens le virent tirer de sa poitrine et avaler ce quelque chose que nous croyons être la sainte Eucharistie.

Accablé d'outrages et criblé de coups, il respirait encore, quand ses meurtriers le traînèrent par un pied jusqu'à l'étang de *Pé-hou-Kiou*, où il rendit le dernier soupir.

Il était près d'une heure après-midi.

Son cadavre retiré de l'eau fut dépouillé de ses vêtements par ses assassins qui se les partagèrent, ainsi que sa montre et l'argent trouvé sur la victime. Après être resté quelques heures sur la rive, exposé à la curiosité et aux injures des curieux, le corps du missionnaire fut porté, vers le soir, dans une pagode, en attendant son transfert à Kiu-Kiang.

Les meurtriers, après le crime, ne se considérèrent pas comme satisfaits. Ils assouvirent leur haine contre la famille qui venait de donner à M. Lacruche l'hospitalité. Cette paisible habitation fut livrée au pillage ; ses habitants pourchassés et réduits à s'en aller chercher un refuge ailleurs.

5° *La mort des Petits Frères de Marie*¹.

Nous savons que si les Frères n'ont pas quitté leur collège avant l'heure de l'envahissement, ce fut pour obéir aux ordres donnés par M. Lacruche. En se voyant abandonnés de leurs élèves depuis le vendredi matin, peut-être exprimèrent-ils au missionnaire le désir de leur propre départ. Mais, dans une armée bien organisée, c'est le chef qui, ayant la responsabilité, doit régler les mouvements; aux inférieurs d'obéir à la consigne. Les Frères reçurent pour consigne de se tenir tranquilles et de ne faire aucun acte qui manifestât l'intention d'abandonner le collège, de peur d'attirer de ce côté l'attention publique. Cette consigne explique comment rien n'avait été prévu, pour le cas où il faudrait prendre subitement la fuite. Tout en déplo- rant l'erreur du chef, nous saluons avec admiration l'obéis- sance héroïque des soldats.

Au matin de ce dimanche 25 février, avant même que le soleil fût levé, nous trouvons les Petits Frères de Marie communiant ; c'était, sans le savoir, leur dernière commu- nion.

Il faut croire que l'assemblée de *Pé-hou-Kiou* envoya quelque écho jusqu'à leur communauté, car, un quart d'heure avant l'envahissement, l'un des Frères se présenta devant la porte de la mission. Il interrogea le poste, de- manda des nouvelles, constata le maintien de l'ordre et rentra au collège avec des renseignements rassurants.

Bientôt eut lieu l'attaque de la résidence des mission- naires, suivie, peu après, de celle de l'école française. Midi

1. Voici les noms des Petits Frères de Marie massacrés à Nan- Tchang :

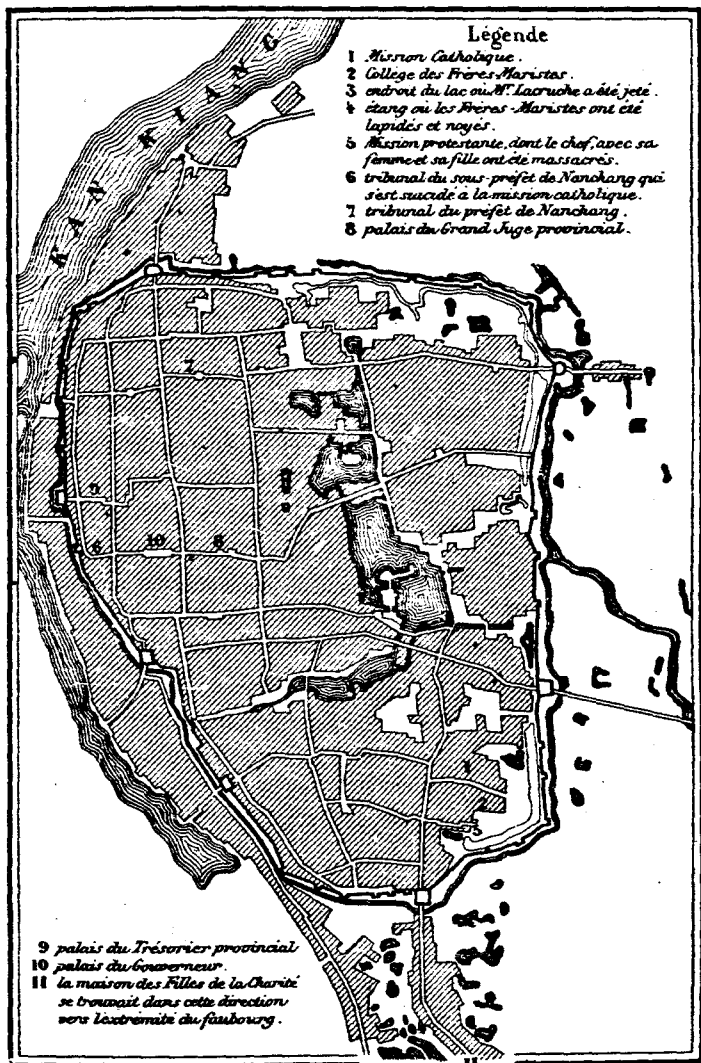
VERMOREL (Raymond), dit frère Léon, Supérieur du Collège;

PASCAL (Prosper), dit frère Prosper-Victor;

DURAND-TERRASSON (Marius), dit frère Louis-Maurice-Victor;

GUILLOT (Joseph), dit frère Amphien;

ROSAZ (Jacques), dit frère Marius. — Note des *Annales*.



approchait. Les Frères allaient prendre leur repas, quand ils entendirent les clameurs proférées autour de la Mission. Aussitôt, comprenant la gravité de la situation, ils se hâtent de monter au vestiaire, où ils prennent chapeau et parapluie ; ils traversent leur jardin, sortent de l'enclos du côté de l'est et rejoignent, en moins d'un quart d'heure, la porte de la ville, appelée *Fou-tcheou-men*. Jusqu'ici, aucun obstacle ne s'est opposé à leur retraite. Des témoins attestent qu'ils gardaient le pas de la promenade, sans avoir l'apparence de gens qui fuient un danger imminent.

En sortant du collège, deux chemins s'ouvraient devant eux : celui du nord, qui, à travers des jardins solitaires, mène à une porte de la ville peu fréquentée. Là, en dehors des remparts, c'est la campagne inhabitée, c'est l'isolement complet au milieu des tombeaux ; c'est, pour les fuyards, la sécurité. L'autre chemin, celui de l'est, mène à un faubourg populeux, qui tire sa prospérité du voisinage d'une petite rivière dont les rives servent de port à toute une flottille de bateaux marchands. Il semblait moins sûr de se diriger de ce côté ; ce fut cependant ce chemin que les Frères choisirent. Si, en quittant l'enclos du collège, ils avaient tourné à gauche, ils auraient pu se tenir cachés dans quelque pagode ou simplement au milieu des tombeaux, pendant quelques heures seulement, et alors leur salut eût été assuré, comme on l'a su plus tard ; car, vers le soir, avant la tombée de la nuit, le gouverneur faisait rechercher, protéger et conduire au port, les étrangers de toute nationalité, échappés au massacre et cachés dans toutes les directions.

Pourquoi les Frères suivirent-ils le chemin fatal du faubourg ? C'est vraisemblablement qu'ils connaissaient très peu les campagnes environnantes et ne pouvaient se rendre compte du plus ou du moins de sécurité, dans un sens plutôt que dans l'autre. L'un d'eux connaissait le chemin du faubourg, qui mène au fleuve, dont nous venons de

parler. Sur l'autre rive, s'étend une vaste plaine, où les élèves de l'école préparatoire conduisirent souvent en promenade le Frère qui avait leur direction. C'est sans doute ce Frère, professeur à l'école préparatoire et connaissant la promenade habituelle des élèves, qui aura proposé à ses confrères de prendre cette direction, n'en connaissant mieux aucune autre.

Mais, pour se rendre au port, et de là, dans la plaine, de l'autre côté du rivage, il fallait traverser une partie du faubourg populeux. Cependant, la petite colonie peut gagner facilement une des portes de la ville, continuer sa marche sous les remparts, passer devant une caserne de cavalerie, où des ministres protestants venaient de se réfugier, enfin arriver au port, sans avoir rencontré d'obstacle.

Le fleuve qu'il s'agissait de traverser, n'a que 30 mètres de largeur. En entrant sur le bac, on donne moins d'un centime par personne. Les Frères hélèrent une barque et y descendirent. Deux coups d'aviron suffisaient pour atteindre l'autre rive. Les fugitifs allaient pouvoir s'éloigner du faubourg et disparaître dans la fougère d'une immense plaine. Ces deux coups d'aviron, le marin hésite à les donner et reste immobile, au lieu de lancer sa barque vers l'autre rivage. Cependant il faut qu'il se hâte; le temps presse; la foule accourt; des cris de mort se font entendre; le danger croît d'instant en instant. On se demande pourquoi cette immobilité du pilote. Hélas! c'est que, en même temps que les Frères, des hommes sont descendus dans la barque et menacent son chef de le jeter à l'eau, s'il porte la main aux avirons. Le Frère directeur tente un moyen de mouvoir le pilote, en lui versant dans la main une poignée de piastres. Celui-ci, enhardi par le gain, tente un geste pour manœuvrer; mais aussitôt, d'autres misérables se jettent sur la barque et cherchent à s'emparer du patron, qui leur échappe en se jetant à l'eau.

A partir de cet instant, les cinq Petits Frères de Marie sont condamnés à mort. Ne pouvant traverser le fleuve, ils remontent sur le rivage, mais au milieu de quelle cohue ! C'est à qui les bousculera, les renversera, les frappera, les couvrira de boue et mettra leur soutane en lambeaux. Cependant, la petite colonie, malgré les obstacles et les mauvais traitements, prend le chemin de *Ma-tchang*. C'est cette partie du faubourg où se trouvait une résidence de Missionnaire et l'établissement des Filles de la Charité. Ils passent donc, pour la seconde fois, devant cette caserne de cavalerie, qui, en ce moment, sert de refuge aux ministres protestants, sans que la pensée de s'y réfugier, eux aussi, soit venue à leur esprit. Des cavaliers, assis devant la porte, restèrent indifférents au drame douloureux qui se passait sous leurs yeux. On dit même que, bientôt après, ils allèrent grossir la foule des indifférents ou des agresseurs.

Après une demi-heure de marche, les Frères, arrivés sur une petite éminence, d'où l'on pouvait apercevoir l'hôpital catholique, voient l'horizon obscurci par une épaisse fumée et l'établissement des Sœurs entouré de flammes. Leur dernier refuge disparaissait, en même temps que leur dernier espoir. Maintenant, de quel côté dirigeront-ils leurs pas ? Plus de voies qui ne soient obstruées par la foule ; plus d'issue pour échapper aux mains des assassins.

Il y avait, dans le voisinage, une plaine coupée par quatre petits étangs. Il fallait ou mourir sur-le-champ ou se jeter à l'eau, avec la chance de voir bientôt arriver du secours. Pour donner à ses confrères le temps d'atteindre l'un de ces étangs, le Frère directeur s'offre aux bourreaux, en demandant leur grâce. Aussitôt, il est frappé, renversé, piétiné et son cadavre gît au milieu d'une mare de sang. Quant aux quatre autres Frères, la soutane en lambeaux, le corps couvert de boue, le visage taché de sang, ils descen-

dent dans cette eau glaciale en cette journée du dimanche 25 février, qui fut l'une des plus froides de l'hiver, et où la neige, la pluie et le vent en tempête se succédaient sans interruption depuis le matin.

L'étang, que les chrétiens vénèrent aujourd'hui sous le nom d'étang des Martyrs, a 200 pieds de circonférence et 4 de profondeur. On y entretient une espèce spéciale de petits poissons, dont la vente rapporte d'assez gros bénéfices. Du côté nord, il est en contre-bas d'une rue, ayant magasins et maisons d'habitation. En face, il a pour limite des monticules couverts de tombeaux et que traverse la ligne télégraphique. A gauche, c'est un jardin potager. Vers la partie occidentale, un petit sentier sépare cet étang des trois autres.

Du milieu de l'étang, si on considère le chemin en amphithéâtre et les monticules qui, au sud, cachent l'horizon, on se croirait au milieu d'un cirque. Cette pièce d'eau devient comme l'arène où combattront quatre martyrs, entourés d'une foule immense de spectateurs. Car on ne trouve plus une place vide, autour de ce théâtre improvisé. Autant de spectateurs, pourrait-on dire, autant de tigres altérés de sang. Les pierres tombent comme la pluie sur la tête des victimes. Briques, morceaux de bois, débris de vaisselle, tout se transforme en projectile dans la main des agresseurs. Le soir, il ne restait plus rien sur le sol. On alla jusqu'à renverser les pierres sépulcrales, pour retirer et lancer les briques qui leur servaient de fondement. Que l'on ajoute, à de tels actes, des cris sauvages, des menaces de mort, des plaisanteries grossières, et l'on n'aura qu'une idée imparfaite de l'horreur du spectacle. Un homme courageux se leva et fit entendre au peuple des conseils d'humanité. Mais sa voix n'excita dans la multitude que des clameurs et il dut se retirer pour échapper à la violence des spectateurs. Le nom de cet homme de cœur, nous avons inutilement cherché à le connaître. Que Dieu, en

récompense, lui donne la lumière de la foi et le comble en même temps des biens de cette terre.

Les Frères, descendus dans l'étang, s'étaient groupés au centre de la pièce d'eau pour éviter plus facilement les pierres lancées des quatre côtés du rivage. De leurs mains, ils essayaient d'arrêter les projectiles, mais trop souvent sans y réussir. Ayant de l'eau jusqu'à la poitrine, on distinguait leur chemise blanche tachée de sang. Sous ce froid très vif et sous ce vent violent, les spectateurs voyaient leurs victimes grelotter.

Tout à coup, un homme se déshabille, s'arme d'un bâton, se jette à l'eau, va vers les Frères, prend l'un d'eux par la barbe et l'entraîne sur le bord, où la foule l'achève à coups de bâton. Son sang rougit encore l'herbe qui croît sur les bords du rivage.

A cette vue, les trois autres Frères s'enfoncèrent plus profondément dans l'eau. Ils étaient à genoux, les mains jointes, la tête inclinée, ce qui faisait dire à des témoins qu'ils priaient.

Alors apparaît un bataillon de soldats, conduits par un mandarin militaire. Celui-ci s'approche de l'eau, appelle les Frères, leur assure sa protection et, du geste, leur fait signe de venir. Les Frères tournent la tête, se lèvent et se dirigent vers lui. Mais à peine ont-ils fait quelques pas que la foule pousse des cris de mort et se jette sur les soldats qui prennent la fuite. Les Frères reviennent en arrière et reprennent tristement leur place au milieu de l'étang.

La force armée venait de capituler devant des émeutiers, parce qu'elle était trop faible et insuffisante. Son intervention infructueuse donna aux agresseurs un surcroît de hardiesse et la pluie de projectiles contre les victimes recommença avec plus d'intensité. Un Frère est atteint gravement par un coup de pierre : il s'affaisse et va disparaître sous l'eau. Son voisin le relève, le soutient de ses bras, et appli-

que la tête du blessé contre sa poitrine, pendant qu'il prononce à son oreille des paroles d'espérance et de pardon. Un moment après, tous les deux, frappés en même temps par un homme descendu dans l'étang, tombaient l'un sur l'autre et disparaissaient sous l'eau.

Il restait encore un Frère, au milieu de l'eau. Il semblait comme absorbé dans la prière et paraissait ne plus rien entendre des clameurs et des menaces qui partaient du rivage. La foule s'étonnait qu'un homme pût supporter de si graves blessures et résister au séjour prolongé dans cette eau glaciale. C'est alors que, pour la seconde fois, la force armée est envoyée au secours des victimes. Le bataillon est nombreux, bien armé et en état de repousser les émeutiers. Un chef militaire s'avance au bord de l'eau. Il appelle le Frère, l'invite à se relever et à venir le rejoindre. A cet appel, le Frère semble interrompre sa prière, il lève les yeux et tourne légèrement la tête; il fait quelque effort pour se relever, retombe et disparaît sous l'eau. Bientôt après, c'était la nuit : le drame avait donc duré près de quatre heures.

6° Les Filles de la Charité échappant au massacre.

Les Filles de la Charité venaient de prendre leur repas lorsque la foule commença à assiéger leur établissement. Le missionnaire, M. Rossignol, avait cru prudent de se tenir au courant des nouvelles de la ville. Aussi était-il préparé quand le danger survint; c'est ce qui préserva les sœurs d'un massacre certain.

A la première alerte, il courut donc chez les sœurs et leur ordonna de le suivre. Ce ne fut pas sans quelque peine qu'ils les persuada du danger, tant il est difficile à des personnes qui passent leur vie à faire du bien, de croire à la haine. Le missionnaire dut donc prendre le ton de commandement pour déterminer les sœurs à quitter une

maison déjà assiégée par la foule. Il y avait d'abord à mettre en sûreté le saint Sacrement, conservé dans la chapelle, et à s'occuper de M. Salavert, missionnaire, malade dans une chambre de l'hôpital.

Pendant que M. Rossignol consommait la sainte Réserve, on descendait l'infirmes; et tous, alors, missionnaires et sœurs, passèrent chez des voisins par une brèche du mur mitoyen. Il était à craindre que les émeutiers ne reconnussent cette brèche et ne poursuivissent les fuyards. Mais l'avidité des pillards était telle qu'elle les absorba.

Cependant il n'était pas prudent de demeurer dans le voisinage des émeutiers. Il fallut songer à trouver une retraite plus sûre. Il fut assez facile de transporter le missionnaire malade chez une famille chrétienne, qui le reçut et le soigna jusqu'au milieu de la nuit; il n'y avait pas, en effet de chemin à traverser, il suffisait de passer d'une maison dans une autre. La difficulté consistait à trouver un refuge pour les Filles de la Charité. La seule maison qui offrit quelque sécurité, était une prison du voisinage, pourvu que les administrateurs consentissent à en ouvrir les portes et surtout pourvu que les sœurs pussent s'y rendre sans être vues du public.

M. Rossignol réussit à résoudre ce difficile problème. Les administrateurs de la prison, donnèrent, après quelque difficulté, leur consentement, et providentiellement une averse abondante vint à tomber à ce moment. Les sœurs, ayant quitté leur cornette, abritées derrière un large parapluie, purent l'une après l'autre, gagner la prison hospitalière.

Là, les nouvelles leur arrivaient nombreuses et incertaines. Elles apprenaient successivement la mort du missionnaire et l'incendie des établissements. Peu éloignées de l'étang des Martyrs, elles pouvaient presque entendre les cris des spectateurs et voir l'agonie des victimes. Mais ce qu'elles voyaient distinctement, ce qu'elles entendaient

facilement, c'étaient les flammes de leur maison, le crépitement du brasier et le tumulte des pillards.

Enfin la nuit vint. A une heure avancée, la force armée se présenta devant les portes de la prison, pour escorter les réfugiés jusqu'au port, ou un steamer les transporta à Kiu-Kiang.

Le missionnaire malade, M. Salavert, fit, lui aussi, partie de ce convoi. Mais ce n'est pas impunément que l'on déplace dans de semblables conditions un malade et qu'on l'expose à la pluie et au vent. Ce transfert amena des complications à sa maladie et au bout de trois jours il rendit le dernier soupir.

Le drame de Nan-Tchang a donc coûté la vie de deux missionnaires, de cinq Petits Frères de Marie et la perte des établissements catholiques, formés à grand'peine dans cette capitale.

FIN

Nous avons constaté précédemment dans les *Annales* (année 1906, p. 516), qu'en face de ces meurtres de sujets anglais et de sujets français et de ces pillages, le gouvernement chinois s'était engagé à accorder les réparations demandées. Après une enquête faite par les autorités chinoises d'une part et par les autorités françaises et anglaises d'autre part, le gouvernement chinois a reconnu et déclaré officiellement que le sous-préfet de Nan-Tchang, dont la mort avait suscité cette émeute, « s'est suicidé lui-même dans un moment de colère ».

L'*Echo de Chine* a constaté (voyez l'*Univers* du 18 septembre 1906) que les principaux auteurs de meurtre et d'incendie avaient été punis d'après la loi chinoise.

TCHÉ-LY ORIENTAL

Lettre de M. ORTMANS, prêtre de la Mission, à M. Léon FORESTIER, assistant de la Congrégation, à Paris.

Tsoun-hoa-tcheou, 25 janvier 1907.

Le mois de janvier n'étant pas encore écoulé, il est encore temps de venir vous offrir mes meilleurs souhaits de nouvel an européen.

Ici tous les confrères sont pleinement lancés en ce moment dans le travail des missions, écoles de catéchumènes, etc., etc. — Vers le milieu de février, sera le nouvel an chinois (mercredi des Cendres). Cela nous donnera un instant de relâche et de repos, car alors les habitants du Céleste Empire chôment pendant dix à quinze jours et passent ce temps à visiter familles et connaissances pour fêter le nouvel an. Une fois ce laps de temps passé, de nouveau nous nous mettrons en route pour baptiser les catéchumènes et visiter les écoles. Cette année, j'espère avoir, à moi tout seul, une centaine de baptêmes d'adultes.

Depuis un an que je suis dans mon nouveau poste, Tsoun-hoa-tcheou, je n'ai qu'à remercier le bon Dieu des consolations qu'il me donne. Dans cette contrée, l'évangélisation était stationnaire; or, il y a un mieux très visible. Aux grandes fêtes, j'ai généralement de quinze à trente païens et païennes à l'église; ils veulent voir le culte et les cérémonies de la religion catholique, et, presque tous les jours, il y a des personnes qui viennent parler religion pour s'éclairer, car jusqu'ici ils avaient encore les préjugés d'autrefois sur la religion chrétienne.

Cette année surtout, j'ai eu beaucoup de protestants convertis. Dernièrement, à l'époque du nouvel an européen, j'ai donné le baptême à deux protestants. Ils étaient comme les gérants des affaires des ministres protestants pendant l'absence de ceux-ci. Ils ont été si heureux que rentrant dans leur famille, ils ont attiré à la vraie foi cinq autres familles protestantes qui étaient plus ou moins de leurs proches parents. L'un d'eux, même disait en confidence au maître des catéchumènes : « Oh ! je ne sais ce que je sens intérieurement depuis que j'ai reçu la grâce du baptême : je suis si calme et si en paix ! Je sens je ne sais quoi de doux et de consolant en mon intérieur. Lorsque j'ai reçu le baptême protestant je ne goûtais pas cela : avant, je doutais ; après, je doutais encore, et mes doutes m'ont toujours

hanté; maintenant je suis tout autre. » J'ai encore deux autres de ces gérants à l'école. L'année prochaine ils se feront, je l'espère, les porte-voix de la vraie foi de la religion catholique, comme auparavant ils se faisant les porte-voix et les propagateurs du protestantisme. Il est bon que Dieu nous envoie de ces consolations, car le travail est quelquefois dur; mais on sait pourquoi et pour qui on travaille.

Mais si les chrétiens augmentent, les oratoires et les écoles devraient augmenter aussi, et vous savez que les ressources du vicariat sont très minimes. J'ai deux chrétiens de quatre-vingt à quatre-vingt-dix confessions qui n'ont même pas d'oratoire, lieu de réunion pour les prières. Oh ! si vous pouviez intéresser quelques personnes charitables en faveur de cette si bonne œuvre, que je vous serais reconnaissant et combien il en reviendrait à Dieu de gloire !

Veuillez agréer, etc.

J. ORTMANS.

TCHÉ-KIANG

LA PREMIÈRE ŒUVRE DES MISSIONS OU LES PRÊTRES INDIGÈNES,
DANS LE VICARIAT APOSTOLIQUE DU TCHÉ-KIANG (CHINE)

Nous résumons ici d'intéressants et utiles renseignements que Mgr Reynaud vient de publier sous le titre que nous venons de reproduire.

Ning-Po, janvier 1907.

Le Tché-Kiang, on l'a vu par les tableaux récemment publiés, n'est pas une terre ingrate qui absorbe inutilement les sueurs des missionnaires et les aumônes des bienfaiteurs. Elle donne chaque année une riche moisson d'âmes et des fruits de salut aussi abondants que variés, qu'il serait facile de décupler et même de centupler par une bonne culture. C'est le grand souci et le grand besoin du moment : il faut

de nouveaux ouvriers, des missionnaires plus nombreux pour atteindre des millions d'âmes qui nous échappent. Et comme ceux qui viennent d'Europe sont, hélas ! de plus en plus rares et de nombre insuffisant, nous tâchons de les recruter parmi les enfants d'un pays qui a donné déjà tant d'apôtres et de martyrs.

C'est donc de l'œuvre des vocations indigènes, des prêtres chinois que je veux parler en détail.

Il ne s'agit ni de pierres, ni de bâtisses, mais d'âmes et de sauveurs d'âmes. Donner des prêtres aux âmes, n'est-ce pas l'œuvre la plus sublime et la plus méritoire ? Sans doute toutes les œuvres méritent les sympathies et les aumônes de la charité. Mais que deviendraient-elles sans le prêtre qui en est l'âme et le soutien ? En favorisant donc les vocations de prêtres, on sert efficacement toutes les œuvres.

Voici à quoi nous nous appliquons :

I. *École préparatoire.* — Le but de l'École préparatoire est d'alimenter le petit séminaire en lui fournissant, chaque année, des recrues choisies et des cours réguliers.

Les missionnaires, dans leurs courses apostoliques, rencontrent souvent de jeunes chrétiens chinois qui désirent se consacrer au service de Dieu et des âmes. Ils les écoutent d'abord, sans leur donner d'autre réponse que celle d'attendre, de réfléchir et de prier. Puis, quand ils ont vu en eux des signes de vocation, ils appellent ces enfants, choisis de préférence dans les anciennes familles, où la foi et les habitudes chrétiennes sont plus enracinées, et les envoient à l'École préparatoire de Ning-Po. C'est une épreuve de deux ou trois ans pour bien les connaître et commencer leur formation. Ils étudient surtout la littérature chinoise, pour ne pas être inférieurs dans leur langue aux lettrés de leur pays. On les initie aussi aux premiers éléments du latin, de la géographie, de l'arithmétique, sans négliger, bien entendu, l'étude religieuse.

Ce moyen nous permet de faire un choix plus sûr et de

n'envoyer au petit séminaire que des vocations déjà ébauchées.

II. Petit Séminaire. — Depuis 1854, le petit séminaire Saint-Vincent-de-Paul est situé dans la grande île de l'archipel de Tchou-san (autrement Chusan), à l'embouchure du fleuve Bleu. Sous le rapport de la liberté et des promenades, on ne peut guère rêver de site plus agréable. Partout on rencontre une population sympathique et le pays semble fermé aux émeutes.

C'est là que, dans une vraie petite oasis, aux pieds des montagnes et non loin de la mer, nous envoyons par groupes les jeunes candidats chinois de l'École préparatoire. Aucun soin ne leur manque pour en faire de bons et pieux séminaristes. Ils ont les cours habituels de latin, de sciences et de religion et peuvent, en cinq ans, achever leurs études, grâce aux cours préliminaires de l'École préparatoire. Les jeux sont très animés pendant les récréations et on est tout surpris de retrouver ensuite ces mêmes enfants si tranquilles à l'étude et si recueillis devant le saint Sacrement.

Tous nos officiers de marine, dans ces pays, connaissent le séminaire Saint-Vincent-des-Iles ; ils en gardent le meilleur souvenir et en parlent avec plaisir. C'est leur promenade favorite quand ils croisent dans l'archipel ; ils redevennent parfois enfants avec les élèves, leur parlent le latin, de cuisine, et vont jusqu'à partager un instant leurs jeux, sans avoir toujours les honneurs de la victoire. J'ai vu un amiral, que je croyais impassible, ému jusqu'aux larmes, lorsque, quand il entra, éclata subitement une joyeuse fanfare qui lui jouait les airs du pays natal.

Grand Séminaire. — Jamais, depuis que la mission existe, la petite ruche de notre grand séminaire de Ning-Po n'a été si pleine. Il compte vingt et un élèves chinois divisés en trois cours. Il seraient vingt-trois, si Dieu nous avait laissé les deux qu'il vient de rappeler à lui.

Ce qui est encore plus consolant que leur nombre, ce sont les bonnes dispositions qui les animent. Tous, avec une égale ardeur, ils travaillent à devenir des clercs pieux et instruits, pour être ensuite de bons prêtres et sauver toutes les âmes qui les attendent. En dehors de leurs études qui embrassent toutes les branches de la science ecclésiastique, ils sont dès maintenant des apôtres auprès de leurs compatriotes ; ils font le catéchisme aux petits orphelins, aux catéchumènes, aux vieillards de l'hospice, aux enfants de l'école.

Ceux du premier cours vont être sous-diacres. Avant de franchir ce pas décisif, ils ont passé un an au dehors, en compagnie d'un missionnaire, pour s'initier aux œuvres, essayer leurs forces et donner leur mesure. C'est l'épreuve du champ de bataille qui montre la valeur réelle du soldat. Ils sont tous revenus avec des notes qui nous rassurent pour les luttes de l'avenir.

Quand je les vois en surplis prier au pied de l'autel, ou que j'entends leurs voix pieuses chanter les louanges de Dieu, j'oublie un peu que je suis en Chine et je me demande si beaucoup d'évêques d'Europe ne seraient pas ravis d'un spectacle si réconfortant.

Chers enfants ! Leur vue me fait rêver. J'escompte d'avance leurs services et leurs conquêtes. Je les place partout où il y a du bien à faire, des âmes à sauver. Mais alors, en face des besoins réels, leur nombre diminue tout à coup et me semble trop petit. Il m'en faudrait soixante-douze, comme à Notre-Seigneur, c'est-à-dire un pour chaque sous-préfecture, ou pour une moyenne de 270 000 infidèles.

IV. *Prêtres indigènes.* — Ma plus grande joie apostolique, depuis que je suis évêque-missionnaire, a été l'ordination de dix-neuf prêtres indigènes. Déjà il manque cinq morts dont un martyr, le plus jeune, tombé au poste, les armes à la main.

Les prêtres indigènes sont des auxiliaires précieux et souvent indispensables : précieux, parce qu'ils travaillent bien

et rendent de grands services dans le ministère ; indispensables, parce qu'ils comprennent mieux que les Européens la langue et les mœurs du pays, la mentalité de leurs compatriotes, leurs préjugés et leurs aspirations, leurs qualités et leurs défauts.

Ces connaissances sont tout à fait nécessaires pour la direction générale du vicariat, pour le progrès de la religion, pour éviter les écueils et pour régler les difficultés occurrentes. Vouloir se passer d'eux serait se priver d'un concours précieux et efficace, se condamner à une impuissance relative. Ils sont comme des intermédiaires entre le peuple et nous, des ponts de communication. On les aborde plus facilement et on s'adresse à eux pour venir à nous. Je pourrais ajouter qu'ils acclimatent la religion dans un pays où règne la défiance, pour ne pas dire davantage, à l'égard de tout ce qui vient du dehors.

Aussi, encouragé par la voix du Saint-Siège et par les résultats d'une heureuse expérience, crois-je servir efficacement les intérêts de la Mission en n'épargnant aucun effort pour les recruter en grand nombre et les former aux vertus et à la science de la vie ecclésiastique. Les œuvres qui précèdent en sont un témoignage évident. J'applique à cette œuvre les meilleurs de mes missionnaires, car un prêtre de plus, c'est le salut pour des milliers d'âmes qui, sans lui, seront fatalement condamnées à une perte irrémédiable.

Trouver des vocations afin de former des prêtres indigènes en Chine, n'est pas sans difficulté. Mais ce qui nous embarrasse bien plus encore, c'est de trouver les ressources pour élever et instruire les enfants pendant plusieurs années. On me permettra bien de le rappeler ici.

1. Pour l'*École préparatoire*, les familles croient faire assez en donnant leurs enfants. De fait, c'est un grand sacrifice pour la plupart. Beaucoup d'ailleurs ne pourraient faire davantage. Destinés au service de la Mission, ces jeunes candidats sont donc

élevés à ses frais et leur entretien lui demande une somme annuelle de 100 francs par élève.

Annuité : 100 francs. — Fondation : 1 200 francs.

2. Pour l'œuvre du *Petit Séminaire*, le seul reproche sérieux que j'adresse à ces chers petits, c'est de nous dépenser chaque année 150 francs par tête. Mais ce n'est pas leur faute, et il ne me reste qu'à faire un appel en leur faveur.

Annuité : 150 francs. — Fondation : 1 900 francs.

3. Ma situation est la même pour nos jeunes gens du *Grand Séminaire*, bien que leur entretien ne revienne qu'à 200 francs par séminariste.

Annuité : 200 francs. — Fondation : 2 500 francs.

4. L'entretien complet d'un *prêtre indigène* est l'œuvre des œuvres, la plus urgente, la plus efficace, la plus méritoire. Aussi est-elle un peu plus coûteuse.

Annuité : 500 francs. — Fondation : 6 000 francs.

DE FRANCE EN CHINE

RÉCIT DE VOYAGE

*Lettre de la sœur CALCAGNI, Fille de la Charité,
à la sœur N..., à Paris.*

... Vous le comprenez bien, je ne vous oublie pas. Voici, maintenant, comme je vous l'avais promis, quelques notes sur mon voyage.

Marseille, à bord de l'*Ernest-Simons*, 3 février 1907.

Dix heures sont sonnées ; vite, vite, nous réunissons nos sacs, les valises, les châles, les parapluies... ; on s'embrasse de tous côtés. Adieu ! bon voyage ! Au revoir, au ciel ! Et nous voilà en chemin bien joyeuses jusqu'au port où l'*Ernest-Simons* nous attend, car le départ est fixé à onze heures.

Mes compagnes et moi, nous allons prendre connaissance de la cabine qui nous est désignée. Six couchettes y sont, et nous serons ainsi réunies pendant toute la traversée ; à peine y a-t-il l'espace de se retourner, et nous re-

montons vite sur le pont, car il y a de quoi mourir asphyxié dans cette cabine qui n'a d'autre ouverture qu'une toute petite fenêtre circulaire, à l'heure présente *fermée hermétiquement*. Mon Dieu, c'est tout pour vous ! Je vous offre aussi cette bouchée d'air pur dont mes poumons ont un si grand besoin !

On annonce que le bateau ne partira qu'à trois heures... ; et nous attendons patiemment jusqu'à quatre heures. On commence à manœuvrer ; le bateau, comme un monstre colossal, commence à bouger ; il balance un tout petit peu, en donnant à tout le monde la sensation que vous pouvez imaginer. Alors commence ce bruit monotone et étourdissant qui ne finira qu'à Shanghai ; le puissant navire s'avance lentement, en s'éloignant de la terre, où une foule d'amis agitent les mouchoirs et les chapeaux, à quoi les voyageurs répondent par les mêmes signes, mais dans un solennel silence. Nous voyons Notre-Dame de la Garde ; nous la prions, et nos yeux restent sur ce sanctuaire béni jusqu'au moment où il disparaît, et nous nous trouvons entourées d'un immense cercle d'eau.

5 février.

Nous commençons à revenir à la vie ; depuis dimanche, nous étions complètement prises par le mal de mer.

Le passage entre la Corse et la Sardaigne nous a un peu ranimées, car la vue de la terre quand on est sur mer, produit ce bienfaisant effet. Mais cet après-dîner, à la vue de cette Italie qui nous est si chère, à vous et à moi, là où elle touche presque la Sicile, toute ma maladie disparut ; j'ai encore une fois lancé mon cœur vers les miens, vers ma bonne mère, vers mon vieux père. Je me suis rappelé Rome : souvenirs précieux ! Mais je suis distraite de mes rêveries : voilà Messine, tout près ; voilà un train qui passe ; voilà un clocher ! Que le ciel est beau ! que les montagnes sont belles ! que de richesses de nature dans notre chère patrie !

6 février.

Nous avons le bonheur d'avoir la sainte messe. M. Cyprien Aroud, missionnaire Lazariste qui retourne au Tché-Kiang, a eu le plaisir de rencontrer sur le bateau un Père des Missions étrangères qui retourne au Japon. Il paraît qu'ils ont fait leurs études ensemble. Il y a aussi cinq frères de la Doctrine chrétienne; le Père des Missions étrangères dit la messe pour eux, et M. Aroud pour nous. Nous pouvons faire la sainte communion et quand nous avons le bon Dieu avec nous, nous sommes heureuses; tout le reste n'est plus rien !

Trois médecins, passagers, sont venus nous offrir leurs services bien aimablement; grâce à Dieu, nous n'en avons pas besoin. L'un d'eux a sa nièce Fille de la Charité à la maison de la Rédemption à Lyon; un autre a sa sœur dame du Sacré-Cœur en Belgique, et le troisième est médecin d'une maison de nos sœurs en France. Ils viennent tous les jours faire un petit bout de conversation avec nous.

7 février.

La navigation est excellente; plus de mal de mer pour le moment. Nous arriverons à Port-Saïd demain matin vers cinq heures, dit-on; et on s'y arrêtera de six à sept heures. Malheureusement, j'ai oublié de prévenir nos sœurs de Port-Saïd, où nous pensons descendre, s'il y a le temps. Il faut renouveler notre provision d'hosties pour la messe, car nous n'avons que la chapelle que notre très honorée Mère a bien voulu nous procurer, et nous ne pensions pas trouver à bord un missionnaire de plus et cinq frères, lesquels sont heureux de profiter de nos ressources.

Toutes nos sœurs sont très occupées à écrire aujourd'hui pour laisser leurs lettres à Port-Saïd.

Sur la mer Rouge; 10 février. 1907.

Nous avons été bien heureuses de passer quelques heures

chez nos sœurs de Port-Saïd. M. Aroud a eu la bonté de nous dire la sainte messe de meilleure heure, car on arrivait à cinq heures du matin, et à peine avons-nous fini l'action de grâces et pris un peu de café que vite nous allions surprendre notre bonne sœur Brissaud ; avec ses bonnes compagnes, elle nous a reçues avec une telle cordialité et avec un tel entrain que nos quelques heures passèrent rapidement et qu'il fallut vite dîner pour être rendues à bord à midi. C'est la seule maison de la communauté que nous rencontrons dans la traversée de Chine ; on peut donc dire que c'est une oasis dans le désert. Dans mon premier voyage en Chine, il n'y avait pas cela, et je n'avais pas goûté le grand plaisir de trouver un chez soi entre la France et la Chine.

Nos chères sœurs se sont empressées de nous demander des nouvelles de la Communauté, de nos Supérieurs ; je ne sais pas de quel côté elles avaient reçu de si tristes nouvelles ; aussi avons-nous été heureuses de leur dire ce que nous avions vu, qu'à Saint-Lazare et à la Communauté tout marchait comme d'habitude.

Notre bonne sœur anglaise a joui plus que tout le monde de cette halte à Port-Saïd. Elle foulait la terre d'Afrique où son frère demeure depuis de longues années ; elle ne l'a plus vu et ne le verra pas ; mais son cœur est à la hauteur de ce sacrifice et ne faiblit pas. Au contraire, cette chère sœur continue d'être l'âme de la petite colonie par sa bonne humeur vraiment charmante. A Port-Saïd, le médecin de nos sœurs de Pau est descendu ; il nous avait fait très aimablement ses adieux dès la veille.

13 février ; Aden.

Nous commençons à compter les jours ; en voilà dix de passés, et bien bien lentement ! C'est aujourd'hui le mercredi des Cendres. Le Carême commence : ce sera pour nous un Carême de nouveau genre ; pas de jeûne, mais pire que le jeûne... vous me comprenez !

Depuis Port-Saïd, le temps se maintient frais et les indigènes sont restés dans leurs huttes vers Suez. Ainsi on n'a vu que deux ou trois chameaux qui ont beaucoup intéressé nos sœurs qui les voyaient pour la première fois. Quant à la mer Rouge, qui est ordinairement tranquille en toute saison, hier elle a roulé notre pauvre bateau dans tous les sens.

Aujourd'hui, tout le monde est ressuscité. Le Père des Missions étrangères nous a dit la messe, car M. Aroud est malade; heureusement, les chaleurs ne sont pas très fortes jusqu'ici, et nous espérons que des soins l'aideront à se débarrasser de ses fièvres. On nous dit qu'il y a à Aden un hôpital tenu par des religieuses; mais une bataille de barques et d'indigènes qui se disputent les passagers, nous fait renoncer à nos projets et nous restons tranquilles à bord, vu surtout que le vent est favorable; en effet, il emporte loin du bateau la poussière du charbon, ce qui nous économisera une cornette, lesquelles, d'après un inventaire de prudence que nous avons fait sur la mer Rouge, seront à peine suffisantes, même s'il n'y a pas d'accident. Le pont est bientôt envahi par des indigènes qui veulent vendre les spécialités de leur pays, tels que colliers en corail, éventails en plumes d'autruches, etc. Un garçon, noir comme le chocolat, vêtu d'une moitié de chemise blanche qui laisse voir des jambes et des bras maigres comme des bâtons, m'approche en me montrant deux rangées de dents aussi blanches que l'ivoire; il veut me vendre un collier. Pas moyen de me débarrasser de lui; il parle un mauvais anglais et il est heureux d'être compris. « Portez donc ça aux dames, lui dis-je, elles vous l'achèteront. — Et vous? répondit-il, vous n'êtes pas une dame? » Il reprit son collier et je ne l'ai pas revu.

Sur l'océan Indien; 18 février, lundi.

Demain soir, nous arriverons à Colombo et nous serons à moitié chemin. L'Océan est si tranquille dans cette saison, que de toute la semaine nous ne nous serions presque

pas aperçues d'être sur mer, si ce n'est que depuis cinq jours nous ne voyons plus de terre. Hier, dimanche, on a célébré la sainte messe dans le salon de musique; vingt-cinq à trente personnes y assistaient sans nous compter, sœurs et frères. Nous avons fêté entre nous notre héroïque martyr de Chine, le bienheureux François Clet.

Nous pensons descendre à Colombo, puisqu'on s'y arrêtera environ trente-six heures.

Océan Indien ; entre Colombo et Singapour,
22 février 1907.

Quelle bonne demi-journée nous avons passée à Colombo ! Arrivées à six heures du soir, nous avons eu le temps de débarquer, de prendre le tramway électrique et d'arriver à une heure convenable chez les sœurs Franciscaines qui desservent l'hôpital général tenu par une administration anglaise et protestante. Comme d'habitude, nous avons trouvé chez ces religieuses le plus cordial accueil. C'est bien dans ces occasions qu'on trouve le cent pour un promis par l'Évangile ! Partout où nous nous arrêtons nous trouvons une maison ouverte et nous jouissons de la charité qui nous unit tous en Jésus-Christ. Ces bonnes religieuses nous ont montré toutes les salles des malades ; l'administration leur a confié toutes les salles des pauvres, c'est-à-dire de cinq cents à six cents malades. Dans le même hôpital en pavillons séparés, il y a des malades payants qui sont confiés aux *nurses*, lesquelles demeurent dans un pavillon de l'hôpital. Est aussi annexée une école de médecine pour les indigènes, et les étudiants suivent les visites des médecins et font leur pratique à l'hôpital. Tout cela semble très difficile à concilier et à coordonner, mais les Franciscaines nous disent qu'elles ne trouvent pas de difficulté. On leur laisse une grande liberté au sujet de la religion avec leurs pauvres malades.

Mes bonnes compagnes de voyage ont été heureuses de

voir de près la magnifique végétation de Colombo, ce terrain rouge, ces indigènes noirs avec leur costume aux couleurs variées et voyantes. Elles ont semblé ressuscitées aussitôt après avoir mis le pied à terre. Nous sommes revenues à bord avant midi ; d'autres passagers sont montés à Colombo, le pont est encombré de chaises et de fauteuils : notre petit chez nous va être un peu difficile. La chaleur se fait un peu sentir, mais l'Océan est toujours bien tranquille.

Saïgon, 28 février 1907.

Nous voilà à bon port. Nous sommes chez les sœurs de Saint-Paul de Chartres pour deux jours. J'ai laissé nos sœurs se promener et voir tout ce qui est nouveau pour elles ; quant à moi, je profite de ces journées tranquilles pour écrire et pour éclaircir tant de commissions que je vais laisser à Hong-Kong et à Shanghai. Ces bonnes sœurs mettent toujours à notre disposition un grand dortoir très confortable, leur propre table et une sœur pour nous conduire ; elles ont une magnifique chapelle où les oiseaux gazouillent toute la journée : malgré le léger grillage qu'on est obligé de garder aux nombreuses fenêtres, ces petits êtres du bon Dieu, trouvent moyen d'entrer et d'y chanter ses louanges.

Mais je ne vous ai pas encore parlé de Singapour où nous sommes descendues chez les Dames de Saint-Maur. Étant prévenues de notre passage, ces bonnes Dames étaient venues nous prendre à bord. Notre malle arrivait en même temps que la malle qui venait de Chine à bord de laquelle étaient cinq sœurs de Saint-Paul de Chartres et deux Petites Sœurs des pauvres.

Tout le monde a trouvé le plus gracieux accueil chez les bonnes Dames de Saint-Maur, les mêmes dont la maison-mère est à Paris, près de la Communauté, rue de l'Abbé-Grégoire. Elles sont à Singapour depuis cinquante-quatre ans et leur maison a reçu des améliorations considérables ; leur

chapelle est splendide. Elles ont des classes payantes, des Européennes assez nombreuses et des orphelines indigènes. Nous sommes restées quelques heures avec ces bonnes religieuses qui nous ont comblées de cordialités. L'une d'elles avec une jeune fille est montée à bord ; elle va au Japon et voyagera avec nous : la jeune fille doit être remise à son père à Hong-Kong.

Depuis Singapour, la mer a changé d'aspect ; si c'est la bonne saison pour l'océan Indien, c'est au contraire la mauvaise pour la mer de Chine, laquelle, du reste, est toujours plus ou moins mauvaise. Aussi depuis Singapour tout le monde a été malade. Mais tout malaise a disparu en approchant de Saïgon. Là, drapeaux français de tous côtés. Le bateau approche du quai où une foule de Français attendent les amis, les parents, les connaissances ; tout le monde, ou presque tout le monde descend à Saïgon ; nous ne restons qu'une vingtaine de passagers pour continuer ; mais la troisième classe sera remplie de Chinois qui vont à Hong-Kong.

Encore huit jours et nous serons au terme... Qu'il nous tarde d'arriver à Shanghai !

Près Shanghai, 6 mars 1907.

Quelle mauvaise traversée de Saïgon à Hong-Kong ! Nous avons été aussi malades que possible. A Saïgon presque tous les passagers sont descendus et d'autres sont montés ; mais ce furent de braves Chinois lesquels furent installés dans les cabines autour de nous. Je vous assure qu'ils s'y établirent comme il faut avec leurs bagages, c'est-à-dire avec des corbeilles de poissons salés, des pots d'huile, des vivres de tout genre... tout cela sentait la peste. Mais ce n'était pas assez, ils fumaient l'opium, et ils avaient le mal de mer. La mer étant très mauvaise, les fenêtres de toutes les cabines devaient être rigoureusement fermées. Imaginez ce que nous devenions toutes six renfermées dans une pareille atmosphère, pendant deux nuits et deux jours ;

et, là, il fallait vivre, manger, être malade et presque mourir... Enfin, grâce à Dieu, ces braves gens sont tous descendus à Hong-Kong ; on a bien purifié l'air et nous pouvons vivre maintenant et supporter la mer de Chine qui est bien houleuse ; on n'a guère le cœur solide et la tête tourne du matin au soir. Un autre Père des Missions étrangères et un frère mariste sont encore montés à Hong-Kong, ce qui a augmenté la famille religieuse, laquelle forme presque entièrement l'élément passager. Il n'y a plus que cinq ou six messieurs qui vont descendre ou à Shanghai, ou au Japon.

Nos sœurs sont descendues à Hong-Kong chez les sœurs de Saint-Paul de Chartres ; elles y ont admiré les beautés de la nature, et le port qui est vraiment pittoresque ; le soir, la ville illuminée, les bateaux et les nombreuses chaloupes qui traversent dans tous les sens le port, les montagnes qui l'entourent si gracieusement, parsemées de lumières, formaient un tableau fantastique. Comme nous devions partir le matin à trois heures, il a fallu rentrer à bord avant la nuit ; aussi la nuit a été blanche, car on chargeait du charbon et on déchargeait du riz avec un tapage comme on en fait à bord des bateaux.

Malgré la mauvaise nuit, nous avons pu avoir la sainte messe comme à l'ordinaire. Dans toute la traversée, nous n'avons eu que trois ou quatre jours sans messe. Ma sœur Ducolombier est toujours vaillante ; cette chère sœur ne souffre nullement du mal de mer, et mange avec le meilleur appétit. Le bon Dieu est bien bon de nous en donner une vaillante ; cela nous est de la plus grande utilité. Même notre courageuse Anglaise, la sœur Manning, a dû rendre les armes ; la peste apportée à bord, j'entends l'odeur affreuse apportée par ces bons Chinois, a eu plus d'action, sur elle et sur moi, que la plus mauvaise mer.

Que nos bons anges nous tiennent compte de nos souffrances !

SŒUR CALCAGNI.

Ning-Po, maison de Jésus-Enfant,
3 avril 1907.

Ma bien chère Sœur, depuis ma dernière lettre j'ai eu bien des consolations, car je suis rentrée dans mon cher nid et je me retrouve au milieu de mes bonnes compagnes et de mes pauvres. Je commence à peine à me retrouver dans le tourbillon des occupations.

Bientôt nos sœurs commenceront les sorties pour les baptêmes; le temps s'y prête maintenant. Ces jours-ci j'ai dû sortir pour quelques affaires et j'ai rencontré une famille qui changeait de maison : voici comment cela se passe. Deux chaises à porteurs, vides, ouvraient la marche. Elles étaient très bien garnies et les porteurs marchaient avec un air bien recueilli. C'est que — à ce que l'on explique — dans ces chaises vides il y avait l'âme des vieux parents qui étaient morts dans la maison qu'on quittait, et on les emportait à la nouvelle habitation. Suivait un grand récipient (en chinois *ho-kau*) rempli de cendres et de feu, ce qui indiquait qu'on allait trouver de la richesse dans la nouvelle maison; suivaient enfin les chaises de toute la famille vivante. Riches ou pauvres, aucune famille qui change de maison n'omet cette procession significative.

Le travail va recommencer. Soyons unies dans la prière, ma bien chère Sœur. Et croyez-moi, etc.

Sœur CALCAGNI.

NOTA. — Pour la statistique générale des Missions de Chine publiée précédemment, il faut lire à la page 43 : « Les Vierges du Purgatoire qui étaient 25 sont 55; les maîtres d'école qui étaient 365 sont 1273. » Ce sont les chiffres marqués au tableau détaillé, page 39.

AFRIQUE

ABYSSINIE

La revue de l'*Œuvre des écoles d'Orient* publie la lettre suivante dans son numéro de mars 1907. Elle est émouvante par ce qui concerne la famine; elle est instructive aussi — et nous savons que nos lecteurs désirent ces détails — par l'indication des œuvres entreprises par les Missionnaires pour la sanctification des fidèles et pour l'éducation des enfants et du clergé.

Lettre de M. GRUSON, Lazariste, supérieur de la Mission d'Abyssinie, à Mgr CHARMETANT, directeur général de l'Œuvre des écoles d'Orient.

Alitiéna, le 6 janvier 1907.

MONSEIGNEUR,

A l'occasion du renouvellement de l'année, la reconnaissance m'impose le devoir bien doux de vous offrir les vœux que mes confrères et moi nous faisons pour vous et votre belle Œuvre des écoles d'Orient. Veuillez en agréer l'expression respectueuse et toute filiale.

Vous avez sans doute appris, Monseigneur, la nouvelle de la famine qui désole cruellement nos contrées. Les sauterelles ont passé sur ce malheureux pays comme un feu dévorant. Récoltes, feuillage des arbres, herbes des prairies, tout a disparu. La stupeur, le découragement, le désespoir se sont emparés de nos pauvres Abyssins. On voit des scènes déchirantes de mères qui, n'ayant rien à donner à leurs enfants, se laissent égarer par la douleur et battent ces innocents qui se plaignent d'avoir faim.

Nous voudrions soulager ces infortunés et les arracher à la mort... Puissent nos frères d'Europe entendre ce cri que nous poussons vers eux !

Comptant sur la Providence, nous n'avons pas hésité à rouvrir nos écoles de garçons et de filles. Tous sont internes et gratuits, ce qui nous impose des dépenses très fortes en tout temps, car il s'agit de donner absolument tout à nos élèves. Mais, cette année, le prix des vivres est exorbitant et notre budget m'inspire de cruelles inquiétudes.

Je le sais, Monseigneur, l'Œuvre des écoles d'Orient nous a alloué un secours de 1000 francs. Nous lui en sommes, mes confrères et moi, profondément reconnaissants. Toutefois, cette année, nos besoins étant exceptionnels, j'ai la confiance que vous voudrez bien nous accorder un secours exceptionnel.

Pour les affamés et pour nos écoles en détresse, je vous tends la main, et je suis sûr d'avance que mon appel ne sera pas méconnu.

Et maintenant, Monseigneur, permettez-moi de vous entretenir de notre séminaire abyssin d'Alitiéna.

L'intérêt sérieux que vous voulez bien lui porter m'impose ce devoir de vous donner quelques détails sur cette œuvre.

Fondé en 1898, c'est-à-dire aussitôt après notre retour en Abyssinie, le séminaire abyssin d'Alitiéna n'a pas tardé à prendre les mêmes développements que celui de Kéren fondé par nos prédécesseurs. Ce dernier séminaire est resté entre les mains des RR. PP. Capucins italiens qui nous ont remplacés dans la préfecture apostolique de l'Érythrée.

Grâce à notre séminaire indigène, l'avenir paraît assuré : nous aurons des prêtres, beaucoup de prêtres instruits et d'une piété solide. Déjà cinq de nos élèves ont reçu l'onction sacerdotale et sont pour nous des auxiliaires d'autant plus précieux que les Abyssins, comme les autres peuples d'Afrique, aiment davantage les prêtres de leur couleur. Nos séminaristes sont au nombre de cinquante. La modicité de nos ressources nous oblige à ne pas dépasser ce chif-

fre. C'est un malheur, car, si nous pouvions recevoir une centaine d'élèves, nous les trouverions facilement, et le bien qui en résulterait serait immense.

Comme tous nos élèves sont internes et *gratuits*, les frais qu'ils nous imposent sont effrayants pour notre pauvre petit budget. Pardonnez-moi cette expression, nous nous demandons continuellement comment nous pourrions joindre les deux bouts...

Dans nos classe, on étudie le *gheeṛ* (langue liturgique) et l'*amarigna* (langue officielle de l'Abyssinie). Ajoutez à cela l'histoire, la géographie, les mathématiques, l'Écriture sainte, la théologie, etc. Nos jeunes Abyssins sont intelligents et nous consolent par les meilleures dispositions. Ils nous aideront à tirer la vieille Éthiopie de son sommeil dix fois séculaire. Avec des secours plus abondants, j'ose vous demander, Monseigneur, de ferventes prières pour la conversion de ce peuple si intéressant.

Veuillez agréer, etc.

Ed. GRUSON,
Supérieur de la Mission d'Abyssinie.

MADAGASCAR

Lettre de M. BRUNEL, prêtre de la Mission, à M. A. FIAT, Supérieur général.

Manombo, le 24 mars 1907.

J'ai plaisir, en ces jours de préparation aux fêtes de Pâques, à vous dire comment vit et se développe, quoique avec lenteur, à la manière des tout jeunes enfants, le petit groupe de chrétiens que Notre-Seigneur s'est choisi au fort village de Manombo.

Monombo est un village au bord de la mer, peuplé de

gens simples, occupés de barques, de filets et de poissons, comme étaient les gens de Capharnaüm où Notre-Seigneur avait sa maison, et il est ainsi vraisemblable que plus d'un détail de son apostolat se vérifie ici plus littéralement et minutieusement qu'ailleurs ; j'ai sous les yeux, en gros, l'horizon qu'il avait lui-même : les modes de voyage ordinaires sont les mêmes, la barque ou la marche à pied ; c'est sa parole claire et simple qui convient, presque sans commentaire, aux jeunes chrétiens d'ici, amateurs de sermons courts, et des petites historiettes intéressantes que sont les paraboles de l'Évangile. Et j'ai grand soin de leur faire remarquer que ce que je leur dis n'est pas une série de leçons imaginée par les blancs, mais une histoire vécue autrefois et contée à nous par de bons témoins. Enfin la nourriture est celle qu'avait Notre-Seigneur, et souvent jusqu'à la recette de cuisine : griller un poisson sur des charbons, tout uniment.

Dans ce petit cadre, que j'aime à me figurer si évangélique, la vie coule aussi douce qu'ailleurs, remplie des menus devoirs auxquels doit se plier partout l'instituteur et le catéchiste d'enfants insoucians, et des mille petites consolations qu'une sollicitude attentive peut tirer des efforts auxquels des enfants, dans tous les pays aussi sans doute, se laissent amener par amour du Sauveur, tant qu'ils sont encore seulement enfants. Les quelques douzaines que j'ai baptisés ici sont restés dociles ; ils font bien ce qui leur est demandé pour se préparer à la communion de chaque grande fête : ils ont du zèle à servir la messe le matin, et le soir, après la classe, presque tous vont faire leur minute de visite au saint Sacrement ; il y en a toujours cinq à la maison qui, pour un tout petit salaire qui leur permet de vivre et de s'habiller sommairement, font tous les ouvrages de la maison, aidés d'ailleurs dans les plus gros, par un vieux solide compère très complaisant à leurs fantaisies, comme un grand-père à celles de petits enfants :

un mulot mis en réforme par la troupe, et acquis à bon compte.

Je lisais l'autre jour une parole de Mgr Delamare qu'avec la petite expérience que je peux avoir d'ancien élève d'école laïque qui a entendu traiter de haut l'Église, les curés et les nobles, j'ai crue très juste : « Nous n'arriverons à rien, disait-il, tant que nous n'aurons pas obtenu des instituteurs au moins une neutralité bienveillante. » Il se trouve heureusement, jusqu'à aujourd'hui, que je suis en même temps le prêtre reçu par le petit nombre de ceux que le bon Dieu a prédestinés à être siens, et l'instituteur reçu par la bonne majorité des pères et mères : je peux donc m'offrir mieux qu'une neutralité bienveillante, et bénéficier de l'influence que donnent les deux fonctions, et c'est grâce à cette double facilité, encore augmentée ici par le fait qu'il n'y a pas d'Européens, que je dois de pouvoir avancer un peu mon travail. Quand ces facilités disparaîtront, il faudra, pour réussir encore, de bien saintes gens, tels au reste que je vois qu'il s'en prépare toujours dans la Congrégation.

Ce qui se fait ici de bien n'a donc sujet de donner de l'orgueil à personne. Hélas ! il s'en fait peu, et ce peu est moins le fruit de notre travail que l'aboutissant d'un concours de circonstances ordonnées par la Providence. Si le sud de Madagascar a des chrétiens, ce n'est pas non plus qu'il se soit montré désireux de connaître la loi du bon Dieu : les Pères Jésuites sont venus ici autrefois et n'ont rien trouvé que des gens prompts au pillage. Il fallu la conquête pour les faire tenir en place et les persuader de la supériorité du blanc : autrefois, me disait un ancien colon, vous étiez en train de dîner, il vous tombait dessus un chef qui vous priait de vous reculer, grimpait sur la table, s'asseyait les pieds dans le plat, vous faisait asseoir par terre, mangeait la platée que vous vous étiez cuisinée, en redemandait, s'informait du cadeau qu'on lui réservait,

partait leste et content jusqu'à la « revoyure » comme on dit ici. A présent, pour l'Européen, de par sa peau blanche, la situation a changé. Et si nous sommes un peu écoutés, c'est donc parce que nous sommes Européens.

A Manombo aussi, l'évangélisation a été préparée par les travaux d'un ministre protestant norvégien qui vient d'en partir après au moins seize ans de séjour. C'est lui qui a accoutumé les gens à l'idée du baptême, et au respect du nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ, et le jour venu où les premiers enfants de la Mission catholique ont eu à dire s'ils voulaient être baptisés, il n'y a pas eu de la part des parents consultés les refus que je craignais un peu.

Le reste seulement me revient dans l'œuvre faite ici, une toute petite partie, et vous me trouverez sans doute excusable, d'avoir été longtemps silencieux, convaincu que je n'avais rien de pressé à crier sur les toits.

Il est vrai, d'autre part, qu'une faveur du bon Dieu n'est jamais petite, ni une assemblée de chrétiens jamais négligeable, ni une âme de peu de prix, et saint Vincent, comme vous, aurait aimé savoir, pour l'en remercier, que le bon Dieu ne refuse pas ses bénédictions aux plus modestes des siens dans un lointain village malgache.

Ce n'est pas que le diable ait la partie définitivement perdue : il sait que les Malgaches sont de pauvres gens volages, paresseux et que rien dans leur caractère ne lui est redoutable, et il nous abandonne peut-être sans peine l'enfance de quelques-uns, certain d'avoir à lui la jeunesse de tous, mais à notre tour nous savons que le bon Dieu qui a fait la jeunesse exubérante ne l'a pas faite éternelle, et nous avons confiance qu'il daignera, en considération des premières années, se réserver ainsi à Lui, dans ces pauvres vies, les dernières, les définitives.

Jusque-là nos intermédiaires, catéchistes-professeurs, sont bien des fois les premiers à retomber dans les désordres d'une vie païenne. Mais quoi ! tant de mal qu'on en

dise on n'en dira guère plus que n'en avaient à dire, jadis, du clergé de leur temps les fondateurs des séminaires. Ils ne se sont pas découragés, nous ne le ferons pas davantage. Et puis, nous nous souviendrons qu'ailleurs d'autres ont eu bien d'autres avanies à souffrir que nous ici !

Emile BRUNEL.

*Lettres de la sœur LAMIRAULT à la sœur HANNEZO,
directrice du séminaire des sœurs, à Paris.*

Farafangana, janvier 1907.

Je ne crois pas vous avoir parlé de notre nuit de Noël commencée cette année à la classe des filles à Farafangana, au milieu des enfants chrétiennes la plupart.

Elles ont dormi sur la planche, partageant une couverture pour quatre ou cinq. Elles arrivaient dans le plus simple appareil, avec un chiffon sur la tête en guise de bonnet, et leur robe roulée dans un autre chiffon et attachée dans le dos. Le lever a été aussi rapide que le coucher. La messe était bien belle, les enfants ont chanté de bon cœur, malgré quelques chutes d'endormies. Plusieurs adultes y ont fait leur première communion.

A la léproserie, nous avons eu trois messes aussi, et tout de suite après, il a fallu aller à la plage, car le bateau ramenant de France Mgr Crouzet arrivait. Ma sœur Vol-laro espérait (car le temps était très beau) pouvoir aller à bord, puisque Monseigneur ne descendait pas ; mais déjà c'était trop tard pour assurer le retour et nous n'avons pu qu'assister au débarquement de M. Miéville, un missionnaire qui a quitté l'Algérie et qui retrouvera ici une vie moins civilisée, mais plus facile pour l'apostolat ! Par lui, nous avons eu de bonnes nouvelles des voyageurs et du voyage et aussi quelques nouvelles de France¹.

1. Depuis l'arrivée de cette lettre, nous avons eu le regret d'apprendre la mort du dévoué M. Miéville.

Février 1907.

Voilà déjà un mois depuis que j'ai manqué le courrier, et le bateau est sous nos yeux, prêt à partir pour Fort-Dauphin. C'est vous dire que je profite du dernier moment, car je voudrais bien ne pas être en retard. Ce bateau ramène chez lui M. Pierre Praneuf, qui a été donner la retraite aux sœurs, à l'île Bourbon. C'était la première fois depuis trente ans qu'on y voyait arriver un Lazariste. Aussi, vous jugez s'il était attendu et s'il a été bien reçu ! Si sauvage que soit Madagascar, à côté de Bourbon, nous avons ici l'avantage d'avoir des Lazaristes.

Je vous assure que le travail ne leur manque pas, et leur dévouement s'exerce sur une grande échelle : les classes, la paroisse qui s'étend sur un terrain immense, sans compter la léproserie, relativement éloignée, et les catéchismes qu'il faut faire à toutes sortes de catégories. Il y a aussi à faire, en quelque sorte, la chasse aux élèves ; si l'on ne va pas chercher les enfants, ils ont toujours quelque chose d'utile à faire, comme chercher des fruits dans la forêt ou faire la dinette dans les cases vides. Et jamais les parents ne les obligent à venir à l'école : « Il ne veut pas », répondent les parents, et tout est dit.

Les occupations ne nous manquent pas, à nous non plus, et il y a toujours quelque chose de nouveau pour nous occuper. Je crains que cette lettre ne vous apporte un parfum peu commun et qui n'est pas sur la liste des choses prohibées. Depuis deux jours, je jouis d'une forte odeur de... requin, ce qui ressemble fort à l'huile de foie de morue. On en a capturé un sur nos rivages et on nous en a apporté à acheter. C'est un mets qui n'est point dédaigné ici, et j'ai pu régaler tout un village ; il fallait voir l'empressement de toutes les femmes qui arrivaient avec un panier et une feuille en guise de vaisselle, pour participer à la distribution. La table était aussi du pays : un pan de muraille d'une maison qu'on changeait de place,

muraille de tige de palmier voyageur. C'est si commode pour changer de pays; l'autre jour, je voyais un brave homme partir en pirogue avec sa maison chargée dessus; s'il n'allait pas trop loin, le soir, il y aura mangé et dormi.

Vous jouissez du bonheur de voir de près et de soigner des pauvres et des malades; quoiqu'en pays chrétien, vous avez des gens à convertir comme nous. Ce n'est pas que la matière manque ici, mais bien la bonne volonté et la force pour renoncer à de vieux usages, à des habitudes plus faciles.

Le 15 mars, anniversaire de la mort de notre vénérable Mère et fondatrice, Louise de Marillac; nous avons eu la joie de voir notre vénérable Mère se choisir une filleule! Cette bonne Louise était affreuse à voir: maigre comme un squelette et tatouée de suie des pieds à la tête, remède souverain, paraît-il, pour son mal, mais qui cependant ne la guérissait pas promptement. Pour que le baptême fût valide et que l'eau pût toucher le front, j'ai dû bien laver la tête de notre catéchumène.

Il y a des gens qui ont de plus terrestres préoccupations, un homme entre autres qui vient demander la somme ronde de 20 centimes pour acheter... une femme! Mon requin avait encore plus de valeur, mais aussi, il y en avait pour beaucoup de monde...

Veuillez nous continuer le précieux secours de vos prières, etc.

Sœur LAMIRAULT.

AMÉRIQUE

SALVADOR

En attendant que soient formés des prêtres au ministère du catéchisme, — car eux seuls peuvent y suffire et le remplir d'une manière générale et durable dans les paroisses, — et au ministère d'aumôniers d'hôpitaux, les prêtres de la Mission s'emploient à la fonction de catéchistes. La lettre suivante donne sur ce sujet d'intéressants détails.

*Lettre de M. CHOISNARD, prêtre de la Mission,
à M. A. FIAT, Supérieur général.*

San-Salvador, 21 mars 1907.

Voilà que notre œuvre des catéchismes commence à s'organiser; en nous y livrant avec zèle, nous répondrons, je crois, au but d'une maison de mission, en attendant que nous puissions former un groupe de deux ou trois missionnaires pour aller évangéliser l'occident du Salvador, en même temps que nos confrères d'Alegria missionnent dans l'Orient.

Notre œuvre des catéchismes est établie dans trois centres : à l'hospice de San-Salvador, dirigé par les Filles de la Charité; dans les diverses sections d'une école tenue par des demoiselles françaises, école qui porte le nom de « Colegio del Sagrado Corazon »; et dans notre maison de San Jacinto.

1° A l'hospice, M. Peters enseigne la doctrine chrétienne à plusieurs centaines d'enfants confiés aux soins des Filles de la Charité. Il y a des catéchismes distincts pour les diverses sections, garçons ou filles, internes ou externes.

De plus, le dimanche matin, M. Peters fait un catéchisme à un grand nombre de jeunes garçons externes,

élèves des écoles laïques de la ville : il y en a actuellement plus de soixante inscrits, il en viendra d'autres.

2° Aux diverses sections de l'autre école, M. Dupeux fait le catéchisme dans les trois sections des filles internes, des filles externes et des jeunes garçons.

Les élèves de cette école sont dans un milieu un peu plus élevé que ceux de l'hospice. Mais, fasse le ciel que nous puissions donner à cette partie de la société la connaissance des vérités religieuses : car, au point de vue de l'instruction en matière de religion, ce sont bien toujours des pauvres que nous évangelisons.

3° Dans notre maison de San Jacinto, nous recevons tous les jours, dans l'après-midi, un certain nombre de pauvres enfants, vrais pauvres ceux-là, sans soutien, la plupart couverts de guenilles. Ils nous arrivent à dix, douze et quinze ans sans savoir s'il y a un Dieu, sans connaître le nom de Jésus-Christ, sans savoir ni *Pater*, ni *Ave*, ni faire le signe de la croix.

MM. Dupeux et Peters étant trop occupés dans les deux autres centres, j'ai chargé notre cher frère Ramirez de ce groupe si intéressant. Il le fait avec un grand dévouement. Je me suis chargé de la confession de ces petits va-nu-pieds, et, prochainement, je compte une ou deux fois par semaine réunir ceux qui ont été dégrossis, pour les préparer à la première communion.

Évidemment, cette œuvre établie chez nous, vu les éléments qui la composent, ne peut avoir tout l'ordre, toute la régularité des autres. Nos pauvres petits nous viennent de bonne volonté, avant leur travail ou après les classes. Plus de trente se sont fait déjà inscrire. Nous verrons ce que deviendra « ce cours des pauvres » que la Providence nous a confié sans que nous y pensions.

Puissions-nous, par tous ces catéchismes, contribuer à dissiper, dans un bon nombre d'âmes, les épaisses ténèbres de l'ignorance religieuse. Dans la tournée que je viens de

faire à Santa-Ana, Ahuachapan et Sonsonate, j'ai constaté le misérable état d'une grande quantité de nos baptisés. Un très grand nombre des malades qui sont admis dans les hôpitaux n'ont jamais reçu *aucune* instruction sur les matières de foi ; beaucoup n'ont jamais fait une confession, ni reçu la sainte communion. Je me rappellerai toujours avec émotion les témoignages de reconnaissance que m'a donnés dernièrement un pauvre mourant à l'hôpital de Sonsonate où j'étais allé pendant quelques jours faire fonction d'aumônier. A trente ans, il ne savait rien, ni le mystère de la Trinité, ni l'existence du Dieu-Rédempteur. Il a fallu lui faire un court résumé de l'essentiel, lui apprendre à faire le signe de la croix. Deux jours avant sa mort, je lui ai fait faire sa première confession et sa première communion ; il a reçu l'extrême-onction, il s'est conservé jusqu'à la fin dans des sentiments de grande patience. Il remerciait Dieu de l'avoir conduit à l'hôpital pour faire une bonne mort.

A l'hôpital d'Ahuachapán, il s'est produit dernièrement un fait bien touchant. Un pauvre vivait bien loin dans la montagne sans avoir jamais suivi le catéchisme ni reçu d'autre sacrement que le baptême. Un colporteur vint à passer par le hameau ; notre brave homme, qui sait bien lire, lui achète un livre purement pour se procurer le plaisir de lire : c'était un livre sur l'eucharistie. Pendant plusieurs années, il lit et relit cet ouvrage qui est toute sa bibliothèque : *homo unius libri* ; il le sait par cœur. Vers l'âge de quarante ans, il tombe malade et se fait conduire par monts et par vaux à l'hôpital d'Ahuachapán. A peine arrivé, il s'adresse à la sœur chargée de la salle des hommes : « Ma sœur, dit-il, où se trouve donc ce Dieu caché sous les apparences du pain et du vin ; je voudrais bien le connaître. J'ai lu un livre qui en dit des merveilles. »

La Providence ouvrait la voie large pour l'entrée de Jésus-Christ dans cette âme. Intelligent et courageux, notre

malade se mit à apprendre un résumé de la doctrine chrétienne, il sut vite ses prières, assista malgré sa faiblesse tous les jours au saint sacrifice de la messe par dévotion à Jésus-hostie. Il fit sa première confession, sa première communion avec une vraie ferveur de néophyte. Il guérit de son infirmité et retourna à sa chaumière, passer sa vie en actions de grâces pour sa première et peut-être sa dernière communion.

Ah ! dans les hôpitaux du Centre-Amérique, on se sent dans sa vocation d'« évangeliste des pauvres » ! J'ai joui vraiment pendant les quelques jours que j'ai passés à l'hôpital de Sonsonate, non seulement en préparant les mourants à bien paraître devant Dieu, mais en catéchant les plus valides qui se réunissaient avec joie à la chapelle et écoutaient avec avidité les quelques paroles que je leur adressais pour les préparer à faire leur confession et leur communion pascale.

En ce moment, il y a guerre entre le Salvador uni à Honduras, d'une part, contre Nicaragua. Le gouvernement de Salvador vient de demander des sœurs pour une ambulance établie à Cholutea (Honduras), avec un missionnaire comme aumônier. M. Charles Héruin vient de partir d'Alegria pour aller rejoindre au port de La Unión les sœurs qui se sont embarquées ce matin à Acajutla.

Il y a ici beaucoup de bien à faire. Et il me semble que Dieu bénit les efforts des missionnaires soit ici, à San-Salvador, soit à Alegria.

Daniel CHOISNARD.

PANAMA

Lettre de la sœur GÆURY à la très honorée Mère KIEFFER.

Panama, 1^{er} avril 1907.

Je n'ai pas répondu à votre lettre relative à la fondation de *David*, parce que j'attendais des instructions de ma sœur Roch à ce sujet, et presque en même temps nous arrivait

l'annonce officielle que nous passions à la province de Guatémala.

Une peine est celle que me cause le départ de nos sœurs américaines; elles retournent samedi, 6 courant, aux États-Unis, et nos autres sœurs de l'hôpital Saint-Thomas les suivront prochainement. Nos sœurs américaines vont être remplacées par des hommes, et nos sœurs françaises et colombiennes par des infirmières allemandes, protestantes sans doute.

Au milieu de nos épreuves, Notre-Seigneur nous envoie quelques consolations. Le 26 mars, le feu a pris dans la maison voisine de la nôtre. Je ne puis vous dire, ma très honorée Mère, avec quelle ardeur tout Panama s'est porté chez nous, pour nous défendre du malheur qui nous menaçait. Nos bons missionnaires ont emporté le saint Sacrement chez eux, parce que le feu était du côté de l'église. Moi, contre toute ma volonté, j'ai été enlevée de force de notre maison, et le consul américain, voyant qu'on m'emportait, a voulu absolument qu'on me fasse entrer chez lui. On a mis une telle ardeur à lutter contre le feu, qu'à neuf heures du soir, il était complètement éteint. Tous les jeunes gens qui avaient fréquenté notre école s'encourageaient à travailler et à maintenir l'ordre, en se disant l'un à l'autre : « Il faut sauver cette maison, *c'est la nôtre*; c'est ici que nous avons fait notre première communion et que nous avons reçu l'instruction que nous possédons. » La bonne volonté de ces braves enfants a été bénie; nous n'avons rien à déplorer; il n'y a qu'à rendre des actions de grâces au bon Dieu.

SŒUR GEURY.

BRÉSIL

*Lettre de M. Guillaume VAESSEN, prêtre de la Mission,
à M. DEHAENE, Visiteur, à Rio-Janeiro.*

N. S^a Mac dos Homens, Caraça, Minas; 19 mars 1907.

Selon la demande que vous m'en avez faite, je vous envoie un compte rendu abrégé des travaux des missionnaires du Caraça, pendant ces trois dernières années, 1904, 1905 et 1906.

Nous avons prêché quarante-deux missions et huit retraites.

Voici maintenant quelques particularités sur quelques-unes de ces missions.

A *San Domingos do Prata*, les principaux de la ville étaient d'opinion qu'il ne fallait pas recevoir les missionnaires qui, disaient-ils, sont généralement des personnes ignorantes. M. le curé leur dit, que, toutefois, il est bon d'essayer. La réception est froide.

Les premiers jours, il n'y a guère que les va-nu-pieds qui s'adressent aux missionnaires, les principaux paroissiens se confessent à M. le curé. Après une semaine, tout change de face; on ne veut se confesser qu'aux missionnaires, ce qui est un sujet de joie immense pour le bon prêtre qui voit ainsi tomber un préjugé qui faisait tant de mal à sa paroisse. Celui qui, le premier et le plus énergiquement, avait opiné qu'il ne fallait pas recevoir les missionnaires, se confesse comme tous les autres et exige que nous allions passer un jour à sa *fazenda*, ce que nous acceptons pour nous reposer un peu, après la mission, du poids de trois mille trois cents confessions. Au départ, plus de cent cavaliers nous accompagnent, jusqu'à une distance de 15 kilomètres, en chantant les cantiques de la mission. En repassant, un an plus tard, par la même ville, le prési-

dent de la cour d'assises suspend les séances en disant au jury : « Les missionnaires vont arriver ; allons, à cheval ! allons à leur rencontre. » Alors, cavalcade nombreuse, et comme toujours, force musique, pétards et discours, même en français.

A *Babylonia*, paroisse voisine, on nous avertit qu'un pauvre vieux est en danger de mort. Il habite à une vingtaine de kilomètres du bourg, au milieu des bois. M. Thoor monte aussitôt à cheval. Mais le malade ne veut pas entendre parler de confession ; il se fâche, en vient presque aux insultes : « Vous êtes trop jeune, dit-il, pour entendre les péchés d'un vieux qui ne s'est pas confessé depuis quarante à cinquante ans. » Il accepte toutefois, quoique à contre-cœur, la médaille miraculeuse. Le lendemain, le pauvre vieillard, tout malade qu'il est, monte à cheval et avec toute sa famille se présente à l'église, cherchant le jeune missionnaire pour confesser ses vieux péchés. Il est mort peu de temps après.

A l'extrémité opposée de la paroisse, au fond des forêts, sur les bords du *Rio-Doce*, un autre vieillard est à la mort. Après l'avoir mis sur un brancard, ses fils l'apportent jusqu'à la distance de 12 kilomètres du village. Ne pouvant pas venir plus près, on avertit un missionnaire qui va lui administrer les derniers sacrements. Il est mort le lendemain.

A *San José da Lagõa*, nous avons créé, pendant la mission, un nouveau cimetière, de 50 mètres de long et de 25 de large, avec clôture en pierre. C'est ici l'habitude que la foule qui est accourue pour la mission, rende quelque service matériel de ce genre. Or, dans le cas présent, ce n'était pas un petit travail d'extraire de la carrière sept à huit cents chars de pierres, de transporter tout cela et de construire un mur de 150 mètres d'étendue, en quinze jours. Les femmes, par exemple, qui transportent une grande partie de ces pierres sur leur tête, en savent quelque chose.

La mission la plus importante de 1904 a été celle d'*Itabira*. On nous avait pourtant conseillé de ne pas y aller, disant que nous n'y obtiendrions rien et que peut-être nous serions mal reçus. Les résultats ont été magnifiques : quatre mille cinq cents confessions. Au milieu de la mission, nous avons pris un jour de repos que nous avons passé à la célèbre fabrique de tissage de la *União Itabirana*, où nous avons été magnifiquement traités par les propriétaires et les directeurs de l'entreprise. Un an plus tard, quand nous sommes passés par le même endroit, pour nous rendre à une paroisse voisine, on a donné un jour de congé à tous les ouvriers, en l'honneur des missionnaires. Cela vous montre combien ce peuple est bon, combien, surtout, il est religieux : plus de cent personnes ont alors profité de ce court passage pour se confesser et communier à la messe que nous y avons célébrée.

Nous avons terminé l'année par la mission de *Sainte-Anne*, à Rio de Janeiro. Vous savez comment la révolution du 14 novembre a coïncidé avec les saints exercices. Au milieu du sermon d'ouverture, éclate la fusillade autour de l'église ; les femmes commencent à crier et à tomber en défaillance ; je me mis aussi à crier du haut de la chaire de toutes mes forces : « Ne craignez rien, nous sommes dans la maison de notre Père, laissez le monde faire du tapage, restez tranquilles. » Après avoir essayé pendant deux ou trois jours, nous avons dû suspendre la mission, vu qu'il était dangereux de se hasarder dans les rues. Après que le calme se fut rétabli, nous avons repris nos travaux qui ont donné de beaux résultats dont les plus consolants furent deux cent trois mariages de concubinaires.

En 1905, nous avons prêché seize missions et trois retraites.

A *Santa-Maria*, malgré le mauvais temps, nous avons eu une belle assistance. Sous la pluie, au moins assez souvent, on a transporté des centaines de chars de pierre et construit

un mur tout autour de l'église. Dans ces circonstances, combien de pauvres gens gardent jour et nuit leurs habits mouillés sur le corps. Combien même qui souffrent de la faim ! Partis quelquefois de bien loin et avec l'intention de n'assister que deux ou trois jours à la mission, par conséquent avec peu de provisions, ils restent une semaine et même quinze jours, préférant s'exposer à mille privations plutôt que de perdre le reste de la mission. Je me rappelle qu'un soir, vers neuf heures, il y avait un groupe de femmes assises le long de l'église : « Allez dormir, leur dis-je ; il est neuf heures. — Nous n'avons pas où dormir. — Mais alors, qu'est-ce que vous allez faire ? — C'est ici même que nous allons appuyer notre tête. — Qu'est-ce que vous mangez-là ? — De la farine. — Vous n'avez pas autre chose ? — Non ; mais cela ce n'est rien ; être avec les missionnaires cela rassasie notre faim. » Le lendemain, j'ai parlé à deux riches fermiers, qui, pendant le reste de la mission, ont donné à manger à tout ce monde. Vraiment, il n'y a pas de missions comme au Brésil. Est-ce qu'une réponse comme celle de ces pauvres femmes ne paye pas toutes les fatigues d'une journée ?

Là où je me suis vu dans l'embarras, c'est à *San-Domin-gos*. M. Thoor avait dû retourner à la maison, étant sérieusement indisposé. L'infatigable et tout dévoué M. Matha était au lit avec une forte fièvre. Or, des milliers de personnes attendaient pour se confesser. Heureusement M. Hoffman, profitant des vacances, était venu à mon aide. Un soir, après une journée très laborieuse, j'apprends qu'une personne est à la mort, à 18 kilomètres de distance. Que faire ? Je monte en chaire, je demande deux bons chevaux et un homme de bonne volonté comme guide. Un jeune homme répond du milieu de la foule : « J'ai deux bons chevaux sous la main ; je vous accompagne. » Nous partons. Le long du chemin, mon compagnon me raconte force histoires tragiques : « C'est ici qu'on a tué un tel, là qu'on a

assassiné un autre. » Ce n'est pas très rassurant, mais, à la garde de Dieu ! A minuit nous arrivons à la maison du moribond. Sa femme — on ne m'attendait pas — lève les mains au ciel : « Dieu soit loué, il y a si longtemps que mon mari ne se confesse pas ! » Le malade peut encore répondre à mes questions, mais à peine administré, il expire.

Rentré à quatre heures du matin, après la messe, il a fallu se remettre au confessionnal.

Une petite mission qui nous a donné beaucoup de consolation, est celle de *Saint-Vincent*. C'est une fabrique de tissage. Le directeur était peu disposé à accorder aux ouvriers le temps nécessaire pour assister aux exercices de la mission. Toutefois il nous reçoit bien. Lui-même se trouve à l'entrée de la « villa operaria » ou cité ouvrière, avec la musique de la fabrique. Au moment où nous descendons de cheval, éclate la pompe à vapeur destinée à alimenter les chaudières. Heureusement, il n'y a pas d'accident de personnes, c'est beaucoup sans doute. Mais voilà le côté pratique, c'est que toute la fabrique se voit obligée à chômer durant quatre ou cinq jours. Congé donc sur toute la ligne et en avant la mission !... Tous les ouvriers se sont confessés. Nous avons, outre cela, fondé les conférences de Saint-Vincent dans cette fabrique déjà placée par son fondateur sous le patronage de notre bienheureux Père.

En 1906, nous avons prêché treize missions et quatre retraites.

C'est la région *Matta da Leopoldina* qui nous a occupés presque toute l'année. C'est une zone caféière. On dit ordinairement : *terra de café, gente sem fé*¹. Cependant il ne faudrait pas trop prendre au pied de la lettre le proverbe brésilien. Sans doute, la multiplication des voies ferrées (la *Leopoldina-Railway* a plus de 2 000 kilomètres d'extension), les richesses faciles, l'élément étranger qui n'est

1. Terre où l'on cultive le café, population sans foi.

pas toujours le meilleur, ont largement contribué à augmenter l'irréligion et surtout la corruption, mais enfin on pourrait trouver pire.

Nous arrivons à *Rio-Branco*, accompagnés de M. Gareil qui, pendant ses vacances, désire s'initier aux travaux des missions. On est très prévenu contre les missionnaires; à cause de cela, la réception est très froide. D'abord on se demande quel mobile anime ces envoyés; mais bientôt, à la curiosité succède l'attention; enfin un courant de sympathie s'établit. La mission a été très bonne; la preuve en est dans trois mille cinq cents confessions et cent mariages de concubinaires. On nous a fait oublier la mauvaise réception en nous traitant avec beaucoup d'égards pendant les trois semaines qu'ont duré les saints exercices, et surtout en nous visitant à la mission suivante, à 15 kilomètres de distance, musique en tête.

La bonne réussite de cette mission a été pour nous le passeport pour toute la région.

Après cela nous nous sommes présentés sans crainte à *Cataguazes*. C'est la principale ville de la *Motta da Leopoldina*. Il y a là station de chemin de fer, fabriques, beaux parcs, et aussi, malheureusement, loge maçonnique et temple protestant. A la station, plus de mille personnes nous attendent, avec musique et pétards, cela va sans dire. La mission commence; l'église ne suffit pas pour la foule qui accourt, il faut prêcher dehors. Mais où? Au delà du parvis s'étend le parc avec ses kiosques, ses fontaines, ses pelouses, ses bancs, avec, par conséquent, la tentation continuelle de se promener, de causer et de fumer pendant le sermon. Eh bien! voyez la docilité de ce bon peuple. Ces quatre à cinq mille personnes se groupent autour de la chaire, dans le petit espace qu'il y a entre l'église et le parc, suivant le désir exprimé par les missionnaires.

Quoique accoutumé à bien des choses consolantes, j'ai trouvé cela admirable, parce que, enfin, on n'était pas à la

campagne, mais dans une ville comopolite. Il y avait dans cet auditoire des personnes de toutes nations et aussi un peu de toutes religions.

Voilà, Monsieur le Visiteur, un court résumé de nos travaux depuis trois ans. Impossible de vous raconter toutes les aventures auxquelles on se trouve exposé quand on voyage neuf mois de l'année. Quelquefois on l'échappe belle. Un soir, nous nous engageons sur un pont. Les chevaux vont bon train. Mais nous voilà tout à coup dans la rivière. Une inondation avait emporté la moitié du pont; de là, la descente imprévue et désagréable. Heureusement il y avait peu d'eau et nous en avons été quittes avec passablement de boue.

Devant ces protections visibles de la Providence, nous nous répétons souvent ces paroles du prophète : *Digitus Dei est hic*. Nous reconnaissons parfaitement que de nous-mêmes nous ne sommes rien et ne pouvons rien. De temps en temps, Notre-Seigneur nous le fait sentir. A Laranjal, après huit jours de mission, presque pas d'auditoire, encore moins de confessions. Alors commence le mois du Saint-Rosaire. Nous exhortons notre petit auditoire à prier la reine du Saint-Rosaire pour la conversion des pécheurs. Du jour au lendemain, l'église ne suffit plus à contenir la foule et les missionnaires ne peuvent venir à bout des confessions.

Voici l'ensemble de nos travaux, ces trois dernières années, y compris ceux de nos chers confrères du collège, qui, pendant leurs vacances, ont coutume de prêcher quelques retraites ou missions :

Confessions, 78 621 ; mariages de concubinaires, 1 035 ; conférences de Saint-Vincent, 5 ; Dames de Charité, 11 ; calvaires érigés, 18 ; nouveaux cimetières établis, 4.

Guillaume VAESSEN.

DOCUMENTS ET RENSEIGNEMENTS

57. — LES INDULGENCES ATTACHÉES AU SCAPULAIRE ROUGE DE LA PASSION SONT APPLICABLES AUX ÂMES DU PURGATOIRE. (S. C. des Indulgences, 24 avril 1907.)

BEATISSIME PATER,

Augustinus Veneziani, Procurator Generalis Congregationis Missionis, ad pedes Sanctitatis Vestrae provolutus humillime petit, ut eadem Sanctitas Vestra omnes et singulas indulgentias christifidelibus Scapulare rubrum Passionis gestantibus hucusque a RR. PP. concessas, animabus quoque defunctorum applicabiles benigne declarare dignetur.

Et Deus, etc.

Sacra Congregatio Indulgentiis Sacrisque Reliquiis praeposita, utendo facultatibus a SSmo Domino Nostro Pio PP. X sibi tributis, benigne annuit pro gratia juxta preces : excipienda tamen plenaria Indulgentia in mortis articulo lucranda. Contrariis quibuscum non obstantibus.

Datum Romae e Secretaria ejusdem S. Congregationis, die 24 aprilis 1907.

L. S.

S. Card. CRETONI, Praefect.

D. PANICI, Archiep. Laodice., secret.

58. — DU POUVOIR DE CONFESSER PENDANT LES VOYAGES SUR MER.

Voici deux décrets rendus publics récemment sur cette importante matière; le premier est du 23 août 1905, le second est du 12 décembre 1906.

1. — In Congregatione generali S. R. et U. Inquisitionis Emi ac Rmi Dni decreverunt :

Sacerdotes quoscumque maritimum iter arripientes, dummodo vel a proprio Ordinario, ex cujus diocesi discedunt, vel ab Ordinario, portus cujuslibet intermedi, per quem in itinere transeunt, sacramentales confessiones excipiendi, quia digni, scilicet, atque idonei recogniti ad tramitem Conc. Tridentini, sess. XXIII, cap. XV. de Refor., facultatem habeant vel obtineant; posse toto itinere maritimo durante, sed in navi tantum, quorumcumque fidelium secum navigantium confessiones excipere, quamvis inter ipsum iter navis transeat, vel etiam aliquamdiu consistat diversis in locis diversorum Ordinariorum jurisdictioni subjectis.

Sequenti vero feria V, die 24 ejusdem mensis et anni [1905], SSmus D. N. Pius Papa X decretum Emorum PP. approbavit.

I. Can. MANCINI, S. R. et U. l. Notarius.

2. — In Congregatione generali S. R. et U. Inquisitionis Emi ac Rmi Dni decreverunt :

Supplicandum Sanctissimo ut concedere dignetur sacerdotes navigantes, de quibus supra, quoties durante itinere, navis consistat, confessiones excipere posse tum fidelium qui quavis ex causa ad havem accedant, tum eorum qui, ipsis forte in terram obiter descendentibus, confiteri ~~potant~~ ^{possunt} ~~et~~ ^{et} ~~consequenter~~ ^{consequenter} valide ac licite absolvere posse etiam a casibus Ordinario loci forte reservatis, dummodo tamen quod ad secundum casum spectat, nullus in loco vel unicus tantum sit sacerdos adprobatus et facile loci Ordinarius adiri nequeat.

Sequenti vero feria V, die 13 ejusdem mensis ~~et anni~~ [1906], SSmus D. N. Papa X annuit pro gratia juxta Emorum Patrum suffragia.

Petrus PALOMBELLI, S. R. et U. I. Notarius.

Nous avons emprunté ces textes à *l'Ami du clergé*, 21 mars 1907, *La Revue du clergé français*, 15 avril 1907, en donne l'utile commentaire suivant :

« *Des confessions pendant les voyages sur mer.* — La mer n'appartient à aucun diocèse ; aussi les confessions sur les bateaux ne peuvent-elles être soumises à la règle générale qui requiert chez tout confesseur les pouvoirs de l'Ordinaire du lieu (abstraction faite des pouvoirs ordinaires des évêques et des curés pour leurs diocésains ou leurs paroissiens).

« Jusqu'en ces dernières années, on regardait, par une sorte de fiction juridique, tout bateau comme rattaché au port d'embarquement, et on exigeait pour les confesseurs des pouvoirs accordés par l'Ordinaire de ce port, aux termes d'un décret du 29 mars 1869. Le décret du 6 avril 1900 admit la persistance sur mer des pouvoirs dont chaque prêtre jouissait dans son diocèse. Mais il serait inexact de voir dans ce décret un retrait de la jurisprudence antérieure : ce n'en était qu'une extension. Car une nouvelle décision, du 23 août 1905, récemment publiée, formule ainsi la règle générale : « Tous les prêtres qui entrepren-
« nent un voyage sur mer, pourvu qu'ils soient approuvés
« pour les confessions, soit par leur propre Ordinaire (du dio-
« cèse d'où ils partent), soit par l'Ordinaire du port où ils
« s'embarquent, soit même par l'Ordinaire d'un port où le

« bateau fait escale..., peuvent entendre, sur le bateau seulement, pendant tout le voyage, les confessions des fidèles qui voyagent avec eux, quoique le vaisseau touche ou fasse escale en des lieux soumis à la juridiction de divers Ordinaires ».

« Élargissant encore cette concession, le décret du 12 décembre 1906 autorise les prêtres en question, pendant les escales : 1° à entendre les confessions des personnes qui leur demanderaient de les entendre, qui viendraient sur le bateau, peu importe pour quel motif; 2° et si eux-mêmes descendent à terre, à recevoir les confessions des personnes qui leur demanderaient de les entendre.

« Ils peuvent même absoudre ces pénitents d'occasion des cas réservés à l'Ordinaire du lieu, sur le bateau toujours, et à terre pourvu qu'il n'y ait dans la localité ou aucun ou qu'un seul confesseur approuvé, et qu'il ne soit pas facile de recourir à l'Ordinaire. On voit quels services ces concessions permettront de rendre aux catholiques, parfois peu nombreux, qui résident en certaines escales des pays lointains.

« De ces décrets, il me semble résulter clairement que, pour les confessions sur mer, il n'y a pas à tenir compte des réserves de droit diocésain, le confesseur pouvant toutefois faire usage des pouvoirs spéciaux qu'il posséderait pour les cas et censures réservés de droit commun.

« A. BOUDINHON. »

59. — DU POUVOIR DE CONFESSER PENDANT LES VOYAGES, POUR LES MISSIONNAIRES EN CHINE. (S. C. de la Propagande, 4 février 1907.)

Pluries petitum est a Regularium Ordinum, Congregationum et Societatum Moderatoribus, ut presbyteri suorum Institutuum alumni ad Sinenses Missiones destinati, perdurante itinere, ne diu Poenitentiae Sacramento priventur, cum duo vel plures sunt, sacramentalem confessionem excipere tum invicem inter se, tum etiam aliorum secum iter agentium possint, quamvis juramentum circa Sinenses

ritus praescriptum nondum praestiterint. Ejusmodi autem preces quum infrascriptus Cardinalis Sacro eidem Consilio praefectus Smo D. N. Pio divina Providentia PP. X retulisset in Audientia diei 20 decembris anni 1906, Sanctitas Sua benigne decernere ac declarare dignata est : Omnes cujuscumque Ordinis, Congregationis, Societatis atque etiam e clero saeculari Missionarios seu Presbyteros ad Sinenses Missiones destinatos, qui duo vel numero plures consociati ad littora Sinensia appellunt, durante toto itinere terrestri aut fluviali usque dum pervenerint ad Missionem sibi respective assignatam, dummodo ad sacramentales confessiones fuerint legitime approbati, Regulares scilicet a proprio saltem superiore regulari, alii autem sacerdotes vel a proprio Ordinario e cujus diocesi discesserunt vel ab Ordinario portus in quo navem conscenderunt, vel etiam ab Ordinario cujuslibet portus intermedii per quem in itinere transierunt, posse inter se confiteri, eosque item posse confessiones audire clericorum non sacerdotum et fratrum laicorum cum ipsis iter agentium et etiam religiosarum Sororum, si forte contingat aliquas in eodem comitatu esse ad missiones destinatas, immo quoque vehicula aut cymbas ducentium, vel sarcinas per iter ferentium, vel alia quacumque ratione eorum itineris sociorum : non obstante Constitutione fel. rec. Benedicti PP. XIV incip. *Ex quo*, data die 5 julii anni 1742, quae vetat Missionnaris exercitium sacri ministerii ante emissum juramentum circa ritus Sinenses, aliisque quibuscumque non obstantibus.

Datum Romae ex aedibus S. Congregationis de Propaganda Fide, die 4 februarii 1907.

A. O. Can. BORGIA.

Praef. Arch. S. C. de Propaganda Fide.

De ce texte il résulte que, malgré la Constitution *Ex quo* de Benoît XIV, du 5 juillet 1742, qui interdit l'exercice de tout ministère aux missionnaires destinés à la Chine avant qu'ils aient prêté le serment relatif aux rites chinois, ceux-ci pourront désormais, en Chine, pendant le voyage pour se rendre à leur mission, absoudre les autres missionnaires, prêtres, religieuses, frères laïques, clercs et les laïques qui sont chargés de conduire les barques, de porter les bagages, etc., ou qui sont leurs compagnons de voyage à quelque titre que ce soit, pourvu qu'ils soient déjà approuvés pour les confessions.

NOS DÉFUNTS

MISSIONNAIRES

10. M. Zangrillo (Alphonse), prêtre, de la maison de Florence (Italie), décédé le 21 février 1907 ; 39 ans d'âge, 22 de vocation.
11. Frère Perrucci (François), coadjuteur, décédé à Naples (Italie), le 25 février 1907 ; 74, 54.
12. M. Delarozière (François), prêtre, décédé à Montdidier (France), le 4 mars 1907 ; 56, 31.
13. M. Grosso (Jérôme), prêtre, de la maison de Paredes de Nava (Espagne), le 2 mars 1907 ; 58, 42.
14. M. Ruggiero (Bernard), prêtre, décédé à Naples (Ver-gini) (Italie), le 6 mars 1907 ; 89, 71.
15. M. Claverie (Jean), prêtre décédé à Riobamba (Équa-teur), le 2 mars 1907 ; 77, 48.
16. Frère Del Rio (Antoine), coadjuteur, décédé à Madrid (Espagne), le 6 mars 1907 ; 69, 45.
17. M. Desmarescaux (Jules), prêtre, décédé à la maison-mère à Paris, le 16 mars 1907 ; 44, 21.
18. Frère Daly (Timothée), coadjuteur, décédé à German-town (États-Unis), le 2 mars 1907 ; 80, 41.
19. M. Simonetti (Michel), prêtre, décédé à Plaisance (Ita-lie), le 20 mars 1907 ; 33, 10.
20. M. Gibert (Pierre), prêtre, décédé à la maison-mère à Paris, le 28 mars 1907 ; 78, 57.
21. M. Régnier (Jean), prêtre, décédé à Constantinople, le 25 mars 1907 ; 89, 66.
22. M. Vil* (Guillaume), prêtre, décédé à Madrid (Espa-gne), le 2 avril 1907 ; 58, 41.
23. M. Miéville (François), prêtre, décédé à Madagascar, en mai 1907 ; 51, 32.
24. M. Bouvy (Émile), prêtre, décédé à Beyrouth (Syrie), le 8 mai 1907 ; 64, 39.

25. Frère Carrillo (Mariano), coadjuteur, décédé à Madrid (Espagne), le 11 mai 1907 ; 78, 52.
26. M. Poupart (Aristide), prêtre, décédé à la maison-mère à Paris, le 15 mai 1907 ; 60, 36.
27. Frère Paccagnella (Antoine), coadjuteur, décédé à Turin (Italie), le 19 mai 1907 ; 63, 23.
28. M. Plum (François), prêtre, décédé à Theux (Belgique), le 22 mai 1907 ; 26, 9.
29. Frère Donelli (Joseph), coadjuteur, décédé à Mondovi (Italie), le 17 mai 1907 ; 74, 58.

NOS CHÈRES SŒURS

- Agnès Tomazewska, décédée à la Maison centrale de Culm ; 83 ans d'âge, 57 de vocation.
- Anne Borek, Prison de Wal-Meseritsch, Autriche ; 72, 47.
- Zoila Cubas, Hospice de Las Palmas, Iles Canaries ; 72, 46.
- Maria Robles, École d'Alcorisa, Espagne ; 26, 4.
- Maria Fos, Hôpital de Linares ; 54, 36.
- Angèle Boattini, Maison de la Charité de Collegno, Italie ; 58, 38.
- Marie Campomori, Hôpital de Canneto ; Italie, 68, 38.
- Irma Sabatier, Maison de Charité de Montolieu, France ; 85, 57.
- Marie Desthable, Hospice d'Orsay, France ; 63, 38.
- Joséphine Pélissié, Hôpital général de Castres, France ; 78, 57.
- Gertrude Baluh, Hôpital Saint-Jean de Budapest, Hongrie ; 38, 19.
- Maria Embil, Hôpital de Calahorra, Espagne ; 70, 46.
- Ursule Verdinek, Hôpital de Rann, Autriche ; 26, 3.
- Marianne Szymankiewicz, Maison centrale de Culm, Pologne ; 65, 44.
- Ottavia Ganio, Maison centrale de Sienne, Italie ; 75, 48.
- Antoinette Ceccherelli, Ricovero d'Iesi, Italie ; 52, 24.
- Ersilia Pasqualini, Maison San Salvi de Florence, Italie ; 47, 25.
- Teresa Filippone, Hôpital militaire de Bologne, Italie ; 63, 47.
- Elisabeth Moran, Orphelinat Saint-Vincent de Boston, États-Unis ; 67, 46.
- Zélie Michaud, Maison de Charité, paroisse de Notre-Dame de Bonne-Nouvelle à Paris ; 65, 43.

- Hortense Guérin, Maison Saint-Vincent à Lyon ; 83, 62.
Amélie Mizelle, Maison de Charité de Château-l'Évêque, France ; 75, 52.
Laure Dupuis, Hospice des Incurables de Neuilly, France ; 80, 51.
Marie Brandel, Maison centrale d'Emmitsburg, États-Unis ; 77, 57.
Maria Espunella, Hospice de Gerona, Espagne ; 41, 17.
Judith Tononi, Maison centrale de Turin, Italie ; 64, 39.
Marie Capitelli, Hôpital de Savigliano, Italie ; 57, 32.
Perrine Julien, Maison de Charité de Rennes, France ; 72, 47.
Anne Sénac, Asile Salvador de Valparaiso, Chili ; 64, 36.
Eugénie Bialecka, Hôpital du Saint-Esprit à Varsovie, Pologne ; 29, 6.
Marie Feyti, Maison de Charité de Château-l'Évêque ; 71, 44.
Jeanne Navarre, Asile San Manuel de Malaga, Espagne ; 86, 61.
Marie Rivaud, Maison de Charité, paroisse Saint-Honoré, à Amiens, France ; 61, 37.
Jeanne Coste, Maison de Charité de Bruguières, France ; 67, 47.
Marie Gerbault, Usine d'Homécourt, France ; 67, 43.
Marie Bourg, Hospice de Blaye, France ; 73, 48.
Patricia Garcia, Miséricorde de Tolède, Espagne ; 57, 35.
Victoria Matheu, Collège de l'Immaculée-Conception de la Havane, Ile de Cuba ; 70, 49.
Josefa Vivas, Hospice de Manille, Iles Philippines ; 73, 54.
Marguerite Smith, Asile des Aliénés de la Nouvelle-Orléans, États-Unis ; 65, 38.
Julia Kehoc, Hospice Saint-Paul à Dallas, États-Unis ; 35, 13.
Marie Delort, Hôpital de Moulins, France ; 74, 48.
Marie Astorri, Maison de Charité de Collegno, Italie ; 90, 68.
Flore Boucher, Maison de Charité de Clichy, France ; 68, 47.
Marie d'Espesel, Maison de Charité, paroisse de l'Immaculée-Conception, à Paris ; 51, 30.
Louise Castaignon, Maison de Charité de Montolieu ; 91, 64.
Marie Dumas, Maison de Charité d'Etterbeck (Belgique) ; 58, 38.
Marie Maynaud de la Ginestière, Maison principale à Paris ; 77, 51.
Marie Charasse, Hospice des Enfants-Trouvés à Arequipa, Pérou ; 67, 48.
Hélène Brisoux, Asile de la Teppe, France ; 75, 5n.
Anne Schwarz, Hôpital de Kassa, Hongrie ; 73, 50.

- Catherine Rassi, Hôpital d'Obuda, Hongrie ; 34, 15.
Emilie Karnovsky, Hôpital militaire de Budapest, Hongrie ;
32, 12.
Nancy Gau, Maison de Charité, paroisse Saint-Laurent, à Paris ; 54, 30.
Léonarde Dubain, Maison de la Bienfaisance de Marseille ;
74, 51.
Léopoldine Smolinska, Maison centrale de Cracovie, Pologne ;
69, 52.
Elizabeth Zamelczak, Maison centrale de Cracovie, Pologne ;
42, 20.
Maria Favie, Hôpital de Sienne ; 72, 48.
Maria Gianani, Hôpital de Sienne ; 57, 36.
Olympia Legnani, Ricovero de Livourne, Italie, 45, 11.
Palmizia Forni, Hôpital militaire de Pérouse, Italie ; 42, 23.
Marie Dvorszky, Hôpital Saint-Jean de Budapest, Hongrie ;
26, 5.
Céline Carlier, Hôpital civil de Vannes, France ; 84, 62.
Anne Grenier, Hospice de Criel, France ; 72, 46.
Joséphine Allais, Maison centrale de Turin ; 28, 6.
Stéphanie Lagersie, Maison de Charité de Clichy ; 82, 61.
Marie Vernet, Hôpital Saint-Antoine de Smyrne ; 74, 53.
Elise Weindl, Maison centrale de Salzbourg ; 26, 4.
Justine Ville, Maison centrale de Constantinople ; 63, 38.
Marie Katavies, Hôpital de Veszprem, Hongrie ; 24, 5.
Cécile Jolly, Maison Saint-Vincent de Lyon ; 68, 44.
Amélie Prévost de Longperier, Maison principale à Paris ;
62, 25.
Elisabeth Jouannaud, Maison de Charité de Clichy ; 81, 51.
Anna Frasa, Hôpital Saint-Joseph d'Alton, États-Unis ; 72, 51.
Germaine Coste, Maison de Charité, paroisse de la Rédemption,
à Lyon ; 29, 12.
Angèle Ravera, Maison centrale à Turin ; 53, 33.
Petra Aparicio, Hospice d'Oviedo, Espagne ; 30, 13.
Juana Pujana, École catholique de Barcelone, Espagne ; 42, 25.
Isabel Bernada, Maison Saint-Nicolas de Valdemore, Espagne ;
65, 43.
Gervasia Monje, Asile d'Orreaga, Espagne ; 71, 51.
Josefa Lapeira, Asile San Fernando, à Séville, Espagne ; 41, 18.
Gabrielle du Merle, Asile des vieillards à Fouillooy ; 73, 46.
Marguerite Boever, Sanatorium de Godesberg, Prusse rhénane ;
55, 38.

- Pauline Fritz, Hôpital d'Esztergom, Hongrie ; 30, 12.
Joséphine Brugmeier, Hôpital Saint-Roch de Budapest, Hongrie ; 30, 12.
Faustine Salla, Maison de Charité de Montolieu ; 77, 55.
Marie Allut, Maison de Charité de Saint-Omer, France ; 81, 58.
Agnès Bosio, Hôpital de Sinigaglia, Italie ; 74, 54.
Maria Ugarte, Hôpital de la Charité de Carthagène, Espagne ; 22, 1.
Maria Azpitarte, Maison centrale de Madrid ; 47, 20.
Françoise Groslier, Maison de Charité de Montolieu ; 56, 38.
Catherine Machin, Maison de l'Asile de l'Est à Buenos-Ayres ; 32, 7.
Marie Aubry, Crèche Sainte-Marie à Marseille ; 42, 21.
Marguerite Sharkey, Orphelinat Saint-Joseph de Richmond, États-Unis ; 77, 52.
Marie Halter, Maison Saint-Vincent de l'Haÿ, France ; 63, 41.
Jeanne Montel, Collège de l'Immaculée-Conception de Rio de Janeiro ; 32.
Maria Murguisu, Hôpital San Juan de Burgos, Espagne ; 56, 30.
Juana Aristi, Hôpital de Vitoria, Espagne, 62, 35.
Anselma Barberena, Maison centrale de Madrid, 61, 38.
Caroline Civallero, Maison Saint-Joseph de Grugliasco, Italie ; 73, 50.
Marie Panarese, Maison de Charité de Pregiato, Italie ; 67, 46.
Louise Richard, Maison de Charité du Coteau, France ; 87, 59.
Marie Duverdier, Orphelinat de Saint-Pierre-les-Elbeuf, France ; 86, 61.
Marie Mathieu, Maison de Charité, paroisse de Saint-Étienne de Châlons-sur-Marne, France ; 79, 51.
Anne Genevoix, Hôpital de la Charité de Langres, France ; 68, 40.
Anne O'Raferty, Hospice des Enfants-Trouvés de Chicago, États-Unis ; 72, 52.
Agnès Kurès, Hôpital Wilhelmine de Vienne, Autriche ; 26, 5.
Jenny Boulé, Maison de Charité, paroisse Saint-Denis-la-Chapelle, à Paris, 79, 50.
Jenny Grel, Maison principale de Paris ; 70, 48.
Marie Kosir, Hôpital général de Leibach, Autriche ; 25, 3.
Anélie Millot, Hôpital d'Oziéri, Italie ; 90, 69.
Emilie Schiller, Hôpital Saint-Vincent-de-Léopol, Pologne ; 77, 51.
Marie Varagnes, Hôtel-Dieu de Valenciennes, France ; 82, 48.

- Isabel Tellechea, Maison Saint-Nicolas de Valdemoro, Espagne ; 47, 28.
- Josèphe Bonneau, Hôpital civil de Bazas, France ; 84, 63.
- Louise Bienaimé, Maison Saint-Vincent de l'Hay ; 73, 49.
- Hortense Poiré, Maison de Charité de Clichy ; 86, 65.
- Fanny Blanc, Hôpital de Tarbes, France ; 61, 34.
- Anne Novak, Hôpital Saint-Étienne de Budapest ; 46, 20.
- Jeanne Jacquemin, Maison de Charité de Montolieu.
- Marie Lamour, Maison de Charité de Montolieu.
- Marie Ferrard, Maison de Charité de Saint-Georges-de-Lisle, France ; 30, 10.
- Clotilde Griseri, Hospice des Incurables d'Amiens ; 72, 54.
- Virginie Cipoletti, Hospice de Sarzana, Italie ; 71, 47.
- Marguerite Vergnon, Maison Saint-Michel à El-Biar, Algérie ; 38, 13.
- Anne Denis, Hôpital militaire de Milan, Italie ; 78, 55.
- Jeanne Durand, Hôpital de Montagnac, France ; 69, 39.
- Marie Civier, Maison de Charité de Saint-Chamond, France ; 62, 33.
- Jeanne Parraud, Maison de Charité de Montolieu ; 72, 51.
- Véronique Sinkò, Hôpital Saint-Jean de Budapest, Hongrie ; 26, 6.
- Marie Gibert, Hôpital de Moulins, France ; 75, 46.
- Marie Eymard, Hôpital de Doullens, France ; 80, 53.
- Mathilde Monscourt, Hospice de Zainvillers, France ; 32, 10.
- Rosa Canulla, Hôpital de Manrèse, Espagne ; 73, 47.
- Maria Legarra, Hôpital central de Madrid, 66, 43.
- Dominga de la Cruz, Collège de l'Immaculée-Conception de Cebu, Iles Philippines ; 59, 28.
- Maria Jaymerena, Maison Saint-Nicolas de Valdemoro ; 74, 46.
- Aune Derepas, Hôtel-Dieu de Narbonne, France ; 71, 48.
- Marie Legowska, Maison Sainte-Marie-Madeleine à Leopold, Pologne, 39, 17.
- Marie Planson, Maison de Charité de Beauvais, France (morte en janvier) ; 67, 43.
- Louise Langeard, Miséricorde de Carcassonne, France ; 63, 42.
- Louise Vinceneau, Maison de Charité, paroisse Sainte-Eulalie, à Bordeaux, France ; 29, 6.
- Rosalie Murjas, Orphelinat de Tours, France ; 75, 49.
- Marie Geny, Maison de Charité, paroisse Saint-Jean de Lyon ; 48, 25.
- Angela Cordara, Maison Saint-Nicolas de Sienne ; 67, 41.

- Vincenza Pompei, Maison centrale de Sienne ; 27, 6.
Louise Tempesta, Maison de l'Albergo de Naples ; 40, 22.
Jeanne Bauzin, Asile Saint-Vincent de La Teppe, France ; 82, 56.
Marie Picot, Miséricorde de Pau, France ; 68, 42.
Marguerite Cauzeret, Hôpital général de Castres, France ; 76, 50.
Maria Garcès, Hôpital de Pasto, Colombie ; 50, 22.
Rose Mercier, Maison de Charité de Vendhuile, France ; 83, 62.
Antonia Cervello, Maison de la Bienfaisance de Tarragona, Espagne ; 50, 33.
Maria Rodriguez, Protectorat de Notre-Dame à Séville, Espagne ; 40, 20.
Braulia Sarasa, Maison de San Diego de Valdemoro ; 70, 51.
Maria Calm, Maison de San Diego de Valdemoro, 70, 42.
Victoriana Besusta, Maison de San Diego de Valdemoro ; 27, 2.
Françoise Remy, Maison principale à Paris ; 72, 54.
Josèphe Bozzo, Maison centrale de Turin ; 66, 47.
Marie Lecauchois, Hôpital général de Clermont, France ; 64, 33.
Marie Place, Orphelinat d'Olinda, Brésil, 86, 61.
Anna Galvez, Orphelinat d'Antigua Guatémala, 25, 4.
Marie Ferraton, Maison de Charité, paroisse Saint-François-Xavier, à Paris ; 60, 38.
Hilariette Dubois-Daniel, Maison de Charité Saint-Vincent de l'Hay ; 78, 51.
Marie Normand, Maison de Charité, paroisse Saint-Michel des Batignolles, à Paris ; 32, 6.
Emilie Ferrari, Hôpital de la marine à la Spezia, Italie ; 52, 28.
Marie Allègre, Maison principale à Paris ; 76, 52.
Marie Vialatte, Maison de Charité, paroisse Saint-Marcel, à Paris ; 33, 7.
Annunziata Magrini, Maison centrale de Turin ; 69, 50.
Agathe Desplaces, Maison de Charité, paroisse Saint-Paul, à Lyon ; 74, 51.
Marie Monnier, Hôpital d'Antigua, Guatémala ; 69, 46.
Ignacia Melendez, Hôpital de Valmasceda, Espagne ; 71, 46.
Teodora Perez, Hôpital civil d'Alicante, Espagne ; 64, 25.
Paula Ascayol, Maison San Diego de Valdemoro ; 52, 23.
Francisca Kovács, Hôpital de Veszprem, Hongrie ; 34, 13.
Olympe Bronard, Maison principale à Paris ; 62, 40.
Elisa Gœury, Maison de Charité de Panama ; 83, 54.
Anna Berio, Maison de Charité Saint-Charles à Turin ; 80, 56.
Anne Rémer, Maison de Charité de Nancy, France ; 76, 52.

- Alice Jacob, Maison principale à Paris; 26, 2.
Josèphe Vadot, Maison de Charité, paroisse Saint-Pierre de Montrouge, à Paris; 63, 45.
Marie Pertus, Maison de la Providence à Korsowa, Perse; 75, 55.
Marie Villeligoux, Hôpital Saint-André de Bordeaux; 84, 62.
Ana Rojas, Hospice de Santa-Ana, Amérique centrale; 42, 12.
Marie Arnaud, Maison de Charité du Puy, France; 51, 31.
Jeanne Combaz, Hôpital mixte de Buenos-Ayres, 61, 37.
Suzanne Crabos, Hôpital mixte de Buenos-Ayres, 75, 56.
Marie Mallet, Maison de Charité de Noyon, France; 74, 54.
Marguerite Levadoux, Maison de Charité de Valognes, France; 56, 31.
Jeanne Pillet, Asile Sainte-Marie de Rio de Janeiro, 61, 38.
Maria Columbret, Hôpital de Reus, Espagne; 53, 24.
Mariana Harlucea, Hospice de Murcia, Espagne; 39, 13.
Inès Frampal, Hôpital des femmes incurables à Madrid; 66, 43.
Aquilina Covo, Maison Saint-Nicolas de Valdemoro; 23, 3.
Tomas Duran, Hôpital d'Andujar, Espagne; 48, 20.
Gabrielle Coevœt, Maison Saint-Jean de Gand, Belgique; 26, 3.
Benoîte Desliard, Maison de Charité de Tours, France; 57, 32.
Marie Duchêne, Maison des Enfants-Trouvés de Carthagène, Espagne; 61, 38.
Julie Noilly, Maison centrale de Santiago, Chili; 87, 62.
-

LA CONGRÉGATION DE LA MISSION
PENDANT LA RÉVOLUTION
1788-1800

GÉNÉRALAT DE M. FÉLIX CAYLA DE LA GARDE
Dixième Supérieur général (suite¹).

§ 6. — *Prétentions des révolutionnaires sur la maison
de Saint-Lazare.*

Au milieu des pénibles préoccupations que le soin de relever la maison de Saint-Lazare de ses ruines, procurait au Supérieur général de la Mission, M. Cayla, vint se joindre un motif d'alarme, qui lui fit appréhender de ne pouvoir conserver la maison qui avait été le second berceau de la Compagnie. Des malveillants prirent occasion du décret que l'Assemblée nationale avait formulé le 5 février 1790, par lequel il était prescrit de ne conserver dans Paris qu'une seule maison du même Ordre, pour essayer d'enlever Saint-Lazare aux missionnaires et de lui donner une autre destination. La motion soumise au district de Saint-Laurent, avait eu son approbation, et elle était déjà transmise aux autres districts de la capitale pour qu'ils voulussent bien l'appuyer et solliciter ensuite un décret de l'Assemblée.

Ce projet consistait à établir, dans les bâtiments de Saint-Lazare, un collège, un hôpital; à faire servir la chapelle d'église paroissiale et à y transporter la maison-mère des Filles de la Charité; à vendre enfin les terrains qui formaient l'enclos de Saint-Lazare et la maison qu'occupaient les Filles de la Charité. Ce projet fut si solidement com-

1. Voyez ci-dessus, page 274.

battu par un courageux citoyen que les districts l'écartèrent de leurs délibérations. — Il prouvait que :

1° La Congrégation de la Mission n'était pas comprise dans le décret du 5 février 1790, attendu qu'il n'atteignait que les corporations religieuses et qu'il ne pouvait être appliqué à celle de la Mission, dont tous les prêtres appartiennent au clergé séculier.

2° La chapelle était trop petite pour servir d'église paroissiale.

3° Dans le cas où on voudrait établir un collège dans les bâtiments de Saint-Lazare, il serait naturel de le confier aux prêtres de la Mission, puisqu'ils ont des établissements semblables sous leur direction.

4° On ne pourrait placer sous un même toit un collège et un hôpital sans les plus grands inconvénients; et, d'ailleurs, il n'y a pas dans Saint-Lazare une quantité d'eau suffisante pour l'installation d'un hôpital.

5° Il y aurait des inconvénients graves à y ajouter encore la maison-mère des Filles de la Charité, dont le personnel s'élève à près de trois cents personnes.

6° La translation des Missionnaires de Saint-Lazare au séminaire Saint-Firmin est impossible, puisque cette dernière peut à peine loger quatre-vingts personnes et que Saint-Lazare en renferme ordinairement plus de trois cents.

§ 7. — *M. Cayla, membre de l'Assemblée nationale.*

Dans la première année du généralat de M. Cayla, eurent lieu, dans le royaume, les élections des députés pour les États généraux. Le clergé de Paris eut à en nommer six. Le Supérieur général de la Mission eut un grand nombre de voix pour la députation; un dignitaire de l'Église métropolitaine ne l'emporta sur lui que de quelques suffrages; mais il fut aussitôt nommé premier suppléant.

Peu de temps après que les États généraux furent con-

vertis en Assemblée nationale, un des six députés de Paris, M. le curé de Saint-Gervais, se retira; à M. Cayla revint, comme premier suppléant, l'honneur de payer de sa personne dans ces circonstances critiques. On lui conseillait de céder sa place au suppléant qui venait après lui; mais, dans ce poste, alors bien plus dangereux qu'honorable, il aperçut de grands devoirs à remplir vis-à-vis de l'Église et du roi, et, dès lors, il fut sourd à toutes les instances. Il se rendit à l'Assemblée nationale et y assista jusqu'au 4 janvier 1791, où les membres qui ne voulurent pas prêter le serment à la Constitution civile du clergé en furent exclus. Non content de se réunir toujours au parti des catholiques, il monta deux fois à la tribune pour s'opposer à la spoliation du clergé et à la suppression des ordres religieux, et il fit ensuite imprimer son discours.

Le 12 juillet 1790, la Constitution civile du clergé fut adoptée par l'Assemblée nationale, et, le 27 novembre, celle-ci décréta que tous les ecclésiastiques, employés dans les fonctions publiques, prêteraient le serment de s'y soumettre. Les membres de l'Assemblée, qui avaient repoussé cette Constitution, espéraient, malgré son adoption par l'Assemblée et le décret pour la prestation du serment, que jamais le roi n'y donnerait sa sanction, pour qu'elle pût être convertie en loi. Ils furent trompés dans leurs espérances, et leur étonnement fut inexprimable, lorsque, le 26 décembre de cette même année, Louis XVI, trompé par ses conseillers, fit notifier à l'Assemblée nationale son acceptation de la Constitution civile du clergé.

Après avoir arraché au chef du pouvoir exécutif son consentement, l'Assemblée n'eut rien de plus pressé que d'y astreindre les membres qui la composaient et elle fixa au 4 janvier 1791 l'époque à laquelle elle l'exigerait de tous ceux qui en faisaient partie, sous peine de déchéance de leur qualité de représentants de la nation.

Quelques personnes suggérèrent au Supérieur général de

la Mission de s'absenter, ce jour-là du moins, de l'Assemblée nationale. On lui représenta que, déterminé à refuser un serment impie, il serait plus sage de rester à la maison que d'aller s'exposer aux fureurs d'un peuple ameuté. Cette prudence ne pouvait être du goût de M. Cayla; il n'avait garde de manquer l'occasion de confesser publiquement sa foi au péril même de sa vie; il répondit simplement que le danger lui était commun avec tous ceux qui seraient fidèles à Dieu. Il se rendit donc à la séance, et, en refusant le serment, il partagea la gloire du clergé de France dans cette journée à jamais mémorable. Au sortir de la salle, il lui fallut fendre, ainsi que ses confrères, une populace innombrable, dont les cris étaient faits pour effrayer les plus courageux. Calme au milieu de cette horrible tempête, il revint dissiper les inquiétudes des siens avec le sang-froid d'un homme supérieur à toute crainte, et avec la satisfaction d'un cœur qui s'applaudissait de s'être exposé pour défendre les intérêts de la religion. Du reste, il sut toujours remplir les fonctions de député à l'Assemblée nationale, sans jamais manquer à ses exercices particuliers, ni surtout aux devoirs de sa place. Dès qu'il fut libre, il consacra aux besoins de la Congrégation et à ceux de la Communauté, les heures que jusque-là il lui avait fallu passer à l'Assemblée.

§ 8. — *Zèle de M. Cayla contre la Constitution civile.*

M. Cayla n'avait pas attendu les derniers moments pour prévenir les Missionnaires français contre le danger de la séduction. Dès que l'impiété avait commencé à dévoiler ses projets, M. Cayla avait eu l'attention de faire parvenir à toutes les maisons ses instructions les plus solides et les plus éclairées; il les réitéra, les multiplia et redoubla d'activité, de sollicitude, à mesure qu'il vit le danger devenir plus pressant. Tant de soins, soutenus de ses exemples, ne pouvaient manquer de produire des fruits de bénédic-

tion. La maison de Saint-Lazare et les autres maisons de la Congrégation furent généralement préservées de la contagion qui dévasta d'autres communautés. Si quelques sujets¹ se sont montrés infidèles à leur vocation, M. Cayla a pu se rendre le consolant témoignage « d'avoir libéré son âme », en faisant tout ce qui dépendait de lui pour sauver les leurs. Ces pertes d'ailleurs, qui méritent à peine d'être comptées, eu égard au grand nombre des Missionnaires français sont abondamment compensées par le courage héroïque d'autres et la constante fidélité de presque tous. Ces taches à peine sensibles, ont été bien plus que lavées dans le sang de tant de prêtres de la Mission morts sous le glaive des bourreaux et victimes de leur dévouement pour le salut des âmes².

Dans sa circulaire du 1^{er} janvier 1792, le Supérieur général disait : « Le Seigneur vient de nous soumettre en France à une épreuve que tout concourait à rendre pénible et délicate. Elle n'a été funeste qu'à un très petit nombre ; j'ai vu régner chez les autres un très heureux concert dans les principes et la conduite, une fermeté de courage et un dévouement à tous les sacrifices qui ont honoré la Congrégation et qui me rendent plus supportable le malheur de la destinée de ce royaume ».

Consulté par un grand nombre d'ecclésiastiques de tout rang, non seulement de la capitale, mais encore des provinces les plus éloignées, par beaucoup de ses anciens élèves, M. Cayla crut que, dans un moment si grave, chacun était comptable à l'Église de tout ce qu'il avait de force et de lumière. Il répondit de vive voix et par écrit à toutes les consultations, et on a su que ses réponses avaient eu le plus

1. Dans un mémoire de M. Dubois, curé de Sainte-Marguerite, à Paris, ancien Missionnaire, on lit que dix-huit Missionnaires eurent la faiblesse et le malheur de prêter serment à la Constitution civile du clergé.

2. Voir ci-après, § 22 : Notes sur les Missionnaires victimes de la Révolution.

grand succès, qu'elles avaient contribué à affermir, et ceux auxquels elles étaient adressées et ceux à qui elles furent communiquées.

Lorsque les églises de Paris furent livrées aux curés intrus, les prêtres fidèles à leur devoir durent se résigner à ne plus célébrer la messe que dans les chapelles des communautés qui n'avaient pas encore été supprimées. Comme la Congrégation de la Mission fut une des dernières parmi ces communautés, ainsi que nous l'apprend l'abbé d'Hesmivy d'Auribeau, dans ses *Mémoires sur la Révolution française* :

« Ses maisons devinrent l'asile des bons prêtres et des catholiques fervents; pendant longtemps, les Missionnaires se sont exposés aux plus grands dangers pour procurer les secours de la religion à ceux qui les désiraient dans le secret; et lorsqu'ils ont été chassés de leur demeure, ils ont continué à se rendre utiles jusqu'à la loi de déportation.

« M. Cayla de la Garde, Supérieur général de la Mission, n'a pas peu contribué à affermir sa Congrégation dans les bons principes, par son exemple, ses conseils, son courage et ses écrits. Dénoncé plusieurs fois à l'Assemblée comme un fanatique qui pervertissait son corps et comme un despote qui voulait l'asservir, il ne put se soustraire qu'avec beaucoup de peine à la fureur des démagogues.

« La Congrégation de la Mission, dite de Saint-Lazare, s'est distinguée par son attachement à la vérité : sur près de 80 établissements qu'elle compte en France, il n'y en a eu que 6 où se soient trouvés quelques prévaricateurs, dont plusieurs même se sont publiquement rétractés; M. Le Clerc entre autres, dans le Lyonnais, a scellé de son sang la sincérité de son repentir. »

§ 9. — *Insubordination de quelques étudiants.*

Dans ces temps malheureux, où l'on voyait plusieurs communautés hâter leur dissolution par des démarches et

par des offres imprudentes et injustes, où les idées de liberté et d'indépendance introduisaient le trouble, l'inquiétude et le relâchement le plus déplorable de la discipline dans presque toutes les autres, il était difficile que la maison de Saint-Lazare ne se ressentît pas un peu de la commotion universelle ; cependant, la présence de M. Cayla, sa douceur, sa sagesse, sa fermeté, son exemple parvinrent à y maintenir jusqu'à la fin la tranquillité, la subordination et toute la régularité que pouvaient comporter les ruines qui entouraient les Missionnaires et les inquiétudes sans cesse renaissantes dont ils étaient assaillis. Cependant, il y eut quatre ou cinq étudiants qui mirent la patience du Supérieur général à une rude épreuve ; aussi se vit-il dans la nécessité de les exclure de la maison. Sur leur refus de se retirer, malgré qu'on leur eût distribué à chacun la somme de 300 francs qu'ils avaient exigée pour pouvoir se rendre dans leurs familles, le Supérieur général dut s'adresser, en juin 1791, au directoire du département pour obtenir d'en être débarrassé. Ce ne fut qu'à la fin de février 1792 que l'arrêté du directoire départemental qui prescrivait à l'officier municipal de les mettre à la porte de la maison, put être mis à exécution. Mais, sur les instances de ces jeunes gens, le ministre de l'intérieur, Cahier, exigea du directoire départemental la révocation de son arrêté et la réintégration des bannis de Saint-Lazare, sur la promesse que leur conduite ne serait plus aussi désordonnée. M. Cayla lui-même dut se soumettre à ce contre-ordre que ses réclamations ne purent faire annuler.

Heureusement, la licence de ces étudiants n'inspira que du dégoût au reste de la communauté, et elle ne contribua pas peu à ranimer la ferveur et l'amour de la régularité. Dans une de ses Circulaires, M. Cayla disait : « Nos infortunes ont produit un avantage précieux : la piété a été ranimée, le zèle s'est échauffé et j'ai vu naître une sainte émulation pour le bien, ce qui me donne les espérances les plus

flatteuses. Cette maison a vu diminuer le nombre des sujets, mais elle est singulièrement améliorée pour le spirituel ; elle est ce qu'elle doit être, le modèle des autres maisons. »

§ 10. — *Missions étrangères.*

La sollicitude de tous les instants que réclamaient les Missionnaires de France et les Filles de la Charité ne firent pas perdre de vue à M. Cayla la direction des Missions étrangères, « cette portion chérie de la Congrégation », comme il l'appelle lui-même. « J'ai profité, lisons-nous dans sa Circulaire du 1^{er} janvier 1792, de notre inaction forcée, pour envoyer de nouveaux ouvriers dans toutes nos missions. Au mois de juin, il est parti cinq missionnaires pour les Échelles du Levant ; au moyen de ce renfort, cette mission pourra se soutenir quelque temps sans un nouveau secours et attendre des événements plus heureux.

« J'ai fait partir aussi, au mois d'avril, trois missionnaires, destinés à travailler dans les provinces de la Chine. Le choix ne pouvait être plus heureux, et j'espère beaucoup de leurs talents, surtout de leur piété et de leur zèle. » M. Clet était un de ces trois missionnaires ; nous savons comment il a justifié les espérances de ses supérieurs. Plus tard, M. Cayla envoya encore deux missionnaires destinés pour Londres.

Nous lisons encore dans une lettre, au sujet d'autres missions : « J'ai appris par une voix indirecte que, par suite du système qui règne en ce moment, nos confrères des îles de France et de Bourbon ont perdu leurs habitations et sont réduits à des pensions pécuniaires insuffisantes. Un de nos confrères vient d'entrer dans l'île de Madagascar avec un jeune prêtre madagascarois, revenu de Rome, où il avait été envoyé par M. Durocher. Plaise au Seigneur de bénir cet essai, et nous mettre à même de leur envoyer d'autres ouvriers. »

§ 11. — *Suppression de la Congrégation de la Mission.*

Le 2 novembre 1789, l'Assemblée législative décréta que tous les biens du clergé étaient biens nationaux, et, le 13 du même mois, un décret assujettit tous les supérieurs des maisons religieuses à faire aux officiers municipaux la déclaration des biens, revenus et charges de leurs établissements¹.

Le 15 mars 1790, le Supérieur général de Saint-Lazare, pour obéir à ce décret, soumit aux officiers de la municipalité de Paris, l'état des revenus et des charges dont le résumé était de :

Revenus	188 330 fr.
Charges.	67 115

« Ces charges déduites, ce qui reste du revenu est pour subvenir :

« 1° A la nourriture et entretien de plus de trois cents personnes, dont la communauté de Saint-Lazare a été constamment composée et où se forment et s'élèvent les sujets pour toutes les autres maisons de la Congrégation de la Mission, tant en France que dans les pays étrangers, les îles de France et de Bourbon, la Chine, l'Archipel, Alger et l'Allemagne; pour l'administration et institution des séminaires, celle des paroisses et autres fonctions pour lesquelles la Congrégation est établie.

1. Séance du 13 novembre 1789. — *Décret*: « Tous les titulaires des bénéfices, quels qu'ils soient, seront tenus de faire sur papier libre et sans frais, dans deux mois pour tout délai, à compter de la publication du présent décret, par devant les juges royaux et municipaux, une déclaration détaillée des effets mobiliers, appartenant aux bénéfices ou établissements ecclésiastiques, en affirmant qu'il n'en a été fait aucune distraction, lesquelles déclarations seront par eux affirmées véritables devant lesdits officiers, seront publiées et affichées aux portes des églises et paroisses et envoyées à l'Assemblée nationale; elles ne pourront donner lieu aux recherches du fisc.

« Décrète, en outre, que tous ceux qui auront fait des déclarations frauduleuses seront déchus de tous droits à leurs bénéfices, ainsi qu'à toutes pensions ecclésiastiques. »

2° Aux frais immenses des missions gratuites, tant dans le diocèse de Paris que d'autres diocèses du royaume.

3° Aux aumônes abondantes en pain, potage et autres denrées que la maison est dans l'usage de faire, tant à Saint-Lazare que dans les fermes qu'elle fait valoir, ainsi que dans les missions.

« La bibliothèque, qui était composée de dix-huit mille à vingt mille volumes, a été tellement endommagée lors du pillage arrivé le 13 juillet 1789, qu'il est impossible d'en fixer l'état. La plupart des ouvrages précieux ont été enlevés, déchirés ou brûlés. Les ouvrages qui restent sont dépareillés pour la plupart.

« Le mobilier, qui était considérable, a été presque tout détruit ou emporté, au point que la communauté, qui n'est plus que la moitié au plus de ce qu'elle était en juillet 1789, manque des choses les plus nécessaires à son usage.

Signé : « CAYLA,

« Supérieur de la Congrégation de la Mission. »

La Constitution civile du clergé ayant été votée par l'Assemblée législative, le 15 novembre 1790, huit jours après, elle approuva la formule du serment¹ que devaient prononcer tous les ecclésiastiques ayant un titre, les évêques, les curés, les professeurs de séminaire, et en général tous ceux qui exerçaient des fonctions, ayant charge d'âmes ou mission d'enseigner. Tous les ecclésiastiques compris dans le décret et qui refuseraient de prêter le serment, devaient être destitués de leurs fonctions et en être expulsés au besoin par la force. Le roi transmit, le 29 décembre 1790, à l'Assemblée nationale, l'acte de son acceptation de la Constitution civile du clergé, et du décret qui en prescrivait le

1. Voici ce serment : « Je jure de veiller avec soin sur les fidèles de mon diocèse, ou de la paroisse qui m'est confiée, d'être fidèle à la nation, à la loi et au roi, et de maintenir de tout mon pouvoir la Constitution décrétée par l'Assemblée nationale et acceptée par le roi ».

serment à tous les ecclésiastiques remplissant quelques fonctions publiques.

En conséquence de ce décret, les Missionnaires remplissant les fonctions de curés, vicaires, professeurs dans les grands et petits séminaires, en refusant de prêter le serment, se virent expulsés de leurs maisons.

Dans sa circulaire du 1^{er} janvier 1792, M. Cayla nous trace un lamentable tableau de la triste position des missionnaires fidèles à Dieu et à l'Église : « Hélas ! écrit-il, quel spectacle affligeant pour de bons missionnaires, que notre position actuelle ; nous avons perdu presque toutes nos maisons, plusieurs sont déjà vendues ou démolies, et dans le petit nombre de celles qui nous restent, nos confrères y sont sans fonctions, livrés à des privations de tous genres, et souvent à des vexations que le caprice fait renaître sous le moindre prétexte. Plusieurs missionnaires se sont trouvés sans asile et presque sans ressources par les délais affectés à leur assurer un traitement. Et tel est le malheur des temps : il en est qui ont été repoussés du sein de leurs familles, par cette intolérance qui arme les pères contre leurs enfants.

« Nos maux sont encore aggravés par la crainte, malheureusement trop fondée, d'une suppression prochaine. Il n'y a que cette main toute-puissante qui conduit au tombeau et rend la vie et la santé qui puisse nous faire échapper au coup qui nous menace. Je dois marquer ici toute ma reconnaissance à nos confrères des pays étrangers, qui m'ont si souvent témoigné leur sensibilité à nos malheurs et m'ont personnellement fait les invitations les plus honnêtes et les plus obligeantes. Je ne sais quel sort la Providence me destine ; mais je ne cesserai de veiller aux intérêts de la Congrégation ».

Les pressentiments de M. Cayla, relativement à la suppression des communautés séculières et vouées à l'enseignement, ne tardèrent pas à se réaliser. Dès le 6 avril 1792,

la motion de la suppression de ces communautés fut portée à l'Assemblée nationale et discutée. L'examen de cette proposition fut repris le 2 mai, le 1^{er} juin, le 13 et le 16 août; enfin le 18 août 1792, l'Assemblée nationale se crut en état de délibérer définitivement.

« Considérant, dit-elle, qu'un État vraiment libre ne doit souffrir dans son sein aucune corporation, pas même celles qui, vouées à l'enseignement public, *ont bien mérité de la patrie*, et que le moment où le Corps législatif achève d'anéantir les corporations religieuses est aussi celui où il doit faire disparaître à jamais tous les costumes qui leur étaient propres et dont l'effet nécessaire serait d'en rappeler le souvenir, d'en retracer l'image ou de faire penser qu'elles subsistent encore, décrète ce qui suit :

TITRE PREMIER

Suppression des Congrégations séculières

« ARTICLE PREMIER. — Toutes les congrégations, connues en France sous le nom de congrégations séculières ecclésiastiques, telles que celles des Prêtres de l'Oratoire de Jésus, de la Doctrine chrétienne, de la Mission de France ou de Saint-Lazare, des Eudistes...; les congrégations laïques, telles que celles des Frères des Écoles chrétiennes, des Hermites du mont Valérien...; les congrégations de filles, telles que celles de la Sagesse, des Écoles chrétiennes¹... et généralement toutes les corporations religieuses et congrégations séculières d'hommes et de femmes, ecclésiastiques ou laïques, même celles vouées uniquement au service des hôpitaux et au soulagement des malades, sous quelque dénomination qu'elles existent en France, soit qu'elles ne comprennent qu'une seule maison, soit qu'elles en comprennent plusieurs; de plus, les familiarités, confréries, pénitents de toutes couleurs... et toute autre asso-

1. La Compagnie des Filles de la Charité si répandue, même à Paris, n'est pas désignée nommément.

ciation de piété ou de charité, sont éteintes et supprimées à dater du jour de la publication du présent décret.

« ART. 4. — Aucune partie de l'enseignement public ne continuera d'être confiée à aucune des maisons des ci-devant congrégations d'hommes ou de filles, séculières ou régulières.

« ART. 6. — Tous les membres de congrégations, employés actuellement dans l'enseignement public, en continueront l'exercice à titre individuel jusqu'à son organisation définitive ¹.

« ART. 9. — Les costumes ecclésiastiques, religieux et des Congrégations séculières sont abolis et prohibés pour l'un et l'autre sexe; cependant, les ministres de tous les cultes pourront conserver le leur dans l'exercice de leurs fonctions, et dans l'arrondissement où ils exercent.

« ART. 10. — Les contraventions à cette disposition seront punies par voie de police correctionnelle, la première fois d'amende; en cas de récidive, comme délits contre la sûreté générale. »

Le titre II de la loi contient les dispositions relatives à l'aliénation et à l'administration des biens des congrégations supprimées.

Le titre III règle les pensions des membres des congrégations supprimées.

Le titre IV a pour objet le traitement des membres des corporations supprimées, employés provisoirement à l'instruction publique.

Le titre V contient les dispositions générales suivantes :

« ARTICLE PREMIER. — Ceux des membres des congrégations séculières qui étaient obligés au serment civique ou à celui des fonctionnaires ecclésiastiques par les lois du

1. Comme le serment à la Constitution civile du clergé était exigé, les Missionnaires avaient déjà abandonné l'enseignement dans les séminaires, et n'auraient pu y rester pour jouir du bénéfice de cet article.

26 décembre 1790, 22 mars et 6 avril 1791, et qui ne justifieront pas avoir rempli cette formalité n'auront droit à aucun traitement.

« ART. 15. — Les membres des congrégations séculières supprimées pourront disposer du mobilier de leurs chambres seulement, et des effets qu'ils prouveront avoir été à leur usage exclusif et personnel, sans toutefois qu'ils puissent enlever lesdits effets, qu'après avoir prévenu la municipalité du lieu, et sur la permission qu'elle en aura donnée.

« ART. 16. — Il ne pourra pas, sous aucun prétexte, être touché aux meubles, argenterie, livres communs, vases et ornements d'église, desquels objets il sera dressé inventaire par la municipalité sur la délégation des directoires du district, et procédé au récolement avec les déclarations qui ont dû être faites en exécution dudit décret du 13 novembre 1789. L'inventaire des livres et des tableaux sera adressé au Comité de l'instruction publique, conformément au décret du 2 janvier dernier.

« ART. 19. — Les individus des congrégations supprimées seront tenus d'évacuer avant le 1^{er} octobre prochain les maisons nationales qu'ils occupent.

« ART. 25. — Tous les membres des congrégations ci-dessus, tant ecclésiastiques que laïques, seront tenus de déclarer, s'ils ont prêté ou reçu quelques sommes, ou partagé quelques effets appartenant à leurs maisons ou à leurs congrégations, et d'en imputer le montant sur le quartier ou les quartiers à échoir... Et seront, ceux qui auront fait de fausses déclarations, privés pour toujours de leurs pensions. »

Une copie de ce décret, dont nous n'avons reproduit que les articles s'appliquant aux Missionnaires, certifiée conforme à la minute du 18 août 1792 sur laquelle le ministre de la justice apposa le sceau de l'État, fut remise le 27 août 1792 à M. Cayla.

Le même jour que ce décret fut sanctionné par l'Assem-

blée nationale, le 18 août, les scellés furent apposés, par les commissions de la section du faubourg Poissonnière, sur tous les papiers et autres effets mobiliers de la maison de Saint-Lazare.

Le décret du 18 août, prescrivant aux membres des communautés supprimées de quitter leur maison avant le 1^{er} octobre de la même année, semblait leur laisser la faculté d'y résider jusqu'à cette époque; malgré cela, le comité permanent de la section Poissonnière arrêta le 26 août : « Qu'il serait sur-le-champ intimé ordre au Supérieur général et autres membres qui composent la Communauté de Saint-Lazare d'en sortir le lendemain, lundi 27, et, s'il en était besoin, de n'occuper provisoirement que les lieux qui leur seraient désignés. »

D'après la Notice sur M. Cayla, publiée par M. Brunet, on voit que le Supérieur général ne quitta Saint-Lazare « que parce qu'il fut instruit d'un massacre qu'on devait y exécuter sur tous les Missionnaires et qu'il n'eut que le temps de pourvoir à sa sûreté. »

D'ailleurs, dès les premiers jours d'août, le directoire départemental avait envoyé bon nombre d'ouvriers à Saint-Lazare, pour le disposer de manière à servir de maison de détention, et, depuis lors, cet immeuble n'a pas changé de destination. L'enlèvement des archives par les commissaires désignés par l'administration des biens nationaux, commencé le 1^{er} septembre 1792, dura jusqu'au 25 du même mois, en présence de MM. Rouyer et Rojot, procureurs de la maison de Saint-Lazare. Les archives furent transportées dans la maison du Saint-Esprit, place de Grève.

§ 12. — *État de la Congrégation de la Mission en France, à l'époque de sa suppression.*

A l'époque de la suppression de la Congrégation de la Mission en France, à la fin du dix-huitième siècle, il y avait dans ce royaume :

Prêtres	508
Étudiants	54
Frères coadjuteurs.	<u>262</u>
Total.	824

Après le désastre de Saint-Lazare, en 1789, tous les séminaristes furent obligés de se retirer dans leur famille, et, depuis cet événement, jusqu'à la suppression, on n'en reçut aucun. La Congrégation était alors divisée en sept provinces :

- 1° Province de France ;
- 2° Province de Champagne ;
- 3° Province d'Aquitaine ;
- 4° Province de Poitou ;
- 5° Province de Bretagne ;
- 6° Province de Lyon ;
- 7° Province de Picardie.

Trois provinces avaient un séminaire interne : c'étaient les provinces de France, de Lyon et d'Aquitaine.

Voici, par provinces, la liste des établissements créés jusqu'à l'époque de la Révolution, avec l'indication de leurs œuvres.

Province de France.

1. 1632 PARIS, SAINT-LAZARE. Séminaire interne, Études, Retraites, Direction des Filles de la Charité et de l'hôpital du Saint-Nom de Jésus.
2. 1625 PARIS, SAINT-FIRMIN. Séminaire externe.
3. 1674 VERSAILLES, NOTRE-DAME Paroisse, la Desserte de la Chapelle du château et la Direction de l'infirmerie royale.
4. 1721 VERSAILLES, ST-LOUIS. Paroisse.
5. 1691 SAINT-CYR. Direction de la Maison royale de Saint-Louis, Missions.
6. 1675 PARIS, INVALIDES. . . Paroisse.
7. 1640 CRÉCY. Missions.

8. 1661 FONTAINEBLEAU Paroisse, Direction des hôpitaux.
 9. 1680 CHARTRES Grand Séminaire.
 10. 1719 CHARTRES Petit Séminaire.

Province de Champagne.

11. 1635 TOUL Séminaire, Paroisse, Missions.
 12. 1638 TROYES Séminaire, Missions.
 13. 1643 SEDAN Paroisse, Petit Séminaire.
 14. 1644 MONTMIRAIL Missions.
 15. 1661 METZ, SAINTE-ANNE Séminaire, Missions.
 16. 1763 METZ, SAINT-SIMON Séminaire.
 17. 1675 SENS Séminaire.
 18. 1681 CHALONS-SUR-MARNE Séminaire, Missions.
 19. 1682 DIJON Missions.
 20. 1680 AUXERRE Séminaire.
 21. 1779 NANCY Séminaire, Missions.
 1721 NOTRE-DAME DE L'ÉPINE Missions.

Province d'Aquitaine.

22. 1643 CAHORS Séminaire interne, Séminaire externe, Études, Retraites, Missions, Paroisse, Direction des demoiselles de l'école chrétienne et de l'hôpital.
 23. 1706 BUGLOSE Missions.
 24. 1650 AGEN Séminaire.
 25. 1652 MONTAUBAN Séminaire.
 26. 1682 BORDEAUX Séminaire, Missions.
 27. 1683 SARLAT Séminaire.
 28. 1683 PAU Séminaire.
 29. 1637 NOTRE-DAME DE LA ROSE Missions.
 30. 1707 TOULOUSE Séminaire, Missions.
 31. 1715 PAMIER Séminaire.
 32. 1708 MONTUZET Missions.
 33. 1723 VILLEFRANCHE-DE-ROUERGUE Missions.

- | | | | |
|-----|------|------------------|------------------|
| 34. | 1736 | FIGEAC | Petit Séminaire. |
| 35. | 1774 | ALBI | Séminaire. |
| 36. | 1767 | RODEZ. | Séminaire. |
| 37. | 1788 | CASTRES. | Séminaire. |

Province du Poitou.

- | | | | |
|-----|------|-----------------------|---|
| 38. | 1638 | RICHELIEU. | Paroisse. |
| 39. | 1771 | LUÇON. | Séminaire, Missions. |
| 40. | 1644 | SAINTES. | Séminaire, Missions. |
| 41. | 1676 | FONTENAY-LE-COMTE . | Missions. |
| 42. | 1683 | ROCHEFORT | Paroisse, Séminaire pour les
Aumôniers des vaisseaux,
Direction de l'hôpital. |
| 43. | 1681 | POITIERS. | Grand Séminaire. |
| 44. | 1710 | POITIERS. | Petit Séminaire. |
| 45. | 1680 | TOURS | Séminaire. |
| 46. | 1704 | ANGOULÊME | Paroisse, Séminaire. |
| 47. | 1763 | LA ROCHELLE | Séminaire. |

Province de Bretagne.

- | | | | |
|-----|------|------------------------|---|
| 48. | 1645 | SAINT-MÉEN | Paroisse, Séminaire. |
| 49. | 1666 | SAINT-BRIEUC | Séminaire. |
| 50. | 1654 | TRÉGUIER | Séminaire. |
| 51. | 1689 | SAINT-POL-DE-LÉON. . | Séminaire. |
| 52. | 1701 | VANNES | Séminaire. |
| 53. | 1712 | SAINT-SERVAN | Séminaire, Retraites. |
| 54. | 1645 | LE MANS | Séminaire, Missions, Direc-
tion de l'hôpital. |
| 55. | 1675 | ANGERS | Missions. |

Province de Lyon.

- | | | | |
|-----|------|-----------------------|--|
| 56. | 1668 | LYON | Séminaire interne, Études,
Missions, Retraites. |
| 57. | 1639 | ANNECY | Séminaire, Missions. |
| 58. | 1643 | MARSEILLE. | Séminaire, Missions sur les
galères. |
| 59. | 1671 | NARBONNE. | Séminaire. |
| 60. | 1673 | SAINT-FLOUR | Séminaire. |
| 61. | 1678 | BÉZIERS | Séminaire. |
| 62. | 1685 | MANOSQUE | Séminaire. |
| 63. | 1709 | VALFLEURY | Paroisse, Missions. |

64.	1701	BOURG-EN-BRESSE. . .	Missions.
65.	1717	MORNANT	Missions.
66.	1752	ARLES.	Séminaire.
67.	1753	LURS	Séminaire.
68.	1678	ALETH.	Séminaire.

Province de Picardie.

69.	1662	AMIENS	Séminaire, Missions.
70.	1662	NOYON	Séminaire.
71.	1677	ARRAS.	Séminaire.
72.	1679	BEAUVAIS	Séminaire.
73.	1681	BOULOGNE.	Séminaire, Missions.
74.	1682	BAYEUX	Séminaire.
75.	1692	LA DÉLIVRANDE . . .	Missions.
76.	1772	SOISSONS.	Séminaire.
77.	1772	CAMBRAI.	Séminaire.

En résumé la Congrégation de la Mission avait en 1792 :

Maisons en France.	77
— dans le Palatinat.	3
— dans le Levant.	8
— à Alger	1
Paroisses à l'île Bourbon.	11
— à l'île de France.	5
Maisons en Pologne.	25
— en Italie.	52
— en Espagne.	4
Missions de la Chine.	
— à Goa.	
Maisons en Portugal.	6
Total.	192

(A suivre.)

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

292. *La Palestine, le Caire, Damas et le Liban*. Souvenirs de voyage par F.-X. LOBRV, prêtre de la Mission. Lille, Desclée, 1907. In-4.

Ce livre, récit d'un très beau voyage, a été publié avec l'autorisation de M. le Supérieur général. Il porte en tête l'imprimatur et l'appréciation de l'autorité diocésaine de Cambrai; nous mettons sous les yeux du lecteur cette appréciation.

« Archevêché de Cambrai.

« Cambrai, le 15 août 1906,

« Fête de l'Assomption de la très sainte Vierge Marie.

«... Il ne faut pas cacher sous le boisseau une lumière aussi vive et aussi pure : il faut au contraire la placer sur le chandelier afin qu'elle jette ses rayons au loin et au large.

« En lisant ce beau travail, on n'éprouve pas le regret de trouver des discussions qui dessèchent le cœur sans donner satisfaction à l'intelligence, ni des considérations critiques qui s'inspirent de l'idée rationaliste. A dire vrai, ce sont des pages qui dénotent, chez leur savant auteur, une profonde connaissance de l'Orient et de la Bible, un ardent amour du Sauveur et de sa divine Mère, un religieux respect pour tout ce qui rappelle leur passage ici-bas, une confiance inébranlable en la mission séculaire de la France dans les régions du Levant : *Gesta Dei per Francos*.

« Il m'est particulièrement agréable de dater mon imprimatur du jour de l'Assomption. C'est en effet à pareil jour que les anciens chrétiens d'Éphèse, chassés de leur ville dans les montagnes voisines, viennent chaque année en pèlerinage à Panaghia-Capouli pour honorer le séjour et la mort de la sainte Vierge dans cette retraite bénie que saint Jean lui avait si bien choisie, et pour chanter l'*Exaltata est* près du tombeau d'où Marie s'est élevée au ciel.

« Daigne la Reine des anges et des hommes répandre ses meilleures bénédictions, etc.

« J.-B. CARLIER,

« Vicaire général de Cambrai. »

293. Au sujet du regret que nous avons exprimé dans le dernier numéro des *Annales* sur l'absence de références pour les documents, si intéressants d'ailleurs, cités par M. Gabriel Perboyre, nous avons reçu la lettre suivante. Nous en remercions l'auteur.

« Aux Archives nationales, à Paris, j'ai trouvé un grand nombre de pièces relatives au pillage de Saint-Lazare. Avec ces pièces, dont beaucoup, d'ailleurs, ont fort peu d'importance, on pourrait faire un gros volume. Je vous donne les cotes ci-dessous. — Pierre Coste, C. M. »

Voici ces cotes et quelques indications :

1^o Procès-verbal du désastre de la maison de Saint-Lazare (16, 17 et 18 juillet 1789), Z² 4684. Dans ce procès-verbal, on trouve les dépositions de MM. Brunet, Ferris, Siccardi, Rouyer, Daudet, Clet, des prêtres, des frères, des pensionnaires, etc.. Il est à lire; il serait même à imprimer, ou du moins à copier intégralement.

2^o Plainte du procureur fiscal du baillage de Saint-Lazare à M. le bailli général de Saint-Lazare ou à M. son lieutenant (17 juillet 1789) Z² 4691.

3^o Information faite par Laurens de Curville (20, 21, 22, 23 juillet 1789), Z² 4691. — On y trouve plusieurs dépositions intéressantes des voisins de Saint-Lazare, de plusieurs employés de la maison, de plusieurs Filles de la charité, du frère Piaurette, etc.

4^o L'interrogatoire et le jugement des divers accusés. Y 9999, Z³ 4691.

294. *Victimas de la Revolución francesa. Las hijas de la Caridad de la casa de Arras; 26 de junio 1794.* Traducida y compendiada por un sacerdote de la Misión. Madrid, 1906. In-8.

Cette traduction d'un des plus émouvants récits de la Révolution française, le martyre des Filles de la Charité d'Arras en 1794, sera certainement appréciée en Espagne. Ce sont là des exemples de vaillance.

Sur la question du serment de « liberté-égalité », le traducteur a cru devoir prendre position par une note, page 28, où il exprime son opinion d'une manière générale, et en particulier, son regret que M. Emery ne soit pas monté sur l'échafaud, lui et les prêtres qui le consultaient, plutôt que de prêter le serment en question. Il s'écrie : *¡Pocas circunstancias tan oportunas como la presente para recordar la maxima de Tertuliano : Sanguis martyrum semen christianorum !*

Nous remarquerons premièrement, que M. Emery, homme très instruit et très consciencieux, était l'un des membres les plus importants de l'administration diocésaine de Paris pendant cette terrible tempête : son devoir était, s'il le pouvait en conscience, moins d'aller donner l'exemple de la vaillance en mourant sur un échafaud et en s'écriant : *Sanguis martyrum semen christianorum*, que de demeurer pour guider et éclairer ceux dont il était administrativement le chef religieux. Le chef militaire qui pendant la bataille irait se faire tuer sur la ligne de combat parce que « mourir pour la patrie, c'est le sort le plus beau, etc. » donnerait un exemple de courage, si on le veut; en réalité, son devoir mieux compris, eût été de continuer à suivre avec attention et discernement les détails de la bataille pour donner des ordres à propos et préparer ainsi plus efficacement la victoire.

Secondement. C'est la question de la licéité du serment qui doit au fond servir à juger la conduite de ceux qui l'ont prêté.

Et parce que les données sur lesquelles on raisonne, surtout hors de France, sont souvent peu précises, de là vient la divergence des

appréciations. Puisque l'occasion s'en présente, nous résumons les faits eux-mêmes.

On sait qu'il y eut deux sortes de serments : le premier celui de fidélité à la Constitution civile du clergé, qui fut condamné par le pape; et, ensuite une série d'autres serments adoucis dans le fond et sur lequel le pape ne prononça pas.

1° *Du serment à la Constitution civile du clergé.* — La Constitution civile du clergé de France fut votée par l'Assemblée constituante le 12 juillet 1790, elle fut acceptée par le roi Louis XVI, le 24 août suivant. Sur un rapport du 26 novembre 1790, l'Assemblée constituante exigea de tous les ecclésiastiques réputés *fonctionnaires publics*, c'est-à-dire ayant charge d'âme ou mission d'enseigner, la fidélité à la Constitution civile. Le 26 décembre 1790, le roi se résigna à approuver ce décret. Le fond de la Constitution civile de 1790, c'est que les pasteurs étaient élus par le peuple.

Voici ce serment : « Je jure de veiller avec soin sur les fidèles du diocèse (ou de la paroisse) qui m'est confié, d'être fidèle à la nation, à la loi et au roi, et de maintenir de tout mon pouvoir la constitution décrétée par l'Assemblée nationale et acceptée par le roi ».

Pour et contre ce serment, beaucoup d'écrits furent publiés. Un des historiens de cette période, M. Milliard (*le Clergé de Châlons-sur-Marne*. Châlons-sur-Marne, 1904. In-8), dit à ce sujet (t. I, p. 67) : « Mais ce n'étaient là que des voix isolées : la voix du Souverain Pontife ne s'était point encore fait entendre. Pour se décider, pour se diriger on attendait que Rome parlât. L'épiscopat lui-même s'étonnait du silence du pape. On savait que Louis XVI lui avait écrit, mais c'était tout. Depuis le 24 août 1790, jour où le roi avait signé le décret de la Constitution du clergé, jusqu'au milieu environ du mois de mars, le clergé de France n'avait reçu aucune direction de Rome.

« Il faut expliquer ce silence.

« Louis XVI, avant de signer, avait donc écrit au pape Pie VI, lui demandant ce qu'il fallait faire. Le pape lui répondit, le 10 juillet, qu'il devait à ce sujet consulter les deux archevêques qu'il avait dans son conseil, Mgr de Pompignan, archevêque de Vienne, et Mgr de Cicé, archevêque de Bordeaux. Le pape avait trop présumé des lumières de ces deux prélats et de leur fermeté. Car il est prouvé que l'archevêque de Vienne, en réponse à la lettre du pape, écrivit le 29 juillet à Pie VI, pour lui conseiller une acceptation provisoire des décrets, et que l'archevêque de Bordeaux poussa à les signer et plus tard à les sanctionner.

« Le pape se plaignit vivement de cette conduite, dans un bref qu'il adressa à Mgr de Pompignan; mais ce bref dont nous ignorons la date, ne fut connu, ainsi que la lettre du 10 juillet, qu'après la mort de l'archevêque de Vienne. Or, ce prélat tombé malade le 17 août, mourut le 29 décembre 1790. Ce fut dans le dépouillement des papiers qu'on retrouva les lettres. On ne leur donna pas grande publicité, et elles paraissent n'avoir pas été connues dans notre département; au moins il n'y est point fait allusion.

« Le clergé de France, en général, et celui du diocèse de Châlons en particulier, s'il connut ces négociations, les connut trop tard; et quand furent publiés ou divulgués les brefs du Pape, dont il nous reste à parler, le mal était fait. Dès la fin de l'année 1790, et au

commencement de 1791, le 9 janvier, les municipalités, obéissant au district, pressèrent l'exécution de la loi. L'ignorance où ils furent longtemps des lettres adressées à l'archevêque de Vienne, servit de prétexte, sinon d'excuse, à un grand nombre d'ecclésiastiques qui prêtèrent serment. »

L'auteur que nous citons continue : « On lit dans le *Dictionnaire de Feller* (édition Perennès), article *Le Franc de Pompignan*, une note : « L'auteur de cette note, atteste avoir entendu beaucoup de prêtres dire, qu'ils n'avaient prêté le serment que parce que le Saint-Père avait refusé (?) de répondre. Si les mêmes prêtres ont persisté depuis dans le serment, c'est qu'un abîme en appelle un autre. »

Voilà les faits sur le premier serment.

2° *Quant aux serments suivants*, celui dit de « liberté-égalité », et ceux qui furent plus tard prescrits encore, Rome interrogée ne les a pas condamnés. — Voici quelques dates et détails précis à ce sujet, que nous tirons de l'ouvrage intitulé *les Serments pendant la Révolution*, par J. Meilloc, vicaire général d'Angers, administrateur du diocèse pendant la Révolution ; publié par Uzureau (in-12, Paris, Lecoffre, 1904) (p. 51 et suiv.) Ce livre donne des détails très complets.

La royauté ayant été déclarée déchue, le 10 août 1792, il fallait modifier la formule du serment. L'Assemblée législative, le 14 août 1792, adopta la formule suivante : « Je jure d'être fidèle à la nation et de maintenir la liberté et l'égalité ou de mourir en les défendant », c'est le serment de « liberté-égalité » ; ce serment fut d'abord obligatoire seulement pour les membres de l'Assemblée, puis pour « tout Français qui recevait un traitement de l'État » ; enfin, le 3 septembre, il fut déclaré obligatoire « pour tous les citoyens sans exception ».

A cette même date (3 septembre 1792), la formule du serment fut ainsi complétée : « Je jure d'être fidèle à la nation, de maintenir de tout mon pouvoir la liberté, l'égalité, la sûreté des personnes et des propriétés, et de mourir s'il le faut pour l'exécution de la loi ». (Uzureau, *ibid.*, p. 52.)

Dans divers endroits, notamment dans le département de Maine-et-Loire, la formule du 3 septembre ne fut pas employée ; on s'en tint à la formule du 14 août. (*Ibid.*)

« Toutes les hospitalières de France furent sommées [notamment, dans les premières semaines de l'année 1794] de faire le serment de liberté et d'égalité, et ce, sous peine d'être arrachées de leur couvent, conduites en prison et condamnées à l'exil ou même à l'échafaud. » (P. 60.) Deux décrets, l'un du 3 octobre 1793, l'autre du 29 décembre 1793, imposaient le serment de liberté et d'égalité aux religieuses hospitalières (Uzureau, *ibid.*, p. 60).

« Une centaine de religieuses angevines furent guillotonnées, fusillées ou condamnées à la déportation, pour refus de prestation du serment de liberté et d'égalité. » (*Ibid.*)

QUESTION : Était-il licite de prêter ce serment ?

RÉPONSE : 1° Le pape interrogé évita de se prononcer (octobre 1792, mai 1793 ; *item*, en 1794 et 1795 (Uzureau, *ibid.*, p. 56).

2° Les évêques furent partagés : les quinze évêques restés en France le prêtèrent ou du moins l'autorisèrent. Ceux réfugiés en Angleterre

ou en Suisse furent partagés de sentiments ; les uns le déclarant légitime, les autres non. (Uzureau, *loc. cit.*, p. 56.)

3° On sait que M. Emery, regardait le serment comme licite. « La presque universalité du clergé de Paris, y compris les congrégations religieuses, à peu près tous les docteurs de Sorbonne et de Navarre, suivirent l'exemple des évêques restés en France. L'unanimité des ecclésiastiques de Tours, de Cambrai, de Troyes, de Nancy, de Langres prononcèrent le serment, et cela non par faiblesse mais après mûre délibération (Uzureau, *ibid.*, p. 57). — Cf. SICARD.

« Dans les provinces, les ecclésiastiques n'ayant pas toujours comme dans la capitale, des supérieurs autorisés et éclairés à qui demander conseils parurent bien moins disposés à jurer. — De là ce tourment des âmes pures et consciencieuses qui disposées à remplir tout leur devoir jusqu'au bout, même au sacrifice de leur vie, ne pouvaient savoir avec certitude en quoi consistait précisément ce devoir. » (Uzureau, *ibid.*, p. 58).

Les raisons par lesquelles se décidèrent ceux qui ont prêté ce serment, ont été exposées. On peut voir cette question traitée au long et les difficultés examinées en détail (de la page 51 à la page 240) dans le livre que nous avons déjà indiqué, *les Serments pendant la Révolution*. On peut aussi consulter utilement les ouvrages suivants : L'abbé Sicard, *l'Ancien Clergé de France* ; les *Evêques pendant la Révolution*. Paris, Lecoffre, 1903 ; Méric, *Vie de M. Emery* (Paris, Poussielgue, 1893).

Des difficultés de ce genre ont surgi à toutes les époques, depuis saint Paul qui eut à résoudre la question des viandes immolées aux idoles : Nous autres, disait-il, qui sommes instruits, nous savons que cela ne fait rien, et nous pouvons en manger ; ceux qui croient que c'est défendu ne le peuvent pas ; et nous-mêmes nous nous en abstenons, si nous avons lieu de craindre de les scandaliser. (*I ad Corinthios*, VIII.) — Dans ces situations pleines d'angoisses, il faut admirer les âmes courageuses ; mais il faut plus encore, apprécier et chercher des hommes éclairés, capables de discerner avec intelligence et d'indiquer avec prudence le chemin qu'il faut suivre.

Le blâme que nous avons cité au début de cet article nous a paru devoir être examiné : maintenant, on a, par les renseignements que nous venons de rappeler, des données, suffisantes, il nous semble. Chacun peut juger en connaissance de cause la conduite du clergé et des fidèles du temps de la Révolution par rapport au premier, puis par rapport au second serment. — A. M.

Le Gérant : C. SCHMEYER.

EUROPE

FRANCE

Nous publions avec grand plaisir les renseignements qui suivent et qui nous ont été communiqués par la maison-mère des Filles de la Charité, à Paris. Les œuvres dont il s'agit répondent à des nécessités particulièrement senties en notre temps. Saint Vincent de Paul, qui s'est tant employé à subvenir aux besoins de son époque, serait certainement, s'il vivait aujourd'hui, à la tête des âmes attentives et généreuses qui s'appliquent à subvenir même aux besoins matériels de la société actuelle. N'est-ce pas d'ailleurs un moyen de procurer les améliorations morales?

ÉCOLES MÉNAGÈRES

Les conditions de l'existence humaine sont modifiées, c'est la lutte pour la vie qui est partout engagée. Sous peine de perpétuer le trouble, la société doit, à de nouvelles et impérieuses exigences, apporter de promptes et efficaces satisfactions.

On est unanime à déplorer la place trop secondaire laissée jusqu'ici à l'étude des questions matérielles dans l'éducation de la jeune fille. Les devoirs d'intérieur, qui forment la base de la vie de famille et furent jadis si chers au cœur de la jeune fille, ne présentent plus le même intérêt à ses yeux. Souvent elle les connaît mal; quelquefois, hélas! elle les ignore tout à fait; rarement elle en a une idée et une estime suffisantes. Son intelligence, de plus en plus sollicitée par des attrait divers, suit volontiers le courant qui l'emporte hors de sa sphère naturelle.

La conséquence fatale d'une éducation si incomplète est, de l'aveu de tous les vrais observateurs, que l'esprit de famille s'en va. Sans armes suffisamment trempées pour lut-

ter avec succès contre les difficultés qui l'attendent au lendemain de son mariage, la jeune fille de nos jours se trouve dans les conditions les plus désavantageuses pour fonder et organiser son nouveau foyer. Elle est jetée dans l'inconnu.

L'intelligence, activée par le dévouement, a voulu combler cette lacune et éclairer cette situation ; des écoles ménagères ont été fondées.

Rappeler la femme à la conscience de sa dignité personnelle et de ses plus stricts devoirs ; appliquer les forces de son intelligence aux travaux du ménage rendus intéressants par un enseignement méthodique et bien compris ; développer, au profit de la famille, et pour que la femme s'y attache davantage, cet instinct inné en elle pour tout ce qui est beau, pour tout ce qui est bien, tel est le triple but que se proposent d'atteindre ces institutions établies depuis de longues années à l'étranger. Elles ont fait leurs preuves en Allemagne, en Suisse, en Belgique, en Angleterre ; chacune de ces nations se loue des résultats obtenus. La France a sa part dans ce mouvement général, car sur tous les points du pays le besoin d'écoles ménagères se fait vivement sentir.

Ce qui suit indique combien les Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul désirent seconder ce mouvement et ce qu'elles ont déjà accompli dans ce but.

PARIS

ÉCOLE MÉNAGÈRE NORMALE

DIRIGÉE PAR LES FILLES DE LA CHARITÉ DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL

Paris, 3 bis, rue de l'Abbaye

L'École ménagère normale de la rue de l'Abbaye a été fondée en 1902, sous le patronage de la maison-mère des Filles de la Charité, de la Société des agriculteurs de France, de la Société d'éducation et d'enseignement et an-

nexée aux syndicats professionnels de femmes organisés à la même époque.

Elle poursuit un but multiple :

1° Fournir des maîtresses d'enseignement ménager vraiment capables ;

2° Donner aux jeunes filles de la classe ouvrière la formation nécessaire pour qu'elles deviennent aptes à entretenir le foyer familial dans les meilleures conditions d'hygiène et d'économie ;

3° Initier les jeunes filles du monde à la direction d'un intérieur ;

4° Former de jeunes domestiques.

Pour arriver à ces résultats, différents cours, bien distincts pour chaque catégorie, ont été organisés.

I

Le *cours normal* réunit, une fois par semaine, les jeunes filles du monde ou les futures maîtresses d'enseignement ménager.

La matinée est consacrée à la cuisine : les recettes sont exposées et raisonnées ; les différents menus comprennent tous : un potage, un plat de viande, un plat de légumes, un entremets. On en calcule approximativement le prix de revient, qui sera vérifié exactement au retour du marché et on passera ensuite à l'exécution de la cuisine.

A une heure, le cours de coupe apprend aux jeunes normaliennes à tailler le trousseau et les vêtements de la famille : les patrons, d'abord exécutés en papier et en mousseline, le sont ensuite en étoffe, puis bâtis, enfin essayés, pour être ensuite exécutés en particulier par les jeunes filles, qui les rapporteront à examiner.

A trois heures, une leçon théorique d'hygiène ou d'économie domestique précède un exercice pratique (nettoyage, blanchissage) qui en est l'application. Ces leçons, par leur

caractère scientifique, peuvent être considérées comme le complément de l'instruction déjà reçue par les normaliennes, qui aspirent, en général, à ajouter aux diplômes d'enseignement primaire, qu'elles possèdent presque toutes, celui d'enseignement ménager.

Les institutrices, les sœurs de classe préfèrent généralement le cours normal qui leur est offert, pendant les grandes vacances, parce qu'il n'interrompt pas leurs fonctions ; il dure six semaines et se propose plus particulièrement de former des directrices d'école ménagère. Celles qui l'ont suivi sont invitées à s'essayer à l'enseignement ménager dans les établissements où la plupart d'entre elles professent.

Quelques-unes reçoivent même, aussitôt après, la direction de classes ou d'écoles ménagères et ce stage, par l'expérience qu'il leur donne, leur permet de passer d'excellents examens¹. Elles peuvent envoyer à corriger tous les quinze jours les devoirs qui leur sont donnés jusqu'à la session d'examen (qui a lieu au mois d'avril chaque année) pour l'obtention du diplôme d'enseignement ménager.

La première commission d'examen réunie en 1904 décernait dix-neuf diplômes ; ce nombre a toujours été croissant depuis et s'élève à trente cette année (1907).

D'ailleurs, les demandes pour suivre le cours normal ont été si nombreuses, en 1906, qu'il a été nécessaire d'en former d'autres en provinces ; notamment à Bordeaux, Montpellier, Besançon, où ont été députés les meilleurs professeurs de la rue de l'Abbaye. M. le comte de La Bouillèrie s'occupe actuellement d'en ouvrir un à Angers.

En dehors de ces deux cours, les élèves maîtresses qui,

1. Le jury est composé de directrices ou de professeurs d'écoles ménagères, de membres de la Société des agriculteurs de France, de la Société d'éducation et d'enseignement et du Syndicat des institutrices privées. Il fait subir des épreuves théoriques et pratiques formant un examen approfondi, après lequel il délivre un diplôme.

voulant s'initier à fond et assez rapidement à la direction d'une école ménagère, viennent, à demeure, pendant trois mois et tout en se formant elles-mêmes, aident, comme nous le verrons tout à l'heure, la maîtresse chargée du cours destiné aux enfants d'ouvriers. Elles sont ensuite placées à la tête d'une école ménagère.

Les maîtresses ainsi formées à la maison de la rue de l'Abbaye ont déjà ouvert une cinquantaine d'écoles ménagères qui donnent les résultats les plus consolants et dont voici les noms avec la date de l'ouverture :

- 1903. VANNES (Morbihan);
- 1903. DRANCY (Seine);
- 1903. PARIS, 15, rue des Bernardins;
- 1903. BÔNE (Algérie);
- 1903. PARIS, 60, rue Raynouard;
- 1903. LILLE (Nord);
- 1903. SAINT-PRIM (Isère);
- 1903. VERSAILLES (Seine-et-Oise), 46, avenue de Saint-Cloud;
- 1903. RENNES (Ille-et-Vilaine);
- 1904. MONTCEAU-LES-MINES (Saône-et-Loire);
- 1904. RUGLES (Eure);
- 1904. SAINT-QUENTIN (Aisne);
- 1904. CAMBRAI (Nord);
- 1904. BESANÇON (Doubs);¹
- 1904. POISSY (Seine-et-Oise);
- 1904. VERNON (Eure);
- 1904. TOURS (Indre-et-Loire);
- 1904. PARIS, 80, rue de Vaugirard;
- 1904. PARIS, rue Popincourt;
- 1904. SÈVRES (Seine-et-Oise);
- 1905. BORDEAUX, 15, rue de la Trésorerie;
- 1905. BORDEAUX, 13, rue Cheverus;
- 1905. ABBEVILLE (Somme);
- 1905. ORLÉANS (Loiret);
- 1905. SAINT-BRIEUC (Côtes-du-Nord);
- 1905. AIGUEPERSE (Puy-de-Dôme);
- 1905. LE FONTANIL (Isère);
- 1905. LOUVIERS (Eure);
- 1905. PARIS, 233, rue de Vaugirard;

- 1905. BRUNOY (Seine-et-Oise);
- 1905. NOUAN-LE-FUZELIER (Loir-et-Cher) .
- 1905. PARIS, 28, rue Saint-Roch ;
- 1906. NEUILLY-SUR-SEINE (Seine);
- 1906. PARIS, 18, rue de la Tour-d'Auvergne,
- 1906. CORMEILLES (Seine-et-Oise);
- 1906. PARIS, 14, rue de la Ville-l'Évêque;
- 1906. PARIS, 7, rue Lepoullétier;
- 1906. VERSAILLES, 2, rue des Bourdonnais;
- 1906. MOULINS (Allier), 22, rue de Villars;
- 1906. PARIS, 73, rue de la Mare ;
- 1906. PAVILLY (Seine-Inférieure);
- 1907. MONTPELLIER (Hérault), rue de la Vieille-Monnaie ;
- 1907. SALINDRES (Gard).

II

Le cours destiné à la classe ouvrière réunit deux fois par semaine vingt-quatre jeunes filles de quatorze à seize ans réparties en deux sections, fonctionnant l'une de huit heures à midi, l'autre de une heure à cinq heures. Chaque section se divise en trois groupes à la tête duquel est placée une monitrice, ou une des élèves-maîtresses dont nous avons parlé, et chacun des groupes est employé à tour de rôle à la cuisine, au nettoyage, au blanchissage, raccommodage ou repassage. Ces différents exercices sont précédés d'une leçon théorique à laquelle toutes les élèves prennent part et dont elles notent le plan sur un carnet spécial; de même toutes copient les recettes et prix de revient, que les petites cuisinières ont dû écrire et calculer au tableau noir, sous la direction de la maîtresse; ce prix de revient, ne dépasse jamais 30 à 40 centimes par personne.

En voici un exemple :

Julienne	0,40
Ragoût de veau.	1,80
Haricots blancs.	0,80
Compote de pruneaux.	0,60
Total	<u>3,60</u>

Pour 12 personnes; soit 30 centimes par tête.

Voici également le résumé des trente-quatre leçons que comportent les deux années du cours :

ALIMENTATION : L'utilité des divers aliments, le pain, le sel, la farine, le lait, le beurre, le fromage, les œufs, les légumes, la viande de boucherie, le gibier, la volaille ; les causes d'altération des aliments ; les fruits, les poissons, les boissons fermentées et aromatiques, etc.

NETTOYAGE : Fourneau et accessoires, couteaux et couverts, meubles, objets de toilette, vêtements, etc.

RACCOMMODAGE, LESSIVAGE ET REPASSAGE : linge blanc, de couleur, etc.

HYGIÈNE : Entretien de la peau ; entretien, aération de l'habitation ; microbes et maladies contagieuses ; chauffage, éclairage, air, eau, poisons, etc.

AGRICULTURE : Sol, opérations culturales, engrais, assolement, etc.

L'enseignement agricole tient sa place dans ce plan. Malheureusement jusqu'à présent, le petit jardin attaché à l'école ménagère ne présentait qu'un champ d'essai bien insuffisant, mais, depuis cette année, une annexe a été ouverte à Neuilly et, durant la belle saison, les jeunes ménagères pourront s'y transporter pour jardiner.

Les parents, nous devons l'avouer, ont été assez lents à comprendre l'importance de l'École ménagère, mais ils commencent à en constater les avantages, et plusieurs nous ont confié les enfants à demeure pour les initier rapidement aux soins du ménage ; celles-ci sont reçues, quelques-unes gratuitement, les autres moyennant une minime rétribution et leur cuisine alimente chaque jour la table ouverte aux syndiquées, où celles-ci trouvent pour la modique somme de 75 centimes, un repas bien apprêté et réconfortant. Quelques-unes de ces élèves internes retournent au bout de deux ans dans leur famille et sont capables d'y rendre les plus grands services ; d'autres, obligées de gagner leur vie, sont placées comme domestiques dans des

maisons sûres et le Syndicat « Le Ménage », qui leur est ouvert, continue à veiller sur leurs intérêts matériels comme sur leur formation morale.

III

Toutes les écoles que nous avons énumérées plus haut suivent, avec les modifications que comportent les différents milieux où elles sont placées, le même plan que celui de l'École ménagère normale. Quelques-unes réunissent même chaque jour après les classes, les enfants d'ouvriers qui, au lieu de traîner dans la rue, apprennent la couture, la tenue de la basse-cour ou du jardin. L'École ménagère de Pavilly (Seine-Inférieure), fondée par Mme d'Épinay, est un modèle à ce point de vue. Nous n'avons donc qu'à nous féliciter des progrès faits dans cette voie et à souhaiter l'extension d'une œuvre qui a une haute portée sociale, puisqu'elle est appelée à régénérer la famille.

L'École ménagère de la rue de l'Abbaye désire voir s'étendre partout les bienfaits de l'enseignement ménager. Elle accueille tous les dévouements : celui des institutrices, celui des sécularisées et celui des religieuses, pourvu que les futures élèves maîtresses soient munies du brevet élémentaire. Elle leur fait un pressant appel, soit pour participer au *cours normal du mardi* ; soit pour suivre *celui des vacances* qui commence chaque année immédiatement après la fête de l'Assomption et se termine un peu avant le 1^{er} octobre.

Que les âmes généreuses qui aiment l'action et le dévouement se donnent à l'œuvre des écoles ménagères ; il s'agit de faire l'éducation de jeunes filles de quinze à vingt ans, à cet âge où elles ont un grand besoin de secours, où aucune leçon n'est perdue ; il s'agit de les former pour qu'un jour elles fournissent à la société des épouses et des mères qui soient l'honneur et le soutien de leur foyer, à l'Église des

chrétiennes aux vertus solides, aux convictions inébranlables.

Pour cette œuvre la bonne volonté ne suffit pas; il faut une formation spéciale, il faut la méthode d'enseignement pratique. Quand il ne s'agit de s'initier à la science ménagère que pour se tirer d'affaire dans un ménage, une intelligence ordinaire y parvient facilement avec un peu d'application. Mais pour les futures maîtresses en enseignement ménager, une instruction sérieuse et l'étude des programmes d'instruction primaire sont à peu près indispensables. Grâce à cette préparation, les explications à recevoir sont mieux comprises, et quand l'élève deviendra maîtresse à son tour, ses leçons seront plus attrayantes, plus solides et plus fructueuses.

MARSEILLE

Lettre de la sœur BONNEAURE, supérieure de la maison dite « la Petite-Œuvre », à Marseille, à la très honorée Mère KIEFFER, Supérieure générale des Filles de la Charité, à Paris.

Marseille, 14 mars 1907.

Permettez-moi de m'adresser à vous, pour nous aider à perfectionner l'œuvre de l'École ménagère, qui déjà fonctionne chez nous.

Je crois que vous seriez satisfaite des résultats obtenus depuis quelques mois. Cependant, une chose essentielle nous manque, c'est un manuel spécial renfermant la théorie pour nous renseigner méthodiquement sur les principales branches se rattachant à cette œuvre : telles que les quantités pour la cuisine, la lessive à la cendre ou aux cristaux, le repassage etc. Il est utile de nous conformer à l'idée et aux données générales qui ont été appréciées par des personnes compétentes et qu'il importe que nos jeunes filles connaissent à fond.

La coupe, que nous avons rendue accessible à toute jeune fille douée d'une intelligence même médiocre, nous a puissamment aidées à faire apprécier cette œuvre aux parents qui peuvent juger des progrès surprenants de leurs enfants.

Aujourd'hui, nous avons des fillettes de quinze ans capables, non seulement de s'en servir, mais de l'enseigner aux autres. Dans ce moment surtout, où les jeunes filles sont attirées de tous côtés par la sténographie, la dactylographie, les postes et télégraphes, les bureaux de commerce et d'administration, tout concourt à faire disparaître l'idée du travail manuel et intérieur de la femme dans la famille, de sorte qu'il nous faut redoubler de zèle pour lutter contre cette invasion de professions nouvelles, fort goûtées de nos jours, et qui, cependant, éloignent la femme du foyer et dont plusieurs, tôt ou tard, la laisseront sans place et sans métier pour gagner sa vie. Nous le constatons déjà, nombreuses sont les prétendantes capables dans leur art, mais les places sont de plus en plus rares et très incertaines. Donc, la misère et le découragement ne peuvent qu'augmenter sans parler des dangers qui s'ensuivent.

Voilà, les humbles pensées que je vous sou mets ; elles sont inspirées par mon désir de bien former nos jeunes ouvrières, en dépit de toutes les difficultés, et d'entrer ainsi dans les desseins de la divine Providence qui, en permettant la ruine de quelques-unes de nos œuvres, nous ouvre de nouvelles voies pour faire encore du bien à cette chère jeunesse.

SŒUR BONNEAURE.

BELGIQUE

Pour la Belgique nous citerons particulièrement, en fait d'Écoles ménagères, celle d'Ostende. A côté de l'École ménagère établie dans cette ville à l'école gouvernementale, les Filles de la Charité en ont ouvert une de leur côté : ces deux écoles sont l'une et l'autre subventionnées par le gouvernement. A cause de cette subvention, ces

deux écoles ménagères sont, l'une et l'autre aussi, soumises à l'inspection du gouvernement. Un inspecteur et une inspectrice de l'État viennent, chacun pour leur part, se rendre compte de l'enseignement théorique et de l'enseignement pratique donné à l'École ménagère.

Quand l'école est bien tenue, ce contrôle n'est pas une gêne, c'est plutôt un appui. Nous savons que l'inspecteur et l'inspectrice, ont témoigné leur satisfaction sur la manière dont est tenue l'École ménagère des Filles de la Charité, à Ostende.

Nous avons nous-même visité cette École avec un grand intérêt (1907), et nous sommes heureux de donner ici les renseignements qui nous ont été communiqués, sur notre demande, par la Sœur supérieure et par la Sœur directrice de l'École ménagère, d'une part, et, d'autre part, par M. Alphonse Sieben, à l'obligeance duquel nous nous étions adressé parce qu'il avait vu fonctionner l'œuvre d'Ostende.

A. MILON.

OSTENDE

OSTENDE, en flamand *Oost Ende* (c'est-à-dire extrémité orient) est une ville maritime de la Belgique (Flandre occidentale), sur la mer du Nord, à 22 kilomètres au nord-ouest de Bruges. Elle est très fréquentée comme ville de bains de mer; elle a environ 23 000 habitants.

Les Filles de la Charité de Saint-Vincent de-Paul y ont deux établissements : un *sanatorium* maritime, rue du Sport, et un dispensaire, 85, rue Longue. C'est au dispensaire qu'est annexée l'École ménagère pour les filles des marins.

Cette École ménagère doit son origine à un aumônier de marine, M. l'abbé Pype, avantageusement connu pour les œuvres multiples qu'il a fondées en faveur des pêcheurs, une école de mousses, la manière de faire les conserves pour les marins, etc.

Le 17 octobre 1899, il confia la direction de l'École ménagère aux Filles de la Charité, de la rue Longue, 85, qui depuis 1895 dirigeaient un dispensaire.

SITUATION GÉNÉRALE (1906)

Depuis 1899, plus de deux cents enfants ont passé par l'École ménagère des Filles de la Charité à Ostende. Cette

école est établie spécialement pour les filles de pêcheurs : elle est située près du port. Les cours sont suivis en moyenne par soixante-quinze enfants de quatorze à dix-sept ans. Après cet âge, il reste quelques jeunes filles à l'ouvrage pour apprendre le métier de couturière. Les cours durent deux ans. Pendant neuf mois, ils sont donnés quatre jours par semaine, avant et après-midi. On y exécute le programme suivant.

PROGRAMME

Le programme est simple et pratique; il comprend des cours théoriques et des cours pratiques.

I. — *Cours théoriques.* A ces cours, on donne :

1° *Des leçons d'hygiène*, portant sur les soins à donner en cas de petits accidents; les symptômes de maladies d'enfants, les moyens propres à conserver la santé, les soins à donner aux enfants, aux malades et aux vieillards, la préparation de quelques tisanes, la connaissance, l'usage et la vertu curative de quelques remèdes dont se compose une petite pharmacie domestique, l'entretien des chambres de malades, etc.

2° *Des notions d'économie domestique*;

3° Quelques notions de *comptabilité ménagère*;

4° L'explication du mode de *lessivage* :

5° L'explication du mode de *repassage* ;

6° L'explication du mode de *nettoyage* ;

7° *La valeur nutritive* de certains aliments, les propriétés de certains légumes et des *notions de cuisine*.

II. — Les *exercices pratiques* ont pour objet ce qui suit :

1° *L'entretien de la maison*, de ses différentes parties et des meubles. L'entretien des chambres à coucher, des parquets, planchers, carrelages, etc. Les travaux de ménage à faire chaque jour, chaque semaine, chaque saison.

2° *Le lavage du linge*, des vêtements, des bas etc. ; la manière d'enlever les taches d'encre, de goudron, de pei-

ture, de fruits etc. ; ainsi que les précautions à prendre avant, pendant et après le lessivage. Le lavage des flanelles, des étoffes en laine, etc.

3° *Le repassage.* Recommandations au sujet de la table, des fers et du feu. Pliage et tuyautage du linge, etc. ;

4° *La cuisine.* Série de repas à bon marché, restant dans les limites qu'autorise le modeste budget d'un ouvrier ou d'un artisan et procurant une alimentation saine et réconfortante au moyen de mets nourrissants, variés et peu coûteux. Manière d'accommoder avantageusement les restes de légumes, de viandes, etc.

5° *Ouvrages manuels.* Le raccommodage et l'entretien de toutes sortes d'habillements et de linge. Reprises, ravauvaudage, remaillage et rapiéçage des bas. L'utilisation des vieux vêtements est l'objet d'une attention toute particulière. On fait ensuite étudier l'achat, la coupe usuelle, la confection du linge de literie, de chemises de femmes, de vêtements simples, de vêtements de travail, etc. On établit aussi le prix de revient de chaque objet.

MÉTHODE

Afin de tirer le plus grand avantage possible des écoles et des classes ménagères :

1° Les élèves ne sont pas admises avant l'âge de quatorze ans dans les écoles et les classes pour adultes.

2° Les élèves exécutent tous les travaux pratiques inscrits au programme et elles fournissent, autant que possible, le linge pour le lessivage, le raccommodage et le repassage.

3° Elles assistent toutes ensemble aux leçons théoriques données aussi intuitivement que possible ; ces leçons précèdent toujours les exercices pratiques. Le temps consacré aux leçons théoriques est de quatre heures par semaine.

4° Tous les travaux du ménage sont effectués à la fois. En vue de la bonne exécution des divers travaux, on répartit

les vingt-quatre élèves qui forment la classe en quatre groupes de six élèves :

Premier groupe : cuisine et nettoyage ;

Deuxième groupe : lessivage ;

Troisième groupe : repassage ;

Quatrième groupe : raccommodage.

5° Chaque élève fréquentant une classe ménagère ordinaire ou une classe ménagère centrale, assiste au moins à deux séances pratiques de deux heures et demie à trois heures par semaine.

6° Chaque préparation culinaire comporte un repas complet pour six personnes, représentant une famille ouvrière, comprenant, le père, la mère et quatre enfants; ce repas sera composé de potage, légume, viande ou poisson, ou bien tel autre aliment en usage dans la localité.

Le menu du repas, dont le coût ne peut pas dépasser 25 centimes par tête, est inscrit au tableau noir avec les indications suivantes :

a) La durée de la préparation ;

b) La qualité, le nom et le prix des ingrédients ;

c) Le prix de revient du repas et le prix par plat, par tête.

Les élèves cuisinières consomment le repas qu'elles ont préparé.

7° Les élèves lessivent non seulement le petit linge, mais toute espèce de linge de corps et de ménage (sauf les chemises et les draps de lit) et le repassent; des précautions sont prises en cas d'épidémie ou de maladie contagieuse.

8° Elles apportent des vêtements à raccommoder, du linge à laver, à repasser; des ustensiles à nettoyer, etc.

9° Elles transcrivent le menu dans leur cahier avec l'indication du mode de préparation; elles tiennent, en outre, note du résumé des principales leçons théoriques et enfin, elles ont un livre de ménage.

10° Les maitresses tiennent régulièrement :

a) Un registre d'inscription;

b) Un registre de présence ;

c) Un livre de ménage ;

d) Un journal de classe indiquant jour pour jour, le sommaire des leçons données et le détail des travaux exécutés.

Le règlement ainsi que le tableau de la distribution du temps et du travail sont affichés dans le local de l'école ou de la classe ménagère.

11° La maîtresse veille à ce que le roulement des groupes d'élèves s'opère régulièrement.

Ces détails sont l'application des observations adressées en vue des écoles ménagères par le ministre de l'industrie et du travail de Belgique en 1899.

RÉSULTATS

Nous l'avons dit, depuis 1899, plus de deux cents jeunes filles sont passées par l'École ménagère des Filles de la Charité à Ostende.

Voici quelques observations sur les résultats obtenus pour les familles de pêcheurs à Ostende.

1° *Santé.* — Avant l'établissement de cette École ménagère, les familles de pêcheurs souvent ne faisaient pas de repas proprement dits : on n'y vivait que de café, de tartines, de poissons frits. Aussi les enfants portaient-ils trop souvent la misère sur la figure. La raison de ce regrettable état de choses, c'est que le père et la mère sont presque toute la journée absents. Le père est sur une barque, la mère va vendre le poisson, et pour cela est parfois sur la rue ou au marché toute la journée.

Depuis que l'École ménagère fonctionne, l'enfant, avant d'y venir, prépare les légumes, les pommes de terre et la soupe, tout cela avant la classe. La jeune fille est renvoyée à la maison vers onze heures et demie ou à l'heure convenable pour préparer un petit dîner selon les leçons reçues à l'École ménagère. Lorsque la mère rentre, le dîner est prêt. D'où un

peu de bonheur et l'amélioration de la santé dans la famille.

2° *Propreté.* — On a remarqué que les ménages des pêcheurs sont notablement changés depuis que l'École ménagère fonctionne. Auparavant, ces ménages étaient parfois des taudis. Maintenant, tout y est en place et bien propre. Le père en rentrant à la maison, quittant un bateau souvent sale, est tout heureux de trouver une maison bien propre et son ménage bien tenu. Aussi les pêcheurs constatent-ils entre eux, les avantages de l'École ménagère, et plusieurs jeunes filles y sont venues parce que leur père en avait entendu parler sur le bateau. Les pêcheurs sont fiers de pouvoir montrer leurs habits soigneusement raccommodés, lavés, repassés par leurs filles. « C'est un trésor pour nous que cette école », disait l'un d'entre eux. Les sœurs qui vont visiter les pauvres malades remarquent la différence qu'il y a entre les ménages tenus par des femmes ou des jeunes filles ayant passé par l'École ménagère et ceux qui sont tenus par les autres. Il y a plus de propreté, d'ordre dans les premiers.

3° *Tenue des enfants.* — Autrefois, quand on parlait des filles de pêcheurs, on les considérait comme des enfants peu estimables, sans respect pour elles-mêmes et pour les autres. Maintenant, on constate leur bonne tenue et on leur trouve un cachet de dignité qu'elles n'avaient pas autrefois.

4° *Économie.* — Au début, les jeunes filles gaspillaient facilement leur argent et le dépensaient en bagatelles, le dimanche. A l'École ménagère, on leur a inculqué l'esprit d'économie, de sorte que, maintenant, elles ont contracté l'habitude de l'épargne. On leur a appris à ne rien laisser se perdre. C'est ainsi, par exemple, qu'avec les effets en partie usés du père ou de la mère, elles habillent les enfants. Avec souvent bien peu de choses, elles arrangent et décorent la maison. Cela encore on le leur apprend à l'École ménagère.



OSTENDE (BELGIQUE). — ÉCOLE MÉNAGÈRE

1° LA CUISINE; LE REPASSAGE.

2° LE RACCOMMODAGE; LE LAVAGE.

A propos de l'*ouvroir* et des *habits* que les jeunes filles font ou raccommodent à l'École ménagère, une mère de famille faisait cette réflexion, qu'elles gagnent plus à l'École ménagère qu'à l'atelier. L'École ménagère d'Ostende est arrivée, grâce à une généreuse fondation et à la subvention du gouvernement, à cette désirable situation de se suffire à elle-même; tout le profit du travail des enfants est pour les enfants. Aussi celles-ci acceptent l'ouvrage donné par des voisins et des voisines. Les jeunes filles cherchent elles-mêmes ce travail, l'acceptent, l'apportent à l'école où elles l'exécutent et elles se font ensuite payer elles-mêmes.

Finalement, un des plus heureux résultats obtenu par l'École ménagère et par l'ouvroir qui en fait partie dans le sens indiqué par le programme, c'est que les jeunes filles, quand elles se marient, peuvent, tout en faisant leur ménage, confectionner elles-mêmes les habillements des membres de la famille, mari, enfants, sans avoir à payer sur leurs modestes ressources, les couturières.

¶ Ont-elles besoin d'un renseignement pour cela, par exemple, de patrons pour un vêtement? Elles viennent à l'École ménagère auprès de leurs anciennes maitresses qui se font un plaisir et un devoir de leur venir en aide et de continuer ainsi un apostolat si bien commencé par l'École ménagère.

Nous ajouterons que l'École ménagère d'Ostende a obtenu un grand prix et une médaille de bronze, à l'Exposition universelle de Liège de 1905.

Voici le texte du diplôme décerné à cette occasion :

EXPOSITION UNIVERSELLE, LIÈGE, 1905

Sous le haut patronage de Sa Majesté le roi des Belges, sous la présidence d'honneur de son Altesse Royale Mgr le comte de Flandre, et sous la présidence de son Altesse Royale le prince Albert de Belgique.

DIPLOME DE GRAND PRIX décerné à la collectivité des écoles professionnelles, des écoles ménagères, des ateliers d'apprentissage

et des ouvriers qui ont travaillé au Palais de la femme pendant la durée de l'Exposition : en participation, École ménagère des filles de pêcheurs, rue Longue, à Ostende.

*Le président du comité
exécutif,*

DIGNEFFE.

*Le ministre de l'industrie et du travail,
président du jury supérieur,*

FRANCOTTE.

*Le commissaire général du gouvernement,
LAMARCHE.*

A ces renseignements qui nous ont été fournis sur les écoles ménagères dirigées par les Filles de la Charité à Paris, à Marseille, à Ostende, nous ajouterons quelques indications.

L'école ménagère doit-elle être gratuite ou payante?

Rép. — En Belgique, ce sont les écoles payantes qui ont le mieux réussi. Des écoles gratuites avaient échoué; on les rouvrit en imposant un droit de 5 francs aux élèves qui se présenteraient. Les élèves revinrent et restèrent fidèles. On n'attachait aucune importance au don gratuit.

« Pourquoi, dit le docteur Faidherbe, médecin à Roubaix, faire l'aumône d'un enseignement gratuit à celles qui n'en ont pas besoin?... N'est-ce point grever inutilement le budget d'une fondation? N'est-ce point déprécier cet enseignement aux yeux même des élèves peu fortunées et de leurs parents? Il faut donc faire payer, en principe, l'école ménagère, quitte à trouver des personnes charitables qui se chargent de remettre discrètement aux familles pauvres la somme nécessaire pour l'inscription des enfants. »

En France, où la gratuité est un peu plus dans les mœurs, le cours gratuit serait plus facilement accepté. Et de fait, la plupart de nos écoles ménagères sont gratuites; Mme de Diesbach a le cours payant et le cours gratuit. Cependant, chez nous, comme ailleurs, la gratuité a le grave inconvé-

nient de grever le budget. C'est à chacun de voir ce qu'il y a de mieux et de plus pratique à faire.

Cette réponse que nous venons de transcrire est tirée d'une utile petite brochure que nous recommandons; elle est intitulée : *l'Enseignement ménager*, par H. Quillet. (Chez Lecoffre, libraire à Paris, rue Bonaparte, 90. Prix : 25 centimes.)

On peut aussi consulter : *l'Enseignement ménager*, par Mme la comtesse de Diesbach, chez Téqui, libraire, rue de Tournon, Paris; et *l'Enseignement ménager*, revue mensuelle, chez Leroy, rue de Vanves, Paris, XIV^e (un an, 6 francs).

Pour obtenir des renseignements on peut écrire à l'École normale ménagère dont nous avons parlé en commençant : rue de l'Abbaye, 3, à Paris.

. . .

« Nous avons la prétention, disait un inspecteur belge à Mme la comtesse de Diesbach, de résoudre le problème social par le moyen de la femme devenue la vraie mère de famille. Nous avons trois cents écoles ménagères apprenant aux jeunes filles leurs devoirs d'épouses et de mères : en supposant que chaque année six d'entre elles sortent de nos écoles absolument formées à leur future mission, voici donc mille huit cents femmes aptes à remplir leur admirable rôle, que nous jetons tous les ans dans la société; dans dix ans, elles seront dix-huit mille ! Jugez par là de l'avenir ! »

« De sa nature, dit Mme de Diesbach, l'enseignement ménager vise l'amélioration matérielle et économique; mais le résultat qu'il peut obtenir non moins sûrement que le premier, c'est l'amélioration morale. »

ALLEMAGNE

*Lettre de M. Jules SCHREIBER, prêtre de la Mission,
à M. A. FIAT, Supérieur général.*

Cologne-Nippes, décembre 1906.

Dans mon rapport de l'année dernière, où je vous parlais surtout de la nouvelle fondation de Berlin, je ne faisais que mentionner plusieurs autres fondations qui, maintenant, se sont assez affermies pour que je vous en parle plus amplement. Il s'agit d'abord de deux nouvelles maisons sur la Moselle, au diocèse de Trèves, et d'une à Aix-la-Chapelle où, d'ailleurs, entre temps, il s'en est aussi ouvert une autre, la cinquième dans cette ville, qui, sous peu, sera suivie d'une sixième.

Wittlich (1904).— Il s'agit d'un orphelinat militaire, *Kriegerwaisenhaus*. Ce ne sont pas seulement les enfants de militaires décédés pendant le service actif dans l'armée qui sont reçus dans ces établissements, mais tous ceux dont les pères ont fait leur service à l'armée. C'est après la grande guerre de 1870 que s'est formée une sorte d'association à la tête de laquelle s'est placé comme protecteur le prince héritier ou *Kronprinz*. L'association se nommait *Kriegerbund* ou Confédération de combattants; elle avait pour but principal d'assurer l'éducation des enfants de ceux qui en font partie après la mort de leurs parents ou de l'un d'eux. On paye une contribution modique de 20 pfennigs (25 centimes) par an, ce qui fait, vu l'extension que l'œuvre a prise (elle compte environ trois millions de membres), une recette annuelle de 600 000 marks par an. Avec ces sommes, on a, entre autres choses, jusqu'ici, bâti quatre magnifiques orphelinats, qui peuvent, en nombres ronds, recevoir chacun une centaine d'enfants garçons ou filles. L'entretien est absolument *gratis* et après qu'ils ont fini leur temps à l'établis-

ment, on s'occupe aussi de l'avenir des enfants. Les établissements sont dirigés chrétiennement et séparés selon les deux grandes communions religieuses, catholicisme et protestantisme, qui, malheureusement, divisent l'Allemagne. Il y a jusqu'ici deux établissements catholiques et deux protestants ou « évangeliques », comme on dit officiellement.

L'établissement de Wittlich est le plus beau; il est situé sur une élévation considérable qui domine la belle ville de Wittlich; les collines environnantes présentent ainsi à la vue un panorama ravissant.

Après que les autorités ecclésiastiques, militaires et civiles eurent célébré par une grande solennité, dans laquelle l'empereur se fit représenter par le prince Eitel Frédéric, l'ouverture de l'établissement, et que Mgr Korum, l'évêque de Trèves, eut donné la bénédiction religieuse, les filles de Saint-Vincent-de-Paul y ont commencé leur œuvre de charité le 27 septembre 1904. M. le doyen de Wittlich a célébré la première messe dans la petite chapelle, ornée par des dames amies et, après une touchante allocution, a laissé dans le tabernacle l'hôte divin qui désormais sera le soutien dans l'œuvre, qui fut assez pénible durant les deux premières années de son existence.

Ces difficultés étaient occasionnées par l'organisation donnée à ces établissements par la direction générale et par l'idée fausse qu'on s'était faite de la tâche des sœurs. Comme elles se disent les « servantes des pauvres malades », on s'imagina qu'elles ne prétendaient qu'à faire le ménage sans avoir aucune part au soin des enfants, dont étaient chargés l'inspecteur et sa femme. Les sœurs ne pouvaient pas entrer dans cette voie, et après des ennuis et des essais infructueux pendant plus d'une année on se décida à se retirer, et, de fait, on notifia cette décision à la direction générale de Berlin. C'est alors que la direction qui ne voulait pas laisser partir les sœurs s'offrit à changer de système. On élaborait un nouvel ordre de la maison selon les indications que

j'avais données et après une inspection solennelle de l'établissement, à laquelle je fus invité, les choses ont été réglées à la satisfaction de tous, et depuis la maison marche merveilleusement.

Carden (1904). — Pour l'orphelinat de Carden, situé également dans ce beau pays de la Moselle, les choses étaient bien plus simples. C'est un établissement autrefois dirigé par les sœurs de Saint-Charles très répandues dans le diocèse de Trèves, mais, pendant la persécution de 1870-1880, elles avaient dû quitter l'œuvre pour la céder à un ancien militaire avec sa famille. L'on pense bien que l'administration de l'arrondissement auquel appartient l'orphelinat n'était pas enchantée de cet état de choses, et lorsque le brave couple demanda sa retraite, on fut heureux de pouvoir le remplacer par les filles de Saint-Vincent-de-Paul, qu'on commençait à connaître et à apprécier dans le diocèse. Ce fut le 3 novembre 1904, que les trois premières sœurs, conduites par la respectable sœur Kratz, alors assistante, firent leur entrée dans l'orphelinat, bien différent de celui de Wittlich par la grande pauvreté, mais où elles furent reçues par la population et par les cinquante enfants avec une joie toute religieuse, exprimée éloquemment par la petite solennité telle que le pauvre village pouvait l'offrir. Les sœurs, dont le nombre a été élevé à quatre, y travaillent avec bénédiction et tâchent de faire oublier les misères du régime précédent. Il est à espérer que dès que les ressources arriveront les œuvres se multiplieront dans ce vaste bâtiment, qui fut jadis un couvent de bénédictines.

Alf (1905). — La deuxième maison d'Alf fut ouverte le 9 mars de l'année 1905. Elle est destinée par les propriétaires des fabriques à loger et soutenir dans leur conduite morale les jeunes filles ; mais, comme ces enfants, pour la plupart, préfèrent la liberté, il s'ensuit que, difficilement, on parvient à les faire entrer à l'hospice Saint-Joseph. En ce moment, on est en négociation pour y pla-

cer, de par l'autorité de la province, des jeunes filles dont l'éducation n'est pas garantie par leurs parents.

Aix-la-Chapelle (1905). — Nommons les deux dernières fondations dont la première est digne d'un intérêt tout particulier. Le 15 juin 1905, on a ouvert et placé sous la direction des filles de Saint-Vincent une maison d'éducation pour des enfants estropiés des deux sexes. C'est le quatrième établissement confié aux Filles de la Charité à Aix-la-Chapelle, où il n'y a pas dix ans on ne connaissait la cornette que par quelques sœurs de Belgique qui y venaient pour prendre les eaux thermales très célèbres. La maison se développe lentement mais solidement et pour le bonheur des sœurs qui y travaillent et pour le bien des pauvres estropiés qu'elles soignent avec une tendresse toute maternelle.

Aix-la-Chapelle (1906). — Enfin le cinquième établissement d'Aix-la-Chapelle a été ouvert le 1^{er} juillet 1906. C'est une crèche, la deuxième fondée par des dames qui s'inspirent de l'idée patriotique, sous les auspices de l'impératrice Auguste-Victoire, dont elle porte aussi le nom. Cinq sœurs s'y livrent à un pénible travail.

Vous ne serez pas fâché qu'en terminant ce récit des nouvelles fondations, je puisse vous dire que, malgré des difficultés exceptionnelles du côté de l'administration, la maison de Berlin est en pleine prospérité. Les Filles de la Charité y conservent l'esprit de piété, de régularité et de simplicité, malgré le contact quotidien avec les membres de la plus haute société, qui, ces dernières semaines, était représentée par la maison royale de Suède et par la maison impériale d'Allemagne. En attendant qu'on leur prépare l'établissement pour les pauvres promis dans le contrat d'acceptation de cet établissement splendide, les sœurs tâchent de voir et de soigner, sous les apparences de la richesse, des pauvres dans le sens spirituel, et Dieu seul connaît tout le bien qu'elles font à ces pauvres, pour la plus grande partie protestants ou juifs, par le spectacle de leur piété et de leur

esprit de sacrifice qui étonnent et souvent tournent vers Dieu ces cœurs indifférents et égoïstes.

La divine Providence qui nous offre les œuvres nous envoie aussi les ouvrières. Nous pouvons donner l'habit des Filles de la Charité à trente ou quarante nouvelles sœurs par an, et, l'année prochaine, c'est-à-dire en 1907, je crois que nous dépasserons la quarantaine.

Jules SCHREIBER.

DANEMARK

LA MISSION D'HELSINGÖR (ELSENEUR)

On lit dans les *Missions catholiques* (n° du 9 août 1907) : « Nous parlons rarement des missions du Danemark. Les tentatives faites en ce pays pour ramener les âmes de bonne volonté que le luthéranisme a égarées en dehors du bercail de Rome, sont cependant bien intéressantes et bien dignes d'être encouragées. Aussi, reproduisons-nous avec empressement la communication suivante que nous transmet M. Guasco. »

Les lecteurs des *Missions catholiques* connaissent déjà la fondation des Filles de la Charité de Saint-Vincent-de-Paul à Elseneur; elle leur a été présentée. Ils seront heureux d'apprendre aujourd'hui qu'elle s'est consolidée et qu'elle commence à faire du bien.

I

La façon dont la fondation de la mission d'Elseneur fut décidée est vraiment providentielle, et paraîtrait incroyable si l'on ne savait que Dieu se sert quelquefois des instruments les plus humbles pour accomplir ses desseins : une sœur infirme fut, cette fois-ci, cet instrument. Après de nombreuses péripéties, l'établissement d'un poste de Filles de la Charité fut résolu, et l'on choisit comme résidence Elseneur ou Helsingor, près de Copenhague.

Elseneur est une ville de province assez importante, située au bord du Sund, au milieu d'un riant paysage. Au nord et au sud, le regard s'étend sur de petites collines boisées qui, avec la mer, lui font un cadre charmant. Sur une petite pointe s'avancant dans les flots, le vieux Kronborg, château du moyen âge, domine le Sund, l'un des passages maritimes les plus importants pour le commerce du monde entier : chaque année, y passent environ cinquante mille navires de toutes les nations.

Jadis, les droits de douane que chaque bateau devait payer étaient la grande ressource de la ville et de l'État. La douane a été supprimée, et Elseneur tire, aujourd'hui, sa principale richesse de la construction des vaisseaux et des diverses industries qui l'accompagnent.

Avant 1536, il y avait à Elseneur plusieurs couvents ; l'un d'eux, celui des Carmes, est resté célèbre. Du couvent des Carmes, en effet, sortit le moine Helgesen, bien connu dans l'histoire de la Réforme. Déjà, avant les prédications de Luther, il avait dénoncé les abus qui s'étaient introduits dans l'Église. Quand Luther parut, il se joignit à lui, pour le quitter quand celui-ci, au lieu de tonner seulement contre les abus, entreprit d'attaquer la doctrine même de l'Église. Paul Helgesen alors devint un adversaire déclaré de Luther, et voua désormais son éloquence, sa science et ses efforts à la défense de l'Église. Helgesen fut un des grands hommes du Danemark, les protestants eux-mêmes le reconnaissent.

Les deux églises protestantes d'Elseneur, Saint-Olaf et Sainte-Marie, datent, comme leurs noms l'indiquent, du temps où Elseneur était une ville catholique. Il y a encore des restes assez importants du couvent Sainte-Marie, à la restauration duquel l'État consacre des sommes d'une certaine importance.

Il y a une douzaine d'années, on découvrit qu'il y avait dans la ville d'Elseneur quelques familles catholiques : un

Père jésuite de Copenhague fut alors chargé de s'y rendre de temps en temps pour y dire la messe et exercer le ministère pastoral. Une chapelle fut installée dans un appartement loué à cet effet, ou plutôt dans une chambre d'un second étage qui servait aussi de classe. Une station de mission fut établie à Elseneur par Mgr von Euch qui y préposa, comme catéchiste, un ancien pasteur converti au catholicisme. A partir de novembre 1902, la messe fut dite régulièrement le dimanche, tous les quinze jours, par un prêtre venant de Copenhague.

II

La mission catholique d'Elseneur reçut une plus grande impulsion quand M. Wattiez, prêtre de la Mission, et quatre Filles de la Charité y arrivèrent de France, le 29 février 1904. Mgr von Euch y reçut les sœurs avec une paternelle bienveillance, et leur promit sa prochaine visite dans leur future installation. Quand elles débarquèrent à Elseneur, elles furent l'objet de la curiosité des habitants ; mais cette curiosité n'avait rien d'hostile et, dès le lendemain, un journal du pays souhaitait la bienvenue « aux quatre sœurs converses françaises ». L'absence de voile avait été la cause du qualificatif de « converses ».

Quinze jours après, la même feuille faisait remarquer : « que les Filles de la Charité, ainsi que le nom l'indique, n'ont qu'un but de bienfaisance, soulager les malheureux » et qu'on les voyait « traverser modestement les rues avec leur merveilleuse coiffure, la cornette pendant sur leurs épaules ». Le tableau était vrai, la cornette pendait sur les épaules, à cause de l'humidité du climat.

Profitant de ces heuteuses dispositions, les sœurs se mirent à l'œuvre. L'humble chapelle, ornée par elles devint une sorte d'église paroissiale. Un ouvroir fut ouvert pour les petites filles ; un dispensaire le fut pour les

pauvres. La visite des malades à domicile et les leçons de français suivirent.

La chapelle a été installée dans une villa louée, 17, Marienlyst Allée : tous les jours, on y offre le saint sacrifice de la messe. La chapelle, simple hangar, est malheureusement trop petite, et longtemps encore, ne pourra satisfaire aux besoins de la paroisse qui se développe. L'été surtout, le besoin d'un local plus vaste va se faire sentir ; un assez grand nombre de catholiques, en effet, viennent passer quelques mois dans les maisons de campagne des environs d'Elseneur, ou au grand hôtel situé sur les bords de la mer.

..

D'autre part, M. Wattiez, dont il est parlé plus haut, a adressé à M. Villette, procureur général de la Congrégation des Lazaristes, les détails suivants :

Helsingör, le 24 juillet 1907.

Je m'empresse de vous communiquer mes impressions à la suite du Bazar de charité qui s'est tenu dans la maison des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, le 22 et le 23 juillet. C'est une belle manifestation de sympathie en faveur des Filles de la Charité, et qui atteste la considération et l'estime dont elles jouissent à Elseneur. La réalité a dépassé leurs espérances : protestants comme catholiques ont concouru à ce bazar par l'argent et les dons qu'on a apportés, et par les achats qu'on est venu y faire.

Le premier jour, la princesse Marie est venue elle-même vendre les fleurs dont elle faisait cadeau au bazar, et après s'être tenue au comptoir pendant deux heures, elle a remis à la Sœur supérieure près de 300 francs pour les fleurs qu'elle avait vendues. Les différents comptoirs ont été tenus par des personnes très distinguées de Copenhague et d'Elseneur. Réduction faite des dépenses, le bénéfice net monte à plus de 2 000 francs : c'est un beau succès.

Je vous envoie un extrait d'un journal d'Elseneur, où un

homme des plus marquants d'Elseneur apprécie l'œuvre des Filles de la Charité dans cette ville. Pour ma part j'admire un tel article fait par un écrivain protestant. Voici cet article :

LE BAZAR POUR LES SŒURS

Lundi et mardi, les sœurs de Saint-Vincent-de-Paul tiennent un bazar dans leur propriété, Nygade, 8. Ce sera une bonne occasion de témoigner à ces dames si dévouées notre sympathie, en leur envoyant de beaux et d'utiles présents, de préférence des présents que nous serions nous-mêmes joyeux de gagner dans une tombola, et en venant visiter ce bazar.

Je crois que ces dames méritent qu'on leur témoigne de la sympathie dans notre ville, et dans ses environs, comme remerciement pour leur œuvre de charité et de dévouement parmi nous. Nous ne sommes pas habitués, dans notre temps, à vivre avec des âmes délicates (*fine spoele*). Nous sommes, pour la plupart, très occupés à subvenir à nos propres besoins, à assurer notre existence matérielle, et à nous faire une vie aussi agréable que possible. Nous vivons dans une société où, peu à peu, il est devenu de bon ton, non seulement de subvenir d'abord, et avant tout, à ses propres besoins, mais encore, s'il le faut, d'écraser ses semblables pour se maintenir soi-même... Mais il y a encore des âmes délicates qui ne jugent pas ainsi. On trouve des âmes qui guérissent et pansent les plaies, là où d'autres blessent ou écrasent leurs concurrents; des âmes qui ne se demandent pas à quel parti on appartient, mais qui ne voient que des semblables à secourir. Quand même nous serions nous-mêmes trop captifs de nos intérêts personnels, quand même nous serions par trop attachés à ce monde matériel et à notre égoïsme, montrons que, cependant, nous savons comprendre et admirer ceux qui ne s'abandonnent pas à l'égoïsme.

Montrons aux sœurs françaises que nous les admirons, parce qu'elles vouent leur vie à la miséricorde et à l'amour du prochain. Elles auraient pu, en France, vivre au grand jour, souvent dans de somptueuses demeures ou leur ville natale, entourées de luxe et de prévenances (car celles que nous connaissons sont des dames du monde le plus distingué); mais elles se sont senties attirées par quelque chose de plus haut, par ce quelque chose où, presque tous, nous nous sentons attirés dans nos meilleurs moments, sans avoir le courage de suivre ce bon mouvement. Elles se sont laissées soulever, et veulent soulever les autres par la charité.

Beaucoup d'entre nous sacrifieront, pour l'organisation de ce bazar, un objet qui, en réalité, leur est cher et a du prix, afin de venir en aide aux pauvres et aux malades; mais ces dames ont sacrifié leur foyer, leur pays, leur vie et leur avenir terrestre. Profitons de cette occasion pour leur montrer que nous les admirons, et que nous les remercions pour leur charité envers nos pauvres et nos malades, et soutenons-les de tout notre pouvoir dans leur œuvre philanthropique.

Alexandre SÆDSTRUP.

(Extrait du *Nordsjøelland*, samedi 20 juillet 1907.)

Notre nouvelle maison se bâtit assez rapidement. Le jour de la fête de saint Vincent de Paul, on est arrivé au sommet, et on y a arboré le drapeau danois ; nous pensons pouvoir l'occuper au commencement d'octobre.

Auguste WATTIEZ.

ESPAGNE

NOTES HISTORIQUES

SUR

LE SÉMINAIRE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION
DE SAINT-VINCENT-DE-PAUL
SÉMINAIRE DU DIOCÈSE DE BARBASTRO

Extraits de l'*Histoire de la très noble ville de Barbastro*, écrite par le docteur Saturno Lopez Novoa, prêtre et recteur (*Annales de la Mission*, édit. espagnole, année 1906, p. 317 à 327. Traduction).

L'humanité est grandement redevable au zèle éclairé de saint Vincent de Paul, cet homme de Dieu ; il a, en effet, été le fondateur d'admirables œuvres de charité, qui font l'honneur de l'Église ; et entre toutes ces institutions nous voulons mentionner celle de la Congrégation des prêtres Missionnaires. Le but de cet Institut est celui-ci : évangéliser les pauvres peuples de la campagne, donner des exercices spirituels soit aux ordinands, soit aux laïques qui désirent faire une retraite pour s'occuper d'une manière sérieuse de l'affaire de leur salut éternel.

Ce fut seulement au dix-huitième siècle que cette Congrégation parut en Espagne et se répandit ensuite dans presque tout le royaume. Ce fut d'abord un prêtre plein de zèle, M. Francisco Ferrer y Paul, qui, sous le gouvernement de l'évêque Mgr Padilla, en l'an 1718, fonda un séminaire pour la formation du clergé dans l'église de Notre-Dame de la Bella de Castejon del Puente, située à une

dizaine de kilomètres de Barbastro. Ce séminaire fut l'origine et le modèle de tous les autres. Le dernier directeur de ce séminaire fut M. Domingo y Borja, originaire de Naval; resté seul, sans compagnons, et voyant qu'il n'y avait point d'espoir de trouver d'autres collaborateurs désireux de se joindre à lui pour continuer cette œuvre, il établit la Congrégation de la Mission héritière de ses propres biens. La condition posée, fut que les prêtres de la Congrégation continueraient de gouverner et de diriger le séminaire de la Bella, ou qu'ils en fonderaient un autre dans le diocèse de Barbastro, comme le porte le testament passé le 9 novembre 1750.

M. Forres étant mort peu de temps après, l'évêque, Mgr Fray Juan Ladron de Guevara, s'adressa à la Congrégation des prêtres de Saint-Vincent-de-Paul à Barcelone, demandant deux prêtres pour le séminaire de Notre-Dame de la Bella. La demande fut acceptée par le supérieur et deux missionnaires furent envoyés à Notre-Dame de la Bella; ils prirent possession de la maison le 2 avril 1752.

Sept ans après, ayant obtenu les permissions nécessaires de Mgr l'évêque ainsi que du grand conseil de Castille, les missionnaires allèrent s'établir dans la ville épiscopale de Barbastro, et le séminaire de Notre-Dame de la Bella fut transféré à Barbastro dans l'ancien couvent des Capucins, le 17 avril 1759.

La nouvelle église fut commencée le 10 octobre 1768, et Mgr l'évêque Perodes en posa la première pierre; la consécration de l'église fut faite par son successeur Mgr Juan Manuel Cornel, le 19 octobre 1777.

Ce séminaire a eu, en tout temps, d'insignes bienfaiteurs qui méritent ici une mention, entre autres Mme Rosa Maria de Castro, comtesse de Lemos, veuve de M. Guillerno de Moncadas, marquis de Aytona. Cette bienfaitrice employa toute son influence pour obtenir du conseil du roi la translation des prêtres de la Bella à Barbastro; en outre, elle

donna 30 000 ducats pour la construction de l'église, et 20 000 pour l'entretien des missionnaires, sans autre charge que la célébration annuelle d'un anniversaire, et une mission à donner de temps en temps dans les terres de son domaine.

Elle leur donna encore des ornements d'autel ainsi que le retable très précieux de son oratoire, qui servit de modèle à un autre que la comtesse avec son mari firent construire dans l'église de Notre-Dame del Pilar de Saragosse.

Le séminaire de Barbastro devint alors l'un des meilleurs du royaume. Il avait des fonds qui rapportaient assez, non seulement pour l'entretien de la maison, mais encore pour les dépenses des personnes qui venaient à différentes époques de l'année faire une retraite et dont on n'exigeait aucune rétribution. Le bâtiment lui-même est grand et beau ; il y a trois galeries avec des arcs voûtés et qui ont 60 mètres de longueur et 4 de largeur, les chambres sont spacieuses et bien aérées et jouissent à la fois de l'influence du soleil et d'une belle vue sur les environs. L'église, qui forme une seule nef en pierre de taille, compte plus de 30 mètres en longueur et 14 en largeur ; elle est ornée de six chapelles, trois de chaque côté, séparées les unes des autres par des arcs très gracieux, ainsi que le chœur et les stalles qui se trouvent au milieu. Comme couronnement du tout il y a une coupole élégante avec des peintures à fresque, qui forment un ensemble capable d'attirer l'attention des visiteurs.

Le séminaire se composait d'ordinaire de huit prêtres et de quatre frères, qui suivaient les règles de leur Institut. Ils donnaient l'enseignement de la théologie morale, avec grand avantage pour le diocèse. Ils continuèrent ainsi à rendre des services importants jusqu'au départ des Missionnaires en 1836, lorsqu'ils furent obligés de quitter la maison.

A cette époque, la maison fut dépouillée peu à peu de tout

ce quelle contenait, et resta finalement tout entière employée à des usages et à des services particuliers, y compris l'église qui fut utilisée comme magasin. Par suite, l'enseignement public qui était donné auparavant par les prêtres fut notablement réduit, et suivit en cela le même sort que les autres établissements d'instruction.

Le séminaire étant rendu dans la suite au diocèse, il fut question de rétablir de nouveau les cours de philosophie et de théologie, mais le manque de ressources pour réaliser ce projet en fit retarder l'exécution. D'ailleurs le bâtiment qui avait souffert de plusieurs côtés réclamait des réparations. Cette situation dura jusqu'à la fin de l'année 1853.

Alors M. Basilio Gil Bueno, doyen de l'église à Barbastro et professeur de théologie reprit la question. Il lui semblait qu'il ne serait pas difficile de restaurer le séminaire avec l'appui sur lequel il comptait de quelques personnages respectables de la population, et il en fit part à Mgr l'évêque Jaime Fort y Puig. Celui-ci partageait ses sentiments et lui fit un accueil favorable, bien plus, il le chargea même, sous son inspection, de l'exécution de l'œuvre, de la manière qui lui paraîtrait la meilleure. Une des premières personnes à qui M. Gil communiqua son dessein si utile fut un homme très charitable, M. Pablo Saun y Palacin, propriétaire de la ville, en qui M. Gil mettait sa confiance pour trouver des ressources nécessaires. Et, en effet, cet homme généreux donna largement pour une œuvre si importante; il prit à sa charge les plus grandes dépenses, étant intéressé, disait-il, à la restauration d'une maison pour la construction de laquelle son oncle avait donné autrefois la somme notable de 10 000 *duros* (52 500 francs environ).

Avec cet appui et celui qu'offrait le conseil municipal, grâce à d'autres ressources encore sur lesquelles on comptait, on commença l'œuvre de la restauration, espérant que dans quelques mois on pourrait prendre possession de la partie du bâtiment qui était destinée à servir de séminaire.

Dans cet espoir, on commença par établir les statuts qui devaient diriger l'établissement, et le règlement qui était conforme aux prescriptions du concile de Trente et aux usages des autres séminaires. L'évêque nomma aussi les directeurs et les professeurs nécessaires.

Le 1^{er} octobre 1854 était le jour fixé pour l'inauguration, laquelle fut célébrée avec la plus grande solennité. Le vénérable prélat honora cette cérémonie de sa présence. Il y eut aussi plusieurs membres du Sénat, des autorités et des personnages de distinction et une grande affluence de fidèles qui manifestèrent leur joie en voyant de nouveau la maison de Saint-Vincent-de-Paul occupée par de jeunes élèves qui, dans la retraite, la piété et l'étude, pourraient se préparer à leur mission et promettre ainsi de grands services à l'Église et à l'État.

Après l'Évangile de la messe du Saint-Esprit, chantée par tout le chœur, M. le doyen Basilio Gil Bueno monta en chaire; il avait vaillamment travaillé pour vaincre les obstacles qui s'opposaient à la restauration du séminaire, et, par sa constance et son zèle, il avait triomphé de toutes les difficultés. Il traça dans un discours plein de chaleur et d'émotion, l'histoire des séminaires depuis leur origine, montra leur nécessité et leur utilité et finit par remercier toutes les personnes qui avaient prêté leur concours et leur coopération à une œuvre si importante.

Plus d'une fois, nous vîmes les larmes couler sur le visage du vénérable évêque, par qui ce jour avait été appelé de tous ses vœux.

Le séminaire suivit sa marche régulière avec fruit et bénédiction jusqu'à l'année 1856 où l'enseignement de la philosophie et de la théologie fut supprimé. Avec ces rudes épreuves, le séminaire de Barbastro avait à en souffrir encore d'autres. Malgré tout cela, la fermeté énergique et la prudence avec lesquelles M. Gil Bueno sut se conduire dans des circonstances si difficiles, parvinrent à vaincre tous les

obstacles. Depuis la mort de Mgr l'Évêque, arrivée en octobre 1855, M. Gil Bueno était chargé du gouvernement du diocèse.

Après être sorti triomphant de ces épreuves, il rétablit les cours au complet et apporta en même temps des améliorations au matériel de la maison. Le séminaire ainsi restauré peut satisfaire aujourd'hui à toutes les conditions nécessaires d'un établissement où l'on prépare les jeunes clercs au sacerdoce.

Cependant, le zèle du vicaire capitulaire ne s'arrêta pas là; mais il fit tout pour mettre le séminaire au niveau des autres instituts du même genre et, pour cela, il lui procura encore des directeurs expérimentés et de savants professeurs et organisa l'enseignement de telle sorte qu'il embrasse maintenant toutes les branches des sciences, et le plan d'études ainsi appliqué donne les plus heureux résultats. La meilleure preuve en est de voir les jeunes gens après avoir fini leurs cours au séminaire et après avoir reçu les premiers grades, occuper aujourd'hui dignement les chaires dans le même séminaire. Ceux qui sont sortis déjà en qualité de curés dans les églises du diocèse ou au dehors, et les hommes distingués qui se trouvent en grand nombre parmi les internes aussi bien que parmi les externes qui, après avoir achevé leurs études, occupent à présent une position dans le monde, promettent de rendre un jour de grands services à l'Église et à l'État.

LE COLLÈGE TENU PAR LES FILLES DE LA CHARITÉ A BARBASTRO

En Espagne et dans les pays de langue espagnole, le nom de « collège » se donne aux établissements d'enseignement pour les filles aussi bien qu'à ceux pour les garçons. — Les renseignements qui suivent sont tirés de l'ouvrage indiqué ci-dessus.

L'institution de la Congrégation des Filles de la Charité est due au zèle ardent de saint Vincent de Paul, qui les fonda en l'an 1633.

Le but de cette institution est le service des malades dans les hôpitaux, le soin des orphelins et des enfants trouvés et l'enseignement aux jeunes filles de la doctrine chrétienne et des œuvres propres à leur état et à leur sexe. En fondant cette Congrégation, le grand apôtre de la charité paraît avoir eu pour but de réunir toutes les œuvres de miséricorde tant spirituelles que temporelles, par lesquelles les hommes peuvent être utiles à leurs semblables. Les Filles de la Charité ne sont pas des religieuses proprement dites. A la fin de leur noviciat, elles font seulement pour un an le vœu d'obéissance, de pauvreté et de chasteté, ainsi que celui de servir les pauvres; et, quand ce temps est passé, elles doivent renouveler leurs vœux chaque année, si elles veulent persévérer dans leur vocation. Par ces prudentes dispositions, leur saint fondateur a voulu sans doute éviter les graves inconvénients qui pourraient résulter de leur vie dans le monde, au milieu des dangers et dans des emplois si délicats et si pénibles.

Ce qui y contribue surtout, ce sont les règles, qui doivent les aider à faire leur salut dans ce genre de vie, et entre autres l'oraison mentale chaque jour, les exercices spirituels pendant dix jours chaque année, la fréquentation des sacrements, la vie commune et enfin la retraite et le recueillement toutes les fois que l'obéissance le permet. Avec des moyens si puissants, elles conservent partout leur bonne réputation, et l'estime dont elles jouissent s'accroît encore par l'exactitude et le zèle qu'elles déploient dans l'accomplissement de leurs délicats et pénibles devoirs.

Le développement de la Congrégation des Filles de la Charité fut si rapide dans la France tout entière, en Savoie, en Pologne que, selon l'auteur d'une *Vie de saint Vincent de Paul*, elle comptait déjà, en l'année 1730, plus de trois

cents maisons. Cependant, malgré cette extension, la Congrégation n'était connue de ce temps-là en Espagne que par les relations des voyageurs, qui avaient vu sur place les services importants rendus par les Filles de la Charité dans ces contrées étrangères. Le moment vint enfin où la catholique Espagne allait être favorisée d'une institution si bien-faisante.

Parmi les premiers qui eurent à cœur de concourir à la réalisation de ce désir fut le vertueux chanoine de Barbastro, M. Antonio Jimenez qui, en 1783, donna tous ses biens pour la fondation d'un collège des Filles de la Charité dans cette ville, avec la charge de donner l'enseignement aux jeunes filles. Pendant qu'on demandait l'autorisation à la cour du roi et qu'on prenait les mesures nécessaires pour la fondation de la maison, les prêtres de la Mission établis à Barbastro et qui désiraient ardemment voir les Filles de la Charité introduites en Espagne, envoyèrent à Paris six demoiselles, dont quatre étaient originaires de la Catalogne, et les deux autres de l'Aragon. Ces dernières étaient Maria Blanc, de Barbastro, et Manuela Lecina, de Besians. Ces filles vinrent à Paris pour y faire leur noviciat, et après s'être bien instruites des pratiques de leur vie, elles devaient être placées, les unes à Barbastro, les autres dans l'hôpital, à Barcelone, car on les avait demandées là aussi en même temps. A leur retour en Espagne, en 1790, elles furent installées dans ledit hôpital, mais ne pouvant pas accorder les règles de leur Institut avec ce que les administrateurs de l'établissement voulaient leur imposer, elles l'abandonnèrent peu de temps après leur arrivée. Les deux sœurs aragonaises se retirèrent au monastère de Sigena, où elles furent très bien accueillies et demeurèrent, en attendant le moment où elles pourraient s'établir à Barbastro.

L'autorisation royale étant accordée en 1792, on allait s'établir dans ladite ville, et en même temps à Lerida et Reus. On devait ces trois autorisations à l'intermédiaire

de S. Exc. M. le comte de Aranda, ministre de l'intérieur, qui, durant sa charge d'ambassadeur à Paris, s'était rendu compte des grands avantages que la présence des Filles de la Charité apportait aux peuples partout où elles étaient établies.

Cependant les biens qu'avait laissés M. le chanoine Jimenez pour l'établissement et l'entretien des sœurs n'étaient pas suffisants, et la maison destinée pour servir de collège n'était pas assez grande pour l'habitation des sœurs et pour les classes ; d'un autre côté il y avait un très grand nombre de jeunes filles, de sorte que, pour satisfaire au besoin de la population tout entière, il fallait avoir recours au Conseil suprême de Castille. Cette demande fut accueillie et on assigna la somme de 40 000 réaux (10 000 fr.) pour l'achat d'une maison qui réunirait toutes les conditions désirées, et 4 040 réaux (1 010 fr.), chaque année, pour l'entretien des six sœurs. Sur la base de cette rétribution on fit un contrat qui fixa les devoirs et les obligations des deux partis, et qui fut approuvé par le Conseil du roi, prenant ainsi la maison des Filles de la Charité à Barbastro sous sa protection immédiate par un décret publié à Madrid le 9 août 1799.

L'année suivante, cinq sœurs ayant à leur tête la supérieure, sœur Manuela Lecina, quittèrent Barbastro pour aller s'établir à Madrid même. Plus tard, au témoignage du P. Ramon de Huesca, il y eut encore huit sœurs qui partirent de Barbastro pour se rendre à la capitale du royaume où elles étaient surtout destinées au soin des enfants trouvés, comme les premières.

En 1805, il y a eu aussi une autre fondation à Pampelune (Pamplona); et, depuis, dans plusieurs autres parties du royaume.

Les Filles de la Charité à Barbastro sont au nombre de six, qui s'occupent de l'éducation et de l'enseignement des élèves internes et externes. Les premières de ces élèves

doivent avoir, pour être admises, l'âge de sept à seize ans ; outre l'instruction religieuse elles apprennent encore à lire et à écrire et à compter, de plus, la grammaire, les éléments d'histoire et la politesse. On leur enseigne encore à coudre, à repasser et à broder, et, dans les moments libres, elles apprennent toutes sortes de choses utiles et agréables ; enfin celles qui le désirent peuvent encore apprendre la musique et le dessin.

Les internes sont tout à fait séparées des classes des externes, et sous la direction immédiate de leurs maîtresses particulières, qui, d'accord avec la supérieure du collège, tâchent de leur procurer une éducation morale et sociale, sans perdre jamais de vue tout ce qui doit contribuer à la formation d'une jeune fille dans le monde.

L'école pour les élèves externes qui, d'ordinaire, se compose de plus de trois cents jeunes filles, est divisée en trois classes, et chaque classe en quatre sections, et leur enseignement comprend tout, depuis la couture la plus simple ; et en plus, on leur apprend à lire, à écrire et à compter.

Tels sont les services importants rendus à la société par les Filles de la Charité. C'est à elles que beaucoup de pères de famille sont redevables de l'esprit religieux et de l'éducation soignée de leurs filles, et que beaucoup de maris doivent faire remonter la bonté, le bon gouvernement et les vertus de leurs épouses.

Tout le monde connaît leur zèle à secourir et assister les malades quand elles y sont appelées et c'est à bon droit qu'on les a surnommées « les anges de la charité » ¹.

1. Actuellement (1906) dans cette maison de Barbastro, il y a quinze Filles de la Charité. Les jeunes filles qui y sont instruites sont au nombre de 34 pensionnaires internes, de 30 externes payantes et de 400 enfants externes qui fréquentent les écoles municipales.

ECIJA

Lettre adressée à M. Eladio ARNAIZ, visiteur provincial de la Congrégation de la Mission, à Madrid.

(Annales, édition espagnole, 1907, p. 388 : traduction.)

Luisiana, 16 février 1907.

Il y a huit jours que nous sortîmes de notre maison de Ecija avec la bénédiction de notre estimé supérieur M. Blanco et nous nous dirigeâmes vers ce village de Luisiana.

L'accueil, à notre entrée, fut froid et indifférent ; j'allais même dire un peu ridicule.

M. le curé, le maire, le juge, le sacristain et deux enfants de chœur vinrent au-devant de nous et nous souhaitèrent la bienvenue. Nous traversâmes les rues et les places sans que personne fît attention à nous. M. le curé chantait avec beaucoup de force les litanies des saints, et nous, à dire la vérité, nous y répondions avec peine, car il nous venait des tentations de rire parce que nous paraissions des gens un peu étranges, pour ne pas dire un peu fous.

Plus nous approchions de l'église, plus M. le curé s'enthousiasmait avec ses litanies ; les cloches en branle carillonnaient comme aux jours des grandes fêtes, mais nous marchions seuls, très seuls, chantant avec M. le curé, le maire, le juge et le sacristain.

A l'entrée de l'église, un des trois qui nous accompagnaient me dit : « Messieurs, il ne faut pas vous étonner, mais il ne peut pas y avoir plus d'enthousiasme. » Je lui répondis que c'était effectivement un enthousiasme très modéré, et que je n'avais jamais rien vu de semblable, depuis les dix-huit ans que je donne des missions en Espagne.

Nous entrâmes dans l'église et j'adressai quelques paroles aux dix ou douze personnes qui m'écoutaient et la mission continua ainsi les deux premiers jours. Il est probable que

nous n'eussions rien fait, mais le troisième jour nous réunîmes une vingtaine de garçons et autant de filles. Avec ces quarante enfants, leur maître et la dame institutrice nous sortîmes avec M. le curé et nous parcourûmes les rues en récitant le rosaire, chantant à tue-tête les *Ave Maria* et les couplets de mission. C'était la nuit ; six enfants portaient six grandes lanternes de couleur et deux clochettes que les enfants de chœur agitaient avec énergie. De temps à autre, M. Rodriguez criait : « Messieurs, à la mission, à la mission ! », cri que répercutait l'écho par les rues et les places.

La première nuit, plus de deux cents personnes accoururent à la mission, le jour suivant il y en avait plus de trois cents.

Je dois vous avertir que le peuple de Luisiana est de race allemande et flamande. C'est une des colonies fondées par Charles III. Je ne saurais dire quelles sont les théories de ces gens en matière de religion ; ce que je peux affirmer, c'est que ce peuple est profondément matérialiste et d'une indifférence effrayante. Depuis quatre ans que M. le curé est dans cette paroisse, ce qu'il a vu en fait d'indifférence est prodigieux. De plus, ce peuple est miné par la politique.

La première nuit que nous pûmes réunir deux cents adultes, je cherchai à les persuader que nous ne nous mettons en rien dans les différents partis, que nous ne faisons pas le travail politique d'un moment d'actualité, mais que nous prêchons et soutenons les grands principes de la justice et de la vérité, non particuliers à l'Espagne, mais qui appartiennent à tout le monde et s'étendent à toutes les nations ; que notre cri de guerre est : Vive la religion de Jésus-Christ ! Vive l'équité dans le gouvernement des États ! Vive la vérité dans l'éducation des peuples ! Vive la charité et l'amour entre les hommes ! Nous faisons la guerre au péché, disais-je, mais nous absolvons le pécheur repentant, nous faisons la guerre à l'usure, mais au nom de Dieu nous pardonnons à l'usurier qui se repent.

Maintenant, le peuple a changé d'attitude ; il nous écoute avec avidité et l'église se remplit à ne plus pouvoir y pénétrer. Nous espérons avoir de nombreuses confessions. A première vue, l'acte de crier par les rues pour réunir les gens paraît un peu une folie ; mais les saints n'ont-ils pas employé les extravagances à cette même fin ? Et ici, cela nous a réussi.

Nous vous supplions de nous recommander aux ferventes prières de la Communauté, nous en avons besoin plus que les autres missionnaires d'Espagne, étant données l'indifférence et les misères morales de ce petit pays.

José M. RODRIGUEZ, Rufino OSABA,
Prêtres de la Mission.

MADRID

*Lettre de sœur RAVAUD, Fille de la Charité, à la
très honorée Mère KIEFFER.*

Madrid, Hospederia del Patrocinio de Maria ; 26 mai 1907.

Notre œuvre, une des plus humbles de Madrid, une des moins connues, se développe peu à peu, sous le regard de la divine Providence. Comme toutes les œuvres qui commencent, les difficultés ne lui font pas défaut, mais il paraît que c'est bon signe ; nous aurions donc mauvaise grâce de nous en plaindre.

Vous savez, ma très honorée Mère, que notre *Hospederia* (ou hôtellerie)¹ a pour but de recueillir les jeunes filles qui viennent à Madrid pour y chercher une situation. Celles qui n'ont pas de famille ici et qui ne connaissent

1. Les institutions comme la *Hospederia* d'Espagne sont ailleurs désignées sous différents noms : on dit en Suisse *maison d'accueil* ; ailleurs, le *home*, c'est-à-dire « maison de famille » ; en France on a dit des *bonnes gardes*, mais cette dénomination est aujourd'hui communément remplacée par celle plus simple et mieux agréée d'*Association* des jeunes ouvrières.

personne sont exposées à bien des dangers, car c'est à Madrid comme dans toutes les grandes cités.

Nous recevons ces jeunes filles gratuitement, nous les envoyons chercher aux gares d'arrivée, lorsque nous sommes prévenues à temps. Souvent ces jeunes filles nous sont amenées par des personnes charitables. Nous les gardons le temps nécessaire pour étudier leurs aptitudes, et nous les plaçons ensuite dans de bonnes familles, soit comme femmes de chambre, soit comme filles de service.

Chaque dimanche elles reviennent à la *Hospederia* ; une instruction de piété leur est faite par le directeur de l'œuvre, ensuite, elles se récréent. Si elles ont des difficultés, des ennuis, elles nous en font part et nous tâchons d'y remédier dans la mesure du possible. Ces jeunes filles savent qu'elles trouvent ici aide et conseil, au besoin protection.

Bien que comptant à peine quatre années d'existence, l'œuvre a recueilli plus de 800 jeunes filles. C'est peu relativement et c'est beaucoup, eu égard à nos faibles ressources, car nous n'avons pas de fonds assurés, nous vivons au jour le jour. Toutes ces jeunes filles ont été placées par les soins de la *Hospederia*.

Notre grande préoccupation pour l'instant est celle d'un local, l'immeuble que nous occupons est en vente, il se présente peu d'acquéreurs, à cause des prétentions élevées du propriétaire ; les dames de notre Comité avaient la pensée d'acheter, mais le chiffre est exorbitant et les dames ont encore tant d'autres œuvres à leur charge ! car ici comme partout ailleurs, ce sont toujours les mêmes bourses qui fonctionnent.

Nous avons confiance que notre bonne Mère du ciel, qui est la patronne de notre œuvre, nous tirera de ce mauvais pas, et inspirera à quelques bonnes âmes de nous venir en aide.

Notre ouvroir est en voie de prospérité. Nous avons eu notre part à la confection de la layette du bébé royal.

S. M. la Reine a eu l'amabilité de nous faire dire par l'une des dames d'honneur, qu'elle était très-satisfaite du travail fait à la *Hospederia*, ce qui est pour nous un encouragement.

Lorsque la famille royale passe devant nos fenêtres, pour aller, le samedi, assister au chant du *Salve Regina*, dans l'église *del Buen Sucesso* qui est à quelques pas de la maison, S. M. la Reine mère et sa fille, l'infante Marie-Thérèse, ne manquent jamais, lorsqu'elles aperçoivent les cornettes, de leur faire de la main, un petit signe amical, ce dont nous sommes fières et encore plus reconnaissantes.

Une autre branche de l'œuvre, non moins intéressante, est celle des institutrices. Elles sont nombreuses à Madrid. Moyennant la somme de 3 *pesetas* (3 francs) par jour, elles trouvent ici le vivre et le couvert, en attendant qu'elles aient une situation ; les meilleures familles de Madrid s'adressent de préférence aux communautés pour avoir des institutrices sérieuses, possédant de bonnes références. Nous avons eu la satisfaction d'en placer un grand nombre, tant Françaises qu'Anglaises et Allemandes.

En ce moment, de concert avec un Père Jésuite, notre excellente présidente, Mme la marquise de la Mina, fait l'essai d'une congrégation, afin de les recevoir deux fois par mois. Ce serait un grand bien pour elles, si l'on pouvait arriver à les grouper. Ces pauvres jeunes filles ont vraiment besoin d'être soutenues et encouragées dans une tâche qui n'est pas toujours facile et dans laquelle, elles rencontrent parfois de grandes difficultés.

Je ne sais, si je vous ai dit, ma Mère, que parmi les dames de notre Comité, il y en a plusieurs qui font partie de l'apostolat du Sacré-Cœur ; on les appelle les Dames de la doctrine. Ces dames vont deux fois par semaine cathéchiser les pauvres dans les quartiers reculés de Madrid. Il y a quatre groupes à Madrid. Chaque groupe comprend plusieurs milliers de pauvres des deux sexes. Ces pauvres sont divisés par

sections ; chaque dame a la sienne et aussi son insigne : une petite bannière représentant le Sacré-Cœur ou la sainte Vierge sous l'un des titres qu'on lui donne en Espagne, et ils sont nombreux ! A un signal donné, les petites bannières s'agitent et sont portées hors de l'immense salle où se réunissent tous les pauvres, alors chaque section se groupe autour de sa bannière, pour entendre l'explication du catéchisme que fait la charitable señora.

Comme le pavillon du quatrième groupe n'est pas encore achevé, nous avons la consolation de recevoir ici une partie de ces pauvres gens. Une grande salle vitrée, qui servait autrefois de remise, a été réparée, un autel provisoire installé, et chaque dimanche, à dix heures et demie, près de quatre cents pauvres viennent assister à la sainte messe. Trois ou quatre dames président ; nous leur aidons de notre mieux ; vous le comprenez, ma Mère, les pauvres sont notre lot, et au milieu d'eux, nous sommes dans notre élément. Aux approches de la fête de la Pentecôte, ils ont une mission ; ils viennent ici pour la confession et pour faire la sainte communion. Cette année, ils sont venus près de huit cents. Notre jardin présentait un aspect étrange ; de distance en distance, un groupe avec sa bannière et la dame de section. Il y avait plus de vingt confessionnaux dans la maison, on en avait installé dans tous les coins, jusque dans les corridors, qui sont très larges. Un Père Jésuite confessait les sourds dans une pièce isolée ; mais comme lui-même était atteint de la même infirmité, c'était à qui crierait le plus fort. Il y a eu parfois quelques scènes piquantes qui n'étaient pas sans charme.

Le lendemain, samedi, veille de la Pentecôte, les señoritas del Arco, directrices du groupe et qui sont également vice-présidente et trésorière de la *Hospederia*, l'âme de notre œuvre, par leur zèle et leur dévouement, étaient à notre porte à trois heures et demie, accompagnées de quelques pauvres, venant assister à la première messe qui devait être

célébrée à quatre heures. Trois autres messes furent dites à la suite, pendant lesquelles ces dames chantèrent des cantiques de circonstance.

Qu'il est touchant de voir ces dames se dévouer avec tant de zèle, pour faire connaître et aimer le bon Dieu par tant de pauvres âmes. Si vous voyiez, ma Mère, elles se mettent simplement pour aller près des pauvres ! C'est une attention qu'elles ont toutes. Elles appartiennent cependant à la haute aristocratie. Daigne Notre-Seigneur en retour les bénir !

Cette longue lettre vous donnera une idée de ce que font vos filles de *la Hospederia*, je ne veux pas la terminer sans vous assurer de notre respectueux, filial et constant souvenir près de Notre-Seigneur et de notre Immaculée Mère.

SŒUR RAVAUD

NOTA. On peut voir sur les œuvres de ce genre, dirigées par les Filles de la Charité avec grand fruit, ce qui a été dit précédemment dans les *Annales*, année 1903, pages 396, 403.

IRLANDE

Les notes qui vont suivre sur la fondation et le développement des œuvres de la Congrégation de la Mission en Irlande, seront la continuation naturelle des récits que les *Annales* ont publiés récemment sur les rapports de saint Vincent lui-même avec l'Irlande et avec l'Écosse.

Sous Jacques II, roi d'Angleterre, les prêtres de la Mission étaient allés à Londres ; mais après la chute de ce prince, ils repassèrent en France. La Congrégation se rétablit en Irlande en 1839, sous le généralat de M. Nozo, en Angleterre en 1853, sous M. Jean-Baptiste Étienne, et en Écosse en 1860, aussi sous M. Étienne.

Aux notes qui nous ont été communiquées nous ajouterons seulement les quelques fragments des circulaires des Supérieurs généraux de la Congrégation se rapportant à l'Irlande ; ces circulaires sont une source de renseignements qui est toujours extrêmement importante.

LA CONGRÉGATION DE LA MISSION EN IRLANDE

NOTES HISTORIQUES

par M. Jacques CARPENTIER, C. M. (1996).

Résumer ce qui concerne la Congrégation de la Mission et les œuvres des missionnaires en Irlande est pour moi une chose relativement facile. J'ai, en effet, sous les yeux une histoire détaillée des origines et des principaux établissements de la Congrégation de la Mission en ce pays; elle a été laissée par M. Thomas Mac Namara qui a eu une large part dans les œuvres dont il retrace l'histoire.

LES ORIGINES

La Congrégation de la Mission était bien connue et estimée en Irlande du temps même de saint Vincent de Paul. On se souvient des travaux de ses fils à Limerick et ailleurs; ce souvenir a été ravivé par le séjour que fit, au commencement du dernier siècle, M. Ferris au collège national de Maynooth.

Il y arriva comme exilé et occupa d'abord la position de doyen, puis de professeur de théologie. Les étudiants, qui l'aimaient beaucoup, emportèrent avec eux au sortir du collège son portrait, comme souvenir précieux de leur maître. Sa mort arriva en 1809 et ses restes mortels furent déposés au cimetière de la paroisse. Enfin, par les soins de M. O'Callaghan, jusqu'à ces derniers temps supérieur à Cork, ils furent transportés, en 1875, à Castleknock, où ils reposent maintenant avec ceux de ses confrères, les prêtres de la Mission.

Environ deux siècles s'étaient écoulés depuis l'époque où les disciples de saint Vincent de Paul avaient donné des missions sans qu'il y eut encore une province ou même une maison de la Congrégation dans ces « îles du Nord ». L'œuvre des missions opérait des merveilles en France et

dans les autres pays de l'Europe, et dans la catholique Irlande on n'y songeait pas.

Pendant cette longue période et plus longtemps encore, le catholicisme avait été prohibé, les catholiques avaient gémì sous le joug; et quand, peu à peu, les lois de persécution furent modifiées ou supprimées, les églises cependant ne furent pas rendues à leurs possesseurs légitimes. Ce que ceux-ci purent et durent faire ce fut de bâtir des églises ou des chapelles, et ils n'épargnèrent pour cela ni temps ni argent.

Au commencement du dix-neuvième siècle, alors que l'on pouvait plus librement construire des églises, quelques prêtres influents exprimèrent le désir de voir s'établir parmi eux les missionnaires de Saint-Vincent ou d'une congrégation semblable. Du nombre de ces ecclésiastiques était le P. Fitzgerald, O. P., président du collège à Carlow; avec lui, un autre homme bien connu, le docteur Doyle, évêque de Kildare et de Leighlin, lequel avait connu les Missionnaires à Coïmbre; enfin, le docteur Maher, de Dublin, qui avait passé chez les prêtres de la Congrégation de la Mission à Monte Citorio, à Rome. Mais leurs efforts échouèrent; l'heure marquée par Dieu n'avait pas encore sonné. Ce que des hommes haut placés, d'ailleurs favorablement disposés et manifestement habiles, ne réussirent pas à exécuter, sera peu de temps après accompli par d'autres intermédiaires.

Dès maintenant, disons quels furent les résultats des événements qui vont suivre, en citant ce qui est écrit dans les circulaires des supérieurs généraux; nous reprendrons ensuite le détail de ces événements.

Voici donc ce qu'écrivait M. J.-B. Nozo, Supérieur général, dans sa circulaire du 1^{er} janvier 1840 : « Des directeurs et fondateurs d'un petit séminaire de Dublin ayant demandé à s'associer à nous et à réunir leur établissement à notre petite Congrégation, nous avons, après une mûre délibération, consenti à leurs vœux réitérés. Déjà MM. Dowley et Kickham, qui sont à la tête de ce séminaire, sont venus ici

en qualité de novices et ont passé environ six mois dans notre séminaire interne, où ils ont donné, avec des exemples de la plus grande édification, des marques suffisantes de vocation à notre saint état. De retour dans leur patrie, où les affaires de leur établissement les réclamaient pour un temps, ils nous ont envoyé un autre séminariste, doué des meilleures qualités, qui suit avec ferveur tous les exercices de nos autres élèves.

« Si cette réunion se consolide, comme il y a lieu de l'espérer, elle sera avantageuse à l'Irlande, à laquelle elle procurera le bienfait des missions; elle le sera aussi à plusieurs de nos établissements où il faut des missionnaires qui sachent la langue anglaise. » — *Circulaires*, t. II, p. 319.

Et dans sa circulaire du 1^{er} janvier 1841, M. Nozo écrivait encore :

« Nous pouvons dire maintenant que nous avons aussi un établissement en Irlande. Cette île, visitée par les missionnaires que notre bienheureux fondateur opposa au fanatisme de Cromwell, n'avait pas perdu le souvenir de leurs services. Une compagnie s'était formée sous le titre de Prêtres de Saint-Vincent; ces pieux ecclésiastiques s'appliquaient à imiter ses vertus, à se pénétrer de son esprit de zèle et de charité. Informés par la suite des progrès de la Congrégation, ils conçurent le dessein de s'y associer, et écrivirent à ce sujet. La correspondance engagée entre eux et nous détermina leur supérieur à venir à Paris avec un de ses associés; lorsqu'il eut compris quel était le but de notre Congrégation, il demanda d'y être agrégé, lui et ses collaborateurs. Après un séjour assez prolongé pour acquérir la connaissance et se former à la pratique de nos règles, il est retourné au milieu de ses confrères irlandais, afin de les instruire des usages de la Congrégation. Mais, comme ce moyen leur a paru encore insuffisant, ils ont demandé qu'un de nos confrères se transportât au milieu d'eux pour les initier plus intimement à l'esprit de notre Institut. Nous

y avons envoyé un des nôtres qui a demeuré plusieurs mois chez eux à cet effet; et autant ces picux ecclésiastiques ont à se louer du missionnaire qui les a guidés dans leur nouvelle carrière, autant notre zélé et estimable confrère a été satisfait et édifié des heureuses dispositions de ces nouveaux disciples de saint Vincent. Dieu a répandu cette année une bénédiction abondante sur leur maison, en leur envoyant un grand nombre de postulants, ce qui nous donne lieu d'espérer que la Congrégation est destinée à se multiplier en Irlande. Outre le séminaire où ils élèvent une jeunesse édifiante, ils dirigent l'église de Saint-Pierre, près de Dublin. Là, affluent de tous côtés les fidèles qui cherchent des hommes dignes de leur confiance et désirent entendre des prédications simples et touchantes. Cette église est devenue le centre de plusieurs pieuses associations qui contribuent puissamment à la gloire de Dieu et à la sanctification des âmes. Ainsi, saint Vincent réalise, par ses enfants, la prophétie qu'il a faite sur l'Irlande il y a deux siècles, lorsqu'au temps où Cromwell faisait massacrer les catholiques, il écrivait à quelqu'un des siens : que le sang de ces martyrs ne serait pas en oubli devant Dieu, et que, tôt ou tard, il servirait à la production de nouveaux catholiques. » — *Circulaires*, t. II, p. 522.

Reprenons maintenant les origines et donnons la suite historique des événements dont nous venons de voir les résultats.

C'était en l'année 1832. Quatre jeunes gens arrivés à la fin de leurs études, à Maynooth, après avoir examiné pendant longtemps et d'une manière sérieuse toute la situation, tombèrent d'accord sur deux choses, à savoir : les dangers du ministère ordinaire et l'importance de travailler pour la gloire de Dieu et le salut des âmes. Leurs noms méritent d'être mentionnés ici, c'étaient : MM. Lynch, Kenrick, Reynolds et Burke, tous du riche diocèse de Dublin. Pour réaliser le double objet de leurs pensées, ils ne

virent rien de mieux que la vie commune; ils prirent d'abord conseil sur ces sujets importants auprès du vieux doyen et d'un des professeurs, leur faisant part de leurs projets. C'est alors que leur attention fut attirée vers la Congrégation de la Mission, et ils suivirent avec empressement cette indication.

Mais bientôt ils rencontrèrent un obstacle : ils étaient jeunes et il fallait un homme d'expérience pour se mettre à leur tête. Cependant cette difficulté et d'autres furent bientôt surmontées par la bonne Providence, qui dirigeait chacun de leurs pas.

1° Voyant clairement que leur ami, le doyen Dowley, était animé des mêmes sentiments, les jeunes gens sans chef ouvrirent des négociations avec lui.

Vers ce temps le doyen fut promu à la charge de vice-président au grand collège, mais il déclina cette offre et, laissant de côté tous ses avantages, il se mit à la disposition de ses jeunes amis et avant tout à la disposition de la divine Providence.

2° Deux autres membres se joignirent à la petite Compagnie, l'un était M. Mac Can, un jeune noble, qui venait d'achever ses études ecclésiastiques à Carlow ; l'autre était un ami et condisciple de M. Lynch à Maynooth, c'était M. Mac Namara lui-même, dont j'ai les notes manuscrites devant moi. Il dit peu de chose de lui-même ; la situation était embarrassante ; mais nous pouvons dire maintenant qu'on faisait en lui une importante acquisition. En effet, tous les succès obtenus par les missions et les autres œuvres de la Congrégation, en Irlande, sont, après Dieu, principalement dus aux efforts de ce zélé missionnaire. Il est connu aussi à Paris, y ayant été recteur du Collège des Irlandais en cette ville.

Après s'être ainsi accrue de plusieurs membres influents, la petite association se sentit capable de commencer une œuvre, non pas encore l'œuvre des missions, qui était le

but final, mais une œuvre qui, d'ailleurs très utile, devait servir de préparation aux missions. Les membres de l'association songeaient donc à ouvrir une école pour des externes dans la ville, et ils furent secondés dans leur projet par l'archevêque, le docteur Murray, qui leur confia aussi une chapelle dans le district Phibsborough appartenant à la paroisse de Saint-Paul. L'archevêque leur promit encore une fondation, à laquelle se rattachèrent plus tard deux missions à donner par an dans l'archidiocèse.

Pendant ce temps le collège servait comme de petit séminaire ; mais cet état de choses ne pouvait durer longtemps.

Une perspective plus étendue s'ouvrit enfin devant eux.

CASTLEKNOCK. — *Collège Saint-Vincent*

Premier établissement de la Congrégation en Irlande, 1839.

La maison de Castleknock, qui est dans un site historique¹, étant devenue libre, fut achetée. C'était une maison qui se trouvait loin des distractions de la ville, à environ 4 milles à l'ouest de Dublin. L'archevêque trouva là une place pour son séminaire et y fit élever ses jeunes élèves. Un ou deux des autres évêques suivirent son exemple, du moins jusqu'à un certain point. Ce collège fut ouvert en 1835 ; et vers le même temps, ou quelque temps après, celui de la ville fut fermé.

La charge de ce collège avec le soin de la chapelle dans la ville semblait assez considérable pour le nombre et le zèle des prêtres irlandais qui venaient de former une association pour les missions ; ils ne pouvaient cependant pas perdre de vue ces missions, puisque c'était en vue de celles-ci qu'ils s'étaient réunis.

Ils commencèrent donc à donner des missions dans les trois églises de la paroisse qu'ils habitaient alors, tandis

1. Voy. *Annales*, 1887, p. 367.

que la petite église dans la ville était remplie par des réunions de fidèles attirés par leur simple manière de prêcher dans ce qu'ils appelaient des « instructions ».

C'était en cet endroit-là une mission permanente, car ils recommandaient dans leurs instructions les confessions générales et ils les entendaient : chose inconnue auparavant même dans la ville.

Nous sommes maintenant en l'an 1838. La petite communauté, quoique chargée d'œuvres et de succès, se sentait pourtant défaillir. Elle avait perdu deux de ses membres par la mort, causée probablement par l'excès de travail ; d'autres s'étaient découragés et cherchaient ailleurs un champ différent de travail. Leur objectif principal, les missions, était loin d'être atteint, du moins en apparence ; cependant il n'en était pas ainsi.

A la fin de cette même année 1838, une visite faite à Castleknock par quelqu'un du Collège des Irlandais à Paris, un M. O'rool, changea toute la situation, et leur donna un nouvel espoir. Après s'être informé du genre de vie et du but de cette nouvelle communauté, il retourna après ses vacances à Paris. Peu de temps après M. Dowley reçut une lettre du Supérieur général de la Congrégation de la Mission avec l'invitation de se rendre à Paris lui-même et quelqu'un de son association choisi par lui, pour passer quelque temps à la maison-mère. L'Association n'avait fait aucune démarche dans ce sens, mais elle accepta avec empressement et reconnaissance cette invitation. C'était, en réalité, une invitation pour entrer au noviciat, et de fait, le supérieur et M. Kickham ne tardèrent pas à y entrer. Ils passèrent six mois à la maison-mère, et allèrent ensuite continuer leur séminaire à Castleknock, sous la direction d'un confrère français. C'était M. Girard (Joseph), de la maison de missions de Tours; on n'aurait pas pu faire un meilleur choix. Sa mémoire est aujourd'hui encore en grande vénération, même chez ceux qui ne l'ont pas vu.

M. Girard resta en Irlande jusqu'à l'admission aux vœux du supérieur, et à l'établissement en 1839 de la maison Saint-Vincent, la première maison de la Congrégation à Castleknock en Irlande. Le changement s'était opéré sans secousse, d'une manière tout à fait naturelle, car il y avait peu de chose à changer. C'était, en effet, la mise en pratique de nouveau de ce qui avait eu lieu au commencement de l'association, car les associés pratiquaient déjà les règles avant de les avoir reçues formellement. Le changement s'était fait d'une manière naturelle, comme je disais, ou plutôt il s'était fait d'une manière surnaturelle, car il est facile de voir ici la main de Dieu en tout. Les membres de cette nouvelle communauté étaient des hommes de bonne volonté, animés d'un zèle ardent pour le salut des âmes, et surtout cherchant une direction pour chaque pas qu'ils faisaient en avant. C'est ainsi que la divine Providence les conduisait à leur fin si longtemps désirée.

Peu de temps après, M. Dowley, qui avait fait déjà les vœux, admit aussi son compagnon de noviciat à les faire à son tour, et l'année suivante quatre autres novices furent admis après le temps de leur séminaire.

Bientôt la nouvelle compagnie donna des signes de vie et de fécondité ; et après avoir été secondée par d'autres confrères venus de Maynooth, elle put songer à l'œuvre des missions dans un avenir prochain. En effet, la première mission fut donnée à Athy, dans l'archidiocèse de Dublin, et bientôt suivie d'une autre à Kingstown, dans le même archidiocèse.

La place ne me permet pas de décrire en détail toutes les merveilles opérées dans ces premières missions, il serait pourtant très intéressant de les apprendre. Pendant un certain temps, qui ne fut pas très long d'ailleurs, quelques prêtres séculiers, ne comprenant pas l'importance des missions, n'apportaient pas grand empressement à les seconder. Mais le peuple venait en foule y assister ; on comptait les

fidèles par milliers ; les rues étaient encombrées du peuple qui venait ou retournait des missions ; il semblait que pour le moment il n'y avait pas d'autre occupation dans la paroisse. On ne parlait dans toutes les conversations que des missions, c'était la grande question du jour, on discutait sur ce qui avait été dit en chaire et on s'entendait ensemble pour aller au confessionnal. Aussi assiégeait-on le confessionnal depuis le matin de bonne heure jusqu'au soir, et pendant la nuit on s'assemblait déjà pour le lendemain. Le matin on ne pouvait qu'avec peine ouvrir la porte, et à ce moment c'était une foule qui se précipitait dans l'église. Que faire alors ? En cinq minutes il y avait réuni un tel nombre d'hommes qu'il fallait deux jours pour les entendre. Fallait-il appeler au secours d'autres missionnaires ? Fallait-il ouvrir la porte pendant la nuit ? C'est ce qu'on fit. Et la garde fut montée strictement, quelquefois même par des remplaçants payés pour cela. Mais bientôt on trouva un autre expédient : on donna des billets d'entrée. C'est ce qu'on a pratiqué pendant plusieurs années et peut-être même jusqu'à présent.

M. Mac Namara nous a laissé un exemple de la manière dont on appréciait ces billets. Une femme, qui était bien embarrassée pour avoir un billet, rencontra une petite orpheline qui était assez heureuse pour en posséder un, et lui proposa de le lui passer ; en retour, elle s'engageait à la prendre dans sa famille et à la traiter comme un de ses enfants ; l'offre fut acceptée et la promesse dut être gardée avec fidélité.

Ce n'était pas non plus un réveil d'un moment, comme pourrait le penser quelqu'un qui n'est pas au courant des choses : les fruits de salut étaient visibles et très consolants ; des ennemis étaient réconciliés, les sacrements fréquentés, les occasions de péchés évitées à tout prix ; des factions, des luttes et d'autres grands scandales abolis. Un de ces scandales mérite une mention spéciale, car on y a remédié

avec succès, et aucun autre moyen n'avait été capable d'en triompher; c'était le scandale du prosélytisme protestant, et cela était fréquent pendant les années de disette, qui coïncidèrent avec les premières missions. Citons un fait important, indépendant de la famine.

Dans une paroisse, à quelques milles de Dublin, était une école richement dotée grâce à une somme de 25 000 livres sterling, et présentant, outre l'éducation gratuite, beaucoup d'avantages matériels aux enfants. Cet établissement était soutenu par des protestants ayant un ministre à leur tête, et malgré cela, il était fréquenté par les enfants des catholiques depuis un certain nombre d'années. Le curé de la paroisse faisait des efforts répétés pour combattre le mal, mais en vain. L'archevêque, de son côté, faisait des démarches en particulier pendant sa visite, mais sans plus de résultat. Le temps de la mission étant arrivé, et les habitants craignant de perdre les avantages temporels qu'ils tiraient de l'école, envoyèrent une députation à l'évêque, le suppliant de détourner les missionnaires de s'occuper de cette affaire-là. Les missionnaires, eux aussi, s'étaient rendus auprès de l'évêque pour le consulter, mais celui-ci laissa l'affaire à leur propre discrétion, leur montrant en même temps le peu d'espoir qu'il avait, et les chargeant de toute la responsabilité.

La mission fut donnée avec beaucoup de succès; la piété et la ferveur du peuple grandissait de jour en jour; le moment vint enfin d'aborder la grande question. Le résultat fut des plus heureux; de quatre cents enfants qui fréquentaient l'école jusqu'à ce jour, pas un n'y retourna le lendemain. Une fois ce pas fait, on ne recula plus. Les parents ne regardèrent pas en arrière : ils commencèrent aussitôt à bâtir de nouvelles écoles catholiques, qui furent achevées dans l'espace d'une année, et pendant tout le courant de cette année-là, l'église servit d'école.

Voici un autre exemple d'un autre genre et peut-être plus

frappant encore. Dans une paroisse, il y avait deux partis qui se combattaient l'un l'autre avec une hostilité acharnée. Cela durait depuis plusieurs années, et personne ne pouvait dire au juste quelle en avait été la cause au commencement. Chaque fois que les affaires les réunissaient à la foire ou au marché, et même sans avoir d'affaires à traiter, s'ils pouvaient seulement réunir un nombre suffisant de combattants, ils se battaient comme des sauvages. Cet état d'esprit ne cessait pas. Leurs pasteurs avaient épuisé tous leurs efforts pour les dissuader de ces luttes terribles; l'évêque lui-même, à l'occasion d'une visite, avait essayé de les fléchir, mais en vain. La dernière ressource qu'employa leur pasteur fut la mission.

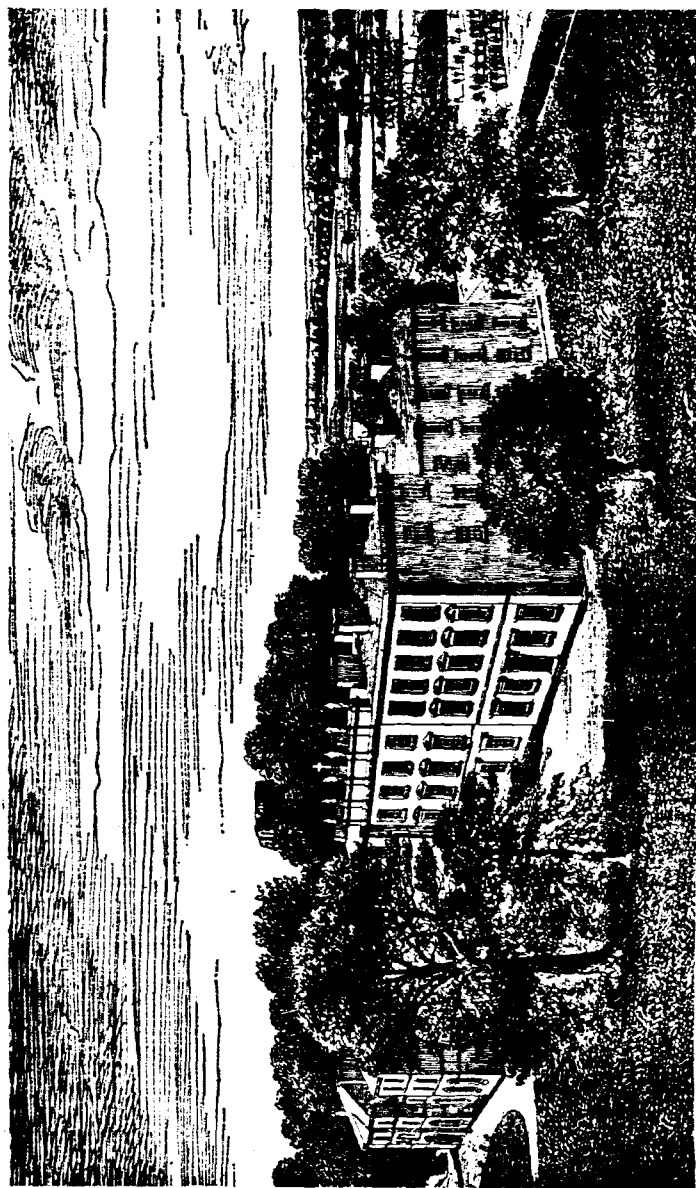
Les missionnaires se mirent à l'œuvre de la manière ordinaire. Dans l'intervalle, ils s'abouchèrent avec des personnes de ces deux factions, pour apprendre d'elles leur opinion et leurs sentiments à l'égard les uns des autres. Un grand nombre de ces membres étaient disposés à renoncer à leur inimitié, mais ils étaient retenus par la crainte d'être traités de lâches ou de déserteurs. Une réconciliation générale était donc absolument nécessaire pour dissiper ces haines entre les deux factions. Mais alors se présenta un autre grand obstacle.

Les membres des deux partis étaient tous affiliés à des sociétés secrètes, dont les réunions étaient prohibées par la loi; les membres encouraient donc une condamnation s'ils se réunissaient, fût-ce pour une réconciliation. Seulement les autorités comprenaient que la réunion projetée serait bien plus avantageuse à l'ordre public, que si la police intervenait. C'est pourquoi elles promirent de ne pas s'en occuper. Les missionnaires purent donc rassurer les deux partis sur ce point. Ils se réunirent dans l'église à une heure fixée et, pour éviter tout bruit dans le public, ils avaient choisi pour cela une heure fort avancée de la nuit. Le directeur de la mission présenta une adresse dont

on peut aisément conjecturer le but. L'influence que cette démarche produisit sur l'auditoire fut merveilleuse; ces hommes qui naguère encore ne pouvaient s'approcher l'un de l'autre sans se montrer, on peut le dire, féroces comme des tigres, furent changés subitement et devinrent doux comme des agneaux.

A la fin, le missionnaire leur demanda en signe de pardon mutuel de se donner la main comme des frères unis par la charité. C'est ce qu'ils firent en bon ordre et avec des marques visibles de cordialité. C'est le cas de redire les paroles de la sainte Écriture : « Qu'ils sont beaux les pieds de ceux qui annoncent la paix » ; l'œuvre qui venait de s'accomplir était certainement de nature à rendre gloire à Dieu, à procurer de la joie aux anges, messagers de la paix auprès des hommes, et nous pouvons ajouter, au cœur de saint Vincent de Paul. Si saint Vincent, en effet, eût été directeur de la Mission en Irlande, dans les circonstances présentes, il est bien difficile de dire en quoi il aurait agi autrement que ses fils. Ajoutons qu'on peut aussi supposer quel aurait été le résultat de cette affaire, si au lieu de la prudence, d'un zèle modéré, et des prières dont fut précédée et accompagnée leur œuvre, les missionnaires avaient employé seulement la sévérité et l'indignation : la mission aurait été manquée, en grande partie du moins, et beaucoup d'âmes déjà livrées à Satan seraient restées dans ce malheureux esclavage s'y trouvant ensuite retenues plus fortement qu'auparavant.

On pourrait multiplier les exemples pour montrer l'influence exercée par ces premiers missionnaires et la considération dont ils jouissaient. Une des difficultés de la mission était celle qui se présentait à la fin, quand il fallait se frayer un chemin à travers les multitudes d'hommes et de femmes en larmes, qui auraient voulu accompagner les missionnaires pendant leur voyage de retour à la maison. C'était souvent une répétition des scènes dont furent témoins, il y a vingt siècles, les pays de la Judée



CASLET KNOCK, PRÈS DUBLIN : COLLÈGE SAINT-VINCENT
dirigé par les Pères de la Mission (Jazaristes). (Tiré de *Saint Vincent* de Paul, par A. Gode, édité par l'Imprimerie, à Paris.)

On voulait avoir même des reliques de la mission. Parfois on construisait un confessionnal improvisé; à la fin de la mission il était détruit, et le peuple emportait des fragments pour les conserver précieusement en souvenir du tribunal où le pénitent, ayant déposé le poids de ses péchés, avait trouvé le calme et la paix de son âme accablée.

Revenons à Castleknock, qui se développait d'abord comme séminaire externe, principalement destiné à l'archidiocèse de Dublin, et ensuite en acceptant des élèves laïques en grand nombre. La règle était strictement observée; les élèves ecclésiastiques plus âgés et en plus grand nombre exerçaient une influence favorable sur les plus jeunes élèves, de sorte que la discipline était bien gardée.

Outre cela, la maison devint encore une pépinière de missionnaires et continua de l'être jusqu'à nos jours; elle donna chaque année en moyenne deux ou trois sujets pour le séminaire interne. Plus tard, il y a maintenant de cela quarante ans, l'archevêque fit bâtir un séminaire pour son diocèse; il retira donc les élèves de Castleknock, qui devint bientôt un simple collège laïque. Dans cet état, il s'accrut jusqu'à une moyenne de cent quatre-vingts élèves.

C'est une des écoles secondaires du pays, car on y prépare des candidats pour l'Université royale. Nos séminaristes sortent, d'ordinaire, de la plus haute classe; le personnel enseignant se compose actuellement de prêtres de la Mission, au nombre de treize, assistés de quelques professeurs externes (1906).

Les œuvres au dehors comprennent la direction spirituelle d'une maison pour des garçons pauvres; et, à côté de celle-ci, une aumônerie chez les Sœurs dominicaines, à Cabra, avec un internat pour jeunes filles, et un grand établissement pour sourds-muets. C'est un des missionnaires qui entend les confessions de ces pauvres gens.

Quels ont été les progrès de la mission pendant un demi-siècle et plus, c'est ce que nous allons raconter dans un autre

paragraphe et sous un autre titre. L'état des choses n'est plus le même qu'auparavant : car le supérieur résidait à Castleknock, tandis que le personnel de la mission était attaché à l'église dans la ville. Le moment était donc venu pour une nouvelle fondation, et nous allons en voir l'accomplissement.

DUBLIN ; PHIBSBOROUGH. — *Maison Saint-Pierre*

Deuxième établissement de la Congrégation en Irlande, 1839.

Dans le « Personnel », nous trouvons la même date marquée pour cette fondation que pour la maison de Castleknock en 1839, alors qu'elle fut la maison dont l'autre a pris son origine. Comme notre chroniqueur la passe sous silence, nous nous en remettons à lui. On comprend facilement son silence, quand on se rappelle que le chroniqueur lui-même fut nommé comme premier supérieur de la nouvelle maison.

Ce fut une maison très pauvre : il fallut bâtir une maison de mission à côté de l'église, et celle-ci a eu elle-même besoin d'être agrandie, car bien que les prêtres n'eussent pas la charge des âmes dans la paroisse, il y a une grande affluence de peuple. On a bâti un presbytère; et il fallut l'agrandir ensuite.

On a fait de même pour l'église, et cela déjà à quatre ou cinq reprises. On y travaille encore en ce moment (1906) et elle sera bientôt complètement achevée. C'était bien nécessaire, moins pour l'espace que pour la symétrie; il y a maintenant une belle église gothique, avec un clocher qui domine toute la ville.

Avec le développement de la Congrégation s'accrut aussi la communauté dans cette maison; et, de cinq ou six confrères qu'elle comptait auparavant, elle en compte quinze aujourd'hui. De ce nombre, cinq ou six sont employés aux missions; les autres donnent des retraites dans les paroisses,

les collèges, les écoles et autres établissements, et en même temps, ils ont à desservir l'église. Dans ces travaux, ils sont souvent aidés par leurs confrères d'autres maisons.

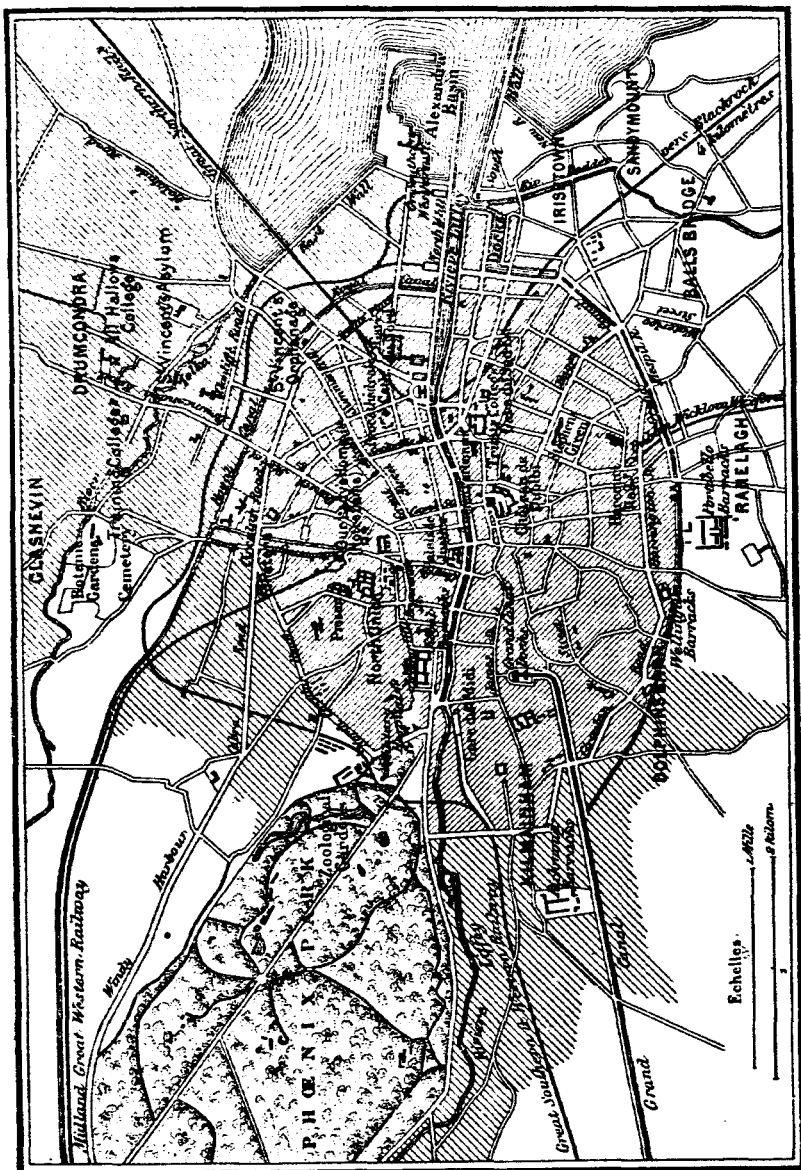
Ce secours est surtout nécessaire deux samedis chaque mois. Si l'on demande pourquoi, la réponse à cette question sera d'un intérêt spécial pour toute âme pieuse, on va le voir.

Le dimanche de la Passion 1873, les évêques de l'Église d'Irlande firent une consécration de leurs fidèles au Sacré Cœur de Jésus; c'était comme un moyen d'attirer sa protection contre le vice de l'intempérance, et aussi contre les autres vices; c'était encore un moyen d'attirer aux sacrements ceux qui les avaient malheureusement négligés. Avant cette date, la dévotion au Sacré Cœur était peu connue dans le pays, en dehors des collèges et des maisons religieuses; mais maintenant l'élan est donné pour l'étendre de plus en plus, et pour en faire une dévotion générale. L'indication donnée par les prélats fut suivie avec beaucoup d'empressement par la communauté, à Saint-Pierre de Phibsborough, et ce qui suit montrera quels en furent les résultats.

Peu après la consécration solennelle, les prêtres de la Mission de la maison Saint-Pierre, à Dublin, invitèrent le peuple de leur église à se réunir et à former deux grandes associations, en l'honneur du Sacré Cœur, l'une pour les hommes et l'autre pour les femmes. Plus de mille personnes des deux sexes répondirent à cet appel.

On dressa des statuts, auxquels l'archevêque donna son approbation, et ainsi commença une grande œuvre pour honorer le Cœur Sacré de Jésus.

Tous les mois, les fidèles de toutes les classes, depuis l'ouvrier jusqu'au bourgeois, se réunissaient à l'église, le soir marqué, pour entendre une lecture ou un sermon, et pour s'unir dans la dévotion au Sacré Cœur. C'était déjà fort beau; mais il était bien plus beau encore de voir le dimanche matin ces fidèles se suivant par groupes ou as-



PLAN DE DUBLIN (IRLANDE)

Maisons des Prêtres de la Mission : 1. Phibsborough, St-Peters ; 2. Drumcondra, All Hallows College ; 3. Drumcondra, Training College.
Maisons des Filles de la Charité : 1. St-Vincent's Asylum, Fairview ; 2. Hospice North Union ; 4. Our Lady's home.

sociation, s'approcher avec dévotion de la sainte table pour recevoir le corps de leur Seigneur, honorant ainsi son Sacré Cœur de la manière marquée par lui-même dans la vision à la bienheureuse Marguerite-Marie.

Et quand nous nous rappelons que beaucoup de ceux qui communient maintenant chaque mois avec ferveur le faisaient, autrefois, une fois par an seulement, ou pas du tout, nous pouvons imaginer combien de bénédictions sont descendues sur la contrée, et quels fruits abondants de grâce ont été produits dans un grand nombre d'âmes. Depuis ce temps, l'Association a été établie dans presque toutes les paroisses de la ville où celle de la Sainte-Famille n'a pas encore été introduite, et partout avec les mêmes fruits.

De Dublin, l'association s'est étendue dans les autres villes, et même dans les paroisses de la campagne. Avec l'approbation des curés, et par l'autorité des évêques, les prêtres de la Mission ont formé des associations du Sacré-Cœur à l'occasion de leurs principales missions, et l'œuvre continue de donner les plus heureux résultats.

Pour retourner à notre sujet, après cet épisode un peu long, mais qui, cependant, se rapporte à notre but, ajoutons que la Congrégation de la Mission à Phibsborough s'occupe aussi d'une société de tempérance pour des jeunes gens, et de deux grandes écoles qu'ils ont érigées eux-mêmes à côté de l'église, dont l'une est pour des garçons, et l'autre pour des filles.

Ces écoles sont établies surtout pour l'enseignement primaire des enfants du peuple, sous la direction de maîtres laïques, et elles reçoivent un secours libéral du gouvernement. Les enfants sont instruits dans l'église par un prêtre, qui peut donner aussi l'instruction religieuse à l'école, et il est libre de le faire chaque jour à une heure déterminée; il entend aussi les confessions.

Une autre œuvre plus difficile est l'aumônerie de l'établissement des sourds-muets pour les garçons, dirigé par

les Frères des écoles chrétiennes, avec la charge d'instruire ces enfants dans la religion, et d'entendre les confessions; il y a aussi l'instruction religieuse pour les filles, chez les sœurs; nous avons fait mention de cette école plus haut.

Il y a encore une autre œuvre qui mérite une particulière mention dans notre récit. Une dame de grand zèle et de quelque fortune, et dirigée par un prêtre de la Congrégation de la Mission, feu M. Gowan, fonda un orphelinat sur le modèle des pensionnats, et ouvrit des écoles pour les pauvres, dans les quartiers les plus déshérités de la ville, pour les conserver dans la foi. Ces enfants étaient très nombreux à cause de la misère des parents, et aussi, ce qui est triste à dire, à cause des habitudes vicieuses des parents. Il y avait des asiles pour ces enfants, mais ils y étaient élevés dans l'hérésie. Outre les soins qu'on leur prodiguait, on donnait même des sommes d'argent aux mères dénaturées, à condition qu'elles se déchargent de leurs enfants. Le résultat en fut que des centaines de ces petites créatures qui avaient été baptisées catholiques sont devenues aujourd'hui des protestants militants.

Pour obvier à ce danger croissant, on fonda une autre communauté de sœurs, du nom de « Sœurs de la Foi sainte », qui reçut plus tard l'approbation de l'évêque et de Rome. Cette communauté de sœurs est devenue très florissante: elle a des écoles dans presque tous les pauvres quartiers de la ville, et même quelques maisons à la campagne. Le soin du spirituel de ces communautés, ainsi que d'un pensionnat, d'où sortent, d'ordinaire, les postulantes pour ces communautés; de plus, la visite des orphelins et de leurs parents adoptifs, c'est là une occupation suffisante, j'ose le dire, et une occupation profitable pour un seul confrère.

Si nous nous rappelons maintenant qu'il y a cinq maisons de Filles de la Charité dans la ville de Dublin ou aux

environs, lesquelles attendent les secours spirituels des missionnaires de Phibsborough, nous avons un beau programme d'œuvres à remplir surtout envers les pauvres, œuvres d'ailleurs très conformes à l'esprit de saint Vincent et qui sont un sujet d'envie pour tous ses vrais enfants.

Mais les missions, dira-t-on, l'œuvre principale, que sont-elles devenues depuis leur première grande apparition, lorsque Castleknock était encore leur centre. Eh bien ! un demi-siècle est passé depuis lors ; d'autres missionnaires sont eux aussi entrés dans cette voie ; mais les fils de Saint-Vincent-de-Paul ont été toujours demandés, et leurs missions ne languissent pas du tout. Depuis quelque temps, on organise des retraites pour des confréries, mais, de fait elles sont des retraites pour toute la paroisse, car tout le monde y assiste.

Depuis cinquante ans, le peuple a été mieux instruit dans les écoles et aussi dans les églises par les prêtres et par les missionnaires ; de la sorte les missionnaires ont été aidés dans leur tâche, et leur œuvre d'instruction a été rendue plus facile. On s'occupe aussi des confessions générales, mais pour beaucoup cette confession n'était pas nécessaire, car ce travail était déjà fait. Ainsi de tous côtés l'œuvre a été rendue plus facile et en même temps plus fructueuse. Mais la question de persévérance est toujours restée et restera, car la mission ne rend pas le peuple impeccable. Aussi le but principal des missionnaires dans leur sermon de clôture est-il de diminuer le péril d'une rechute en donnant des moyens de persévérance. Ces moyens ne sont pas les mêmes pour toutes les personnes ; il y a cependant un moyen général qui est très efficace, et à l'aide duquel des milliers marchent dans le droit chemin de la justice. C'est l'association en l'honneur du Sacré Cœur.

La confrérie de Phibsborough a été érigée dernièrement en archiconfrérie, ce qui permet aux missionnaires de l'ériger plus facilement dans d'autres endroits. Bientôt il n'y

aura presque plus de paroisses sans cette confrérie ou autre semblable, sur le modèle de celle de Phibsborough. En chaire et au confessionnal, le seul moyen de persévérance qu'on donne, c'est d'entrer dans une association ou confrérie, et, grâce à Dieu, ce moyen est généralement adopté. La conférence de chaque mois est toujours suivie de la communion générale, qui est devenue tout à fait commune en Irlande, où, il y a cinquante ans, on ne communiait qu'à Noël et à Pâques. Ces associations sont soutenues par le zèle de leur directeur, et par une retraite annuelle donnée par un prêtre de la Mission ou un autre religieux.

SITUATION GÉNÉRALE EN 1841 ; OUVERTURE D'UN
SÉMINAIRE INTERNE EN 1844.

Avant de raconter ce qui concerne l'établissement de la maison de Cork, qui eut lieu en 1847, c'est le lieu de constater d'après les circulaires adressées chaque année à toute la Congrégation, ces deux choses : le succès constant des missions et l'établissement du séminaire interne, lequel eut lieu en 1844.

Voici d'abord ce qu'écrivait sur les succès des missions, M. Poussou, vicaire général de la Congrégation dans la circulaire du 1^{er} janvier 1842 : « La mission d'Irlande, récemment réunie à la Congrégation, réalise déjà, d'une manière bien consolante, les espérances qu'elle avait fait concevoir; car, indépendamment de sept séminaristes ou étudiants irlandais qui sont à la maison de Paris, celle de Dublin a déjà reçu les vœux de six autres, et tout annonce que le nombre ira toujours croissant : tous sont d'une régularité exemplaire, et travaillent avec bénédiction. » — *Circulaires*, t, II, p. 539.

Un an après, le 1^{er} janvier 1843, M. Poussou écrivait encore : « L'établissement formé en Irlande depuis quelques années paraît destiné à produire de grands biens dans cette

province; les confrères qui composent cette mission naissante ne sont pas nombreux, il est vrai; on n'en compte que sept qui aient fait les saints vœux; mais le rapport que leur supérieur m'a fait d'eux est bien consolant et bien propre à faire concevoir des espérances pour l'avenir. « Leur « conduite, me dit-il, ne laisse rien à désirer sous aucun « rapport : ils travaillent, ils enseignent, ils font des missions et tout ce qui leur est ordonné, avec beaucoup d'édification, et le bon Dieu bénit toutes leurs œuvres. »

« En effet, ils ont commencé leurs missions dans les premiers jours de novembre, et, après une semaine de travail, le directeur de cette mission écrivait : que non seulement le village qu'ils évangélisaient, mais toutes les campagnes à 10 milles à la ronde, étaient dans le plus grand mouvement; que les travaux étaient suspendus, et que de toutes parts on se portait en foule pour entendre les missionnaires. « Rien de plus admirable, dit ce cher confrère, que de voir « une foule d'hommes, sensiblement touchés par la grâce, « venir de plusieurs milles, au risque presque certain de « perdre leurs places chez les maîtres protestants qui les « occupent, et demeurer ici trois ou quatre jours, attendant « leur tour pour se confesser. »

« De tels commencements sont bien propres à faire penser que la divine Providence réserve en Irlande, à la petite compagnie une abondante moisson de fruits de salut. »
— *Circulaires*, t. II, p. 550.

M. Jean-Baptiste Étienne était devenu, en 1843, Supérieur général de la Congrégation. Le 1^{er} janvier 1844, il écrivait au sujet de l'Irlande et de l'établissement qui y avait été fondé : « Les lettres qui nous viennent de cette maison nous portent à bénir le Seigneur d'avoir bien voulu choisir la petite compagnie pour servir utilement l'Église sur cette terre à laquelle saint Vincent avait voué une si tendre affection, et où nos Pères ont donné de si beaux exemples de vertu. Déjà le nombre de nos confrères y est devenu

assez considérable pour qu'ils puissent se livrer aux fonctions des missions et des retraites au clergé, sans que pour cela la direction de leur collège et de leur paroisse de Dublin doive en souffrir. J'ai recueilli de la bouche même de M. Dowley, supérieur de cette maison, qui a fait récemment le voyage de Paris, des détails bien consolants sur les développements que prend cette œuvre naissante, et qui annoncent que de belles destinées lui sont réservées. » — *Circulaires*, t. III, p. 46.

L'année suivante, M. J.-B. Étienne avait le plaisir de mentionner que les heureux progrès des œuvres en Irlande l'avaient amené à y établir ce qui est la source de la vie de chaque province, un noviciat ou séminaire interne. Il écrivait à la date du 1^{er} janvier 1845 : « La Providence semble vouloir nous consoler par des bénédictions qu'elle répand sur notre colonie naissante de l'Irlande. Elle a pris une consistance et des développements qui ont paru nous indiquer que le moment était venu d'y établir un séminaire interne. Nous avons réalisé cette mesure cette année (1844), et les commencements en sont si heureux, que nous avons pleine confiance que, dans peu, il deviendra un des plus intéressants de la Compagnie. » — *Circulaires*, t. III, p. 77.

CORK. — *Maison Saint-Vincent*

Troisième établissement de la Congrégation en Irlande, 1847.

Le commencement de la maison de Cork a été en quelque sorte une reproduction de ce qui se passa à Phibsborough. Un prêtre de la ville, homme d'une haute condition, voulait ouvrir une maison de missions dans le genre de ce que fait la Congrégation de la Mission ; il voulait aussi introduire quelques changements qu'il croyait être nécessaires. Comme moyen pour arriver à cette fin, il ouvrit un collège dans la ville. Son nom était le P. Michel O'Sullivan, et il était homme à attirer des élèves, étant connu pour sa piété

et son zèle aussi bien que pour son savoir ; c'était un homme remarquable, et il occupait dans le diocèse l'emploi de vicaire général. Pendant quelques années, le collège marcha très bien, mais peu à peu survinrent des difficultés.

La main de la Providence parut visiblement ici, car croyant que son but était marqué, M. Michel O'Sullivan eut recours au supérieur de Castleknock. Il lui offrit le collège, et lui-même demanda à entrer dans la Congrégation. L'offre fut transmise au Supérieur général, qui donna son consentement. Trois de nos confrères furent envoyés à Cork pour maintenir le collège avec M. O'Sullivan et un clerc qui avait adopté ses desseins, mais aussi dans le but de s'occuper des missions. Cette communauté forma la troisième maison en Irlande, qui devient maintenant une province sous la direction de M. Dowley comme visiteur.

Ici les renseignements me manquent, et je dois supposer qu'il y a eu un intérim pour quelque temps dans la charge de supérieur local. La tradition ne rapporte pas d'autre nom que celui de M. O'Sullivan, comme premier supérieur de cette maison.

En outre de l'enseignement et de la charge de deux aumôneries dans la ville, les prêtres de la Mission avaient encore à bâtir une église ; ce qui n'était pas une petite entreprise, quand nous considérons qu'ils n'avaient pas de ressources pour cela. Mais ils savaient déjà, par expérience, que le peuple leur était favorable, et que la majorité était catholique. Se confiant donc en la Providence de Dieu dont ils faisaient l'œuvre, ils se mirent aussitôt au travail. On acheta un terrain à l'ouest de la ville, sur une colline, laquelle domine la rivière qui traverse la ville. On organisa une quête ; le peuple, dont environ les neuf dixièmes sont catholiques, s'était préparé d'avance, et l'argent affluait ; il y avait quelquefois de riches donations et de tous côtés le travail avançait régulièrement.

Mais voilà que quand l'église eut atteint sa hauteur com-

plète et qu'une partie du toit était déjà achevée, une tempête violente la renversa entièrement avec un fracas épouvantable. Ce fut un coup terrible pour les missionnaires et leurs amis; mais il n'y avait qu'à adorer la volonté de Dieu : il est rare qu'un grand travail entrepris pour sa gloire ne soit pas entravé par quelque difficulté ou opposition imprévue. Ici la difficulté n'était pas l'œuvre d'un ennemi, elle était permise par Dieu lui-même, et nous pouvons supposer que c'était pour éprouver la constance de ses serviteurs. Aussi, adorant la volonté divine ils se remirent à l'œuvre avec une nouvelle énergie.

Le peuple, de son côté, fit preuve de sa sympathie et se surpassa en générosité. Le bâtiment de ce second temple avançait vite, et il fut bientôt ouvert au culte, bien que la façade manquât encore à l'édifice.

Aujourd'hui l'église est entièrement achevée au dedans et au dehors, et elle s'élève avec ses tours, au-dessus de la ville, comme un monument de la piété et de la générosité de la ville de Cork et de ses environs.

Le jour d'ouverture de cette église, appelée l'église *Saint-Vincent sur la colline*, marque véritablement une date *mémorable* pour la ville de Cork. Ce fut d'abord parce qu'on y employa une manière simple de prêcher et d'instruire le peuple, selon la méthode simple et claire recommandée par saint Vincent de Paul, ce qui attirait la foule une fois que cette méthode fut connue de tout le monde.

Ensuite, le confessionnal était trop peu fréquenté, et le mot de confession générale était rarement entendu et, peut être plus rarement encore compris; dans la nouvelle église, il y eut et il y a une occasion facile, chaque jour et à chaque heure du jour, de pouvoir se confesser.

Enfin les cérémonies de l'Église n'étaient pas parfaitement exécutées et exerçaient peu d'attrait; on donnait même rarement le salut du saint Sacrement; les offices fréquents célébrés dans la nouvelle église, avec solennité, furent une

heureuse attraction, et des personnes ont dit que cette vue, pour elles, était « un paradis sur terre ».

Mais, dira-t-on, ne peut-on pas avoir la même chose dans les autres églises, afin de garder les fidèles dans leur propre paroisse, au moins le dimanche? Nous répondons que c'est ce qui devrait être et ce qui se réalisera peu à peu, nous l'espérons : on a constaté déjà un progrès sensible à ce point de vue. C'est désirable aussi parce que les missionnaires de l'église Saint-Vincent sont réclamés par d'autres travaux.

Nous avons dit, en effet, qu'ils étaient chargés aussi d'un collège, et avec cela encore, d'une aumônerie ; ils ont aussi une autre aumônerie aujourd'hui chez les Filles de la Charité, avec la direction d'une maison pour des femmes. Ils s'occupent enfin aux retraites ecclésiastiques et aux retraites pour les membres de la Conférence de Saint-Vincent-de-Paul et pour les dames de charité.

L'œuvre des missions n'était pas oubliée. Le pauvre peuple des campagnes, pour lequel saint Vincent a établi ces missions avec des prédications simples et efficaces, avec la confession générale et toutes les bénédictions spirituelles qui les accompagnent, les réclame. Une grande moisson est préparée ; il faut la récolter, ou du moins il faut commencer à le faire.

Pendant les grandes vacances du collège tous les prêtres de la maison Saint-Vincent qui ne sont pas absolument nécessaires pour le service de l'église, se réunissent, et avec le concours de leurs confrères de Dublin, donnent des missions partout, non seulement dans leur diocèse, mais encore dans ceux de Cloyne et Ross. La bénédiction que Dieu accorda à leurs premiers efforts fut un encouragement pour former un personnel de missionnaires.

Pour cela, il fallait une maison de missions, car jusqu'alors, les prêtres de Saint-Vincent n'avaient qu'une habitation provisoire, suffisante seulement pour une petite communauté. Ils pensèrent donc à bâtir une maison pour des

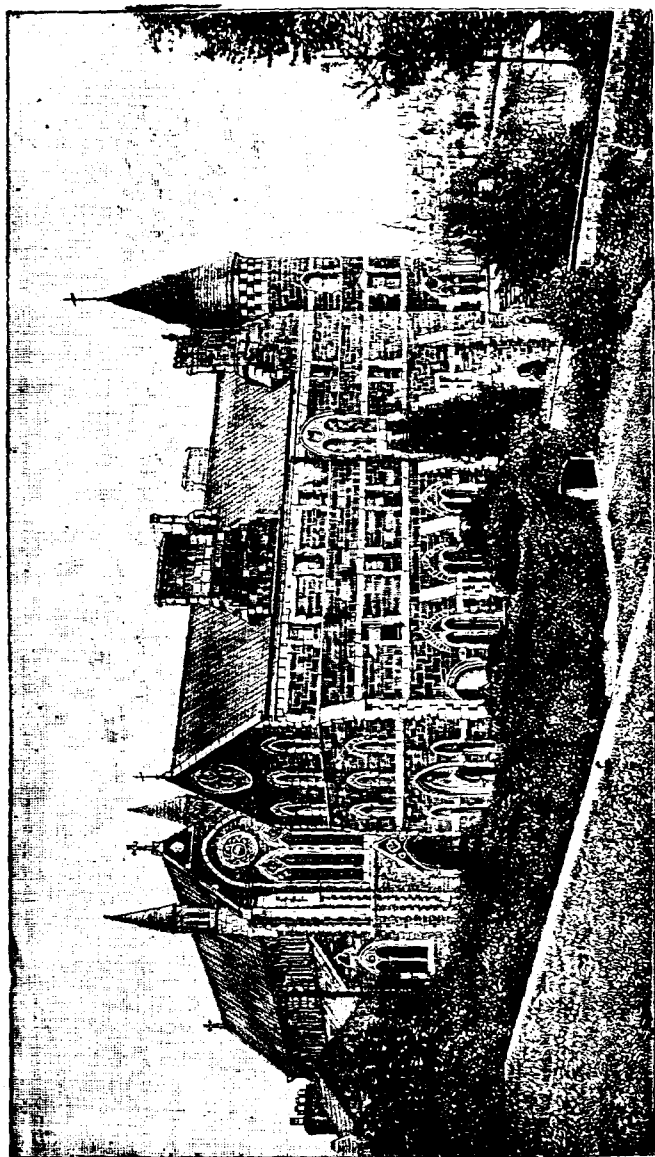
retraites ; ils organisèrent aussitôt ce qu'on appelle ici « un bazar » avec loterie, ce qui rapporta, à la suite d'un appel aux bienfaiteurs, 4 200 livres sterling.

Ensuite on fit une quête en dehors du diocèse, car les missions étaient destinées aussi aux autres diocèses lorsqu'ils en demanderaient. On commença donc le travail qui fut bientôt fini, et le bâtiment fut occupé, en partie du moins, car, à notre humble avis, il n'était ni trop grand ni trop petit. Il était trop grand pour une communauté de quelques personnes ; et un peu petit pour une retraite diocésaine ; cependant il y a eu toujours assez de place pour les prêtres avec leur évêque d'un petit diocèse, celui de Ross.

Quoi qu'il en soit, c'est, sans contredit une belle maison et particulièrement bien située à cause de la vue sur la ville du haut des terrasses qui dominent la rivière à l'entrée de la ville. A l'intérieur, vous ne trouverez rien qui puisse blesser le regard du plus sévère religieux, et s'il n'en est pas de même pour l'extérieur, cela tient uniquement à la forme des pierres du pays, qui ont été disposées d'une manière artistique par l'architecte.

Aujourd'hui, la communauté compte huit ou neuf prêtres ; il y a un personnel pour les missions qui ont été commencées officiellement. Nous pouvons encore ajouter que deux des prêtres qui avaient eu une très large part dans ces œuvres, ont été élevés à l'épiscopat en Irlande, ce sont le docteur Gilhooly et le docteur Mac Cabe.

Nous pourrions encore mentionner ici d'autres œuvres de la maison de Cork : ce sont, la charge du spirituel chez les Filles de la Charité qui ont un grand hôpital, et d'une autre communauté à la campagne, environ à 30 milles de la ville, où les Prêtres de la Mission donnent l'instruction primaire, et quelquefois élèvent des postulants pour le séminaire ; enfin quelques autres œuvres qu'ils font pour d'autres communautés.



CORK (IRLANDE.)

MAISON ET EGLISE DE LA CONGRÉGATION DE LA MISSION OU DES LAZARISTES (1907)

Comme j'ai déjà raconté la marche des missions à Dublin, je crois avoir dit ce qui suffit sur ce sujet.

En effet, pendant trente ans, les missions ont été données d'une manière régulière, surtout dans la province du Sud, et quelquefois dans les autres provinces. De temps en temps on allait jusqu'en Grande-Bretagne, et les Prêtres de la Mission travaillent maintenant à Londres. D'autres travaux les attendent encore dans un court intervalle.

Ces missions sont une œuvre très difficile, et peu encourageante à cause du peu de résultat ; car ce sont vraiment des missions pour les pauvres, et de pauvres catholiques irlandais qui se sont exilés, poussés par la misère, il y a quatre ou cinq générations, cherchant à trouver un moyen de vivre dans cette grande Babylone, Londres. Beaucoup ne sont catholiques que de nom, ayant oublié les traditions de leur pays, et se flétrissent dans cette atmosphère d'hérésie. Il en est de même pour tous nos compatriotes irlandais dans les autres grandes villes et centres industriels de l'Angleterre.

Pour ces missions, il ne suffit pas de les annoncer, il faut aller faire des visites à domicile et prier les catholiques de vouloir bien y assister ; et quelquefois il faut alors se rappeler le *compelle intrare*, pour les faire venir.

En Écosse on ne voit pas de pareils cas. Mais le calvinisme avec sa froideur sert dans la campagne à supprimer toute tendance de rapprochement.

Si seulement on pouvait déraciner le grand mal de l'intempérance, l'exemple des catholiques irlandais pourrait contribuer beaucoup à tirer des ténèbres ce pays, qui était autrefois si catholique. Mais hélas ! Jean Knox a fait bien du mal !

Daigne Dieu puissant assister les missionnaires qui travaillent dans ces contrées, lesquelles furent dans les siècles passés la consolation de l'Église.

(A suivre.)

DUBLIN

UN JUBILE

Sous ce titre, le *Freeman's Journal* de Dublin, du 6 juin 1907, a publié l'article suivant :

Hier, 5 juin, a eu lieu à l'Asile Saint-Vincent (maison de santé pour dames) une cérémonie qui mérite une mention particulière, bien que l'on se soit abstenu de lui donner de l'éclat extérieur. On célébrait le cinquantième anniversaire de la fondation de cet établissement, qui a fait, et fait encore, un si grand bien; un certain nombre d'invités, parmi lesquels beaucoup d'ecclésiastiques, étaient venus assister à la grand'messe solennelle d'actions de grâce, présidée par S. G. Mgr l'archevêque, et terminée par la bénédiction du saint Sacrement, et le chant du *Te Deum*.

Dans la *Cité de Dieu*, ce merveilleux écrit de saint Augustin, nous lisons que de tous les maux qui affligent l'humanité, le péché est le plus grand, et après le péché, la folie; mais ceux qui ne sont pas en contact journalier avec des personnes privées de la raison, ne se doutent pas de la souffrance qui est généralement leur partage; c'est dans le but de procurer la paix et la consolation à des infortunées de ce genre, que l'asile Saint-Vincent a été fondé, et il a parfaitement répondu à ce que l'on en attendait.

Son histoire est très simple; il y a un peu plus d'un demi-siècle, que quelques milliers de livres sterling furent légués par testament pour une œuvre de charité, sans désignation spéciale. Il arriva providentiellement que la destination de cette somme fut laissée à M. Thomas Fitzpatrick, de Dublin, médecin, qui a fait honneur à sa religion, à sa patrie et à sa profession. Avec des dehors modestes et réservés, ce n'était pas un homme ordinaire; il était doué d'un rare bon sens, et d'un caractère très compatissant. Il connaissait le besoin d'une maison de santé, qui fût un intermédiaire entre les luxueux établissements privés et les asiles des in-

digents; après mûre réflexion, il fit l'acquisition d'une propriété à Fairview, afin d'y recevoir des dames aliénées, de familles peu aisées, et particulièrement des religieuses appartenant à des communautés pauvres.

Pour assurer le succès de l'établissement, il en confia la direction aux Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, et on peut dire que, pendant les cinquante ans qui viennent de s'écouler, elles y ont accompli des merveilles de charité par le dévouement et la délicatesse avec lesquels elles soignent des personnes atteintes de maladies mentales, bien plus à plaindre que celles dont les souffrances ne sont que physiques.

Peu à peu, l'établissement, commencé avec sept ou huit malades, dut élargir ses murs, et ajouter bâtiment à bâtiment, ce qui lui permet actuellement d'en abriter cent vingt, qui n'y trouvent pas moins de bien-être que dans les maisons de ce genre les mieux installées. La propriété, évaluée au début à moins de 4 000 livres, en vaut aujourd'hui 42 000.

Dans les cinquante ans passés, 868 malades ont été admises, dont 405 sont sorties guéries.

Tandis que la modique pension, reçue pour la majorité des malades, suffit à peine à leur entretien, quelques dames fortunées payent un prix élevé, ce qui permet à l'administration de recevoir un plus grand nombre de pensionnaires pauvres. L'administration, composée moitié d'ecclésiastiques, moitié de laïques est sous la présidence de Mgr l'archevêque. A chaque trimestre, la supérieure rend ses comptes, et le surplus, lorsqu'il y en a, est appliqué exclusivement à étendre les bienfaits de l'établissement.

Par une heureuse coïncidence, le célébrant de la grand-messe était Mgr Fitzpatrick, fils du vénéré et regretté fondateur.

Avant de quitter la maison, Mgr l'archevêque, exprima la vive satisfaction que cette fête lui avait procurée, et adressa aux sœurs des paroles de félicitations, pleines d'en-

couragement. Sa Grandeur, ayant un rendez-vous ailleurs, fut empêchée de participer à l'excellent lunch préparé pour les invités, auquel chacun fit honneur.

Un des fils du digne fondateur de l'asile Saint-Vincent entra dans la Congrégation de la Mission, dont il promettait de devenir un ornement, mais il fut trouvé mûr pour le ciel, presque au début de sa carrière apostolique.

ITALIE

SESSA AURUNCA

*Lettre de la sœur CARUSIO, Fille de la Charité,
à la sœur MAURICE, visitatrice à Naples*

Sessa Aurunca, 23 mai 1907.

Le 20 courant, lundi de la Pentecôte, vers onze heures et demie, juste au moment où nous venions de sortir de la chapelle après l'examen particulier, à peine arrivées sur le seuil de la cuisine, nous entendîmes un coup de tonnerre comme jamais de ma vie je n'en avais entendu. La foudre se déchargea sur la coupole de notre église, l'enfonçant horriblement et renversant en grande partie le maître autel avec les chandeliers, les fleurs, etc..., réduisant en débris toutes les vitres des fenêtres, laissant sur le tabernacle lui-même une légère trace de son passage.

Que vous dire de la statue de notre Mère Immaculée, demeurée intacte, tandis que les chandeliers placés à ses pieds avaient été réduits en petits morceaux ! J'aime à y voir une attention du ciel. Mais là ne s'arrêta point la protection dont nous avons été l'objet.

La foudre, après avoir ainsi endommagé le temple, enfonça la porte interne ; elle monte à la salle des femmes, allume les fils électriques ; puis, avec violence, met en pièces toutes les vitres des corridors, jette à bas une autre porte,

détériorant tout ce qu'elle rencontre, visite aussi la pharmacie, y brise aussi tous les carreaux, arrache la poignée de la porte, perce le mur de l'autre chambre et poursuit sa course, réduisant en morceaux un gradin de marbre. Elle s'introduit dans le conduit de l'eau, s'attache au robinet de métal en le brûlant. En un instant tous les corridors sont inondés. Quel moment de terreur ! je ne sais comment nous eûmes la force de résister !

Grâces à Dieu, dans tout ce désastre il n'y eut aucune victime. Seule, la jeune fille de la cuisine eut une légère brûlure au bras et une contraction du nerf de la bouche, mais elle est complètement remise.

Une enfant poitrinaire, qui se trouvait dans une petite chambre isolée, fut aussi visitée par la foudre, laquelle suivit le mur en y laissant ses traces jusqu'à l'endroit où l'enfant était couchée et s'arrêta.

Tout le monde ici crie au miracle, en voyant tous les habitants de l'hôpital sains et saufs au milieu de tant de ruines : on dit que Dieu a voulu protéger les sœurs et leur œuvre.

Je reconnais vraiment, ma très respectable sœur, qu'une main invisible nous a, en quelque sorte, chassées des locaux où, sans nul doute, nous aurions été frappées. Nous étions à peine sorties de l'église et, peu auparavant, toutes réunies à la pharmacie pour donner les médicaments aux pauvres ! Mon Dieu ! dans une pièce aussi petite, nous serions mortes au moins d'asphyxie.

Veillez rendre grâces avec nous et me croire, etc.

SŒUR CARUSIO.

ASIE

PERSE

Nous saluons avec plaisir l'apparition du troisième tome des *Homélies* de Jacques de Saroug, publiées dans le texte chaldéen par Paul Bedjan, lazariste. En voici le titre : *Homiliae selectae Mar-Jacobi Sarugensis*, quas edidit Paulus Bedjan, Congr. Missionis, Lazarista. Tomus III, Lipsiae, Harrasowitz, 1907. In-8 de xiv-914 pages.

L'orientaliste français, M. l'abbé Martin, dans diverses Revues, et le P. Zingerle, dans ses *Monumenta Syriaca*, ont publié, de leur côté, certains fragments de Jacques de Saroug. Dans le courant de l'année 1876, M. l'abbé Martin, en publiant l'homélie sur *la Chute des idoles*, par Jacques de Saroug, dans la *Zeitschrift der Deutsch Morgenl. Gesellschaft*, t. XXIX, p. 107, la fait précéder des réflexions suivantes :

« Que d'idées fines et en même temps rigoureusement exactes, semées dans les tirades du poète syrien contre l'amour de l'argent ! Il y a dans ce petit poème de la mise en scène, du mouvement, de l'action, de la vie, et quoique les personnages ne soient pas nombreux, ce petit drame est loin d'être dépourvu d'intérêt. En faisant parler ou agir ses personnages, le poète monophysite trouve des moyens d'émettre des observations piquantes d'originalité et de justesse qui feraient honneur à plus d'un moraliste européen.

« Ce petit poème fera donc mieux connaître l'auteur auquel nous l'empruntons, nous dévoilera quelques côtés nouveaux dans son génie et montrera tout ce qu'il y avait

de souplesse dans le plus fécond des écrivains de la Syrie chrétienne du sixième siècle. »

Tel est l'auteur dont M. Bedjan publie les *Homélies* et dont il nous donne de nombreux écrits encore inédits, C'est le fruit de laborieuses recherches ; il dit dans son avant-propos (p. 6) : « Voici la liste des homélies de ce troisième volume, suite des deux précédents avec l'indication des manuscrits d'où je les ai tirés. » Et il ajoute bien légitimement : « Que de démarches, que de voyages, que de dépenses et que de travaux pour consulter tant de manuscrits ! »

C'est, en effet, une énorme quantité de documents qu'il a fait entrer depuis quelques années dans le courant de la littérature historique et religieuse de langue chaldéenne. Nous voyons avec plaisir qu'en tête de chacun de ses volumes, M. Bedjan met maintenant une étude historique et critique. Il nous reste cependant un regret que nous allons exprimer. Disons que ce regret est tout à fait relatif, car on ne peut demander aux forces d'un seul homme plus que n'a fait M. Bedjan. Mais combien nous regrettons qu'après de lui le savant orientaliste n'ait pas eu un collaborateur, avec le concours duquel il eut pu accompagner de notes historiques plus fréquentes et d'une traduction latine en regard du texte, les documents de langue chaldéenne qu'il a publiés. L'utilisation de ces précieuses publications sur la liturgie, l'histoire, la législation religieuse et civile, etc. eut été aussitôt immensément facilitée ; leur valeur, eût été décuplée. Peut-être n'est-il pas trop tard encore pour aviser à cette amélioration.

A. M.

AFRIQUE

MADAGASCAR

LA MORT DE M. FRANÇOIS MIÉVILLE, MISSIONNAIRE LAZARISTE

*Lettre de Mgr CROUZET, Vicaire apostolique
de Madagascar-Sud, à M. A. FIAT, Supérieur général.*

Fort-Dauphin, 10 mai 1907.

C'était aux premiers jours de novembre 1906. A l'approche de mon départ, je vous pressais de me donner des aides pour notre mission de Madagascar. Vous vous défendiez très faiblement, en père qui a déjà tout prévu. « Écrivez, me dites-vous, à M. Miéville qui est à Marseille. Il a cinquante ans, mais il est encore robuste, plein de bonne volonté. Je le crois à même de vous rendre de longs et véritables services. »

Je n'avais jamais vu M. Miéville, je ne le connaissais pas. Me conformant à vos conseils, je lui écrivis le jour même. La réponse ne fit pas attendre, je voudrais le transcrire en son entier. Notre cher confrère acceptait de venir partager nos travaux et nos peines. Il se donnait à notre vicariat, sans enthousiasme, sans illusions, sans arrière-pensées, sans regrets ni appréhensions. Il le faisait bonnement, simplement, à la missionnaire. Il m'exposait son état, m'expliquait comment il se sentait capable de se rendre utile, ne ne mettant d'autres limites à ses dispositions que celles de ses forces physiques. De cet instant M. Miéville nous appartenait.

Le 24 novembre j'arrivai à Marseille. Le départ était fixé

au lendemain. La première entrevue avec notre nouveau collaborateur fut consolante pour moi. Je vis un homme actif, entreprenant, vigoureux, disposé à tout. Les longues années vécues en Algérie et en Orient lui fournissaient une somme d'expérience précieuse. Il n'était point novice en pays plus ou moins exotique.

La bonne impression que j'avais reçue ne fit que se confirmer durant cet interminable voyage d'un mois qui conduisit de Marseille à Fort-Dauphin. M. Miéville ne se démentit pas un seul instant. D'un tempérament plutôt gai et jovial, doué d'un aimable penchant pour la plaisanterie, jamais il ne se départit de cette gravité bienveillante qui lui valut et l'estime et le respect de tous les passagers.

La belle nuit de Noël nous trouva sur le bateau annexe qui dessert la côte est de la grande île. Nous étions entre Manaryary et Farafangana. La mer, si souvent désagréable dans ces parages, « était tombée », comme disent les marins. M. Canitrot et moi avons eu la consolation d'offrir le saint sacrifice à minuit. M. Miéville me demanda de se réserver. Il devait débarquer au matin, nous ne savions à quelle heure, et son plus vif désir était de monter à l'autel en arrivant à Farafangana et de mettre ainsi ses premiers pas sur la terre qu'il allait évangéliser, sous la protection de Jésus naissant. Cette heureuse coïncidence était pour lui plus qu'un encouragement, il y voyait une promesse et une assurance. Il en fut ainsi. Je me séparai de ce brave missionnaire avec la joie qu'avaient fait pénétrer en moi les espérances les plus consolantes.

M. Miéville alla vite rejoindre M. Leclerc à Vangaindrano.

Vangaindrano est un centre très peuplé. Plus de dix mille Malgaches sont groupés en plusieurs villages autour de la résidence des missionnaires, le zèle ne manque donc pas d'aliment et, s'il rencontre des obstacles, les résultats à obtenir doivent exciter le courage à les surmonter. Il

ne faut pas s'endormir dans une plate quiétude, car, en ces lieux, les esprits, les cœurs sont tiraillés, ils sont travaillés, ils se donnent, ils appartiennent à qui sait les attirer, à qui sait les prendre.

M. Miéville ne se laissa pas hypnotiser par les premières difficultés. Malgré ses nombreuses années de mission ou mieux à cause de ses nombreuses années de mission, il se rendit vite un compte exact de sa nouvelle situation. Une lettre de lui nous ouvrira une large éclaircie et nous le montrera en face de lui-même, en face de ses obligations, et sera le plus grand éloge qu'on puisse adresser à sa mémoire, car vous le savez, mon Père, M. Miéville n'est plus. Dieu l'a rappelé pour le placer, selon une expression de saint Vincent de Paul, dans la grande « communauté du ciel », où il demeure toujours des nôtres.

Voici donc ce que m'écrivait ce cher et regretté confrère à la date du 5 avril 1907.

« Vous me reprochez amicalement la brièveté de mes lettres ; jusqu'ici il m'a été difficile de vous donner de longs et nombreux détails. Les jours se ressemblent passablement à Vangaindrano et la persistance des pluies n'est pas de nature à en rompre la monotonie. Il y a toujours quelque chose à dire, mais encore faut-il que ce quelque chose en vaille la peine. Ici tout est neuf pour moi, et, pour apprécier, il est nécessaire que s'éclaircisse le point de vue où je dois me placer. Les personnes et les choses me sont encore inconnues.

« Il me paraît évident, tout d'abord, qu'il n'y a aucun développement à attendre de notre mission tant que nous ne pourrons pas nous mettre en rapports directs avec les Malgaches et causer librement avec eux comme le font depuis longtemps nos confrères de Farafangana et d'ailleurs, qui parlent admirablement la langue des indigènes. Je l'ai si bien compris, avant que vous m'en adressiez la recommandation que, malgré les difficultés inhérentes à mon âge,

je me suis mis sur les bancs et je m'efforce d'arriver à me faire comprendre. Je réussirai avec le temps et la grâce de Dieu.

« — Et, en attendant, me direz-vous, quelles sont vos occupations ?

« J'ai cherché à m'en créer et, après m'être entendu avec M. Leclerc, voici la part de travail que j'ai assumée.

« D'abord, j'ai composé des instructions très simples et brèves, je les fais traduire au fur et à mesure par notre catéchiste qui ensuite les lit au peuple avec un certain brio. Ce n'est pas précisément le rêve, mais il me revient que nos braves gens sont satisfaits. J'emploie le même système pour enseigner et expliquer le catéchisme. J'obtiens des réponses, quand j'interroge nos enfants, qui me donnent la conviction d'être le plus souvent compris.

« Je m'occupe également de l'enseignement à l'école et j'en profite pour mettre notre jeunesse en garde contre certaines idées que leur apporte la civilisation et qui n'ont aucun rapport avec elle. Je réunis les jeunes gens qui nous viennent de chez nos confrères de Farafangana, Ivato, Vohipeno et je m'efforce de les conserver dans les principes qu'on leur a inculqués et dont ils s'éloigneraient facilement si on les laissait livrés à eux-mêmes. En un mot, dans ma sphère modeste, je cherche à rendre ma chétive personne utile à la mission et à ses œuvres. »

Cette lettre, qui se passe de commentaires, est, je l'ai dit plus haut, du 5 avril 1907 ; elle ne m'est parvenue que le 18 du même mois. Or, le 6 mai, je recevais à la même heure des télégrammes de MM. Leclerc et Lasne et nous apprenions, en même temps que la maladie, la mort de ce zélé missionnaire. Parmi nous son séjour a été exactement de quatre mois et deux semaines et il nous quitte alors que son concours allait nous être plus utile encore. Je l'avais désigné comme directeur du groupe scolaire de Vangaindrano ; son grade de bachelier ès lettres et ses titres d'ancien pro-

fesseur rendaient sûre une autorisation qui va nous être nécessaire.

Sans doute, me direz-vous, il est des événements qu'il faut voir de haut, et adorer la main qui frappe et multiplie les épreuves; mais ces épreuves, Monsieur et très honoré Père, vous tenez à les adoucir et si le bon Dieu veut que nous pleurions un confrère qui a forcé l'estime de tous ceux qui l'ont connu ici, vous penserez que la place qu'il occupait si bien demande des ouvriers et vous ne laisserez pas sans pasteur ces ouailles que la divine Providence nous a confiées.

† J. CROUZET, C. M.
Vicaire apostolique.

*Lettre de M. J. LECLERC, prêtre de la Mission,
à M. A. FIAT, Supérieur général.*

Vangaindrano, 22 juin 1907.

Il m'a été facile de comprendre l'étonnement et la peine que vous avez éprouvés en apprenant, par le câblogramme de Sa Grandeur, Mgr Crouzet, la mort inopinée de notre tant regretté M. Miéville.

Si c'est une perte immense pour la mission de Madagascar en général, c'en est une plus spécialement pour Vangaindrano et encore plus pour moi personnellement, qui avais attendu si longtemps et si impatiemment l'arrivée d'un confrère. J'avais appris la venue et la destination du cher M. Miéville avec d'autant plus de joie que j'avais été à même d'apprécier ses éminentes qualités pendant les trois années passées avec lui à Kouba, en Algérie. Pendant les quatre mois qu'il a vécu ici, je l'ai mieux connu encore et je me réjouissais non seulement à la pensée que désormais je vivrais un peu plus de la vie de communauté à laquelle je n'étais plus habitué, mais encore à celle que ce bon confrère avec sa grande expérience ferait beaucoup de

bien parmi notre population indigène et surtout auprès des enfants.

Mais Dieu, dans ses desseins insondables, en avait jugé autrement et se contenta de la bonne volonté et du désir de se dévouer qu'avait M. Miéville pour le rappeler aussitôt à lui.

Ce fut, en effet, dans la nuit du 4 mai à une heure vingt qu'il rendit son âme à Dieu, emporté par cette terrible fièvre bilieuse qui pardonne rarement. Malgré mon état de santé, car depuis plusieurs jours j'avais aussi la fièvre, mais par accès seulement, je pus dans la journée du vendredi confesser le pauvre malade, qui me dit alors se sentir s'en aller. Je ne voulais en aucune façon m'arrêter à la pensée que cela pouvait être et pourrait arriver si vite. Vers quatre heures du soir, grelottant de fièvre moi-même, j'allai voir M. Miéville que je trouvai bien faible et presque déjà dans l'état comateux : je sentis que le dénouement ne se ferait peut-être pas attendre et donnai les derniers sacrements à mon pauvre confrère qui me reconnaissait à grand'peine. J'aurais voulu faire davantage et le veiller jusqu'au dernier moment ; je sentais mes forces me trahir, je dus abandonner M. Miéville aux soins de mon jeune maître d'école et j'allai me reposer en lui disant de m'avertir dès qu'il y aurait danger.

Je fus appelé vers une heure du matin, mais le cher M. Miéville venait de rendre son âme à Dieu. Vous dire ma douleur, Monsieur et très honoré Père, en ce moment serait impossible ; elle m'accablait, et la fièvre aidant j'eus à peine la force de veiller à ce qu'on rendit au cher défunt les derniers devoirs le plus convenablement possible.

J'avais télégraphié à M. Lasne de m'envoyer quelqu'un pour venir à mon aide, et malgré toute la diligence qu'apporta M. Hiard faisant les 70 kilomètres, qui me séparent de Farafangana en quinze heures de filanzana, ce dernier arriva après la mort de M. Miéville.

Et maintenant, Monsieur et très honoré Père, me voilà seul de nouveau ! Monseigneur, que j'ai eu occasion de voir depuis, à son passage pour Tuléar où il se rendait m'a bien promis qu'il ne me laisserait plus seul si longtemps que par le passé et il m'a dit qu'il vous avait écrit pour avoir du renfort. Nous sommes vraiment trop peu à Madagascar et trop éloignés les uns des autres pour qu'en cas de maladie nous puissions nous venir au secours les uns des autres.

Je comprends fort bien, Monsieur et très honoré Père, votre embarras dans ces temps si difficiles, et malgré tout je mets ma confiance en Dieu et je prie avec toute la ferveur dont je suis capable notre saint fondateur de ne pas délaisser sa chère mission de Madagascar, qu'il aimait et pour laquelle il s'est autrefois imposé tant de sacrifices !

Veuillez agréer, etc.

Joseph LECLERC.

FARAFANGANA

*Lettre de sœur JOURDAIN, Fille de la Charité,
à sœur N..., à Paris.*

Léproserie de Farafangana, 19 mars 1907.

Comme le temps passe ! Voilà déjà trois ans et demi que j'ai le bonheur d'être à Farafangana, toujours aussi heureuse qu'au commencement. Le pire de tout, c'est que je ne suis pas encore parvenue à déchiffrer le langage malgache. Je commence à savoir me faire comprendre pour les choses ordinaires mieux que je ne comprends, ce qui me vexe bien.

Nos écolières d'il y a trois ans sont maintenant plus grandes que moi. La neuvième vient de se marier et cinquante sont baptisées. Il y en a malheureusement quelques-unes qui n'ont pas été fidèles à la grâce du bon Dieu ; perdues par les parents eux-mêmes et entraînées par les

mauvais exemples, elles sont excusables et sont heureusement en très petit nombre. Mais je puis vous assurer, ma chère sœur, que ces pauvres égarées sont mon poids et ma douleur, et quand je les rencontre dans la rue, tantôt je les accable de reproches, tantôt je leur parle avec douceur pour les faire revenir; alors, pour le coup, tant bien que mal, tout mon malgache y passe.

Nos petites mariées sont bien gentilles; il y en a cinq qui ont de gentils bébés. Cela fait plaisir de les voir arriver le dimanche à l'église avec les bébés sur le dos, et se mettre toujours à leur ancienne place, près de nous. Il est rare qu'une d'elles manque la communion mensuelle, et s'il se rencontre une fête dans le mois, elles s'approchent encore de la sainte table, toujours avec les bébés sur le dos. Elles ne s'en séparent pas, même pour aller à confesse. Le mois passé, j'en vois une qui se dirige vers le confessionnal avec le petit qui dormait sur son dos; moi, je n'avais pas de repos et me disais : s'il s'éveille, comme il va crier; mais tout a bien marché jusqu'au bout.

Après Pâques, nous espérons marier encore quatre de nos filles. Que le bon Dieu veuille les bénir et les garder sages! Elles viennent à l'école jusqu'à la veille de leur mariage, et le matin de ce grand jour arrivé, la mariée vient encore à la classe pour s'habiller; puis nous l'emmenons à l'église, escortée de toutes ses compagnes. Après la cérémonie, les époux, ainsi que la famille et les amies, viennent à Ambatoabo (la léproserie), saluer notre bonne supérieure, et reçoivent quelques petits cadeaux; ma sœur supérieure leur offre aussi du thé, ce qui fait bien plaisir à tout le monde. Le dîner fini, ils chantent des cantiques, et tout le cortège se rend ensuite à l'église pour le salut du saint Sacrement à quatre heures. Les mariages se font toujours le dimanche, à la grand'messe, et M. Lasne ne manque jamais de faire un sermon très pratique pour la circonstance.

Les petites mariées continuent de venir de temps en temps

à la classe, tantôt avec de l'étoffe pour faire l'une ou l'autre chose, ou avec des raccommodages dont elles sortent difficilement toutes seules, ou bien pour nous montrer leurs bébés malades, afin d'avoir des remèdes, car nous avons une petite pharmacie, précieux cadeau fait par mon ancienne et bonne sœur supérieure et par mes anciennes compagnes, ce qui nous aide à faire beaucoup de bien. En effet, le matin, de sept à huit heures, c'est un cortège sans fin, de femmes de la paroisse qui viennent avec leurs enfants malades, pour avoir des remèdes ; il y en a parfois qui n'ont plus que les yeux à fermer, aussi à ceux là le précieux passeport est vite délivré.

Après la classe, nous faisons une bonne tournée dans les villages, toujours avec la petite tente remplie de remèdes pour tous les maux. Au commencement, nos pauvres gens nous voyaient arriver avec des yeux méfiants, mais maintenant, ils nous appellent de tous les côtés, surtout pour les enfants. Nous faisons aussi « *ami* » avec les bons grands-pères et grand'mères, en leur apportant quelques petites douceurs pour leur poitrine, et de cette manière, nous pouvons les instruire de notre mieux ; et quand nous les voyons baisser, nous leur demandons s'ils n'aimeraient pas de voir le missionnaire qui est si bon pour les malades de la paroisse, leur disons-nous ; ordinairement ils acceptent et partent de ce monde avec la grâce du baptême ! Pour les petits enfants, nous opérons souvent nous-mêmes, car la plupart du temps, nous les trouvons à l'extrémité.

Le dimanche, l'église est remplie de monde, les parents des enfants commencent à la bien fréquenter, toujours avec les enfants sur le dos, aussi parfois, font-ils un curieux concert ! Après la grand'messe, le missionnaire, M. Lasne, fait le catéchisme aux adultes. Nos enfants qui ont fait la première communion y assistent également. Il y en a d'ordinaire quatre-vingts à cent. L'année passée, quelques bonnes vieilles assistaient à ce catéchisme et désiraient beaucoup le

baptême; mais comme les choses entraient difficilement dans leur tête, M. Lasne nous demanda de leur aider à apprendre leurs prières après la classe, ce que nous fîmes de notre mieux. D'autres personnes, voyant cela, demandèrent à venir aussi; quelques enfants engagèrent leurs parents à faire de même et le nombre de ces grands élèves a si bien augmenté que maintenant il y en a une soixantaine d'inscrits. Tous les mardis, de neuf à dix heures, pendant que les enfants sont en récréation, ils se réunissent à la classe et M. Lasne vient leur faire le catéchisme. Un quart d'heure avant neuf heures, les enfants se dirigent chacune de leur côté pour chercher leurs parents et elles les amènent toutes joyeuses; nous les encourageons dans leur tâche. Un jour, en passant, je dis à la mère d'une enfant : « N'oubliez pas que c'est mardi aujourd'hui. — Je ne pourrai pas venir, me dit-elle, car je dois préparer à manger. » En arrivant à la classe, je dis cela à sa petite qui a environ dix ans. « Je vais la chercher, dit-elle, il faudra bien qu'elle vienne et moi je ferai cuire le riz ». Et la voilà qui part et la bonne femme arrive au catéchisme, tout en riant, avec un enfant sur le dos et un sur le bras.

Hier, beau jour de Pâques, l'église était comble; chrétiens et enfants étaient à leur poste et il y avait grande communion générale. Dimanche prochain, nous aurons le mariage de notre petite sous-maitresse de classe.

Le bateau du 25 nous a apporté le colis tant désiré et que de belles et bonnes choses nous y avons trouvées ! Je vous remercie encore une fois de toutes vos bontés, que le bon Dieu vous en récompense, ma bien chère sœur.

Sœur JOURDAIN.

AMERIQUE

PROVINCE DES ANTILLES

ILE DE CUBA

RENSEIGNEMENTS SUR LES ÉTABLISSEMENTS DES FILLES DE LA CHARITÉ DANS L'ILE DE CUBA

(Extrait des *Annales*, édition espagnole, année 1906, p. 530.)

Mai 1906.

Les Filles de la Charité se sont établies à Cuba en 1851, et elles comptent aujourd'hui (1906), seize maisons dans cette république, malgré un bon nombre d'autres maisons qu'elles ont dû abandonner à l'époque où fut proclamée l'indépendance de l'île (1898).

LA HAVANE. — 1^o *Collège de l'Immaculée Conception*
(rue *Ancha del Norte*, n^o 259).

Cet établissement est la maison centrale ou provinciale des Filles de la Charité à Cuba; il a été fondé en 1873 et il a plus de trente sœurs en comptant celles qui sont âgées ou malades. L'édifice est assez bien construit : il a des salles spacieuses pour les dortoirs et les classes, et tous les appartements nécessaires pour un collège si important; en outre, le collège possède un terrain autour de la maison, qui peut servir pour agrandir l'édifice. — Le nombre des élèves qui fréquentent le collège actuellement est de 507 enfants, ainsi divisées : pensionnaires internes, 41; externes, 28; élèves payant une petite pension, 51; élèves gratuites de la classe blanche, 150; élèves gratuites, mais de couleur (né-

gresses), 167; élèves très petites, 70. Ce qui fait 120 élèves qui payent, et 387 qui sont gratuites.

On donne à plusieurs de ces élèves gratuites non seulement l'instruction, mais aussi la nourriture.

Comme on peut le remarquer, on admet dans ce collège des jeunes filles de toutes les classes : riches ou aisées; blanches ou négresses. et pauvres. — Depuis la fondation du collège le nombre des élèves internes qu'il a reçu est de 261, et des externes est de 1 165, ce qui donne le total de 1 426 élèves qui ont reçu une éducation religieuse dans ce collège.

On y a fondé l'association des enfants de Marie, soit pour les internes, soit pour les externes.

Pour les internes, l'association a été canoniquement établie le 30 mai 1878. Aujourd'hui elle compte 37 membres. Ont été reçues depuis la fondation 180 enfants de Marie; de ces enfants : 12 se sont faites religieuses, d'autres se sont mariées et sont aujourd'hui des modèles de mères chrétiennes. Les enfants de Marie internes observent exactement le règlement de l'association et ont divers exercices de piété en commun. La réception des sacrements est fréquente, toutes communient au moins deux fois le mois. On remarque que les élèves à leur entrée au collège changent de conduite, pour pouvoir être admises comme aspirantes à l'association. L'association est un moyen puissant pour faire que les enfants se corrigent de leurs défauts, et sans son influence, il serait très difficile de maintenir la discipline et de leur faire aimer les exercices de piété.

L'association des enfants de Marie pour les externes a été canoniquement établie le 29 mai 1880. Les associées sont actuellement 80, et depuis la fondation l'association en a reçu 683. Dans ce nombre élevés, il n'y en a que 4 qui sont entrées en religion.

Ces enfants de Marie ont parfois bien du mérite à observer exactement le règlement de l'association, et il est

vraiment édifiant de voir les généreux efforts de plusieurs d'entre elles, soit pour remplir leurs devoirs de religion, soit pour assister aux réunions et exercices de l'association.

Aux jours de réunion, quelques-unes des anciennes élèves, appartenant à la classe ouvrière viennent pour y assister et elles profitent de cette occasion pour se confesser, communier et revoir leurs compagnes de l'association.

LA HAVANE. — 2^e *Classe externe payante ;
école Sainte-Edwige.*

Cette classe moyenne a été établie le 4 septembre 1899 pour faciliter les moyens d'éducation aux filles des familles peu aisées, mais qui ne voulaient point envoyer leurs enfants à la classe gratuite.

Dans cette classe moyenne, la petite pension que l'on paye est de 13 pesos en argent (25 fr.), et quelques élèves payent encore moins. Les enfants sont instruites sur toutes les branches de l'enseignement primaire et sont formées à tous les travaux de leur sexe; elles y apprennent aussi la grammaire anglaise. Et surtout on leur enseigne la connaissance de Dieu et la doctrine chrétienne.

Cette classe est toujours fréquentée en moyenne par cinquante à soixante jeunes filles.

Pour les encourager dans la pratique de la vertu on a établi parmi elles aussi une association des Enfants de Marie en date du 31 mai 1900.

Cet établissement est appelé à faire parmi les familles de Cuba un bien très appréciable par l'éducation religieuse d'un si grand nombre de filles.

Manuel BURGOS, C. M.

(A suivre.)

COLOMBIE

MGR EMMANUEL ARBOLEDA, C. M., ARCHEVÊQUE DE POPAYAN

*Lettre de M. CASTIAU, prêtre de la Mission, à M. A. FIAT,
Supérieur général*

Petit séminaire de Popayan, 13 mai 1907.

Vous avez su le choix qu'a daigné faire Sa Sainteté Pie X, de notre vénéré confrère M. Emmanuel Arboleda, supérieur du petit séminaire de Popayan, pour l'élever au siège archiépiscopal de la même ville. Les hautes vertus de mon supérieur, son humilité, sa grande charité, sa prudence, et sa science profonde avaient attiré les regards dès son arrivée au petit séminaire de cette ville. En outre, son origine, la distinction de sa famille le mettaient en relations avec les familles les plus illustres de Popayan et de toute la vallée du Cauca. L'an passé, le jour de la Translation des reliques de saint Vincent, il prononça un sermon à la fois simple et profond sur l'humilité. Dès ce jour, on parla de lui comme archevêque de Popayan. Vous savez quelles ont été ses craintes et ses inquiétudes, et comme il demandait au Seigneur de le préserver de cette charge pesante. Plusieurs fois, il supplia nos enfants d'offrir leurs communions pour ses intentions personnelles. Mais Notre-Seigneur, qui se plaît à exalter les humbles, voulait que l'apostolat de son serviteur eût des limites plus larges que l'enceinte d'un séminaire.

Le jour de Pâques, 31 mars, à une heure du soir, Son Eminence le délégué apostolique de Bogota envoyait un télégramme à M. Arboleda, lui annonçant son élévation à la dignité archiépiscopale. La même nouvelle était communiquée au vicaire capitulaire doyen du chapitre, et au gouverneur de la ville. Aussitôt toutes les cloches de la ville se

mettent en branle pour annoncer l'heureuse nouvelle : l'Église du Cauca avait un nouveau pasteur.

Le gouverneur vint avec tous les membres de l'administration civile rendre visite au nouvel archevêque préconisé la veille, à Rome. Depuis lors, les visites n'ont point cessé : cartes et télégrammes arrivaient à chaque instant. Le corps des officiers, ayant à leur tête le fils du ministre de la guerre, vinrent saluer M. Arboleda. Le même jour, à huit heures du soir, retraite donnée par la musique militaire, devant la porte du séminaire. Seuls, nos élèves étaient tristes, car ils savaient qu'ils allaient perdre un père qui les aimait tendrement, et qui leur était profondément dévoué.

La peine de mes confrères et la mienne ne peut s'exprimer dans une lettre. Il y a deux ans, vous avez connu M. Arboleda dans un voyage qu'il fit à Paris, pour rétablir sa santé défaillante par suite d'un travail excessif ; vous l'avez apprécié. A son retour de France, il vint ici, fut mon supérieur ; pendant près de deux ans, je puis dire qu'il a été un ami et un père.

Appelé à Bogota, capitale de la Colombie, par son Éminence le délégué apostolique, M. Arboleda nous a quittés, il y a peu de jours, pour se rendre en cette capitale de la République. Leurs Excellences les archevêques de Bogota et de Medellin, Leurs Grandeurs les évêques de Garzon, d'Ibagué, avaient, aussitôt la nouvelle connue, envoyé des télégrammes de félicitations à notre illustre confrère. Il en fut de même de la part de notre si chrétien et si fervent catholique président de la République, M. Reyes.

M. Arboleda sera consacré à Bogota, selon toute probabilité : c'est le désir de son Excellence le délégué apostolique. Je ne vous dis rien du voyage de mon ancien supérieur jusqu'à Bogota, et de son passage à Cali et à Carthago, sa ville natale ; partout se manifestait une joie très vive de la part des fidèles et du clergé, enchantés de cette nomination. A Cali, toute la troupe sortit au devant de M. Arboleda,

qui fit son entrée dans cette ville au son de la musique militaire, précédé du régiment et d'environ cent cinquante messieurs à cheval. Le même accueil triomphal se répéta à Cartago : *Exaltavit humiles*, pouvons nous dire en toute vérité.

Si l'obéissance me laisse ici au petit séminaire, croyez, mon très honoré Père, que je travaillerai toujours avec un absolu dévouement à cette œuvre importante de l'éducation des enfants, d'enfants surtout qui doivent être plus tard, les ministres du Seigneur. La grandeur de l'œuvre me soutiendra dans les difficultés de la tâche, ainsi que le désir d'aider notre vénéré et illustre confrère, et de lui trouver des vocations pour son immense diocèse. Vos prières nous aideront à obtenir ce résultat.

Veuillez me croire, etc,

A. CASTIAU.

CHILI

VOYAGE DE BUENOS-AYRES A SANTIAGO DU CHILI
PAR LA VOIE DES ANDES

*Lettre de M. Joseph CAUSSANEL, prêtre de la Mission,
à M. Frédéric CAUSSANEL, à Paris.*

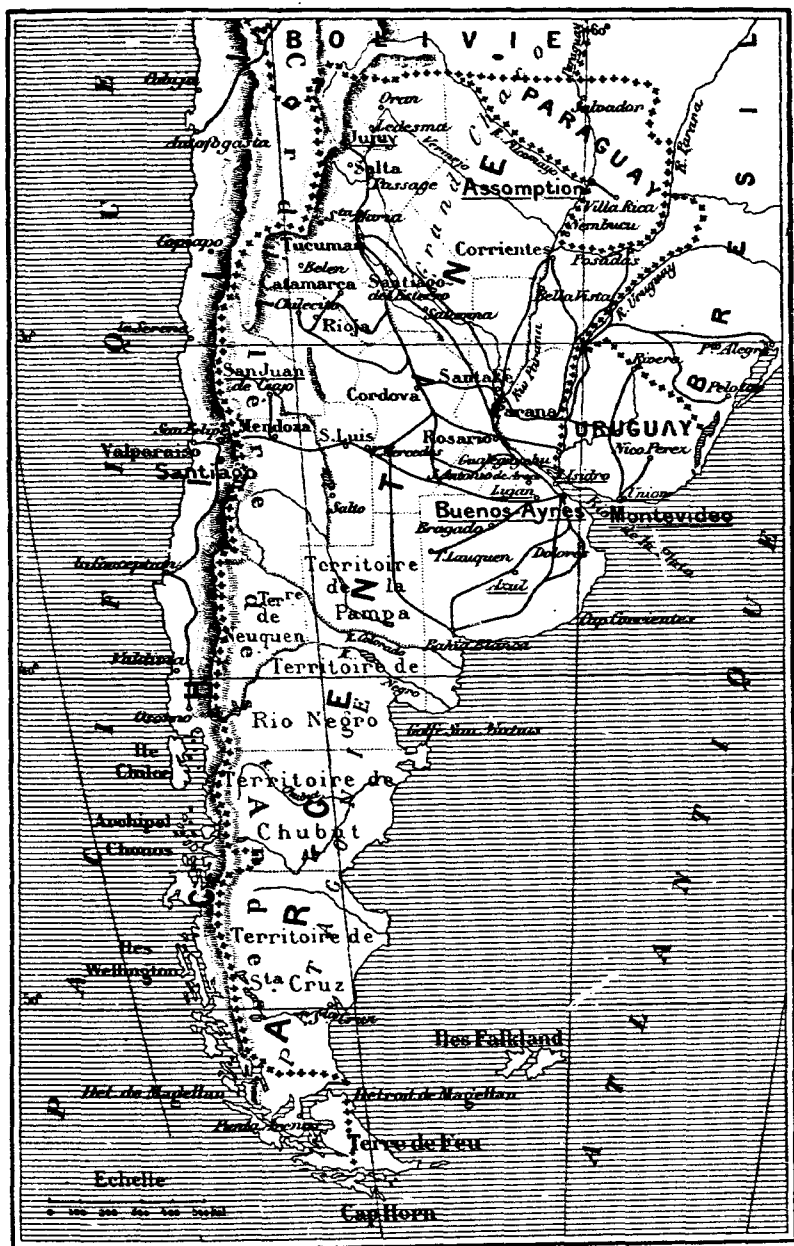
Santiago; alameda de Las Delicias, le 1^{er} mai 1907.

Mon très cher frère,

Au cours de la seconde quinzaine d'avril, M. Bettembourg a reçu un télégramme qui le pria de m'envoyer au Chili. Je me suis disposé sans retard à partir pour Santiago. Il importait de hâter le départ, si je voulais me rendre au Chili en passant par la Cordillère et éviter ainsi le long et dispendieux détour du voyage par mer en descendant vers le cap Horn pour franchir le détroit de Magellan et remonter dans l'océan Pacifique en longeant les côtes du Chili. A

partir du 10 mai, la route directe de terre qui va de Buenos-Ayres au Chili en traversant les Andes est très dangereuse à cause du froid et de la neige. Le voyage par mer, en passant par le détroit de Magellan, nécessite une dépense de 800 à 900 francs et a une durée de dix à douze jours; par la Cordillère des Andes il s'effectue en deux ou trois jours et ne coûte qu'un peu plus de 300 francs environ.

Le mardi 23 avril, à six heures du matin, tous les préparatifs du voyage étaient terminés. Après les adieux je quittais la maison centrale de l'Argentine pour me rendre à Santiago par la voie des Andes. Le ciel était un peu couvert, la température excellente pour voyager. Nous avions une des bonnes journées de septembre en France. Le train de Buenos-Ayres à Mendoza, que j'ai pris le mardi matin, traverse le territoire de l'Argentine, dans le sens de la largeur. Le chemin de fer ne rencontre guère d'accidents de terrain. Sa construction a dû être d'une facilité extrême; pas de montagnes à percer, pas de ravins à franchir. Les rails sont posés sur un sol plat, mais marécageux en quelques endroits. L'aspect du pays est celui d'un immense pâturage, dont l'œil cherche la fin durant une journée entière. Là le même propriétaire possède des brebis par milliers, des bêtes à corne par centaines. Des bergers à cheval veillent sur ces troupeaux qui vivent en plein air la nuit comme le jour. Les oiseaux de proie dévorent les chairs des animaux qui meurent de froid ou de maladie. De loin en loin, on aperçoit près de la voie ferrée des squelettes de cheval, ou de bœuf, quelques maisonnettes, des bouquets d'arbres, de rares cours d'eau, des champs de maïs dont les hautes tiges ont été d'abord brûlées par le soleil et puis noircies par la poussière. Parfois, à côté de pauvres habitations, apparaissent des laboureurs qui préparaient de belles récoltes. Ce qui fait défaut dans cette immense plaine de la *Pampa*, c'est le bras de l'homme.



RÉPUBLIQUE ARGENTINE ET CHILI

Le mercredi matin, nous avons changé de train à Mendoza. Cette ville est déjà à 750 mètres d'altitude. Ses environs sont très cultivés et très fertiles. Un instant nous admirons de belles vignes, de longues files de peupliers, des champs de luzerne. Puis le chemin de fer nous a transportés au milieu d'un sol pierreux d'une aridité effrayante. Nous étions au pied de la Cordillère. Des pics sans nombre, couverts de neige, s'offraient sans cesse à nos yeux. Leur cime semble toucher le ciel. Nous ne nous lassions pas de contempler cette nature à l'aspect sauvage et grandiose à cause de l'élévation des montagnes et de l'absence de végétation.

Vers quatre heures de l'après-midi du même jour, nous avons atteint la dernière station du chemin de fer argentin. Elle est située à une altitude de 3 151 mètres. De ce point partira un tunnel qui bientôt permettra aux voyageurs de Buenos-Ayres de visiter le Chili sans fatigues et sans dangers. Par cette voie souterraine à travers la Cordillère, le chemin de fer de la République argentine sera relié à celui du Chili. En attendant, pour atteindre le territoire chilien, il faut gravir les pentes de la Cordillère, arriver à la cime de la montagne, sur laquelle on a élevé une gigantesque statue du Christ rédempteur, puis redescendre le versant des Andes. Lorsque le temps est beau, on peut faire à cheval cette partie du voyage, et certes elle n'est pas banale. Mais le mercredi 24 avril, il n'était pas possible de franchir la Cordillère à cheval. La température était très basse. Il tombait une neige fine, fouettée par une bise glaciale. Sauf en Auvergne, je n'ai jamais ressenti un froid aussi pénétrant. Avec deux autres voyageurs, nous avons pris place sur une petite voiture recouverte d'une simple toile et trainée par quatre chevaux très vigoureux. Le véhicule était conduit par un robuste gaillard qui possède la vaillance et l'habileté d'un Auvergnat, sans en avoir la prudence. En moins d'une heure et demie, nous sommes parvenus au point culminant de la montagne, au pied de la statue du Christ ré-

dempteur, à une altitude d'environ 4 000 mètres. Puis il a fallu redescendre le versant de la montagne du côté du Chili.

Ici se place l'heure la plus émouvante pour nous de cette inoubliable journée du 24 avril. Notre postillon a lancé ses chevaux à fond de train. C'était une course folle, vertigineuse, sur une voie rapide, étroite, couverte de neige et bordée d'abîmes à droite. C'est à se demander comment nous n'avons pas été précipités dix fois dans quelqu'un de ces abîmes que nous contemplions avec effroi.

A notre arrivée à la première station du chemin de fer chilien, il était sept heures du soir. Nous étions transis de froid et brisés par les émotions. Nous avons pris quelques heures de repos dans un mauvais restaurant, et le jeudi de grand matin, nous poursuivions notre voyage sans incident notable. Dans la soirée je suis arrivé à Santiago. M. Bouvier et le frère Hervaud m'attendaient à la gare.

Joseph CAUSSANEL.

P. S. — J'apprends ici qu'il faut m'embarquer pour Bordeaux.

OCÉANIE

ILES PHILIPPINES

ÉTAT ÉCONOMIQUE, POLITIQUE ET RELIGIEUX DES ILES PHILIPPINES. — ŒUVRES DES MISSIONNAIRES ET DES FILLES DE LA CHARITÉ EN CES ILES.

(*Annales*, édition espagnole, 1907, p. 394; traduction.)

*Lettre de M. Bruno Saiz, prêtre de la Mission,
à M. HORCAJADA, à Madrid.*

Manille, 10 avril 1907.

Monsieur et cher confrère,

Si nous ne figurions au Catalogue, je crois qu'on poserait en doute l'existence de la province des Philippines. On ne sait rien d'elle ! Quelques-uns pensent : que font ces hommes qui ne disent rien ? Eh bien ! nous existons encore en ces lointaines terres, et nous vivons, travaillant dans ce petit champ, au milieu de diverses difficultés.

Mais, puisque personne ne se remue pour vous écrire, ma plume accomplira la promesse que je fis dans une lettre antérieure qui parut dans les *Annales*.

Bien triste est l'état actuel des îles Philippines, et bien problématique son avenir économique, politique et religieux, ce dernier étant lié, en partie, aux autres.

Les îles Philippines suivent le même chemin que l'Espagne au point de vue religieux, étant filles de notre chère Espagne. Il me semble qu'on s'avance à marches forcées vers l'amoindrissement de la religion, laquelle n'a pas jeté, ici, de profondes racines, et n'est que superficielle.

Depuis les quatre dernières années que j'habite ces terres, autrefois si heureuses, les récoltes ne donnent pas le nécessaire pour la subsistance des peuples ; en certaines régions, la casse, le sucre et le tabac sont cultivés régulièrement, à la

vérité, mais ils n'atteignent pas la moitié de ce qu'on récoltait autrefois. Le riz, qui est la base de l'alimentation de ces îles, et dont l'exportation constituait une source de richesses, non seulement ne suffit plus à la nourriture du peuple, mais il faut en faire venir de l'étranger à un prix plus élevé.

Nous avons des champs immenses sans production ; le manque de bras et l'apathie de ceux qui pourraient travailler font que cette terre, vierge encore en grande partie, fertile autant qu'en tout autre pays, reste pourtant peu productive. Si, à ces causes, vous ajoutez celles qui sont propres à ces latitudes, comme les pluies torrentielles ou les sécheresses de ces dernières années, vous aurez une idée de la prostration en laquelle se trouvent l'agriculture et le commerce.

De plus, des impôts considérables ont été établis par les Américains, et pèsent lourdement sur ces pauvres îles.

Au point de vue politique, sans cesse éclatent, ici ou là, des insurrections ; car une idée domine le peuple, c'est l'indépendance ! Cet idéal sera-t-il réalisé ? Mais, dira quelqu'un ayant lu le traité de Paris : est-ce que les États-Unis n'ont pas promis, devant les autres nations, d'instruire le peuple philippin, pour qu'il puisse se gouverner, et de lui donner ensuite l'indépendance ? — Oui ; et le peuple se nourrit de cette idée. Le gouvernement provincial et le gouvernement municipal sont aux mains des Philippins, et au mois d'octobre prochain on inaugurera l'Assemblée législative et d'autres institutions encore ; mais qu'est-ce qui s'ensuivra de tout cela ? Je sais ce que faisait ma mère humectant les lèvres de son fils avec du chocolat, au lieu de lui en donner une tasse ; avec cela elle trompait et contentait ma gourmandise. N'en sera-t-il pas de même des Américains à l'égard des Philippins ? Que le Seigneur ait pitié d'eux et de nous ! Quelques-uns disent que, d'ici peu, la situation de ces îles sera pire, et qu'elles changeront encore de maîtres !

Ce qui vous intéresse le plus de savoir, c'est l'actuel et le futur état religieux de ce pays. L'unité religieuse est dé-

truite par l'absolue liberté des cultes, non pas selon le système jacobin de quelques nations d'Europe, mais, selon toute l'extension du mot, comme aux États-Unis. Il suffit d'un exemple : il arrive quelquefois qu'on fasse deux processions en même temps, l'une de catholiques, et l'autre d'aglipayanos (secte schismatique du pays) ; on se rencontre dans la même rue, personne ne peut être préféré, car, selon la loi, tous ont droit à la même considération.

S'appuyant sur cette large liberté, deux sectes se sont donc établies ; le protestantisme et le ridicule schisme aglipayano. Le premier trouvera peu de sympathies dans le pays, par la raison que le peuple aime la pompe et la somptuosité dans les cérémonies religieuses, or, le protestantisme, sec et froid, n'entrera pas dans les cœurs. Les protestants ont pourtant plusieurs chapelles et une cathédrale, qu'ils firent bâtir l'an passé, tout près de notre maison. Quant aux aglipayanos, ils font du mal au peuple, soit que leurs pseudo-ministres se couvrent de peau de brebis, soit qu'ils prêchent l'indépendance, ce qui fascine les pauvres Philippins. Mais cette secte est discréditée, et paraît devoir mourir sous ses ruines.

D'autre part, l'état de la religion est assez bon dans les villages ; quant aux villes, c'est comme partout. Il faut savoir et retenir que, dans le plus grand nombre, la foi tient, comme par des épingles ; elle est superficielle et s'alimente par de vieilles superstitions. Si ce n'était par les établissements catholiques d'enseignement, qui sont en grand nombre, surtout pour les filles, nous verrions la foi disparaître avant vingt ans, et déjà nous constatons de l'affaiblissement dans les coutumes chrétiennes. Que penser de la génération actuelle qui se forme sans Dieu, qui grandit sans foi ni religion, et n'en demandera pas davantage pour ses enfants ?

Les filles qui sont instruites dans les maisons des Filles de la Charité, et aussi chez quelques autres religieuses donnent une moyenne de deux mille chaque année. Nous pouvons en dire autant des garçons, qui sont solidement

instruits et élevés chrétiennement, et qui sont notre très grande espérance pour le soutien de la foi en ces îles.

Et si les Japonais viennent aux Philippines, qu'en sera-t-il de la religion catholique? La réponse ne peut être catégorique. Les uns disent que la religion sera esclave des volontés arbitraires des Japonais; d'autres disent, *et est opinio probabilior*, qu'elle jouira d'une liberté complète, comme au Japon, bien que, si la question de race se mêle à la question religieuse, la race blanche en souffrira. Nous nous confions à la paternelle providence de Dieu, et nous tâchons de travailler avec constance, sachant bien que Dieu dispose tout pour sa plus grande gloire et le bien des élus.

Par ce que j'ai dit ci-dessus vous pouvez juger quel est l'état de notre Congrégation en ces îles. Il est évident qu'il n'est pas aussi prospère et satisfaisant qu'on pourrait le désirer, mais il faut penser qu'on est dans un état d'évolution et de consolidation après les chocs politiques et aussi les épreuves particulières, comme la destruction du séminaire de Jaro, etc.

Notre province a ouvert une nouvelle maison à Calbayog, île de Samar, l'une des plus riches de l'archipel. Elle promet beaucoup, mais à la condition de s'ingénier pour trouver les ressources nécessaires. Nos confrères sont aimés de tous les habitants, et cette bienveillance se tourne vers notre Congrégation; de leur côté, tous, depuis le supérieur jusqu'au dernier des missionnaires, travaillent, comme savent le faire les vrais fils de saint Vincent.

Nos missionnaires de Jaro ont souffert beaucoup de la totale destruction du séminaire (par l'incendie); mais l'évêque, qui est actif et entreprenant, a commencé un nouveau séminaire qu'on inaugurerait pour le cours scolaire prochain. Il compte aujourd'hui 40 séminaristes. Ce diocèse est, de tous, celui qui a le plus besoin de prêtres, en ayant seulement 50 pour desservir 200 paroisses. Grâce à Dieu, ils sont aidés par 30 ou 40 Pères Récollets, qui travaillent

avec zèle et ferveur. Daigne Dieu répandre ses miséricordes sur ce diocèse éprouvé, pour que nos missionnaires puissent former un bon clergé, afin que les âmes ne périssent pas, faute de prêtres !

Le séminaire de Cebu est très prospère, grâce aux qualités de celui qui le gouverne, et qui peut et veut faire beaucoup pour la religion et la Congrégation. Celui de Nueva Cáceres est en souffrance, à cause des circonstances économiques que traverse le diocèse.

De cette maison de San Marcellino, vous savez que notre ministère s'exerce en la paroisse de Paco, pour les écoles et collèges des Filles de la Charité. De plus, nous avons eu trois retraites ecclésiastiques, lesquelles se font depuis deux ans par ordre de l'archevêque, qui, soit dit en passant, est un digne et saint homme. Le nombre des retraitants a été de 58, on n'a pu en recevoir davantage par faute du local ; les autres ont dû aller chez d'autres religieux. Ils ont insisté pour rester chez nous, au point de préférer se loger deux et trois dans la même chambre, plutôt que d'aller ailleurs. Ils nous ont quittés fort satisfaits, demandant au supérieur de faire agrandir le local afin de pouvoir rester tous ici.

Après cet aperçu général sur nos maisons, parlons un peu de celles des Filles de la Charité. Elles ont 11 maisons, dont 9 sont « collèges » ou maisons d'éducation et écoles. On peut dire de ces établissements qu'ils sont notre espérance, et l'unique moyen de contenir le mal et la corruption qui débordent partout, menaçant d'amener la perte de la foi. Je vous ai dit plus haut que la moyenne des classes était de deux cents enfants pour chaque maison. Aujourd'hui, ce nombre diminue progressivement, à cause de la crise économique que traverse le pays, et pour les jeunes filles qui suivent les cours, les familles s'imposent beaucoup de sacrifices.

De ces 11 établissements, 5 sont la propriété des sœurs, les autres appartiennent à l'église avec un conseil inspecteur et administratif.

La *Concordia* (Manille), maison centrale des Filles de la Charité, possède le meilleur collège. Elle a aussi une école externe de filles, qui sont nourries gratuitement par le collège. La maison appartient aux sœurs depuis plusieurs années, et compte 200 élèves.

Le collège-asile de *Looban*, à Manille, fondation d'une sœur du pays, pour les filles pauvres, en compte 150, presque toutes gratuites.

Le collège de *Santa Isabel*, à Manille, appartient à l'église. Il fut fondé pour des orphelines de militaires espagnols, avec cette particularité qu'outre la nourriture et l'entretien elles reçoivent 4 pesetas par mois, et 500 de dot quand elles s'établissent. On admet aussi des payantes, mais sur le total qui est de 200, la moitié sont gratuites.

L'*Ermitage*, à Manille, est une maison fondée, dans un faubourg de ce nom, par Mgr l'archevêque, il y a quatre ans. C'est une école pour les enfants des deux sexes. Ils sont au nombre de 250.

Le collège de *Santa-Rosa*, à Manille, appartient à l'église. C'était autrefois un asile de dames pieuses qui se consacraient à l'enseignement. Il y a maintenant 100 jeunes filles payantes.

L'*Hospice*, à Manille, qui appartient aussi à l'église, est comme un village, car il contient 600 personnes : enfants, vieillards et aliénés des deux sexes. Il y a aussi une maternité et une école de réforme pour les garçons. La plus grande partie des dépenses est à la charge du gouvernement. Actuellement, cette maison est en souffrance par le désaccord des membres de l'administration, ce qui fait beaucoup souffrir les sœurs. Il y a deux mois que la supérieure, qui dirigeait cette maison depuis quarante ans, est morte, laissant dans les regrets et l'admiration tous ceux qui avaient pu apprécier ses vertus et sa grande prudence.

L'*Hôpital de Saint-Jean-de-Dieu*, à Manille, est administré par une *junta* ou comité, et appartient aussi à

l'église. Il a traversé une crise difficile ; actuellement, il prospère, ayant une propriété qui lui donne 40 000 francs de rente annuelle, et aidé aussi par les aumônes de la charité publique.

A *Cavite*, port voisin, il y a aussi une école de 150 filles. Elle dépend encore de la mitre, comme on dit ici, c'est-à-dire de l'évêque ou du diocèse.

A *Ilo-Ilo*, seconde capitale de l'archipel, on a ouvert une école pour plus de cent filles, dépendant du collège de Jaro. C'est une propriété des sœurs.

Nueva Cáceres et *Cebu* ont aussi une école de cent filles ; Cebu, a de plus un asile et un petit hôpital fondés par une Fille de la Charité.

Pour le service de toutes ces maisons, cette vice-province des Philippines compte 150 sœurs ; en déduisant les anciennes et les infirmes, il en reste, au plus, 120. Encore les anciennes doivent-elles travailler plus que leurs forces ne le leur permettent, car elles ne sont pas remplacées. Certaines maisons paraissent être un hôpital de sœurs, mais ambulantes. Elles travaillent toutes avec un esprit qui est un sujet d'admiration, et on parle des Filles de Saint-Vincent-de-Paul de manière à faire glorifier Dieu. De tous côtés, on les demande avec instances.

Une dame très riche veut leur léguer sa fortune pour qu'elles ouvrent un collège ; mais on ne peut l'accepter. Que le bon Dieu, exauçant de si bons désirs, nous envoie une grande barque pleine de sœurs, elles seront les bienvenues !

A nous aussi, prêtres de la Mission, on propose une fondation que nous ne pouvons accepter présentement. Le clergé et le peuple sont bienveillants pour nous. En travaillant et agissant prudemment, nous pouvons être tranquilles, quelles que soient les difficultés des temps qui surviendront, surtout si nous nous sentons dans les mains de Dieu : *Ipsa sit refugium et adjutorium nostrum.* Bruno SAÏZ.

DOCUMENTS ET RENSEIGNEMENTS

60. CAUSE DE CAMBRAI.

(Voyez une notice sur les Filles de la Charité, sœur Marie-Madeleine Fontaine et ses compagnes, ci-dessus, pages 317 et suivantes.)

DÉCRET POUR LA CAUSE DE BÉATIFICATION OU DÉCLARATION DU MARTYRE DES VÉNÉRABLES SERVANTES DE DIEU, MARIE-MADELEINE FONTAINE ET SES TROIS COMPAGNES, DE L'INSTITUT DES FILLES DE LA CHARITÉ; ET MARIE-CLOTILDE-ANGÈLE DE SAINT-FRANÇOIS-DE-BORGIA ET SES DIX COMPAGNES, DE L'ORDRE DES RELIGIEUSES URSULINES DE VALENCIENNES.

A l'époque de la Révolution en France à la fin du dix-huitième siècle, lorsque la persécution sévissait avec rigueur contre les fidèles enfants de l'Église, il s'est trouvé plusieurs femmes courageuses, rivalisant de force avec les hommes. Servantes de Dieu et filles du Très-Haut, belles et admirables dans la pureté de leur vie et la fermeté de leur foi, elles furent à cause de cela condamnées par un jugement inique. Elles prièrent le Seigneur de ne point les laisser sans secours au jour de la tribulation et du règne des méchants. Le Seigneur très clément les exauça : il se fit leur aide et leur protecteur; il les délivra de la perdition et arracha au mal ces âmes qui confessaient et glorifiaient son saint nom. Parmi elles, quinze servantes de Dieu sont l'objet de cette Cause de béatification, dans l'ordre suivant : quatre appartiennent à l'Institut des Filles de la Charité et onze à l'Ordre des Religieuses ursulines de Valenciennes.

Ce sont, dans le premier Institut : Marie-Madeleine FONTAINE, originaire d'Étrepagny, née et baptisée le 22 avril 1723; Marie-Françoise-Pélagie LASNEL, originaire d'Eu, née le 24 août 1745 et baptisée le 25 du même mois; Marie-Thérèse-Madeleine FANTOU, de Miniac-Morvan, née et baptisée le 23 juillet 1747; et Marie-Jeanne GÉRARD, de Cumières-

Chattancourt, née et baptisée le 23 octobre 1752. Au cours de l'année 1789, toutes vivaient en commun dans la maison d'Arras, fondée en 1656, du vivant même de saint Vincent de Paul, avec trois autres compagnes : Rose Micheaux, Jeanne Fabre et Françoise Coutechaux.

La servante de Dieu Marie-Madeleine Fontaine se distinguait parmi ses compagnes ; admise jeune encore dans l'Institut des Filles de la Charité, elle fit de tels progrès dans la vertu, à mesure qu'elle grandissait en âge, qu'elle mérita bientôt d'être chargée de la conduite de la maison. Elle montra dans cette charge de la prudence, une grande fidélité à l'observance des règles et beaucoup de bienveillance et de sollicitude envers ses compagnes. Comme la Révolution s'avancait menaçante, elle voulut éloigner de la cité ses plus jeunes compagnes, qui étaient plus exposées aux périls : sur son désir la sœur Coutechaux retourna dans sa famille et les sœurs Micheaux et Fabre s'en allèrent à l'étranger. De cette façon, elle pourvoyait à la fois et à ses compagnes dont la vie était en péril et à la cité, où, après la tempête, elles revinrent saines et sauvées se dévouant avec empressement aux emplois de la charité pour l'utilité commune.

Quant aux quatre sœurs, plusieurs témoignages écrits et oraux les montrent comme de dignes filles de saint Vincent de Paul, pénétrées de l'esprit et des vertus de leur Père et fondateur, particulièrement celle qui était la supérieure. Ensemble, elles secouraient assidûment les pauvres dans leurs nécessités, et ayant été averties du péril qui menaçait leur vie, afin de pouvoir chercher pour elles-mêmes un asile plus sûr, elles s'y refusèrent, afin, comme elles le déclaraient, de ne pas abandonner les pauvres. Ainsi elles s'étaient concilié à la fois l'estime et la vénération publiques. Des trois serments que les assemblées du pays imposaient alors, à savoir le serment à la Constitution civile du clergé, le serment aux pouvoirs établis et le serment concernant la

liberté et égalité, ce dernier seul fut imposé aux sœurs. Dans cette grave situation, aux sœurs ne pouvait pas manquer, comme règle de conduite en quelque sorte, l'avis de leur évêque, du vicaire général et de M. Ferrand, le directeur de leurs consciences; elles refusèrent sans hésitation ce serment et tout ce qu'on exigeait de contraire à la religion et à la justice. Enchaînées, et envoyées en prison à l'abbaye de Saint-Vaast, transférées ensuite au monastère de la Providence ou du Bon-Pasteur, enfin enfermées à la prison des Baudets, dans la ville d'Arras, partout elles exercèrent leur apostolat de charité pour le soulagement et la consolation de ceux qui étaient emprisonnés avec elles. Transférées dans la ville de Cambrai, et conduites de nouveau devant le tribunal révolutionnaire, elles furent condamnées à mort. Elles marchaient au supplice comme à un triomphe, en récitant avec ferveur le rosaire ainsi que les litanies de la très sainte Vierge et chantant l'hymne *Ave Maris Stella*. On raconte que la sœur Fontaine, qui était à la fois leur supérieure et leur aînée, prédit qu'elles seraient, elle et ses compagnes, les dernières victimes de la persécution et que la tranquillité et la paix publique n'allaient pas tarder à renaître. Enfin, le 26 juin 1794, ses vaillantes athlètes du Christ, remplies d'une joie toute céleste, portèrent leur tête sur l'échafaud.

Si notre attention se porte maintenant sur les Ursulines de Valenciennes, nous trouvons en elles un nouvel exemple de force et de constance chrétiennes.

Clotilde-Josèphe PAILLOT, en religion Marie-Clotilde-Angèle de Saint-François-de-Borgia, naquit à Bavay et fut baptisée le 22 novembre 1739; elle était remarquable par ses mœurs pures et angéliques; de quinze jeunes filles confiées à ses soins, elle amena quatorze d'entre elles à embrasser l'état religieux; par sa sagesse et sa prudence, elle mérita d'être placée à la tête de ses compagnes.

Marie-Marguerite-Josèphe LEROUX, en religion Marie-

Scholastique de Saint-Jacques, de la ville de Cambrai, née le 14 juillet 1749; très versée dans les lettres et le travail manuel. Elle montre, par une lettre écrite le 20 octobre 1794 dans sa prison, sa foi et son amour admirable pour Dieu et pour l'Eglise.

Anne-Josèphe LEROUX, en religion Joséphine, de la ville de Cambrai, née le 23 janvier 1747; sœur germaine de Marie-Marguerite déjà nommée. Elle gagna Mons, à la suite de la destruction du monastère des Urbanistes de Sainte-Claire, où elle avait fait profession. Par suite des événements récents elle se réfugia à Valenciennes où réunie à sa sœur et aux Ursulines, revêtue de leur habit monastique, elle subit avec elles le dernier supplice.

Hyacinte-Augustine-Gabrielle BOURLA, en religion Marie-Ursule de Saint-Bernardin, de la ville de Condé, née le 6 octobre 1746. Sa vertu brillait d'un vif éclat, provenant de son cœur humble et doux.

Marie-Geneviève-Josèphe DUCREZ, en religion Marie-Louise de Saint-François-d'Assise, de la ville de Condé, née en 1756; elle fut le modèle de ses compagnes.

Jeanne-Reine PRIN, en religion Marie Laurence de Saint-Stanislas, de la ville de Valenciennes, née le 9 juillet 1747; au milieu des infirmités continuelles dont elle souffrait, elle demeura forte et patiente s'adonnant tout entière à l'éducation de la jeunesse.

Marie-Madeleine-Josèphe DÉJARDIN, en religion Marie-Augustine du Sacré-Cœur de Jésus, de la ville de Cambrai, née en 1759; elle unissait à une soumission religieuse un profond mépris d'elle-même et un ardent désir du martyre.

Marie-Louise-Josèphe VANOT, en religion Marie-Natalie de Saint-Louis, de la ville de Valenciennes, née le 12 juin 1728; elle se faisait remarquer entre toutes ses compagnes par sa vertu.

Marie-Augustine RAUX, en religion Anne-Marie, originaire de Pont-sur-Sambre, née le 20 octobre 1762; elle

s'efforçait de faire passer dans l'âme de ses élèves la piété dont elle était animée envers Dieu.

Marie-Liévine LACROIX, en religion Françoise, originaire de Pont-sur-Sambre, née le 24 mars 1760; religieuse de Sainte-Brigitte, elle entra, après la suppression des ordres monastiques, dans la communauté des Ursulines. Remarquable par son amour pour Dieu et sa charité pour le prochain, elle s'occupa avec succès de l'éducation des élèves externes.

Enfin Jeanne-Louise BARRÉ, en religion Marie Cordule de Saint-Dominique, originaire de Saddy-en-Ostrevant, née et baptisée le 23 août 1750. Elle sut résister aux charmes du monde et de la famille et, humble et fervente, elle persévéra dans sa vocation.

Vers la fin de l'année 1793, ces onze religieuses demeurèrent enfermées dans les prisons de Valenciennes, en attendant d'être accusées du crime d'émigration et d'être condamnées à mort; les autres religieuses du même monastère, étant de nationalité belge, furent transférées ailleurs. Le 17 octobre de la même année, cinq religieuses, les sœurs : Vanot, Prin, Bourlé, Ducrez et Déjardin, ayant été conduites devant le tribunal, furent frappées d'une injuste sentence; elles se recommandèrent à Dieu en chantant des hymnes et des cantiques. Après s'être agenouillées devant l'image de Jésus-Christ crucifié, elles reçurent la bénédiction de leur supérieure; puis s'étant données l'une l'autre le baiser de paix, comme le jugement devait être aussitôt, exécuté, elles subirent la mort avec un courage vraiment héroïque. Le 25 du même mois, la supérieure Clotilde Paillet et ses cinq autres compagnes, furent citées devant le tribunal et s'entendirent condamner à la peine capitale. Fortifiées par la prière, par de mutuels encouragements et surtout par la réception de la sainte eucharistie, elles marchèrent à la mort, le cœur plein de confiance, en chantant le *Te Deum* et les litanies de la sainte Vierge. Peu de temps après, elles mouraient en

pardonnant généreusement aux soldats et au bourreau, et se trouvaient réunies au premier groupe de leurs compagnes avec la palme du triomphe.

Tels furent les événements; et comme la renommée touchant la vie, le martyre et la cause du martyre des quinze servantes de Dieu grandissait de jour en jour, les procès faits à ce sujet par l'Ordinaire, dans le diocèse de Cambrai, furent portés à la Congrégation des Rites. Pendant ce temps l'examen attentif des écrits attribués à ces mêmes sœurs ayant eu lieu, on n'y trouva rien de nature à retarder la marche du procès. Alors, sur les instances du R. M. Augustin Veneziani, de la Congrégation de la Mission, postulateur de cette cause, qui s'appuyait sur les désirs et les prières des Instituts des Filles de la Charité et des Ursulines, et aussi eu égard aux lettres postulatoires d'un certain nombre d'éminentissimes cardinaux, de plusieurs prélats et de personnages revêtus de dignités ecclésiastiques ou laïques, l'Éminentissime et Révérendissime Cardinal Vincent Vanutelli, évêque de Palestrina, rapporteur de cette même cause dans l'assemblée ordinaire de la Sacrée Congrégation des Rites réunie au Vatican, au jour ci-dessous mentionné, a proposé aux membres de cette Congrégation cette question à discuter : *« Y a-t-il lieu de signer la commission d'introduction de la cause dans le cas et pour la fin dont il s'agit ? »*

La même sainte Congrégation, après avoir entendu le rapport du cardinal ponent, et toutes choses ayant été mûrement considérées; ayant été entendu de vive voix et par écrit, le R. P. don Alexandre Verde, promoteur de la sainte foi, a jugé qu'il y avait lieu de répondre : *« Affirmativement, c'est-à-dire qu'il fallait signer, cette commission si cela plaisait à Sa Sainteté »*. Le 14 mai 1907.

Rapport de tout ceci ayant été fait ensuite à notre Très Saint Père le pape Pie X par le soussigné secrétaire de la Sacrée Congrégation des rites, et Sa Sainteté ratifiant la décision de la Sacrée Congrégation des rites, elle daigna signer

de sa propre main la Commission d'introduction de la cause de béatification ou déclaration du martyr des susdites vénérables servantes de Dieu, Marie-Madeleine Fontaine et ses trois compagnes, de l'Institut des Filles de la Charité, et Marie-Clotilde-Angèle de Saint-François-de-Borgia et ses dix compagnes, de l'Ordre des Religieuses ursulines de Valenciennes. Le 29 du mois et de la même année.

L. S. Séraphin, cardinal CRETONI, Préfet.

Diomède PANICI,

*Archevêque de Laodicée,
Secrétaires de la S. C. des Rites.*

DECRETUM

CAMERACEN. BEATIFICATIONIS SEU DECLARATIONIS MARTYRII VENERABILIIUM SERVARUM DEI MARIAE MAGDALENÆ FONTAINE ET TRIUM SOCIARUM EIUS, EX INSTITUTO PUELLARUM CARITATIS; NECNON MARIAE CLOTILDIS ANGELÆ A S. FRANCISCO BORGIA ET DECEN SOCIARUM EIUS, EX ORDINE MONIALIUM URSULINARUM.

Urgente saeculi XVIII gallica perturbatione simulque furente adversus fideles Ecclesiae filios persecutione, plures sunt mulieres fortes virorum robur aemulantes, quae vitae integritate fideique firmitate pulchrae et decorae Dei servae ac Filiae iniquo iudicio damnatae sunt. Invocarunt Dominum ut non derelinqueret eas in die tribulationis et in tempore superborum sine adiutorio. Et clementissimus Deus exaudivit eas, adiutor et protector factus est illis, liberavitque a perditione atque eripuit de tempore iniquo confidentes et collaudantes nomen suum. Ex his in praesenti causa quindecim Servae Dei iuxta ordinem proponuntur; nempe quatuor ex Instituto Puellarum Caritatis et undecim ex Ordine Monialium Ursularum de Valenciennes. Ex priori Instituto sunt: MARIA MAGDALENA FONTAINE, loc. Etrédagny. nat. et bapt. 22 aprilis 1723; — MARIA FRANCISCA PELAGIA LASNEL, loc. Eu, n. 24, b. 25 augusti 1745; — MARIA TERESIA MAGDALENA FANTOU, loc. Miniac-Morvan, n. et b. 29 iulii 1747 — et MARIA IOANNA GÉRARD, loc. Cumières-Chattancourt, n. et b. 23 octobris 1752. Omnes istae, vertente anno 1789, in domo Atrebatensi anno 1656, vivente S. Vincentio a Paulo, constituta commorabantur cum tribus aliis ROSA MICHEAUX, IOANNA FABRE et FRANCISCA COUTECHEAUX. Prae ceteris eminebat Dei famula MARIA MAGDALENA FONTAINE quae adhuc adolescentula in Institutum Puellarum Caritatis cooptata, eos fecit cum aetate in virtute progressus, ut domui regendae fuerit praeposita. Quo in munere prudentiam, regularum observantiam ac propensam in subditas voluntatem ac sollicitudinem praemonstrabat. Imminente procella, sodales iuniores magis periculis

expositas, a civitate abesse voluit, eiusque nutu sicuti COUTECHEAUX ad suam familiam remeavit, ita consorores MICHEAUX et FABRE ad exterarum regiones profectae sunt. Hoc pacto simul eisdem in vitae discrimine prospectum est et ipsi civitati quae, seditiosa procella remissa, eas incolumes et superstites recepit ad omnia caritatis officia in rei publicae utilitatem gerenda promptissimas. Ex pluribus autem testimoniis et scripturis acta processualia referunt istas quatuor sorores, uti veras filias S. Vincentii a Paulo, spiritu et virtute legiferi Patris imbutas fuisse; speciatim earum praesidem. Ipsae pauperum necessitatibus praestoerant assidue et de impendente vitae periculo monitae ut sibi consulentes in tutiorem locum confugerent, constanter renue runt, ne pauperes, uti aiebant, desererent. Hinc totius populi existimationem cum veneratione sibi conciliabant. Ex triplici iureiurando quod nationales Galliarum conventus imponebant sive constitutionis civilis cleri, sive constitutionis regni, sive libertatis et aequalitatis, hoc postremum a sororibus expositum est. Sorores autem quibus in re tam gravi etiam aliqua norma et consilium Sacri Antistitis nec non vicarii generalis et earum conscientiae moderatoris Rev. Fer rand deesse non poterant, iuramentum istud et quidquid contra religionem et iustitiam exigebatur, absque ulla haesitatione, denegarunt. Ligatae et in custodiam missae prius penes abbatiale de Saint-Waast, et postea penes monasterium a Providentia seu Boni Pastoris, tandem in carcerem de Baudets, civitatis Atrebatensis, detrusae, ubique pium caritatis apostolatum in levamen et consolationem sodalium custodiae et carceris exercuerunt. In civitatem Cameracen. translatae, et a seditioso tribunali iterum in iudicium deductae, capite damnatae sunt. Ad supplicium euntes rosarium et litanias B. M. V. ferventissime recitabant et quasi triumphum agerent, hymnum *Ave Maris Stella* decantabant. Senior ac praeses FONTAINE se suasque socias extremas persecutionis victimas fore et publicam quietem ac tranquillitatem proxime adventuram praedixisse narratur. Denique die 26 iunii anno 1794, strenuae Christi atletae, caelesti quadam iucunditate perfusae supremam capitis poenam tulerunt.

Quod si mens sese convertat ad Ursulinas de Valenciennes, nova christianae virtutis et constantiae invenit exempla. — CLOTILDES IOSEPHA PAILLOT, in religione Maria Clotildes Angela a S. Francisco Borgia, loc. Bavay, n. et b. 22 novembris 1739, suavis atque angelicis moribus praestans, ex quindecim adolescentulis suae curae concreditae quatuordecim ingredi religiosum Institutum sategit, et uti sapiens et prudens in consodalium antisitum eligi meruit. — MARIA MARGARITA IOSEPHA LEROUX, in rel. Maria Scholastica a S. Iacobo, loc. Cambrai, n. 14 iulii 1749, litteris et labore manuum valde habilis, per epistolam die 20 octobris 1794 in carcere conscriptam, fidem suam atque amorem in Deum et in Ecclesiam mirifice ostendit. — ANNA IOSEPHA LEROUX, in rel. Iosephina, loc. Cambrai, n. 23 Ianuarii 1747, soror germana praedictae Mariae Margaritae, everso conventu Urbanistarum a S. Clara, in quo erat monialis professa, novisque ortis eventibus *Mons* petiit unde postea *Valenciennes* ubi cum ipsa sorore atque Ursulinis consociata, earumque veste induta, cum iisdem violentam mortem subiit. — HYACINTHA AUGUSTINA GABRIELLA BOURLA, in rel. Maria Ursula a S. Bernardino,

loc. *Condé*, n. 6 Octobris 1746, cuius virtus ex corde miti et humili splendidius eluxit. — MARIA GENOVEPHA IOSEPHA DUCREZ, in rel. Maria Aloisia a S. Francisco Assisiensi, loc. *Condé*, n. an. 1756, in exemplum sodalibus se exhibuit. — IOANNA REGINA PRIN, in rel. Maria Laurentia a S. Stanislao, loc. Valenciennes, n. 9 Iulii 1747, in continua infirmitate qua laborabat, fortis ac patiens, institutricis munere diligenter functa est. — MARIA MAGDALENA IOSEPHA DÉJARDIN, in rel. Maria Augustina a S. Corde Iesu, loc. Cambrai, n. an. 1759, obsequium in religionem cum sui contemptu et martyrii desiderio coniunxit. — MARIA ALOISIA IOSEPHA VANOT, in rel. Maria Natalia a S. Aloisio, loc. Valenciennes, n. 2 iunii 1728, inter socias virtute praestitit. — MARIA AUGUSTINA RAUX, in rel. Anna Maria, loc. Pont-sur-Sambre, n. 20 octobris 1762, pietatem in Deum quam fovebat, puellis inserere curavit. — MARIA LIEVINA LACROIX, in rel. Francisca, loc. Pont-sur-Sambre, n. 24 Martii 1750, monialis Birgittina, suppressis Ordinibus monasticis Ursularum Institutum amplexa est, et caritate in Deum et in proximum nitens, alumnas quoque externas optime direxit — et IOANNA ALOISIA BARRE, in rel. Maria Cordula a S. Dominico, loc. Sadilly-en-Ostrevent, n. et b. 23 augusti 1750, mundi ac familiae oblectamenti resistens, humilis et fervens in sua vocatione perseveravit. Anno 1793 prope finem vergente, istae undecim sorores in carceribus Valencenarum inclusae, crimine emigrationis accusandae et canticis damnandae, permanserunt; ceterae ex eodem monasterio quum e natione belgica essent, alio fuere translatae. Eodem anno, die 17 octobris quinque sorores VANOT, PRIN, BOURLA, DUCREZ et DÉJARDIN ad tribunal adductae et iniqua sententia percussae, psalmis et canticis sese Deo commendabant. Genibus flexis ante Christi cruci affixi imaginem, benedictionem suae praesidis acceperunt, et cum pacis amplexu sese invicem dimittentes, urgente sententiae executione, mortem heroica fortitudine sustinuerunt. Die vero 23 eiusdem mensis ipsa praeses CLOTILDES PAILLOT et ceterae quinque sodales ad iudicium vocatae, poenam capitis sibi impositam audierunt. Precibus, mutisque solatiis et dape caelesti roboratae, iudenti animo ad mortem gradientes hymnum Ambrosianum et litanias Lauretanas canebant. Brevi post, militibus et carnifici generose ignoscentes interemptae sunt et cum palma victoriae priori sociarum agmini adiunctae. Hisce praemissis, quum fama de vita, et martyrio et causa martyrii praedictarum quindecim Dei famularum magis in dies clara inalesceret, Processus Ordinarii in Curia Cameracen. super ea adornati, ad Sacram Rituum Congregationem delati sunt. Interim, revisione scriptorum quae eisdem sororibus attribuuntur peracta, quum nihil obstaret quominus ad ulteriora procedi posset, instante Rñno Dño Augustino Veneziani, e Congregatione Missionis, huius Causae Postulatore, supplicia vota utriusque Instituti Puellarum Caritatis et Ursularum depromente, attentisque litteris postulatorii quorundam Eñorum S. R. E. Cardinalium, plurium Rñorum Sacrorum Antistitum aliorumque virorum ecclesiastica vel civili dignitate praestantium, Eñus et Rmus Dñus cardinalis Vincentius Vannutelli, Episcopus Praenestinus, eiusdem causae relator, in Ordinarii Sacrorum Rituum Congregationis Comitibus subsignata die ad Vaticanum coadunatis sequens dubium discutendum proposuit :
« An sit signanda Commissio introductionis causae, in casu et ad effec-

tum de quo agitur? » Et Sacra eadem Congregatio post relationem ipsius E^mi cardinalis ponentis, omnibus mature perpensis, audito etiam voce et scripto R. P. D. Alexandro Verde, Sanctae Fidei Promotore, rescribendum censuit « *Affirmative seu signandam esse Commissionem, si Sanctissimo placuerit.* » Die 14 maii 1907.

Facta postmodum de his Sanctissimo Domino Nostro Pio Papae X per subscriptum Sacrae Rituum Congregationis secretarium relatione, Sanctitas Sua sententiam Sacrae eiusdem Congregationis ratam habens, propria manu signare dignata est Commissionem introductionis causae beatificationis seu declarationis martyrii praedictarum venerabilium servarum Dei MARIAE MAGDALENAE FONTAINE et trium sociarum eius ex Instituto Puellarum Caritatis necnon MARIAE CLOTILDIS ANGELAE a S. Francisco Borgia et decem sociarum eius ex Ordine Monialium Ursularum *de Valenciennes*. Die 29, iisdem mense et anno.

Seraphinus Card. CRETONI, S. R. C. Praefectus.

† Diomedes PANICI, Archiep. Laodicen.,

S. R. C. Secretarius.

NOS DÉFUNTS

MISSIONNAIRES

30. M. Sakowski (Gaétan), prêtre, décédé à Cracovie (Autriche), le 31 mai 1907 ; 67 ans d'âge, 28 de vocation.
31. Frère Conti (Antoine), coadjuteur, décédé à Rome, mai 1907 ; 76, 51.
32. Frère Hoebeli (Joseph), clerc, décédé à Perryville (États-Unis), le 26 mai 1907 ; 31, 5.
33. M. Vivens (Jean), prêtre, décédé à Sao Luiz de Maranhao (Brésil), le 14 juillet 1907 ; 35, 11.
34. Frère Lecul (Auguste), coadjuteur, décédé à Buenos-Aires (Rép. Argentine), juillet 1907 ; 36, 16.
35. M. Berardini (Achille), prêtre, décédé à Rio-de-Janeiro (Brésil), le 17 juillet 1907 ; 70, 51.
36. M. Cornagliotto (J.-B.), prêtre, décédé à Marianna (Brésil), le 23 juillet 1907 ; 84, 60.
37. M. Villa (Jean), prêtre, décédé à Jaro (Iles Philippines), le 22 juillet 1907 ; 42, 27.

38. M. Romano (Vincent), prêtre, décédé à Lecce (Italie), août 1907 ; 63, 28.
39. Frère Pennaroli (Pellegrino), coadjuteur, décédé à Plaisance (Italie), le 7 août 1907 ; 69, 23.

NOS CHÈRES SŒURS

- Marie Le Saint, décédée à la Miséricorde de Salonique, Turquie ; 66 ans d'âge, 40 de vocation.
Irène Schultz, Maison centrale de Graz, Autriche ; 34, 9.
Marie Vandone, Miséricorde Sainte-Julie de Turin ; 77, 50.
Dominique Pesando, Asile de Dronero, Italie ; 56, 34.
Emélie Louveau, Maison de la Providence, à Ans, Belgique ; 70, 46.
Ellen Golden, Hôpital Sainte-Agnès de Baltimore, États-Unis ; 37, 11.
Jeanne Balohe, Maison Marie-Immaculée à Nice, France ; 33, 8.
Catherine Bukarz, École de Zsolna, Hongrie ; 27, 4.
Rose Hauswirth, École de P'apa, Hongrie ; 50, 33.
Maria Berro, Maison de l'Enfant-Jésus à Montevideo ; 35, 6.
Maria Brunet, Maison de Charité de Château-l'Évêque, France ; 66, 46.
Catherine Dandurand, Santa Casa de Rio-de-Janeiro ; 80, 59.
Caroline Rouly, Maison de Charité de Saint-Paul, Ile de la Réunion ; 87, 62.
Marie Dumont, Maison de Charité de Clichy, France ; 71, 49.
Filomena Gil, Protectorat de Valencia, Espagne ; 58, 34.
Isabel Diez, Hôpital de Puente del Arzobispo, Espagne ; 21, 3.
Escolastica Luengo, Maison Saint-Nicolas de Valdemoro, Espagne ; 61, 43.
Anne Gautronneau, Asile de Levallois, France ; 64, 35.
Anaïs Aubert, Maison de Charité de Montolieu ; 71, 51.
Maria Villanueva, Maison Santa Isabel de Madrid ; 58, 36.
Maria Alegria, Hôpital d'Orotava, Iles Canaries ; 69, 51.
Jeanne Morisseau, Hospice de Guayaquil, Equateur, 48, 25.
Marie Lehuéron, Maison de Charité de Clichy ; 76, 51.
Marie Joye, Maison de Charité de Clichy ; 82, 53.
Marie Dudas, Maison des Pauvres de Budapest, Hongrie ; 26, 6.
Elfriede Willner, École de Hengsberg, Autriche ; 26, 5.
Marie Marusic, Hôpital de Marburg, Autriche ; 27, 4.

- Ellen Hennessey, Asile des Enfants-Trouvés de Baltimore ; 65, 42.
- Henriette Abel, Maison de Charité de Valence, France ; 62, 36.
- Marie Bosse, Hôpital d'Angers, France ; 76, 47.
- Micheline Fumagalli, Ricovero de Turin, France ; 41, 21.
- Amelia Ferreira, Hospice des Enfants-Trouvés de Bahia, Brésil ; 64, 37.
- Marie Delsol, Hospice des Enfants-Trouvés de Bahia, Brésil ; 78, 58.
- Elisabeth Mounier, Hospice civil de Bas-en-Basse, France ; 53, 32.
- Thérèse Bauchiero, Hôpital civil de Parme, Italie ; 65, 45.
- Magdalena Ribelles, Collège de l'Immaculée-Conception de la Havane, Ile de Cuba ; 74, 52.
- Maria Ormazabal, Hôpital de Murcia, Espagne ; 47, 20.
- Maria Altimira, Hôpital de Palma de Mallorca, Iles Baléares ; 31, 10.
- Hedwige Fragder, Hôpital Saint-Jean de Budapest ; 36, 13.
- Agnès Helminger, Hôpital de Schwarzach, Autriche ; 52, 30.
- Élisabeth Gunsch, École de Veszprem, Hongrie ; 77, 53.
- Rosa Angelini, Maison centrale de Naples, Italie ; 46, 21.
- Sophie Skibicka, Maison Sainte-Marie-Madeleine de Léopol, Pologne ; 25, 3.
- Marthe Bridgman, Maison centrale d'Emmitsburg, États-Unis ; 74, 51.
- Marie Pêne, Maison de Charité de Château-l'Évêque ; 70, 46.
- Magdeleine Véroul, Hôpital de Pen-Bron, France ; 49, 24.
- Maria Talens, Hôpital d'Alcira, Espagne ; 77, 48.
- Maria Sala, Hôpital général de Valencia, Espagne ; 32, 8.
- Petra Rubin de Celis, Maison San Diego de Valdemero, Espagne ; 38, 14.
- Élisabeth Schuster, École de Pinkofo, Hongrie, 26, 4.
- Marie Piloczynska, Hospice des Incurables de Léopol, Pologne ; 50, 25.
- Marie Plöderer, Asile de Reichenberg, Autriche ; 63, 38.
- Jeanne Gaillardan, Maison de Charité de Château-l'Évêque ; 31, 7.
- Marie Descuilhès, Hôpital général d'Auch, France ; 83, 65.
- Marie Lefebvre, Maison de Charité de Valenciennes, France ; 77, 38.
- Marie Cazalens, Maison de Charité, paroisse Saint-Louis à Versailles, France ; 72, 39.

- Maria Gimeno, Collège de l'Immaculée-Conception, à Manille, Iles Philippines ; 31, 8.
- Isabel Sirbente, Maison centrale de Madrid ; 30, 6.
- Marie Chauchat, Maison de Charité de la gare d'Orléans, à Paris ; 68, 46.
- Marie Bergonié, Maison Saint-Vincent, de Lyon ; 77, 56.
- Jeanne Stéphan, Hôtel-Dieu de Rennes, France ; 28, 9.
- Marie de Rouget, Maison principale, à Paris ; 86, 59.
- Albertine Truskolowska, Hôpital de Rozdol, Pologne Autrich. ; 33, 7.
- Marie Papich, Maison principale à Paris ; 79, 55.
- Benoite Cotton, Hôpital Saint-Charles de Rochefort, France ; 85, 64.
- Marie Morel, Crèche de Bône, Algérie ; 79, 59.
- Antoinette Gaiger, École de Vienne, Autriche ; 30, 12.
- Émilie Bourguignon, Crèche Saint-Joseph de Lille, France ; 74, 57.
- Jeanne Hugonod, Hospice Comtesse, de Lille ; 68, 43.
- Anne Nenhuber, Asile de Reideubourg, Autriche ; 63, 38.
- Abrahama Perea, Maison de Charité de Barcelone, Espagne ; 53, 36.
- Lydia Prato, Orphelinat de Mondovi, Italie ; 37, 16.
- Louise Delêtre, Hôpital de Caen, France ; 79, 58.
- Maria Martorell, Asile de l'Immaculée-Conception de Carthagène, Espagne ; 32, 7.
- Marie De Giorgis, Hôpital du 2-de-Mai à Lima, Pérou ; 82, 61.
- Marie Rubin, Maison de Charité de Villeneuve-Saint-Georges, France ; 43, 20.
- Marie Itier, Maison de Charité de Narbonne, France ; 44, 20.
- Anna Greco, Maison centrale de Naples ; 68, 50.
- Patricia Gusierrez, Collège de Cobrecas, Espagne ; 47, 26.
- Marie Pionnié, Hôpital de Pernambuco, Brésil ; 42, 17.
- Julienne Poschl, Hospice des Incurables de Laibach, Autriche, 40, 18.
- Marie Peyrat, Hôtel-Dieu de Narbonne, France ; 65, 44.
- Marie Balogh, École de Nagyvarad-Vincehaz, Hongrie ; 22, 2.
- Hélène Dupuy, Hospice de Gonesse, France ; 66, 42.
- Marie Darsouse, Maison de Charité paroisse Saint-Marcel, à Paris ; 75, 55.
- Martine Marescaux, Maison Marie-Immaculée, à Louvain, Belgique ; 71, 44.

- Gertrude Martini, Maison centrale de Cologne, Nippes, Allemagne ; 78, 44.
Angèle Tenivella, Maison centrale de Turin ; 31, 10.
Françoise Penin, Hospice Saint-Joseph-de-la-Grave, à Toulouse, France ; 77, 55.
Marie Delaygue, Hôpital de Rethel, à Toulouse, France ; 56, 33.
Henriette Bastuba, Maison centrale de Culin ; 66, 41.
Jeanne Ballofet, Maison de Charité de Grenoble, France ; 33, 5.
Céline Barberot, Maison centrale d'Ans, Belgique ; 52, 29.
Marie Klanjscek, Hospice des Incurables de Laibach, Autriche ; 28, 6.
Marie de Baijo, Maison de la Providence, à Bruxelles ; 75, 45.
Élisabeth Garezorcz, Maison centrale de Graz ; 22, 3.
Refugio Linarte, Hôpital Rosalès de San Salvador ; 71, 52.
Rosalie Simeteis, École de Tenez, Algérie ; 44, 24.
Ildefensa Gonzalez, Hospice Sainte-Suzanne-de-Bejucal, Ile de Cuba ; 62, 41.
Maria Arizu, Hôpital de Salamanca, Espagne ; 40, 21.
Millana Lopez, Hôpital de Léon, Espagne, 80, 56.
Paula de Diego, Hôpital Saint-Lazare à Santiago de Galicia ; 33, 4.
Tomas Gonzabal, Hôpital de Cronicos de Cordoba, Espagne ;
Anne Bélis, Maison de Charité, paroisse Saint-Séverin, à Paris ; 64, 41.
Anna Rainer, Hôpital de Schwarzach, Autriche ; 32, 4.
Jeanne Bard, Maison de Charité de Montolieu, France ; 65, 44.
Julie Clairet, Maison de Charité, paroisse Saint-Marcel, à Paris ; 62, 43.
Caroline Polaczek, Hospice des Incurables de Cracovie ; 74, 47.
Raymonde Lemasson, Hôtel-Dieu de Toulouse ; 78, 52.
Françoise Biscak, Hospice des Incurables de Laibach, Autriche ; 25, 6.
Françoise Pailhez, Maison du Fourneau, à Barcelone ; 47, 20.
Marie M. Guinness, Asile des Enfants-Trouvés de Saint-Louis, États-Unis ; 80, 48.
Marguerite Herkeurath, Asile de Budapest, Hongrie ; 74, 53.
Marie Ranner, Hôpital de Rimaszombat, Hongrie ; 36, 13.
Lucie Volta, Maison centrale de Turin ; 27, 5.
-

LA CONGRÉGATION DE LA MISSION PENDANT LA RÉVOLUTION

1788-1800

GÉNÉRALAT DE M. FÉLIX CAYLA DE LA GARDE
Dixième Supérieur général (*Suite* ¹).

§ 13. — *Massacre de Saint-Firmin.*

Les maisons de Saint-Lazare et de Saint-Firmin, alors que toutes les églises de Paris étaient au pouvoir des prêtres assermentés et que presque toutes les personnes des communautés religieuses avaient été expulsées de leurs monastères, étaient l'asile de bons prêtres pour la célébration des saints mystères ; plusieurs même avaient fixé leur domicile à Saint-Firmin. L'attachement inviolable de tous les prêtres de Saint-Lazare aux bons principes, l'intrépidité dont M. Cayla avait donné des preuves pour défendre les intérêts de l'Église à la tribune et dans toutes les autres occasions ; la confiance dont le Supérieur général de la Mission jouissait auprès de tous les bons ecclésiastiques, et l'influence qu'il avait eue sur un grand nombre d'entre eux, pour les maintenir dans la ligne de leur devoir et les fortifier dans leur généreux dessein de subir plutôt l'exil et la mort que de souiller leurs lèvres par un serment impie ; ces circonstances et plusieurs autres, non moins honorables pour les missionnaires, provoquèrent la fureur des démagogues et des prêtres assermentés contre les enfants de saint Vincent de Paul. Il n'en fallait d'ailleurs pas tant alors pour signaler les missionnaires à la rage d'une

1. Voy. ci-dessus, pages 111, 274 et 437. — Le récit qu'on va lire sur le massacre de Saint-Firmin, est emprunté en grande partie à Barruel, *Histoire du clergé pendant la Révolution*, t. II. Barruel avait à sa disposition sur ce massacre une relation manuscrite, aujourd'hui encore inédite, de M. Boullangier, prêtre de la Mission. Ce manuscrit a été retrouvé dans les papiers de Barruel, déposés à la bibliothèque des Pères Jésuites, rue Lhomond, à Paris. — Note des *Annales*.

population égarée. L'impiété avait marqué la maison de Saint-Lazare, comme devant être le tombeau de ses habitants, et un des théâtres de ses fureurs sanguinaires. Mais le Seigneur ne permit pas que le projet contre Saint-Lazare puisse s'exécuter. C'était à la maison de Saint-Firmin, berceau de la Congrégation qu'était réservée la gloire d'être teinte du sang de son supérieur ainsi que de celui de quatre autres missionnaires¹ et d'un bon nombre d'autres prêtres fidèles et courageux.

Nous emprunterons le récit du massacre qui eut lieu à Saint-Firmin au *Annales religieuses politiques et littéraires* (t. I). Nous espérons que lorsque nous parlerons de cette maison, il nous aura été permis de puiser de nouveaux renseignements sur ce lugubre épisode de la révolution dans les procès-verbaux même de l'enquête qui fut faite quelque temps après ce lamentable événement.

Lorsque la royauté eut été renversée, la fureur des démagogues se tourna surtout contre les prêtres qui n'avaient pas voulu prêter serment. Au plus fort de l'insurrection du 10 août 1792, l'Assemblée nationale autorisa Gensonné, son président, à nommer des commissaires, chargés partout d'aller inviter le peuple à prendre lui-même des mesures nécessaires « pour que les crimes fussent frappés du glaive de la loi ». De son côté, le conseil général de la *Commune de Paris* lança le 11 août une proclamation contenant ce passage : « Peuple souverain, suspends ta vengeance, la justice endormie reprendra aujourd'hui ses droits ; tous les coupables vont périr sur l'échafaud. »

En même temps, la *Commune de Paris* transmet à toutes les sections des instructions nécessaires pour procéder à l'arrestation des nobles et des prêtres, et conduire ces derniers, soit au séminaire de Saint-Firmin,² soit à l'Abbaye,

1. Nous mentionnerons à la fin de la notice de M. Cayla, les missionnaires qui ont trouvé une mort glorieuse à Saint-Firmin.

2. Saint-Firmin, connu autrefois sous le nom de *Collège des Bons*

soit à l'église des Carmes, qui devait être transformée en prison. Cette mesure fut accueillie avec transport, le dimanche 13 août, dans la section dite des *sans-culottes*, ainsi que le projet d'enfermer les prêtres non assermentés dans le séminaire de Saint-Firmin, où se trouvaient déjà dix-huit ecclésiastiques chassés de leurs places, et qui n'eurent plus la liberté de sortir.

Dès huit heures du matin, le 14 août, les prêtres de Saint-Nicolas furent tous entraînés avec leurs séminaristes à la maison de Saint-Firmin. Les aumônes abondantes qu'ils ne cessaient de répandre sur tous les pauvres de leur quartier furent oubliées en ce moment. Le peuple qu'ils nourrissaient fut le plus ardent à provoquer et à exécuter avec violence leur arrestation. Un de ces prêtres, M. Bonnet, était surtout connu pour sa grande charité. Dans le terrible hiver de 1788, il avait distribué aux malheureux tout ce dont il pouvait disposer. « Il ne me reste plus rien, dit-il à quelques femmes qui lui demandaient l'aumône. — Il vous reste encore votre mouchoir, répondirent-elles, puisque vous le tenez à la main. — Eh bien ! le voilà, prenez-le. » La populace revint jusqu'à trois fois pour arrêter ce prêtre. Le supérieur de la même communauté, M. Andrieux, fut traduit devant la section avec ses anciens collaborateurs et les jeunes séminaristes ; à leur arrivée, la cour de Saint-Firmin, remplie d'hommes, de femmes et d'enfants furieux et égarés, retentit des cris d'une joie barbare ; on entendit un homme de la populace crier : « Donnez-les moi, que je les expédie tous avec ma hache. »

A trois heures du même jour, des hurlements plus féroces encore annoncèrent l'arrivée d'une proie remarquable. C'étaient tous les prêtres de la maison des Nouveaux-Con-

Enfants, était un séminaire externe sous la direction des missionnaires. Cette maison dont il ne reste qu'une partie aujourd'hui, était située rue Saint-Victor, au coin de la rue des Fossés-Saint-Bernard. — Aujourd'hui rue des Écoles, 2. Voyez ci-après, page 615.

vertis, qu'amenaient triomphants cinquante hommes, armés de baïonnettes et de piques. A la tête de tous ces prisonniers, était le vénérable P. Guérin du Rocher, connu par cette *Histoire véritable des temps fabuleux*, qui avait étonné le monde savant par l'érudition de son auteur. Tous ceux qui ont connu ce digne prêtre trouvaient en lui quelque chose de plus admirable encore que ses vastes connaissances : c'était, avec tant de savoir, une humilité et une modestie qui faisaient en quelque sorte chercher le savant caché sous le voile de la simplicité. Une âme gagnée à Dieu par ses catéchismes lui était mille fois plus chère que toute cette réputation dont il jouissait. Pour la première fois, il semblait en ce jour se départir de son humble simplicité. En soutane et en manteau long, comme dans un jour de fête, il marchait glorieux d'être le chef des respectables confesseurs de Jésus-Christ conduits avec lui ; à ses côtés était son frère aîné, ancien Jésuite et comme lui de retour depuis peu de temps des missions d'Orient. Il en avait apporté des connaissances que bien des personnes croyaient égales à celles de son frère ; il commençait à les développer dans ses lettres sur les mœurs, la religion et les antiquités des pays qu'il avait parcourus en savant et en évangéliste. Sa mort prématurée nous a privés à jamais de ces précieux trésors.

Avec ces deux savants, arrivèrent bientôt d'autres prêtres, les uns saisis dans leurs maisons, les autres dans l'abbaye de Saint-Victor et d'autres jusque dans l'hôpital des Enfants trouvés, où ils avaient passé bien des années dans les exercices de la charité que leur emploi y commandait. Avec eux était encore un autre prêtre, M. Ladevèse ; servir les malades et les mourants à l'Hôtel-Dieu avait fait toutes ses délices durant dix ans. Le refus du serment le fit exclure de ses fonctions pieuses et on le força de quitter cette maison, où son zèle et sa charité rendaient tant de services à la plus pauvre classe du peuple. La bonté de son caractère lui avait conservé des amis parmi plusieurs de ses compatriotes

du Vivarais, alors à Paris. Ceux-ci, quoique très opposés de sentiments avec lui, instruits des abominations qui se tramaient contre les prêtres fidèles, l'en prévinrent en lui offrant une retraite à l'abri de toute recherche dans leur propre logement. Mais il craignait leurs sollicitations en faveur du serment et il aimait mieux s'exposer au martyre qu'à la séduction.

Le même jour encore, vers dix heures du matin, une troupe armée se rendit dans la Maison de la doctrine chrétienne, si respectée dans cette section pour les services immenses qu'elle ne cessait de rendre à tous ceux qui avaient recours au ministère de ses membres, par leur constante régularité et par les instructions solides qui s'y faisaient toute l'année et qu'on venait de tout Paris entendre avec empressement. Des voisins qui avaient les yeux ouverts sur les dangers de cette respectable maison, virent les satellites assez à temps pour avertir les Pères de la doctrine chrétienne de pourvoir à leur salut ; ils n'eurent que le temps de sortir par la porte de la rue Neuve-Saint-Étienne, tandis que les soldats entraient par la grande porte. Deux seuls ne voulurent pas prendre la fuite : le P. Bochet, supérieur, vénérable par son âge, ses vertus ecclésiastiques et son zèle dans la direction des âmes. Dieu, qui voulait récompenser ses travaux par la palme du martyre, lui inspira sans doute le généreux dessein de ne pas quitter sa maison. Le second fut le Père Félix, procureur de la maison, qui lui aussi a mérité les regrets de tous ceux qui l'ont connu par l'aménité de son caractère et le besoin qu'il avait d'obliger tous ceux qui recouraient à lui. Ils furent seuls conduits à Saint-Firmin et massacrés avec les autres.

Enfin, là fut enfermé M. Gros, curé de la paroisse. Peu de pasteurs avaient plus de droits au respect et à l'amour du peuple.

Lorsque le 2 septembre arriva, les ecclésiastiques renfermés à Saint-Firmin étaient au nombre de quatre-vingt-dix envi-

ron. Loin de soupçonner le sort qu'on leur destinait, ils s'attendaient à chaque instant à voir ouvrir la porte de leur prison, en conséquence du décret d'exportation du 26 août 1792, qui leur avait été communiqué. Le sieur Henriot, commandant de la section les avait bien traités de scélérats, il leur avait bien dit qu'ils périraient tous; mais la publicité de ces menaces leur avait fait croire qu'on voulait les effrayer. Ils étaient tous dans cette sécurité, quand un garçon boucher, arrivant des Carmes s'introduisit à Saint-Firmin, cherchant à découvrir M. Boullangier. Celui-ci, procureur de la maison, avait au moins la liberté nécessaire pour les détails intérieurs. Le boucher l'aperçut et lui dit d'un ton très pressant : « Sauvez-vous, Monsieur, ce soir vous allez être tous égorgés. » M. Boullangier ne put croire à cette atrocité; et, soupçonnant quelque piège, il crut devoir en avertir M. François, supérieur du séminaire. Ils convinrent d'envoyer un domestique prendre des informations dans les sections et attendirent vainement la réponse. Cependant, le boucher, impatient de ne pas voir paraître M. Boullangier, le pressa de nouveau : « Tous les prêtres, lui dit-il, sont déjà massacrés aux Carmes, et un quart d'heure encore, il ne sera plus temps de fuir. » Le moment était grave en effet, car il fallait traverser un corps de garde. Sur ces entrefaites, arrivent deux autres jeunes gens amenés par le même dessein; sans donner à M. Boullangier le temps qu'il réclame, ils le pressent, et leurs armes trompant les sentinelles, ils parviennent enfin à l'emmener. Le garçon boucher le conduisait par le bras comme son camarade, et dans cette attitude, tous traversent la horde d'assassins qui déjà arrivaient pour s'assurer des portes. Délivré d'un si grand péril, il offre de reconnaître, en offrant un peu d'argent, le service que vient de lui rendre son libérateur. — « Non, Monsieur, répond le jeune homme, je suis trop bien payé d'avoir pu vous délivrer. La curiosité m'avait conduit aux Carmes; ah! Monsieur, quand j'ai vu tous ces prêtres mourir comme

des saints, je n'ai pu résister à un tel spectacle et j'ai promis à Dieu de faire mon possible pour en délivrer au moins quelques-uns. A présent que Dieu m'a fait cette grâce, me voilà trop heureux. » M. Boullangier lui demanda s'il ne pouvait pas essayer d'en délivrer quelques autres, ou du moins les avertir de ce qui s'était passé aux Carmes. — « J'y cours dès cet instant, répondit-il, puisque vous voilà en sûreté. O mon Dieu ! si je pouvais en sauver quelques autres. » Mais il ne peut remplir son second vœu ; les postes étaient dès lors gardés très soigneusement et le carnage devait malheureusement commencer le lendemain à l'aurore.

A cinq heures du matin, le 3 septembre, les bourreaux étaient tous arrivés. La populace accourue en toute hâte, commença à réclamer la vie de ceux qu'elle connaissait plus spécialement : « Conservez notre saint », cria-t-elle, en parlant de M. Lhomond, professeur émérite du *collège du cardinal Lemoine*. Ce saint prêtre avec trois autres ecclésiastiques furent mis sous la sauvegarde de la loi. Les commissaires de la section auraient aussi voulu conserver la vie à M. François, prêtre de la Mission, le supérieur du séminaire. Ses bienfaits, son zèle pour le bien, son caractère d'une douceur extrême, une vie remplie de bonnes œuvres lui avaient mérité cette distinction de la part des hommes témoins de ses vertus et si souvent l'objet de ses largesses ; mais, outre plusieurs ouvrages remarquables par la clarté et la précision avec laquelle il y mettait les vérités les plus précieuses à la portée des hommes les moins éclairés, il avait, sous le titre de *Mon apologie*, développé toutes les raisons qui devaient éloigner les prêtres du serment à la Constitution du clergé. Il était donc signalé aux meurtriers comme une victime que nulle considération ne devait mettre à l'abri de leur fureur. Fidèles à ces ordres, ils se roidirent contre la section même et le lui arrachèrent pour l'égorger avec les autres.

Les assassins se répandirent dans le séminaire, parcou-

rant les endroits les moins accessibles, enfonçant à coups de crosse les portes qu'ils trouvaient fermées; lorsqu'ils se furent assurés de toutes les victimes, ils en firent descendre la majeure partie dans la rue et là ils les assommèrent les uns après les autres. Maist par un raffinement de cruauté qu'on a peine à imaginer, pendant cette scène d'horreur, ils précipitaient de temps en temps quelques prêtres par les fenêtres, et ces honorables victimes étaient reçues sur la pointe des piques aux acclamations d'une horde de cannibales. Parmi la foule des spectateurs se trouvait une troupe de femmes, altérées de sang et armées de massues servant à écraser le plâtre; elles couraient avec fureur sur ceux qui, déjà mutilés conservaient un reste de vie et elles achevaient de les assommer. Nous tenons d'un témoin oculaire qu'en entrant dans la chambre de ces prêtres, on commençait par les sabrer, on les jetait ensuite dans la rue de la hauteur des divers étages; et ces prêtres les bras déjà brisés quand ils se voyaient suspendus par les pieds aux fenêtres où la férocité des bourreaux et des spectateurs se plaisait à prolonger la vue et le sentiment de leurs supplices, ces prêtres se fortifiaient eux-même contre l'horreur d'un pareil trépas, par le signe adorable de la croix.

Ainsi périt M. Gros, ce curé si généreux. Il n'avait pourtant tenu qu'à lui de se dérober à ses assassins; sur la proposition qui lui en avait été faite la veille, il répondit : « Le peuple sait que j'ai été conduit ici, s'il ne me trouve pas, il bouleversera toute la maison, et je serai cause que ceux qui pourront s'être cachés, seront découverts, il vaut mieux que je sois sacrifié et les autres épargnés. » Au moment où les assassins parurent, il vit parmi eux, un de ses paroissiens : « Mon ami, lui dit-il, je vous connais. — Et moi aussi, répondit l'autre, et je sais les services que vous m'avez rendus, mais ce n'est pas de ma faute : la nation veut que vous périssiez. » En même temps, il fit signe à ses camarades qui l'aidèrent à précipiter son bienfaiteur par la fenêtre.

Peu de temps après, on ouvrit son testament; il y légua tout son bien aux pauvres de sa paroisse.

Parmi les victimes, se trouve encore M. Moune, vicaire de Saint-Merry. Il avait d'abord prêté serment, mais il fut forcé au moment même où la persécution paraissait à son comble, de le rétracter, et de rendre sa rétractation publique. Son vœu le plus ardent fut alors de répandre son sang en réparation de sa faiblesse, et il fut exaucé, car les assassins le sacrificèrent à leur rage comme les autres.

Un autre ecclésiastique se trouva dans le même cas, ce fut M. Pottier, ancien supérieur des Eudistes à Rouen; il prêta d'abord le serment, sa réputation séduisit le peuple et beaucoup d'ecclésiastiques; mais Dieu permit que l'illusion ne fût pas longue. Dès le troisième jour de sa chute, il se releva; en homme courageux, M. Pottier donna toute la solennité possible à sa retractation. Les ouvrages coulèrent de sa plume, pour fortifier les faibles qu'il avait ébranlés, pour ramener les ignorants qu'il avait égarés. La persécution le chassa vers Paris; il y fut un apôtre. Les prêtres accouraient à ses discours, surtout aux retraites spirituelles qu'il donnait pour les préparer tous et pour les disposer lui-même à la mort. Il souffrit cette mort, en prêchant la foi à ses assassins jusqu'au dernier moment et en leur pardonnant du fond du cœur.

M. l'abbé Haüy, connu par ses travaux sur la minéralogie, avait été aussi enfermé à Saint-Firmin. L'honneur de partager le sort de ses confrères lui était plus cher que le titre d'académicien qu'il portait, aussi s'était-il bien gardé de le faire valoir. Mais si les sollicitations de l'Académie des sciences obtinrent son élargissement, le peu d'empressement qu'il fit paraître à profiter de sa liberté prouva qu'il savait apprécier la gloire dont on le privait.

A Saint-Firmin, comme aux Carmes, se trouvait un de ces pieux laïques qui, au milieu du monde et même dans la profession des armes, ont pu conserver leur âme pure

du vice et de la contagion du siècle. Après avoir été durant quarante ans l'admiration de ses frères d'armes, M. Jean Antoine-Joseph Villette, capitaine au régiment de Barrois, s'était retiré dans ce séminaire pour y passer le reste de ses jours dans les exercices et la vie de la plus ardente piété. Il y était depuis six ans et vivait avec toute la ferveur d'un homme qui ne pense qu'à se sanctifier. Les œuvres de charité, la prière, les lectures pieuses, la méditation avaient mûri son âme pour le ciel. Lors de l'invasion du séminaire, on lui dit qu'il pouvait réclamer sa liberté avec la certitude de l'obtenir ; mais ce vénérable soldat répondit à cette proposition, comme M. Le Valfont l'avait fait aux Carmes : « Je m'en garderai bien, je suis trop heureux d'être ici. » Il se prépara plus spécialement à la mort, en recevant chaque jour la sainte communion durant les trois semaines de sa captivité. Modèle de piété pendant sa vie, il le fut de fermeté et de constance sous le glaive des assassins.

Peu de temps après le massacre, le bruit courut que quelques prêtres qui avaient dû subir les coups des assassins, n'ayant pas reçu de blessures mortelles, avaient été peu de temps après rendus à la société ; mais ce fait ne peut s'accorder avec l'acharnement que montrèrent les meurtriers et surtout les femmes, comme il a été rapporté plus haut. Leur rage sanguinaire, hélas ! n'était pas assouvie par ces assommoirs dont elles se servaient pour arracher ce qui pouvait rester de vie aux victimes, jetées par les fenêtres ; on les voyait monter et trépigner sur ces cadavres encore palpitants et commettre sur eux des horreurs et des infamies que la plume se refuse à retracer. Lorsqu'on eut entassé ces corps mutilés dans des tombereaux, moins, ce semble, pour leur donner la sépulture que pour continuer à les outrager, on vit ces femmes cannibales ajouter à l'atrocité du convoi. Montées sur ces tombereaux, elles mutilaient les corps de la manière la plus barbare et montraient aux passants des membres brisés et tronqués en criant : « Vive

la nation ! » Elles semblaient vouloir démontrer que ce sexe supérieur aux hommes par la sensibilité, quand il suit la nature, sait aussi vaincre les bourreaux même en cruauté, quand il s'égare dans la haine et se livre à des passions exaltées.

Ces théâtres de sang s'étaient multipliés dans Paris ; ce n'était pas seulement à Saint-Firmin et aux Carmes que se commettaient des abominations pareilles. On égorgeait encore à la Conciergerie, aux Bernardins, au Pont-au-Change, à Bicêtre, à la Force.

§ 14. — *Transmigration des reliques de saint Vincent de Paul.*

1^o Transmigration du corps de saint Vincent.

A l'époque du pi lage de Saint-Lazare, le 13 juillet 1789, l'église seule fut respectée et le corps de saint Vincent de Paul se trouva préservé de l'horrible profanation à laquelle on pouvait s'attendre de la part de la horde impie qui envahit et saccagea la maison. La précieuse relique resta dans son reliquaire en argent, jusqu'au 1^{er} septembre 1792. Ce jour-là, Devitry, commissaire des biens nationaux, procéda à l'enlèvement de l'argenterie de la chapelle. Dans les procès-verbaux dressés lors de l'évacuation de la maison de Saint-Lazare, les 30 et 31 août, les 1^{er}, 14, 27, 28 septembre, les 1^{er}, 2 et 4 octobre 1792, il est dit :

« Avons tiré une châsse d'argent doré, dans laquelle avons trouvé un squelette entier, revêtu d'une aube blanche, étole, manipule, gants de soie blancs, masque d'argent doré et pantoufles aux pieds, lequel squelette MM. les ci-devant Lazaristes nous ont demandé à extraire pour mettre dans une boîte de bois, ce que nous leur avons octroyé, etc. »

Le procès-verbal que dressèrent les missionnaires présents à l'extraction de la sainte relique, de la châsse d'argent qui la contenait, le 1^{er} septembre 1792, mentionne

qu'ils placèrent ladite relique dans une caisse de chêne, avec son coussin, l'aube, l'étole, les pantoufles et les gants dont le corps était orné; que ladite caisse de chêne ne s'étant pas trouvée assez longue, ils ont été obligés de détacher les fils de cuivre qui tenaient les os des cuisses et des jambes et de replier la relique sur elle-même¹.

Nous sommes malheureusement privés des pièces officielles constatant le dépôt de la sainte relique en un lieu sûr et déterminé, après la sortie de Saint-Lazare. On sait cependant qu'elle fut confiée à M. Daudet, prêtre de la Mission et procureur général de la Congrégation.

Elle fut d'abord transportée dans la maison dite *Des deux piliers en or*, appartenant à M. Joubert, qui donna asile quelque temps à M. Daudet, son oncle, rue des Mathurins-Sorbonne.

Lorsque M. Daudet eut fait l'acquisition d'une maison, rue Neuve-Saint-Étienne, faubourg Saint-Marceau, elle y fut transportée. Pendant la maladie grave que fit M. Daudet dans le courant de 1797, elle fut confiée au notaire de la Congrégation, M. Clairét; et, après sa guérison, M. Daudet la réclama. Une lettre de ce missionnaire, adressée le 23 avril 1802, à M. Brunet, vicaire général de la Congrégation de la Mission l' alarma et lui fit craindre que la Congrégation se trouvât pour toujours déshéritée de la possession des restes précieux de son saint fondateur. Dans cette appréhension, M. Brunet fit part de ses craintes à M. Daudet, qui dissipa ses inquiétudes par la lettre suivante :

Paris, 23 avril 1802.

Si jamais inculpation est fausse, c'est bien celle dont vous me faites l'honneur de me parler (il avait été dit à M. Brunet que le corps de saint Vincent devait être placé à Notre-Dame); et le ciel n'est pas plus éloigné de la terre qu'elle l'est de la vérité.

1. Voir le Mandement de Mgr de Quélen, archevêque de Paris, qui ordonne qu'un *Te Deum* sera chanté dans toutes les églises de son diocèse (1830).

Tout ce que j'ai fait depuis dix ans prouve de la manière la plus victorieuse qu'il faudrait que la Congrégation n'existât plus sur la terre, avant de me dessaisir d'un objet aussi intéressant. J'ai essuyé, il y a près de cinq ans, une de ces maladies dont on ne revient presque jamais. La première chose à laquelle je pensai, fut de mettre en sûreté ce précieux dépôt qui me fut rendu, dès que le danger cessa. Je n'ai jamais dit à personne qu'il fût entre mes mains. Si on en a su quelque chose, ce n'est pas par moi, mais bien par quelques Filles de la Charité qui [auront parlé], qui, à ce qu'on m'a dit, ont cherché à l'avoir et qui ne pouvant l'obtenir, ont peut-être imaginé de le faire déposer dans l'endroit dont vous me parlez ; mais il n'en sera rien, je vous en donne ma parole, et ce que vous me faites l'honneur de me dire me fera prendre encore de nouvelles précautions.

Le 18 juillet 1806, M. Brunet remit aux Filles de la Charité, rue du Vieux-Colombier, la caisse renfermant les reliques de saint Vincent. Un acte de ce dépôt fut dressé sur papier timbré et remis à M. le Vicaire général de la Congrégation ; il était ainsi conçu :

Nous soussignées, sœurs Thérèse Deschaux, supérieure générale des Filles de la Charité ; Marie Duprat, assistante..., déclarons par le présent acte, soit en notre nom particulier, soit en celui des autres sœurs de notre maison de la rue du Vieux-Colombier, soit au nom de notre Congrégation ou communauté tant présente que future ;

Que nous n'avons reçu qu'en dépôt des mains de notre très honoré Père, M. François-Florentin Brunet, vicaire général de la Congrégation de la Mission et de la Compagnie des Filles de la Charité, une caisse renfermant tout le corps de saint Vincent de Paul, notre commun instituteur et premier supérieur général, longue de trente et un pouces et large de treize, assujettie par une bandelette qui est cachetée dessus et dessous du sceau de ladite Congrégation, auquel notre très honoré Père a joint aux mêmes endroits celui de son vicariat général ;

2^e Que nous nous engageons toutes aux susdits noms, de remettre ledit dépôt à notre très honoré Père, ainsi qu'aux supérieurs et aux vicaires généraux de ladite Congrégation, dès leur première réquisition verbale, sans que nous prétendions, ni puissions prétendre, sous quelque prétexte que ce soit, à aucune retenue ou portion desdites reliques ;

3° Que nous ne ferons jamais exposer lesdites reliques et que nous ne ferons aucun usage du dit dépôt, pour le montrer à qui que ce soit, sans le consentement exprès de notre très honoré Père et des supérieurs ou vicaires généraux de ladite Congrégation ;

4° Que le présent acte ne pourra jamais être annulé, sous prétexte qu'il n'est pas revêtu des formalités juridiques, au bénéfice desquelles nous renonçons formellement, aux noms susdits.

Fait double sous le sceau de notre Compagnie, à Paris, le 18 juillet 1806.

Thérèse Deschaux, Marie Duprat, Geneviève-Félicité Chouilly, M.-Thérèse Fernal, Jeanne Deniau, sœur Madeleine Villot, Catherine-Élisabeth Delorme, G.-J. Recourt, Catherine Girard.

A la suite de cet acte, on lit la déclaration suivante :

Nous, François-Florentin Brunet, vicaire général de la Congrégation de la Mission et supérieur général de la Compagnie des Filles de la Charité, attestons que la caisse mentionnée dans l'acte ci-dessus et renfermant le corps de saint Vincent de Paul, ayant été par nous retirée de l'endroit où elle était en dépôt, a été aujourd'hui, en notre présence ainsi qu'en présence de la Communauté de ces Filles, existante dans leur maison, rue du Vieux-Colombier, transférée processionnellement par MM. Pierre Claude, Laurent Philippe et Pierre-François Viguié, prêtres de notre Congrégation, soussignés avec nous, à la chapelle de la Communauté et déposée dans le tombeau de l'autel de Saint-Vincent-de-Paul, placé à gauche en entrant dans la chapelle, après que nous avons eu fait apposer notre sceau, tant sur la caisse que sur la bandelette qui assujettit la toile servant à l'envelopper, et où nous avons inséré le duplicata du susdit acte. Nous attestons enfin que nous gardons une des clefs qui ferment le couvert dudit tombeau et que l'autre est entre les mains de la supérieure générale des Filles de la Charité.

A Paris, sous notre sceau, le 18 juillet 1806.

BRUNET, CLAUDE, PHILIPPE, VIGUIER.

2° Transmigration du cœur de saint Vincent.

Il existait dans la chapelle de Saint-Lazare une relique

de saint Vincent, relique des plus précieuses et des plus chères aux enfants de ce grand saint et qu'il était facile de soustraire à la rapacité des révolutionnaires : c'était le cœur de leur père renfermé dans un reliquaire possédant cette forme et donné autrefois par Mme la duchesse d'Aiguillon.

Comme M. Sicardi, assistant de la Congrégation, se proposait de se retirer en Italie si les circonstances, comme on avait lieu de le présumer, devenaient plus critiques, M. Cayla crut devoir lui confier ce trésor en 1790, et la relique fut placée dans un volume in-folio assez épais, que l'on éventra de manière que le reliquaire s'y adaptât parfaitement. Quand M. Sicardi se détermina en septembre 1792 à se rendre en Piémont, le missionnaire et la relique prirent le chemin de Turin par des voies différentes, dans la crainte que le missionnaire, s'il venait à être reconnu comme prêtre, ne compromit le précieux dépôt, ou que le dépôt lui-même n'exposât le missionnaire à être reconnu. C'est ce que nous allons voir par le récit de ce voyage fait par une des quatre sœurs, la sœur Maltre, que M. Sicardi emmenait en Italie avec deux autres de ses confrères.

« Le 12 septembre 1792, nous sommes parties de la communauté quatre sœurs pour aller commencer la première maison de charité à Turin, à savoir ma sœur Colasson, supérieure, ma sœur Jolie, ma sœur Lespinasse et ma sœur Maltre¹. Nous avons emporté, caché dans nos effets qui ont

1. Notice sur la sœur Maltre écrite par elle-même. — « En sortant du séminaire, au mois de février 1789, je fus envoyée à Hennebont (Morbihan). Deux ans après, en 1791, on nous a demandé le serment que nous avons toutes refusé de faire; à la suite de ce refus, on nous a obligées de quitter l'hôpital. Nous avons toutes répondu que nous ne pouvions pas abandonner les pauvres; on a donc fait venir des personnes de rien pour les soigner. Puis on nous a lu notre sentence et on a braqué un canon à notre porte pour nous faire sortir, et déjà on allumait la mèche. Nous nous sommes réfugiées dans la ville chez des dames charitables, mais nous avons été dispersées près de deux mois. Après ce temps nous nous sommes rendues à Belle-Ile-en-Mer où nous ne sommes restées que deux mois, ayant été reconnues par

été mis au roulage, le cœur de saint Vincent notre Père, avec ses habits, compresses, etc. Nous avons été assez heureuses pour posséder dans notre maison de Charité ce précieux dépôt pendant trois mois, et durant ce temps le cœur a été exposé sur notre autel, dans notre petit oratoire.

« Mais malgré les soins que M. Sicardi, assistant de la Congrégation de Saint-Lazare et directeur des Filles de la Charité, a pris pour emballer cette précieuse relique, elle a beaucoup souffert en route. Le cœur d'argent s'est entr'ouvert et a laissé échapper sur l'autel plusieurs parcelles du cœur de saint Vincent que nous avons bien précieusement recueillies et mises dans quatre reliquaires. Et comme M. Sicardi était absent pour trois mois, ayant été obligé d'aller à Mondovi, son pays, pour affaires importantes, à son retour nous lui avons fait voir nos reliquaires où étaient enfermées les parcelles tombées du cœur d'argent par la petite ouverture qui s'était faite en route. Il en a fait lui-même l'expérience, car en le remuant, il en tomba en sa

des militaires pour avoir été chassées de l'hôpital d'Hennebont. On nous renvoya de l'île jusqu'au bateau sous l'escorte de deux cents militaires, criant « que la malédiction de l'île s'en allait ». Nous avons été passer la nuit à Vannes ; là, nous avons eu de nouvelles alarmes, nos sœurs étant elles-mêmes bien tourmentées et menacées d'être promenées le lendemain par toute la ville sur des ânes. Il nous a fallu partir au plus vite pour nous rendre à Rennes, où nous avons séjourné trois mois, et, de là, nous nous sommes dirigées sur Paris.

« Ce fut quelque temps après que nos supérieurs m'envoyèrent à Turin avec les sœurs Colasson, Jolie et Lespinasse. Dans notre voyage nous ne portions pas notre costume, nous avions des chapeaux de paille entourés *du rubin à la nation*. Nous avons souffert en route plusieurs insultes et plusieurs vexations, parce que notre modestie nous faisait reconnaître. Pendant les nuits, on était obligé de nous garder, parce que nous étions surveillées par des militaires qui écoutaient nos conversations ; on voulait aussi nous mettre en prison et on nous menaçait de nous fouetter par la ville.

« Mais le bon Dieu qui veillait sur nous a permis qu'il se trouvât dans l'hôtel un général qui avait fait une retraite à Saint-Lazare et qui reconnut les trois missionnaires lazaristes qui étaient partis avec nous : M. Sicardi, notre directeur, M. Ferris, Irlandais et M. Lebrun, de Mondovi. Il nous a protégées et il a mis aux arrêts les soldats coupables, malgré les instances que lui faisaient nos Messieurs pour obtenir leur grâce et leur obtenir qu'ils ne fussent pas punis. »

présence, ce que voyant, il l'a fait ressouder de suite à la Mission; mais il nous a laissé nos reliquaires, parce que nous l'en avons prié.

« A peine le cœur de saint Vincent était-il arrivé à la mission de Turin que les missionnaires ont demandé au cardinal Costa, qui en était archevêque, la permission de le porter en procession, pour demander à Dieu par son intercession de la pluie qu'on n'avait pu obtenir par des prières publiques dans une grande sécheresse.

« Nous y avons assisté aussi en portant des flambeaux après le clergé. Mais à peine avions-nous fait trente pas hors de l'église qu'il fallut rentrer, parce que la pluie tombait à torrents, et tout le monde criait dans les rues : « Au miracle ! » Alors on a dressé un procès-verbal qu'on a présenté au cardinal.

« Nous sommes restées quatre ans à Turin; nous avons été obligées d'en partir en 1796 pour Vienne en Autriche, avec la princesse de Condé, Madame Louise, pour fuir les armées françaises qui cependant sont venues à Vienne. Ce fut pendant un séjour dans cette ville que nous avons pensé que nos reliquaires n'avaient pas le cachet authentique de la Congrégation, et nous étions dans la crainte de mourir sans que nos sœurs sachent que ces reliques étaient du cœur de saint Vincent. Notre supérieure, la sœur Collason, pria Mgr l'évêque de Nancy qui était premier aumônier de Mme la duchesse d'Angoulême, qui alors en 1797 n'était pas encore mariée, de vouloir bien apposer le cachet de la Congrégation que ma sœur supérieure avait entre les mains.

« Comme on faisait alors des retranchements, à l'occasion des armées françaises qui approchaient, nous avons été obligées au bout d'un an d'aller en Pologne, où nous sommes restées deux ans. Ensuite, la sœur de l'empereur d'Autriche, l'archiduchesse Marianne, abbesse des chanoinesses du chapitre de Prague en Bohême, nous a demandées, espérant faire un établissement qui n'a pas eu lieu, et nous y

sommes restées deux ans à ses frais. Ce fut alors que ma sœur Deleau ayant eu connaissance, par une conduite particulière de la Providence, que nous étions à Prague, nous rappela en France en 1801. » Tel est le récit de la sœur Maltre.

La maison de la Mission de Turin fut supprimée par le général de l'armée républicaine qui envahit le Piémont; les missionnaires furent dispersés et M. Sicardi emporta avec lui le cœur de saint Vincent dans sa famille, au sein de laquelle il chercha un refuge.

A son départ pour Rome, après le décès de M. Cayla, arrivé le 12 février 1800, M. Sicardi confia le précieux dépôt à M. Bertholdi, son confrère. Ce dernier avant de mourir, le remit entre les mains d'une personne jouissant de toute sa confiance, dont nous ne connaissons pas le nom. Pendant son séjour dans la Ville éternelle, M. Sicardi tranquillisa le Vicaire général de la Congrégation au sujet de ce saint dépôt qui lui avait été confié, et lui fit connaître le nom du missionnaire à qui il l'avait remis.

A son retour en France à la fin de 1807, un des premiers soins de M. Brunet fut de faire revenir dans sa patrie le cœur de saint Vincent, son bienheureux Père. Ne pouvant le réclamer à M. Sicardi alors à Rome, qui n'en était plus le dépositaire et ne connaissant pas la demeure de M. Bertholdi qu'il croyait encore vivant, il pensa que le moyen le plus expéditif pour rentrer en possession du précieux trésor était de le réclamer par l'intermédiaire de S. Em. le cardinal Fesch. La bienveillance du cardinal pour les enfants de saint Vincent de Paul et son intérêt à l'œuvre de la restauration de la Compagnie en France, étaient pour M. Brunet un sûr garant qu'il s'emploierait volontiers pour le recouvrement de cette insigne relique. M. Brunet ne fut pas déçu dans son espoir, mais malheureusement les résultats furent tout autres qu'il ne devait s'y attendre. Le cœur de saint Vincent, au lieu d'être restitué à ses enfants, leur fut enlevé et donné

à l'église métropolitaine de Lyon, où il se trouve encore aujourd'hui. Le 1^{er} janvier, Son Éminence fit parvenir à Mgr l'archevêque de Turin, par le général Menou, commandant de la 27^e division militaire, la lettre suivante :

Monseigneur,

Un de vos ecclésiastiques, ancien missionnaire de la Congrégation de Saint-Vincent-de-Paul, est dépositaire du cœur de ce grand saint. Il avait emporté ce cœur de Paris à Turin au commencement de la Révolution. En ma qualité de grand aumônier de l'empire, les Missionnaires et les Sœurs de la Charité étant rétablis, je réclame ce dépôt et vous prie d'en dresser procès-verbal pour en constater l'identité, et de vouloir bien le remettre à M. le général de Menou, qui me le fera parvenir. Je ne doute point que M. Bertholdi, dépositaire de cette relique ne mette un vrai zèle à sa restitution. Nul motif, nul prétexte ne serait reçu pour le différer. Je n'oublierai pas toutefois que c'est à M. Bertholdi qu'on en doit la conservation.

Agréez, Monseigneur, les vœux que je forme pour vous en ce renouvellement d'année, et la haute considération avec laquelle je suis, Monseigneur, votre très humble et dévoué serviteur,

Le Cardinal FESCH.

Paris, le 11 nivôse an XIII, 1^{er} janvier 1805.

Se conformant aux intentions de son Ém. le cardinal Fesch, Mgr Charles-Louis Burentio del Signore, dressa un procès-verbal sur l'identité de la relique qui lui était réclamée. Il mentionna dans cette pièce : qu'à l'époque de la suppression de la maison de la Congrégation de la Mission à Turin, la relique du cœur de saint Vincent fut en effet confiée à un prêtre de cette Congrégation, nommé Georges Bertholdi, mais que ce prêtre étant décédé depuis deux mois, il avait été difficile de se la procurer, parce qu'on ne savait pas précisément en quelles mains elle se trouvait. Cependant ses informations ont pu le mettre sur les traces de la relique qu'on ne peut plus appeler un dépôt, mais un don fait à la Congrégation de la Mission de la maison de Turin, qui l'a gardée jusqu'à ce moment, après l'avoir soustraite à la ruine qui la me-

naçait et l'avoir transportée au péril de la vie de celui qui s'en était chargé¹; cependant les membres de cette communauté quoique dispersés, animés de l'esprit d'unité et heureux d'apprendre la restauration de la maison de Saint-Lazare, dans laquelle leur saint fondateur a répandu son principal éclat qui, semblable au soleil, s'est fait sentir de toutes parts, cèdent à la maison de Paris la sainte relique aux instances de S. Êm. le cardinal Fesch, et ils y joignent le procès-verbal qui fut fait dans cette ville par notre prédécesseur le cardinal Costa, le 17 juillet 1793.

Mgr l'archevêque de Turin, après avoir constaté lui-même l'identité de la relique, la remit au général Menou pour la remettre à S. Êm. le cardinal Fesch. Le général délivra à l'archevêque une décharge du précieux dépôt en ces termes :

Vingt-septième division militaire.

Turin, 1^{re} ventôse, an XIII; 20 février 1805.

Le général Menou, administrateur général, grand officier de la Légion d'honneur, membre de l'Académie de Turin;

Je déclare avoir reçu la sainte relique du cœur du saint Vincent de Paul, qui m'a été remise au nom de Mgr l'archevêque de Turin, par M. l'abbé Cirio, chanoine de la métropole; ladite relique devant être envoyée par moi à Son Êm. Mgr le cardinal Fesch, archevêque de Lyon, grand aumônier de France.

Le général MENOUE.

Nous mettons ici en note le procès-verbal dressé en présence de Mgr l'archevêque de Turin²:

1. On verra plus tard si M. Sicardi regardait cette relique comme un dépôt. On sait aussi quel danger elle fit courir à celui à qui M. Cayla l'avait confiée.

2. Anno Domini millesimo octingentesimo quinto, et die decima octava mensis februarii, Taurini, coram Rmo DD Carolo Aloysio Burretio Del Signore, divina miseratione et apostolicae Sedis gratia, archiepiscopo Taurinensi.

Universis sit manifestum memoratum RR. DD. archiepiscopum Taurinensem acceptis quibus cum decuit honore et reverentia, humanissimis litteris Eñi et Rñi DD. Josephi, S. R. E. Presbyteri Cardinalis Fesch, archiepiscopi Lugdunensis, ac magni Gallicani Imperii Eleemosinarii, datis Parisiis, Cal. januarii, omnem diligentiam impen-

Ce procès-verbal ne mentionne pas la transmission avec la relique de celui qui fut fait à Paris, par Mgr de Beau-

disse sollicitudinemque collocasse, ut sacrum pignus, cor videlicet sancti Vincentii a Paulo, fundatoris Congregationis Missionis, quod, seditione Parisiis exardescente, illinc transportatum fuit in hanc civitatem, reperiret, recuperaret et Parisios remitteret, quemadmodum a laudato E^mo R^mo DD. cardinali enixe petebatur.

Suppressione secuta Congregationis Missionis hujus domus Taurinensis penes quam sacrum pignus asservabatur, transiit istud ad sacerdotem ejusdem Congregationis Georgium Bertholdi, cujus obitus a bimestri circiter secutus, pretiosi depositi rependi difficultatem gignebat, ad quem enim pervenerit ignorabatur.

Retamen detecta, oblatum fuit pretiosum pignus quod, etsi depositum amplius dici nequeat, sed, donum factum Congregationi Missionis domus Taurinensis quae ipsum hactenus asservavit post vindicatum a direptione translatumque cum transferentis vitae periculo, nihilominus tamen hujus suppressae Congregationis individui dispersi unitatis spiritum custodientes, et de restauratione domus Sancti-Lazari, ubi praecipuus fundatoris splendor enituit, indeque se, veluti solis radii, unde quaque diffudit, ex animo gratulantes, sacram reliquiam, instante E^mo ac R^mo DD. cardinali Fesch, domui Parisiensi concedunt una cum processu verbali desuper confecto in hac civitate, de mandato E^mi et R^mi DD. cardinalis Costa, fel. mem. archiepiscopi Taurinensis decessoris diei 17 juli anni millesimi septingentesimi nonagesimi tertii, receptio du Vivier per exemplar a me subsignato confirmatum.

Inspecto itaque sacro pignore hujusmodi, perlectoque attento processu verbali praedicto, recognitum fuit descriptionem ibi factam ad amussim respondere sacrae reliquiae hic praesentatae, nullamque subesse suspicionis aut fraudis locum, immo ipsissimam esse de qua in memorato processu verbali agitur.

Ne vero de identitate dubitari possit praedictae sacrae reliquiae, amoto sigillo quod in superiore parte cordis argentei pro theca inservientis, in cera rubra hispanica impressum erat, quodque, comparatione instituta, judicatum fuit sigillum. R^mi ac Ill^mi DD. Christophori de Beaumont, archiepiscopi Parisiensis, laudatus R^mus DD. archiepiscopus Taurinensis ejus loco substituit sigillum proprium ecclesiae suae metropolitanae referens agnum jacentem atque habentem crucem humero suo innixam, impressum pariter in cera rubra hispanica respondens amplioris formae sigillo hic infra in papyro sub hostia rubra impresso, mandans sacrum pignus hujusmodi in eodem exenterato libro, in quo Parisiis transferendum aptatum fuerat reaptari, prout reaptatum revera fuit, Parisios iterum dirigendum per Excellentissimum D. Menou, hujus vigesimae septimae divisionis militaris generalem administratorem in obsequium E^mi et R^mi DD. cardinali Fesch, sic innuentis.

Super quibus omnibus, ego presbyter Joseph Rosange, publicus apostolica auctoritate notarius curiaeque archiepiscopalis Taurinensis cancellarius, qui praemissis interfui, praesens verbale, mandante memorato R^mo DD. Archiepiscopo, confeci, publicavi, praedic-

mont; et ce n'est pas sans motif. Avant de refermer le reliquaire, on fit une soustraction au cœur de saint Vincent; un ventricule fut enlevé et on voulait ne pas laisser de traces de la partie qu'on avait retenue à Turin.

La sainte relique, au lieu d'être envoyée à Paris, fut transmise conformément à des ordres secrets du cardinal Fesch, à l'église métropolitaine de Lyon, qui la possède encore aujourd'hui.

C'est ainsi que la Congrégation de la Mission a été privée d'un trésor aussi précieux, contre tout droit et contre les procédés les plus vulgaires de l'honnêteté.

Ce n'est pas, certes, que des démarches n'aient été faites pour rentrer en possession de ce bien. Mais les réclamations de M. Brunet furent, comme il est facile de le comprendre, inutiles à cette époque.

La position de M. Verbert et celle de M. Hanon avant son emprisonnement à Fénestrelles se trouvant aussi précieuses sous l'Empire que l'avait été celle de M. Brunet, il n'est pas étonnant que nous ne trouvions pas de trace de leurs réclamations. Cependant, aussitôt que M. Hanon, vicaire général de la Compagnie, eut recouvré sa liberté, à la chute du premier Empire, il se rendit de Bourges, où il se trouvait interné, à Lyon, pour faire valoir ses droits sur la sainte relique, et il le dit lui-même dans sa correspondance. Le déni de justice qu'il rencontra dans cette ville l'obligea de faire venir de la chancellerie archiépiscopale de Turin une copie authentique et de la lettre du cardinal Fesch, et du procès-verbal dressé sous les yeux de Mgr

toque sigillo hujus ecclesiae metropolitanae communivi ac consueto meo notariatus signo firmavi, praesentibus DD. testibus infrascriptis, subscriptis in originali :

Carolus Aloysius, Archiepiscopus. Canonicus Petrus Cirio, testis, Th. Dominicus Chiarighone testis. Sigillat et man. subscripsit J. Rosange, Cancellarius ab originali Parisios transmisso, cum quo in fidem; etc.

Subscrip. J. ROSANGE, Cancellarius.

† Loco sigilli.

l'archevêque Charles-Louis Buruntio del Signore, et de la déclaration du général Menou, pièces que nous possédons et qui portent la date du 26 mai 1814. Il était également important de savoir à quel titre la sainte relique avait été remise entre les mains de M. Sicardi par M. le Supérieur général, comme un dépôt ou comme un don. M. Hanon reçut de son confrère de Rome, sous la date du 2 octobre 1814, une attestation écrite de sa main, et il dit être prêt à confirmer par serment ; par cette attestation, M. Sicardi prouve que, en 1790, M. Cayla lui confia la relique du cœur de saint Vincent avec l'autorisation de la transporter en Piémont, mais à la condition expresse de la restituer et de la remettre au Supérieur général, aussitôt que la Congrégation de la Mission serait rétablie en France. Cette déclaration est ainsi conçue :

Declaratio, et si opus sit, confirmanda cum juramento.

Testor ego infra scriptus primus Assistens generalis Congregationis Missionis, ejusdemque domus Romanae in monte Citorio actualis superior, mihi ab admodum Domino Josepho-Felici Cayla de la Garde, Superiore generali Congregationis Missionis anno Domini 1790, in custodian traditum fuisse sancti Vincentii a Paulo Congregationum Presbyterorum Missionis et Puellarum Caritatis fundatoris Cor, quod in theca argentea a Ducissa de Aiguillon optime præparata, collocatum in ecclesia Sancti-Lazari religiose asservabatur, cum facultate idem cor mecum e Parisiis in Paremontium redeunte asportandi, hac tamen adjecta conditione illud restituendi, ac remittendi penes Superiorem generalem Cong. Missionis, ubi eadem Congregatio in Gallia restituta fuisset. Quod quidem maximo cum animi dolore præstare minime possum, quia fere undecim abhinc annis; opera Eminētissimi Card. Fesch, e Taurino in Galliam translatum idem Cor in Lugdunensi cathed. ali ecclesia, ubi assevatur, collocatum fuit.

In quorum fidem

Romæ, die 2^a mensis 8^{bris}, ann. Domini 1814.

Carolus Dominus SICARDI.

Primus Assistens Generalis, Confirmo ut supra.

D'après ce document, on peut se convaincre :

1° S'il est exact de dire, comme l'indique le procès-verbal dressé à Turin en 1806, sous les yeux de l'archevêque de cette ville, que le cœur de saint Vincent était un *don* fait à la maison de Turin, quand il est seulement un *dépôt* confié à sa sollicitude, et que cette relique ait été la moindre cause d'accident et de danger dans son transport de Paris à Turin, pour M. Sicardi à qui elle avait été confiée.

2° Si le chapitre métropolitain de Lyon a l'ombre même d'un droit à retenir le cœur de saint Vincent, qu'il ne doit qu'à la supercherie du cardinal archevêque et à la violence. Car le cardinal, rappelant dans sa lettre à l'archevêque de Turin le rétablissement des Missionnaires et des Filles de la Charité en France, puis y parlant de *restitution*, il était naturel de penser que c'était au nom et à l'avantage de la double famille de saint Vincent qu'il réclamait son cœur. Aussi, dans le procès-verbal, est-il dit que les missionnaires du Piémont dispersés concédaient volontiers la sainte relique à la *Maison de Paris*.

Mgr Lyonnet, archevêque d'Albi, ne pouvait, dans la *Vie de Son Éminence le cardinal Fesch*, passer sous silence l'enlèvement de cette sainte relique. Il est à regretter de se voir dans la nécessité de dire que le passage ayant rapport à ce fait renferme presque autant d'inexactitudes que de lignes. Nous lisons aux pages 231 et 232 du tome I :

« L'abbé Sicardi, prêtre Lazariste, avait soustrait aux recherches impies des sbires-perquisiteurs cette précieuse relique qu'il avait cachée dans un in-folio. Cet ecclésiastique l'avait d'abord emportée à Turin, et quand la Révolution pénétra dans cette cité à la suite des armées françaises, il la transporta dans une autre ville du Piémont. Le cardinal ayant eu connaissance de ces détails, fit demander ce précieux dépôt qui revenait à tant de titres à la France. Sur l'ordre du premier consul, le lieutenant général Menou, gouverneur du Piémont, enleva cette relique au prêtre qui la ca-

chait. Bonaparte ne pouvant la faire restituer à qui de droit, puisque la Société des Prêtres de la Mission n'était pas rétablie, la fit remettre à son oncle l'archevêque de Lyon, par cette raison que saint Vincent de Paul avait été curé de son diocèse. »

Permettons-nous un instant de relever ces différentes erreurs, en remettant chaque fait dans la réalité et tel qu'il est survenu.

1° M. Sicardi *avait soustrait aux recherches impies des sbires-perquisiteurs cette précieuse relique*. Certes, il n'avait pas eu de peine à faire cette soustraction, puisque M. Cayla lui-même lui avait confié la relique en 1790.

2° *Cet ecclésiastique l'avait emportée à Turin*. Nous avons vu que, renfermée dans un paquet de linge appartenant aux sœurs, la relique fut remise, sans le déclarer, comme un colis ordinaire, et confiée au rouage.

3° *Le cardinal fit demander ce précieux dépôt, qui appartenait à tant de titres à la France*. Mais, si la Congrégation de la Mission n'avait pas été rétablie, quels titres pouvait invoquer la France pour l'enlever à des membres de la Congrégation de la Mission qui la possédaient dans le Piémont; tout au plus le cardinal Fesch aurait-il pu la revendiquer pour les Filles de la Charité *françaises*, et non pour la *France*.

4° *Sur l'ordre du premier consul*. La relique ne fut pas réclamée par Bonaparte, premier consul, mais par le cardinal Fesch, le 1^{er} janvier 1805. De plus, à cette époque, il n'y avait pas de *premier consul*, la France avait un *empereur*; enfin, où est cet ordre de Bonaparte?

5° *Bonaparte, ne pouvant la faire restituer à qui de droit, puisque la Société des Prêtres de la Mission n'était pas rétablie*. Il était au contraire très-aisé de la faire restituer à qui de droit, puisque la Congrégation de la Mission avait été rétablie par un décret du 7 prairial an XII, 27 mai 1804, et qu'elle était représentée en France par M. Brunet, re-

connu Vicaire général de la Congrégation par le cardinal Fesch et le gouvernement impérial.

6° Puisque la *Société des Prêtres de la Mission* n'était pas rétablie, Bonaparte la fit remettre à son oncle, l'archevêque de Lyon. Le non-rétablissement de la Congrégation étant le seul titre coloré que pût avoir Bonaparte pour faire remettre la relique à son oncle, ou, pour parler plus exactement : que pût avoir l'oncle pour retenir la relique et la faire remettre au chapitre de Lyon, il nous faut donc conclure que, la Congrégation de la Mission étant rétablie en France à cette époque, la détention que faisait le cardinal de la relique était un rapt manifeste et ne transférait au chapitre de Lyon aucun droit à la détention du cœur de saint Vincent en le lui remettant. Certes, le bénéfice de posséder le cœur de saint Vincent ne peut compenser pour le chapitre de Lyon la tâche d'être détenteur du bien d'autrui. La Congrégation de la Mission est donc en droit de réclamer en temps opportun cette précieuse relique. « Espérons, dirons-nous avec l'auteur d'une *Vie de saint Vincent de Paul*, qu'enfin on comprendra que la place du cœur de saint Vincent de Paul, après sa mort, comme pendant sa vie, est au milieu de ses enfants. » }

« Pour dédommager les pieuses Filles de la Charité, nous apprend un opuscule intitulé : *la Vérité sur le cardinal Fesch*, par un ancien vicaire général de Lyon, car elles aussi pouvaient prétendre au cœur de leur saint fondateur, on leur fit remettre le volume où avait été enfermé le reliquaire, toutefois avec la précaution d'un authentique en bonne forme, signé par les trois vicaires généraux. »
« Ceci, soit dit entre nous, ajoute le biographe de saint Vincent de Paul que nous citons, ressemblerait un peu à la fable de Perrin Dandin, qui gruge l'huître et donne l'écaille aux plaideurs. »

« Voudrions-nous donc, continue l'ancien vicaire général de Lyon, contester par là à notre église primatiale le

trésor qu'elle possède dans le cœur de saint Vincent de Paul? A Dieu ne plaise; mais notre pensée serait plutôt que le cardinal aurait acquis cette précieuse relique par une autre voie moins violente et plus loyale. Eh ! comment, en effet, pouvez-vous juger l'auguste prélat *capable d'un double abus de pouvoir et de confiance* ? » N'en déplaise à M. l'ancien vicaire général de Lyon, S. Ém. le cardinal Fesch n'a pas employé « d'autre voie », et était « capable d'un double abus de pouvoir et de confiance. » Mais comme preuve et comme complément, poursuivons la citation de l'écrit *la Vérité sur le cardinal Fesch*. « Il faut bien apprendre à tout le monde que le cardinal Fesch essaya des mêmes moyens pour se procurer le cœur de saint François de Sales. Ce cœur, les religieuses de la Visitation de Lyon l'avaient transporté à Venise, où il était précieusement conservé. Or, son Éminence, d'après Mgr Lyonnet, ne voyant pas d'autre moyen de l'obtenir que la force, s'adressa au prince Eugène, vice-roi d'Italie, pour le faire saisir. Mais celui-ci n'osa toucher à ce précieux dépôt, craignant de contrister la communauté qui, loin de ses foyers, possédait un trésor qui la consolait dans l'exil. » Après cette dernière citation, après les faits et les textes retracés plus haut, facile à nous de tirer la conclusion.

Depuis, l'on a eu le bonheur de posséder dans notre maison-mère, à Paris, une parcelle du cœur de saint Vincent, détachée de la relique qui est à Lyon et qui avait été envoyée à Smyrne, il y a quelques années. Elle a été offerte à M. le Supérieur général et toute la communauté a pu la vénérer au salut donné pour l'anniversaire de la fondation de notre Compagnie, le 25 janvier. C'était en 1869. Ce sera toujours une consolation pour la famille, en attendant que le Seigneur permette que le cœur d'un père soit rendu à ses enfants.

Pour compléter tous les tristes détails qu'il nous a fallu

retracer dans les paragraphes précédents, retournons un instant au centre de la communauté, à la maison de Saint-Lazare. C'est pour la voir, hélas ! refermer pour jamais et enlever à ses légitimes possesseurs.

Nous avons vu que le pillage à Saint-Lazare avait commencé le 13 juillet 1789. Ce même jour, M. Julienne, directeur des retraites, homme éminent en doctrine et en piété, quitta la maison à huit heures du matin, les brigands l'aidèrent même à mettre dans une malle ses effets les plus précieux et à la transporter jusqu'à l'escalier. Mais à peine sorti de sa chambre, ce qu'il avait laissé de meubles fut brisé, fracassé et mis en pièces par d'autres brigands.

Le lendemain, 14 juillet, à quatre heures du matin, une trentaine de jeunes missionnaires conduits par des prêtres et secondés par des frères, rentrèrent dans la maison et s'occupèrent à recueillir quelques restes des meubles échappés à la destruction et au pillage, au milieu de tous les débris amoncelés dans la rue et dans les cours. On eut alors le bonheur de retrouver les meubles de la chambre de saint Vincent qui, comme les autres, avaient été jetés par la fenêtre et dont les brigands ignoraient le prix. On a pu avoir ainsi, au témoignage de M. Dubois, missionnaire, curé de Sainte-Marguerite, deux chaises de paille, une paillasse, une couchette, sa soutane, son manteau d'hiver, son chapeau, son bonnet carré, une partie de son linge et son bréviaire. Tels sont à peu près tous les détails bien tristes, hélas ! que nous offre cette terrible Révolution. Mais le doigt de Dieu est toujours là, et, comme dit l'évêque de Meaux, le Seigneur redresse quand il lui plaît le sens égaré, et celui qui insultait à l'aveuglement des autres tombe lui-même dans des ténèbres plus épaisses. En effet, après toutes les épreuves dont nous avons parlé, après toutes les pertes, les privations qu'a dû éprouver la famille religieuse de saint Vincent de Paul, nous la verrons avec l'aide de Dieu et la protection de son saint fondateur reparaitre après

l'orage, se relever de ses ruines peu à peu, comme toutes les choses conduites par la Providence et reprendre ses œuvres.

(A suivre.)

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES

295. Le *Journal d'André Ly*, prêtre chinois (1746-1763) publié dans son texte latin par M. Adrien Launay, des Missions étrangères (Paris, Alphonse Picard, 1906. fort volume in-4 de xxiv-705 pages), est d'une grande importance pour l'histoire des missions de Chine et notamment de l'évangélisation du Fo-Kien et du Su-Tchuen. L'importante introduction mise à ce *Journal* par M. Ad. Launay le fait remarquer : il n'est pas banal de voir un journal de 700 pages d'impression écrit en langue latine facile, correcte, par un prêtre chinois : on y verra ce dont en Chine un prêtre indigène est capable.

La Congrégation de la Mission est souvent mentionnée dans cet ouvrage. Notamment, on y trouvera une biographie importante et qui nous était inconnue jusqu'ici de Mgr Mullener, lazariste, vicaire apostolique du Su-Tchuen. Cette biographie va de la page 426 à la page 436. Ce travail écrit d'abord, partie en latin, partie en chinois, par M. Paul Sou pour M. Pedrini, lazariste, a été complété et mis entièrement en latin par M. André Ly. En voici le titre : *Summa vitae cursus et mortis Ill. ac R. D. JOANNIS MULLENER quondam episcopi Myriophitani et Vicarii Apostolici provinciae Sse-Tchuen in imperio Sinarum, duobus a testibus oculatis presbyteris sinensibus Sou Paulo et Ly Andrea exarata.*

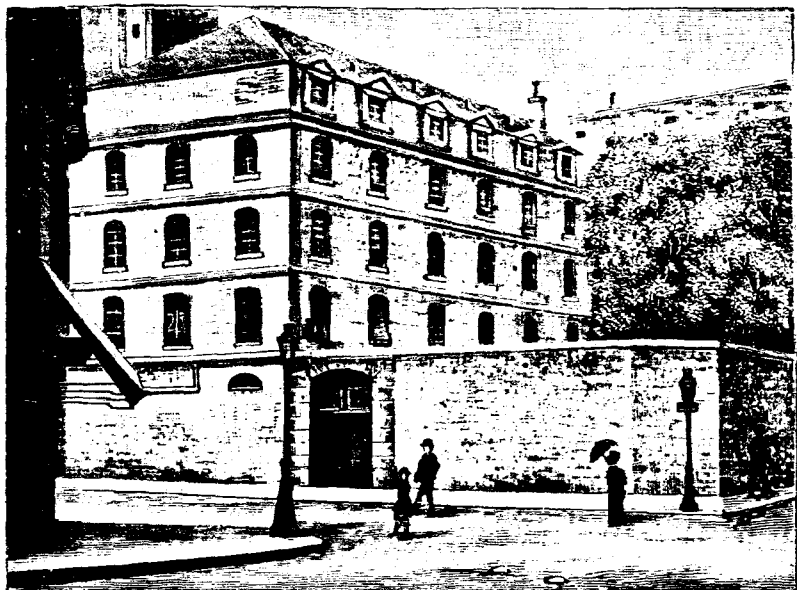
296. *Story of the La Salle mission*, by Rev. A. SHAW, C. M. Chicago, A. Donohue, 1907. In-8 de 134 pages.

M. Shaw, le très estimé supérieur actuel de la maison des Lazaristes à La Salle, cédant aux instances qui lui en ont été faites, publie l'histoire de la mission de La Salle dans l'Illinois (États-Unis d'Amérique), depuis l'année 1838, date de l'arrivée des premiers missionnaires jusqu'à 1857, date du départ de M. J. O'Reilly, missionnaire lazariste. M. Shaw a été un témoin des progrès de l'œuvre et des souvenirs intéressants et utiles seraient perdus s'il ne les avait racontés dans les pages que nous annonçons avec plaisir. Il a été aussi un ouvrier de cette belle entreprise : son témoignage sera d'une autorité particulière sur les récits que nous attendons encore de lui.

Des gravures nous procurent le plaisir de voir l'image des principaux personnages nommés dans ce récit ; on y constate la transformation (et combien consolante !) des constructions qui ont abrité, depuis le début à La Salle, les œuvres des prêtres de la Mission et celles des Filles de la Charité.

Ce n'est là qu'une première partie du récit historique annoncé : elle est très importante. La seconde partie est vivement désirée.

297. Sur la maison des Bons-Enfants ou séminaire Saint-Firmin, qu'habitaient les prêtres de la Mission jusqu'à la Révolution, nous trouvons quelques intéressants renseignements dans un discours de M. l'abbé Schoener. Ce discours a été prononcé à la distribution des prix du petit séminaire de Saint-Nicolas-du-Chardonnet le 25 juillet 1906. (Paris, Mersch, imprimeur). On sait que Saint-Nicolas-du-Chardonnet est voisin de l'ancienne maison des Bons-Enfants.



L'ANCIEN SÉMINAIRE SAINT-FIRMIN (LES BONS-ENFANTS), A PARIS
PARTIE SUBSISTANT ENCORE (1907), RUE DES ÉCOLES, 2.

L'auteur dit du « bâtiment neuf » de Saint-Firmin, comme on l'appelait, qu'il existe encore : les prêtres de Saint-Nicolas-du-Chardonnet ayant été à la Révolution (août 1792) emmenés prisonniers à Saint-Firmin « logent au troisième étage dans le bâtiment neuf (il existe encore) et M. Andrieux (le supérieur) occupe le numéro 8 donnant sur la cour ». (P. 12.)

Suit la description des tragiques événements et du massacre qui, comme à l'Abbaye et aux Carmes, ont ensanglanté Saint-Firmin.

L'auteur ajoute : « Si vous passez le long de la rue des Écoles, dépôt du mobilier de l'État, et si la porte est entr'ouverte, jetez un regard curieux et ému sur cette cour maintenant réduite ; de ces fenêtres qui la dominent furent précipités des prêtres méritants. »

Ce discours est une esquisse historique très habilement et très heureusement tracée. L'auteur, nous avons lieu de le penser, prépare

une étude plus développée sur les événements qu'il n'a pu qu'indiquer ici. Nous saluerons l'apparition de son livre avec une vive satisfaction.

298. *Exposition et Démonstration de la doctrine catholique*, par J.-B. LAGARDE, C. M. Paris, Lethielleux, s. d. Nouvelle édition. In-12.

Nous avons mentionné précédemment cet ouvrage avec éloge. (Voir *Annal.*, t. 61, p. 548). La présente édition, marquée comme la troisième, est, en réalité, la quatrième. Il y a lieu d'y signaler deux additions sur des points très importants, l'une, à la page 117, intitulée *Manière simple de montrer les bases inébranlables de la foi*; l'autre, à la page 121, qui traite des règles générales de la morale, des *actes humains, de la conscience*, etc.

299. L'étude historique publiée par M. l'abbé Dehaut sous ce titre: *le Grand Séminaire de Cambrai; un siècle d'histoire, 1807-1906* (Cambrai, Masson, 1907. In-12), est de nature à nous intéresser particulièrement: la Congrégation de la Mission ayant été pendant quarante-six ans chargée de la direction de cet établissement.

Six supérieurs ont dirigé successivement le séminaire pendant la période qu'embrasse l'ouvrage, et les événements sont classés par supérieurs. Les derniers supérieurs vivent: il n'y avait qu'à constater les faits accomplis sous leur administration. De ceux qui ont disparu on peut parler avec la liberté que réclame l'histoire.

De ceux-ci un seul nom résume le passage des prêtres de la Mission au grand séminaire de Cambrai, celui de M. Sudre, qui gouverna la maison de 1857 à 1898. C'est donc le chapitre iv consacré au supérieurat de M. Sudre qui nous intéressait spécialement.

L'auteur constate d'abord d'une manière générale que, durant cette période, des prêtres nombreux, et qui, dans le diocèse, ont fait honneur à la vie sacerdotale, sont sortis du séminaire: leur formation y avait donc été sacerdotale elle-même.

L'historien souligne inévitablement en passant ces points particuliers: le mode de gouvernement de M. Sudre, la direction et le progrès des études pendant les quarante années de son supérieurat, enfin, le concours qu'il a reçu de ses collaborateurs. La physionomie morale de M. Sudre avait, comme sa physionomie physique (p. 231), ses traits accentués, l'historien n'a pas eu de peine à les saisir.

Sur le premier point, le caractère du gouvernement de M. Sudre, l'auteur dit que M. Sudre était surtout un homme d'autorité. Sa main fit régner une discipline exacte, parfois austère: c'était dans son tempérament. Son biographe le peint (p. 238) en le citant lui-même. Sur la seconde question, celle du progrès des études quant à leur objet et quant à leur méthode, pendant la longue période de quarante années, le biographe exprime quelque regret. Il faut avouer que M. Sudre lui-même se faisait presque gloire de sa fixité. Le cercle des études ne s'étendit pas, lui non plus (p. 251). Quant au concours que M. Sudre obtint de ses collaborateurs, l'auteur qui, sous le supérieurat précédent de M. Leleu, prêtre du diocèse, avait donné à un paragraphe ce titre: « la période des longs professorats », laisse

voir son regret qu'il n'en ait pas été ainsi sous M. Sudre. Un seul directeur demeura longtemps pour collaborer avec lui, soit comme professeur, soit comme économiste : ce fut M. Antier, que l'auteur mentionne (p. 241 et 258).

Dans cette histoire du grand séminaire de Cambrai, pour ce qui concerne la période où l'établissement fut dirigé par M. Sudre, une autre plume eût écrit peut-être un peu autrement : ou bien sans souci d'indulgence, et cela a été fait — nous ne l'ignorons pas — ; ou bien avec plus d'indulgence en se servant, par exemple, des paroles prononcées en présence de M. Sudre lorsqu'on célébrait ses vingt-cinquièmes anniversaires ou des cérémonies analogues. Ici, l'auteur a écrit en historien : il a su s'abstenir de l'un et de l'autre de ces deux procédés. Historiquement, le tableau qu'il a tracé est exact.

Au début du livre, un coup d'œil historique sur les origines du séminaire et sur les divers essais de formation du clergé du diocèse de Cambrai avant le dix-neuvième siècle, fournirait vraisemblablement des indications curieuses ; vu surtout que dans la région se trouve Douai, qui, pendant longtemps, fut un centre de vie scientifique et religieuse lequel a dû exercer son rayonnement et être utilisé pour la formation du clergé environnant. Ce serait, semble-t-il, matière à une introduction intéressante. Peut-être l'auteur se réserve-t-il d'en faire l'objet d'une étude à part : nous en formons le souhait.

300. I. *Geschiedenis van Sint Vincentius a Paulo*, door Z. E. H. MAYNARD; vry overgezet door Hendrik Rembry, priester van het bisdom; Brugge, 1891. — Gent, S'Joseph's huis; Bockdrukkery Van der Schelden. Onderstraat, 24.

[*Histoire de saint Vincent de Paul*, par MAYNARD, librement traduite (en flamand) par Henri Rembry, prêtre du diocèse de Bruges. — Gand, maison Saint-Joseph. Imprimerie Vanderschelder, rue Basse, 24].

II. *Deugden en Geestelyke leering van Sint Vincentius a Paulo*, door Z. E. H. MAYNARD; vry overgezet door Hendrick Rembry, priester van het bisdom. Brugge. Ibid, 1891.

[*Vertus et Doctrine spirituelle de saint Vincent de Paul*, par MAYNARD; librement traduit (en flamand) par H. Rembry, prêtre du diocèse de Bruges. — Gand, 1891.]

Dans les diocèses de Gand et de Bruges, plusieurs communautés vouées aux œuvres charitables se sont placées sous le vocable et sous la protection de saint Vincent de Paul ; c'est une chose avantageuse pour elles qu'un prêtre zélé ait fait passer en langue flamande, qui est la langue généralement parlée dans ces diocèses, les excellents écrits consacrés en français par M. MAYNARD à saint Vincent de Paul.

A. MILON.

LISTE DES ÉTABLISSEMENTS
DES FILLES DE LA CHARITÉ

XIV. — SOUS M. J.-B. ÉTIENNE (*suite*).

1866. Orihuela (Espagne, Valence), Hôpital.
Ozieri (Italie), Hôpital.
Paris, Passy, N.-D. del'Annonciation, 68, r. Ranelagh, M. C.
Perpignan (Pyrénées-Or.), M. C., E. L.
Portici (Italie), Asile.
Radfeld, Poste : Rattemberg (Tyrol), École.
Ragendorf par Pressburg (Hongrie), M. C., Ec.
Rajka-Ragendorf (Hongrie), Ec.
Rattenberg (Autriche, Tyrol), H.
Revello (Italie), Hôp., Asile.
Richmond (États-Unis, Virginia), École ext.
Rome (Italie), École ; San-Nicola de Tolentino.
Rome (Italie), Écoles Saint-Clément ou les *Zocollette*.
Saint-Amand les Eaux (Nord), M. C.
Saint-Jean de Bournay (Isère), M. C.
Saint-Michel (Aisne), Fabrique.
Saint-Servais-les-Namur (Belgique), Institut ophtalmique.
Syracuse (Italie, Sicile), Hôp., Orph.
Teramo (Italie), Hôpital.
1867. Acireale (Italie), École Ste-Rosalie.
Avellino (Italie), Orph. Ste-Marie.
Aversa (Italie), Asile St-Antoine.
Azcoitia (Esp., Guipuzcoa), Bienfaisance.
Ballainvillers (Seine-et-Oise), M. C., E. L.
Barbastro (Espagne, Huesca), Casa de Amparo.
Barcelone (Espagne, Catalogne), M. C. Ste-Famille.
Bas-en-Basset (Haute-Loire), H. C.
Biskupice (Pologne-Pruss.), Classes.
Bramberg (Autriche), Ec.
Carrolton (États-Unis), Orphelines.
Carthagène (Espagne, Catalogne), Asilo de la Purissima Concepcion.
Castellidardo (Italie), Hôpital.
Chicago (États-Unis), École St-Columba.

- Coatbridge (Écosse), M. C.
Colima (Mexique), Hôp. St-J.-de-Dieu.
Colima (Mexique), Hospice.
Concepcion (Chili), Hôpital.
Cork (Irlande), Infirmerie.
Cracovie (Autriche, Galicie), Asile St-Joseph, rue Krowderska, 38.
Diamantina (Brésil), Collège.
Espluga de Francoli (Esp., Catalogne), École.
Freshfield, près Liverpool (Angl.), École Ste-Anne.
Foligno (Italie), Écoles de la Providence.
Ile du Bon Jésus (Brésil), Inval. mil.
Kéokuk (État-Unis, Iowa), Classes ext.
Liège (Belgique), M. C. Place St-Jean
Liverpool (Angleterre), Écoles.
Longrano (Italie), Hôp. Asile.
Lowell (Ét.-U., Mass.), Hôp. St-Jean.
Matanzas (Cuba), Coll. St-Vincent de Paul.
Mittersill (Autriche, Pinzgau). E. Ouv.
Monbran (Lot-et-Garonne), M. C., E. L.
Mondovi-Carassonne (Italie), Hôp.
Monferran-Savés (Gers), M. C.
Monsac (Dordogne), M. C.
Natchez (États-Unis, Mississipi), Classe ext.
Oria (Italie), Asile.
Paris ; Petit-Montrouge, rue de la Tombe-Issoire, 78,
M. C., E.
Petaluma (États-Unis), Classe ext.
Pontonx-sur-Adour (Landes), M. C., E.
Porto-Rico, Collège St-Ildefonse, E.
Pétropolis (Brésil), Infirmerie.
Rome (Italie), Écoles Aldobrandini ; rue *Santa-Agata*
Saint-Denys (Seine), Orph. garçons.
Saint-Martory (Haute-Garonne), M. C.
Saint-Paul (Ile de la Réunion), Hôpital.
Schwetz (Pologne Russe), M. C.
Sin-le-Noble (Nord), M. C. E. L.
Sorèze (Tarn), Hospice, E.
Talca (Chili), Hôpital.
Teruel (Esp., Aragon), Hôp. de l'Assomption.
Vendhuile (Aisne), M. C. E.
Venise (Italie), Hôp. maritime.

Versailles (Seine-et-Oise). Hôp. milit.

Zduny (Pologne Russe) M. C.

1868. Aïdin (Turquie), M. C.

Aisy-sur-Armançon (Yonne), M. C.

Amozoc (Mexique), M. C.

Biskra (Algérie), M. C.

Boeschépe (Nord), H. C.

Bois Sainte-Marie (Saône-et-Loire), H. C.

Bourget (Le) (Seine), M. C.

Budapest (Hongrie), Christinstadt Gellertgasse, 49, École.

Carmagnola (Italie), Hôpital.

Castelnau (Gers), M. C.

Charly (Aisne), H. C.

Châteaufort (Seine-et-Oise), M. C. E.

Cologne (Prusse rhénane), M. C. Saint-Séverin.

Djidjelly (Algérie), Constantine), M. C.

Forêt (La) (Cantal), colonie agricole.

Forlimpopoli (Italie), Hôpital, Ec.

Gœulzin (Nord), M. C., E.

Grandenz (Pologne pruss.), M. C.

Grenade (Espagne, Andalousie), Collège de filles nobles.

Groslay (Seine-et-Oise), M. C.

Gyongyos (Hongrie), École.

Hardt (Prusse), M. C.

Haut-Pons (Pas-de-Calais), M. C.

Impruneta (Italie), Asile

Jiquilpan (Mexique), M. C.

Londres (Angleterre), Crèche.

Manille (Philippines), Le Concordia, Collège de l'Imm.
Concept.

Mérida (Mexique), Collège St-Vincent.

Murguia (Espagne, Alava), École.

Namur (Belgique), M. C.

Nemours (Seine-et-Marne), Orphel., E.

Nueva Caceres (Philippines), Collège Ste-Isabelle, E.

Pau (Basses-Pyrénées), Orphel. agricole, E. L.

Polisy (Aube), M. C.

Puebla (Mexique), Orphelinat.

Quezaltenango (Guatemala), Hôpital.

Quevilly-le-Petit (Seine-Inférieure), Hospice.

Rio de Janeiro (Brésil), Hospice militaire.

- San Luis Potosi (Mexique), H. C., M.
 San Luis Potosi (Mexique), M. C.
 Salisbury (Angleterre), M. C.
 Santiago (Chili), Orphel., M. C.
 Sentinelle (La) (Nord), M. C., E. L.
 Tchou-San (Chine, Tché-Kiang), Orphelinat.
 Varsovie (Pologne russe), Hôp. N.
 Vienne (Autriche), Währing, Antonigasse, Ec.
 Vigo (Espagne, Galice), Hôpital.
 1869. Acireale (Italie), Institut du Sacré-Cœur.
 Alcamo (Italie), M. C.
 Amiens (Somme), Paroisse St-Honoré, M. C.
 Ancône (Italie, Marche), Enfants-Trouvés.
 Antigua (Guatémala), Hôpital.
 Atri (Italie), M. C.
 Azpeitia (Esp., Guipuzcoa), Bienfaisance.
 Budapest (Hongrie), Crèche.
 Budapest, Grosse Kirchengasse, 3, École Josephstadt.
 Buenos-Ayres (Rép. Argentine), Vieillards.
 Caltagirone (Italie), Orphl. St.-Louis.
 Caltagirone (Italie), Hôp. St-François.
 Caraglio (Italie), Asile.
 Château-l'Évêque (Dordogne), M. C., E.
 Chicago (États-Unis. Illinois), Hôpital St-Joseph.
 Constantine (Algérie), Crèche.
 Constantinople (Turquie), Hôp. allemand.
 Croisic (Le) (Loire-Inférieure), M. C., E.
 Cuenca (Espagne, Nouvelle-Castille), Hôp. St-Jacques.
 Cuernava (Mexique), H. C.
 Détroit (États-Unis, Michigan), Enf.-Trouvés.
 Dorignies (Nord), M. C., E. L.
 Elgoibar (Espagne, Guipuzcoa), Bienfaisance.
 Ensival (Belgique), Hospice Ste-Élisabeth.
 Esquerchin (Nord), M. C., E. L.
 Falces (Esp., Navarre), Hôpital.
 Fortaleza (Brésil, Céara), Hôpital.
 Fourquette (La) (Haute-Garonne), M. C., E. L.
 Gamaches (Eure), M. C., E. L.
 Girgenti (Italie), Hôpital.
 Giulianova (Italie), Asile.
 Gyongyos (Hongrie), École.

Hang-Tchéou (Chine, Tché-Kiang), M. C.
Hoeningen (Prusse rhénane), M. C.
Hoffray ou Xhoffray (Prusse rhénane), M. C.
Ivry (Seine), Hosp. Inc.
Jefferson (États-Unis), École externe.
Lecce (Italie), Pharmacie.
Lima (Pérou), Hosp. inc.
Lourcy-Bourg (Nièvre), M. C.
Madrid (Espagne); Canillas, Colegio de San José.
Mahon (Baléares), Hosp.
Matamoros (Mexique), Providence.
Méricourt (Pas-de-Calais), M. C., E. L.
Molfetta (Italie), Hôpital.
Montaudran (Haute-Garonne), M. C., E. L.
Montenero (Italie), École.
Montolieu (Aude), Retraites.
Moulins (Allier), Ste-Philomène, Orph.
Naples (Italie), Pharmacie, Monte di Miser.
Noto (Italie), Hôp. St-Joseph.
Ostuni (Italie), Orphel. Pinto.
Pithiviers (Loiret), Pension St-Joseph.
Puebla (Mexique), Collège St-Vincent.
Rome (Italie), Hôp. d'enf., *Bambino Gesu*, à S. Onofrio.
Rome (Italie), M. C. Sainte-Agnès.
Rouet (Le) (Bouches-du-Rhône), M. C., E.
Saint-Joseph (États-Unis, Missouri), École externe.
Saint-Julien-du-Sault (Yonne), Hospice.
Saint-Maurice (Seine), M. C., E. L.
Saint-Puy (Gers), H., E. L.
Saint-Waast là haut (Nord), M. C., E. L.
Salerne (Italie), Hospice, Asile.
San Severino (Italie), Hôpital.
San Andrés (Mexique), Hôpital.
Santa Agata dei Goti (Italie), Écoles.
Santeramo in Colle (Italie), Hôp., Asile.
Teano (Italie), Asile.
Tilloloy (Somme), Hospice, E. L.
Torre Annunziata (Italie), Orphel. de l'*Addolorata*.
Valladolid (Esp., Vieille-Castille), Bienfaisance.
Valmadrera (Italie), Filature.
Varsovie (Pologne russe), Hôpital N.-D.
Versailles (Seine-et-Oise), Asile.

- Vho (Italie), École.
Vietri (Italie), Orphelinat.
Vina del Mar (Chili), Hospice.
Wagnies-le-Grand (Nord), M. C., E.
1870. Ancône (Italie), Hôp. civil.
Acquapendente (Italie), Hôpital.
Acqui (Italie), Ouvroir.
Besztercebanya (Heves, Hongrie), Ec.
Budapest, K.; Knechtzgasse, 14 (Hongrie), Hôp.
Bovés (Italie), Asile.
Caltagirone (Italie), Invalides.
Ceva (Italie), Asile.
Chambéry (Savoie), Orph.
Condé-Smendou (Algérie), M. C.
Constantinople (Turquie), Orph. St-Joseph.
Cueva de Vera (Espagne, Almeria), Hôp. de San José.
Cullera (Esp., Valence), Hôpital.
Dearborn (États-Unis, Michigan); St.-Joseph, retraite.
Déroit (États-Unis, Michigan), Aliénés.
Florence (Italie), M. C., St-Ambr.
Florence (Italie), M. C., Ste-Cather.
Francazal (Somme), Orphelinat.
Frauenthal (Prusse rhénane), Hospice.
Guanajuato (Mexique), Orph. garçons.
Guayaquil (Équateur), H. C. St-Jean-de-Dieu.
Issoudun (Indre), H. C.
Jalapa (Mexique), Collège St-Louis.
Kételhy (Somagy, Hongrie), M. C., Hôp.
Léopol (Autriche, Galicie), Hôpital général.
Liège, Fragnée (Belgique), M. C.
Lille, Esquermes (Nord), Crèche.
Lille, Esquermes (Nord), M. C.
Londres, Hammersmith (Angleterre), Orphelins.
Loos (Nord), M. C., E. L.
Monteponi (Italie), Hôpital.
Montevideo (Uruguay), Vieillards.
Neuilly (Seine), Hôp. Hahnemann, r. de Chézy, 45.
Neusohl (Hongrie), École.
Norf (Prusse rhénane), Écoles.
Onteniente (Esp., Valence), Hôpital.
Pecq (Le) (Seine-et-Oise), Orphelinat.

- Plaisance (Italie), Ouvroir.
 Port Maurice (Italie), Hôpital.
 Quito (Équateur), M. C.
 Quito (Équateur), H. C. St-Jean-de-Dieu.
 Saint-Jans-Cappel (Nord), M. C., E. L.
 Saint-Valéry-en-Caux (Seine-Inférieure), M. C., E.
 San Fernando (Esp., Valence), Hôp. militaire.
 San Salvador (Salvador), Hôpital.
 Sinigaglia (Italie), Hospice Pie-IX.
 Vera Cruz (Mexique), Hospice.
 Yrapuato ou Irapuato (Mexique), Hôpital.
 Zacatecas (Mexique), Collège.
 Zouk Mikael (Syrie), M. C.
1871. Alexandrie (Égypte), Orph. garçons.
 Alghero (Italie), Hôpital, E.
 Ancône (Italie), Mendicité.
 Aréquipa (Pérou), Hosp. Enf.-Trouvés.
 Aréquipa (Pérou), Hôp. civil et militaire.
 Assise (Italie), Orphelinat.
 Biskupitz (Haute-Silésie), près Borsigwerk, Hospice.
 Budapest, Gyermekek menhely (Hongrie), Franzstadt Kl
 Haupstr., 10, Asile.
 Boston-Spa (Angleterre), Sourds-Muets.
 Bromberg (Pologne prussienne), M. C.
 Châtillon-sous-Bagneux (Seine), M. C., E.
 Charmes (Seine-et-Marne), Écoles.
 Chicago (Illinois, États-Unis), Écoles ext.
 Chillan (Chili), H. C.
 Cologne-Nippes (Prusse), Maison centr., Hôp.
 Cormeilles-en-Parisis (Seine-et-Oise), Hôpital, E. L.
 Costigliole d'Asti (Italie), Ricovero, Asile.
 Cremona (Italie), Orphelins.
 Deutz, près Cologne (Prusse), Orph. garçons.
 Falkenberg (Haute-Silésie, Prusse), Hôp.
 Francavilla-Fontana (Italie), Hôp.
 Fréthun (Pas-de-Calais), Hospice.
 Giulianova (Italie), M. C. St-Roch.
 Grugliasco (Italie), M. C. St-Joseph.
 Inowroclaw (Pologne), Hôpital.
 Jeltsch (Pologne), M. C.
 Le Magny (Saône-et-Loire), M. C., E. L.

- Lima (Pérou), Orph. filles.
Liverpool (Angleterre), Aveugles.
Neuilly (Seine), Incurables.
Nice (Alpes-Maritimes), M. C.
Ning-Po (Chine, Tché-Kiang), Hôpital.
Orduna (Esp., Biscaye), Bienfaisance.
Potenza Picena (Italie), Hôpital.
Reims (Marne), M. C. St-Rémy.
Saint-Jean-de-Luz (Basses-Pyrénées), Hospice.
San Miguel (Amérique), M. C.
Santarcangelo (Italie), Hôpital.
Sarragosse (Esp., Aragon), Maison de Amparo.
Savone (Italie), Asile.
Spinazzola (Italie), M. C.
Turin (Italie), Enf.-Trouvés.
Varsovie (Pologne), Œuvre des petits garçons.
Zapollan (Mexique), M. C.
Zell am See (Pinzgau, Autriche), Ec.
1872. Agreda (Espagne), Hôpital.
Anzin (Nord), M. C., E. L.
Amatitlan (Guatemala), Hôpital.
Aragona (Italie, Sicile), Orphelinat.
Baudin, par Sellières (Jura), M. C.
Bari (Italie), M. C., Institut Imm.-Conception.
Bellegarde, hameau de Musinens (Ain), M. C.
Benevento (Italie), Orph. de l'Annonciat.
Bois-du-Verne (Saône-et-Loire), M. C., E. L.
Bois-Guillaume (Seine-Inférieure), M. C.
Byslawek (Prusse), Succursale de l'hôp. de Culm.
Cadix (Esp., Andalousie), Ec. catholique.
Camazes (Les) (Tarn), M. C. E.
Caravaggio (Italie), Hôpital.
Cava dei Tirreni (Italie), M. C.
Cobrecas (Esp., Santander), Collège St-Joseph.
Constantinople (Turquie), Hôpital des Artisans.
Cordoba (Esp., Andalousie), Hôp. chroniq.
Costa Rica (Amérique centrale), Voy. San José ci-dessous.
Cuenca (Équateur), Hôpital.
Doyet (Allier), M. C., E. L.
Évansville (Indiana, États-Unis), Hôpital.
Ferentino (Italie), Hôpital.

Fresnes-les-Rungis, par Antony (Seine), M. C., E.
Graz (Autriche), Orph. garçons, Neubaugasse.
Guayaquil (Équateur), H. C. milit. St-Jean-de-Dieu.
Hersin (Pas-de-Calais), M. C., E. L.
Jouet-sur-l'Aubois (Cher), M. C.
Jouy-sur-Morin (Seine-et-Marne), Ouvroir.
Kerhars (Morbihan), Colonie, garçons.
La Seyne (Var), M. C., E. L.
Lavaveix-les-Mines (Creuse), M. C.
La-Villa.-N.-D.-Guadelupe (Mexique), M. C.
Lisbonne (Portugal), Hôpital St-Louis.
Livourne (Italie), M. C.
Luino (Lac Majeur, Italie), Hôpital.
Lujan (République Argentine), M. C.
Madrid (Espagne), Asile du prince de Lavanderas.
Madrid (Espagne). Hôp. ophtalmique.
Maria Zell (Autriche), H. G.
Marseille (Bouches-du-Rhône), Fourneau.
Marseille (Bouches-du-Rhône), M. C., E. L. de l'Ange
gardien.
Matanzas (Ile de Cuba), Bienfaisance, M. C.
Mexico (Mexique), M. C. St-Joseph.
Mirabella-Éclano (Italie), M. C.
Mondonedo (Espagne, Santander), Hôp.
Montplaisir (Basses-Pyrénées), M. C.
Morelia (Mexique), M. C.
Novi (Italie), Filature.
Pleschen (Pologne prussienne), M. C.
Puerto de Santa Maria (Espagne, Cadix), Orph.
Ragusa inferiore (Italie, Sicile), Orph. Ste-Thérèse.
Reading (États-Unis, Pa.), Orphelines.
Rouen (Seine-Inférieure), M. C.
Saintes (Charente-Inférieure), M. C.
Salerne (Italie), Hospice.
Salindres (Gard), M. C.
San Fernando (Chili), Hôpital.
San José de Costa Rica (Costa Rica), Hôpital.
Santiago (Chili), M. C. Sainte-Famille.

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME LXXII (1907)

État général de la Congrégation. L'année 1906 (Extrait de la Circulaire de M. le Supérieur général	5
Les Cartes géographiques des <i>Annales</i>	10

EUROPE

FRANCE

Paris. Notice historique sur la maison-mère de la Congrégation de la Mission, rue de Sèvres, 95.	137
— Les Écoles ménagères. École ménagère normale de la rue de l'Abbaye, 3 bis.	461
Arras. La Cause de béatification des Filles de la Charité d'Arras.	317
— Notice sur la vénérable Marie-Madeleine Fontaine et ses compagnes de la maison d'Arras, Filles de la Charité, mises à mort pour la cause de la religion, à Cambrai, le 26 juin 1794.	318
— Décret d'introduction de la Cause de béatification des Filles de la Charité d'Arras. — S. C. des Rites, 14 mai 1907. — Texte et traduction	572
Marseille, maison dite « de la Petite-Œuvre »; l'école ménagère. Sœur <i>Bonneaure</i>	469
Montolieu (Aude). L'ancien collège des Lazaristes; la maison de retraite des Filles de la Charité.	325

ALLEMAGNE

La province de Cologne des Filles de la Charité; les établissements (suite) M. <i>Schreiber</i>	159, 480
---	----------

AUTRICHE-HONGRIE

Budapest. Origine et œuvres de la maison des missionnaires. M. <i>Médits</i>	164
Vienne. Travaux apostoliques dans la Pologne. M. <i>J. Béran</i>	168

BELGIQUE

Ostende. L'École ménagère pour les filles des marins	471
--	-----

DANEMARK

Elseneur. Développement de l'œuvre des Filles de la Charité. <i>M. Vattier</i>	351, 484
--	----------

ESPAGNE

Barbastro. Le Séminaire.	489
— Le Collège des Filles de la Charité.	494
Ecijà. Débuts de l'établissement des Missionnaires. <i>M. B. Blanco</i>	12
— Note sur Ecijà.	15
— Une mission à Lusiana. <i>M. J.-M. Rodriguez</i>	499
Madrid. <i>L'Hospederia</i> ; œuvre pour les jeunes filles. <i>Sœur Ravaud</i>	501
Valdemoro. Inauguration de la chapelle des Filles de la Charité; maison de Saint-Nicolas.	17
— Note sur Valdemoro.	16

IRLANDE

Notes historiques. — Les relations de saint Vincent de Paul avec l'Irlande. <i>M. Patrice Boyle</i>	173, 352
— Origines de la Province de la Congrégation de la Mission en Irlande. <i>M. J. Carpenter</i>	506, 528
— Les établissements : Castleknock, p. 512; Dublin, Saint-Pierre de Phibsboroug, p. 521; Cork	530
Dublin, Fairview; l'asile Saint-Vincent tenu par les Filles de la Charité	538

ITALIE

Une audience du Souverain Pontife. <i>Sœur Montesquiou</i>	330
Notes de voyage : Rome, Naples, Sienna. <i>Sœur Hannezo</i>	333
Plaisance, collège Alberoni. Le cinquantenaire de <i>M. J.-B. Manzi</i> , prêtre de la Mission.	347
Naples. <i>L'Albergo</i> . Obsèques de la supérieure, <i>Sœur Marie Pancheuf</i> . <i>Sœur E. Maurice</i>	17
Sessa Aurunca. La foudre tombe sur la maison des Sœurs; protection providentielle. <i>Sœur Caruso</i>	540

POLOGNE

De Juvisy (France) à Czastochowa (Pologne). <i>Sœur Thècle</i>	365
--	-----

PORTUGAL

Santa-Quiteria. Monument à la Vierge immaculée. <i>J.-L.-M. Garcia</i>	20
--	----

ROUMANIE

Les débuts de l'œuvre de la maison de <i>Bethléem</i> à Bucarest. Prince <i>Vladimir Ghika</i>	25
Nouvelle habitation; visite de la reine. <i>Sœur Pucci</i>	362

ASIE

CHINE

Tableau comparatif pour la période 1894-1905 du personnel et des œuvres dans les vicariats apostoliques confiés aux missionnaires lazaristes en Chine.	36
Résumé	42, 403

TCHÉ-LY SUD-OUEST

Mort de Mgr Jules Bruguière, vicaire apostolique, notice nécrologique	99
Les derniers jours de Mgr Bruguière. Mgr <i>Vic</i>	195
Mgr Coqset, transféré au Tché-ly sud-ouest.	368

TCHÉ-LY ORIENTAL

Tsoun-hoa-tcheou. Extension des œuvres. M. <i>Ortmans</i>	387
---	-----

KIANG-SI SEPTENTRIONAL

Kiou-Kiang. L'état des œuvres. Communauté de religieuses indigènes. Mgr <i>Ferrant</i>	200
L'affaire de Nan-tchang; les origines.	47
— Le suicide du mandarin	53
— Le drame	53
— L'incendie	202
— Les massacres	368
— Conclusion. Résultats	46, 201, 387

TCHÉ-KIANG

Extrait d'un rapport général de Mgr Reynaud, vicaire apostolique.	209
Ning-Po. La formation du clergé indigène au Tché-Kiang. Mgr <i>Reynaud</i>	389
Ning-Po. De France en Chine; récit de voyage. Sœur <i>Calcagni</i>	394
Pour la statistique générale.	403

PERSE

Un nouveau souverain (1907).	217
Publications chaldéennes de M. <i>Bedjan</i>	542
Ourmiah. Obstacles et succès. M. <i>Mirasis</i>	217
— Les œuvres. Sœur <i>Laperrière</i>	220
Ispahan. Visite du gouverneur d'Ispahan. Sœur <i>Choblet</i>	222

SYRIE

Broumana. Retraite aux Enfants de Marie. M. <i>Delpy</i>	224
Bethléem. Dispensaire; visite dans un village. Sœur <i>Mayaud</i>	227

AFRIQUE

ABYSSINIE

Alitiena. La famine; le séminaire. *M. Gruson*. 404

MADAGASCAR-SUD

Manombo. Évangélisation. *M. Em. Brunel*. 406
Farafangana. Les classes de filles; les coutumes. *Sœur Lamirault*. . . 410
— Les écoles et la population. *Sœur Jourdain*. 550
Vangaindrano. La mort de *M. François Mieville*, missionnaire. *Mgr Crouzet*; *M. Joseph Leclerc*. 544, 548

AMÉRIQUE

ÉTATS-UNIS

Nouvelle-Orléans. État des œuvres. *M. Vautier*. ~~230~~
Derby (Conn.). Missions et œuvre polonaise. *M. P. Vaszke*. . . 232

MEXIQUE

Puebla. Compte rendu de missions. *M. Gr.-G. Torres*. 59

ANTILLES

Cuba; La Havane. Le Cyclone. *Sœur Edw. Laquidain*. 63
— Les œuvres des Filles de la Charité. *M. Manuel Burgos*. . . 554

SALVADOR

San Salvador; San Jacinto. Travaux de mission. *M. Thaureaud*. . . 234
— Catéchismes et hôpitaux. *M. Choissnard*. 413
Alegria. Travaux d'installation. Évangélisation. *M. Vaysse*. . . 237

PANAMA

Panama. Rattachement à la province de Guatemala. État des œuvres.
Sœur Gœury. 416

BRÉSIL

Notice sur la maison de Curitiba; le Séminaire. *M. Désiré Deschand*. 64
Rapport sur les travaux des missionnaires de Curitiba. *M. Jean Quintao*. 73

Rio de Janeiro. Rapport sur l'Association des Enfants de Marie. M. <i>Dehaene</i>	239
État du Parana. Les colonies polonaises ; renseignements. . .	246
Caraça. Récit de missions. M. <i>Guillaume Vaessen</i>	418

COLOMBIE

Popayan. Mgr. Emmanuel Arboleda, archevêque de Popayan. M. A. Castiau	557
--	-----

CHILI

Le tremblement de terre du 16 août 1906 au Chili.	78
— Santiago. Détails. M. <i>Fargues</i> ; M. <i>Théobald Lalanne</i> . .	79, 81
— Valparaiso. Notice	83
— Détails M. <i>Émile George</i> ; M. <i>Jean Rigaud</i>	85, 87
— A l'hôpital Saint-Augustin, Sœur <i>Marie-Thérèse Mas</i>	92
Voyage de Buenos-Ayres à Santiago par la voie des Andes. M. <i>Joseph Caussanel</i>	559

Océanie

ILES PHILIPPINES

État des œuvres des prêtres de la Mission et des Filles de la Charité
aux îles Philippines depuis la guerre de 1898. M. *Bruno Saiç*. 565

RENSEIGNEMENTS ET DOCUMENTS:

51. Faculté d'attacher l'indulgence plénière pour les moribonds aux
crucifix des Filles de la Charité. (Pour dix ans). 96
52. Abyssinie: Nouvelles limites assignées au Vicariat apostolique (S.
C. de la Propagande, 10 septembre 1906). 96
53. Madagascar-Sud. Indult relatif à l'abstinence et au jeûne. (Ex au-
dientia Sanctissimi) 97
54. Sur la communion des malades sans être à jeun (S. C. du Concile,
7 déc. 1906); et commentaire 259
55. Le chapelet du chemin de la Croix 263
56. Transfert au lendemain des fêtes empêchées doubles de première
et de deuxième classe (S. C. des Rites, 2 mars 1907) . . . 264
57. Les Indulgences attachées au scapulaire rouge de la Passion sont ap-
plicables aux défunts (S. C. des indulgences, 24 avril 1907). 425
58. Du pouvoir de confesser pendant les voyages sur mer (S. C. Inq.,
23 août 1905 et 12 déc. 1906) 425
59. Pour les missionnaires de Chine. Du pouvoir de confesser pen-
dant les voyages (S. C. Prop., 4 févr. 1907) 427
60. Décret d'introduction de la cause de béatification des Sœurs d'Ar-
ras (S. C. des Rites, 14 mai 1907). 572

NOS DÉPUTÉS. 99, 264, 429, 581

Liste des notices des Sœurs défuntés. Cir. du 1^{er} janvier 1907. 271

LA CONGRÉGATION DE LA MISSION PENDANT LA RÉVOLUTION ET SOUS L'ADMINISTRATION DES VICAIRES GÉNÉRAUX (1788-1827) par M. Gabriel Perboyre. — Notice sur M. Perboyre, 111. Généralat de M. Cayla de La Garde, dixième Supérieur général — § 1. Premières années de M. Cayla de La Garde, 113. — § 2. M. Cayla directeur de séminaire, 114. — § 3. M. Cayla, substitut d'un assistant de la Congrégation et assistant de la maison de Saint-Lazare, 118. — § 4. M. Cayla élu Supérieur général de la Congrégation de la Mission, 121. — § 5. Désastre de Saint-Lazare en 1789, 274. — § 6. Prétentions des révolutionnaires sur la maison de Saint-Lazare, 417. — § 7. M. Cayla membre de l'Assemblée nationale, 439. — § 8. Zèle de M. Cayla contre la Constitution civile, 440. — § 9. Insubordination de quelques étudiants, 442. — § 10. Missions étrangères, 444. — § 11. Suppression de la Congrégation de la Mission, 445. — § 12. État de la Congrégation de la Mission en France, à l'époque de sa suppression, 451. — § 13. Massacre de Saint-Firmin, à Paris, 586. — § 14. La transmigration des reliques de saint Vincent de Paul, 596. (A suivre.)

PORTRAITS ET SOUVENIRS HISTORIQUES : Mme la baronne de Lupé. 309

Liste historique des établissements des Filles de la Charité (suite). 618

NOTES BIBLIOGRAPHIQUES : 288. Vida de San Vicente de Paul, por el R. P. Juan del Santissimo Sacramento, 4^e édition, 126. — 289. *Ver Sacrum*. Poésies religieuses, par M. Alois Roick, C. M., 126. — 290. AUX ARCHIVES nationales : Liste des Établissements de Filles de la Charité en 1705, 1:6. — 291. Plans de Paris ; Établissements des Missionnaires et des Filles de la Charité, 137. — 291. *Cantuale ad usum domus Parisiensis Congr. Missionis*, 308. — 292. *La Palestine, Le Caire*, etc., par F.-X. Lobry, C. M., 456. — 293. Références sur le pillage de Saint-Lazare en 1789, 456. — 294. *Las Hjas de la Caridad de la casa de Arras* (1794), 457. — 295. Le journal d'André Ly, prêtre chinois ; Vie de Mgr Mullener, 614. — 296. *Story of the La Salle mission*, by R. A. Shaw, C. M., 614. — 297. Renseignements historiques sur la maison des Bons-Enfants ou séminaire Saint-Firmin, par l'abbé Schoener, 615. — 298. *Exposition de la doctrine catholique*, par M. J.-B. Lagarde, 616. — 299. *Le Grand Séminaire de Cambrai, un siècle d'histoire* (1807-1900), par M. l'abbé J. Dehaut, 616. — 300. I. *Vie de saint Vincent de Paul*, par l'abbé aynard ; II. *Vertus et Doctrine de saint Vincent de Paul*, par le même. Traduction en flamand par H. Rembry, 617.

GRAVURES ET CARTES :

Portrait de saint Vincent de Paul	2
Saint Vincent de Paul : sculpture de Bracci au Vatican.	335
Portrait de M. Gabriel Perboyre.	111
— de Mgr Jules Bruguière, vicaire apostolique du Tché-ly sud-ouest (Chine)	99
— de Mme la baronne de Lupé	310
— de M. François de Borda.	312

Plans de Paris par paroisses et par arrondissements (1906) . . .	137
Paris. L'ancien séminaire Saint-Firmin (les Bons-Enfants) état actuel.	
— Rue de Sèvres et environs; plan de Turgot (1738). . . .	140
— — — ; plan général (1906)	152
— La maison de la rue de Sèvres, 95 : façade.	138
— — — cour d'entrée	145
— — — côté du jardin. . . .	149
— — — intérieur de la chapelle	157
— — — plan général.	144
— Montolieu (Aude); vue générale.	326
— — vue intérieure de l'établissement des Filles de la	
Charité	328
Budapest : église et maison des missionnaires.	165
Ostende (Belgique); l'École ménagère.	476
Carte des Iles-Britanniques.	507
Castleknock; Collège Saint-Vincent	519
Dublin; plan de la ville.	523
Cork (Irlande); église et maison des Missionnaires.	535
Sienna (Italie); vue de la maison centrale des Filles de la Charité	345
Plaisance (Italie) : vue du collège Alberoni.	349
Carte du Kiang-si (Chine).	371
Plan de la ville de Nan-tchang-fou (Kiang-si, Chine)	379
Carte des États de Parana et de Santa Catharina (Brésil).	64
Le Séminaire de Curityba (Brésil).	71
Carte de la République argentine	561

SUPPLÉMENT : Notices. Généralats de M. Debras et de M. Jacquier.

FIN

Le Gérant : C. SCHMEYER.

PARIS
IMPRIMERIE DE J. DUMOULIN
5, RUE DES GRANDS-AUGUSTINS, 5.



M. ANTOINE JACQUIER

NEUVIÈME SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION
DE LA MISSION (1762-1787)

IX
GÉNÉRALAT DE M. A. JACQUIER
(1762-1787)

M. ANTOINE JACQUIER

NEUVIÈME SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DE LA CONGRÉGATION
DE LA MISSION ET DES FILLES DE LA CHARITÉ

6 novembre 1787. Paris.

La notice qu'on va lire sur M. Jacquier est extraite d'une circulaire de M. Pertuisot, vicaire général, en date du 1^{er} janvier 1788 :

M. Antoine Jacquier était né à Saint-Héan, en Forez, diocèse de Lyon, le 1^{er} novembre 1706. Après avoir achevé ses premières études au collège des Jésuites de Lyon, où il avait constamment remporté les premiers prix, il fut sur le point d'entrer dans cette Société; mais des raisons particulières, et une retraite qu'il fit dans notre maison de Lyon, le portèrent à changer de dessein; il fut admis et entra dans la Congrégation le 8 août 1725.

Pendant son séminaire et ses études, il donna le spectacle soutenu d'une ferveur qui ne se démentit jamais. Doué du caractère le plus accommodant, possédant son âme, et commandant à tous ses mouvements dans l'âge de la vivacité et de l'agitation; liant, communicatif, ouvert sans familiarité, conservant l'onction de la piété la plus tendre au milieu des discussions les plus desséchantes : la réunion de toutes ces précieuses qualités, qui, dans la plupart des hommes, n'est que le fruit du travail et des années, et qui, chez lui, paraissait si naturelle, répandait je ne sais quel charme sur ses vertus naissantes. A peine diacre, il fut

envoyé à Alet pour y enseigner la théologie ; bientôt après, il fut rappelé à Lyon pour y consacrer à la formation de nos jeunes élèves des talents et des lumières qui avaient déjà jeté le plus grand éclat : il y remplit successivement les emplois importants de professeur et de directeur du séminaire interne. En 1739, il fut envoyé à Manosque en qualité de supérieur ; sa mémoire et son nom sont encore en bénédiction dans cette ville et dans le diocèse de Sisteron. En 1747, M. Brossy, visiteur de Lyon, fut élu assistant : cette perte fut sensible à toutes les maisons de la province. Pour la réparer et pour consoler les maisons affligées, M. Debras leur écrivit qu'il venait de choisir M. Jacquier comme le sujet le plus digne et le plus capable de remplir cette place importante. Des raisons particulières, et bien honorables pour lui, le firent transférer l'année suivante à Cahors. « La translation de M. Jacquier, votre digne visiteur (*Circulaire à la province de Lyon*), à la province d'Aquitaine, vous aura sans doute surpris et affligés, parce qu'il avait votre estime, votre confiance et votre amour, etc. » (Et dans celle aux maisons d'Aquitaine, après avoir annoncé le nouveau visiteur) : « Ce choix, continue-t-il, doit vous faire comprendre combien vos intérêts nous sont chers, et combien nous avons à cœur que vous soyez bien gouvernés. M. Jacquier, digne sujet dont Dieu a déjà béni la conduite, a tout ce qu'il faut pour vous consoler, et maintenir parmi vous l'esprit de notre saint état. Capable, régulier, bon, plein de sagesse, vous trouverez en lui un père tendre qui s'empressera de pourvoir à tous vos besoins, un ami qui se prêtera à tous vos justes désirs, et un supérieur qui vous portera suavement à Dieu par l'efficacité de ses bons exemples. » M. Jacquier répondit pleinement au jugement de son Supérieur et à l'attente de la province. Chargé du soin d'une maison où toutes les fonctions de la Congrégation se trouvent réunies, il se livra à un travail opiniâtre, pour n'en négliger aucune : instructions com-

munes et particulières, inspection des deux séminaires, direction de plusieurs communautés nombreuses, retraite des curés, consultations d'un vaste diocèse, il embrassa tous ces objets avec le plus grand succès. M. Duguesclin respectait ses vertus et invoquait souvent le secours de ses lumières; cependant, au milieu de tant d'occupations, il était à toutes les maisons de sa province comme s'il n'eût eu qu'une seule maison à gouverner; dans les visites qu'il faisait exactement, il gagnait tous les cœurs et il affermissait la régularité par les ordonnances et les règlements les plus sages.

Des talents si marqués pour le gouvernement ne demandaient qu'un théâtre plus étendu pour être plus universellement utiles. En 1753, l'Assemblée sexennale élut unanimement M. Jacquier pour succéder à M. Richon en qualité de premier assistant et d'admoniteur : « Nous avons la consolation de trouver en lui, dit encore M. Debras, tout le mérite que nous lui connaissions, se conciliant, par sa régularité, et son bon cœur, l'estime et la confiance de tout le monde. L'expérience qu'il a acquise dans les provinces de Lyon et d'Aquitaine l'a rendu propre à entrer dans le conseil de la Congrégation; elle a lieu d'espérer qu'il la servira avec autant de lumière que de zèle, et la Compagnie des Filles de la Charité, dont nous l'avons nommé directeur, continuera d'éprouver la sagesse et la charité avec laquelle il les a déjà conduites et dirigées dans les provinces. » Au mois d'août 1755, il quitta ce dernier emploi pour prendre l'assistance de la maison de Saint-Lazare. Chacun sait avec quel zèle et quelle douceur il se conduisit dans cet emploi pénible. Il faillit être victime de son assiduité, de sa vigilance, et de la vie sédentaire inséparable de cette fonction. Chargé de tout le poids du gouvernement pendant les dernières années de M. Debras, lorsque celui-ci mourut, chacun crut que M. Jacquier ne tarderait pas à le suivre dans le tombeau. Son tempérament paraissait

ruiné, une fièvre lente le minait depuis longtemps ; cependant l'Assemblée générale de 1762 le choisit pour chef de la Congrégation, à la pluralité de trente et une voix contre trois, et la Providence voulut que cet homme, presque mourant, fournit une carrière plus longue qu'aucun de ses prédécesseurs.

Dès le commencement de son généralat, il sentit tout le poids des obligations qui lui étaient imposées, mais il n'en fut point accablé. Sa première règle dans le gouvernement fut d'être lui-même fidèle jusqu'au scrupule dans la pratique de tous nos usages ; aussi pouvait-il se donner, au milieu de ses enfants, comme le modèle qu'ils devaient imiter, comme la règle vivante qu'ils devaient suivre.

Simple dans ses mœurs et dans toute sa conduite, il portait dans son extérieur je ne sais quoi de majestueux et de vénérable : le respect qu'il inspirait tenait plus encore à la dignité de sa personne qu'à l'éminence de sa place.

Doux, affable, prévenant, toujours accessible, son autorité était d'autant plus absolue qu'il la faisait moins sentir. Sa bonté, sa tendresse subjuguèrent tous les cœurs ; en lui, on croyait voir et entendre un père : il en avait les sentiments et le langage. On était enchanté lorsqu'il accordait ; on l'aimait encore jusque dans ses refus ; on sentait qu'il en coûtait alors à son cœur. La persuasion coulait de ses lèvres, et les sujets les plus disposés à la résistance étaient forcés de céder aux charmes invincibles de ses représentations.¹

Humble et modeste avec tous les hommes, les plus petits trouvaient en lui les attentions qu'inspire l'estime, et les égards d'une espèce de respect ; les faibles se sentaient encouragés, les plus timides se sentaient à leur aise : il possédait le grand art de renvoyer tous ceux qui l'approchaient toujours contents de lui, toujours contents d'eux-mêmes.

Mortifié, pénitent, sous l'extérieur le plus aimable, jamais on ne l'entendit se plaindre, même dans les circonstances

les plus fâcheuses : on eût dit que toute la sensibilité naturelle était éteinte en lui. Sa maxime était que l'accablement, loin de guérir, aggravait souvent le mal. « Confions-nous à la Providence, disait-il, s'il y a du remède, nous le saisirons mieux ; s'il n'y en a pas, Dieu nous soutiendra. » Tous les ans, il fournissait la carrière du Carême avec la plus grande exactitude : ni son grand âge, ni les ménagements que tant de personnes lui croyaient nécessaires, rien ne fut jamais capable de l'engager à s'accorder le moindre adoucissement à cet égard.

Son zèle pour la gloire de Dieu fut également pur et vif, sa piété tendre et affectueuse ; jamais, même dans les voyages, on ne le vit manquer ni à l'oraison, ni à la lecture des saintes Écritures, qui faisaient ses délices. Quand il montait à l'autel, la religion dont il était pénétré semblait se répandre sur tout son extérieur et se communiquer aux assistants. Dans les conférences spirituelles, on sentait que son cœur était plein. Son style était fleuri et abondant, mais sans recherche ; ses paroles étaient pleines d'onction ; saint Bernard, dont il s'était nourri et qu'il citait si souvent, semblait lui être devenu entièrement propre.

Son zèle pour le salut des âmes n'était ni turbulent ni inquiet, mais il n'en était ni moins ardent, ni moins étendu : les succès de nos confrères dans les missions nationales ou étrangères, le touchaient souvent jusqu'aux larmes ; l'idée seule que le zèle pour cette fonction pût se ralentir parmi nous le contristait et navrait son cœur. Fidèle aux maximes de saint Vincent, il ne fit jamais de démarches pour de nouveaux établissements ; quand on les lui offrait, son premier mouvement était le refus, et il ne cédait que quand la volonté de Dieu se faisait entendre par la voix des puissances supérieures. Sous son gouvernement, la Congrégation reçut une extension qui, naturellement, semblait devoir épuiser ses forces et ses ressources : huit nouveaux établissements en France, quatre en Italie ; les missions du Levant,

qui composent neuf résidences ; trois sous la domination portugaise, tant dans l'Europe que dans l'Inde ; deux en Russie, un en Prusse, un en Pologne ; la mission du Palatinat et celle de Pékin. Cependant il vivait tout de fournir à tout : la Providence, dans laquelle il mettait sa confiance, féconda son zèle, et elle répandit les plus abondantes bénédictions sur les travaux des ouvriers apostoliques envoyés dans ces nouvelles colonies.

Distrait par tant de soins, et emporté comme hors de lui-même par le cours des affaires générales, les plus minces détails n'échappaient cependant point à son attention. Doué d'une mémoire prodigieuse, on eût dit qu'il avait tous les sujets de la Congrégation présents sous les yeux. Depuis leur entrée à Saint-Lazare, il ne les perdait point de vue, et, dans le besoin, il rappelait jusqu'aux plus petites anecdotes qui pouvaient les concerner, tant l'intérêt général et l'intérêt de chaque particulier étaient chers à son cœur.

Ce cœur paternel, dans lequel il portait tous ses enfants, ce cœur si semblable à celui de saint Paul, qui se dilatait pour tous les membres de trois communautés nombreuses soumises à son autorité, était également toujours ouvert aux pauvres de Jésus-Christ. Héritier de la charité de saint Vincent, tous les misérables intéressaient sa tendresse, et avaient droit à ses secours. Il fit des dépenses considérables pour la reconstruction de la maison du Nom-de-Jésus ; il envoya en différents temps des secours abondants à des paroisses ravagées par les incendies ; nombre de familles et une multitude de particuliers recevaient, par son canal, des soulagements annuels, qui les empêchaient de connaître la nécessité. Combien de bonnes œuvres de ce genre qui n'ont eu que Dieu pour témoin, et dont tout nous fait espérer que ce grand Dieu est maintenant la récompense !

Ce digne chef, idole pour ainsi dire de la Congrégation, béni des pauvres, avait encore pour lui l'amour et l'estime de tout ce qu'il y a de plus grand dans la capitale et à la

cour. La plupart des évêques du royaume cultivaient sa connaissance, et l'honoraient de leur amitié. Mgr l'archevêque de Paris, qui retrouvait l'image de son âme et de son cœur dans notre bon Général, nous témoigna les plus vifs regrets de sa perte. M. le maréchal de Noailles-Mouchy, dont le nom est si cher à la Congrégation, est venu le voir pendant sa maladie, et lui a donné les marques les plus touchantes de son attachement et de son affection. Les Filles de la Charité, et les Dames de la Maison royale de Saint-Louis de Saint-Cyr, dont il était aussi le Père, méritent une place distinguée parmi les ordres et les personnes de toute espèce, qui se sont empressés d'adoucir notre douleur en partageant nos regrets et notre perte.

Je ne puis pas omettre ici un trait qui semblait manquer à tant de vertus et de qualités précieuses. La force semble être étrangère aux âmes douces et sensibles, et les affections tendres ne vont guère avec les efforts de la magnanimité et du courage. La grâce semblait attendre les derniers moments de notre très honoré Père pour ménager cet intéressant spectacle à notre étonnement et à notre édification. Dès les premiers jours de sa maladie, ce vertueux prêtre répondit aux consolations qui lui étaient adressées : « Je ne demande ni la vie ni la mort, je ne désire que l'accomplissement de la volonté de Dieu, et la conformité parfaite de mes sentiments à cette volonté adorable. » Quand on lui dit que plusieurs communautés priaient pour lui : « J'y suis bien sensible, répondit-il, mais, par grâce, demandez que la conformité de ma volonté à celle de Dieu soit l'unique objet de ces prières que l'on veut bien m'accorder. » Pour ranimer le jeu des organes, depuis plusieurs jours dans l'inertie, on lui administra l'alkali combiné avec les acides : ce remède lui brûla le palais, la langue et les lèvres, il ne pouvait ouvrir la bouche et avaler qu'avec des douleurs inconcevables ; cependant, il ne lui échappa jamais aucun signe d'impatience ni d'ennui. A la première levée

des vésicatoires qu'on lui avait appliqués, lorsque l'air frappa la chair vive, on voyait la sueur tapisser son front : des larmes détachées, arrachées par la douleur, coulaient de ses yeux ; et quand, après l'opération, on lui demanda s'il n'avait pas beaucoup souffert : « Un peu, » dit-il ; voilà le seul signe de douleur qu'il ait donné pendant six semaines de tortures : c'est que Jésus-Christ crucifié faisait sa force. On n'eut pas besoin de lui proposer la réception du viatique, ni de l'onction des mourants. Sa grande foi prévint et épargna tous nos ménagements à cet égard ; il demanda encore lui-même l'application de l'indulgence *in articulo mortis*, et les prières des agonisants. Il conserva sa présence d'esprit jusqu'au dernier soupir. Les yeux s'éteignirent d'abord ; ne voyant plus le crucifix qui faisait sa consolation, et qu'il approchait souvent de ses lèvres, il le prit d'une main et le tint de l'autre serré sur son cœur pendant la dernière demi-heure de sa vie. C'est dans cette attitude, et dans ces sentiments d'union avec le Consommateur du salut, qu'il acheva son sacrifice, le 6 novembre, sur les neuf heures du matin.

M. SIMON PERKOWSKI

PRÊTRE

13 septembre 1763. Culm.

Le 13 septembre 1763, M. Simon Perkowski mourut dans le village de Golub, au commencement de la mission que donnaient en cet endroit plusieurs prêtres de la maison de Culm. Il était né le 17 octobre 1728, dans le diocèse de Luck en Volhynie. Il fut reçu dans la Congrégation à Varsovie, le 26 septembre 1750. A peine eut-il fait les vœux qu'il donna des marques du zèle dont toute sa vie devait être animée. On lui confia l'office de recevoir ceux qui venaient faire la retraite à Sainte-Croix, et il s'acquitta de cette fonction avec tant d'humilité et de charité que

plusieurs, attirés par ses vertus, y revenaient avec plaisir pour s'appliquer de nouveau à ces saints exercices.

Ayant été ordonné prêtre après ses études, il fut envoyé à la Maison de Culm, où il exerça pendant sept ans le ministère paroissial. Il s'appliqua avec beaucoup de zèle aux catéchismes, à la prédication et à l'administration du sacrement de pénitence. Il se distinguait surtout par son assiduité auprès des malades; jour et nuit, il était prêt à voler auprès d'eux; aucune occupation n'était capable de l'arrêter; aussi l'appelait-on généralement le confesseur des malades.

Plusieurs confréries pieuses étant établies dans la paroisse, il les dirigeait avec beaucoup de soin et y maintenait le bon ordre et la ferveur par ses paroles, ses exemples et le chant des cantiques. Chaque année, il rassemblait les pauvres de toute la ville et les disposait pendant tout le Carême par des instructions particulières à la confession et à la communion pascalle. Il avait soin aussi de recueillir en leur faveur les aumônes des riches et les distribuait à ceux qui s'en rendaient le plus dignes par l'amélioration de leur conduite.

Malgré tant de travaux, il était toujours prêt à prendre part aux missions, et il y prêtait son concours avec autant de succès que de dévouement; il excellait surtout dans les instructions familières et les catéchismes. Partout, soit à la maison, soit en mission, on remarquait en lui une bonté et une douceur qui le rendaient cher à tous, et quoique dans sa charge de procureur, il eût affaire à toute sorte de gens, sa vertu ne se démentait jamais. Ses paroles ou ses actions ne trahissaient aucune recherche de sa propre estime, et son humilité était toujours également profonde au milieu des marques de respect que tout le monde lui prodiguait.

Pendant les trois dernières années de sa vie qu'il exerça les fonctions de procureur, il ne ménagea ni ses fatigues,

ni ses peines pour pourvoir aux nécessités de la maison ; malgré l'intempérie des saisons, il faisait quelquefois plusieurs lieues à pied pour faire ses achats et ménager les ressources de la famille ; il évitait aussi fidèlement toutes les dépenses qui semblaient tant soit peu superflues, tout en apportant le plus grand soin à l'entretien de ses confrères. A la suite de deux graves contusions, reçues l'une à la poitrine dans une chute qu'il fit en descendant une montagne pour courir au secours d'un malade, l'autre au côté, qui lui arriva en tombant de cheval, il commença à perdre ses forces insensiblement. Malgré sa faiblesse, son zèle le porta à s'offrir pour partager les travaux de la mission que l'on allait donner au village de Golub : mais dès le premier jour, pendant qu'il faisait le catéchisme l'après-midi, il se sentit plus faible qu'à l'ordinaire et avertit ses confrères de sa mort prochaine ; il les mit au courant des comptes de la maison, se confessa, reçut le saint viatique et l'extrême-onction, puis ne pensa plus qu'à se préparer à la mort en formulant souvent des actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition. Il conserva sa connaissance jusqu'à sa mort, qui arriva le troisième jour de la mission. Son corps fut transporté avec un grand concours de peuple de Golub à Culm, et fut déposé dans la sépulture des missionnaires. — *Mémoires ; Pologne.*

MM. JEAN-DOMINIQUE ARIETTI

ET

GABRIEL IGOU

PRÊTRES

22 juillet 1748 et 2 avril 1764. Ile de France ou Maurice.

Nous réunissons, dans cette notice, le souvenir de ces deux estimables missionnaires qui, par leurs vertus et leur zèle, ont fait particulièrement honneur à la Congrégation de la Mission à l'Ile de France ou Maurice.

Une flotte hollandaise composée de cinq vaisseaux, aborda pour la première fois, dans cette île, le 20 septembre 1598, et en prit possession. En 1606, l'île était encore inhabitée, lorsque l'amiral Vaareck, ayant été obligé d'y radoubier ses navires, y fit construire des tentes. Les Hollandais habitèrent quelques cantons, entre autres celui qu'ils nommèrent Plack, jusqu'en 1660; ce terrain ne leur ayant pas paru assez bon, ils l'abandonnèrent. Depuis lors, les vaisseaux y allaient mouiller selon leur besoin; les flibustiers surtout y trouvaient une retraite assurée, d'où ils faisaient leurs sorties. La France en prit possession, l'an 1721, en y envoyant un détachement de cent soldats, qui s'établirent au Petit-Port.

Pour le service spirituel de la colonie, la Compagnie des Indes demanda à M. Bonnet deux prêtres et un frère. Dans le contrat qui fut passé le 21 mars 1721, il était stipulé qu'elle bâtirait deux églises et deux presbytères convenables; il en fut de cet engagement pour Maurice comme il en avait été pour Bourbon. MM. Berthou et Igou s'embarquèrent la même année.

Plus de trente ans après leur entrée à Maurice, les missionnaires n'avaient pas encore pu obtenir la construction des églises promises par la Compagnie des Indes, et, en 1758, ils n'avaient pour tout logement qu'une case de vingt pieds de long sur douze de large, élevée à leurs frais.

Malgré toutes ces difficultés, le zèle apostolique des pasteurs ne fut pas sans succès; leurs prières, leurs bons exemples, la prédication incessante, les catéchismes multipliés et diversifiés, les avertissements paternels donnés en particulier, finirent par leur concilier la bienveillance et l'affection de quelques colons; leur assiduité auprès des malades et les soins qu'ils leur prodiguaient, ne contribuaient pas peu à les disposer à faire une bonne confession et à mourir en bons chrétiens. Vis-à-vis des noirs, ils se conformaient en tout point à la méthode suivie à Bourbon.

« Quels que soient les obstacles que j'ai à surmonter, écrivait en 1735 M. Igou à un de ses confrères de Saint-Lazare, je ne me décourage cependant pas, m'abandonnant entièrement à la bonté divine. Des sentiments de tristesse assaillent souvent mon âme : je n'ai que Dieu seul qui me rassure. Les vices les plus grossiers et les plus honteux, dont les principaux colons se font gloire, me désolent; leur fierté et leur orgueil, qui les rend incapables de profiter de tout ce qu'on peut leur représenter, me causent des ennuis extraordinaires; le triste sort de tant d'âmes qui se perdent parce qu'elles le veulent, me déchire le cœur.

« Voilà, mon cher Monsieur, ma situation pour le présent. J'ai enterré depuis six mois plus de cent personnes; je me suis vu plus de deux cent cinquante malades sur les bras, et pendant deux mois consécutifs, j'en ai enterré tous les jours plusieurs. Il est vrai que tant de malades provenaient des vaisseaux qui sont venus de France, où le scorbut s'est mis d'une manière si étrange, qu'on n'a pu leur procurer des lits pour les coucher; il a fallu les mettre sur la paille sans autre chose. Rien ne leur manque du reste ».

M. Igou fut particulièrement aidé, dans son pénible apostolat, par M. Arietti, qu'une mort prématurée ravit à cette Mission.

Voici quelques renseignements biographiques sur chacun de ces deux missionnaires.

M. JEAN-DOMINIQUE ARIETTI

M. Arietti naquit à Brugasco, en Piémont, vers 1709. Sa jeunesse se passa louablement dans la pratique de la piété et l'étude des sciences humaines, jusqu'à ce qu'il se sentit inspiré d'entrer dans notre Congrégation. Il embrassa cette vocation avec tant de générosité que, pour s'éloigner davantage du monde et se donner plus entièrement à Dieu, il résolut d'aller à Paris. Il fit là son séminaire avec une

grande ferveur et de manière à édifier tous ses confrères. Admis aux vœux, il fut appliqué aux études théologiques; il s'appliqua sérieusement à se pénétrer de la science nécessaire pour remplir convenablement les fonctions de notre Institut; il n'en mit pas moins de soins à s'avancer dans la vertu, et il y fit tant de progrès qu'il mérita d'obtenir la grâce qu'il désirait ardemment, celle d'aller travailler à l'Île de France. C'est là qu'il consuma le reste de sa vie dans l'exercice continuel de toutes les vertus, et surtout de celles qui composent l'esprit d'un vrai missionnaire. Nous en avons une preuve dans la lettre suivante écrite par M. Delfolie, prêtre de la Mission, résidant à l'Île de France :

« La mort de M. Jean-Dominique Arietti, arrivée le 22 juillet 1748, vers les deux heures du matin, a été une grande perte pour l'Île de France, pour la maison du quartier de Pamplémousse où il était curé, et aussi pour toute notre Congrégation : car elle pourra difficilement remplacer un tel homme. Il possédait un esprit doux, aimable et insinuant, avec lequel il s'était acquis la confiance de tous ses paroissiens. Sa vie bien régulière et appliquée à tous ses devoirs, sa piété consommée, sa vertu solide qui ne montrait rien d'austère, le rendirent à tous, même dans le commerce de la vie civile, à la fois aimable et respectable. Les principales qualités qui se remarquaient en lui étaient : une ardente charité, un zèle véritablement pastoral, une application infatigable à l'éducation des petits enfants de sa paroisse et à l'instruction des esclaves dans la doctrine chrétienne. C'est au dévouement qu'il déploya dans ces différents travaux qu'il faut attribuer la mort prématurée qui nous l'a enlevé. Cet éloge est d'autant plus véritable qu'il lui est décerné par des gens qui n'en donnent qu'au vrai mérite.

« Il débarqua dans cette île le 11 avril 1743, et peu après son arrivée on le chargea du soin de l'hôpital et de la pa-

roisse de Saint-Louis. Il s'acquitta d'autant mieux de ces deux fonctions, qu'à son talent naturel il joignait une grande abondance des grâces spéciales que Notre-Seigneur accorde à ses ministres fidèles pour la direction des âmes qui leur sont confiées. Au bout de cinq ans, c'est-à-dire le 18 avril 1748, il remplaça M. Robinel dans la cure de Saint-François, au quartier de Pamplémousse, et là, quel bien n'aurait-il pas opéré pour ses paroissiens, sous le rapport soit spirituel, soit temporel, s'il avait plu à la divine Majesté de nous le conserver. Pour le spirituel, il ne fut pas moins attentif dans cette paroisse que dans la première à faire avancer les âmes dans la voie du salut éternel. Pour le temporel, après avoir pourvu aux réparations dont l'église avait grand besoin, à l'ameublement de la sacristie à la construction d'un clocher, à l'acquisition d'une cloche et à tout ce qui concerne le service divin, il pensa à préparer pour lui et pour ses successeurs un presbytère commode, et éloigné des fabriques que les Anglais venaient établir dans l'île.

« Par les dernières lettres qu'il vous a écrites, vous pouvez juger de la sagesse et de l'intelligence qu'il a montrées dans cette affaire. Il l'a véritablement conduite avec une rare prudence tant que la maladie le lui a permis, et la mort est venue l'enlever au commencement d'une carrière qui promettait beaucoup pour le succès de sa mission, pour le bon ordre et le progrès de cette seconde paroisse qui lui était confiée. Mais Dieu, qui dispose tout pour notre bien, s'est contenté de ses saints désirs : il a accepté sa bonne volonté et l'a transporté dans une habitation meilleure, dans la patrie des bienheureux, où tout nous porte à croire qu'il est déjà parvenu.

« Un tempérament robuste et une belle apparence de santé semblaient lui permettre une plus longue vie, mais son zèle eût bientôt ruiné toutes ses forces; après une grave maladie, il était en convalescence, lorsque le 7 juillet,

on apprit que vingt-deux navires ennemis avaient apparu sur la côte de l'île, près de Port-Louis. A l'instant, il monte à cheval, pour aller sur une montagne voisine s'assurer du danger et faire prendre à ses paroissiens les mesures nécessaires pour leur sûreté. Dans cette excursion, il fut saisi d'un violent mal de reins qui l'obligea à descendre de cheval, et il ne put qu'à grand'peine rentrer à la maison. Six jours après, sa première maladie reparut, accompagnée de symptômes alarmants. Tous les médecins de l'île furent appelés, leurs soins le soulagèrent peu; le 18 du même mois, une attaque subite lui enleva la parole, en lui laissant à peine de temps en temps, quelques instants de connaissance. On profita de ces moments pour lui administrer les derniers sacrements, et il expira le 22 à deux heures du matin, laissant chacun pénétré de la plus vive douleur. M. Igou l'a assisté avec une grande charité dans sa dernière maladie. »

M. GABRIEL IGOU

Les éloges donnés au zèle de M. Arietti, M. Gabriel Igou ne les méritait pas moins, et il pratiqua plus longtemps encore à l'île de France les vertus apostoliques. Ce vénérable missionnaire, né à Rouen le 22 février 1679, travaillait encore, âgé de plus de quatre-vingts ans, avec autant d'assiduité et de vigueur qu'un homme de trente ans, quoique extrêmement incommodé de ses jambes et de plusieurs autres infirmités très douloureuses, lorsque le 1^{er} septembre 1758, il perdit totalement la vue au commencement de la sainte messe. Obligé de descendre de l'autel, il crut que ce n'était qu'un simple éblouissement; après un quart d'heure de repos, il remonta à l'autel, et ne pouvant rien lire, il dut enfin quitter les ornements. Le lendemain, il essaya encore de célébrer la sainte messe, mais ce fut en vain, et quelques jours après, il ne lui fut possible de reconnaître les personnes qui lui parlaient, qu'au son

de la voix ; c'est à peine s'il y voyait assez pour se conduire. Quelque soumis qu'il fût aux desseins de la divine Providence, M. Igou ne laissa pas que d'être bien péniblement affecté de cet accident, qui ne lui permettait plus de continuer ses soins au troupeau que le Seigneur lui avait confié. La surcharge de travail qui retombait sur ses confrères déjà si accablés, le désolait. Peu de temps après la paralysie qui avait commencé aux yeux, s'étendait à tous ses membres.

M. Jacquier, Supérieur général, donnait des nouvelles du vénérable missionnaire à toute la Compagnie, dans les circulaires de 1764 et de 1765, en ces termes : « Le travail dont sont chargés nos confrères de l'Ile de France est accablant. Tant que le vénérable M. Igou a pu agir, il valait seul dix ouvriers. A présent, courbé sous le poids des années et privé de la vue, il n'a presque de mouvement que celui qui lui est donné. On le porte, les dimanches et fêtes, à l'église, pour la satisfaction et la consolation des insulaires. Ils croiraient avoir tout perdu, s'ils ne le voyaient plus. Ils se plaisent à recueillir quelques paroles de vie que peut encore prononcer sa voix faible et mourante. Ils le regardent comme leur apôtre, et ont pour lui la même vénération que les fidèles d'Éphèse avaient pour le disciple bien-aimé, quand, dans son extrême vieillesse, on le portait dans les assemblées saintes. »

L'année suivante, le Supérieur général écrivait : « M. Le Borgne nous a annoncé que, le 2 avril dernier, Dieu avait appelé à une meilleure vie M. Gabriel Igou, l'un des premiers apôtres de l'Ile de France, âgé de quatre-vingt-six ans et quelques mois, et soixante-six de vocation.

« Quoique depuis trois ans, il fût privé de l'usage de la vue et de l'ouïe, et presque tombé en enfance, on avait pour lui la plus grande vénération. Sa présence sans le secours de la parole suffisait pour faire la fonction d'un prédicateur pathétique ; tant est respectable et respecté un

homme de Dieu, lors même qu'il est muet ! Dès qu'on pouvait l'apercevoir, on était content, et l'on voyait éclater sur tous les visages les sentiments d'estime et de reconnaissance que méritaient la sainteté de ses mœurs, les importants services qu'il a rendus aux insulaires de tout âge et de toute condition, et les fruits abondants et subsistants du saint ministère qu'il a exercé. Aussi les honneurs funèbres les plus pompeux lui ont-ils été rendus. La lugubre nouvelle de son décès fut d'abord annoncée à toute l'île par le bruit du canon : elle fut réitérée par le même écho, d'heure en heure, jusqu'à celle de l'enterrement, auquel assistèrent M. le gouverneur, MM. du conseil supérieur, le bataillon de la marine en armes crépées et tous les habitants qui purent s'y rendre ». — *Annales de la Mission*, t. XXVII, p. 228 et suiv.

M. JOSEPH BUZANI

PRÊTRE

20 juin 1765. Pérouse.

M. Pierre-Joseph Buzani mourut dans la maison de Pérouse, le 20 juin 1765, à l'âge de 71 ans; il en avait cinquante de vocation.

À l'âge de vingt et un ans, il avait quitté le monde et avait été reçu au séminaire interne de la Congrégation de la Mission à Rome. Il se mit en route à cet effet avec un autre postulant piémontais et tous deux s'embarquèrent à Gènes pour Livourne. Mais comme M. Buzani souffrit beaucoup de la mer, il quitta le bateau avec son compagnon à Rerici et continua sa route vers Rome par Florence. Pendant le voyage, M. Buzani qui avait une belle voix chantait souvent quelque cantique pour s'encourager lui-même et son compagnon dans sa pieuse entreprise, et plusieurs fois, les larmes aux yeux, il répétait : « Vanité des vanités, tout est vanité; le monde entier et tout ce qu'il renferme n'est que vanité. »

Arrivés à Rome après avoir visité les principaux sanctuaires de cette grande ville, ils allèrent à Monte-Citorio, d'où ils passèrent ensuite à Monte-Celio où se trouvait le séminaire interne. Ils firent la retraite sous la conduite du directeur du séminaire qui en ce temps-là était l'inappréciable M. Jacques Maineri. M. Buzani se distingua bientôt par sa ferveur et il n'y avait rien de difficile pour lui dans le séminaire.

Quand il fut ordonné prêtre, on l'envoya à la maison de Fermo, où, pendant trois ans, il se prépara aux fonctions de l'Institut; il mit en ordre des conférences pour une retraite aux ordinands, des catéchismes et des instructions sur les commandements de Dieu, sans oublier l'étude de la théologie morale. Quand il fut ainsi préparé pour les missions, on l'envoya à la maison de Pérouse où, pendant plusieurs années, il fut appliqué aux missions pour lesquelles il avait des dispositions peu ordinaires; Dieu bénit ses travaux et en tira sa gloire par la conversion de beaucoup de personnes de tout rang et de toute condition. Il fut ensuite rappelé à Rome et chargé, pendant plusieurs années, de la direction du séminaire interne. Il avait quelque répugnance pour cet emploi parce que son humilité lui faisait croire qu'il était inhabile à le remplir. Néanmoins, son obéissance lui fit surmonter la crainte et il s'acquitta de cet office avec grande prudence et grande charité. Plus tard, on lui confia la supériorité de la maison de Pérouse, et dans ce nouvel emploi il fit paraître bien plus encore sa sagesse remarquable dans la conduite de cette famille. Il précédait tous ses confrères dans le chemin de la vertu et surtout dans la pratique de celles qui composent l'esprit d'un vrai missionnaire. Celle qui, pendant toute sa vie, forma comme son caractère spécial, fut celle qui est la reine de toutes les vertus, la sainte charité; c'est pourquoi sa mort fut universellement pleurée. — *Notices manuscrites.*

M. THÉODORE GROISELLE

VICAIRE APOSTOLIQUE D'ALGER

27 septembre 1765.

M. Groiselle naquit en la paroisse Saint-Firmin, à Amiens, le 5 octobre 1721. Il entra au séminaire interne de la Congrégation de la Mission à Paris, le 13 décembre 1742.

Il accompagna M. Bossu nommé vicaire apostolique des royaumes d'Alger et de Tunis, avec M. Donault et le frère Lelong; ce fut le 3 août 1746 qu'ils abordèrent en Barbarie. Sa docilité et son dévouement à son supérieur n'avaient point de bornes, il se montra toujours disposé à se prêter à tous ses désirs et à le seconder dans tous ses projets. Son application à l'étude des langues le mit bientôt à même de se rendre utile auprès des esclaves par les catéchismes, par les instructions qu'il leur faisait et par son assiduité à entendre leurs confessions. Pendant la peste de 1752 et 1753 il se dévoua, suivant l'exemple de M. Bossu, son supérieur, à porter aux malades les secours de la religion; en se conformant exactement aux prescriptions indiquées, il n'éprouva pas les effets du mal contagieux. Mohammed Codja, dey d'Alger, ayant fait abattre en 1754 le bague des Galères, comme insuffisant et malsain, pour le remplacer par de nouvelles constructions, la chapelle disparut avec le vieux bâtiment. Le vicaire apostolique députa en France M. Groiselle, à l'effet d'y faire des quêtes pour la reconstruction d'une chapelle. M. Debras, Supérieur général, dans sa circulaire du 1^{er} janvier 1755, fit mention du zèle infatigable avec lequel ce missionnaire s'employa à solliciter les secours dont il avait besoin pour procurer au Seigneur un sanctuaire convenable, où les pauvres esclaves pussent se réunir afin d'entendre la parole de Dieu et participer aux sacrements.

Nous donnons ici quelques lignes de la circulaire que

M. Groiselle répandit, à un très grand nombre d'exemplaires, à Paris et dans les provinces, dans le but de provoquer la charité des fidèles en faveur de son œuvre.

« MESSIEURS ET DAMES,

« Des pluies abondantes tombées à Alger, en janvier dernier, y ont fait un si grand ravage, que le bain du Beylic, lieu où se trouve renfermé la plus grande partie des esclaves, menaçant d'une ruine prochaine, le dey a ordonné qu'on le démolit, pour en faire un plus vaste, assez grand pour renfermer tous les esclaves. Par cette démolition, les esclaves chrétiens ont perdu leur église où ils se rassemblaient, avant et après le travail, pour les exercices de la religion et l'usage des sacrements.

« Or, il s'agit présentement, Messieurs, de faire entrer dans le plan du nouveau bain celui d'une église assez grande pour faire commodément et décemment les exercices de notre sainte religion; ce qui demande une grande dépense : 1^o pour la permission, qu'on n'obtiendra des officiers mahométans qu'à force de présents; 2^o pour avoir un emplacement; 3^o pour bâtir ensuite l'église et l'orner décemment. Il est évident que les Algériens ne sont point gens à construire une église aux chrétiens, à leurs frais et dépens; les chrétiens qui sont dans les chaînes n'ont pas certainement le moyen de fournir à une dépense si considérable; et cependant, il est d'une nécessité indispensable, tant pour les intérêts de la foi, que pour la consolation de tant de pauvres malheureux qui gémissent dans les fers, et pour empêcher même leur apostasie, de construire une autre église, où ils puissent aller répandre leurs âmes devant le Seigneur, après les travaux dont ils ont été accablés pendant le jour, et se réunir pour assister au saint sacrifice de la messe, pour entendre la parole de Dieu, pour recevoir les sacrements, en un mot, pour s'y acquitter de tous les exercices d'un véritable chrétien.

« Hélas! ceux en faveur de qui nous sollicitons votre charité sont dignes de votre compassion. Il y a, parmi les esclaves, des personnes de tout état et de toute condition. Nous avons vu à Alger des chanoines, des prêtres, des religieux, des ingénieurs, des officiers d'armée, des négociants, des soldats, des capitaines de vaisseau, des mariniers, des vieillards, de jeunes demoiselles, des femmes d'officiers, des enfants, qui tous étaient détenus dans les fers, et accablés de misères sans qu'il y eût de leur faute.

« A tous ces motifs, on peut en ajouter un, qui est des plus pressants; c'est que si le bague vient à être achevé sans qu'on y ait fait le plan de la nouvelle église, il ne sera plus possible d'y réussir, quelque argent qu'on puisse offrir. Les mahométans ne tolèrent les églises chrétiennes que lorsqu'elles sont anciennes, ou qu'on les reconstruit à l'instant même que celles qui ont précédé viennent à être détruites; et ils ne permettent jamais qu'on en élève de nouvelles, quand on a laissé passer quelque intervalle après la démolition de celles qui subsistaient auparavant.

« C'est pourquoi, connaissant quelle est la grandeur de votre zèle, pour tout ce qui intéresse la gloire de Dieu et le salut de tant de pauvres esclaves de toutes les nations, qui faute d'église, ne seraient ni consolés, ni secourus, ni soutenus, nous vous supplions de contribuer de vos aumônes à leur en édifier une, à donner au vrai Dieu une demeure, au milieu même des ennemis de la vérité et de la religion.

« THÉODORE GROISELLE,
« *prêtre de la Congrégation de la Mission,
et missionnaire apostolique.* »

De retour à Alger en mai 1755, avec les premiers secours recueillis, il fit mettre la main à l'œuvre et eut la consolation, en moins de deux ans, de conduire à bonne fin une œuvre qui intéressait si puissamment la gloire de Dieu et le salut des âmes.

La peste ayant reparu en 1756 avec plus de violence que dans les années 1752 et 1753, M. Groiselle donna des preuves admirables de zèle et de courage tant que dura le fléau, c'est-à-dire depuis le commencement de l'année jusqu'en septembre.

Le consul de France à Alger était alors un M. Pérou. Malgré sa bonne volonté et les sacrifices pécuniaires qu'il s'imposait, M. Pérou ne tarda pas à être victime du mauvais vouloir des puissances algériennes. Les mauvais traitements infligés aux équipages, les vols dont ils étaient l'objet, et toutes sortes de vexations auxquelles étaient journellement exposés les vaisseaux de commerce et les chebecs-postes, dénoncés au consul, par la cour de France le mettaient dans la nécessité de se présenter fréquemment devant le dey et de soutenir les intérêts de la nation. Fatigué de si nombreuses réclamations, le chef du gouvernement prit le parti d'éconduire le consul, sous prétexte qu'il donnait des passe-ports à des ennemis de la régence. Mais les véritables motifs du renvoi du consul, au sentiment de M. Groiselle et de la nation résidant à Alger, ont été de se débarrasser des réclamations importunes de M. Pérou au sujet des pirateries continuelles des corsaires, et l'espoir de présents plus nombreux et plus riches à l'installation du nouveau consul.

Surprise de la détermination du dey, la cour de Versailles se borna à écrire le 30 juillet 1760 à M. Groiselle, vicaire apostolique, pour le prier de gérer le consulat, et au chef du gouvernement algérien pour lui annoncer cette nouvelle.

Les démarches de M. Groiselle auprès du dey pour la réintégration de M. Pérou n'ayant pas eu le succès désiré, le ministre de France n'insista pas davantage, « sentant, écrit-il, le 7 novembre 1760, qu'il y aurait de l'inconvénient à revenir sur cet article contre le gré et les intentions du dey; ce qui intéresse le plus, c'est qu'on ne

pourra l'envisager que comme une affaire purement personnelle à M. Pérou ».

M. Groiselle se trouvant définitivement consul, fit des présents qui s'élevèrent à 1 400 livres. Mais il ne cessa dès lors de faire des démarches pour être déchargé de cet emploi.

Les deux années qu'il dut représenter la France, M. Groiselle ne cessa de faire les mêmes instances avec une sorte d'importunité pénible au ministre qui était à même d'apprécier son zèle pour les intérêts de la France et sa sagesse à mener à bonne fin les affaires les plus difficiles. Le missionnaire donna aussi des preuves de sa compatissante sollicitude à l'occasion de l'avanie qu'eurent à endurer les religieux qui desservaient l'hôpital, et cela toujours sur de faux rapports touchant les mauvais traitements dont les esclaves turcs étaient l'objet en chrétienté. Les missionnaires eux-mêmes faillirent, au mois d'août 1761, devenir les victimes du courroux du dey. « Nous apprenons, dit M. Jacquier, le 1^{er} janvier 1762, que sur le simple soupçon que les esclaves turcs étaient maltraités à Carthagène par les Espagnols, le dey étant entré en fureur, voulant user de représailles et ne point céder en cruauté, avait fait enchaîner deux à deux les Pères Trinitaires de l'hôpital, les autres prêtres, les officiers, les capitaines tant espagnols que napolitains et portugais, et qu'il les a tous appliqués aux travaux publics, qu'il leur fait faire quatre voyages par jour, trainant jusqu'à la Marine de fortes charrettes chargées de pierres; que pour ne laisser aucun moment de repos à ces innocentes victimes, lorsqu'ils étaient à la carrière, on les obligeait de transporter de la terre jusqu'à ce que les charrettes fussent de nouveau chargées; que, bien que, comme Français, nos confrères ne dussent avoir aucune part à cette avanie, le dey avait cependant fait venir M. Groiselle : il lui avait dit que comme consul de France, il lui faisait grâce de la chaîne, mais qu'il voulait

que lui et ses confrères fermassent la porte de leur maison et de leur église, et qu'ils allassent demeurer ailleurs, ne voulant pas que les esclaves chrétiens y allassent entendre la messe et recevoir l'aumône. On ne put se dispenser d'obéir d'abord à ces ordres barbares ; mais quatre jours après, nos confrères pleins de zèle, de résignation et de confiance sont retournés à leur maison, et quinze jours après, ils ont repris l'exercice du ministère qu'ils n'avaient point interrompu dans les bagnes. »

Après une difficulté en surgissait une autre. M. Groiselle, le 23 février 1763, eut la consolation d'annoncer au ministre de la marine la réouverture de l'hôpital et des églises des bagnes, dans les termes suivants : « Comme il y avait six mois que l'église de l'hôpital et celles des quatre bagnes des esclaves étaient fermées et que plus de trois mille chrétiens étaient dans la désolation de se voir privés de tout culte extérieur de leur religion, pour faire remettre les choses sur l'ancien pied et avoir la liberté d'aller dans les bagnes comme auparavant pour y célébrer la sainte messe et y exercer toutes les fonctions, j'ai jugé à propos de faire les derniers efforts auprès du dey à qui j'ai fait représenter que ma demande était d'autant plus juste qu'elle était fondée sur le traité que nous avions avec la Régence ; qu'il ne devait avoir aucune peine à accorder à Alger ce que nous avions à Constantinople. Dieu m'a fait la grâce de réussir. Ma demande a été accordée, non en vue des raisons que j'alléguais, mais sous le prétexte qu'on avait reçu des nouvelles d'Espagne que les esclaves turcs y étaient mieux traités qu'auparavant. »

En donnant ses soins aux affaires qui relevaient du consulat, le vicaire apostolique ne perdait pas de vue la mission que la divine Providence lui avait confiée : le nombre toujours croissant des esclaves que les courses fréquentes amenaient, absorbaient principalement son temps et étaient l'objet de sa plus vive sollicitude ; les personnes les plus

délaissées et les plus exposées avaient un droit spécial à son affectueuse commisération. « Il y a à Alger, écrivait-il, le 22 juin 1752, à M. le Supérieur général (circulaire du 1^{er} janvier 1763) plus de cent jeunes filles chrétiennes esclaves. » Il ajoutait que pour celles que signalaient leur distinction ou leur beauté, il y avait un danger spécial qu'elles fissent naufrage dans la foi. « Je gémis continuellement sur le sort de deux que nous n'avons pu préserver de la morsure venimeuse du serpent; elles ont renoncé à la religion et sont au pouvoir du bey de Constantine. Une autre âgée de quatorze ou quinze ans qui était dans la maison consulaire de France, en qualité d'esclave, court le même risque. Je me contente de la recommander à vos prières, n'osant vous engager à la secourir en procurant son rachat. Je sais que par vous-même vous ne pouvez faire cette bonne œuvre, et que, dans ces malheureux temps de guerre, il est difficile de trouver des personnes qui puissent ou qui veuillent sacrifier la somme considérable nécessaire à cette œuvre de charité. »

Dans un rapport adressé à la Congrégation de la Propagande à Rome, en 1673, M. Groiselle donnait sur la mission d'Algérie quelques renseignements généraux qui font connaître la situation. En voici quelques indications. Le vicariat apostolique, disait-il, s'étend sur deux royaumes, Alger et Tunis. Celui d'Alger a trois provinces gouvernées par des beys soumis à la domination du dey.

1^o *La province de Constantine ou de l'Est* est celle où il y a le plus de chrétiens, parce qu'il y a une ville nommée La Calle où la Compagnie royale de France maintient cinq cents Français catholiques. La Compagnie française entretient à La Calle deux aumôniers séculiers qui sont envoyés par le supérieur de la maison des Missionnaires de Marseille, sur la présentation du certificat du supérieur de Marseille le vicaire apostolique leur donne les pouvoirs dans cette résidence.

Bône. — Il faudrait qu'on y établit à demeure un prêtre pour les six ou sept familles qui y résident, et parce que c'est un lieu de relâche pour un bon nombre de vaisseaux; un aumônier n'y va qu'à Pâques.

Constantine. — Il n'y a qu'une trentaine d'esclaves chrétiens de dix-huit à vingt-cinq ans, que le bey achète à Alger pour son service; ces infortunés ne voient le prêtre que tous les deux ou trois ans, lorsque le bey se rend à Alger. L'abandon dans lequel ils sont les porte trop souvent à apostasier, il serait bon d'en racheter de temps en temps quelques-uns pour donner de l'espoir aux autres et les empêcher ainsi d'abandonner la foi; les missionnaires ne peuvent que leur écrire de temps en temps pour les encourager.

2° *Province du Midi ou Titeri.* — Même remarque que pour celle de Constantine.

3° *Province de l'Ouest ou de Mascara.* — Il y a un plus grand nombre de chrétiens, parce que les possessions espagnoles se trouvant dans cette province, il s'échappe toujours un certain nombre de chrétiens des places espagnoles. Les chrétiens de cette province, comme ceux de la précédente sont sans secours aucun.

Alger. — Les chrétiens d'Alger sont ordinairement au nombre de trois mille : les uns appartiennent au gouvernement, et les autres aux particuliers.

Il y a six églises : quatre dans les bagnes et les deux du consul de France et des Missionnaires. Les revenus de ces églises n'ont rien de fixe, elles sont entretenues par les aumônes des esclaves.

Le vicariat a à peu près 6000 francs de rente, et 3000 francs d'aumônes, ces revenus sont employés à l'entretien des missionnaires, et le reste est employé au soulagement des esclaves.

Il y a une église grecque et quatre consuls protestants, qui sont ceux d'Angleterre, de Suède, du Danemark et de

Hollande. Le consul d'Angleterre a avec lui un ministre auquel on donne 100 livres sterling; comme leurs serviteurs sont catholiques, le vicaire apostolique est obligé d'entretenir des rapports avec eux pour le bien de leurs serviteurs, et leur faciliter la pratique des devoirs religieux; il ne put obtenir qu'ils fissent maigre parce que cela aurait occasionné aux consuls une double dépense. A la mort d'un de ces consuls, les catholiques assistent au convoi et accompagnent le défunt jusqu'au cimetière; mais au moment où le ministre protestant commence les prières, les catholiques se retirent d'une centaine de pas pour indiquer qu'ils ne communiquent pas *in divinis*.

Quant à ceux qui, après avoir embrassé le mahométisme, voudraient revenir au catholicisme, les missionnaires ne peuvent que leur conseiller de s'échapper. Les inconvénients inséparables de la conversion des Maures et des Juifs sont tels que les missionnaires ne peuvent s'en occuper, ces conversions, d'ailleurs, ne seraient faites que pour avoir part aux aumônes.

Lors du sac de Tunis par les Algériens, les enfants et les filles esclaves chrétiens de Tabarque furent transportés à Alger. Le vicaire apostolique chargea un prêtre esclave de donner l'instruction aux garçons et il confia les filles à quatre femmes chrétiennes. Ces soins ne furent pas inutiles; ces enfants résistèrent à tous les genres de séductions auxquels ils furent soumis par les Turcs et les principaux de la Régence; on vit une fille rester trois jours et trois nuits avec sa chemise seulement, plutôt que de prendre le costume des femmes mauresques, craignant que ce fût une marque d'apostasie que de s'en revêtir. Elle ne céda qu'aux instances que lui fit son père qui lui dit que l'habit ne fait pas le moine.

Les Pères de l'hôpital avaient encore bien de la peine à reconnaître la juridiction du vicaire apostolique, il était rare que quelques-uns s'y soumissent.

Le dey avait à son service une centaine de jeunes chrétiens et d'autres en grand nombre; la liberté de sortir ne leur est donnée que deux fois l'an. M. Bossu avait sollicité la faculté de se mettre en relation avec eux et d'ériger un autel portatif; ses demandes furent rejetées, il dut se borner à leur écrire. Le dey ayant établi une école pour ses jeunes esclaves, le missionnaire obtint de l'esclave qui leur était préposé qu'il leur fit faire les prières et même réciter tout haut le chapelet.

Lorsque le missionnaire rencontrait les esclaves des particuliers, il ne laissait pas échapper l'occasion de leur être utile soit en les encourageant, soit en leur donnant quelques secours et leur administrant le sacrement de pénitence.

Quand un esclave était condamné à mort, l'accès des prisons était impossible aux missionnaires; ceux-ci envoyaient alors un esclave chrétien pour engager le patient à s'exciter à la douleur de ses fautes et convenir d'un signe qui lui indiquerait le moment où le prêtre lui donnerait l'absolution à son passage, lorsqu'il se rendrait au lieu de l'exécution.

Lorsque le coupable était conduit au bague pour être empalé à la porte, nous avions alors plus de liberté de parler; mais cela ne se faisait pas sans recevoir force soufflets et coups de bâton de la part des exécuteurs des hautes œuvres.

Tel était, en résumé, d'après le rapport de M. Groiselle, l'état de la mission d'Algérie en 1763.

M. Groiselle insistait auprès du ministre pour que le gouvernement français envoyât un nouveau consul.

Enfin, le choix du ministre s'était fixé sur M. Vallière, employé depuis plusieurs années dans le Levant. M. le Supérieur général désirait également, depuis longtemps, de voir les missionnaires exclusivement occupés à leurs œuvres de charité, et, pour hâter ce moment, il avait envoyé

dès le commencement de l'année M. Besacier à Alger pour rendre plus facile le rappel de M. Groiselle, dans l'appréhension que les affaires nombreuses et délicates qu'il avait à traiter avec la Régence ne l'eussent compromis vis-à-vis du dey, et avec lui la mission. Le dey lui-même aspirait ardemment après un nouveau consul depuis le départ de M. Pérou, pour avoir occasion de recevoir quelques présents considérables de sa main. Dès le 30 mars 1761, le ministre de France écrivait à M. Groiselle : « Qu'il sentait aisément pour quel motif le dey mettait tant de chaleur à cette demande. » Enfin, M. Vallière arriva à Alger, le 21 mai 1763.

Profitant du départ d'une frégate hollandaise qui se rendait à Mahon, M. Groiselle partit d'Alger le 5 septembre 1763, sans avoir reçu du Supérieur général l'avis de rentrer en France. Il laissa ses pouvoirs de vicaire apostolique à son confrère, M. Lapie de Savigny. Pendant les trois ans de son consulat, il sut se maintenir dans de bons rapports avec le dey ; mais le « casnadgy » (*chef du trésor*) le voyait de très mauvais œil.

M. Groiselle dit à M. Ferrand qu'il avait un pressentiment de quelque malheur prochain et que c'était ce qui le déterminait à partir sans différer davantage. Arrivé à Mahon, il écrivit à M. Ferrand pour savoir s'il n'était pas survenu quelque accident fâcheux à la mission, lui marquant qu'il était à ce sujet dans de vives inquiétudes. A l'arrivée de sa lettre à Alger, le consul et les missionnaires étaient déjà à la chaîne. Le casnadgy ne voyant pas M. Groiselle avec les missionnaires que les chaoux avaient amenés, demanda pourquoi le *Papas grande* n'y était pas. On lui répondit qu'il était parti. « Ah ! dit-il, je l'aurais fait mourir sous le bâton. » M. Groiselle avait été bien inspiré et son pressentiment le servit à point.

M. Groiselle, revenu en France, mourut chez les Augus-

tins de Montmorillon, le 27 septembre 1765. Il y était
allé voir son frère qui était supérieur de cette commu-
nauté — *Mémoires de la Congrégation de la Mission*;
Algérie, t. II, p. 275 et suiv.
